

# RECHERCHES
# ASIATIQUES.

*Se vend À PARIS,*

Chez
TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Lille, n.° 17;
Les mêmes Libraires, à *STRASBOURG*, Grand'rue, n.° 15, *pour l'Allemagne et le Nord;*
HENRICHS, à la Librairie de *Dupont*, rue de la Loi, n.° 10.

# RECHERCHES
# ASIATIQUES,
OU
# MÉMOIRES
DE LA
## SOCIÉTÉ ÉTABLIE AU BENGALE

Pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie ;

*TRADUITS DE L'ANGLOIS PAR A. LABAUME :*

REVUS ET AUGMENTÉS DE NOTES,

*Pour la partie orientale, philologique et historique, par M. LANGLÈS, Membre de l'Institut, Conservateur des Manuscrits orientaux de la Bibliothèque impériale, &c. ;*

*Et pour la partie des Sciences exactes et naturelles, par MM. CUVIER, DELAMBRE, LAMARCK et OLIVIER, Membres de l'Institut, &c.*

TOME PREMIER.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE.
AN XIV = 1805.

# AVIS DE L'ÉDITEUR.

J'AI cru faire une chose utile en publiant une traduction des *Recherches Asiatiques*, la plus riche collection de faits qui existe sur l'Inde, ce pays qui attire les premiers regards de ceux qui veulent étudier l'histoire des hommes.

Ces Mémoires sont l'ouvrage de quelques Anglois réunis, depuis 1784, à Calcutta, sous le titre de *Société établie au Bengale pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie.* Cette Société a déjà publié sept volumes *in-4.°*, imprimés à Calcutta.

Il est impossible de parcourir ces Mémoires sans reconnoître que jusqu'ici l'on n'avoit eu généralement sur l'Inde que des notions fausses ou imparfaites.

Ce qu'on trouve sur cette contrée dans ces grands recueils qui honorent la France, et qui sont de vrais monumens nationaux, les Mémoires de notre utile et laborieuse Académie des inscriptions, les *Mémoires concernant l'histoire, les sciences et les arts des Chinois, &c.*; tout cela, il faut en convenir, est bien loin de la collection de Calcutta. Des hommes familiarisés avec les usages,

les opinions et les préjugés des naturels, par un long séjour dans le pays et par une grande connoissance de la langue ou plutôt des langues qu'on y parle, ont, pour s'instruire, des moyens qui manquoient à ceux qui les ont précédés; et quand ces moyens sont encore fortifiés de ceux que donnent la puissance et la richesse, de ceux qu'on ne tient que du temps, on peut croire que ces hommes ont vu plus, ont vu mieux que les autres.

Cette collection a inspiré en Angleterre un tel intérêt, qu'il est à-peu-près impossible de se procurer aujourd'hui un exemplaire de l'édition originale de Calcutta, et qu'il en a été fait à Londres trois éditions, qui sont presque entièrement épuisées: cependant elles sont fort incorrectes et remplies de fautes importantes; les gravures sont peu soignées, et ressemblent mal à celles de l'original.

Le texte de cet ouvrage présente par lui-même bien des difficultés pour ceux qui ne sont pas familiarisés avec les langues orientales: on éprouve, en le lisant, le besoin fréquent de notions que peu de lecteurs sont à portée de se procurer. Il n'appartenoit, je crois, à personne de les réunir toutes; et le concours de plusieurs hommes profondément versés dans chacune des parties que renferme ce recueil, étoit nécessaire, soit pour en donner une traduction bien fidèle, soit pour la compléter de manière qu'il ne restât rien à desirer à ceux qui veulent s'instruire.

M. LANGLÈS a revu toute la traduction; il a rectifié les termes orientaux. Il a ajouté aux mémoires géographiques, philologiques et historiques, des notes qui pour la plupart contiennent des extraits d'ouvrages orientaux inédits de la Bibliothèque impériale; dépôt immense, dont peut-être nous ne connoissons pas assez les richesses.

M. DELAMBRE a revu tous les mémoires d'astronomie et de physique; il y a ajouté des notes.

MM. CUVIER, LAMARCK, OLIVIER, ont bien voulu faire le même travail sur les mémoires d'histoire naturelle.

Chacun d'eux a désigné par la lettre initiale de son nom les notes qui lui appartiennent.

Les gravures sont copiées, avec autant de fidélité que de talent, par les soins de M. ARCIERI, sur celles de l'édition originale.

M. DUBOY-LAVERNE avoit donné une grande attention à l'impression et à la correction du texte, et principalement à la révision des innombrables passages en arabe, en persan, en sanskrit, en tatâr-mantchou, dont cet ouvrage est rempli.

Son successeur dans la direction de l'Imprimerie impériale, M. MARCEL, y a apporté les mêmes soins et non moins de lumières. On doit à son zèle, et à son desir de donner à cette édition toute la perfection dont elle est susceptible, la gravure de deux corps de caractères

bengalis qu'il a fait exécuter exprès. Ces caractères, gravés sous la direction de M. LANGLÈS, sont les premiers de cette langue qui aient été employés en France; ils surpassent, par leur élégance et la précision de leur fonte, ce que les Anglois ont fait de mieux dans le même genre.

En publiant cet ouvrage, j'ai cru faire une chose utile pour les sciences, honorable pour mon pays.

Un Français peut-il être étranger à la gloire et à la prospérité de sa patrie? ne lui doit-il pas toutes ses facultés, tous ses moyens? et ce devoir n'est-il pas plus pressant encore, quand le PRINCE donne l'exemple, quand ses regards encouragent et récompensent!

*Paris, ce 30 Vendémiaire an XIV [22 Octobre 1805].*

AD. D-Y.

*P. S.* Une grande partie de cet ouvrage ayant été imprimée avant le 1.er Vendémiaire an 13, on ne doit pas être surpris d'y trouver plusieurs expressions qui depuis cette époque ne sont plus en usage.

INTRODUCTION.

# INTRODUCTION.

Si ce premier recueil, publié par la Société asiatique, ne répondoit pas à l'attente, peut-être prématurée, des savans de l'Europe, ils voudront bien avoir égard aux circonstances défavorables qui ont dû naturellement accompagner son institution et retarder ses travaux. Un homme de lettres, purement homme de lettres, retiré du monde, et consacrant tout son temps aux recherches philosophiques ou littéraires, est un phénomène absolument inconnu parmi les Européens qui résident dans l'Inde. Là, chacun est employé à des fonctions civiles ou militaires, et constamment occupé dans les détails du gouvernement, dans l'administration de la justice, dans quelque branche de finance ou de commerce, ou dans quelque profession libérale. Ainsi, ceux même qui sont le plus accoutumés au travail intellectuel, ne peuvent disposer, le jour ou la nuit, que d'un très-petit nombre d'heures pour des études qui n'ont pas une relation directe avec les affaires. D'ailleurs, sans rappeler cette observation d'un illustre Romain, « qu'on ne sauroit nommer » libre celui qui n'a pas quelquefois le privilége de ne rien » faire », il est impossible de se maintenir en bonne santé dans le Bengale, à moins de prendre régulièrement de l'exercice, et de donner à propos du relâche à la pensée.

En tout pays, néanmoins, tout emploi laisse des intervalles de loisir; et les Européens sont doués d'une certaine activité d'esprit qu'ils ne perdent jamais entièrement, dans quelque climat ou dans quelque situation que ce puisse être : elle justifie cet ancien proverbe, *Le changement de travail est une sorte de repos;* et tant qu'il reste quelque chose à faire ou à connoître, il leur semble qu'il n'y a encore rien de fait ou d'appris. En conséquence, plusieurs Anglois, fixés dans un pays qui abonde de toutes parts en objets utiles et curieux, furent d'avis qu'une société formée dans le Bengale, sur le plan des sociétés établies dans les principales villes de l'Europe, pourroit servir à concentrer la masse des connoissances précieuses que divers particuliers recueilleroient en Asie, ou du moins à conserver une multitude d'essais et de petites dissertations que leurs auteurs ne jugeroient pas d'une assez grande importance pour être publiés séparément.

La Société asiatique fut formée, le 15 janvier 1784, par les personnes dont les noms sont accompagnés d'un astérisque dans la liste de ses membres insérée à la fin de ce volume; et l'on a déjà rassemblé de quoi remplir deux forts volumes d'amples matériaux sur des sujets aussi variés que neufs et intéressans. Le volume que nous publions aujourd'hui, atteste, jusqu'à un certain point, que l'établissement a pris racine. Sa prospérité ou son déclin dépendra de l'activité ou de la négligence de ses membres et de ses correspondans. Il prospérera, si les naturalistes, les chimistes, les philologues, tous les savans disséminés dans les diverses

contrées de l'Asie, consentent à écrire leurs observations, et les transmettent au président ou au secrétaire de la Société, à Calcutta : il languira, si ces envois éprouvent de longues interruptions; il tombera de lui-même, s'ils viennent à cesser tout-à-fait. Quel que soit le zèle d'un petit nombre d'hommes chargés de fonctions publiques, et occupés d'études difficiles qui ont trait à ces fonctions, il est moralement impossible qu'ils soutiennent un pareil établissement, à moins que leurs efforts ne soient secondés par des collaborateurs dont l'empressement égale l'assiduité.

Avant de donner le précis historique de la formation de la Société de Calcutta, il convient de déclarer qu'elle ne prendra de décision collective sur aucun point de littérature ou de philosophie, et que les auteurs des dissertations qu'elle jugera dignes d'être publiées de temps en temps, seront individuellement responsables de leurs opinions. Nous croyons en cela ne faire que suivre l'usage adopté par les sociétés savantes de l'Europe.

Comme on avoit résolu de se conformer, le plus qu'il seroit possible, au plan de la Société royale de Londres, dont le roi est protecteur, il fut arrêté, dans la première séance, d'adresser la lettre suivante au gouverneur général et au conseil, comme aux dépositaires de l'autorité exécutive dans les possessions de la Compagnie. Leur réponse, que nous transcrirons aussi, parvint à la Société dans le cours du mois suivant.

*Aux honorables* Warren HASTINGS, *Écuyer, Gouverneur général, Président;* Edward WHELER, John MACPHERSON, *et* John STABLES, *Écuyers, membres du Conseil du fort William, au Bengale.*

MESSIEURS,

Une société, dont nous sommes membres, ayant été instituée pour faire des recherches sur l'histoire civile et naturelle, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie, nous desirons que vous nous fassiez l'honneur d'accepter le titre de nos protecteurs; et nous vous prions de regarder cette demande comme un gage du profond respect avec lequel nous sommes,

Messieurs,

Vos très-humbles et très-obéissans serviteurs,

| | |
|---|---|
| John HYDE, | Thomas LAW, |
| William JONES, | Charles WILKINS, |
| John CARNAC, | John-David PATERSON, |
| David ANDERSON, | Charles CHAPMAN, |
| William CHAMBERS, | Charles HAMILTON, |
| Francis GLADWIN, | George-Hilaro BARLOW. |
| Jonathan DUNCAN, | |

Calcutta, 22 Janvier 1784.

## *RÉPONSE.*

MESSIEURS,

Nous applaudissons vivement à vos efforts pour étendre le domaine des sciences, en profitant d'une situation telle que peut-être le

reste du globe n'en offre point de plus favorable. Personnellement convaincus des talens et de l'habileté des personnes qui ont signé votre lettre, nous avons l'espérance la mieux fondée de vous voir remplir cette importante destination.

Conformément à votre desir, nous acceptons le titre de protecteurs de votre société, et nous saisirons avec empressement toutes les occasions de contribuer à son succès.

Nous sommes, Messieurs,

Vos très-humbles et très-obéissans serviteurs,

Warren HASTINGS, John MACPHERSON,
Edward WHELER, John STABLES.

En sa qualité de gouverneur général, M. Hastings figuroit parmi les protecteurs de la Société naissante : mais, indépendamment de son caractère public, il sembloit avoir droit à une distinction particulière, pour avoir généreusement secondé, dans le Bengale, les progrès des connoissances utiles, et pour avoir encouragé le premier l'étude du persan et du sanskrit[a]; on lui offrit la présidence. On

[a] C'est par l'ordre immédiat de M. Hastings que des Brahmanes versés dans les *Sastras* (le droit civil des Hindoos) se rendirent de toutes les parties de l'Inde à Calcutta, se rassemblèrent dans le fort William, munis des ouvrages les plus authentiques, et rédigèrent en langue hindoue un traité complet de droit indien, traduit ensuite en persan, et du persan en anglois, sous le titre de *Code of Gentoo laws &c.* [Code des lois gentoues ou réglemens de Pandits], par M. Halhed. Ce fut aussi sous les auspices de M. Hastings que M. Charles Wilkins étudia et apprit le sanskrit, et eut la gloire de publier la première traduction faite en langue européenne, immédiatement d'après un texte sanskrit. Les opérations politiques de M. Hastings ont été fortement censurées ; sa vie publique a été l'objet des plus graves inculpations : mais la protection qu'il a accordée aux savans, et les services importans qu'il a rendus aux lettres, ont dû être sa plus douce consolation durant un long procès ; et ils

doutoit cependant qu'il acceptât des fonctions dont il n'auroit pas le loisir de s'acquitter : mais la Société voulut au moins lui payer ce tribut d'estime; elle ne pouvoit s'en dispenser sans manquer aux égards qui étoient dus à la supériorité de son mérite. Voici sa réponse:

MESSIEURS,

Je suis très-sensible à l'honneur que vous avez bien voulu me faire, en me nommant président de votre Société; et j'espère que les motifs qui me détournent de l'accepter, obtiendront à-la-fois votre assentiment et votre approbation.

Persuadé depuis long-temps de l'utilité d'une institution semblable, je desirois passionnément de concourir à sa réussite; mais ce n'étoit pas de la manière que vous me le proposez. Je crains que cette mesure, si elle aboutissoit à quelque chose, ne vous fût à charge plutôt que de vous être avantageuse.

Je n'ai pas le loisir nécessaire pour remplir les fonctions de cette place ; et, quand bien même cela seroit en mon pouvoir, l'orgueil, qu'il est permis d'avouer dans tout ce qui a rapport à notre considération personnelle, me défendroit d'accepter la première place dans une société où les talens supérieurs de ceux qui me suivroient immédiatement, brilleroient d'un éclat auprès duquel les miens ne soutiendroient pas la comparaison. Il me défendroit de m'exposer à

transmettront son nom à la reconnoissance des savans de tous les âges; car l'expérience d'une longue suite de siècles ne nous permet plus de douter que, de tous les genres de gloire, la gloire littéraire ne soit le seul qui, loin de se flétrir, acquiert par le temps plus d'éclat et de solidité. Ajoutons que l'invention de la typographie rend maintenant cette gloire impérissable.

*Vixere fortes ante Agamemnona*
*Multi ; sed omnes illacrymabiles*
*Urgentur, ignotique, longâ*
*Nocte, carent quia vate sacro.*

Horat. *Carmin.* lib. IV, od. 9.

(L-s.)

un si grand jour, tandis que je serois le seul membre inutile d'une société encore dans son enfance, et composée de membres dont une longue intimité m'a mis en état d'apprécier le mérite, et que je connois pour être très-capables d'y jouer un rôle distingué.

D'après ces motifs, je vous demande la permission de refuser l'offre dont vous m'avez honoré, et de résigner mes prétentions à l'homme de génie qui a conçu le plan de l'établissement, et qui le dirigera mieux que personne vers le but magnifique pour lequel il a été formé.

Je vous prie en même temps, avec instance, d'accepter mes services, sous quelque rapport qu'ils puissent être utiles à vos recherches.

J'ai l'honneur d'être, Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Warren HASTINGS.

Fort William, 30 Janvier 1784.

Après la réception de cette lettre, sir William Jones fut nommé président de la Société; et, dans la séance suivante, il prononça le discours qu'on va lire.

# DISCOURS

*Sur l'établissement d'une Société instituée pour faire des recherches sur l'histoire naturelle et civile, les antiquités, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie;*

Par le Président.

MESSIEURS,

AU mois d'août dernier, me trouvant sur le vaisseau qui me transportoit dans cette région, vers laquelle mes vœux se tournoient depuis long-temps avec ardeur, je reconnus un soir, en examinant les observations de la journée, que nous avions l'Inde devant nous et la Perse à notre gauche, tandis qu'une brise venue de l'Arabie souffloit à-peu-près sur la poupe de notre bâtiment. Une situation aussi agréable en elle-même et aussi nouvelle pour moi, ne pouvoit manquer de faire naître une suite de réflexions dans un esprit accoutumé de bonne heure à s'occuper avec délices des histoires aventureuses et des riantes fictions de l'Orient. Je sentis un plaisir inexprimable de me trouver au milieu d'un aussi noble amphithéâtre, presque environné des vastes contrées de l'Asie, qui a toujours passé pour le berceau des sciences et des arts, soit d'utilité, soit d'agrément; de cette terre illustrée par tant d'actions glorieuses, fertile en productions

productions du génie, abondante en merveilles naturelles, et qui présente des variétés infinies dans les formes de gouvernement et de culte, dans les lois, les mœurs, les usages, aussi-bien que dans les traits et la couleur de ses habitans. Ma pensée mesura involontairement cette mine si importante et si riche qui n'étoit pas encore exploitée, tant de solides avantages qu'on négligeoit de mettre à profit. Je vis avec douleur que, dans notre carrière inconstante, imparfaite et bornée, de pareils travaux demandoient les efforts réunis de plusieurs personnes, qu'il n'est pas aisé de diriger vers un point commun, à moins d'un attrait puissant ou d'une forte impulsion ; mais l'espérance dissipa bientôt ces nuages. Je partageai l'opinion de quelques personnes que je ne puis nommer sans être taxé d'adulation : je me dis à moi-même que s'il étoit un pays où cette union pût s'effectuer, c'étoit le Bengale, c'étoit parmi mes compatriotes établis dans cette contrée, dont je connoissois plusieurs intimement, et avec la plupart desquels je desirois former une liaison.

Vous avez, Messieurs, réalisé cet espoir ; vous êtes même allés au-devant de mes vœux, par votre empressement à poser les bases d'une Société établie pour faire des recherches sur l'histoire et les antiquités, les productions naturelles, les arts, les sciences et la littérature de l'Asie. J'ose prédire avec confiance qu'une institution aussi propre à étendre les connoissances du genre humain et à lui fournir de l'amusement, arrivera à sa maturité par une marche lente, mais sûre. C'est ainsi que la Société royale, qui ne fut d'abord

que la réunion d'un petit nombre d'amis à Oxford, s'éleva graduellement à cette hauteur glorieuse où elle eut un Halley pour secrétaire, et pour président un Newton.

Je suis d'avis que, pour assurer notre succès et notre durée, nous devons tenir un juste milieu entre une inaction languissante et une activité excessive : l'arbre que vous avez planté sous d'heureux auspices, produira, ce me semble, de plus belles fleurs et des fruits plus exquis, s'il n'est pas tout-à-coup exposé à un soleil trop éclatant. Je prendrai cependant la liberté de vous soumettre quelques idées générales sur le plan de notre Société : soit que vous les rejetiez ou que vous les approuviez, je vous proteste que vos censures me donneront à-la-fois du plaisir et de l'instruction, après l'honorable titre que votre politesse m'a conféré.

Votre dessein, à ce que j'imagine, est de prendre un champ vaste pour vos savantes recherches, et de ne leur fixer d'autres bornes que les limites géographiques de l'Asie. Considérant l'Hindoustân comme un centre, et tournant en idée vos regards vers le nord, vous avez, à votre droite, plusieurs royaumes importans dans la presqu'île orientale, l'ancien et merveilleux empire de la Chine avec toutes ses dépendances tartares [a], et celui du Japon, avec ce groupe d'îles précieuses où demeure cachée depuis trop longtemps une foule de curiosités singulières. Devant vous est située cette chaîne prodigieuse de montagnes qui, jadis,

[a] La véritable orthographe de ce mot est *tatâr;* j'ai cru devoir conserver celle qu'avoit adoptée M. Jones. *Voyez* ma note [a], *tom. II, p. 35.* (L-s.)

étoit peut-être une barrière contre la violence de l'océan; au-delà l'intéressant pays du Tibet, et les vastes régions de la Tartarie, d'où sont sortis, comme du cheval poétique d'Ilion, tant de guerriers consommés, dont la puissance s'est étendue pour le moins des rivages de l'Ilissus aux embouchures du Gange. Sur votre gauche sont les belles et célèbres provinces de l'Irân [a] ou de la Perse, les déserts non mesurés et peut-être incommensurables de l'Arabie, et le royaume jadis florissant d'Yémèn, avec les îles riantes que les Arabes ont soumises ou qu'ils ont peuplées de leurs colonies; plus loin vers l'ouest, les possessions asiatiques des sulthâns othomâns, dont le croissant paroît approcher rapidement de son déclin. Telle est la vaste circonférence du champ où vous allez moissonner : mais comme il a certainement existé d'anciennes relations entre l'Égypte et l'Inde, sinon entre l'Égypte et la Chine ; comme le langage et la littérature des Abyssins ont une affinité frappante avec ceux de l'Asie; comme les Arabes ont dominé long-temps sur la côte africaine de la Méditerranée, et qu'ils ont même fondé une puissante dynastie sur le continent de l'Europe, vous aimerez quelquefois à suivre le courant du savoir asiatique un peu au-delà de sa limite naturelle. S'il est nécessaire ou convenable de donner à notre Société une courte épithète pour la distinguer dans le monde, celle d'*Asiatique* paroît à-la-fois classique et juste, soit que nous considérions le siége

[a] ایران est le nom que tous les Orientaux donnent à la vaste étendue de pays désignée par les Européens sous le nom de *Perse*. Voyez le Discours sur les Persans, *tome II, page 70;* et ma note, *pag. 70-71*. (L-s.)

ou l'objet de l'institution : je la crois préférable à celle d'*Orientale*, qui, au fond, est purement relative, et ne présente aucune idée distincte, quoiqu'on l'emploie communément en Europe.

Si l'on demande quels seront les objets de nos recherches dans une carrière aussi vaste, nous répondrons : L'HOMME et LA NATURE; tout ce qui est exécuté par l'un, ou produit par l'autre. On a savamment analysé la science humaine d'après nos trois facultés intellectuelles, la mémoire, la raison et l'imagination, constamment occupées à disposer et à retenir, à comparer et à distinguer, à combiner et à diversifier les idées que nous recevons par nos sens ou qui nous viennent de la réflexion. De là, les trois principales branches du savoir sont, l'histoire, la science et l'art. La première comprend la notice des productions naturelles, ou les documens originaux des états et des empires; la seconde embrasse le cercle entier des mathématiques pures et mixtes, ainsi que la morale et les lois, en tant que celles-ci dépendent du raisonnement; la troisième renferme toutes les beautés descriptives et les charmes de l'invention, déployés dans un langage mesuré, ou représentés à l'aide des couleurs, des figures ou des sons.

Conformément à cette analyse, vous rechercherez tout ce que présente de rare l'étonnant édifice de la nature; vous corrigerez la géographie de l'Asie par de nouvelles observations et de nouvelles découvertes; vous étudierez les annales et même les traditions des peuples qui l'ont de temps en temps ou peuplée ou ravagée; vous mettrez au jour leurs

diverses formes de gouvernement, avec leurs institutions civiles et religieuses. Vous examinerez leurs progrès et leurs méthodes dans l'arithmétique et la géométrie, dans la trigonométrie, les mesures, la mécanique, l'optique, l'astronomie et la physique générale ; leurs systèmes de morale, de grammaire, de rhétorique et de logique ; leur habileté dans la chirurgie et la médecine, et leurs progrès quelconques dans l'anatomie et la chimie. Vous y ajouterez des recherches sur leur agriculture, leurs manufactures, leur commerce ; et tandis que vous étudierez avec plaisir leur musique, leur architecture, leur peinture et leur poésie, vous ne négligerez pas ces arts secondaires qui procurent ou perfectionnent les jouissances et même les agrémens de la vie sociale. Vous remarquez sans doute que, dans cette énumération, je ne parle point des langues de l'Asie, dont la diversité et la difficulté s'opposent aux progrès des connoissances utiles ; mais je n'ai jamais considéré les langues que comme de simples instrumens du savoir réel, et je pense qu'on a tort de les confondre avec lui. Il est néanmoins indispensablement nécessaire de s'en instruire ; et si au persan, à l'arménien, au turk et à l'arabe, on pouvoit joindre non-seulement le sanskrit, dont nous avons maintenant l'espérance de voir déterrer les trésors, mais encore le chinois, le tartare, le japonois et les divers dialectes des îles, nous aurions devant nous une mine immense, que nous exploiterions avec autant de plaisir que d'avantage.

Après vous avoir soumis ces idées imparfaites sur les limites et les travaux de notre Société future, je vous demande

la permission d'en ajouter quelques-unes sur les principes qui doivent régler ses premiers pas.

Lucien commence un de ses opuscules satiriques contre les historiens, en déclarant que la seule proposition véritable qu'il y ait dans son ouvrage, c'est qu'il ne contiendra pas un mot de vérité. Peut-être, afin de prévenir des différences d'opinions sur des points particuliers qui ne seroient pas immédiatement sous nos yeux, il est convenable de n'établir qu'une seule règle, celle de n'en avoir aucune. Tout ce que j'entends par-là, c'est que, dans l'enfance d'une société quelconque, il ne doit point exister de restriction, de fatigue, de dépense, de formalité inutiles. Ayons, si vous voulez, pour le moment, des séances hebdomadaires le soir dans cette salle, pour entendre des mémoires originaux sur les sujets qu'embrasse le cercle de nos recherches : que tous les hommes curieux et savans soient invités à transmettre leurs dissertations à notre secrétaire, qui leur en fera parvenir aussitôt nos remercîmens; et si, vers la fin de chaque année, nous avons assez de bons matériaux pour former un volume, présentons nos *Mélanges asiatiques* au monde savant. L'agréable ouvrage de Kæmpfer [a], le meilleur modèle que nous puissions nous proposer, a procuré tant de plaisir et d'instruction, qu'on acceptera avec empressement un nouveau présent du même genre. Vous ne serez peut-être pas disposés à admettre de

[a] M. Jones veut sans doute parler ici des *Amœnitates exoticæ* de Kæmpfer, qui sont en effet une mine inappréciable, et pourtant presque vierge, d'érudition orientale. Nous devons aussi au même savant voyageur une *Histoire du Japon*, non moins estimable et beaucoup plus connue que ses *Amœnitates*. (L-s.).

simples traductions d'une étendue considérable, excepté celles des mémoires inédits qui nous seront transmis par des auteurs indiens ; mais parmi beaucoup d'autres questions, sur lesquelles vous prononcerez à mesure qu'elles s'offriront à vous, il s'agira de déterminer si vous recevrez comme membres un certain nombre de doctes Indiens. Vous penserez, à ce que je présume, que toutes les questions devront être décidées au scrutin, et à la majorité des deux tiers des votans, et qu'il faudra neuf membres pour délibérer. Au surplus, Messieurs, je laisse entièrement à votre détermination ces points et tous les autres ; je n'ai ni le droit ni la prétention de réclamer au-delà de mon droit individuel de suffrage. Je me borne à vous recommander vivement une chose essentielle à votre dignité, c'est de n'admettre aucun membre, pour quelque raison que ce soit, qui n'ait pas exprimé volontairement le desir d'être reçu parmi vous ; et, dans ce cas, je suppose que vous n'exigerez point d'autre titre que l'amour des sciences et le zèle pour leurs progrès.

Je suis persuadé que votre institution parviendra d'elle-même à sa maturité, et que vos assemblées seront amplement fournies de mémoires intéressans et agréables, dès que l'objet de vos recherches sera généralement connu. Il est parmi nous des hommes que la délicatesse me défend de nommer, mais dont les importantes études me font concevoir les plus hautes espérances. Pour moi, en tant que le simple travail peut être de quelque utilité, je promets sincèrement que si, dans ma sphère de jurisprudence, ou dans les

excursions que me permettra mon loisir, j'ai le bonheur de cueillir par hasard ou des fleurs ou des fruits, j'offrirai mon humble *nezr* [a] à votre Société avec un zèle aussi respectueux que si je l'offrois au plus grand potentat de la terre.

[a] نذر C'est le terme généralement employé dans l'Inde pour indiquer le présent que l'on offre à ses supérieurs, toutes les fois qu'on paroît en leur présence. (L-s.)

---

DISSERTATION

# DISSERTATION

SUR

# L'ORTHOGRAPHE DES MOTS ORIENTAUX

## ÉCRITS EN LETTRES ROMAINES,

### Par le Président.

POUR peu qu'on ait occasion d'écrire sur la littérature de l'Asie, ou de traduire des ouvrages orientaux, il est toujours commode et quelquefois nécessaire d'exprimer des mots ou des phrases arabes, indiennes et persanes, avec les caractères généralement usités parmi les Européens. Presque tous les auteurs qui se trouvent dans ce cas, ont une méthode particulière à chacun d'eux pour rendre ces mots ou ces phrases; mais il n'a point encore paru de système complet, au moyen duquel chaque son original pût être invariablement exprimé par un type analogue, d'après l'ordre naturel des articulations, et suivant les lois primitives de l'alphabet romain, que l'Europe moderne a généralement adopté. On n'a point fait assez d'attention à cet objet; il en est résulté une confusion extrême dans l'histoire et dans la géographie. Les anciens Grecs, qui sacrifioient volontairement la vérité à la délicatesse de leur oreille, paroissent avoir altéré à dessein presque tous les noms orientaux qu'ils ont insérés dans leurs histoires élégantes, mais romanesques; et même leurs géographes plus récens, trop orgueilleux peut-être de leur langue

pour en apprendre d'autres, ont si étrangement défiguré les noms propres des contrées, des villes et des rivières de l'Asie, que, si l'on n'avoit pour guide la sagacité de l'infatigable M. d'Anville, il auroit été aussi embarrassant de suivre Alexandre à travers le *Pendj-âb* [a] sur la carte d'Agathodæmon, que de parcourir réellement ce pays dans son état actuel de barbarie et d'insalubrité. Ils avoient l'habitude inexcusable d'helléniser les noms étrangers, et de leur donner de la ressemblance avec des dérivés de leur propre langue : c'est ainsi que de *Gogra* ils faisoient *AGORANIS* [b], ou *la rivière de l'Assemblée;* d'*Ôùtchah*, *OXYDRACÆ* [c], ou

[a] *Pendj-âb* پنج آب mots persans qui signifient *les cinq eaux*, ou *les cinq fleuves*. On désigne sous ce nom la portion septentrionale de l'Hindoustân, arrosée par les cinq branches orientales de l'Indus ou Sind, et habitée aujourd'hui par les braves et indomptables Syk'hs. *Voyez* mes notes ci-après, *pag. 312 et suiv.* et celles que j'ai ajoutées au Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, par G. Forster, *tome I.er*, *page 173*. (L-s.)

[b] Arrien (*Rerum Indicar.* pag. 515 *ex edit. Blancardi*, et 316 *ex edit. Gronovii*) cite *Agoranis* [’Αγόρανις] comme un des fleuves qui se jettent dans le Gange ; et d'Anville (Antiquités géogr. de l'Inde, *p. 79*) propose comme une simple conjecture l'identité de ce fleuve avec le Gogra, qui prend sa source dans la partie occidentale du Tibet, non loin de la montagne Himâlaya, l'*Imaüs* des anciens, et vient se décharger dans le Gange, auprès de Patnah, capitale du Béhâr. (L-s.)

[c] ’Οξυδράκαι. Ce peuple, ainsi que les *Malli* [Μαλλοί], se rendit à Alexandre, après lui avoir fait courir le plus grand danger. Ces deux nations habitoient le Moultân, où se trouve encore aujourd'hui un endroit nommé *Ôutch* اوچ et اچ par les géographes orientaux, et dans la dénomination duquel d'Anville croit reconnoitre l'origine du mot corrompu par les Grecs, et métamorphosé en ’Οξυδράκαι. Le même endroit est mentionné dans l'*Ayïn Akbery* آیین اکبری, parce que c'est dans son voisinage que viennent se décharger dans le Sind les rivières de Behet, de Tchenâb et de Ravy réunies. بسند شوند .... فسزد اچ *Voyez* Arrian. *Rerum Indicar.* pag. 403 *ex edit. Blancardi*, pag. 239 et seq. *ex edit. Gronovii*; Antiquités géographiques de l'Inde, *p. 31*, et l'*Ayïn Akbery, or the Institutes of emperor Akber, translated from the original*

*Hommes à la vue perçante ;* et de *Renas*, *AORNOS* [a], ou *Rocher inaccessible aux oiseaux* Il arrivoit de là que leurs poëtes, amis du merveilleux, embellissoient leurs productions d'images nouvelles, et employoient à caractériser des pays et des forteresses, des attributs qui n'existoient qu'en idée. Si nous avons l'imagination moins vive que les anciens, nous avons plus d'exactitude; nous aimons davantage la vérité, et peut-être notre jugement est plus solide. Si nos ouvrages amusent moins ceux à l'égard desquels nous serons *anciens* à notre tour, on peut dire, sans trop s'avancer, que nous leur donnerons des renseignemens plus fidèles sur l'histoire et sur la géographie de l'Orient, puisqu'il est impossible de bien décrire une contrée, à moins d'en savoir la

*Persian by Gladwin*, tome II, page 136 de l'édition de Calcutta, et page 235 *verso* du manuscrit autographe présenté au Grand-Moghol Akbar, que je possède, et dont je donne une notice plus étendue *tome II, page 57*. (L-s.)

[a] Ἄορνος, montagne de l'Inde occidentale, inexpugnable pour Hercule, suivant Arrien, mais dont Alexandre s'empara. D'Anville pense, avec beaucoup de probabilité, que c'est la même qu'Otter nomme *Renas*, et qu'il place à l'est de l'Attok. *Voyez* Antiquités géogr. de l'Inde, *p. 18;* Éclaircissemens sur la carte de l'Inde, *page 32;* Arriani *Rerum Indicar.* pag. 306 et 307 *ex edit. Blancardi*, 191 et 319 *ex edit. Gronovii.* Je ne dois pourtant pas laisser ignorer au lecteur que l'opinion de d'Anville touchant le mont *Aornos*, opinion qui a été adoptée avec éloge par M. Rennell dans son excellent *Memoir for a map of Hindostan*, p. 117 et suiv. de l'édit. de 1788, a été combattue par M. le docteur Vincent. Ce dernier observe, d'après M. Rennell, que d'Anville ayant pris le Tchelem ou *Hydaspes* pour le Sind ou *Indus* d'Alexandre, il a dû en résulter une erreur universelle dans tous ses travaux géographiques sur cette portion de l'Inde. Malgré la haute estime que j'ai pour les talens et la critique de M. Vincent, je terminerai ma note par le même vers que son estimable et fidèle traducteur a rapporté à la suite de la sienne sur le même objet :

*Non nostrum inter vos tantas componere lites.*

*Voyez* le Voyage de Néarque &c. traduit de l'anglois de William Vincent par Billecocq, *p. 27 et 28 de l'édition in-4.°* (L-s.)

langue. Le docte et intéressant ouvrage de d'Herbelot [a], où il s'engage à expliquer les noms d'hommes et de lieux et les titres de livres, abonde aussi en citations des meilleurs auteurs arabes et persans : mais, quoique son orthographe soit moins défectueuse que celle de plusieurs autres écrivains qui ont travaillé sur le même sujet, sans en excepter l'illustre prince Cantemir [b], il faut avoir une connoissance plus que médiocre du persan, de l'arabe et du turk, pour comprendre tous les passages qu'il a cités en caractères européens. Je ne

[a] La Bibliothèque orientale de d'Herbelot est trop justement célèbre dans toute l'Europe, et même, comme on le voit ici, dans l'Inde, pour que je me permette d'en faire l'éloge. Je me bornerai donc à observer que la meilleure édition de cet immortel et inappréciable ouvrage, est celle de la Haie, 1777, en 4 volumes *in-4.°*, avec des additions des savans Reiske et Schultens; édition inconnue aux auteurs du nouveau Dictionnaire historique, MM. Chaudon et de Landine. En indiquant l'édition de Maestricht, 1776, *in-fol.*, et celle de Paris, 1782, 6 volumes *in-8.°*, ils auroient dû ajouter que la première n'est qu'une réimpression quelquefois fautive de l'édition originale de 1697; et la seconde, un misérable extrait d'un bel ouvrage, extrait commandé par la cupidité mercantile, et exécuté par l'ignorance indigente. Ces deux observations auroient été plus justes et plus convenables que cette phrase par laquelle nos deux biographes terminent l'article dont il s'agit : « Cette collection n'est qu'un amas » de matériaux indigestes, et est souvent » très-défectueuse. » Il est véritablement pénible de voir ainsi traiter parmi nous un ouvrage qui honore la nation aux yeux des étrangers. Au reste, les mêmes écrivains, qui jugent d'une manière si tranchante et si dure un chef-d'œuvre d'érudition orientale, nous annoncent gravement que Tamerlan (qui probablement n'a jamais su l'arabe) écrivit de sa main, en langue arabe, l'histoire de sa vie. A la vérité, ils ont oublié de parler de ses Instituts politiques et militaires, écrits par lui-même en langue mogholе, traduits en persan et ensuite en anglois et en français. L'édition persane et angloise forme un gros volume *in-4.°* magnifiquement imprimé à Oxford, en 1777; la traduction française parut en 1787, en un volume *in-8.°* (L-s.)

[b] Démétrius Cantimir, prince de Moldavie, auteur de plusieurs ouvrages dont on peut voir la liste dans sa Vie placée à la fin de la traduction française de son *Histoire de l'Empire othoman, où se voient les causes de son agrandissement et de sa décadence, etc.* (L-s.)

puis m'empêcher d'en donner un exemple. Dans la notice sur *Ibn Zeïdoùn* [a], célèbre poëte d'Andalousie, il loue

[a] Le vézyr Aboùl - oùalyd Ahhmed ben-A'bdallah ben-Ghâleb ben-Zéïdoùn, Espagnol de nation, naquit à Cordoue en l'an 394 de l'hégire [ 1004-5 de l'ère vulgaire ]. C'étoit un des plus célèbres *kâteb* كاتب [ou prosateurs] de son temps : il étoit aussi excellent poëte, et l'élégance de ses vers lui valut le titre de *Bokhtary de l'Occident*. Le véritable et premier Bokhtary étoit un poëte très-fameux, qui naquit à Koùfah en Arabie, vers l'an 206 de l'hégire [821-2 de l'ère vulgaire ]. Le petit souverain de Cordoue, nommé Aboùl - oùalyd êbn-Djahour, se l'étoit d'abord attaché ; mais, à la suite de quelques différens, il le fit mettre dans les fers. Ibn - Zéïdoùn fut assez heureux pour s'échapper ; il se réfugia auprès de O'bbâd ben-Mohhammed, surnommé âl-Mo'tadhed, petit prince souverain de Séville. Celui-ci l'accueillit avec empressement, et le nomma son grand vézyr ou premier ministre; et c'est en remplissant les fonctions de cette dignité qu'Ibn-Zéïdoùn mourut en 463 de l'hégire, comme on va le voir par le texte même d'Aboùl-fédâ.

« En cette année (463 de l'hégire, 1070 » de l'ère vulgaire), dit-il, mourut Aboùl- » oùalyd Ahhmed ben - A'bdallah ben- » Ahhmed ben - Ghâleb ben - Zéïdoùn, » l'Andalousien, natif de Cordoue. Il des- » cendoit des jurisconsultes de Cordoue. » Il passa et s'attacha au service d'âl- » Mo'tadhed ( plus correctement âl-Mo'- » tamed ) ben - O'bbâd, souverain de Sé- » ville, et devint son vézyr. Le susdit Ibn- » Zéïdoùn est auteur de poëmes élégans. »

..... وفيها توفي ابو الوليد احمد بن عبد الله بن احمد بن غالب بن زيدون الاندلسي القرطبي ، وكان من ابناء الفقهاء بقرطبة ثم انتقل وخدم المعتضد بن عباد صاحب اشبيلية وصار عنده وزيرا ولابن زيدون المذكور الاشعار الفائقة ،

Le même écrivain, suivant d'Herbelot, avoit aussi le surnom d'*âl - Hhadhramy*, parce qu'il étoit originaire de *Hhadhramaoût*, province de l'Arabie. L'auteur d'une Bibliothèque arabe des hommes illustres d'Espagne, citée par Casiri, nous apprend qu'un Ibn-Zéïdoùn étoit commandant des troupes de Cordoue ابن زيدون زعيم الفئة القرطبية ; ce qui sembleroit indiquer que ce personnage suivoit à-la-fois la carrière des lettres et celle des armes. Outre le *Qassydéh noùnyéh* قصيدة نونية cité dans une note suivante, ce poëte a composé plusieurs autres ouvrages estimés, dont un est intitulé *Riçâléh* رسالة, ou Lettre d'une jeune et noble Espagnole qui rejette les propositions d'un homme qui desiroit s'unir à elle par les liens du mariage. Cet opuscule a été publié d'abord par le savant Reiske, sous le titre d'*Abil- Walidi ibn-Zeiduni Risalet, seu Epistolium, arabicè et latinè cum notulis edidit etc. Lipsiæ, in officinâ Gleditschianâ*, in-4.° de 24 pages, et réimprimé avec un fragment du Commentaire d'Ebn-Nobathah sur ce *Riçâléh*, p. 483-536 des *J. Fr. Hirtii Institutiones*

l'élégance de la première strophe d'une élégie arabe de sa composition, et l'exprime ainsi en lettres romaines :

*Iekad heïn tenagikom dhamairna*
*Iacdha âlaïna alassa laula tassina.*

« Le temps, ajoute le traducteur, viendra bientôt où » vous nous délivrerez de toutes nos peines ; le remède est » assuré, pourvu que nous ayons un peu de patience [a]. » Le docteur Hunt d'Oxford, que je dois citer avec autant de reconnoissance que de vénération, et deux ou trois autres savans, entreprirent un jour, à ma demande, d'écrire ce distique en caractères arabes ; tous l'écrivirent différemment, et tous, suivant mon opinion actuelle, d'une manière incorrecte. J'étois alors étudiant et fort jeune, et j'aurois eu peine à me procurer les ouvrages d'*Ibn-Zëidoùn*, qui sont sans doute conservés dans la bibliothèque Bodléienne, mais que je n'ai jamais rencontrés sous ma main. Je n'ai donc jamais vu ce beau distique en original, et j'avoue que je suis embarrassé pour l'écrire exactement. D'Herbelot a écrit les deux vers sans égard pour les points grammaticaux, c'est-à-dire, sous une forme qu'aucun savant arabe ne leur donneroit en les récitant ; mais quoique la version française soit évidemment fautive, il n'est nullement aisé de corriger l'erreur.

*linguæ Arabicæ ; adjecta est Chrestomathia Arabica ; Ienæ, 1770*, in-12. *Voyez* aussi *Abulfedæ Annales Moslemici, arabicè et latinè, etc.* tom. III, p. 214 et 215, edit. Adler. ; Bibliothèque orientale, *pag. 926*, édit. in-fol. et *t. III, p. 595*, édit. in-4.° ; *Casiri Bibliotheca Arabico-Hispana*, t. I, pag. 103 et 106, et ma note suivante. (L-s.)

[a] Bibliothèque orientale, *page 926*, édit. in-fol., et *tome III, page 595*, édit. in-4.° (L-s.)

Si *âlâçâ*[a] [ remède ] est la véritable leçon, la particule négative est absurde, puisque *taâççaïnâ*[b] signifie *nous sommes patiens*, et non pas *nous sommes au désespoir;* mais s'il faut lire *âlâçaï* [affliction], il naît quelque obscurité du verbe auquel ce mot se rapporte. A tout prendre, je conjecture que le distique doit être écrit de cette manière :

يَكَادُ حِيْنَ تُنَاجِيْكُمْ ضَمَايِرُنَا
يَقْضِي عَلَيْنَا ٱلْأَسَّي لَوْلَا تَأَسِّيْنَا

*Yèkâdou hhyna tonâdjykoum dhamâirounâ*
*Yèqdhy a'lèinâ él-âçaï lèoùlâ taâççynâ.*

« Lorsque nos cœurs vous confient leurs secrets, l'inquiétude » fixeroit presque notre sort, si nous ne devions pas nous conso- » ler mutuellement. »

Les principaux verbes peuvent avoir un sens futur, et le dernier mot peut être différemment interprété. Je me rappelle que le docteur Hunt avoit trouvé dans Giggeius le mot *dhemâyer* [c] (prononcez *dhemâyr*), qu'il présumoit être dans l'original. Après tout, la rime semble imparfaite,

[a] ٱلْإِسَاءُ *idem quod* دَوَاءٌ *medicamentum, remedium, etc.* Vide *Golii Lexicon Arabico-Latinum*, pag. 108. (L-s.)

[b] تَأَسَّيْنَا première personne du pluriel du prétérit de la cinquième conjugaison de la racine arabe أَسَا *pro* أَسَوَ chald. אסי *curavit medicamento imposito, medicatus fuit*, etc. La cinquième conjugaison تَأَسَّي signifie *solatio levatus fuit, solatium percepit.* Il faut donc traduire ici تَأَسَّيْنَا *nous fûmes consolés*, et non pas *nous fûmes* ou *nous sommes patiens [we are patient]*, comme l'a fait M. Jones. Au reste, voyez ma note suivante. (L-s.)

[c] ٱلضَّمِيْرُ plur. ضَمَايِرُ *occultum, arcanum, conscientia, cogitatio, quod animum subit, sensus, cor.* Giggeii Thesaurus linguæ Arabicæ, *t. II, p. 1495.* (L-s.)

et la mesure irrégulière [a]. Or, je le demande, ces difficultés se seroient-elles présentées, si d'Herbelot, ou son éditeur, s'étoit formé un système régulier sur la manière d'écrire l'arabe en caractères romains, et s'il l'eût développé à ses lecteurs dans sa dissertation préliminaire !

S'il étoit besoin d'établir par une nouvelle preuve qu'un semblable système seroit utile aux savans et essentiel aux élèves, j'observerois qu'une personne qui étudie le persan, et qui liroit, dans nos meilleures histoires, la vie du sulthân A'zim, pourroit, s'il vouloit écrire le nom de ce prince en

lettres

[a] Le vers que cite ici M. Jones, se trouve, comme il le dit lui-même, dans une espèce d'élégie dont toutes les rimes se terminent en *n*, et qui, à cause de cela, se nomme *Qassydéh noûnyéh* قصيدة نونيه [Élégie rimée en *n*]. Quoique cet ouvrage d'Ibn-Zéïdoûn ne se trouve pas dans l'inappréciable et immense collection de manuscrits confiée à ma garde, l'heureux résultat de mes recherches me met en état de rectifier en même temps la transcription de d'Herbelot, et la restitution conjecturale de M. Jones. J'ai trouvé ce vers cité par Aboûl-fédâ, dans son Histoire universelle, intitulée المختصر في اخبار البشر *âl-Mokhtassar fy âkhbâr âl-bachar* [Abrégé de l'histoire du genre humain], publiée en arabe, avec la traduction latine et les notes de Reiske, par le savant et célèbre M. Adler, sous le titre d'*Abulfedæ Annales Moslemici, arabicè et latinè, operâ et studiis J J. Reiskii, sumptibus P. F. Suhmii, nunc primùm edidit J. G. Adler. Hafniæ*, *1789-1794*, 5 vol. in-4.° Voici la leçon que porte cette édition, *tome III, page 216*: تكاد حين تناجيكم ضمايرنا يقضي عليها الاسي لولا تأسينا . *Parùm abest quin ægritudo pectora nostra conficiat et enecet, quando clandestino vobiscum et muto sermone colloquuntur, nisi solatium ab alienis similis miseriæ exemplis caperemus.*

Le précieux manuscrit autographe, ou revu par l'auteur, qui, sous le n.° 101, faisoit partie des manuscrits orientaux de l'abbaye Saint-Germain, déposés aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, renferme le même vers à la *page 199*, avec la différence d'une seule lettre : علينا au lieu de عليها . تكاد حين تناجيكم ضمايرنا يقضي علينا الاسي لولا تأسينا « Peu s'en » faut que, dans ce muet et secret en» tretien, nos cœurs ne soient écra» sés de douleur, si nous n'étions soula» gés par la vue de la misère d'autrui. » (L-s.)

lettres arabes, l'exprimer de trente-neuf manières différentes, sans rencontrer la bonne. Ce nom doit s'écrire *Aâzem*[a], avec trois points sur la première consonne.

Il y a deux manières générales de rendre les mots asiatiques en caractères européens : elles sont fondées sur des principes presque opposés; mais chacune d'elles a ses avantages, et chacune a été recommandée par des autorités respectables. La première a principalement pour objet la prononciation des mots qu'il s'agit d'exprimer ; et cette méthode, en tant qu'elle peut être employée, est d'une utilité incontestable : mais on ne sauroit offrir que d'une manière insuffisante, de nouveaux sons à un organe qui n'est pas formé pour les recevoir; et à la fin, on est réduit à souffrir que le lecteur attache une prononciation précaire à plusieurs lettres et à plusieurs syllabes. De plus, ce mode d'orthographe détruit toute analogie grammaticale : on y représente des sons simples par des caractères doubles; des voyelles y sont employées pour d'autres; et peut-être tout notre travail n'aboutit qu'à perpétuer une prononciation provinciale ou dépourvue d'élégance. Toutes ces objections peuvent être alléguées contre la manière habituelle d'écrire le mot *kummerbund*[b], où l'on ne conserve ni les lettres, ni leur véritable son, tandis que *kemerbend* ou *cemerbend*, comme l'écriroit un ancien Breton, indique

[a] الأثم *injuste, inique*, de la racine arabe أثم hébr. אשם *iniquitatem commisit*, &c. Ce mot ne peut être qu'une épithète, et non un nom propre. Peut-être M. Jones veut-il désigner Yezdedjerd I.er, qui fut ainsi surnommé. *Voy.* l'Hist. des Sassanides, trad. de Myrkhond, et placée à la suite des Mém. sur diverses antiquités de la Perse, par M. Silvestre de Sacy, *p. 321*. (L-s.)

[b] Prononcez *kemerbend* كمر بند [ceinturon]; mot persan composé de *kemer* كمر [ceinture], et de بند *bend* [lien]. (L-s.)

clairement les caractères originaux et leur prononciation persane. Afin de mettre ceci dans tout son jour, supposons que les Français eussent adopté un alphabet tout-à-fait différent du nôtre, et dont les types n'existeroient pas dans nos imprimeries. Figurons-nous qu'un Anglois qui sauroit leur langue, desirât citer, dans un morceau de critique, la fameuse imitation d'Horace par Malherbe. Il liroit ainsi :

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.
On a beau la prier ;
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Choisiroit-il d'écrire ces huit vers en caractères romains exactement comme les Français les écrivent, ou d'orner son ouvrage d'une citation qui ressembleroit plus à un dialecte de sauvages, qu'a la langue d'une nation civilisée! Bonne ou mauvaise, sa prononciation seroit peut-être représentée comme il suit :

Law more aw day reegyewrs aw nool otruh parellyuh.
Onne aw bo law preeay ;
Law crooellyuh kellay suh booshuh lays orellyuh,
Ay noo laysuh creeay.

Luh povre, ong saw cawbawn oo luh chomuh luh coovruh,
Ay soozyet aw say lwaw ;
Ay law gawrduh kee velly ò bawryayruh dyoo Loovruh,
Nong dayfond paw nos rwaw.

Le second système d'orthographe asiatique consiste à rendre

scrupuleusement lettre pour lettre, sans s'attacher le moins du monde à conserver la prononciation ; et tant que ce mode est subordonné à des règles invariables, il paroît évidemment mériter la préférence.

Le plus chaud partisan que j'aie connu de la première méthode d'écrire les mots persans, étoit feu le major Davy[a], homme de mérite, que notre Société comptoit parmi ses membres, et dont une mort prématurée a privé le monde, lorsqu'il formoit le dessein de tout quitter pour les lettres, et qu'il se flattoit de consacrer le reste de ses jours à la félicité domestique et à la culture de ses utiles talens. Il tiroit souvent vanité de la manière dont il prononçoit la langue persane, et de sa méthode nouvelle de l'écrire en caractères romains; méthode que, d'après ses leçons, l'aimable et savant éditeur de ses *Institutes de Tymour*[b], à Oxford, observa, dans tout le cours de l'ouvrage, avec une attention minutieuse. Je n'ai jamais su d'où il tenoit cette prononciation

[a] M. le major Davy, secrétaire persan du commandant en chef des forces du Bengale, depuis 1770 jusqu'en 1773, et ensuite secrétaire persan du gouverneur général du Bengale, membre de la Société asiatique de Calcutta, a traduit en anglois les Institutes politiques et militaires de Tamerlan, d'après la version persane d'Aboû-thâleb âl-Hhocéïny, faite sur l'original moghol. (L-s.)

[b] M. Joseph White, membre du collége de Wadham, professeur d'arabe à l'université d'Oxford, prébendier de l'église de Glocester; éditeur du texte persan des Instituts de Tamerlan, de la version syriaque du Nouveau Testament par Philoxène, du texte arabe de l'Histoire de l'Égypte par Abdollathyf; auteur d'une traduction latine du même ouvrage, d'une édition critique en grec des quatre Évangiles, et d'un Diatessaron, en la même langue, à l'usage des élèves de l'université d'Oxford; auteur d'un ouvrage curieux, intitulé *Ægyptiaca*. Quant aux Instituts politiques et militaires de Tamerlan, dont parle ici M. Jones, et dont j'ai donné, en 1787, une traduction française faite d'après le texte persan, *voyez* ma note ci-dessus, *p. 28*. (L-s.)

raffinée du persan ; mais il est évident qu'il épelle beaucoup de noms propres d'une manière qui seroit inintelligible pour un Persan familiarisé avec notre alphabet. Par exemple, je tiens de la propre bouche d'une personne née dans la capitale de l'*Azerbâïdjân* [a], ainsi que de plusieurs autres Irânyens [b], que cette ville s'appelle aujourd'hui *Tabriz* [c] ; et nous savons tous, par la Géographie de Ptolémée, qu'elle portoit ce nom il y a seize cents ans. Néanmoins le major Davy l'écrivoit toujours *Tubburaze*, et soutenoit qu'il falloit le prononcer ainsi. J'ignore encore si les natifs de Semerqand ou Samarqand, qui parlent probablement le dialecte de *Soghd* [d] avec la prononciation *toùrânienne* [e],

[a] Province occidentale de la Perse, qui fait partie de l'ancienne Assyrie. Les Guèbres la regardent comme la patrie de Zoroastre, le berceau du culte du feu. En effet, le nom de cette province, en ancien persan, peut signifier *Pays du feu. Ader* ادر ou *âzer* اذر feu, et *âbâdagân* آبادكان demeure, résidence, habitation. (L-s.)

[b] *Irâny* ايرانى originaire de l'*Irân* ايران C'est le nom que les Orientaux donnent au royaume que les Européens désignent sous celui de *Perse.* Voyez ci-après, *tome II, page 70*, le Discours sur les Persans. (L-s.)

[c] Et plus vulgairement *Tauris.* Le mot *Tabryz* تبريز suivant quelques-uns, signifie *qui chasse la fièvre.* Ce mot semble indiquer la salubrité du climat de cette ville. Voyage du chevalier Chardin, &c. *t. II, p. 326, édition in-12 de 1711.* (L-s.)

[d] صغد la Sogdiane des anciens. (L-s.)

[e] توران la portion de la Tatârie située à l'est de la Perse, et connue des anciens sous le nom de *Transoxane*, pour indiquer le pays situé au-delà de l'Oxus. C'est dans le même sens qu'on l'appelle aussi maintenant *Mâoùarâ âl-Nahar* ماورا النهر [ce qui est au-delà du fleuve] de l'Oxus, aujourd'hui appelé Djyhhoùn جيحون. On donne aussi le nom de *Toùrân* à toute la Tatârie, en opposition avec l'Irân, qui désigne la Perse dans sa plus grande étendue. Les habitans de ces deux contrées ont eu souvent des guerres longues et sanglantes, célèbres dans les annales persanes, et qui ont fourni au fameux poëte Ferdoùcy le sujet d'un immense poëme intitulé *Châh nâmèh* شاه نامه [Livre des rois]. *Voyez*, sur ce poëme, ma note [h], *tome II, page 32.* (L-s.)

appellent leur patrie *Summurkund*, suivant l'orthographe de Davy; mais je ne puis le croire, et je suis convaincu que l'ancienne manière d'écrire ce mot en exprime mieux les lettres et le son que toute autre combinaison de caractères. La méthode de Davy est donc défectueuse sous tous les rapports, puisqu'elle ne rend ni les élémens primitifs des mots, ni les sons qu'ils représentent en Perse, seul pays où il faille chercher le vrai persan, comme il ne faut chercher le français qu'en France, et l'italien qu'en Italie.

L'autre méthode a trouvé deux habiles défenseurs dans M. Halhed et M. Wilkins, dont le premier est auteur d'une grammaire de la langue bengale [a], précieuse par son étendue et sa clarté, et dont le second a puisé dans la littérature indienne, des trésors que l'Europe et l'Inde ne pourront jamais assez reconnoître [b].

[a] *A Grammar of the Bengal language, by Nathaniel Brassey Halhed, printed at Hoogly in Bengal*, *1778*, in-4.° de 216 pages, sans compter la préface, qui en contient 29; plus, un feuilleton d'*errata* gravé à Londres, non coté, sans réclame, qui manque à la fin de beaucoup d'exemplaires. Les caractères bengalis employés à l'impression de cette grammaire, ont été *taillés* par M. Charles Wilkins. *Voyez* la note suivante. Nous devons encore à M. Halhed la traduction du Code des Gentous, rédigé en persan par des Brahmanes qui, d'après l'ordre spécial de M. Hastings, compulsèrent avec le plus grand soin tous les traités de jurisprudence écrits en langue sanskrite. *Voyez*, sur cet important ouvrage, une de mes notes sur la littérature indienne. (L-s.)

[b] M. Charles Wilkins, négociant anglois, qui avoit passé d'abord dans l'Inde avec des intentions purement mercantiles, a fini par se livrer à l'étude des langues de cette contrée avec un zèle digne des succès qu'il a obtenus. Ce savant a la gloire d'être le premier Européen qui ait su le sanskrit, et qui nous ait procuré des traductions faites immédiatement d'après des textes écrits dans cette antique langue sacrée des Brahmanes. Les ouvrages publiés jusqu'à présent par M. Wilkins, sont le *Bhaguat-Guita* (voyez mes notes, *p. 76 et 77 de ce volume*, et *page 170 du t. II*); l'*Hitopadès* de Vichnou-Sarma,

M. Halhed, ayant judicieusement observé que « les deux » plus grands vices de l'orthographe d'une langue quelconque » étoient l'emploi de la même lettre pour des sons différens, » et de différentes lettres pour le même son », déclare que « l'un et l'autre se rencontrent si fréquemment dans l'anglois, » qu'il a été extrêmement embarrassé à l'égard des lettres » qu'il devoit choisir pour exprimer le son des voyelles ben- » gales; et qu'à la fin il ne fut nullement satisfait de son » choix [a]. » Si quelque chose me laisse des regrets dans son système qui réunit la clarté et l'exactitude, c'est l'usage des lettres doubles pour les voyelles longues (usage qu'il seroit néanmoins possible de justifier), et le mélange fréquent des lettres italiques et des lettres romaines dans le même mot; ce qui doit être fort incommode, soit dans l'impression, soit dans l'écriture. Il convient peut-être d'ajouter que ses diphthongues ne sont pas exprimées d'une manière analogue aux sons qui les composent.

Le système de M. Wilkins n'a pas été moins mûrement réfléchi, et M. Halhed lui-même l'a adopté dans sa préface du *Code des Gentous* [b]. Il consiste principalement à employer de doubles lettres pour rendre la troisième et la cinquième de nos voyelles, et les signes prosodiques ordinaires pour indiquer qu'elles sont brèves ou longues; mais l'emploi de

le prototype des fables attribuées à Pidpaï, Loqmân, Ésope (*voyez* ma note, *p. 167 du tome II*); l'Histoire de Douchouantâ et de Sakountalâ (*voyez* mes notes, *tome II, pag. 184 et 409*). Le même savant prépare une traduction du fameux poëme indien intitulé *Mâhabhârat*. *Voyez* mes notes *p. 90 de ce volume* et *185 du tome II*. (L-s.)

[a] *A Grammar of the Bengal language by N. B. Halhed*, pag. 24 et 25. (L-s.)

[b] *A Code of Gentoo laws*. Voyez mes notes sur la littérature des Hindous. (L-s.)

ces signes est si généralement affecté aux traités de prosodie, qu'ils réveillent toujours l'idée de mètre : d'ailleurs, si l'on admettoit l'un ou l'autre des signes prosodiques, il seroit inutile de les employer tous les deux ; l'omission du signe – indiqueroit évidemment que la voyelle seroit brève, et *vice versâ.* Au total, je ne puis qu'approuver cette méthode pour les mots sanskrits ; mais je voudrois quelque chose qui exprimât plus universellement les lettres asiatiques. Cependant, comme ce système est parfait dans son genre, et qu'il paroîtra dans les ouvrages de son docte inventeur, je citerai, parmi les exemples *(pl. IV)*, quatre distiques du *Bhâgaouat* [a], écrits suivant sa méthode et suivant la mienne ; ils seront traduits ailleurs. Mais pour rendre cette Dissertation aussi complète qu'il est possible, je joindrai un échantillon plus étendu de sanskrit, avec l'original imprimé en caractères du Bengale, que les Brahmanes de cette province emploient à la transcription de tous leurs livres : car il n'y a qu'un petit nombre d'entre eux qui soit en état de lire des lettres dêvanâgari [b] ; tant leur indolence a triomphé de leur dévotion !

[a] *Voyez*, sur ce Pourâna, ma note, *tome II, page 171.* (L-s.)

[b] De tous les caractères employés aujourd'hui dans l'Inde pour écrire la langue sanskrite et les autres idiomes de cette contrée, le dêvanâgary me paroît être le plus ancien, 1.° à cause de sa forme onciale et carrée, qui le rend plus facile à graver sur les monumens, et qui désigne une époque où l'écriture et la lecture étoient peu répandues ; 2.° parce qu'il a une ressemblance frappante avec le caractère des anciennes inscriptions de Monguyr et de Gayâ, expliquées ci-après par M. Wilkins ; le caractère de ces inscriptions est évidemment le prototype du nâgary ; 3.° parce que c'est le caractère généralement employé par les Brahmanes de Bénârès, du Béhâr, qui sont incontestablement les plus savans de l'Inde. Ainsi, malgré ma haute estime pour la vaste érudition du R. P. Paulin

Je vais à présent, non prescrire des règles à autrui, mais exposer celles que je me suis prescrites à moi-même, et développer mon propre système, dont la commodité a été prouvée par des observations attentives et par une longue expérience.

Il seroit superflu de discourir sur les organes de la parole, mille fois analysés et décrits par les musiciens et les anatomistes, et dont chacun peut discerner les mouvemens à l'aide du toucher ou de la vue, s'il regarde avec attention une autre personne prononcer les différentes classes de lettres, ou en les prononçant lui-même distinctement devant un miroir; mais il peut être convenable d'analyser en peu de mots les sons articulés, pour préparer l'examen de chaque type.

*Tout fourmille d'erreurs*, ainsi que l'ont remarqué avec

de Saint-Barthélemi, je ne puis adopter son opinion touchant l'antériorité du caractère *grantha*, nommé *malabar* par les Européens, et qui me paroît être un caractère cursif dérivé du dêvanâgary. Dans tous les pays, les caractères onciaux ou majuscules ont précédé les caractères cursifs; et suivant la sage observation de M. Colebrooke, le malabar ou grantha fut imaginé pour écrire, avec un stylet d'acier, sur des feuilles de palmier; procédé auquel le dêvanâgary se montre si rebelle, qu'il n'en existe pas un seul exemple dans la nombreuse collection de manuscrits indiens que possède la Bibliothèque nationale. Le mot *dêvanâgary* est composé de *dêva* [divin] et de *nâgary* [habitans des villes]. *Nagar*, en langue indienne, est synonyme de *patan*, *pour*, &c. Ce mot composé désigne un caractère d'origine céleste, employé dans les villes, ou plutôt dans la ville capitale de la religion indienne, c'est-à-dire, à Bénârès. Les Brahmanes, comme on le sait, attribuent la formation de leur langue et l'invention de leurs caractères à *Iscuara* [le Maître suprême] et à son épouse *Chakti* [la Nature]. *Voyez* P. Paulini à Sancto-Bartholomæo *Examen hist. critic. codic. Indicor. biblioth. S. Congr. de propagandâ fide*, pag. 52, not. (1); ejusdem *Sidharubham, seu Grammatica Samscrdamica, &c.* pag. 77; *Viaggio alle Indie Orientali &c. dal medesimo*, pag. 263-264; et Colebrooke *on the Sanscrit and Prâcrit languages*, pag. 226, 227 et 228 du tome VII de ces Mémoires, édit. de Calcutta, 1801. (L-s.)

découragement

découragement les anciens sages, occupés de la recherche de la vérité : mais il est vraiment déplorable que notre premier pas hors de l'ignorance absolue nous conduise à une inexactitude grossière, et que nous commencions en Angleterre notre éducation par apprendre à lire les cinq voyelles, dont deux sont clairement des diphthongues, de la manière qu'on nous enseigne à les prononcer. Il y a, sans doute, dans notre langue, comme dans le latin, cinq voyelles simples, qui se trouvent dans les mots *an innocent bull* [a], quoiqu'elles n'y soient pas précisément dans leur ordre naturel : car nous avons conservé le véritable arrangement des lettres, tandis que nous les déplaçons capricieusement dans la prononciation ; en sorte que nos yeux sont satisfaits, et nos oreilles frustrées dans leur attente. Les élémens primitifs du langage articulé sont les *aspirations douces* et *rudes*, l'*esprit doux* et l'*esprit rude* des grammairiens latins. Si l'on ouvre foiblement les lèvres, qu'on laisse passer doucement l'haleine au travers, et qu'on essaie le son le plus foible, on forme un son d'une nature si simple, que, lorsqu'il est prolongé, il demeure à-peu-près le même, excepté que, pour peu que la voix soit aiguë, elle devient un cri : c'est probablement le premier son proféré par les enfans. Mais si, pendant qu'on articule ce son élémentaire, on fait passer la voix avec effort à travers les lèvres, alors on forme une *aspiration* plus ou moins rude, à proportion que l'effort est plus ou moins grand.

[a] Prononcez *enn innossent boull.* Dorénavant j'intercalerai entre deux parenthèses la prononciation française dans le texte même de M. Jones, afin de ne pas trop multiplier les notes. (L-s.)

Lorsque nous ouvrons davantage les lèvres en prononçant la voyelle simple, nous exprimons un son complétement articulé, que plusieurs nations sont convenues de placer le premier dans leurs systèmes symboliques; en les ouvrant encore plus, et en retirant un peu les coins de la bouche, nous donnons naissance à la seconde des voyelles latines; et nous proférons la troisième en ouvrant tout-à-fait la bouche, en fléchissant encore plus les lèvres, et en élevant davantage la langue. Si nous rapprochons tant soit peu les lèvres par les deux coins, nous changeons le son élémentaire en un autre son de même nature que la première voyelle, et qui se confond aisément avec elle dans une prononciation soutenue; si ce nouveau son est prolongé, il approche beaucoup de la quatrième voyelle, que nous formons en arrondissant davantage la forme de notre bouche; sa contraction produit la cinquième voyelle, qui, dans sa prolongation, ferme presque les lèvres, et n'y laisse qu'un étroit passage à la respiration. Toutes ces voyelles sont brèves; et si un Italien lisoit les mots *an innocent bull*, il exprimeroit le son de chaque voyelle longue correspondante, comme dans ces monosyllabes de sa langue, *sà*, *se*, *si*, *so*, *sù* (prononcez *sâ*, *sé*, *si*, *so*, *soû*). Entre ces dix voyelles, il y a des gradations sans nombre et des inflexions délicates, que l'usage seul peut enseigner; et en les combinant ensemble, on pourroit former une centaine de diphthongues et un millier de triphthongues. Plusieurs se trouvent dans l'italien, et il est probable qu'elles étoient prononcées chez les Grecs; mais nous n'avons à parler ici que de deux diphthongues, qui sont composées de la

première voyelle avec la troisième et avec la cinquième, et doivent être exprimées par les lettres qui les constituent. De même que ces articulations composées, qui commencent par la troisième et la cinquième voyelle brève, on les exprime généralement, et avec raison, par des caractères distincts, que l'on range mal-à-propos au nombre des consonnes. La langue, qui aide à former quelques-unes des voyelles, est le principal organe qui sert à articuler deux sons liquides, qui tiennent un peu de la nature de la voix: l'un, en frappant les racines des dents supérieures, tandis que l'haleine passe doucement par les lèvres; un autre, par une inflexion vers le haut avec un léger tremblement: et ces deux liquides s'allient si aisément, qu'une lettre mixte, usitée dans plusieurs langues, peut être formée par la première suivie de la seconde. Quand la pression de la langue ferme le passage à la respiration, et qu'elle l'oblige de passer entre les dents de chaque côté du lieu qu'elle occupe, il se forme une liquide particulière au dialecte anglois de la langue celtique.

Nous allons maintenant examiner, dans le même ordre, en commençant par la racine de la langue, et finissant par l'état des lèvres absolument closes, ces sons moins musicaux qui demandent le secours d'une voyelle, ou, au moins, de l'aspiration simple, pour être pleinement articulés; et l'on peut dire d'avance que l'esprit rude, prononcé distinctement après chacune de ces *consonnes*, ainsi que les grammairiens les appellent, constitue son *aspiration* propre.

Le concours de la langue et du palais produit deux sons identiques, qui ne diffèrent que par la douceur et la dureté;

et ces deux sons peuvent être formés encore plus au fond de la gorge, de manière à imiter, lorsqu'ils sont suivis d'une voyelle longue, la voix d'un corbeau : mais si, en les proférant, on pousse l'haleine avec rudesse, on entend deux articulations analogues, dont la seconde semble caractériser la prononciation des Arabes, tandis que le son nasal, très-commun parmi les Persans et les Indiens, peut être considéré comme la palatale douce avec une partie de l'haleine passant par le nez, organe qui produiroit lui-même un son vocal, qui est aussi commun dans l'Arabie, et ressemble assez au cri d'une jeune gazelle et de quelques autres quadrupèdes.

Viennent ensuite différentes classes de dentales, au premier rang desquelles il faut placer les sifflantes, que plusieurs nations expriment par une figure dentelée. Chacune des dentales est douce ou rude, sourde ou aiguë; et en introduisant le bout de la langue entre les dents, nous formons deux sons extrêmement communs dans l'arabe et dans l'anglois, mais que les Persans et les Français changent en sifflantes grasseyées, tandis que, d'un autre côté, ils ont un son inconnu aux Arabes et rare dans notre langue, quoiqu'il se rencontre dans quelques mots, par la composition de la sifflante dure avec notre dernière voyelle prononcée comme une diphthongue. La liquide nasale vient après : elle est formée par la langue et les racines des dents, avec un léger secours de l'autre organe; et nous devons sur-tout nous rappeler, lorsque nous faisons attention à la prononciation des dialectes indiens, que plusieurs sons de cette classe sont diversifiés en tournant la langue vers le haut, et en la recourbant presque en arrière

vers le palais, de manière à les exclure, pour ainsi dire, de la classe des dentales, mais non de leur analogie.

Les labiales forment la dernière série. Plusieurs se prononcent en appuyant les lèvres l'une sur l'autre ou sur les dents, et l'une d'elles en les fermant tout-à-fait. Les lettres qui les désignent représentent, dans beaucoup d'alphabets, la courbure d'une lèvre ou de toutes les deux; et il seroit aisé de convenir d'un caractère général pour tous les sons articulés, si les nations vouloient s'entendre pour les choses d'un avantage universel, en dessinant les organes de la parole dans l'acte de la prononciation, et en choisissant pour chacun un trait élégant et distinct. Un langage parfait seroit celui dans lequel chaque idée susceptible d'entrer dans l'esprit humain seroit exprimée nettement et emphatiquement par un mot spécial; simple, si l'idée étoit simple; complexe, si elle étoit complexe : et d'après le même principe, un système de lettres, pour être parfait, devroit contenir un symbole spécial pour tous les sons usités dans la prononciation de la langue à laquelle ils appartiendroient. Sous ce rapport, l'ancien persan, ou zend, approche de la perfection; mais l'alphabet arabe, que toutes les nations mahométanes ont inconsidérément adopté, me paroît si complet pour l'écriture de l'arabe, qu'on ne sauroit y ajouter ou en retrancher une lettre sans un inconvénient manifeste : on peut en dire autant du système dêvanâgary. Comme ce dernier est plus naturellement disposé qu'aucun autre, il sera la base de mes observations particulières sur les lettres asiatiques. Notre alphabet anglois, notre orthographe, sont d'une imperfection

honteuse et presque ridicule; et il seroit impossible d'exprimer des mots indiens, persans ou arabes, en caractères romains, de la manière absurde qu'on nous enseigne à les prononcer: mais un mélange de nouveaux caractères seroit incommode; et avec le secours des signes diacritiques employés par les Français, joints à quelques-uns de ceux qui sont adoptés dans nos traités sur les fluxions dans le calcul intégral, nous pouvons adapter notre alphabet à l'écriture de toutes les langues de l'Asie, assez heureusement pour égaler le dêvanâgary même en précision et en clarté, et avec assez de régularité pour que quiconque connoîtra les lettres originales, puisse y transposer rapidement et sans erreur tous les noms propres, appellatifs, et toutes les citations qui se trouvent dans les ouvrages sur la littérature asiatique.

अ [a] [A, E].

C'est là l'élément le plus simple du langage articulé, ou le premier son vocal, sur lequel je me suis suffisamment

[a] Il est très-important de faire observer au lecteur qu'au moment où le premier volume des *Asiatick Researches* fut mis sous presse à Calcutta, les Anglois n'avoient pas encore de types dêvanâgary (ce caractère est, comme on sait, consacré spécialement à écrire le sanskrit): ils employèrent donc le caractère bengali, gravé en 1777 par M. Charles Wilkins pour l'impression de la Grammaire de M. Halhed, publiée à Hougly en 1778. Cette substitution est d'autant plus excusable que les Brahmanes du Bengale emploient aujourd'hui, pour écrire le sanskrit, le caractère bengali plus fréquemment que le dêvanâgary. Au reste, la différence qui existe entre ces deux caractères, n'empêche pas de reconnoître l'identité primitive de leurs formes; on peut s'en convaincre aisément en comparant les types mobiles bengalis qui se trouvent dispersés dans le texte de M. Jones, et rassemblés en tableau dans ma note ci-dessous, *pag. LXXVI et LXXVII*, avec l'alphabet

अ आ इ ई उ ऊ ऋ ॠ

ऌ ॡ ए ऐ ओ औ अं अः

क का कि की कु कू कृ कॄ

कॢ कॣ के कै को कौ कं कः

क ख ग घ ङ च छ ज झ ञ

ट ठ ड ढ ण त थ द ध न

प फ ब भ म य र ल व श

ष स ह क्ष ज्ञ

étendu. Il commence et finit le mot *America :* ainsi son symbole propre est *a.* On peut souvent néanmoins le rendre très-convenablement par *e*, pour des raisons que je vais exposer. Dans notre langue, pleine d'anomalies, nous désignons communément ce son élémentaire par notre cinquième voyelle [a] : mais nous l'exprimons quelquefois par une étrange variété de voyelles et de diphthongues, comme dans cette phrase, *a mother bird flutters over her young* [b] ; irrégularité qui ne sauroit être justifiée ni par l'étymologie, ni par l'empire aveugle de l'usage. La lettre nâgary s'appelle *akâr* [c] ; mais on la prononce au Bengale comme notre quatrième voyelle brève [d], et dans l'Inde occidentale comme notre cinquième voyelle brève [e]. Dans tous les dialectes proprement indiens, elle est regardée comme inhérente à

dêvanâgary figuré sur la planche I.re, qui ne porte aucune inscription. J'étois tenté d'ajouter au-dessous de chaque lettre sa valeur en caractère français ; mais j'ai craint de nuire à la netteté, qui est si nécessaire dans tous les tableaux du genre de celui-ci : il me suffit de prévenir ici le lecteur que les deux premières lignes de cette planche contiennent les seize voyelles dêvanâgary ; les deux lignes suivantes, la consonne *ka*, combinée avec ces mêmes voyelles. (Dans cet alphabet, comme dans presque tous ceux de l'Inde, les lettres sont susceptibles de se lier et de se combiner les unes avec les autres ; et alors elles changent de forme.) Les trente-quatre consonnes dêvanâgary et une additionnelle remplissent les cinq dernières lignes de cette planche. J'ai ajouté ici dans le texte la valeur de chaque lettre sanskrite entre deux crochets. (L-s.)

[a] *U*, que les Anglois prononcent souvent *e* ou *o*. (L-s.)

[b] Voici la prononciation de cette phrase angloise, autant qu'il est possible de l'exprimer avec des caractères français : *Ai mutzer burd flutt'rs av'r hur younng.* (L-s.)

[c] অকার, c'est-à-dire, *a* voyelle ; car le mot *kâr* কার sert à désigner une voyelle দীর্ঘ *dirg* [ longue ], ou হ্রস্ব *hrasva* [courte]. (L-s.)

[d] *O.* Cette prononciation est vicieuse, comme on peut voir ci-dessous, dans ma note [a], *page LXXI.* (L-s.)

[e] *U*, qui en anglois a le son d'*o* bref. (L-s.)

chaque consonne ; et elle est placée la dernière dans l'alphabet des Tibétains[a], parce que les lettres qui la renferment sont expliquées les premières dans leurs écoles. Si nos doubles consonnes étoient invariablement liées comme dans le sanskrit, ce seroit assurément le meilleur moyen d'éviter l'élément simple, excepté lorsqu'il commence un mot. Cette lettre répond au *fatahh*[b], ou son ouvert des Arabes, et, dans un petit nombre de mots, au *zeber*[c] des Persans, ou à un accent aigu placé sur la lettre : mais ce signe arabe, qui a été remplacé dans le *pehlvy*[d] par un caractère distinct,

a ཨ་ *aa*. C'est la trentième consonne tibétaine, suivant Georgi, *Alphabetum Tibetanum*, page 582. (L-s.)

b فتح ou فتحه *fatahhah* [ouverture]. C'est le nom que donnent les Arabes au premier de leurs trois points-voyelles ou *motions* حركة. Le *fatahh* se prononce tantôt *a* et tantôt *e*, et est ainsi nommé parce qu'il faut ouvrir la bouche pour prononcer cette voyelle. C'est ainsi qu'ils ont nommé كسر *kesr* ou كسره *kesreh* [brisure] la voyelle *e* ou *i*, parce que les lèvres semblent se briser en prononçant cette lettre, et ضم *dhamm*, ou ضمه *dhammah* [réunion, contraction], la voyelle *o*, *u*, *ou*, dont la prononciation exige une espèce de contraction des lèvres. (L-s.)

c زبر Ce mot persan signifie *dessus*, et désigne la même voyelle que le *fatahh* فتح qui se place en effet *au-dessus* de la consonne dont il dépend. (L-s.)

d C'est ainsi que se nomme la langue qui étoit usitée vulgairement dans toute la Perse, à l'époque où les Musulmans s'en emparèrent après avoir défait et tué le dernier souverain naturel de ce royaume, nommé *Yezdedjerde III*, vingt-huitième roi Saçânyde, en 32 de l'hégire [652 de l'ère vulgaire]. Le mot *pehlvy* پهلوي signifie, selon moi, *héroïque*, et dérive de *pehloù* پهلو [un athlète, un héros] ; et cette étymologie me paroît plus satisfaisante que toutes celles indiquées par Hyde dans son *Historia religionis veterum Persarum*, cap. XXX. Le persan moderne, qui est un mélange de pehlvy et d'arabe écrit avec des caractères arabes, se nomme *zubân déry* زبان دري [langue de la cour, ou de la Porte] ; car *der* در en persan désigne une porte, et particulièrement la Porte, la cour du monarque. Quant à la lettre pehlvy dont parle M. Jones, elle se trouve être la première de la quatrième colonne de la planche II. Cette planche offre un alphabet harmonique pehlvy et arabe sur deux

se

ا ب ت ث پ ج ح خ چ د ذ ر ز ژ س ش ص

ض ط ظ ع غ ف ق ک ل م ن و ه لا ی

نَ نِ نُ اَنْ اَنَّ آنْ

se prononce plus souvent à Ispahân comme notre première ou notre seconde voyelle brève, comme dans *chashm* (prononcez *tchechm*) et *ferzend*[a]; et la distinction semble dépendre, en général, de la nature de la consonne dont elle est suivie. Deux de nos lettres sont par conséquent nécessaires pour marquer complétement l'*akâr* et le *zeber*; et c'est ainsi que nous pouvons éviter des équivoques ridicules ou choquantes en écrivant les mots orientaux, et conserver la vraie prononciation des Persans, qui diffère autant de celle des Musulmans de l'Inde, que le langage de la cour de Saint-James diffère de celui des paysans du *Gentil Berger*[b].

आ [ Â *ou* ĂĂ ].

Quand la première voyelle, comme les Persans la prononcent dans le mot *bakht*[c], est doublée ou prolongée, comme dans *bàkht* (prononcez *bâkht*[d]), elle a le son de la

colonnes, qui en forment quatre, et qui sont disposées à la manière orientale, de droite à gauche; de sorte que la première colonne à la droite du lecteur offre les caractères pehlvy, la seconde leur équivalent en lettres arabes, la troisième la suite de l'alphabet pehlvy, et la quatrième, c'est-à-dire la dernière, à la gauche du lecteur, les caractères arabes. On trouvera un alphabet beaucoup plus étendu au commencement de la seconde édition de l'Histoire de la religion des Persans, du docteur Hyde. (L-s.)

[a] چشم *œil;* فرزند *enfant.* (L-s.)

[b] Pastorale écossoise d'Allen Ramsay. *Nota.* L'observation de M. Jones mérite de fixer l'attention des orientalistes. Il faut avoir entendu un natif de la Perse et un Musulman de l'Inde pour avoir une idée de la métamorphose que deux organes différens font éprouver à la même langue. Celle-ci, dans la bouche du Persan, est harmonieuse, sonore et très-distincte: dans celle de l'Indien, elle prend un son dur, obscur et nasal; presque toutes les voyelles y deviennent muettes. (L-s.)

[c] بخت *fortune, sort, bonheur.* (L-s.)

[d] باخت troisième personne singulière du prétérit défini باختن *bâkhten* [jouer et perdre en jouant, &c.]. (L-s.)

seconde voyelle nâgary et de la première lettre arabe, c'est-à-dire, de notre voyelle longue dans *cast;* mais les Arabes se moquent des Persans pour la manière large dont ils prononcent cette lettre, qui, dans l'*Irân,* a toujours le son de notre voyelle dans *call* (prononcez *caull*), et qu'on prolonge souvent au point de ressembler à la quatrième et même à la cinquième de nos voyelles longues. Son expression naturelle seroit l'*a* bref doublé: mais un accent aigu au milieu des mots [a], ou un accent grave à la fin, sera également clair, et conforme à l'usage des nations civilisées du continent de l'Europe. Le son très-large de la lettre arabe, qu'ils nomment *étendu,* et que les Persans étendent encore davantage, comme dans le mot *ásàn* (prononcez *âçâun* [b]), peut être assez bien représenté par le signe prosodique, puisqu'elle est toujours longue, tandis que le signe *hamzah* [c] rend toujours la lettre brève, et lui donne le son du point placé au-dessus ou au-dessous d'elle, comme dans les mots *ósùl* (prononcez *óssoùl*) et *Islàm* (prononcez *ìslâm* [d]). Les changemens de cette lettre peuvent embarrasser les commençans; mais leur perplexité s'évanouira bientôt, à mesure qu'ils feront des progrès. En écrivant les noms asiatiques, nous confondons souvent l'*à* large avec la

[a] J'ai substitué un accent circonflexe à l'accent aigu, parce qu'il me paroît plus analogue à notre manière de noter la prononciation. J'ai conservé l'accent grave à la fin des mots. (L-s.)

[b] آسان *aisé, facile.* (L-s.)

[c] همزه *ponction, piqûre.* Cette note orthographique (ء), particulière à l'*âlyf*, se place dessus, dessous ou à côté, pour indiquer que l'*âlyf* est radical, et n'a point de son qui lui soit particulier. On peut consulter les grammaires arabes pour avoir sur le *hamzah* des détails qui seroient ici déplacés. (L-s.)

[d] إِسْلَام *Islamisme,* nom de la religion musulmane. أُصُول *racines.* (L-s.)

voyelle brève qui lui correspond, et que nous exprimons improprement par un *o :* c'est ainsi que nous écrivons *Cossim* au lieu de *Kásim* (prononcez *Qâcem* [a]), en dépit de l'analogie et de la correction. Notre voyelle dans le mot *fond* (prononcez *fannd*) se rencontre rarement, ou plutôt ne se rencontre jamais dans les mots arabes, indiens ou persans; elle est cependant placée, dans le système général, avec le signe prosodique bref, et se trouve à la tête des voyelles, parce que, dans le fait, elle n'est qu'une variation du simple souffle.

इ [1].

Notre troisième voyelle, correctement prononcée, vient ensuite dans le système *nâgary ;* car notre seconde voyelle brève ne s'y trouve pas. Ce son vocal est représenté en arabe par un accent aigu placé *sous* la lettre, qui à la Mekke a presque invariablement la même prononciation ; mais comme, dans le *zend*, un caractère semblable à l'*epsilon* des Grecs représente à-la-fois notre seconde et notre troisième voyelle brève [b], les Persans prononcent souvent *zyr* comme *zeber* [c], nommant ce pays *Hend*, et ses habitans

[a] قاسم nom propre. (L-s.)

[b] *Voyez*, sur la planche des caractères zends, n.° II, la quatrième figure de la seconde colonne à la droite du lecteur, laquelle correspond au ع arabe. (L-s.)

[c] C'est-à-dire qu'ils prononcent *i* comme *a;* car, dans l'idiome grammatical de la langue persane, زبر *zeber* désigne le point-voyelle correspondant au *fatahhah* فتحه [ouverture] des Arabes et à notre voyelle *a*. Ce point-voyelle se place *au-dessus* de la consonne dont il dépend, et voilà pourquoi on le nomme *zeber* زبر, mot persan qui signifie *dessus*, *sur*. زير *zyr* [dessous], cet adverbe désigne le point-voyelle nommé كسره *kesreh* [brisure] par les Arabes, et se place en effet *sous* la consonne dont il dépend; c'est à-la-fois notre *i* et notre *e*. Le troisième point-voyelle des Arabes, nommé ضمه *dhammah* [extension] dans leur idiome grammatical, et پيش *peych* [devant, antérieur]

*Hendùs*[a]. Il conviendroit cependant de désigner l'*ikár*[b] sanskrit et le *kesr* arabe par un symbole invariable, comme dans les mots *Indra* et *imám*[c].

ई [ì *ou* ì].

Il vaut mieux, par la raison ci-dessus, marquer la troisième voyelle prolongée, d'un accent aigu ou grave, comme en italien :

Se cerca, se dice :
L'amico dov' è !
L'amico infelice,
Rispondi, mori !
Ah ! no ; sì gran duolo
Non darle per me.
Rispondi, ma solo :
Piangendo partì.

J'étois autrefois dans l'usage de représenter cette voyelle longue par deux signes, comme dans les mots *Lebeid* et *deiwàn*, pour indiquer le point de l'arabe, aussi-bien que la lettre qui est au-dessus : mais je pense maintenant que *Lebìd* et *díwàn*[d] sont plus conformes à l'analogie et à

par les Persans, répond à l'*o*, *u*, *ou* des Européens. Ces *motions* حركة ou points-voyelles se suppriment communément dans l'écriture arabe et persane. (L-s.)

[a] هند et هندو prononcez *Hind* et *Hindoù*. (L-s.)

[b] ইকার *ikár*. Cette lettre ই *i* bref, comme toutes celles des alphabets dêvanâgary et bengali, change de forme suivant sa position dans le corps des mots. (L-s.)

[c] ইন্দ্র *Indra*. Voyez, sur ce dieu des nuages, du ciel et du tonnerre, mes notes ci-après, *p. 232-234*, et *tome II*, *p. 40*. إمام *imâm* est un mot qui désigne le chef, le président d'une assemblée, et plus particulièrement un docteur de la loi, le chef d'une mosquée, &c. (L-s.)

[d] Je crois que *Labĕïd* et *dĕïvân* offrent une prononciation plus régulière et plus conforme aux principes de la langue arabe. *Labĕïd* لبيد est le nom d'un célèbre poëte

l'orthographe italienne, qui, de tous les systèmes européens, est celui qui approche le plus de la perfection.

## उ [U *et* I].

C'est là notre cinquième voyelle; car notre quatrième voyelle brève, de même que la seconde, est rejetée de la prononciation pure du sanskrit dans l'ouest de l'Inde et à Bénârès, quoique les Bengalis la conservent dans la première lettre *nâgary*, qu'ils appellent *okâr*[a]. Pour désigner ce son, il faudroit toujours employer notre voyelle dans *full* et la voyelle persane dans *gul*[b], puisque c'est une articulation simple, et qu'elle ne peut être convenablement représentée par une lettre double. Elle répond à *hu-psilon*, et, comme lui, se confond souvent avec *iota*. Ainsi *mushc* (prononcez *muchk*) a le son de *michk*[c] parmi les Persans

arabe, contemporain de Mohhammed, et auteur de l'un des sept *Mo'allaqah*, ou poëmes qui à cette époque obtinrent l'honneur d'être écrits en lettres d'or sur une pièce d'étoffe de soie, et suspendus au temple de la Mekke. Tant que le poëme de Labéïd resta ainsi suspendu au temple, aucun poëte n'osa y placer ses productions : Mohhammed seul attacha auprès de ce poëme le chapitre du Qorân intitulé *Baqrah* [la Vache]; c'est le second. Labéïd le lut, et fut tellement pénétré d'admiration pour l'ouvrage, et de respect pour l'auteur, qu'il embrassa incontinent l'islamisme, et fut un des plus ardens propagateurs de la nouvelle doctrine. Labéïd mourut à l'âge de 140 ou 157 années lunaires, en 141 de l'hégire, dans la ville de Koûfah, où il faisoit sa résidence habituelle. — Le mot *dîvân* دیوان à plusieurs significations : il désigne le conseil d'état d'un souverain; un recueil d'odes et autres poésies rédigées suivant l'ordre alphabétique des rimes. La même rime règne effectivement dans tout le cours de chacune de ces pièces. Ce mot désigne aussi une longue estrade sur laquelle les Orientaux s'asseyent, les jambes croisées; et dans l'Inde, le trésorier, le chef du conseil d'un grand. (L-s.)

[a] ওকার *voyelle.* (L-s.)

[b] گل *rose; fleur*, en général. (L-s.)

[c] مشك *musc, parfum.* Nous observerons

modernes, comme *numpha* étoit prononcé *nympha* par les Romains. Cependant on prononce souvent, sur-tout en Perse, le *dhamm*[a] des Arabes comme notre *o* bref dans *memory* ( prononcez *mem'rey* ) ; et l'emploi de deux signes pour un son variable n'est pas mauvais en lui-même, et présente souvent beaucoup d'avantages.

ऊ [ OÙ ].

La même lettre prolongée, et convenablement exprimée par un accent grave, comme dans le mot *virtù* ( prononcez *virtoù* ). C'est en persan une voyelle très-longue, au point, ou peu s'en faut, de tripler la quantité de la voyelle brève qui lui correspond ; et la même chose peut s'observer de toutes les voyelles longues dans la vraie prononciation d'Ispahân : mais la lettre *oùâoù* est souvent redondante, de manière à ne point altérer le son de la voyelle brève qui la précède, comme dans *khósh* et *khód* ( prononcez *khoùch* et *khoùd*[b] ). Il sera néanmoins à propos d'exprimer cette lettre par un accent[c].

ऋ [ RI *ou* RE ].

Son vocal particulier au langage sanskrit : il est formé

que cette confusion de l'*u* avec l'*i* se trouve dans plusieurs langues européennes, telles que l'allemand, particulièrement dans ses dialectes un peu corrompus. (L-s.)

[a] ضمّ ou ضمه *dhammah* [contraction, rassemblement, &c.]. *Voyez* ma note ci-dessus, *page XLVIII.* (L-s.)

[b] خوش *bon*, et خود *même [ipse]*. Je rends cette lettre par un accent grave. (L-s.)

[c] C'est ce que je fais dans mon alphabet harmonique arabe-français, où j'exprime la présence du *oùâoù* و par un accent grave. *Voyez*, sur ma manière d'orthographier les mots orientaux, la note placée à la tête du tome V des Notices et Extraits des manuscrits, &c. (L-s.)

par une vibration douce de la langue, qui précède notre troisième voyelle prononcée très-brève, et peut bien s'exprimer par le signe prosodique bref, comme dans *rĭshi* (prononcez *richi*), un saint. Lorsqu'il est joint à une consonne, comme dans *Crĭshna* (prononcez *Crichna*[a]), on n'en emploie que la courbure de son extrémité inférieure. Nous avons un son analogue dans le mot *merrily* (prononcez *merr'ley*), dont la seconde syllabe est beaucoup plus brève que la première syllabe de *riches* (prononcez *ritchis*).

ॠ [ RĪ ].

Le même son complexe considérablement prolongé, et que par conséquent il est à propos de distinguer par le signe prosodique d'une voyelle longue.

ऌ [ LI *ou* LRĬ ].

Dans le Bengale, où le *ra* est souvent omis dans la prononciation des syllabes composées, cette lettre exprime les deux syllabes de notre mot *lily* (prononcez *lailey*) : mais je crois que son véritable son est *lrĭ*, triphthongue brève, particulière au langage sanskrit.

ॡ [ LRĪ ].

Quelle que soit la prononciation du caractère précédent, celui-ci n'en est que la prolongation, et peut en conséquence être distingué par le signe métrique des voyelles longues.

[a] कृष्ण nom d'une des incarnations de Vichnou. *Voyez* ma note sur les Dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, ci-après, *pag. 283 et 288.* (L-s.)

### এ [Ê].

Notre seconde voyelle longue, mieux représentée, comme les autres, par un accent, comme dans *Véda* ( prononcez *Vêda*), le livre sacré des Hindous, qui est dérivé de la racine sanskrite *vid* ( prononcez *veïd*[a] ), connoître. Le mode que je recommande aura cet avantage, que les savans étrangers de l'Europe prononceront en général les mots orientaux où il sera employé, avec beaucoup plus de correction et d'aisance que nos compatriotes eux-mêmes.

### ঐ [AI *ou* EI].

Ceci est une diphthongue, composée de notre première et de notre troisième voyelle, et qui par conséquent peut s'exprimer par elles, comme dans le mot *vaidya* , dérivé de *véda* ( prononcez *vêda* )[b], et qui signifie *un homme de la profession médicale.* Au Bengale, elle se prononce comme la diphthongue grecque de *poïmèn* [ berger ] se prononçoit vraisemblablement dans l'ancienne Grèce. Les Arabes et les Anglois articulent ce son composé, absolument de la même manière; quoique nous jugions à propos de l'exprimer par une lettre simple, à laquelle les peuples du continent de l'Europe donnent son véritable son. Dans la bouche d'un Italien, les voyelles des mots *mai* et *miei* ne s'amalgament pas parfaitement, et on les sépare à la fin des vers: mais un Français et un Persan les prononceroient à-peu-près comme

[a] বেদ *Vêda*, de বিদ্ *veïda. Vêda* est le titre des quatre livres sacrés des Hindous, que nous possédons à la Bibliothèque nationale, et qui existent aussi au *British Museum.* Voyez ma note, *p. 382-388.* (L-s.)

[b] বৈদ্য dérivé de বেদ. (L-s.)

la

la voyelle longue précédente, comme dans le mot *mai*, qui à Paris signifie *le cinquième mois de l'année*, et qui à Ispahân signifie *du vin*. A la vérité, l'on pourroit, avec beaucoup de convenance, écrire le mot persan *mei* [a], vu que la diphthongue semble plutôt composée de notre seconde et de notre troisième voyelle brève ; corruption fort usitée dans la poésie italienne.

ओ [ ô ].

Quoique, dans le sanskrit, ce son soit formé de la réunion d'*akâr* et d'*oukâr*, comme dans le mot mystique *óm* ( prononcez *ôm* [b] ), c'est, dans le fait, une articulation simple et la quatrième de nos voyelles longues.

औ [ AU *ou* AOU ].

Nous avons ici une diphthongue proprement dite, composée de notre première et de notre cinquième voyelle. En Perse, les sons qui la constituent ne sont pas parfaitement unis, comme dans le mot *Firdaùsy* [c], qu'un Italien prononceroit exactement de la même manière qu'un homme natif d'Ispahân. Peut-être, dans les mots arabes, est-il convenable de représenter par un accent les lettres *yâ* et *oùâoù*, qui,

[a] مي Ce mot me rappelle un vers charmant de Hhâfez, l'Anacréon des Persans :

گل در بر و مي بر كف و معشوقه بكامست

*Gul der ber, où mey ber kef, où ma'chouqah bekâmest.*

« J'ai des fleurs sur mon sein, du vin à la » main, et maîtresse à mon gré. » (L-s.)

[b] ॐ *Voyez*, sur ce mot, ma note ci-après, *page 245*. (L-s.)

[c] فردوسي *Ferdawùcy* ou *Ferdoùcy*, célèbre poëte persan, auteur d'un poëme héroïco-historique, intitulé *Châh nâméh* شاه نامه, sur lequel je donne des détails dans mes notes, *t. II, p. 32 &c.* (L-s.)

précédées de la voyelle ouverte, forment les diphthongues de *Zohaìr* et de *Jaùheri* (prononcez *Zohaïr* et *Djaùhéry*)[a]; mais il y auroit peu d'inconvénient à l'omettre.

अं [ ं, NG *ou* Ṅ ].

Ceci n'est point une voyelle; c'est une abréviation des consonnes nasales à la fin d'une syllabe. Ainsi les Portugais écrivent *Siaõ* pour *Siam* avec une terminaison nasale; et l'exact M. d'Anville témoigne beaucoup de répugnance à écrire *Siam* et *Siamois :* cependant il avoue qu'il craint d'innover, « malgré l'attachement qu'il croit devoir aux » formes originales des dénominations[b]. » Il me semble que l'addition d'une lettre distincte *ga* seroit une manière peu convenable et incommode d'exprimer le son nasal, et que nous ne pouvons mieux faire que d'adopter la méthode dont les Indiens se servent pour la distinguer, dans les mots sanskrits, chinois et persans, c'est-à-dire, en plaçant un point sur la lettre, comme dans *sinha* [lion][c]; *Cánhì*, nom d'un empereur illustre[d]; et *sámán* [ménage].

[a] D'après le système que j'ai adopté pour la composition de mon alphabet harmonique arabe-français, placé à la tête du tome V des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale, je rends le *oùâoù* و par un accent grave placé sur l'*ò* ou sur l'*ù*, ou sur les diphthongues *aù* et *où*, suivant la prononciation usitée du mot arabe, et l'*yâ* ي par *y* ou *ï*; ainsi j'écrirai les deux mots cités par M. Jones, de cette manière: *Zohéïr* زهير et *Djaùhéry* جوهري (L-s.)

[b] Je restitue ici le texte de d'Anville, que M. Jones a un peu altéré dans sa traduction; j'ajouterai que ce passage est tiré du Supplément aux Antiquités géographiques de l'Inde, *page 174*. (L-s.)

[c] सिंह *singha*, et سامان *samâun*. (L s.)

[d] Kan-hi, troisième empereur de la dynastie tatâre-mantchoue, maîtresse encore aujourd'hui de l'empire de la Chine. Il monta sur le trône en 1661, et mourut en 1721, laissant les regrets que doit toujours inspirer un monarque équitable,

অঃ [ঃ, H].

Ceci est encore une abréviation, ou un caractère qui remplace, à la fin d'une syllabe, l'aspirée forte, et que l'on peut distinguer au milieu d'un mot par une division, comme dans *duh-c'ha* (prononcez *douh-k'ha* [a]), douleur, quoiqu'il paroisse souvent ressembler au *hà* des Arabes, qui ne fait que donner un son plus fort à la voyelle dont il est précédé, comme dans *hhicmah* (prononcez *hhikmeh* [b]), science. On sait que, lorsque ces sortes de mots arabes sont employés dans la construction, l'aspirée finale du premier nom a le son de *tâ;* mais comme la lettre ne subit point d'altération, il faudroit, je pense, la conserver dans nos caractères, et l'exprimer, soit en plaçant deux points au-dessus, comme en arabe, soit par un accent. En effet, si nous écrivons *zubdahu'lmulc* (prononcez *zoubdehu-lmulk* [c]), ou la fleur du royaume, avec une apostrophe pour indiquer la suppression de l'*âlyf,* tout commençant comprendra que le premier mot doit se prononcer *zubdat* ( prononcez *zoubdet*). Nous omettons

plein de douceur et de clémence, ami des lettres et zélé protecteur de ceux qui les cultivent. Il favorisa particulièrement l'étude de la langue mantchoue, fit traduire en cette langue les bons livres chinois, et composer un immense dictionnaire chinois-mantchou, et *vice versâ.* Ces utiles travaux se continuent avec activité sous ses successeurs. (L-s.)

[a] দুঃখ (L-s.)

[b] حكمه Le mot que M. Jones a choisi pour son exemple, laisseroit du doute sur laquelle des deux lettres aspirées, initiale ou finale, tombe son observation. Heureusement les détails qui suivent ne laissent aucun doute; car c'est le *he* ه et non le *hhâ* ح arabe qui a la faculté de se métamorphoser en *t* à la fin des mots, par l'addition de deux points diacritiques ة. (L-s.)

[c] زبدة الملك *zoubdet ûl-mulk*, suivant la construction arabe, et زبدهٔ ملك *zoubdehi mulk*, suivant la construction persane,

souvent le *hâ*, quand nous écrivons du persan en lettres angloises; mais il devroit être invariablement employé, comme dans *Sháhnámah* (prononcez *Châhnâmeh*[a]), puisque l'aspiration est très-sensible dans la véritable prononciation de *dergáh*, *rúbáh*[b], et autres mots semblables. Le caractère sanskrit placé en titre de cet article a la propriété singulière de pouvoir, d'après certaines règles, tenir la place de *ra* et de *sa*; de la même manière que le mot latin *sylva* étoit formé du mot éolique *hylva*, et que les anciens Romains disoient *arbos* au lieu d'*arbor*.

क [K].

Nous voici parvenus à la première consonne proprement dite de l'alphabet indien, lequel s'ouvre judicieusement par une suite de lettres formées dans le gosier, près de la racine de la langue. Cette lettre a le son de notre *k* et de notre *c* dans les mots *king* et *cannibal*; mais il sera très à propos de l'exprimer uniformément avec le second de ces caractères, quelle que soit la voyelle dont elle sera suivie. Les Arabes, et peut-être toutes les nations qui descendent de Sem, ont une lettre remarquable qui résonne près du palais avec une pression rude, assez semblable au croassement d'un corbeau, comme dans le mot *Kásim* (prononcez *Qâcem*[c]); et la richesse de notre alphabet nous fournit un signe pour indiquer ce son particulier. A la

dans laquelle on supprime l'article *âl* ال et on le remplace par l'*izâfet*. (L-s.)

[a] شاه نامه Voyez *page LVII*. (L-s.)

[b] درگاه et روبه *dergâh* et *roùbah* [palais et renard]. (L-s.)

[c] قاسم Voyez *page LI*. (L-s.)

vérité, le bas peuple, dans le Hhedjâz et en Égypte, le confond avec la première lettre de *gabr* (prononcez *guebr*); et les Persans se contentent d'ajouter à cette lettre le son dur et palatal du *kâf* arabe [a]. Mais, en le distinguant invariablement par *k*, nous aurons l'avantage d'approprier notre *c* à désigner la lettre indienne qui nous occupe en ce moment. Il est probable que les Romains articuloient la troisième lettre de leur alphabet comme le *kappa* des Grecs; et nous sommes fondés à supposer que les mots *Cicero* et *cithara* se prononçoient de même à Rome et à Athènes. Les Gallois appliquent uniformément cette lettre au même son, comme dans *cae* et *cefn* (prononcez *kae* et *kefn*); et un peu d'usage rendra ces mots aussi familiers à notre vue que *citàb* et *cinnara* (prononcez *ketâb* et *kennâreh* [b]).

## ख [ K'H ].

On parle beaucoup de lettres aspirées; mais on ne trouve que dans les langues de l'Inde les seules aspirées proprement dites : j'entends par-là celles où l'on distingue un souffle

[a] ق *qâf*, suivant mon alphabet harmonique. J'orthographie ainsi le nom de cette lettre arabe, et je l'exprime invariablement par notre *q*, non-seulement parce qu'il existe un peu de ressemblance entre la prononciation de ces deux lettres, mais encore afin de me réserver la faculté d'employer le *k* pour rendre le *kéf* ك arabe et persan. Quant à l'emploi du *c* pour exprimer le *ka* क sanskrit, j'y trouve un inconvénient très-grave, qui résulte du changement de prononciation de cette lettre devant *e* et *i*; je crois donc pouvoir la rendre indifféremment par le *c*, quand cette lettre peut conserver son véritable son, et toujours par le *k* dans les autres circonstances. L'emploi de ces deux lettres françaises, pour en rendre une seule sanskrite, ne peut embarrasser les personnes familiarisées avec cette dernière langue, et doit paroître indifférent à celles qui ne la savent pas. (L-s.)

[b] *Kitâb* كتاب livre, et *kennâreh* كنّار espèce de guitare. (L-s.)

fort à la suite des consonnes, à moins que le mot *cachexy*[a], que nos auteurs médicinaux ont emprunté du grec, ne soit regardé comme faisant exception à cette règle. On peut distinguer cette aspiration par une apostrophe, de la manière dont la lettre ci-dessus est exprimée dans le mot *c'hanitra* [épée]. L'aspirée arabe, persane et toscane, formée par une prolongation rude de la respiration, tandis qu'on articule durement la consonne près de la racine de la langue, peut s'écrire comme dans le mot *makhzen*[b] [trésor].

## ग [GU].

De quelque voyelle que cette lettre soit suivie, elle doit toujours être exprimée comme dans les mots *gul*, fleur, et *gil* (prononcez *guil*)[c], terre glaise; et nous pouvons observer, comme nous l'avons fait ci-dessus, qu'un peu d'usage nous réconciliera avec cette déviation de notre système irrégulier. Les Allemands, dont la prononciation paroît être plus conséquente que la nôtre, auroient peine à comprendre le nom latin de leur pays, si un Anglois le prononçoit devant eux comme il l'a appris à l'école.

## घ [GH].

L'aspirée proprement dite de la lettre précédnete, comme

[a] Que les Anglois prononcent *cakhexei*, conformément à l'orthographe grecque du mot original καχεξία, composé de κακὸς, *mauvais*, et ἕξις, *état*, *situation*. (L-s.)

[b] مخزن dont nous avons fait *magasin*. D'après tous les détails que donnent MM. Jones et Halhed, il est aisé de voir que le ख *kha* sanskrit répond au خ *khâ* arabe et au χ *khi* grec. (L-s.)

[c] گل ces deux mots persans s'écrivent de la même manière, et ne diffèrent que par les *motions* ou points-voyelles, qui se

dans le mot *rag'huvansa* (prononcez *raghouvensa*). Les Persans et les Arabes prononcent leur *ghâïn* avec un grasseyement formé dans le gosier et un tremblotement de la langue, qui le fait ressembler à l'*r* [a], comme on la prononce dans le Northumberland : mais c'est, dans le fait, un composé guttural, quoique souvent exprimé par une lettre simple, comme dans *Gaza*, ville de Palestine, qui devroit s'écrire *Ghazzah*, et dans *gazelle*, nom que donnent les naturalistes français au *ghazàl* ou *antelope* des Arabes. Le mot persan *mígh* [nuage] est le mot sanskrit *még'ha*, de même que *mísh* [b] [mouton] paroît aussi dérivé de *mésha* par ce changement de voyelles longues, qui distingue généralement la prononciation îrânienne de la prononciation indienne.

ङ [NG *ou* N].

Cette lettre est la palatale nasale, que j'ai déjà proposé d'indiquer par un point sur la lettre *n* [c], puisque l'addition d'un *g* apporteroit de la confusion, et donneroit souvent l'idée d'une syllabe différente. Ici se termine la première série des lettres *nâgary*, composée des gutturales douces et rudes, accompagnées chacune de leur aspirée, et suivies d'une nasale de la même classe ; ordre élégant, qui se

suppriment presque toujours dans l'écriture, quoiqu'on les prononce très-régulièrement. (L-s.)

[a] Le *gha* घ sanskrit et le *ghâïn* غ arabe ressemblent beaucoup à l'*r* grasseyée des Parisiens. (L-s.)

[b] میغ *mygh* et میش *mych* en persan, et मेघ *mêgha* मेष *mécha* en sanskrit. On trouvera dans mes notes de fréquentes remarques sur l'étonnante ressemblance qui existe entre les langues sanskrite et îrânienne ou persane. (L-s.)

[c] *Voyez*, ci-dessus, *page LVIII*. (L-s.)

continue, aussi loin qu'il est possible, dans l'alphabet sanskrit, et qui semble conforme à la belle analogie de la nature.

च [TCH].

La série suivante embrasse les lettres que plusieurs grammairiens regardent comme composées, et d'autres comme des sons simples articulés près du palais. La première n'a point de signe distinct dans notre alphabet; on l'exprime, comme dans le mot *China* (prononcez *Tchina* [a]), par deux lettres, qui, à coup sûr, ne sont point les élémens qui la constituent. Il seroit peut-être plus convenable de l'indiquer par *tsh* (écrivez *tch*), comme a fait M. d'Herbelot dans son grand ouvrage : mais il y aura moins d'inconvénient à conserver notre signe qu'à introduire une nouvelle combinaison, ou qu'à inventer un nouveau caractère, à l'exemple du docteur Franklin [b]. *Chína* (prononcez *Tchína*) est un mot sanskrit; et il sera à propos de l'écrire de cette manière, quoique je sois porté à l'exprimer autrement.

छ [TCH'H].

La même composition, suivie d'une forte aspiration. Quelque dureté que ce moyen présente, nous ne pouvons

[a] Il résulte de là que nous avons besoin de trois lettres pour exprimer le son du च *tcha* sanskrit. (L-s.)

[b] Non-seulement je ne connois pas l'ouvrage dans lequel le docteur Franklin a consigné ses idées touchant un caractère de convention, mais j'ignorois même qu'il se fût livré à ce genre de recherches systématiques. Je me garderai donc bien de porter un jugement sur un travail qui, à coup sûr, doit porter le cachet du génie de son illustre auteur. (L-s.)

nous

nous empêcher, si nous conservons le signe précédent, d'exprimer ce son, comme dans le mot *ch'handa* (écrivez *tch'handa*), mètre.

### ज [DJ].

Les Hindous semblent aussi avoir considéré cette lettre comme une palatale simple; mais, à vrai dire, elle paroît être l'expression complexe de *dzh* (prononcez *dj*). Il se peut que la même lettre, au moyen d'une légère différence dans l'articulation, participe de deux sons différens. Au moins pouvons-nous observer que la lettre qui nous occupe se confond avec *ya* (écrivez *yâ*), comme son simple, et, comme son composé, avec *za*, un de ses élémens. C'est ainsi que nous appelons *jasmin* le *yásmìn* (écrivez *yâsmyn*) d'Arabie, tandis que le même homme s'appelle *Giorgi* à Rome et *Zorzi* à Venise; ou que, pour donner un exemple de l'un et de l'autre dans un seul mot, *yug* (prononcez *youg*), c'est-à-dire *jonction*, à Bénârès, devient *djug* (prononcez *djoug*) au Bengale, et se prononçoit *zug* (prononcez *zoug*), ou, au nominatif, *zugon*, à Athènes. Quoi qu'il en soit, nous devrions exprimer invariablement cette lettre par *ja* (prononcez *dja*).

Les lettres arabes *d́hàl, d́àd* et *d'hà*[a], sont toutes prononcées en Perse comme *za*, avec une sorte de grasseyement qui provient de ce qu'on cherche à leur donner leur véritable son. On les exprimera convenablement, comme dans les caractères du calcul intégral, par une série de points placés au-dessus d'elles, $\dot{z}$, $\ddot{z}$, $\dddot{z}$[b].

[a] ذ *dzâl*, ض *dhâd*, et ظ *dtâ*. (L-s.)

[b] Ce procédé me paroît aussi sûr que

ঝ [DJ'H].

La lettre précédente, aspirée comme dans le mot *j'hasha* (prononcez *dj'hacha*), poisson.

ঞ [GN *ou* Ṅ].

Cette lettre est la seconde nasale, composée de la précédente et de la lettre *ya*. Comme le mot italien *agnello*, et notre mot *onion*, présentent une composition de *n* et d'*y*, la régularité demanderoit qu'ils fussent écrits *anyello* et *onyon;* et le son indien ne diffère de la première lettre, qu'en ce qu'il est plus nasal. On peut distinguer celle-ci, comme ci-dessus, par un point. Une racine sanskrite très-utile, qui signifie *connoître*, commence par la lettre *ja* (prononcez *dja*), suivie de cette nasale composée, et devroit s'écrire *jñyà*[a]; de là *jñyâna* [connoissance] : mais, dans le Bengale, on adoucit la dureté de cette combinaison, en la prononçant *gyà* (prononcez *guyâ*). Elle est exprimée par un caractère distinct, qui est le dernier dans la planche ci-jointe[b].

simple et facile ; il est en outre parfaitement conforme à celui des Arabes, qui, par le moyen de ces points diacritiques, emploient la même configuration pour exprimer deux, trois, quatre lettres et même un plus grand nombre, sans avoir besoin d'imaginer de nouvelles configurations pour rendre les sons des langues tatâre, persane, malaise, hindoue, étrangers à leur propre idiome. Je ne doute même pas qu'avec le même moyen il ne soit très-possible d'écrire aussi les langues européennes avec des caractères arabes. On sait que beaucoup de Juifs emploient les lettres hébraïques ainsi ponctuées pour leur correspondance allemande. (L-s.)

[a] জ্ঞ prononcez *djegniâ*. জ্ঞান *djegniâna*. (L-s.)

[b] Pl. I, contenant l'alphabet dêvanâgary. Cette lettre, regardée comme superflue, ne se trouve pas dans l'alphabet bengali, qui est dérivé du dêvanâgary. *Voyez*

ट [T́].

Dans l'ouvrage curieux intitulé *Tohfahu'l Hind* [a], ou le Présent de l'Inde, cette série est la quatrième des lettres sanskrites : mais, en général, elle a le troisième rang ; ce qui, suivant moi, est plus conforme à l'analogie du système. Cette classe de lettres se prononce avec une inflexion de la langue vers le haut de la bouche, qui donne un son sourd à la consonne, et peut être distinguée par un accent placé au-dessus d'elle. La première est le *ṫa* indien, comme dans le mot *cóṫara* (prononcez *koṫara*), arbre pourri, et on l'exprime communément dans les ouvrages persans par quatre points [b] ; mais elle seroit mieux indiquée par la lettre arabe *ṫà* [c], à laquelle elle ressemble beaucoup.

ठ [T́H].

La même lettre, suivie d'une forte aspiration, comme dans *vaicunṫ'ha* (prononcez *vaïkounṫha*), infatigable, épithète de Vichnou.

ड [D́].

Lettre remarquable, que les Musulmans appellent le *dàl*

ma note, *pages LXXVI et LXXVII.* (L-s.)

[a] تحفة الهند (prononcez *Tohhfét ûl-Hind*), par Myrzâ khân. Cet ouvrage curieux renferme une introduction, sept chapitres, et une conclusion. On y trouve un traité de l'alphabet hindou, de prosodie, de rime, de rhétorique d'amour, de musique, des femmes, de physionomie, et un vocabulaire hindou. *Catalogue of Oriental manuscripts, presented to the royal Society by sir William and lady Jones*, t. VI, p. 455, des *Works of sir William Jones*, édit. in-4.°, n.° 106. (L-s.)

[b] ٹ *ṫa.* Voyez ci-dessus ma note, *p. LXV.* (L-s.)

[c] ط *thâ*, comme dans *sulthân* سلطان [roi, monarque]. (L-s.)

indien [a], et qu'ils expriment en conséquence par quatre points placés au-dessus d'elle. Mais l'analogie demanderoit qu'elle fût distinguée par un accent, comme dans le mot *dańda* [punition]. Quand on retourne la langue avec une vibration rapide, cette lettre a quelque chose de la lettre *ra*, avec laquelle on la confond souvent, mais à tort, comme dans le mot vulgaire *ber*, pour *beda* [b] [grand]. Elle ressemble au *d́ád* des Arabes [c].

### ঢ [D́H].

La précédente, aspirée, comme dans *d́hácà* (écrivez *d́'hâkà*) [d], qu'on prononce mal-à-propos *dacca*. La lettre arabe *d́'hâ* [e] peut s'écrire de même, mais sans l'apostrophe, puisqu'on entend moins distinctement son aspiration que dans la lettre indienne.

### ণ [Ñ].

Cette lettre est la nasale de la troisième série; elle est formée par un contournement semblable de la langue. Dans les mots sanskrits, elle suit d'ordinaire les lettres *ra* et *sha* (écrivez *cha*), comme *Bráhmeńa* (écrivez *Brâhmeña*), dérivé de *Brahmań* (*Brahmeñ* [f]), l'Être suprême; *Vishńu* (*Vichñou*), un des noms de sa puissance conservatrice; ou elle précède les autres lettres de la troisième classe [g].

[a] دال هندي *dâl hindy.* ڈ (L-s.)

[b] বড়. Cette lettre, comme on voit, reçoit un trait souscrit quand elle se prononce *r*; mais ce trait diacritique s'omet fréquemment dans les manuscrits. (L-s.)

[c] ض que j'écris *dhâd.* (L-s.)

[d] ঢাকা nom d'une ville de l'Inde. (L-s.)

[e] ظ que j'écris *dtâ.* (L-s.)

[f] ব্রাহ্মণ de ব্রহ্মণ, mais plutôt *Brehmă* ব্রহ্ম. *Voyez* ci-après mes notes, *page 214.* (L-s.)

[g] M. Jones rend cette lettre par le

ट [T].

Ici commence la quatrième série, sur laquelle nous avons peu de remarques à faire. La première lettre de cette classe est le *ta* commun ou la dentale dure, s'il ne faut pas plutôt la considérer comme une linguale.

ठ [T'H].

L'aspirée de la précédente, qu'il faut écrire avec une apostrophe, comme dans le mot *aswatt'ha*, le figuier d'Inde, de peur que nos compatriotes ne la confondent avec le son arabe dans *thurayyà* (prononcez *tsourâyyâ*)[a], les Pléiades, qui est précisément l'aspiration angloise dans le mot *think* (prononcez *tsinng*), son que les Persans et les Français n'articulent pas aisément. Il doit être exprimé en persan par ث surmonté d'un point.

द [D].

La dentale douce, dans *dêvatà* [déité].

ध [D'H].

La même lettre aspirée, comme dans *d'herma* [justice,

moyen d'un accent aigu placé sur l'*n*. Quant à moi, j'ai mieux aimé employer le *tilde*, connu dans notre typographie et dans nos dictionnaires sous le nom corrompu de *titre*, et qui servoit autrefois de marque d'abréviation quand de deux *m* ou de deux *n* on vouloit en supprimer une. Les Espagnols l'ont conservé pour rendre le son *gne*, qui, dans notre langue, exige l'emploi de deux lettres. Au reste, comme M. Jones s'est souvent dispensé d'employer l'*n* aiguë, j'en ai fait autant pour l'*n* tildée, que j'ai adoptée en remplacement de celle-là. (L-s.)

[a] ثريا On a déjà eu occasion d'observer que les quatre lettres dures des Arabes ث *tsâ*, ذ *dzâl*, ض *dhâd* et ظ *dtâ*, prennent chez les Persans, qui ont adopté l'alphabet arabe depuis l'invasion des Musulmans, le son de l'*s* et quelquefois du ح. (L-s.)

vertu ou piété]. Mais il faut désigner cette lettre par une apostrophe, afin de la distinguer de la lettre arabe dans *dhahab* (prononcez *dzeheb*)[a], or; ce son est difficile à articuler pour les Persans et pour les Français, et nous avons grand tort de l'écrire *thus* (prononcez *dsos*), au lieu de conserver la lettre originale anglo-saxonne, ou de l'exprimer par *dhus* (prononcez *dhos*), comme cela pourroit se faire très-convenablement.

ন [N].

La nasale simple, articulée par les dents avec une foible assistance des narines, mais non pas autant que dans plusieurs mots français et persans. Cette nasale et la précédente se rencontrent toutes les deux dans le mot *nárâyeña* (prononcez *nârâyéña*)[b], demeurant dans l'eau.

প [P].

Viennent ensuite les labiales dans le même ordre; et d'abord la labiale dure *pa*, formée par une forte pression des lèvres, mouvement si peu assorti à la configuration d'une bouche arabe, qu'un Arabe ne sauroit l'articuler sans beaucoup d'effort[c].

ফ [PH *ou* F].

L'aspirée propre de *pa*, comme dans le mot *shepherd* (prononcez *chep-herde*), mais qui se prononce souvent

[a] ذ ذهب (L-s.)

[b] নারায়ণ, plus exactement *se mouvant sur l'eau*. — *Nâr*, eau; *âyeña*, se mouvoir. (L-s.)

[c] Les Arabes n'ont point la lettre *p* dans leur nombreux alphabet; ils la remplacent ordinairement par *fê* ف, quelquefois par *bê* ب. (L-s.)

comme notre *fa*, ainsi que dans *fela*, au lieu de *p'hela*[a] [fruit]. A parler vrai, le *fa* est une lettre distincte ; et notr *pha*, qui est de trop en anglois, devroit être approprié à l'indication de cette labiale indienne.

ব [B].

La labiale douce dans *budd'ha* (prononcez *boudha*)[b], sage, et la seconde lettre dans plusieurs alphabets usités par les Européens, qui commencent par une voyelle, une labiale, une palatale et une linguale. Il faut toujours la distinguer dans l'alphabet nâgary[c] par une barre transversale, quoique les copistes négligent souvent cette utile précaution.

ভ [BH].

L'aspirée indienne de la lettre précédente, comme dans le mot *bháshá* (prononcez *bhâchâ*)[d], dialecte parlé. Il n'est pas besoin de placer une apostrophe entre le *b* et l'*h* qui servent à exprimer cette lettre aspirée, le son de *bha* ne pouvant être confondu avec aucun autre dans notre langue.

ম [M].

La dernière nasale, comme dans *Menu* (prononcez *Menou*)[e], l'un des premiers êtres créés, suivant les Indiens.

[a] ফল Ce mot, qui signifie aussi *inguen*, a quelque ressemblance avec le mot *phallus*. M. Halhed, *Bengal Grammar*, p. 12, suivant la prononciation du Bengale, écrit *phol*, parce que dans cette province on substitue l'*o* au son de l'*a* ou de l'*e* des habitans de Bénârès. (L-s.)

[b] বুদ্ধ de *Bôd'ha* বোধ *science*. (L-s.)

[c] *Voyez* la 2.[e] lettre de la 3.[e] ligne de cet alphabet, sur la planche II. (L-s.)

[d] ভাষা *discours*. Voyez le *tome VII*, *page 229*, de ces Recherches, édition de Calcutta.

[e] মনু législateur célèbre. *Voyez* mes notes, *pag. 240 et 398*, (L-s.)

On l'articule en fermant entièrement les lèvres, tandis que le souffle passe doucement par le nez. Ici se termine l'arrangement régulier des lettres *nâgary*. On auroit pu ajouter une autre série, savoir, *sa*, *za*, *zha* (prononcez *ja*), qui sont entre elles dans la même proportion que *sha* (prononcez *cha*), *ta*, *tha*, *da*, *dha*, et le reste; mais les deux derniers sons ne sont pas usités dans le sanskrit.

### य [I *ou* DJ].

Ce qui suit est une certaine quantité de lettres qui approchent de la nature des voyelles. La première semble n'être autre chose que notre troisième voyelle brève, commençant une diphthongue, et peut, en conséquence, être regardée comme un caractère superflu. Cependant, comme cette union produit une espèce de consonne articulée près du palais, plusieurs la rangent parmi les consonnes, et on la confond souvent avec *ja* (prononcez *dja*); de là vient que *Yamunà*, nom d'une rivière sacrée de l'Inde, qui s'appelle aussi *la fille du Soleil*, est écrit *Jomanes* par les Grecs, et *Jumnà* (prononcez *Djoumnâ*), moins convenablement, par les Anglois [a].

### र [R].

Les deux liquides *na* et *ma* [b], dont la première est une linguale, et la seconde une labiale, sont réservées à part,

[a] यमुना *Yamounâ*, et en persan جمنه *Djemnah*. Voyez, sur ce fleuve, qui se jette dans le Gange auprès d'Allah-âbâd, mes notes, *pages 275, 276 et 277*. (L-s.)

[b] न et म. M. Jones veut ici parler des quatre consonnes liquides. (L-s.)

afin

afin de maintenir l'analogie du système; et les deux autres sont introduites entre les deux demi-voyelles : la première de celles-ci est *ra*, comme dans *Ráma* (prononcez *Râma*) [a], le conquérant de *Sílàn* (prononcez *Céylân*).

ল [L].

La seconde est *la* dans *Lańca* (écrivez *Lañka*) [b], autre nom de cette île chez les Tibétains et les Indiens. Une imperfection d'organes, naturelle au peuple du Bengale est cause qu'il confond ces deux liquides, et que souvent même il substitue le son de *na* à celui de *la* [c].

ব [OU *et* V].

Lorsque ce caractère correspond avec notre *wa*, comme cela arrive quelquefois dans le sanskrit, il représente, dans le fait, notre cinquième voyelle brève en précédant une autre dans la formation d'une diphthongue; et il seroit aisé de s'en passer dans notre système de lettres : mais lorsqu'il a le son de *va*, c'est une labiale, qu'on forme en appuyant la lèvre inférieure contre la mâchoire supérieure; et l'on pourroit l'arranger ainsi dans une série proportionnelle : *pa*, *fa*, *ba*, *va*. Elle ne peut que difficilement être prononcée de cette manière par les habitans du Bengale et de quelques autres provinces, qui la confondent avec *ba*, dont il faut avoir grand soin de la distinguer; car il n'y a pas lieu de présumer qu'un système aussi parfait que celui du sanskrit, offre deux caractères pour le même son. Dans le fait, les *Montes*

[a] রাম *Voyez* ma note, *pag. 279.* (L-s.)

[b] লঙ্কা *Voyez*, sur cette île, ma note ci-après, *page 70.* (L-s.)

[c] ন à ল (L-s.)

*Parveti* de nos anciens géographes étoient ainsi nommés de *parveta*[a], non *parbeta*, qui signifie *montagne*. Le *oùâoù* des Arabes est toujours une voyelle isolée, ou s'unissant avec une autre en forme de diphthongue; mais, dans les mots persans, c'est une consonne, et il se prononce comme notre *va*, quoique moins fortement.

### श [ś].

Nous trouvons maintenant trois sifflantes, dont la première est souvent très-mal-à-propos confondue avec la seconde, et même avec la troisième. Elle appartient à cette classe de consonnes qui, dans la méthode que je propose, sont exprimées par des accens aigus placés au-dessus d'elles, pour indiquer que la langue se tourne vers le palais, d'où cette lettre est appelée dans l'Inde le *sa* palatal. Elle se rencontre dans un grand nombre de mots, et doit s'écrire comme dans *palâśa*[b], nom d'un arbre sacré dont la fleur a beaucoup d'éclat. On peut exprimer de la même manière le *śàd* des Arabes et celui des Hébreux[c]: il ressemble à ce dernier par sa forme, et avoit probablement le même son, si ce n'est que dans le pays de Kachmyr, et dans les provinces limitrophes de la Perse, on a peine à le distinguer de la lettre suivante.

### ष [CH].

La seconde s'écrit mal-à-propos *sha* (prononcez *cha*)

[a] पर्वत Ces montagnes paroissent être celles qui se trouvent au-delà de l'Indus, et qui bornent l'Hindoustân du côté du Qandahâr et du Kachmyr. Telle est au moins l'opinion qu'on peut s'en former, d'après l'analyse de la carte de l'Inde, de M. d'Anville, *page 26.* (L-s.)

[b] पलाश (L-s.)

[c] ص *ssâd* arabe; צ *tsadé* hébreu. (L-s.)

dans notre système anglois, et, encore plus mal-à-propos, *cha* dans celui des Français; mais on peut conserver la forme généralement connue, pour éviter l'inconvénient d'un trop grand changement, même de mal en bien. Cette lettre, dont *sa* et *ha* ne sont point les élémens, est formée si avant dans la tête, que les Indiens l'appellent *cérébrale.* Elle n'étoit point articulée par les Grecs, ou ils préféroient de l'exprimer par leur *xi*, puisque du mot persan *Ardechyr* [a] ils ont fait *Artaxerxes.*

स [S *ou* Ç].

La dentale *sa*, qui ressemble à la lettre hébraïque dont le son est le même, et qui, comme cette lettre, est confondue par les copistes ignorans avec le *ma* [b].

ह [H́].

La forte aspiration *ha*, mais qui peut sembler déplacée dans le système nâgary, puisque c'est le second élément des sons articulés. On exprimera parfaitement l'aspiration très-rude des Arabes en doublant la lettre aspirée, comme dans *Mohhammed*, ou en la surmontant d'un accent, à la manière des voyelles longues, comme dans *Aḧmed* (prononcez *Ahhmed*).

क्ष [KCH].

L'alphabet indien se termine par un composé de *ca* et *sha (ka* et *cha)*, comme dans le mot *paricshà* (prononcez

[a] اردشير *grand lion.* Voy. *Relandi Dissertat. de veteri linguâ Persicâ*, ad voces *Artæi* et *Artaxerxes.* (L-s.)

[b] En effet, le ם *mem* hébraïque a beaucoup de ressemblance, sur-tout dans les manuscrits, avec le *samech* ס, et le ম *ma* bengali ressemble au स *sa.* (L-s.)

*parikchâ*)[a], épreuve. Il est analogue à notre *x*, caractère superflu, qui n'est point usité que je sache, excepté dans l'algèbre. Les Bengalis lui donnent le son de *cya* (prononcez *kya*), ou de notre *k*, dans les mots tels que *kind* et *sky*. Mais nous pouvons regarder l'autre prononciation comme très-ancienne, puisque les anciens Persans paroissent avoir emprunté leur mot *racshah* (prononcez *rakchah*) de *racsha* (prononcez *rakcha*)[b], le démon des Hindous, qui s'écrit avec la lettre en question. Les Grecs rendoient cette lettre par leur *khi;* ils changeoient, par exemple, *dacshin* (prononcez *dakchin*), le sud, en *dakhin*.

# SYSTÈME

## DE LETTRES INDIENNES, ARABES ET PERSANES[c].

---

*Aspirations douces et rudes.*

a *ou* e    ha    hha

| *Voyelles,* | *Diphthongues,* | | *et Demi-Voyelles.* | |
|---|---|---|---|---|
| ă, ā, | a, à | e | è | ya |
| i | ì | o | ò | wa |
| u | ù | ai | au | ra |
| rĭ | rī | lrĭ | lrī | la |
| â, à | ê, è | î, ì | û, ù | á, â |

[a] Et *parîkhiâ* परीख्या en *bhâchâ* ou langue vulgaire, &c. *Voyez*, sur ce mot, ma note, *page 472*. (L-s.)

[b] दखिन Cet ancien mot se trouve consigné dans un passage d'Arrien, que je cite ci-après dans une de mes notes sur Tagara, *page 452*. (L-s.)

[c] Le tableau ci-dessus est une copie

*Consonnes*

| *simples,* | *aspirées.* | *simples,* | *aspirées.* | *nasales.* |
|---|---|---|---|---|
| ca<br>ka | c'ha<br>kha | ga | g'ha<br>gha | ṅa |
| sa | sha | za | zha | śa |
| ṫa | ṫ'ha | đa | đ'ha<br>đha | ńa |
| ta | t'ha<br>tha | da | d'ha<br>dha | na |
| pa | p'ha<br>fa | ba | b'ha<br>va | ma |

*Composées.*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| cha | ch'ha | ja | jha | ṅya |
| ża | z̄a | ẑa | csha | jṅya |

fidèle et littérale de celui de M. Jones, dont j'ai conservé la prononciation et l'orthographe. Voici le même tableau adapté à la prononciation et à l'orthographe françaises, avec quelques notes additionnelles qui en faciliteront l'intelligence.

## SYSTÈME

### DE LETTRES INDIENNES, ARABES ET PERSANES.

*Aspirations douces et rudes.*

a *ou* e ha hha

| *Voyelles,* | *Diphthongues,* | | *et Demi-Voyelles.* | |
|---|---|---|---|---|
| a, â | a, à | e | è | ya |
| i | ì | o | ò | oua |
| ou | où | aï | aou | ra |
| ri | rì | lri | lrì | la |
| â, à | ê, è | î, ì | oû, où | á, â |

*Consonnes*

| *simples,* | *aspirées.* | *simples,* | *aspirées.* | *nasales.* |
|---|---|---|---|---|
| ka<br>ka | k'ha<br>kha | ga | g'ha<br>gha | ṅa |
| sa | cha | za | ja | śa |
| ṫa | ṫha | đa | đ'ha<br>đha | ña |
| ta | t'ha<br>tha | da | d'ha<br>dha | na |
| pa | p'ha<br>fa | ba | b'ha<br>va | ma |

*Composées.*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| tcha | tch'ha | dja | djha | ṅya |
| ża | z̈a | ẑa | kcha | djṅya |

Il n'est pas inutile, je crois, de

Tous les sons usités dans le sanskrit, l'arabe, le persan et l'hindou, sont arrangés systématiquement dans la table qu'on vient de voir ; et la lettre particulière aux Arabes, qu'ils nomment *âin* ( prononcez *a'in* ), est placée immédiatement avant les consonnes. On auroit pu la classer, comme

présenter aussi un tableau de l'alphabet sanskrit, d'après le système de transcription de M. Jones, accommodé à la prononciation française, et d'y joindre quelques observations. Le lecteur voudra bien se souvenir que, faute de caractères dêvanâgary, les savans de Calcutta, et nous leurs fidèles imitateurs, avons employé le caractère bengali. Tous les caractères indiens se lisent comme les nôtres de gauche à droite.

LES SEIZE VOYELLES.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| অ | আ | ই | ঈ | উ | ঊ |
| a ∽ e | â | i | î | u ∽ i | oû |
| ঋ | ৠ | ঌ | ৡ | এ | ঐ |
| ri | rî | li | lrî | ê | ai |
| | ও | ঔ | অং | অঃ | |
| | âu ∽ ô | aou | ang | oh | |

LES TRENTE-QUATRE CONSONNES.

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| ক | খ | গ | ঘ | ঙ | চ |
| ka | kha | ga | gha | nga | tcha |
| ছ | জ | ঝ | ঞ | ট *ou* ঠ | |
| tch'ha | dja | dj'ha | gñia | t'a | |
| ঠ | ড | ঢ | ণ | ত | থ |
| tha | đa | đha | âña | ta | tha |
| দ | ধ | ন | প | ফ | ব |
| da | dha | na | pa | p'ha | ba |
| ভ | ম | য | র *ou* ৰ | | ল |
| bha | ma | ya | ra | | la |
| ব | শ | ষ | স | হ | ক্ষ |
| oua | śa | cha | sa | hha | kchya |

Voici les mêmes lettres telles que M. Anquetil-Duperron les a entendu prononcer par un Brahmane de Surate :

VOYELLES.

*Eu, a, y, i, ou, ou, re, re, lre, lre, i, ai, ou, aou, an, aan.*

CONSONNES.

*Ke, khe, gue, gueu, nan ; tcheu, ttcheu, djeu, djheu, gnan; the, thheu, de, dhe, nan; te, the, de, dheu, nan; pe, pheu, be, bheu, man, yeu, re, le, veu, seu, keu, seu, heu, lang, khahan.* Oupnek'hat, *t. II, p. 551.*

Quoique le caractère dêvanâgary soit particulièrement consacré à écrire le sanskrit, tous les alphabets indiens actuellement existans sont également propres à écrire la même langue; car ils sont tous rédigés d'après le système du dêvanâgary, c'est-à-dire qu'ils ont environ seize voyelles et plus de trente consonnes divisées en sept séries. Chaque consonne simple est suivie de son aspirée, et chacune des cinq

les Juifs modernes la prononcent, parmi les nasales fortes des Indiens : mais dans l'Arabie et dans la Perse elle a un son très-différent, dont aucune description verbale ne sauroit donner une idée, et il est assez convenable de l'appeler *voyelle nasale.* Elle est uniformément distinguée par un accent circonflexe sur une voyelle brève, ou sur la lettre qui précède une voyelle longue, comme *îlm*, science; *âálim*, savant[a].

Conformément à l'analyse précédente, si j'avois à adopter un nouveau mode d'orthographe pour l'anglois, j'écrirois comme il suit la description de l'ange par Addison, distinguant l'esprit simple, ou premier élément, que nous ne saurions omettre dans aucun cas, au moyen d'une ligne perpendiculaire placée au-dessus de notre première ou seconde voyelle :

*Sò hwen sm énjel, bai divain cămánd,*
*Widh raisiṅ tempests shécs a gilti land,*
*Sch aẓ ăv lét ór pél Britanya pást,*
*Cálm and sirin hi draivẓ dhi fyúryas blást,*
*And, pliẓ'd dh'ālmaitiẓ ārderẓ tu perfórm,*
*Raids in dhi hwerlwind and dairects dhi stārm.*

premières séries se termine par une consonne nasale. Malgré ce grand nombre de lettres, ces alphabets manquent des lettres *f, q, x, y, z*. A ce défaut radical ces différens alphabets en joignent un autre bien plus fâcheux, sur-tout pour les étrangers; c'est la multiplicité presque innombrable des caractères, les syllabes ne se formant que par l'incorporation de deux ou trois lettres, lesquelles produisent une figure où il est souvent bien difficile de reconnoître les traces des caractères primitifs; ce qui forme un syllabaire immense, dont l'analyse présenteroit encore plus de difficultés que je n'en ai éprouvé dans mon travail sur le syllabaire mantchou. (L-s.)

[a] علم *i'lm*, عالم *a'âlem*. On voit que je rends le *a'ïn* ع par une simple apostrophe,

Cette manière d'écrire la poésie seroit la pierre de touche des mauvaises rimes, que l'œil reconnoîtroit sur-le-champ aussi bien que l'oreille, ainsi qu'on peut le voir dans les deux premiers vers de cette description, et même dans les deux derniers, d'après la prononciation ordinaire du mot *perform* ( prononcez *perfarm* ). Je termine cette dissertation par des échantillons d'écriture orientale : je les donne, non pour des modèles arrêtés d'orthographe, droit qui n'appartient à personne, mais comme des exemples de la méthode que je recommande ; et pour diminuer l'aridité du sujet, j'ajoute des traductions de tous ces morceaux, excepté du premier, que je me réserve de traduire ailleurs.

## I.

### *Quatre Distiques tirés du* Srî Bhâgawat[a].

Orthographe de M. Wilkins.

*ăhămēvăsămēvăgrē nānyădyăt sădăsăt părăm*
*păschādahăm yădētăchchă yōvăsēēshyētă sōsmyăhăm*

*rēētērthăm yăt prătēēyētă nă prătēēyētă chātmănēē*
*tădvēēdyād ătmănō măyăm yăthā bhăsō yăthă tămăh*

*yăthă măhăntēē bhōōtănēē bhōōtēshōōchchāvăchēshwănōō*
*prăvēēshtānyăprăvēēshtănēē tăthā tēshōō nătēshwăhăm*

*ētāvădēvă jēējnāsyăm tăttwă jēējnāsōōnătmănăh*
*ănwăyă vyătēērēkābhyăm yăt syăt sărvătră sărvădā.*

pour indiquer l'espèce de suspension que cette lettre produit dans la prononciation. (L-s.)

[a] *Voyez* pl. III. Les lettres sont sur la pl. I.re *Nota.* Prononcez *śri Bhâgaouat.* *Voyez*, sur ce livre, mes notes *p. 299*, *418*, et *tome II*, *p. 171 et 442*. La traduction du passage gravé sur la planche ci-jointe se trouve ci-après, *page 184*. (L-s.)

J'exprime

श्रीभगवानुवाच

अहमेवासमेवाग्रे नान्यद्यत् सदसत् परम्
पश्चादहं यदेतच्च योवशिष्येत सोस्म्यहम्

ऋतेर्थं यत् प्रतीयेत न प्रतीयेत चात्मनि
तद्विद्यादात्मनो मायां यथा भासो यथा तमः

यथा महांति भूतानि भूतेषूच्चावचेषनु
प्रविष्टान्यप्रविष्टानि तथा तेषु न तेषहं

एतावदेव जिज्ञास्यं तत्व जिज्ञासुनात्मनः
अन्वय व्यतिरेकाभ्यां यत् स्यात् सर्वत्र सर्वदा



J'exprime ainsi cet admirable passage :

*ahamévásamévágrè nányadyat sadasat param*
*paśchádaham yadétachcha yóvaśishyéta sósmyaham*

*ritért'ham yat pratiyéta na pratiyéta chátmani*
*tadvidyádátmanó máyám yat'hà bhásó yat'hà tamah*

*yat'hà mahánti bhútáni bhútéshúchcháyachéshwanu*
*pravishtányapravishtány tat'hà téshu na téshwaham*

*étávadéva jijńyásyam tattwa jijńyásunátmanah*
*anwaya vyatirécábhyám yat syát servatra servadà* [a].

## II.

## *MÔHA MOUDGARA* [b].

Le titre de ce beau morceau signifie proprement *le Maillet de l'illusion* ou *de la folie :* mais on peut le traduire, *Remède pour le trouble de l'esprit.* Il est en anapestes réguliers, conformes aux règles les plus strictes de la prosodie grecque, mais en couplets rimés, dont deux forment un ślôka.

[a] Voici le même passage transcrit avec les légères modifications que j'ai cru devoir faire au système orthographique de M. Jones, pour l'adapter à la prononciation française :

*ahamêvâçamêvâgrè nânyadayet tadaçat param*
*paśtchâdaham yadêtatchtcha yôvaśichyêta sôsmyaham*
*ritêrtham yat pratîyêta na pratiyêta tchâtmani*
*tadvidyâdâtmanô mâyâm yathà bhâsô yathà tamah*
*yathà mahânti bhoûtâni bhoûtêchoûtchtchâvatchêchouanou*
*pravichtânyapravichtâni tathà têchou na têchouaham*
*êtâvadêva djidjeñyâçyam tattoua djidjeñyaçounâtmanah*
*anouaya viatirêkâbhyâm yat syât servatra servadà.*

*Voyez* la planche III : les lettres alphabétiques sont sur la planche I.re (L-s.)

[b] M. Jones écrit ailleurs *Môhad moudgara*, ou l'Ignorant instruit (littéralement, *le Maillet de l'ignorance*). La première leçon est la meilleure. Cet ouvrage a été composé par le saint personnage Sankar Atcharya. *Voyez* sir Will. Jones's *Works*, tome VI, page 430. (L-s.)

মূঢ়জহীহিধনাগমতৃষ্ণাং কুরুতনুবুদ্ধিমনঃ সুবিতৃষ্ণাং।
যল্লভসেনিজকর্ম্মোপাত্তং বিত্তং তেনবিনোদয়চিত্তং॥

কাতবকান্তাকস্তেপুত্রঃ সংসারোয়মতীববিচিত্রঃ।
কস্যত্বং বাকুতআযাতস্তত্ত্বং চিন্তয়তদিদং ভ্রাতঃ॥

মাকুরুধনজনযৌবনগর্ব্বং হরতিনিমেষাৎকালঃ সর্ব্বং।
মায়াময়মিদমখিলং হিত্বাব্রহ্মপদং প্রবিশাশুবিদিত্বা॥

নলিনীদলগতজলবত্তরলং তদ্বজ্জীবনমতিশয়চপলং।
ক্ষণমিহসজ্জনসং গতিরেকাভবতিভবার্ণবতরণেনৌকা॥

যাবজ্জননং তাবন্মরণং তাবজ্জননীজঠরেশয়নং।
ইতিসং সারেস্ফুটতরদোষঃ কথমিহমানবতবসন্তোষঃ॥

দিনযামিন্যৌসায়ং প্রাতঃ শিশিরবসন্তৌপুনরায়াতঃ।
কালঃ ক্রীড়তিগচ্ছত্যায়ুস্তদপিনমুঞ্চত্যাশাবায়ুঃ॥

অঙ্গং গলিতং পলিতং মুণ্ডং দন্তবিহীনং জাতং তুণ্ডং।
করধৃতকম্পিতশোভিতদণ্ডং তদপিনমুঞ্চত্যাশাভাণ্ডং॥

সুরবরমন্দিরতরুতলবাসঃ শয্যাভূতলমজিনং বাসঃ।
সর্ব্বপরিগ্রহভোগত্যাগঃ কস্যসুখং নকরোতিবিরাগঃ॥

শত্রৌমিত্রেপুত্রেবন্ধৌমাকুরুযত্নং বিগ্রহসন্ধৌ।
ভবসমচিত্তঃ সর্ব্বত্রত্বং বাঞ্ছস্যচিরাদ্যদিবিষ্ণুত্বং॥

অষ্টকুলাচলসপ্তসমুদ্রাব্রহ্মপুরন্দরদিনকররুদ্রাঃ ।
নত্বং নাহং নায়ং লোকস্তদপিকিমর্থং ক্রিয়তেশোকঃ ॥

ত্বয়িময়িচান্যত্রৈকোবিষ্ণুর্ব্যর্থং কুপ্যসিময্যসহিষ্ণুঃ ।
সর্ব্বং পশ্যাত্মন্যাত্মানং সর্ব্বত্রোৎসৃজভেদজ্ঞানং ॥

বালস্তাবৎক্রীড়াশক্তস্তরুণস্তাবৎতরুণীরক্তঃ ।
বৃদ্ধস্তাবৎচিন্তামগ্নঃ পরমেব্রহ্মণিকোপিনলগ্নঃ ॥

দ্বাদশপজ্ঝটিকাভিরশেষঃ শিষ্যাণাং কথিতোহ্যুপদেশঃ ।
যেষাং নৈষকরোতিবিবেকং তেষাং কঃ কুরুতামতিরেকং ॥

*moûdha djahihi dhanâgamatrichñâm*
*kourou tenoubouddhimanah souvitrichñâm*
*yallabhasè nidjakarmôpâttam*
*vittam tèna vinôdaya tchittam.*

*kâ tava kântà kastè poutrah*
*sanskârôyam* (lisez *sansârôyam*) *atîvavichittrah*
*kacya touam và kouta âyâtah*
*stattouam tchintaya tadidam bhrâtah.*

*mâ kourou dhanadjanayauvanagarvam*
*harati nimèchât kalah sarvam*
*Mâyâmayamidamakhilam hittouà*
*Brehmapadam previsâsôu viditouà.*

*nalinîdalagatadjalavattaralam*
*tadvadjdjîvanamatiśaya tchapalam*
*kchenamiha sadjdjana sangatirékà*
*bhaouati bhaouârnavataranè naukà.*

*yâvadjdjananam tâvanmaranam*
*tâvadjdjananî djatharè śayanam*
*iti sansârè sp'houtatara dôchah*
*kat'hamiha mânava tava santôchah.*

*dinayâminyau sâyam prâtah*
*śiśiravasantau pounarâyâtah*
*kâlah crîdàti gatch'hatyâyou*
*stadapi na mountchatyâśâvâyouh.*

*angam galitam palitam moundam*
*dantavihinam djâtam tundam*
*karadhritakampitaśôbhitadandam*
*tadapi namountchatyâśa bhândam.*

*souravaramandirataroutalavâçah*
*śayyà boûtalamadjinam vâçah*
*servaparigrahabhôgatyâgah*
*kacya soukham na karôti virâgah.*

*śatrau mitrè poutrè bandhau*
*mà kourou yatnam vigrahaçandhau*
*bhava samatchittah servatra touam*
*vântch'hacyatchirâd yadi Vichnoutouam.*

*achiakoulâtchalascptasamoudrâ*
*Brehmapourañdaradinakararoudrâh*
*natouam nâham nayam lôka*
*stadapi kimart'ham kriyatè śôkah.*

*touayi mayi tchânyatraikò Vichnou*
*vyartham koupyaci mayyaçahichnouh*
*servam paśyâtmanyâtmânam*
*servatrôtsridja bhédadjñyânam.*

*vâlastâvat krîdâśakta*
*starouñastâvat taroûnîraktah*
*vriddhastâvatch tchintâmagnah*
*peremê Brahmañi kôpi nalagnah.*

*douâdaśa padjdj'haiikâbhiraśêchah*
*śichyânam kat'hitôbhyoupadéśah*
*yêcham naicha karôti vivêkam*
*têcham kah kouroutâmatirêkam.*

## TRADUCTION LITTÉRALE.

1. Réprime, *mortel* abusé, ta soif des richesses; excites-*en* l'aversion dans *ton* corps, *dans ton* esprit et *dans tes* penchans : satisfais ton ame avec les richesses que tu acquiers par tes propres actions.

2. Qu'*est*-ce que ta femme! qu'est-ce que ton fils! combien ce monde est merveilleux! de qui *es-tu l'ouvrage!* d'où viens-tu! — Médite ces choses, ô mon frère, et *médite*-les *encore.*

3. Ne te glorifie point de l'opulence, des serviteurs, de la jeunesse; le temps ravit tout cela en un clin d'œil : bannissant toute cette illusion comme *Mâya*, mets ton cœur sur le pied de *Brahme*, et recueille avidement ses leçons.

4. De même qu'une goutte d'eau se meut en tremblant sur la feuille du lotus, la vie humaine *est* d'une mobilité inexprimable : la société des êtres vertueux ne *dure* qu'un moment ici-bas; c'est notre vaisseau dans la traversée de l'océan du monde.

5. Que notre naissance *est* prompte! notre mort rapide! combien nous séjournons dans les flancs maternels! comme le vice triomphe sur la terre! O homme, d'où vient que tu te complais ici-bas!

6. Jour et nuit, matin et soir, hiver et été, départ et retour : le temps se joue, la vie s'écoule; cependant le vent de l'attente continue de souffler sans obstacle.

7. Le corps chancèle; la tête grisonne; la bouche est privée de dents; la frêle baguette tremble dans la main qui la porte, et le vase de la concupiscence n'est pas encore vide.

8. Demeurer au pied d'un arbre sous l'habitation des Dieux suprêmes;

## ملك الأبيات لمحمد حسين

ما أنس لا أنس التي ❊ جاءت إليّ على حذر ❊
النوم أثقل جفنها ❊ والقلب طار به الذعر ❊
رصدت أسا ورقوبها ❊ فتخلّصت منها الغرر ❊
نزعت خلاخيلها ❊ الأنفا جهاشر ❊
تشكو الطريق لظلمة ❊ فتقلّدت بها نجم النحر ❊
في ليلة قد كحّلت ❊ بسواد جفن القمر ❊
وترى الغمام كأجدل ❊ ترعى النجوم على أثر ❊
تبكي عيون النمل ❊ على حدّ أنقها الزهر ❊
والبرق يبسم ثغره ❊ عجباً لها تلك الغير ❊
والرعد كاد يخرّق ❊ الأضماخ في صمّ الحجر ❊
فهويت تعانقني وقد ❊ حذرت عناقي من خفر ❊
والدمع بلّ خدودها ❊ وسقى رياضا النظر ❊
وتنفّست إذ كلّمت ❊ وجرت فؤادي بالشرر ❊
ظلّت تعاتبني على ❊ أن جدّ لي عزم السفر ❊
قالت أذبت فؤادنا ❊ وأذقته حرّ سقر ❊
تعصي أوامر الهوى ❊ وتطيع ناصحك الغدر ❊
وتدور من أرض إلى ❊ أرض وما ترضى المقر ❊
يوماً تسير بك البحار ❊ وتارة ترمي ببرّ ❊
ماذا أفادك جولة ❊ حول البلاد سوى الضجر ❊
ألفت أظباء الفلا ❊ ونسيت آرام البشر ❊
أرقدته لمّت جوارنا ❊ يا ويح ظلّ قد نفر ❊
فارحم على قلبي الذي ❊ رام السلو وما قدر ❊

❊ تمّت ❊

avoir la terre pour lit, et une peau de bête pour vêtement; renoncer à toutes les jouissances extérieures : qui ne seroit pas ravi d'une telle dévotion !

9. Ne place pas trop tes affections sur ennemi ou sur ami, sur le fils d'un parent, en guerre ou en paix : sois également disposé envers tous, si tu desires atteindre promptement la nature de Vichnou.

10. Huit montagnes originaires et sept mers, Brahme, Indrâ, le Soleil et Roudra, *sont durables;* il n'en est pas ainsi de toi, de moi, de tel ou tel : pourquoi donc l'inquiétude s'éleveroit-elle *dans nos ames!*

11. Dans toi, dans moi, dans tous les êtres réside Vichnou; c'est follement que ma vue t'offense, que tu ne peux supporter mon approche : vois toutes les ames dans la tienne; écarte en tous lieux l'idée de la diversité.

12. L'enfant se complaît si long-temps dans ses jeux, le jeune homme poursuit si long-temps sa maîtresse, le vieillard couve si long-temps son mal-aise, *que* personne ne médite sur l'Être suprême.

13. Telle est l'instruction des disciples donnée en douze stances : que faire de plus pour ceux que cet ouvrage ne remplit pas de dévotion !

## III.

L'élégie suivante, que je choisis comme un échantillon d'arabe [a], a été composée par un savant philosophe et littérateur, Myr Mohammed Husaïn (prononcez *Myr Mohammed Hhucêin*, مير محمد حسين), avant son voyage

[a] Pl. V et pl. III. Je donne ici le texte arabe de cette élégie, plus lisible et surtout plus correct que la gravure de l'édition originale dont notre planche n.° III offre un *fac simile* parfait. J'ai arrangé la transcription de M. Jones conformément à l'orthographe française.

من الابيات لمير محمد حسين

مَا أَنْسَ لَا أَنْسَ ٱلَّتِي ، جَآءَتْ إِلَيَّ عَلَى حَذَرْ ،
أَلنَّوْمُ أَثْقَلَ جَفْنَهَا ، وَٱلْقَلْبُ طَارَبِهِ ٱلذُّعَرْ ،
رَصَدَتْ أَسَاوِدَ قَوْمِهَا ، فَتَقَلَّسَتْ مِنْهَا ٱلْغُرَرْ ،
نَزَعَتْ خَلَاخِيلًا لَهَا ، أَلَّا تُفَاجِيَهَا بِشَرْ ،
تَشْكُو ٱلطَّرِيقَ لِظُلْمَةٍ ، فَقَدَتْ بِهَا نَجْمَ ٱلْقَمَرْ ،
فِي لَيْلَــةٍ قَدْ كَحَّلَتْ ، بِسَوَادِ (a) جَفْنَ ٱلْقَمَرْ ،
وَتَرَى ٱلْغَمَامَ كَأَجْمُلٍ ، تَرْعَى ٱلنُّجُومَ عَلَى أَثَرْ ،
تَبْكِي عُيُونٌ لِلسَّمَآءِ ، عَلَى حَدَايِقِهَا ٱلزَّهَرْ ،

(a) Lisez بِسَوَادِهَا (L-s.)

à Haidarâbàd (prononcez *Hhaïderâbâd*, حيدر اباد) avec Richard Johnson, écuyer.

*mâ ânsa lâ ânsa -llaty*
*djâat îleyyay a'la hadzar*
*âlnaoúmou âtsqala djafnahâ*
*oùa-lqalbou târa bihi -ldza'ar*

*raśadat âçâoùida qaoùmihâ*
*fetakhallaçat minhâ -lgharar*
*naza'at khalâkhylân lehâ*
*âllâ tufâdjyahâ bicharr*

*techkoù -liaryqa lidoulmatin*
*feqadat bihâ nadjma -lsahar*
*fy lëilêtin qad kahhalat*
*biçaoùâdihâ djafna -lqamar*

*oùé teray -lghamâma kaâdjamoulin*
*ter'ay -lnodjoùma a'lay âchar*
*tebky o'yoùnon lilsemâi*
*a'lay hadâyiqihâ -lzohar*

*oùé-lberqou yebsimou tseghrohou*
*a'djabân lihâtyka -lghiyar*

*oùa-lra'do kâda yokharrikou*
*âlâśmâkha fy śoummi -lhadjar*

*fahaoùat toua'âniqouny oùaqad*
*hadzarat i'nâqy min khafar*
*oùé-ldem'ou bella khodoùdahâ*
*oùé saqay riyâdân lilnadar*

*oùé teneffaçat îdz kallamat*
*oùé ramat foùâdy bîlcherar*
*dallat toua'âtibouny a'lay*
*ên djedda ly a'zmou -lsafar*

*qâlat âdzabta foùâdanâ*
*oùéâdaqtahou herra âlsaqar*
*ta'śy âoùâmira lilhaoùay*
*oùé touty'ou nâśihaka -lghadar*

*oùé tedoùrou min ârdin îlay*
*ârdin oùé mâ terday -lmeqarr*
*yaoùmân tecyrou bika -lbihârou*
*oùé târatan tourmay bibarr*

وَٱلْبَرْقُ يَبْسِمُ ثَغْرُهُ ، عَجَبًا لِهَاتِيكَ ٱلْغِيَرْ ،
وَٱلرَّعْدُ كَادَ يُحَرِّقُ ، ٱلْأَصْمَاخَ فِي صُمِّ ٱلْحَجَرْ ،
فَهَوَتْ تُعَانِقُنِي وَقَدْ ، حَذِرَتْ عِنَاقِي مِنْ خَفَرْ ،
وَٱلدَّمْعُ بَلَّ خُدُودَهَا ، وَسَقَى رِيَاضًا لِلنَّظَرْ ،
وَتَنَفَّسَتْ إِذْ كَلَّمَتْ ، وَرَمَتْ فُؤَادِي بِٱلشَّرَرْ ،
ظَلَّتْ تُعَاتِبُنِي عَلَيَّ ، أَنْ جَدَّ لِي عَزْمُ ٱلسَّفَرْ ،
قَالَتْ أَذَبْتَ فُؤَادَنَا ، وَأَذَقْتَهُ حَرَّ سَقَرْ ، (a)
تَعْصِي أَوَامِرَ لِلْهَوَى ، وَتُطِيعُ نَاصِحَكَ ٱلْغَدَرْ ،

وَتَدُورُ مِنْ أَرْضٍ إِلَى ، أَرْضٍ وَمَا تَرْضَى ٱلْمَقَرْ ،
يَوْمًا تَسِيرُ بِكَ ٱلْبِحَارُ ، وَتَارَةً تَرْمِي بِبَرْ ،
مَاذَا أَفَادَكَ جَوْلُهُ ، حَوْلَ ٱلْبِلَادِ سِوَى ٱلْعَجَرْ ،
أَأَلِفْتَ أَظْبَاءَ ٱلْفَلَا ، وَنَسِيتَ آرَامَ ٱلْبَشَرْ ،
أَمْ قَدْ مَلِلْتَ جِوَارَنَا ، يَا وَيْحَ جِلٍّ قَدْ نَفَرْ ،
فَٱرْحَمْ عَلَى قَلْبِي ٱلَّذِي ، رَامَ ٱلسُّلُوَّ وَمَا قَدَرْ ،
تَمَّتْ ،

(a) Lisez ٱلسَّقَرْ (L-s.)

*mâ dzâ âfâdaka djaoùlatoun* *âm qad melelta djioùârana*
*haoùla -lbilâdi sioùay -lâhadjar* *ya oùayha khillyn qad nafar*
*âàlifta âdtbâa -lfelâ* *fârhem a'lay qalby -lledzy*
*oùé necyta ârâma âlbacher* *râma -lsoloùwa oùé mâ qadar.*

## TRADUCTION.

1. Non, non, ce n'est pas une créature humaine, celle qui est venue vers moi avec une circonspection timide.

2. Le sommeil pesoit sur ses paupières, et l'effroi s'étoit emparé de son cœur.

3. Elle avoit épié les dragons de sa tribu (les sentinelles), et saisi le moment où ils ne veilloient pas sur ses démarches.

4. Elle avoit mis de côté les ornemens qu'elle avoit coutume de porter, de peur qu'ils ne l'exposassent au malheur.

5. Elle se plaignoit de l'obscurité de la route, qui lui cachoit l'étoile du matin.

6. C'étoit une nuit dont la profonde obscurité avoit teint d'une noirceur parfaite les paupières de la lune.

7. Tu aurois vu les nuages, semblables à des chameaux, paissant avidement les étoiles.

8. Les yeux du ciel versoient des larmes, tandis qu'une lumière éclatante enflammoit tout l'horizon.

9. L'éclair sourioit (en montrant) ses dents, émerveillé de ces changemens.

10. Et le tonnerre brisoit (pour ainsi dire) le tympan de l'oreille des roches les plus dures.

11. Elle desiroit se jeter dans mes bras; mais, par modestie, elle évita mes embrassemens.

12. Les larmes humectoient ses joues, et à mes yeux elles arrosoient un bosquet de roses.

13. Elle soupiroit en parlant, et lançoit des flammes dans mon cœur.

14. Elle me reprochoit avec une douleur amère le desir excessif que j'avois de voyager.

15. Tu as fondu mon cœur, disoit-elle; tu lui as fait éprouver une angoisse inexprimable.

16. Tu résistes opiniâtrément aux ordres de l'amour, et tu obéis à un perfide conseiller.

17. Tu vas de contrée en contrée, sans te plaire jamais dans une résidence fixe.

18. Tantôt les mers roulent avec toi; tantôt tu es jeté sur le rivage.

19. Quel autre fruit que la fatigue peux-tu recueillir d'errer ainsi dans différentes contrées!

20. T'es-tu associé avec les gazelles sauvages du désert! as-tu oublié le cerf apprivoisé!

21. Es-tu donc las de notre voisinage! oh! malheur à l'amant qui fuit la société (de sa bien-aimée)!

22. Prends enfin pitié de mon cœur affligé, qui cherche du soulagement, et ne peut (en obtenir).

Chaque couplet de l'original est formé de deux *dimètres ïambiques,* et doit être lu avec la cadence qui lui est propre.

## IV.

Je joins ici, comme un échantillon du langage et du caractère persans, un passage très-curieux du *Zend,* qui m'a été communiqué par *Bahman* (prononcez *Behmen*), fils de *Bahrâm* (prononcez *Behrâm*), natif d'*Yezd,* et *Pársi* (prononcez *Pârsy*), comme son nom l'indique. Il l'a écrit de mémoire, ses livres en *pahlavi* (prononcez *pehlvy*) et en *déri* (prononcez *déry*) n'ayant pas encore été apportés au Bengale. C'est la réponse supposée d'*Izad* (prononcez *Ized*), ou de Dieu, à *Zérâtocht,* qui avoit demandé par quels moyens l'homme pouvoit atteindre le bonheur.

• *Az pid u mád che ce pid u mád ne khoshnúd bìd hargiz bihisht ne vinìd; be jáyi cirfah bizah vinìd: mehán rà be ázarm nic dárìd, cchán rà be hich gunáh nayázárìd: aj khishávendi dervish nang medárid: dád u vendád i kháliki yectà*

*beh

*beh càr dárid; az ristákhi zi ten pasín endî sheh nemáyld; mabádá ce ashù ten khi sh rà dúzakhi cunld, va ánche be khi shten nashákad be casán mapasendld va ma cunld: herche be gitl cunld be mainù az aúeh pazírah áyed*[a].

## TRADUCTION LITTÉRALE.

Si vous faites ce qui ne plaît pas à votre père et à votre mère, vous ne verrez jamais le ciel; au lieu de bons esprits, vous verrez des êtres méchans: conduisez-vous envers les grands avec honnêteté et respect, et ne faites aucun tort aux petits: ne rougissez point de vos parens pauvres: imitez la justice et la bonté du Créateur unique: méditez sur la résurrection du corps à venir, de peur de rendre vos ames et vos corps habitans de l'enfer; et ne regardez pas comme agréable pour autrui ce qui vous seroit désagréable à vous-mêmes: vous recevrez une récompense dans le ciel pour tout le bien que vous ferez sur la terre.

On soupçonnera peut-être (et le langage même peut confirmer ce soupçon) que cette doctrine a été puisée dans une religion très-différente de celle de Zérâtocht, sous le rapport de l'ancienneté et de l'autorité.

[a] *Voy.* pl. VI. L'alphabet zend se trouve sur la pl. II; — *Nota.* M. Anquetil-Duperron accuse M. Jones d'avoir commis la même erreur qu'il avoit reprochée précédemment au docteur Hyde, de donner pour un texte zend ce qui n'est autre chose que du pârsy (du persan moderne). Ce texte lui paroît en outre très-mal travesti en caractères zends, et la lecture encore plus incorrecte; « car certains mots sont » coupés de manière à en former deux ou » trois. Enfin, la traduction angloise en » est faite comme d'après un texte zend, » et de telle manière, dit-il, qu'un lec» teur un peu chagrin pourroit contester » à M. Jones une connoissance appro» fondie de la langue persane. Au reste, » voici la restitution de cette lecture et » une version très-exacte, qui prouveront » à quiconque est versé dans le persan » moderne, que le fragment dont il s'agit » est écrit dans cette langue :

» *Az pad o mad tscheh ke pad o mad* » *na khoschnoud beyd harguez behescht na* » *vineid, be djae kheir khafiet bisch vi*» *neid; mehanra be azararan nadared,* » *keanra be hitsch gounah mayazareid: az* » *kheischavandi dervisch hang madared,* » *dad o vendadi khaleki yekta be kar da*» *red: az vistakhi ze tan passin andescheh* » *nomayed, mabada khe az ou tan kheschra* » *douzakhi koned, ve antsche bekhischtan*

## V.

L'histoire suivante, en persan moderne, m'a été donnée par Myrzâ A'bdoûl-rahhym d'Ispahan. Elle paroît extraite de l'un des nombreux poëmes composés sur les amours de *Medjenoùn* et *Lêïlah*, le *Roméo* et la *Juliette* de l'Orient. Chaque vers est un pied crétois, suivi de deux choriambes, ou d'un choriambe et d'un molosse.

شیر مست سر پستان الم   پرورش یافتهٔ دامن غم
آب رنگ رخ لیلای جنون   خال رخسارهٔ هامون مجنون
یافت چون راه بکاشانهٔ عشق   آستان شد بدر خانهٔ عشق
برسرش شخص جنون سایه فکند   قصهٔ عاشقیش گشت بلند
در عرب هر طرفی غوغا شد   نقل او نقل مجالسها شد

» *na khahed be kasan ma pesandeid va* » *me koneid: hartsche be gueti konid be* » *mino az ouh pazireh ayid.*

» A patre et matre quòd si (à) patre » et matre gratus non sis (si eis non pla» cueris), nunquam paradisum videbis; » loco benigni genii, pravum (afflictio» nem) videbis: magnos cum malis non » habeas (in mala non feras), parvis ullo » modo malum non facias: à propinqui» tate pauperis verecundiam non habeas: » justitiam et puritatem Creatoris unici in » opus habeas (opere imiteris): à resur» rectione à corpore postea (futuro) » sollicitudinem monstres (de ea attentè » cogites); absit quòd ab eo (ejus obli» vione) corpus tuum infernale facias: » et illud quod cum te ipso (tibi ipsi) » non velis, cum aliquo (alteri) gratum » non reddas (reddere non studeas) et » non facias: quidquid in mundo (hoc) » facis, in cœlo ex eo acceptatio (recep» tio, retributio) veniet. » Voyez *Oupnek'hat &c.* tom. II; *supplementum*, p. 847 et 848.

Il est essentiel d'observer que j'ai conservé littéralement dans le texte la transcription de M. Jones, sans l'adapter à la prononciation française. (L-s.)

بد اميري بعرب والا شان    صاحب مكنت و ثروت بجهان
تركتاز غم هجران ديده    پر كل داغ محبت چيده
ديده در طفلي خود سوز فراق    تلخي زهر فراقش بمذاق
يافت چون قصهٔ آن درد سكال    كرد فرمان بغلامي در حال
كه سوي نجد قدم ساز زسر    شو بتعجيل روان چون صرصر
انده دلبرده زمجنون بنگاه    به برم زود بياور همراه
رفت و آورد غلامك در حال    ليلي آن پادشه ملك جمال
بغلامي دگرش شد فرمان    كه تو هم شو بسوي دشت روان
جانب زينت ارباب جنون    شمع پر نور محبت مجنون
زود آور برم آن سوخته را    آن جگر سوز غم اندوخته را
رفت و بر گشت غلامك چو نگاه    والي كشور عشقش همراه
كرد اورا چو نظر مرد امير    ديد زاري بغم عشق اسير
بر سرش شخص جنون كرده وطن    زخم هجران به تنش پيراهن
موي سر بر بدنش گشته قبا    موزه از آبلهٔ پا بر پا
شانه از خار مغيلان بر موش    خرقه از ريگ بيابان بر دوش
گفت كاي گم شدهٔ وادي غم    هيچ خواهي كه تهنات دهم
سرفرازت كنم از مكنت وجاه    ليلي آرم ببرت خاطر خواه

گفت نی نی که بعید است بعید    ذره را هم نظری با خورشید
گفت خواهی که کنی راست بگو    سیر آن صفحهٔ رخسار نکو
یا نداری بجمالش میلی    راهست بر کوی بجان لیلی
گفت کای قدوهٔ ارباب کرم    ذرهٔ خاک درت تاج سرم
بر دلم درد ز لیلی کافی است    خواهش وصل زبی انصافیست
بهر خورسندی این جز و حقیر    بس بود پرتوی از مهر منیر
گفت و کردید سوی دشت روان    دیده گریان و مژه اشک فشان

*Chyr mest seri pistâni âlem*
*pervcrech yâftéhi dâmen ghem*

*âbi reng où rokh lĕilâï djonoùn*
*khâli rokhsâréhi hâmoùn Medjenoùn*

*yâft tchoùn râh bekâchânéhi i'chq*
*âcitân chud bederi khânéhi i'chq*

*ber serech chakhši djonoùn sâyéh fekend*
*qiššéhi a'âchéqyech kecht bolend*

*der a'reb her iarfy ghaoughâ chud*
*naqli âù noqli medjâlès-hâ chud*

*bud ĕmyry bea'reb vâlâ chân*
*šaħebi meknat où servat bedjihân*

*turktâzi ghemi hedjerân dydéh*
*pur guli dâghi muħebbét tchydéh*

*dydéh der iofly khòd soùzi férâq*
*telkhyi zeheri férâqech bémezâq*

*yâft tchoùn qiššéhi ân derd ségâl*
*kerd fermân begholâmy der ħâl*

*kéh soùy nedjed qadem sâz zi ser*
*chaù beh ta'djyl révân tchoùn šeršer*

*ân kéh dil burdeh zi Medjenoùn benigâh*
*beh berem zoùd biyâver hemrâh*

*reft où âverd ghoulâmek der ħâl*
*Lĕily ân pâdichâhi mulki djemâl*

*begholâmy diguerech chud fermân*
*keh toù hem chaù be soùyi decht révân*

*djânébi zynèti èrbâb djonoùn*
*chem'i pur noùri moħebbet Medjenoùn*

*zoùd âver berem ân soùkhtéh râ*
*ân djéguersoùz ghem ândoùkhteh râ*

*reft où berkecht gholâmek tchoù negâh*
*oùâlyi kechveri i'chqech hemrâh*

*kerd âùrâ tchoù naẓer merdi êmyr*
*dyd ẓâry be ghemi i'chq âcyr*

*ber serech chakhŝy djonoùn kerdeh oùaien*
*ẓekhimi hedjrân be ténech pyrâhen*

*moùyi ser ber bedenech kechteh qobâ*
*moùẓeh êẓ âbiléhi pâ ber pâ*

*chânéh êẓ khâri mughylâni ber moùch*
*khirqah êẓ rygui biyâbân ber doùch*

*goft kâï kemchudéhi oùâdyi ghem*
*hytch khâhy kéh témennât dehem*

*ser férâẓét kunem êẓ meknat où djâh*
*Lêïly ârem bibérét khâïer khoùâh*

*goft nÿ ny kéh ba'yd êst ba'yd*
*ẓérreh râ hem naẓary bâ khòrchyd*

*goft khoùâhy kéh kuny râst bégoù*
*séïry ân ŝefchéi rokhsâri negoù*

*yâ nédâry bedjémâlech mêïly*
*râst ber goùy bedjâni Lêïly*

*goft kâï qodoùahi ârbâbi kerem*
*ẓerrehi khâki deret tâdji serem*

*ber dilem derd ẓi Lêïly kâfy êst*
*khoùâhechi oùaŝl ẓi by ênŝâfyst*

*beheri khòrsendyi îyn djoẓoù ĥaqyr*
*bes beved pertêvy êẓ mehri monyr*

*goft où guerdyd soùyi deeht révân*
*dydeh guiryân où mijeh âchekfechân.*

## TRADUCTION.

1. Enivré du lait des mamelles de l'angoisse, nourri dans le sein de l'affliction;

2. Dans le trouble causé par le teint et les joues de Léïlah, étant lui-même une tache noire [un grain de beauté] sur la joue du désert, Medjenoùn

3. Ayant trouvé le chemin de la demeure de l'Amour, resta *fixé comme* le seuil sur la porte de la demeure de l'Amour.

4. Une espèce de démence avoit répandu son ombre sur sa tête; l'histoire de sa passion étoit célèbre.

5. Il étoit l'objet de la conversation de tous côtés parmi les Arabes; le récit de ses aventures étoit le dessert de leurs assemblées.

6. Un prince puissant régnoit en Arabie, possédant la magnificence et les richesses.

7. Il avoit vu les ravages de la douleur causée par l'absence; il avoit cueilli plusieurs fleurs portant les piqûres de l'Amour.

8. Même dans son enfance il avoit senti le chagrin de la séparation; l'amertume de ce poison (demeuroit) sur son palais.

9. En apprenant l'histoire de cet amant affligé, il donna sur-le-champ ordre à un esclave,

10. *Disant :* « Cours de toutes tes forces vers Nadjed; sois rapide comme » un vent violent.

11. » Conduis vers moi celle qui a dérobé le cœur de Medjenoùn avec » un coup-d'œil : amène-la promptement avec toi. »

12. L'esclave courut, et amena bientôt Léïlah, cette souveraine de l'empire de la beauté.

13. Le prince donna cet ordre à un autre esclave : « Cours aussi dans le désert ;

14. » Va trouver cet ornement des amans en délire, Medjenoùn, le brillant flambeau de l'amour.

15. » Amène promptement en ma présence ce *jeune homme* enflammé, *cet* » *amant* que dévorent la passion et l'angoisse. »

16. *L'esclave* courut, et revint en un clin-d'œil, accompagné du souverain des domaines de l'Amour.

17. En jetant les yeux sur lui, le prince vit un malheureux dans les chaînes du désespoir de l'amour.

18. La démence avoit fixé son séjour dans sa tête; les blessures de la séparation dont son corps étoit couvert, lui servoient de robe.

19. Ses cheveux flottans sur son corps lui servoient de manteau; les calus de ses pieds étoient ses sandales.

20. Un peigne d'épines d'Arabie dans sa chevelure; une robe des sables du désert sur les épaules.

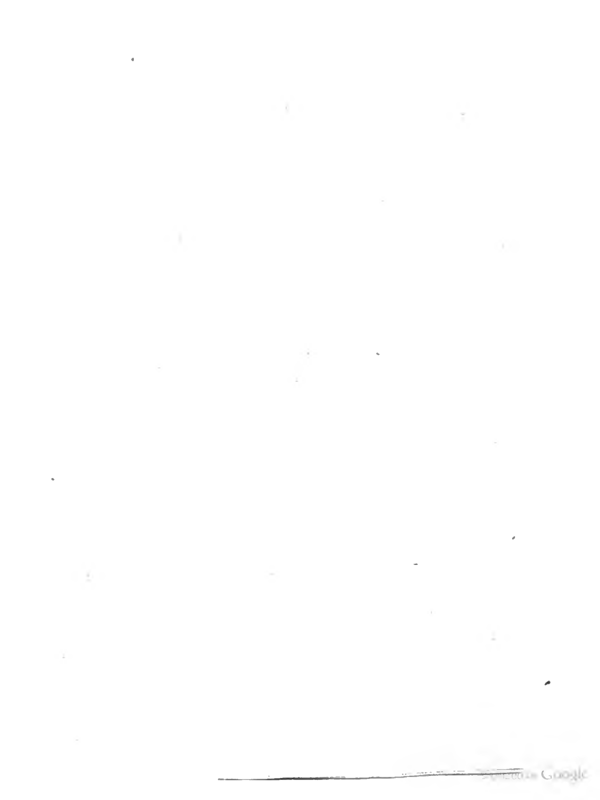
21. « O toi, dit le prince, qui t'es égaré dans la vallée de la douleur, » ne desires-tu pas que je te donne l'objet de ta passion;

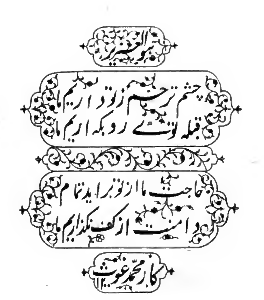
22. » Que je t'élève en pouvoir et en dignité; que je t'amène Léïlah disposée à combler tes vœux! »

23. « Non, non, répondit-il; je suis *loin de souhaiter* qu'un atome soit » mis en parallèle avec le soleil. »

24. « Parle sincèrement, répliqua le prince; ne consens-tu pas à te promener sur la plaine de cette belle joue?

25. » Ou n'as-tu pas de goût pour ses charmes? *Je te somme*, par l'ame » de Léïlah, de déclarer la vérité. »




هو العزیز
چشم ترحم ز تو داریم ما
قبله توئی رو بکه آریم ما
حاجت ما از تو بر آید تمام
دامنت از کف نگذاریم ما
کار محمد غوث ۱۲۰۰

26. Il répondit : « O chef des hommes généreux, un grain de la poussière de ta porte est un diadème sur ma tête.

27. » Le tourment que j'éprouve pour Léïlah est assez pour mon cœur ; » desirer de la posséder seroit *donc* une injustice.

28. » Pour contenter un misérable *tel que moi*, il suffiroit d'un seul rayon » de ce brillant luminaire. »

29. Il dit, et, se tournant vers le désert, il se met à fuir, les yeux éplorés, et les paupières baignées de larmes.

Ces couplets rempliroient parfaitement l'intention de montrer comment on peut écrire le persan conformément aux caractères originaux, en ayant aussi quelque égard à la prononciation d'Ispahan : mais, comme un artiste très-ingénieux nommé *Muhammed Ghaúth* ( prononcez *Mohhammed Gaoùtz*, محمد غوث ) a gravé un quatrain sur cuivre, pour donner un échantillon de son art, et comme les lettres mobiles ne sauroient égaler la beauté de l'écriture persane, je joins ici sa gravure [a], et j'ajoute, en lettres angloises, les quatre vers qu'il a choisis; ils sont trop aisés à entendre pour avoir besoin d'une traduction, et trop insignifians pour mériter cet honneur.

*Houé-la'zyz*
*tchechmi terahhum zi toù dârym*
*qeblah toùyi roù bekeh ârym*
*hâdjéti mâ ez toù ber âyed temâm*
*dâmenat ez kef néguzârym.*

## V I.

Le premier échantillon de hindy qui se rencontre sous

[a] Planche V, au bas de laquelle on lit کار محمد غوث ۱۲۰۰, *Fait par Mohhammed Ghaoùtz, 1200* [ 1788 de l'ère vulgaire ]. (L-s.)

ma main, est une petite *ghazel* [ou chant d'amour] en choriambes, composée par *Gounnâ Beygum*, épouse de *Ghâzy êd-dyn Khân*, homme d'une habileté et d'une scélératesse consommées[a], qui a pris une part active aux événemens modernes du haut Hindoustân.

مدعي همسي سخن ساز بسالوسي هي　　اب تمنا كو يهان مژده مايوسي هي
اه اب كثرت داغ غم خوبانسي تمام　　صفحه سينه ميرا جلوه طاوسي هي
هي ميري طرح جگر خون تيرا مدت سي　　اي حنا كسكي تجهي خواهش پابوسي هي
عوض درد مزي سي وه بهري هين ساري　　جس لب زخم ني شمشير تيري چوسي هي
تهمت عشق عبث كرتي هين مجهپر منت　　هان يه سچ ملني كي خوبان سي تو تك خوسي هي

*Mudda'yi hemsê sokhan sâẓ bi sâloùcy haï*
*âb tamennâ kò yehâñ mujdéhi mâyoùcy haï*

*âh âb kesreti dâghi ghemi khoùbâñsy temâm*
*ṣafḥahi synah mèrâ djiloùahi ṭâoùcy haï*

*haï meïry ṭaraḥ djeguer khoùni teyrâ muddatsè*
*ây ḥennâ kisky tudjhey khoùâhichi pâboùcy haï*

[a] غازي الدين خان étoit vézyr de l'empire moghol, et jouissoit dans cette place d'un pouvoir illimité, dont il abusa de la manière la plus atroce. En 1757, il déposa et priva de la vue l'empereur Ahhmed-châh احمد شاه, pour donner la couronne à A'lem-guyr, second du nom عالمگير ثاني. Bientôt après, au mois de novembre 1760, il fit assassiner ce dernier, et lui donna pour successeur Châh-djihân II شاه جهان ثاني. Enfin, en 1761, Ghâzy êd-dyn fut obligé de quitter Dehly, où il avoit perdu toute influence et toute considération, et où il étoit détesté pour sa cruauté et ses perfidies. *Voyez* le Précis historique sur les Rohillahs, inséré dans le *t. III, p. 156-158*, de ma traduction du Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachmyr, la Perse, &c. par George Forster. (L-s.)

*a'oùaẓi derd meẓè sè oùah bherè haïṅ sârè*
*djis lebi ẓakham ṅè chemchyri tèry tchoùcy haï*

*tohmati i'chq a'bas kartè haïṅ mudjhper Minnat*
*hâṅ yeh setch milnè ky khoùbân sè toù tuk khoùcy haï.*

TRADUCTION.

1. Mon cher ennemi parle de moi avec dissimulation, et maintenant les nouvelles du désespoir sont apportées ici à la satisfaction de mon ame.

2. Hélas! faut-il que la surface unie de mon sein soit devenue semblable au plumage d'un perroquet, par l'effet des marques de brûlure qui l'ont cicatrisée pendant la triste absence des jeunes gens aimables!

3. Comme moi, ô hhennâ[1], ton cœur a long-temps été plein de sang. De qui desires-tu baiser les pieds!

4. Au lieu de douleur (ô mon bien-aimé), chaque blessure de ton cimeterre suce avec ses lèvres la douceur dont il est rempli.

5. C'est en vain qu'on jette sur Minnat le soupçon de l'amour. — Oui, il est vrai que je préfère naturellement la société des beaux jeunes gens.

J'ai expliqué, par des observations et des exemples, ma méthode pour rendre en lettres romaines les principaux langages de l'Asie; et je ne doute pas que l'arménien, le turk, et les divers dialectes de la Tartarie, ne puissent être exprimés de la même manière avec un égal avantage. Mais les mots chinois n'étant pas écrits en caractères alphabétiques, on sent qu'il faut les exprimer suivant la meilleure prononciation usitée à la Chine; prononciation dans laquelle, à ce que je pense, il se trouve peu de sons que l'on ne puisse rendre par les symboles dont je me suis servi dans cet essai.

[1] حنا *cyprus.* Voyez ma note[a], *t. II, p. 138.*

RECHERCHES

# RECHERCHES
# ASIATIQUES.

## I.

## OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES,

### FAITES

### AU FORT WILLIAM ET ENTRE MADRAS ET CALCUTTA,

Par le Colonel THOMAS D. PEARSE,

*Commandant de l'artillerie et Sous-commandant de l'armée du Bengale.*

JE demande à la Société la permission de lui communiquer des observations astronomiques que j'ai faites à diverses époques dans le fort William.

L'horloge dont je me suis servi depuis le mois de décembre 1775, est d'Ellicot; elle bat les secondes mortes : il y a une aiguille pour les minutes; et les heures tournent avec la plaque fixée à la roue des heures.

On peut alonger le pendule sans arrêter l'horloge, au moyen d'une vis qui soutient le ressort auquel le pendule est suspendu. Le pendule est décrit dans le 47.[e] volume des Transactions philosophiques, *page 479*. La boîte de l'horloge est solidement vissée dans le mur.

L'instrument des passages a été fait par Sisson : il a quatre pieds de longueur, et un double objectif. Cet instrument est supporté par deux barres de fer jointes à un châssis carré, qui est à deux pieds sous le plancher, enterré dans une maçonnerie de briques.

Les barres perpendiculaires sont protégées par une caisse de bois qui est assujettie à la maison, sans les toucher d'aucun côté.

Pour rectifier la lunette, je fis d'abord usage de la corniche de la maison du commandant. On plaça ensuite dans l'aire du fort, près du même endroit, une planche glissant dans une coulisse, avec une longue fente, derrière laquelle je pouvois poser une lumière, afin d'ajuster de nuit. Il y avoit aussi, à environ 1500 verges, sud, un autre objet dont je pouvois me servir pendant le jour; et l'un et l'autre avoient été fixés quand les passages à la lunette méridienne et les hauteurs correspondantes étoient d'accord : on les examinoit de temps en temps.

Je n'eus à ma disposition qu'un médiocre quart de cercle à mercure, de Hadley, jusqu'au mois de décembre 1776, où j'eus le bonheur d'acquérir un quart de cercle terrestre de 18 pouces, fait par Ramsden, avec un micromètre, pour sous-diviser le nonius. Cet instrument se vérifie par le retournement, et peut s'ajuster avec la plus grande exactitude. Mon premier télescope étoit un réflecteur de 18 pouces, fait par Gregory.

Au mois d'août 1777, j'obtins le réfracteur de M. Smith, fait par Dollond, avec un triple objectif, et un micromètre à double objectif. Je fis pour cet instrument un axe polaire de cuivre avec engrenage, et un cercle de déclinaison non divisé, qui a aussi une vis de rappel. Le télescope y étoit assujetti quand on se servoit du micromètre.

Je communique en même temps les observations faites principalement par moi-même, et par le lieutenant Colebrooke pour moi, afin de constater les longitudes et latitudes des lieux situés entre Madras et Calcutta.

Allant à Madras en 1782, je me servis d'un octant à mercure, de Hadley, que je vais décrire.

L'octant avoit un index de bois. Je séparai du bras la partie qui porte le miroir; je la mis sur le tour, et la tournai sur son propre centre. Elle étoit épaisse de trois seizièmes de pouce. L'épaisseur fut divisée en trois parties; j'amincis autour les deux extrémités de la pièce de bois, en sorte que cette pièce formât comme trois roues de différens diamètres, jointes ensemble sur leurs surfaces plates. Celle du milieu étoit la plus grosse; celle au-dessous, d'une grosseur approchante; et celle de dessus, la moindre des trois, et seulement égale à la plaque de cuivre sur laquelle le miroir étoit vissé.

Une plaque de cuivre, épaisse d'environ un dixième, assez large pour admettre une ouverture aussi large que la partie circulaire inférieure du bois tourné, et pour offrir une rainure large d'un demi-pouce, fut ensuite mise sur le tour, et j'y pratiquai un trou de cette dimension [a]. Elle avoit un bras sur le côté, aussi large que l'index.

On prépara aussi une seconde plaque semblable; mais l'ouverture étoit plus large, quoique moindre que la partie du milieu de la pièce de bois.

Celle-ci fut assujettie à l'octant par une goupille, et au-dessous, la plaque ayant l'ouverture plus petite. Comme ils s'ajustoient fort exactement, la plaque tournoit sur le bois autour du centre de l'octant, si celui-ci étoit tenu ferme; et tous deux tournoient sur la goupille du centre, si on les pressoit ensemble.

Celle des deux plaques qui avoit la plus large ouverture, fut ensuite couchée au-dessus du bois tourné, son centre coïncidant avec le centre commun. A l'extrémité du bras de bois de l'index, on retrancha, dessus et dessous et près du centre, une épaisseur égale à celle des plaques de cuivre. Le bras fut ensuite assujetti à l'octant, de la même manière qu'avant d'avoir été séparé du centre, et les plaques de cuivre furent forées et rivées.

Quand ces plaques étoient pressées ensemble, elles tenoient la pièce tournée comme dans une vis; quand on les séparoit par force, la

[a] C'est-à-dire, je creusai dans cette plaque de cuivre un trou rond, de dimension à recevoir la partie circulaire inférieure de la pièce de bois. (DELAMBRE.)

pièce tournée pouvoit se mouvoir indépendamment ; et il y avoit dans la direction du rayon deux vis, une au-delà du miroir, et une autre entre lui et le nonius. A cet effet, elles avoient des têtes en forme de bouton, et leurs tiges étoient aussi hautes que le sommet du miroir de l'index.

Au dos de l'octant, il y avoit une vis avec un bouton; le filet de la vis entroit dans la goupille du centre, et l'épaule pressoit la plaque qui maintenoit la goupille à sa place.

La vis du dos et les écrous de vis étant relâchés, on rendoit le miroir de l'index parallèle au verre de l'horizon ; ensuite on serroit les vis pour joindre le miroir à l'index comme avant le changement.

Pour étendre au besoin l'usage de l'octant, il fut scrupuleusement ajusté; puis l'index fut porté à $90^d$, et vissé au limbe ; après quoi, on força la vis postérieure de la goupille du centre, jusqu'à ce que la pièce de miroir fût tenue ferme par sa pression ; les écrous de vis étant ensuite relâchés, l'index fut reculé à $0^d$ et vissé au limbe. Tandis qu'il étoit dans cette position, on tourna de nouveau les écrous de vis qui assujettissoient la pièce de miroir à l'index, et, la vis postérieure étant relâchée, le miroir suivoit les mouvemens de l'index. Lorsqu'on en faisoit usage, l'index montroit l'angle qu'il falloit ajouter à $90^d$ pour avoir la distance angulaire.

Par ce moyen, je pouvois, avec l'octant, prendre des angles de $150^d$, et par conséquent, des hauteurs méridiennes jusqu'à $75^d$; et si l'on avoit pu faire glisser le verre horizontal et le télescope plus près du centre, l'usage de cet instrument auroit encore été plus étendu.

Il y a, dans le nouveau quart de cercle de Ramsden, une vis pour ajuster le verre horizontal et le rendre parallèle à l'autre. Tant que le miroir de l'index est perpendiculaire au limbe, tout cela est bien; mais s'il est incliné, aussitôt que l'index quitte $0^d$, il y a erreur dans les angles observés. Je le reconnus par expérience ; et je rectifiai en conséquence mes quarts de cercle, en tournant le verre horizontal autour de son axe; puis, ayant ajusté comme à l'ordinaire, je corrigeai l'erreur latérale, en faisant mouvoir les deux verres, au moyen

des vis qui servoient à les ajuster, et en partageant l'erreur entre eux. S'il y avoit encore une erreur latérale quand le verre horizontal étoit replacé dans sa première position, je répétois l'opération. Je ne trouve pas qu'il soit fait mention de cela dans aucune des instructions que j'ai vues sur la manière de se servir des instrumens de Hadley.

L'horizon étoit artificiel, inventé pour l'occasion; il consistoit dans un baquet de bois d'environ un demi-pouce, ou un peu plus, de profondeur, presque rempli de mercure, qui servoit à tenir à flot une plaque de verre épais, dont la superficie de dessous avoit été dépolie et noircie, afin de ne laisser paroître qu'une image. Cet appareil n'a pas besoin d'être ajusté; il faut simplement que le verre soit partout de la même épaisseur et uni. Celui dont je me servois, avoit fait partie d'un grand miroir brisé par accident.

La montre étoit un garde-temps, par Brookbank; elle va pendant qu'on la monte, et peut passer pour bonne, considérée comme objet de commerce envoyé dans l'Inde.

Le télescope avoit un double objectif, avec un pied de cuivre; il avoit été fait par Gregory; il grossit quatre-vingt fois : mais, comme tous ceux que j'ai vus de cet artiste, il avoit une tache obscure, et n'étoit pas également bon dans toute l'étendue de son champ.

Au retour, nous eûmes un quart de cercle terrestre, de quinze pouces de rayon, fait par B. Martin, et envoyé par la compagnie des Indes. M. Hurst en fit usage pour observer le passage de Vénus. On ne pouvoit pas le retourner; mais pour détruire les effets de la collimation et l'erreur du niveau, les latitudes sont toutes déterminées par des étoiles prises au nord et au sud de chaque lieu, comme on le verra par les observations.

T. D. PEARSE.

# OBSERVATIONS ASTRONOMIQUES FAITES À CALCUTTA,

Par T. D. P.

| DATES. | TEMPS APPARENT corrigé. | TEMPS donné par l'éphéméride. | LONGITUDE. | REMARQUES. |
|---|---|---|---|---|
| ***PREMIER SATELLITE DE JUPITER.*** | | | | |
| **IMMERSIONS.** | | | | |
| | H. M. S. | H. M. S. | H. M. S. | |
| 1774, 14 octobre.. | 12. 32. 25. | 6. 39. 00. | 5. 53. 25. | Jupiter presque vertical, et la lunette très-agitée. |
| 23......... | 8. 57. 15. | 3. 03. 17. | 5. 53. 58. | |
| 1776, 13 novembre. | 13. 58. 56,3. | 8. 04. 46. | 5. 54. 10,3. | |
| 29......... | 12. 09. 39. | 6. 15. 53. | 5. 53. 46. | |
| 6 décembre. | 14. 00. 32,6. | 8. 06. 38. | 5. 53. 54,6. | |
| 13......... | 15. 50. 59,3. | 9. 57. 02. | 5. 53. 57,3. | |
| 15......... | 10. 18. 31. | 4. 24. 35. | 5. 53. 56. | |
| 22......... | 12. 08. 47,6. | 6. 14. 50. | 5. 53. 57,6. | |
| 31......... | 8. 26. 54,1. | 2. 32. 49. | 5. 54. 05,1. | |
| 1777, 16 janvier... | 8. 51. 19,6. | 2. 57. 11. | 5. 54. 08,6. | |
| 27 décembre. | 9. 38. 58,8. | 3. 45. 01. | 5. 53. 57,8. | Triple objectif de Dollond. |
| **ÉMERSIONS.** | | | | |
| 1774, 29 décembre. | 11. 25. 47. | 5. 31. 52. | 5. 53. 45. | |
| 1777, 30 janvier... | 12. 36. 11,8. | 6. 42. 30. | 5. 53. 41,8. | |
| 1778, 15 mars.... | 8. 40. 49,6. | 2. 47. 41. | 5. 53. 08,6. | Triple objectif de Dollond. |
| 7 avril.... | 9. 00. 02,2. | 3. 07. 00. | 5. 53. 02,2. | |
| 14......... | 10. 56. 35,1. | 5. 03. 30. | 5. 53. 05,1. | |
| 1779, 3 mai..... | 12. 07. 38,8. | 6. 14. 37. | 5. 53. 01,8. | |
| ***SECOND SATELLITE.*** | | | | |
| **IMMERSIONS.** | | | | |
| 1776, 4 décembre. | 10. 53. 23,5. | 4. 58. 08. | 5. 55. 21,5. | |
| 11......... | 13. 25. 50,4. | 7. 30. 42. | 5. 55. 08,4. | |
| 18......... | 15. 58. 21. | 10. 03. 14. | 5. 55. 07,0. | |
| 29......... | 7. 48. 01,4. | 1. 52. 27. | 5. 55. 34,4. | |
| 1780, 11 juillet... | 9. 34. 17,3. | 3. 41. 33. | ........... | Il commence à sortir de dessous le disque à $9^h\ 27'\ 04''\ 3$, et il en est tout-à-fait hors à $9^h\ 28'\ 55''\ 3$. Triple objectif de Dollond. |

| DATES. | TEMPS APPARENT corrigé. | TEMPS donné par l'éphéméride. | LONGITUDE. | REMARQUES. |
|---|---|---|---|---|
| **ÉMERSIONS.** | | | | |
| | H. M. S. | H. M. S. | H. M. S. | |
| 1775, 29 décembre. | 8. 47. 47,7. | 2. 53. 18. | 5. 54. 23,7. | |
| 1777, 23 janvier. . . | 7. 32. 44,3. | 1. 37. 41. | 5. 55. 03,3. | |
| 29 avril. . . . . | 7. 20. 34,1. | 1. 25. 43. | 5. 54. 51,1. | |
| 6 mai. . . . . | 9. 59. 28,9. | 4. 04. 11. | 5. 55. 17,9. | |
| 1779, 8 mai. . . . . | 11. 45. 53,5. | 5. 52. 13. | 5. 53. 40,5. | Ici les tables paroissent avoir été corrigées. Triple objectif de Dollond. |
| ***TROISIÈME SATELLITE.*** | | | | |
| 1774, 10 novembre. | 13. 12. 30. | 7. 18. 17. | Émersion. | |
| 1775, 28 janvier. . . | 7. 28. 58,5. | 1. 33. 45. | Immersion. | |
| | 9. 04. 20. | 3. 07. 49. | Émersion. . . | Ja crus le voir environ une minute plutôt; mais il étoit si obscur, que je n'ai aucune certitude. |
| 1776, 3 novembre. | 10. 55. 20,2. | 5. 00. 14. | *Ditto.* | |
| 17. . . . . . . . | 15. 31. 51,3. | 9. 42. 37. | Immersion. | |
| 23 décembre. | 11. 10. 33,6. | 5. 19. 58. | *Ditto.* | |
| 1777, 28 janvier. . . | 10. 13. 13,2. | 4. 22. 53. | Émersion. | |
| 1778, 3 avril. . . . . | 9. 21. 24,9. | 3. 33. 12. | *Ditto* . . . . . . | Ja crois que je l'aurois vu plutôt, si je m'étois attendu que l'émersion auroit lieu à une plus grande distance que celle où paroissoit un satellite, ce qui arriva en effet. Triple objectif de Dollond. |
| 1779, 2 mai. . . . . | 8. 44. 37,5. 45. 26,5. | 2. 54. 27. | Immersion. . | Douteux. Je crus le voir; mais Jupiter étoit si brillant, qu'il éblouit ma vue. |
| | 11. 32. 80,6. | 5. 44. 27. | Émersion. | |
| ***QUATRIÈME SATELLITE.*** | | | | |
| 1776, 2 novembre. | 13. 23. 14,0. | . . . . . . . . . . . . | Émersion. | |
| 1777, 8 janvier. . . | 9. 28. 49,5. | . . . . . . . . . . . . | Immersion. | |
| 25. . . . . . . . . | 7. 23. 02,0. | . . . . . . . . . . . . | Émersion. . . | Pendant l'observation, il y avoit une très-petite étoile un peu à l'ouest du satellite le plus occidental. |
| 1778, 9 mai. . . . . | 8. 25. 13,0. | . . . . . . . . . . . . | *Ditto.* . . . . . | Triple objectif de Dollond. |

*Autres Observations de Jupiter et de ses Satellites.*

LE 22 novembre 1776, entre 9 et 10, je vis, à très-peu de distance de Jupiter, une très-petite étoile, qui n'étoit pas plus grosse qu'un satellite. En voici la configuration :

*

O . . . .

A $12^h 9' 39''$, elle se présentoit ainsi :

*

O . . .

c'est-à-dire que les deux satellites les plus extérieurs s'étoient avancés, et que Jupiter s'étoit reculé visiblement en ascension droite.

Le 30 novembre, la planète et l'étoile offroient cette apparence :

*

O . . . Ouest.

c'est-à-dire que l'étoile étoit au nord, distante du bord en déclinaison d'environ la quantité du plus petit axe. En ascension droite, l'étoile avoit avancé au-delà du centre de Jupiter d'environ un cinquième de son axe. Quelque temps après, je reconnus que le petit satellite qui étoit au-dessous du bord, s'étoit plongé dans le disque; et bientôt après je vis l'ombre de ce satellite sur la grande bande. Je vis l'ombre sortir du disque; et au bout d'une heure environ, le satellite sortit un peu au nord de la grande bande. Il fut pris note du temps; mais un accident a détruit le journal. Quand Jupiter passa le méridien, je ne pus voir l'étoile dans le télescope de passage; mais au bout d'environ 4 minutes, elle présentoit l'aspect que voici :

*

O. . . . Ouest.

c'est-à-dire qu'une ligne tirée de l'étoile au centre de Jupiter formoit avec la grande bande un angle que je jugeai d'environ 40 degrés; et

et dans cette direction, elle étoit distante du bord d'environ la quantité du plus petit axe, en sorte que Jupiter avoit rétrogradé d'environ les trois quarts de son diamètre depuis que j'avois commencé à le voir cette nuit-là jusqu'à ce qu'il eût passé le méridien.

Le 8 décembre 1776, un tremblement de terre fit arrêter mon horloge, et interrompit mes observations sur l'immersion du premier satellite de Jupiter.

Le 23 décembre 1776, émersion du premier satellite hors du disque.

| | Temps apparent corrigé. |
|---|---|
| L'ombre tournoit au milieu de la pointe de la grande bande, et y formoit une entaille visible à........ | $11^h$ 26′ 00″. |
| Elle étoit encore visible à........................ | 26. 05. |
| Elle disparut à............................. | 30. 50. |
| Satellite au bord du disque à................... | 53. 25. |
| Émersion en contact à.......................... | 58. 53. |

Le 25 janvier 1777, à $7^h$ 23′ 00″6, je vis une petite étoile un peu à l'ouest du satellite le plus occidental, moins brillante qu'aucun des satellites. Elle étoit à peine visible au moyen du réflecteur.

Elle présentoit l'aspect que voici :

Ouest ✱ . . . O ·

Le 26, je ne pus découvrir l'étoile à $7^h$ 11′.

Le 29 mai, le second satellite de Jupiter fit son immersion derrière le disque à $7^h$ 25′ 18″7.

Le 2 mai 1779, immersion du premier satellite de Jupiter dans le disque.

| | Temps apparent corrigé. |
|---|---|
| En contact................................. | $11^h$ 31′ 37″6. |
| Immersion douteuse......................... | 35. 19,6. |
| ——— certaine......................... | 35. 50,6. |

Si les immersions et les émersions de cette nature étoient calculées de manière à mettre les astronomes en état de les suivre, les satellites de Jupiter deviendroient plus utiles qu'ils ne sont, par rapport

aux longitudes par terre; et cela, soit que les calculs fussent exacts ou erronés.

Car je n'entends faire usage d'une immersion ou d'une émersion quelconque, que pour noter un instant propre à prendre la hauteur de Jupiter au lieu de l'observation.

Si les instrumens sont d'égale portée, et les yeux également bons, les hauteurs seront certainement prises au même instant par toutes les personnes qui observeront le même phénomène. Par-là, la distance de Jupiter au méridien de chacune d'elles sera connue à quelques secondes près, si nous supposons les latitudes connues d'avance.

Et si l'on pouvoit donner aux télescopes et aux quarts de cercle un grossissement assez fort pour qu'ils servissent à observer les satellites, un observateur isolé, en quelque endroit que ce fût, exécuteroit le tout sans embarras et sans difficulté; il n'auroit besoin que d'une montre commune, et d'un peu plus de patience qu'il n'en faudroit si la montre étoit parfaite et le calcul exact.

Mais en supposant les télescopes et les quarts de cercle tels qu'ils sont, et deux observateurs dans chaque endroit, l'un occupé du satellite et l'autre du quart de cercle, le second doit garder soigneusement le disque de Jupiter sur la ligne de hauteur, jusqu'à ce que l'autre lui dise de s'arrêter; ce qui doit avoir lieu au moment où se fera l'observation du phénomène attendu.

De cette manière, un degré de longitude peut être observé avec autant de précision qu'un degré de latitude; et c'est ce que je me propose de faire, dès que je me serai procuré l'instrument nécessaire.

*REMARQUES sur quelques Observations erronées du premier Satellite de Jupiter.*

En 1778, je m'aperçus que lorsque Jupiter est près de l'opposition, l'on ne peut s'en rapporter aux observations, et que le satellite disparoît sans changer de couleur. La même chose arriva en 1779, 1780 et 1784, à Bimulwilsa; c'est pourquoi j'ai marqué les dates de ces observations, réduites en temps apparent, d'après la quantité

connue dont l'horloge différoit du temps moyen. L'instrument des passages fut examiné à l'aide d'étoiles qui passent au zénith, d'autres étoiles boréales et australes, et par des hauteurs correspondantes ; et je trouvai toujours qu'il étoit aussi exactement dans le méridien qu'il pouvoit y être.

Le 3 mars 1779, j'observai $\nu$ et $\mu$ des Gémeaux ; et la déviation fut la même que celle des passages du Soleil, les 23 février et 5 mars. Dans l'observation de la Lune, faite le 23 novembre suivant, l'exactitude de sa position fut constatée, en sorte que les temps étoient bons ; et les erreurs proviennent de quelque chose qui tient au satellite ou à la planète. Peut-être l'atmosphère de Jupiter est assez dense pour empêcher le passage de la lumière diminuée aussitôt après le commencement d'une éclipse, ou même avant. Si cela est, ces observations peuvent tendre à éclaircir ce point, et à mesurer l'étendue de cette atmosphère.

| DATES. | TEMPS APPARENT corrigé. | ÉPHÉMÉRIDES. | REMARQUES. |
|---|---|---|---|
| | H. M. S. | H. M. S. | |
| 1778, 4 février..... | 7. 51. 10,3. | 1. 58. 08. | |
| 1779, 23.......... | 9. 02. 51,0. | 3. 10. 01. | |
| 2 mars...... | 10. 58. 15. | 5. 05. 17. | Ces deux furent observées à Dumdum, mais le temps fut pris sur l'instrument des passages avec une montre comparée à l'horloge immédiatement avant et après l'observation. |
| 9.......... | 12. 53. 08. | 7. 01. 07.... | |
| 11.......... | 7. 20. 35,3. | 1. 30. 10.... | |
| 1780, 13 mars....... | 10. 10. 47,7. | 4. 20. 23. | |

Toutes ces observations furent faites avec le triple objectif de Dollond.

### *Observations de Vénus.*

Le 2 janvier 1776, à $7^h\ 55'$ du matin, je mesurai la distance de Vénus au Soleil, $46^d\ 32'$.

J'appris que les habitans la voyoient avec étonnement ; mais je

ne la voyois pas à l'œil nu. Elle paroissoit aussi brillante que Capella dans la petite lunette de mon quart de cercle de Hadley.

| | Temps apparent corrigé. | | |
|---|---|---|---|
| Le 1.er juillet 1777, Vénus passa au méridien à..... | 21h | 30' | 41"5. |
| Le 14, Vénus fut visible à l'œil nu, et le fut ainsi pendant trois jours. Passage au méridien........ | 21. | 01. | 02,0. |

*Distances du Soleil, mesurées avec un quart de cercle de Hadley.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Bord occidental, 41d 57'..................... | 21h | 21' | 58"5. |
| *Ditto* oriental, 42. 29..................... | | 25. | 08,5. |
| Le 15, passé le méridien..................... | 20. | 59. | 29. |
| Le 16, *ditto*............................. | | 58. | 08,5. |

Le 17, encore visible.

*Distances mesurées comme ci-dessus.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Du bord le plus prochain, 42d 31'............. | 0h | 08' | 10" |
| Du plus éloigné, 43. 05............. | 0. | 12. | 14. |

Le 18 mars 1780, appulse de Vénus à Mars.

| Pouces. | non. | distances. | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 2,45. | 3. = | 15' 17"2..................... | 7h | 39' | 33"9. |
| 2,45. | 8. = | 15. 20,9..................... | | 44. | 33,9. |
| 2,45. | 5. = | 15. 18,7..................... | | 49. | 33,9. |

*N. B.* L'échelle du micromètre est divisée en vingtièmes de pouce, et le nonius sous-divise chacun de ces vingtièmes en vingt-cinquièmes.

Le lendemain matin, les diamètres du Soleil furent mesurés.

| | Pouces. | non. |
|---|---|---|
| Horizontal...................... | 5,15. | 17,25. |
| Vertical........................ | 5,10. | 21. |
| Terme moyen.................... | 5,15. | 06,625. |
| Erreur du micromètre.............. | + | 4. |
| | 5,15. | 10,625. |

Le diamètre du Soleil pris dans l'éphéméride, 32' 11"6; c'est d'après cela que les distances furent calculées.

Le 19 mars, différence des déclinaisons et des ascensions droites.

| Pouces. non. | | | | |
|---|---|---|---|---|
| 4,20. 00. = 26′ 08″7 | à .................. | 7h | 41′ | 51″4. |
| Mars passa le fil vertical | à .................. | | 43. | 09,4. |
| Vénus, *ditto* ........ | à .................. | | 45. | 16,4. |

Mars étoit au sud de Vénus.

## *OBSERVATIONS DE MARS.*

Appulse de Mars à κ de la Balance.

| Pouces. non. distances. | | | |
|---|---|---|---|
| 1,00. 19. = 6′ 18″5 ...................... | 10h | 50′ | 05″ |
| 1,00. 17. = 6′ 17,0 ...................... | 10. | 58. | 05. |

L'étoile étoit à l'ouest de Mars.

## *OBSERVATIONS DE LA LUNE.*

Le 12 janvier 1775, occultation d'Aldébaran.

Immersion .................................. 8h 54′ 55″

Je crois que la montre étoit réglée par des hauteurs correspondantes; mais j'ai perdu le livre où fut fait l'enregistrement, et je n'ai qu'une copie de mes observations pour me servir de registre de celle-ci et de la suivante.

Le 15 février, éclipse de lune.

Fin............. 10h 15′ 00″5, temps apparent corrigé.

Le 3 mars 1776, occultation de Régulus.

Comme je n'avois pas d'éphéméride pour l'instant, l'observation fut accidentelle, et je ne m'y trouvai pas préparé. L'instrument des passages n'étoit dressé que depuis peu, et on ne s'en étoit pas beaucoup servi; mais c'étoit pour lors la seule ressource. En conséquence, il fut ajusté exactement, quant au niveau et aux fils; mais il n'étoit pas précisément dans le méridien. C'est pourquoi je pris les passages de plusieurs étoiles pour déterminer la position de l'instrument; et son erreur étant connue, les temps pouvoient être corrigés par une règle très-aisée, que voici : Soit $x$ l'erreur en secondes à l'horizon, $a$ et $b$

les sinus des distances zénith de deux étoiles, $A$ et $B$ les sinus des distances polaires, $d$ la différence des erreurs de l'horloge, ainsi qu'elle a été trouvée par le passage observé et calculé de ces deux étoiles. Donc $\frac{x\,a}{A}$ sera l'espace à l'équateur pour l'équation, afin de corriger l'un, et $\frac{x\,b}{B}$ le même pour l'autre ; et leur somme à tous deux sera égale à $d \times 15$, ou, ce qui est la même chose, $\frac{x\,a}{15\,A} + \frac{x\,b}{15\,B} = d$, ce qui donne pour tous les petits angles [a] : $x = \frac{15 \times d \times A\,B}{a\,B + b\,A}$.

$\zeta$ et $\gamma$ du Lion étoient les deux étoiles auxquelles on devoit surtout se fier, tant pour corriger le temps que pour reconnoître la position de la lunette, parce qu'elles passent presque à d'égales distances du zénith, en sorte que le terme moyen des corrections qu'elles donnoient pour l'horloge, approcheroit tellement de la vérité, qu'aucune horloge inventée jusqu'à ce jour ne pourroit indiquer la différence.

La différence de leurs erreurs étoit de 5″6 ; et de là l'erreur de l'instrument des passages n'étoit que de 1246″16 à l'horizon, et la distance des fils du télescope est de 1478″.

[a] Cette formule est bonne pour le cas présent, parce que l'une des étoiles passoit entre le zénith et l'équateur, et l'autre entre le zénith et le pôle. A l'ordinaire, ce seroit la différence des corrections qui seroit égale à $15\,d$; et l'on auroit : $x = \frac{15\,d - A\,B}{b\,A - B\,a}$. (DEL.)

| 3 MARS. | Temps du passage à travers les fils du milieu. | ÉQUATION pour l'erreur de l'instrument. | PASSAGE PAR CALCUL. | ERREUR DE L'HORLOGE. |
|---|---|---|---|---|
| ☽ bord occidental | 10. 58. 19,5. | — 15,08. | | |
| η du Lion | 11. 01. 45. | — 7,16. | 10. 54. 56,8. | 6. 41,04. |
| α d'*idem* | 03. 11. | — 14,07. | 56. 15,9. | 6. 41,03. |
| ζ septentrionale | 10. 33. | | | |
| ζ méridionale | 10. 39. | + 3,01. | 11. 04. 00,6. | 6. 41,41. |
| γ méridionale | 14. 04. | | | |
| γ septentrionale | 14. 08. | — 2,59. | 07. 24. | 6. 41,41. |
| δ de la grande Ourse | 13. 08. 48. | + 92,27. | 13. 03. 43,9. | 6. 36,37. |
| ε d'*idem* | 48. 40. | + 92,01. | 43. 34. | 6. 38,00. |
| Immersion | 14. 02. 39,5. | | | |
| L'émersion avoit eu lieu, mais je ne la vis pas. | 52. 30. | | | |

Le 6 mars, hauteurs correspondantes avec un quart de cercle de Hadley, garni d'un horizon artificiel.

| Quart de cercle | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| 30$^d$ 00′ | Levant.. — | 20$^h$ | 29′ | 41″. | |
| | Couchant — | 27. | 42. | 30. | 6. 05,5. |
| 30. 30. | Levant.. — | 20. | 32. | 14. | |
| | Couchant — | 27. | 39. | 56. | 6. 05,0. |
| | | | | Moyenne | 6. 05,25. |
| | Équation des hauteurs correspondantes | | | | 7,10. |
| | | | | | 5. 58,15. |

Cette équation, comparée avec l'erreur de l'horloge concernant ζ et γ, montre qu'elle retardoit de 17″06 par jour. Sur ce pied, au temps où ε de la grande Ourse passa le méridien, elle devoit avoir perdu 1″95, et l'erreur par ε doit avoir été de 6′ 39″4. La différence n'est que de 1″4; ce qui ne surpasse point les erreurs que l'on peut commettre dans l'observation des étoiles à grande déclinaison[a].

[a] On pourroit ajouter qu'une partie de cette erreur peut avec raison être rejetée sur les catalogues d'étoiles. (DELAMBRE.)

*RÉSULTAT.*

| | Temps apparent corrigé. | | |
|---|---|---|---|
| Le bord occidental de la Lune passa au méridien à... | 10$^h$ | 51′ | 23″. |
| Régulus ................................ | | 56. | 15,5. |
| Immersion ................................ | 13. | 56. | 00,15. |

Et l'immersion se fit en moins de 50′ [a].

Le 30 juillet 1776, éclipse de lune.
Commencement d'obscurité totale.

| | Temps apparent corrigé. | | |
|---|---|---|---|
| A l'œil nu................................ | 17$^h$ | 00′ | 49″. |
| Au télescope................................ | | 01. | 16. |

Les nuages empêchèrent la suite des observations.

Le 20 janvier 1777, occultation de ζ des Gémeaux par la Lune.

| | Temps apparent corrigé. | | |
|---|---|---|---|
| Immersion ................................ | 13$^h$ | 37′ | 38″6. |

Le 23 janvier, éclipse de lune.

| | Temps apparent corrigé. | | |
|---|---|---|---|
| Commencement de l'éclipse.................. | 8$^h$ | 41′ | 21″7. |
| Ombre bien terminée....................... | | 44. | 33,7. |
| Mer des humeurs touchée.................... | | 49. | 13,7. |
| Grimaldi *ditto*............................ | | 50. | 43,7. |
| Grimaldi passé............................ | | 53. | 18,7. |
| Mer des humeurs, *ditto*..................... | | 53. | 33,7. |
| Cercle obscur de Tycho touché............... | | 56. | 13,7. |
| Disque de Tycho, *ditto*..................... | | 56. | 40,7. |
| Copernic, *ditto*.................... ........ | 9. | 26. | 28,7. |
| *Ditto*, passé.............................. | | 33. | 23,7. |

*SORTIE.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Copernic passé ................. .......... | 10$^h$ | 12′ | 58″5. |
| Grimaldi, *ditto*............................ | | 21. | 23,5. |
| Mer des humeurs touchée.................... | | 36. | 17,5. |
| Aristée passé............................ | | 37. | 33,5. |
| Mer des humeurs, *ditto*..................... | | 47. | 23,5. |

[a] Expression amphibologique ; mais comme cette remarque ne peut être d'aucune utilité, il est assez inutile de chercher le vrai sens. (DEL.)

Régiomontanus,

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Régiomontanus, *ditto* | 11$^h$ | 00' | 08",5. |
| Disque de Tycho | | 02. | 33,5. |
| Cercle obscur de Tycho passé | | 05. | 38,5. |
| Vendelin, *ditto* | | 12. | 23,5. |
| Il ne reste qu'une foible pénombre | | 32. | 25,5. |
| Le bord est redevenu clair. Fin | | 33. | 33,5. |
| Le bord occidental de la Lune passe le méridien | 12. | 03. | 22,7. |
| Bord occidental, *ditto* | | 05. | 38,2. |

Les temps sont ceux de l'extrémité de l'ombre, à moins que la chose ne soit exprimée autrement.

Le 13 février 1777, occultation de $\mu$ de la Baleine.

| | Temps apparent corrigé. |
|---|---|
| Immersion | 7$^h$ 53' 46",7. |

Je fus très-certain de l'immersion. Cinq secondes auparavant, l'étoile commença de changer de couleur et de perdre sensiblement sa lumière : une seconde avant l'immersion, elle étoit beaucoup plus large et plus rouge qu'auparavant, et la lumière étoit plus foible.

Ceci vient à l'appui de l'hypothèse d'une atmosphère autour de la Lune, qui néanmoins ne s'étend pas à une grande distance. On l'a révoquée en doute, et je crois qu'elle n'est pas encore généralement admise. Mais un habitant de la Lune peut également douter que nous ayons une atmosphère [a]. En effet, si, dans toute son étendue, supposée de 45 milles, sa densité étoit la même qu'à la surface de la terre, ce qui n'est pas, elle ne *sous-tendroit* pas une minute, puisque la terre a 8000 milles de diamètre, et que la plus grande parallaxe n'est que de 62'.

Le 16 mai 1777, appulse de la Lune à $\gamma$ du Scorpion.

| | Temps apparent corrigé. |
|---|---|
| Le bord oriental de la Lune passa au méridien à | 7$^h$ 59' 50",1. |
| $\gamma$ du Scorpion, *ditto* | 8. 00. 02,1. |

[a] Il n'y a aucune parité, puisque la réfraction horizontale produite par l'atmosphère de la Lune n'est pas la millième partie de la réfraction que produit l'atmosphère de la Terre, et que l'atmosphère de la Lune, si elle existe, est d'une rareté extrême, et supérieure à celle que nous formons dans nos meilleures machines pneumatiques. *Voyez* l'Exposition du système du monde, par le C.$^{en}$ Laplace, 2.$^e$ édit., *p.* 27. (DEL.)

D'après l'arc de l'instrument des passages, l'étoile étoit à 10′ du bord.

Le 1.er mai 1779, appulse de la Lune à Mars et Saturne.

Ayant amené le limbe de la Lune à suivre un fil de déclinaison,

| | Temps apparent corrigé. |
|---|---|
| Le bord oriental passa le fil vertical à .............. | 10h 23′ 09″5. |
| Saturne, *ditto* .............................. | 10. 23. 21,5. |

Saturne ne vint pas dans l'échelle du micromètre.

Pour les ascensions droites,

| | | Temps apparent corrigé. |
|---|---|---|
| Mars .................. | passèrent au méridien à . | 12h 55′ 42″. |
| Saturne.................. | | 56. 34. |
| Le bord oriental de la Lune... | | 57. 36. |

*Distances de la Lune et de Mars.*

| Pouces. | non. | | | Temps apparent corrigé. |
|---|---|---|---|---|
| 4,70. | 08,5. | = 28′ 40″3. | moyenne de trois temps et de la même mesure. | 13h 18′ 42″5. |
| 4,65. | 21. | = 28. 31,1. | | 26. 34,5. |
| 4,65. | 15. | = 28. 26,7. | | 31. 53,5. |
| 4,65. | 21. | = 28. 31,1. | | 36. 49,5. |
| 4,70. | 05. | = 28. 37,7. | | 41. 06,5. |

Le 3 mai 1779, appulse de la Lune à B du Serpent.

*Différence de déclinaison.*

| Pouces. | non. | | Temps apparent corrigé. |
|---|---|---|---|
| 4,70. | 17. | = 28′ 09″9........................ | 10h 22′ 51″1. |

*Examen du Micromètre.*

| | Pouces. | non. |
|---|---|---|
| 1.er mai 19h 29′ moindre diamètre du soleil............... | 5,2. | 13. |
| De nouveau...................... | 5,2. | 15. |
| Plus grand diamètre.................. | 5,2. | 23. |
| De nouveau...................... | 5,2. | 24. |
| Diamètre moyen ....... | 5,2. | 17,5. |

Le nonius divise un 20.e de pouce en 25 parties.

Les zéros étoient d'accord quand les limbes coïncidoient.

L'éphéméride donne 15′ 54″6 pour le demi-diamètre : ainsi une partie du nonius est égale à 0″7294.

Le 23 novembre 1779, éclipse de lune.

| | | | Temps apparent corrigé. |
|---|---|---|---|
| Commencement | 12$^h$ | 02′ | 33″0. |
| Ombre bien terminée | | 03. | 36,0. |
| Aristarque | | 10. | 37,9. |
| Ile des vents | | 14. | 32,9. |
| Copernic | | 21. | 18,9. |
| Mer des vapeurs | | 32. | 07,8. |
| Tache brillante dans la mer des vapeurs | | 34. | 27,7. |
| Disque de Tycho touché | | 35. | 29,7. |
| Mer de sérénité, *ditto*, le bord | | 35. | 47,7. |
| Tycho passé | | 36. | 52,7. |
| Mer de la tranquillité touchée | | 40. | 17,6. |
| Ariadée | | 41. | 37,6. |
| Mer de sérénité passée | | 44. | 07,6. |
| Macrobe | | 51. | 37,5. |
| Mer des crises touchée | | 52. | 37,5. |
| *Ditto*, passée | | 56. | 40,4. |
| Obscurité totale à l'œil nu | 13. | 00. | 37,5. |
| Au télescope | | 01. | 41,3. |
| *Ditto*, fin au télescope | 14. | 40. | 13,3. |
| A l'œil nu | | 41. | 16,3. |
| Grimaldi passé | | 43. | 06,3. |
| Aristarque | | 50. | 42,2. |
| Ile des vents touchée | | 53. | 46,2. |
| Passée | | 54. | 20,2. |
| Copernic | 15. | 02. | 44,1. |
| Disque de Tycho touché | | 04. | 56,0. |
| Passé | | 06. | 23,0. |
| Mer des crises touchée | | 32. | 22,7. |
| Passée | | 35. | 55,7. |
| Mer de la fécondité passée | | 37. | 23,6. |
| Fin au télescope, douteuse | | 39. | 45,6. |
| Certaine | | 42. | 00,6. |

Les temps apparens notés dans ces observations ont été calculés d'après les temps moyens, la différence de l'horloge au temps moyen

étant appliquée aux heures indiquées par l'horloge ; et comme la différence ou l'équation étoit donnée par l'instrument des passages, voici un examen de sa position :

| | | PASSAGES sur le fil du milieu de l'horloge. | DIFFÉRENCE entre l'horloge et le temps moyen. |
|---|---|---|---|
| 22 Nov. | Premier bord du soleil. . | 23h 42' 34". | |
| | Deuxième bord . . . . . . | 44. 53. | |
| | Centre . . . . . . . . . . . . | 23. 43. 43,5. | |
| | Équation de temps . . . . | 0. 13. 19,5. | — 2' 57" à ajouter à toutes les heures de passage. |
| 23 Nov. | α du Belier . . . . . . . . . | 9. 42. 02. | |
| | Bord occid. de la Lune . | 11. 38. 28. | |
| | Bord orient. de la Lune. | 40. 51. | |
| | Rigel . . . . . . . . . . . . . . | 12. 50. 41. | |
| | La Guerrière . . . . . . . . | 13. 00. 01. | |
| | Castor . . . . . . . . . . . . . | 15. 06. 51. | |
| | Procyon . . . . . . . . . . . . | 14. 05. | |
| 1.er Déc. | Bord occident. du soleil. | 23. 45. 26. | |
| | Bord oriental . . . . . . . . | 47. 47. | |
| | Centre . . . . . . . . . . . . | 23. 46. 36,5. | |
| | Équation de temps . . . . | 10. 17,7. | — 3' 05"8. |

*Hauteurs égales avec le quart de cercle qui n'a qu'un fil.*

1.er DÉCEMBRE.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Matin. | Bord supérieur . . . . . . . . . . | 20h 16' 41". | 20h 23' 47". |
| | Bord inférieur . . . . . . . . . . | 20. 19. 38,5. | 20. 26. 46,5. |
| Soir. . | Bord inférieur . . . . . . . . . . | 27. 13. 27. | 27. 06. 17. |
| | Bord supérieur . . . . . . . . . . | 27. 16. 23. | 27. 09. 19. |
| Centre . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . | | 23. 46. 32,4. | 23. 46. 32,4. |
| Équation des hauteurs égales . . . . . | | . . . . . . . . . . . . | + 4,37. |
| | | | 23. 46. 36,77. |

| | Temps apparent corrigé. | | |
|---|---|---|---|
| Le 18 février 1780, le bord oriental de la Lune passa au méridien à | 10h | 39′ | 31″6. |
| Le 15 avril, le bord occidental de la Lune passa au méridien à | 9. | 17. | 34. |

Le 5 août, appulse de la Lune à Jupiter.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le bord occidental de la Lune passa au cercle horaire à | 7. | 14. | 44. |
| Le bord occidental de Jupiter | | 14. | 48. |
| Le bord oriental de Jupiter | | 14. | 50. |
| Le centre | | 14. | 49. |
| Le bord occidental de la Lune | | 00. | 53. |
| Le centre de Jupiter | | 25. | 06. |
| Lune | | 25. | 19. |
| Le centre de Jupiter | | 42. | 31. |
| Lune | | 43. | 08. |
| Jupiter | | 51. | 21. |
| Lune | | 52. | 15. |
| Jupiter | 8. | 42. | 22. |
| Lune | | 44. | 42. |

La différence de déclinaison entre Jupiter et la corne la plus prochaine de la Lune étoit de 9′ 01″4 à...... 7. 28. 40.

*Distances des bords.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 14′ 33″2 à | 7. | 32. | 12. |
| 15. 01,5 | | 35. | 36. |
| 15. 32,7 | | 38. | 51. |
| 16. 25,9 | | 44. | 31. |
| 17. 06,5 | | 48. | 16. |
| 30. 58,6 | 8. | 35. | 49. |

*DÉTAIL des Observations faites pour déterminer la latitude de la porte de la Trésorerie, au fort William dans le Bengale.*

| | À L'EST. | À L'OUEST. | HAUTEUR moyenne ou observée. | ÉQUATIONS. Refraction. | Aberration. | Nutation. | HAUTEUR corrigée. | DÉCLINAISON. | LATITUDE. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | D. M. S. | D. M. S. | D. M. S. | S. | S. | S. | D. M. S. | D. M. S. | D. M. S. |
| γ du Taur.. | 89. 57. 37,3 | 89. 58. 16. | 89. 57. 56,6 | * 0. | + 2,34 | — 0,43 | 89. 57. 54,7 | 22. 30. 56,4. | 22. 33. 01,7 |
| τ d'*idem*... | 88. 41. 47. | 88. 42. 28. | 88. 42. 07,5 | — 1,2. | + 0,82 | — 0,63 | 88. 42. 06,5 | 21. 15. 26,2. | 19,7 |
| ο d'*idem*... | 89. 09. 49,7 | 89. 11. 04. | 89. 10. 26,9 | 0,7. | + 0,95 | — 0,39 | 89. 10. 25,1 | 21. 43. 46,5. | 21,4 |
| ζ d'*idem*... | 88. 25. 48,8 | 88. 26. 45,0 | 88. 26. 16,9 | 1,4. | + 0,7. | + 0,7. | 88. 26. 16,9 | 20. 59. 23. | 06,1 |
| 132 d'*idem*. | 88. 05. 07,9 | 88. 04. 17. | 88. 04. 42,5 | 2,9. | + 1,11 | + 1,05 | 88. 04. 41,8 | 24. 28. 25,9. | 07,7 |
| η des Gém.. | 89. 18. 11,7 | 89. 17. 08. | 89. 17. 39,8 | 0,6. | + 0,16 | + 1,49 | 89. 17. 39,8 | 23. 15. 25,3. | 05,1 |
| μ d'*idem*.. | 89. 57. 17,3 | 89. 55. 58,0 | 89. 56. 37,6 | ** 0. | + 0,44 | + 2,03 | 89. 56. 40,4 | 22. 36. 37,7. | 13,1 |
| γ d'*idem*... | 87. 46. 28,2 | 87. 47. 17. | 87. 46. 52,6 | 2,2. | + 0,84 | + 2,6. | 87. 46. 53,8 | 20. 20. 00,3. | 0,62 |
| | | | | | | | | Moyenne... | 22. 33. 09,4 |
| Aldébaran.. | 83. 29. 09,7 | .......... | .......... | 6,7. | + 0,82 | — 0,63 | 89. 29. 03,2 | 16. 02. 58. N. | 22. 33. 54,8 |
| Rigel...... | 58. 57. 52,2 | .......... | .......... | 33,7. | — 5,1. | + 0,12 | 58. 57. 13,8 | 8. 28. 15,9. S. | 34. 30,3 |
| α d'Orion.. | 74. 47. 00. | .......... | .......... | 15,3. | — 2,2. | + 1,28 | 74. 46. 43,8 | 7. 20. 57. N. | 34. 13,8 |
| γ des Gém.. | 84. 00. 29,9 | .......... | .......... | 6,0. | + 2,5. | + 2,00 | 84. 00. 28,4 | 16. 34. 11. N. | 33. 47,6 |
| Sirius..... | 51. 00. 43,5 | .......... | .......... | 45,5. | + 4,6. | — 2,75 | 51. 00. 00. | 16. 25. 04,3. S. | 34. 15,7 |
| | | | | | | | | Moyenne... | 22. 34. 07,4 |
| La Chèvre.. | .......... | 66. 47. 18. | .......... | 23,5. | + 6,8. | — 0,06 | 66. 47. 00,3 | 45. 45. 12,5. | 22. 32. 12,8 |
| β du Taur.. | .......... | 84. 08. 43. | .......... | 5,6. | + 2,4. | + 0,37 | 84. 08. 40,2 | 28. 24. 08. | 48,2 |
| 136 d'*idem* | .......... | 84. 59. 37,1 | .......... | 4,8. | + 1,2. | + 1,2. | 84. 59. 34,7 | 27. 32. 27,1. | 01,8 |
| θ du Cocher | .......... | 75. 21. 42,8 | .......... | 15,0. | + 2,4. | + 1,2. | 75. 21. 31,4 | 37. 10. 34. | 05,4 |
| ι des Gém.. | .......... | 87. 12. 30. | .......... | 2,9. | — 0,4. | + 2,6. | 87. 12, 29,3 | 25. 19. 52,4. | 11,7 |
| | | | | | | | | Moyenne... | 22. 32. 16. |
| | | | | | | | | Moyenne des deux derniers totaux................. | 22. 33. 11,7 |
| | | | | | | | | Double erreur de la collimation, ou différence des deux derniers totaux................. | 1. 51,4 |
| | | | | | | | | Latitude d'après la totalité des Observations........... | 22. 33. 10,55 |

* A l'est, le 15 janvier 1779, le baromètre étant à 30°05, et le thermomètre à 63°5.

** A l'ouest, le 19 janvier, le baromètre étant à 30°05, et le thermomètre à 65°. C'est d'après ces hauteurs qu'on a calculé les réfractions.

## TRIVATOURE.

### *Observations par T. D. P.* 1783.

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| ⊙ au méridien, 5 décembre .... | 23h | 33′ | 52″5. | retard | 26′ | 07″5. |
| ⊙ au méridien, 6 décembre .... | 23. | 35. | 53,1. | retard | 24. | 06,9. |
| Avance en un jour ............. | | | | | 2. | 00,6. |

On a tenu compte de l'équation des hauteurs égales.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Le 6 décembre, suivant la montre, émersion à ............... | 6h | 31′ | 53″. | | | |
| Retard à midi ............... | + | 26. | 07,3. | | | |
| Avance jusqu'à l'observation ..... | | — | 34,4. | | | |
| Émersion .................. | 6. | 57. | 25,9. | | | |
| Éphéméride ................ | 1. | 36. | 52,0. | | | |
| Longitude en temps .......... | 5. | 20. | 33,9. | | | |
| en degrés .......... | 80d | 08′ | 28″5. | | | |
| Le soleil au méridien, 28 décemb. | 23. | 26. | 37. | | | |
| Équation des hauteurs égales .... | | — | 1,9. | | | |
| | 23. | 26. | 35,1. | retard | 33′ | 24″9. |
| Le soleil au méridien, 30 décemb. | 23. | 23. | 40,3. | | | |
| Équation des hauteurs égales ..... | | — | 1,9. | | | |
| | 23. | 23. | 38,4. | retard | 36. | 21,6. |

La montre retarde de 88″,4 par jour.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le 29 décembre, suivant la montre, émersion à .... | 6h | 27′ | 07″. |
| Retard à midi .............................. | | 33. | 24,9. |
| Variation dans l'intervalle, à raison de 88″,4 par jour .. | | | 25,8. |
| Émersion .................................. | 7. | 00. | 57,7. |
| Éphéméride ................................ | 1. | 40. | 44,0. |
| Longitude en temps ......................... | 5. | 20. | 13,7. |
| en degrés ......................... | 80d | 03′ | 24″6. |
| Terme moyen des deux longitudes. | 80. | 05. | 56,5. |

La distance du pavillon du fort, au lieu de l'observation à Trivatoure, fut déterminée par une longue base mesurée dans les sables, et en prenant des angles pour les calculs trigonométriques.

| | |
|---|---|
| Pavillon de Madras, distance............... | 2787,1 pieds. |
| Direction............................ | S. 10. 33,50 O. |
| Ce qui donne une différence de longitude de.. | 50″5. |
| Latitude ............................ | 4′ 30,7. |

## VIPERI.

Ayant emprunté le quart de cercle dont M. Hurst s'étoit servi lors du passage de Vénus, je fus prié de ne point changer sa ligne de collimation, jusqu'à ce que j'eusse déterminé la quantité d'erreur; ces observations sont dans les tables de latitude. On s'est servi de cet instrument dans les opérations topographiques à Calcutta.

Comme j'avois intention d'observer dans cet endroit, j'en déterminai la distance au fort avec autant d'exactitude qu'il me fut possible, à l'aide de la trigonométrie. Voici le résultat :

| | |
|---|---|
| Pavillon de Madras, distance.................. | 8072,2 pieds. |
| Direction............................. | S. 23. 15,00 E. |
| Ce qui donne une différence de latitude de........ | 31″5. |

## MADRAS.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Latitude de Trivatoure, *voyez* la table........... | 13$^d$ | 09′ | 00″4. |
| Madras est au sud de...................... | — | 4. | 30,7. |
| Latitude de Madras........................ | 13. | 4. | 29,7. |
| Latitude de Viperi, *voyez* la table.............. | 13. | 05. | 05,4. |
| Madras est au sud de...................... | | — | 31,5. |
| Latitude de Madras........................ | 13. | 04. | 33,9. |
| Moyenne 13. 04. 31,8. | | | |
| Longitude de Trivatoure, moyenne............. | 80. | 05. | 56,5. |
| Madras est à l'ouest de..................... | — | 00. | 50,5. |
| Longitude de Madras...................... | 80. | 05. | 06,0. |

WUNGOLE,

## WUNGOLE, vulgairement appelé ONGOLE.

### *Observations par T. D. P.* 1782.

14 novembre, doubles hauteurs du pôle, avec le petit sextant fait par Ramsden, et l'horizon artificiel.

| Montre. | Angles. | |
|---|---|---|
| 9. 16. 12. | 34. 45. 30. | Ces angles furent pris avec le petit sextant. |
| 21. 00. | 47. 30. | |
| 31. 00. | 45. 30. | |
| 49. 00. | 46. 30. | Celui-ci fut pris avec le grand sextant. |
| 9. 29. 18. | 34. 46. 15. | |
| | 17. 23. 08. | |
| | + 2. 40. | Réduction au méridien. |
| | — 2. 58. | Réfraction. |
| | 17. 22. 50. | Hauteur méridienne. |
| | 1. 51. 13. | Distance polaire. |
| | 15. 31. 37. | Latitude. |

Le 16 novembre, avec l'octant, doubles hauteurs du Soleil.

| | Bord supérieur. | Bord inférieur. |
|---|---|---|
| 12. 00. 28. | 111$^d$ 51′ 00″ | |
| 2. 24. | 54. 00. | |
| 4. 14. | | 110$^d$ 48′ 20″ h. mérid. |
| 5. 41. | 111. 56. 00. h. mérid. | |
| 6. 36. | | 110. 47. 00. |

| | |
|---|---|
| Hauteur observée.................. | 55. 41. 05. |
| Réfraction et parallaxe............ | — 34. |
| Hauteur méridienne corrigée.......... | 55. 40. 31. |
| Déclinaison.................... | S. 18. 49. 05. |
| Co. latitude.................... | 74. 29. 36. |
| Latitude...................... | 15. 30. 24. |

1784. La latitude observée par T. D. P. ( *voyez* le détail des observations ) étoit de 15$^d$ 29′ 16″.

Je n'insère ceci que pour montrer l'exactitude de l'octant dont il est parlé dans l'introduction *(page 3)*; et il paroît qu'au moyen d'une seule observation faite avec cet instrument, la latitude fut déterminée à 1′ 8″ près.

Ce résultat sert aussi à montrer qu'on peut faire un usage très-avantageux de l'étoile polaire, quoiqu'il soit fort difficile de prendre des hauteurs doubles d'une étoile aussi foible à de petites latitudes : et dans ces climats chauds, on ne peut employer que les étoiles; car, après une longue marche, il n'y a point de constitution capable de supporter l'ardeur du soleil à midi.

## MASULIPATAM.

### *Observations par T. D. P.* 1782.

27 octobre, diamètre du Soleil par-devant 33. par-derr.^re 32. } mis le miroir à 90^d et reculé l'index.

*Hauteurs doubles du bord inférieur du Soleil, prises avec l'octant de Hadley et l'horizon artificiel.*

| Montre. | Angles. | |
|---|---|---|
| 12^h 19′ 21″ | 120^d 52′ 20″ | |
| 20. 32. | 120. 55. 20. | |
| 28. 17. | 121. 21. 00. | |
| 30. 40. | 121. 23. 30. | |
| 31. 38. | 121. 24. 00. | |
| 32. 34. | 121. 25. 40. | méridienne. |
| 34. 23. | 121. 23. 20. | |

| | |
|---|---|
| Hauteur méridienne observée..... bord inférieur...... | 60^d 42′ 50″ |
| Erreur du quart de cercle.................... | — 30. |
| Demi-diamètre.......................... | + 16. 10. |
| Réfraction et parallaxe..................... | 27. |
| Hauteur........ | 60. 58. 03. |
| Déclinaison.... S. | 12. 51. 09. |
| Co. latitude...... | 73. 49. 12. |
| Latitude......... | 16. 10. 48. |

28 octobre, même quart de cercle que ci-dessus.

| | | |
|---|---|---|
| Même manière, hauteur double | ............... | 120ᵈ 45′ 00″. |
| Hauteur méridienne corrigée | .................. | 60. 37. 42. |
| | Déclinaison... S. | 13. 11. 55. |
| | Co. latitude...... | 73. 49. 37. |
| | Latitude........ | 16. 10. 23. |

1.ᵉʳ novembre, diamètre du Soleil 34 par-devant, 33 par-derrière } mis le miroir à 90ᵈ.

| Temps. | Bord supérieur. | Bord inférieur. |
|---|---|---|
| 12ʰ 14′ 56″. | | |
| | 119. 13. 10. | |
| 15. 33. | ———— | 118. 04. 30. h. mérid. |
| 16. 11. | 119. 14. 50. h. mérid. | |

| | | |
|---|---|---|
| Hauteur méridienne observée | ......................... | 59ᵈ 19′ 50″ |
| Réfraction et parallaxe | ........................ | — 30. |
| Erreur du quart de cercle | ...................... | — 30. |
| | Hauteur méridienne......... | 59. 18. 50. |
| | Déclinaison............. S. | 14. 30. 45. |
| | Co. latitude.............. | 73. 49. 35. |
| | Latitude................. | 16. 10. 25. |

Le même jour, le lieutenant Humphrys observa avec un sextant fait par Ramsden, d'environ quatre pouces de rayon. Il trouva, pour la double hauteur du bord inférieur, 118ᵈ 09′ 00″. L'erreur du quart de cercle étoit — 2′, ce qui donna la latitude de 16ᵈ 11′ 05″. Cette opération avoit pour but d'éprouver les instrumens; mais l'épreuve ne fut pas satisfaisante : néanmoins le résultat est plus précis qu'on ne s'y seroit attendu, en considérant la difficulté de lire sur le petit.

Moyenne de trois latitudes prises avec l'octant, 16ᵈ 10′ 32″

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, le 29 octob. | 00ʰ 04. 56. avance....... | 4′ 56″ |
| le 30...... | 00. 08. 36,5............ | 8. 36,5. |
| Par la petite montre, le 31..... | 00. 12. 37............. | 12. 37. |
| le 1.ᵉʳ nov.. | 00. 16. 36,5............ | 16. 36,5. |

*Examen de la grande Montre employée à l'observation du Satellite de Jupiter.*

Le 29 octobre, j'ai touché au ressort, et mis la montre en mouvement à une heure.

| | Petite montre. | Grande montre. | |
|---|---|---|---|
| 29 octobre ..... | 22$^h$ 37′ 00. | | |
| Avance........ | 8. 23,2. | | |
| Temps solaire.... | 22. 28. 36,8. | 22$^h$ 34′ 42″ | avance.... 6′ 05″2. |
| 1.$^{er}$ novembre ... | 1$^h$ 46′ 00″. | | |
| Avance........ | 0. 16. 54. | | |
| Temps solaire.... | 1. 29. 06. | 1. 35. 57,5. | avance... 6. 51,5. |

Ainsi, en 51 heures solaires, la grande montre avança de 46″3.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1.$^{er}$ novembre, émersion à la montre, à........... | 7$^h$ | 27′ | 20″ |
| A la dernière observation, l'avance étoit........... | — | 06. | 51,5. |
| Elle a augmenté depuis, à raison de 46″3 pour 51$^h$, de | | — | 05,3. |
| Émersion........ | 7. | 20. | 23,2. |
| Éphéméride...... | 1. | 56. | 15. |
| Longitude en temps | 5. | 24. | 08,2. |
| en degrés | 81$^d$ | 02′ | 03. |

Les observations ci-dessus furent faites dans le jardin du chef. Le pavillon du fort étoit distant de 2′ 5″ [a] en ligne droite, et portoit S par E; ce qui donne, pour différence de longitude, + 30″.
de latitude . . — 2. 28.

| | | |
|---|---|---|
| Longitude des jardins.. | 81. | 2,03. |
| | | +,30. |
| Longitude du pavillon.. | 81. | 2,33. |
| Latitude des jardins.... | 16. | 10,32. |
| | — | 2,28. |
| Latitude du pavillon.... | 16. | 08,04. |

[a] Ce nombre est évidemment trop foible; il faut 2′ 31″ au moins.

## PEDDAPOUR.

### *Observations par T. D. P.* 1784.

| | | |
|---|---|---|
| α du Serpent, au méridien, 18 juin | | 9h 36′ 45″ |
| *Ditto* | 19 | 9. 28. 57,5. |
| | | 7. 47,5. |
| | Accélération pour le temps | 4. 09,4. |
| | Perte en un jour | 3. 38,1. |
| Le Soleil au méridien, 18 juin 23h 51′ 47″75 | retard | 8′ 12″25. |

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

La planète étoit extrêmement brillante, et les bandes distinctes et claires; la lunette parfaitement solide.

| | |
|---|---|
| 19 juin, à la montre, changement de couleur | 15h 16′ 22″. |
| Immersion | 15. 18. 38. |
| Retard à midi | + 8. 12,25. |
| Variation dans l'intervalle, à raison de 219 par jour | + 2. 21. |
| Immersion | 15. 29. 11,25. |
| Éphéméride | 10. 00. 13. |
| Longitude en temps | 5. 28. 58,25. |
| en degrés | 82d 14′ 34″. |

Il semble résulter des observations faites à Calcutta, qu'il y a une différence entre les longitudes dérivées des immersions et des émersions.

| | |
|---|---|
| Le terme moyen des longitudes, au nombre de 10, dérivées des immersions observées avec un réfléchisseur de 18 pouces, étoit | 5h 53′ 53″77. |
| Moyenne des deux émersions observées avec le même instrument | 5. 53. 43,4. |
| La seule immersion observée avec le triple objectif de Dollond, est | 5. 53. 57,8. |

| | |
|---|---|
| Le terme moyen de quatre émersions observées avec le même instrument | 5h 53′ 3″9. |
| Différence donnée par le réfléchisseur | 0. 0. 10,77. |
| par le réfracteur de Dollond | 0. 00. 54,90. |
| Le terme moyen des onze immersions | 5. 53. 54,13. |
| des six émersions | 5. 53. 17,4. |
| Différence | 36,73. |

Comme la lunette avec laquelle l'observation fut faite, différoit de l'un et de l'autre, on doit préférer la différence dérivée du tout: ainsi il faut soustraire de celle-ci 9′ 25″, pour la comparer avec les autres lieux qui étoient tous des émersions; et alors les longitudes de Peddapoùr, dérivées des émersions, seront 82d 05′ 19″ [a].

## QÂCEM-KOTTAH.

### *Observations par T. D. P.* 1782.

Le 9 octobre, doubles hauteurs de Jupiter, de l'horizon artificiel.

| | | |
|---|---|---|
| 7h 47′ 00″. | — 55d 10′ 00″ | |
| 48. 36. | — 54. 28. 50. | Asc. dr. de Jup. en cet instant.. 17h 32′ 06″7. |
| 49. 57. | — 54. 01. 20. | Déclinaison, *ditto* ........ S. 23d 12. 10. |
| 50. 58. | — 53. 37. 10. | Asc. dr. du Soleil, au même instant 13. 00. 24,8. |
| 52. 02. | — 53. 13. 10. | Latitude .................. 17. 42. 30. |
| 53. 05. | — 52. 50. 00. | Dérivée des latitudes observées d'Elmulchillie et de Sobaurum. |
| 7. 50. 16. terme moyen. | 26. 56. 43. | Hauteur apparente. |
| | — 1. 51. | Réf. |
| | 26. 54. 52. | |

| | |
|---|---|
| D'après les données ci-dessus, la planète avoit passé au méridien à | 3h 16′ 37″3. |
| Ascension droite de Jupiter | 17. 32. 06,7. |
| | 20. 48. 44. |

[a] Si de 82d 14′ 34″ on retranche 9′ 25″, il ne restera que 82d 5′ 9″, et non 82d 5′ 19″: ainsi il y a erreur de 10″, et probablement il faut lire 9′ 15″; la différence 36″73 entre les immersions et les émersions ne donneroit même que 9′ 11″.

| | |
|---|---|
| Ascension droite du Soleil | $13^h\ 00'\ 25''$ |
| Temps | 7. 48. 19. |
| Montre | 7. 50. 16. |
| Avance | 1. 57. |

La montre gagnoit 12″ par jour, suivant les observations de Vizacpatam.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| 9 octobre, à l'horloge, émersion | $7^h\ 11'\ 45''$ |
| Avance | — 1. 57. |
| Émersion | 7. 09. 48. |
| Éphéméride | 1. 38. 00. |
| Longitude en temps | 5. 31. 48. |
| en degrés | $82^d\ 57'\ 00''$ |

## VIZACPATAM.

### *Observations par T. D. P.* 1782.

*Émersion du second Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| 3 octobre, émersion | $8^h\ 30'\ 58''$ |
| Ephéméride | 2. 57. 20. |
| Longitude | 5. 33. 38. |
| $83^d\ 24'\ 30''$. | |

*Immersion du troisième Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| 7 octobre, immersion | $8^h\ 9'\ 57''$ |

Le temps fut indiqué par le garde-temps de M. Russel, fabriqué par Arnold; et il fut réglé par la ligne méridienne qui est dans sa salle.

### *Observations par T. D. P.* 1784.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| Le 7 septembre, à la montre, émersion | $8^h\ 23'\ 38''$ |
| Ciel très-clair, et point d'agitation dans la lunette, plein éclat | 25. 40. |

*Observations pour le temps.*

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | Distance zénith. |
| 7 sept., bord supér. du Soleil | $22^h\ 22'\ 25''$ | par l'arc de 90.. | $41^d\ 29'\ 20''$ |
| | | | D. S. D. non. |
| | 24. 48. | de 96.. | 44. 01. 01. |

| | | |
|---|---|---|
| Latitude par 2 étoiles du nord... | *Voyez* le détail des obser- | $17^d\ 44\ 33''4$ * |
| 2 étoiles du midi... | vations sous Vizacpatam. | 17. 38. 46,5. |
| *N. B.* Réfraction + 50″ | Vraie latitude.......... | 17. 41. 45. |
| | Erreur de collimation.... | + 02. 58. |
| Déclinaison du Soleil pour le temps et le lieu.......... N. | | 5. 30. 39. |
| D'après les données ci-dessus, le temps étoit.......... | | $21^h\ 17'\ 15''5$. |
| | A la montre.......... | 20. 23. 36,5. |
| | La montre en retard..... | 53. 39. |

| | Fil du milieu. | Fil supérieur. | |
|---|---|---|---|
| 8 sept., α de l'Aigle, hauteur orient. | $7^h\ 01\ 13''$. | $7^h\ 03'\ 16''$. | |
| occid. | 8. 07. 35. | 8. 05. 30. | |
| Passage au méridien.......... | 7. 34. 24. | 7. 34. 23. | = $7^h\ 34'\ 23''5$ |
| Passage par calcul.................................. | | | 8. 29. 55,5. |
| La montre est en retard de............................ | | | 55. 32. |

*8 Septembre, Distance zénith du Soleil.*

| | | | D. S. D. non. | Distance zénith. |
|---|---|---|---|---|
| Bord inférieur. | $19^h\ 13'\ 55''$. | 90.................. | | $56^d\ 59'\ 20''$. |
| supérieur.. | 16. 06. | 96.... | 60. 03. 05...... | 56. 59. 23. |
| supérieur.. | 16. 49. | 90.................. | | 56. 18. 20. |
| inférieur.. | 19. 00. | 96.... | 60. 00. 07...... | 56. 18. 04,6. |
| supérieur.. | 21. 57. | 90.................. | | 55. 05. 00. |
| inférieur.. | 24. 09. | 96.... | 58. 03. 00...... | 55. 04. 41,2. |
| supérieur.. | 25. 18. | 90.................. | | 54. 18. 00. |
| inférieur.. | 27. 28. | 96.... | 57. 03. 20...... | 54. 17. 12,7. |
| | 19. 20. 20. | Terme moyen........ | | 55. 40. 00,3. |

Déclinaison de la Lune..............N. $5^d\ 09'\ 42''$.

Latitude........................ 17. 41. 45.

* Il paroît qu'il faut lire 43″4.

D'après

| | |
|---|---|
| D'après les données ci-dessus, le temps étoit........... | $20^h$ $17'$ $30''$. |
| Montre................................ | 19. 20. 20. |
| La montre est en retard de.................. | 57. 10. |
| Ainsi la montre, en $22^h$ $57'$, retardoit de.............. | 211,0. |
| Et conséquemment, par jour, de.................... | 221,0. |
| Le 8, à $7^h$ $34'$ $23''5$, la montre retardoit de........ | 55. 27. 9. |
| Le 7, à 8. 23. 38. l'émersion eut lieu. | 55. 32,0. |
| Différence, 23. 10. 45,5. Dans cet intervalle, le retard, à raison de 221″ par jour, avoit augmenté de....... | 3. 33. |
| Conséquemment le retard à l'émersion étoit de .......... | 51. 59. |
| Émersion à la montre....................... | 8. 23. 38. |
| Temps de l'émersion........................ | 9. 15. 37. |
| Éphéméride............................. | 3. 42. 56. |
| Longitude en temps....................... | 5. 32. 41. |
| en degrés....................... | $83^d$ $10'$ $15''$ |

Le 23 octobre, observation du premier satellite de Jupiter, par M. Maxton.

Lunette semblable à la mienne ; la montre corrigée par la ligne méridienne de M. Russel.

| | |
|---|---|
| Émersion à la montre.......... | $10^h$ $5'$ $30''$. |
| La montre avançoit de........ | — 6. 05. |
| Émersion.................... | 9. 59. 25. |
| Éphéméride.................. | 4. 26. 08. |
| Longitude en temps........... | 5. 33. 17. |
| en degrés........... | $83^d$ 19. 15. |

Ce fut l'instant de la première apparition, aussi-bien que dans l'observation du lieutenant Colebrooke, qui observoit cette émersion au palais de Vizianagaram.

| | |
|---|---|
| Longitude, suivant T. D. P. | $83^d$ $10'$ $15''$ |
| suivant M. M.. | 83. 19. 15. |
| Moyenne............... | 83. 14. 45. |

M. Russel fit aussi une observation dont je ne me sers point, parce qu'il nota le temps du plein éclat, qui est incertain; la voici :

| | |
|---|---|
| 16 octobre, la montre avançoit, à midi, de | $^h$ 1′ 43″5. |
| A raison de 56″5 par jour, ajoutez, pour le temps de l'observation | 18,5. |
| Avance | — 2. 02. |
| Temps du plein éclat | 8. 4. 39. |
| Temps de l'observation | 8. 2. 37. |
| Éphéméride | 2. 29. 17. |
| Longitude en temps | 5. 33. 20. |
| en degrés | 83$^d$ 20′ 00. |

## BIMOLWILSAH.

### *Observations par le Lieutenant Colebrooke.* 1784.

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 7 août | 23$^h$ 40′ 23″15. | |
| Équation des hauteurs égales | +,60. | |
| | 23. 40. 23,75. | retard 19′ 36″25. |
| Le Soleil au méridien, 12 août | 23. 22. 30,5. | |
| Équation des hauteurs égales | + 10,75. | |
| | 23. 22. 31,25. | retard 37′ 28″75. |

| | |
|---|---|
| Perte en cinq jours | 17. 52,50. |
| Perte journalière | 3. 34,5. |

*Immersion du second Satellite de Jupiter.*

Ce fut sa première observation.

| | |
|---|---|
| 8 août, à la montre, immersion | 12$^h$ 33′ 20″. |
| Retard à midi | 19. 36,25. |
| Perte pour l'observation, à raison de 214″5 par jour | 1. 55,2. |
| Immersion | 12. 54. 51,45. |
| Éphéméride | 7. 20. 50. |
| Longitude en temps | 5. 34. 01,45. |
| en degrés | 83$^d$ 30′ 15″00. |

*13 Août, par T. D. P.*

Le premier satellite de Jupiter disparut à la montre à $11^h\ 32'\ 28''$.

6 ou 8 secondes avant le temps indiqué, il n'avoit pas changé de couleur : un nuage survint, et le cacha pendant environ 8 secondes ; et lorsqu'il se retira, le satellite avoit disparu.

*20 Août, par T. D. P.*

Le premier satellite de Jupiter disparut à la montre à $14^h\ 2'\ 30''$.

Le ciel étoit clair, la lunette immobile; je m'attendois à ce qui arriva, et j'étois sur mes gardes. Le satellite disparut à une petite distance du disque, c'est-à-dire, avant le contact, et sans changer de couleur.

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 19 août..... | $23^h\ 57'\ 13''25$. | |
| Équation des hauteurs égales........ | + 1,5. | |
| Le 19........ | 23. 57. 14,75. | retard 2' 45"25. |

Immédiatement avant cette observation, la montre fut avancée d'une heure sans l'arrêter. En comparant cette observation avec celle du 12, la montre perdoit chaque jour 3' 36"6.

L'observation précédente du temps ne peut servir que pour les immersions erronées du 13 et du 20.

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 27 août..... | $23^h\ 41'\ 26''35$. | |
| Équation des hauteurs égales........ | + 2,1. | |
| Le 27........ | 23. 41. 28,6. | retard 18' 31"4. |
| Le Soleil au méridien, 29 août...... | $23^h\ 35\ 17''5$. | |
| Équation des hauteurs égales........ | + 2,4. | |
| | 23. 35. 19,9. | retard 24' 40"1. |

Perte journalière........ 3' 04"4.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter, par le Lieutenant Colebrooke.*

| | |
|---|---|
| 29 août, à la montre, émersion.................... | 12h 27' 00" |
| Retard à midi après l'observation............. | + 24. 40,1. |
| Perte après l'observation.................. | — 1. 25,5. |
| Émersion ....................... | 12. 50. 14,6. |
| Éphéméride ..................... | 7. 16. 33. |
| Longitude en temps............... | 5. 33. 41,6. |
| en degrés............... | 83d 25' 16". |

## *Observations par T. D. P.*

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 2 septembre.... | 23h 20' 47". | |
| Équation des hauteurs égales ........ | + 02,5. | |
| | 23. 20. 49,5. | retard. 39' 10"5. |
| Hauteur du Soleil, 5 sept. 21h 53' 55"5. | 67d 31' 35" | |
| Réfraction et parallaxe......... | — 20. | |
| Collimation................. | + 51. | |
| | 67. 32. 06. | |
| Déclinaison du Soleil pour cet instant.. | 6. 14. 26. | |
| Latitude.............. | 17. 53. 32. | |
| D'après ces données, le temps étoit.. | 22h 41' 16"0. | |
| à la montre........... | 21. 53. 55,5. | retard 47' 20"5. |

D'où il résulte que la perte journalière étoit de 167"7.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

Le ciel étoit serein, la lunette immobile; mais les vapeurs avoient un mouvement qui s'apercevoit dans le télescope. Les bandes étoient très-distinctes.

| | |
|---|---|
| 5 septembre, à la montre, émersion................. | 14h 00' 35". |
| *N. B.* Plein éclat à 14h 2' 15". Retard par la hauteur du Soleil, prise après l'observation.................. | + 47. 20,5. |
| Perte après l'observation, sur le pied de 167"7........ | — 54,4. |
| Émersion ....................... | 14. 47. 01,1. |
| Éphéméride ..................... | 9. 13. 36. |
| Longitude en temps............... | 5. 33. 25,1. |
| en degrés............... | 83d 21' 18" |

*OBSERVATIONS par le Lieutenant Colebrooke.*

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 29 septembre.. | 23ʰ 38′ 27″6. | |
| Équation des hauteurs égales......... | + 5,4. | |
| | 23. 38. 33,0. | retard 21′ 27″0. |
| Temps moyen à midi.............. | 23. 49. 46,4. | retard 11. 13,4. |

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 1.er octobre.... | 23. 32. 17,3. | |
| Équation des hauteurs égales........ | + 5,7. | |
| | 23. 32. 23,0. | retard 27. 37,0. |
| Temps moyen à midi.............. | 23. 49. 08,6. | retard 16. 45,6. |

Perte journalière sur le temps solaire, 3′ 05″1.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| 30 septembre, à la montre, émersion.. | 9ʰ 15′ 10″. |
| Retard à midi........ | + 21. 27. |
| Perte jusqu'à l'observation, à raison de 185″1. | + 1. 15. |
| Émersion......... | 9. 37. 52. |
| Éphéméride....... | 4. 05. 02. |
| Longitude en temps. | 5. 32. 50. |
| en degrés | 83ᵈ 12′ 30″. |

Je soupçonne qu'il fut commis une erreur en écrivant le temps, et qu'il devoit être 9ʰ 16′ 10″; mais le voilà tel qu'il est inscrit dans le livre original.

13 octobre, à 1′ 48″, avancé la montre d'une heure sans l'arrêter.

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 15 octobre.... | 23ʰ 51′ 53″5. | |
| Équation des hauteurs égales......... | + 6,8. | |
| | 23. 52. 00,3. | retard.. 7′ 59″7. |
| Temps moyen à midi.............. | 23. 45. 31,7. | avance. 6. 28,6. |

L'observation du passage du Soleil ne fut pas faite le lendemain de l'émersion, comme il est d'usage; et la montre s'arrêta (faute d'être remontée) entre le 17 et le 18 : c'est pourquoi la marche est déterminée d'après le temps moyen, comparé avec le 29 septembre et le 1.er octobre.

| | |
|---|---|
| Par la première comparaison, la montre perdoit | 173"6 par jour. |
| Par la seconde | 174,7. |
| Milieu | 174,2. |
| Variation journalière | + 11,5. |
| Perte journalière sur le temps solaire | 185,7. |

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| 16 octobre, à la montre, émersion | 7h 53' 35". |
| Retard à midi | + 7. 59,7. |
| Perte jusqu'à l'observation, à 185"7 | + 1. 01,9. |
| Émersion | 8. 02. 36,6. |
| Éphéméride | 2. 29. 17,0. |
| Longitude en temps | 5. 33. 19,6. |
| en degrés | 83d 19' 54". |

*Résultat de l'observation de la Longitude.*

| | | |
|---|---|---|
| 29 août, Colebrooke | 83d 25' 16". | 83d 25' 16". |
| 5 septembre, Pearse | 83. 21. 18. | 83. 21. 18. |
| 30 *ditto*, Colebrooke | 82. 12. 30. | rejeté. |
| 16 octobre, Colebrooke | 83. 19. 54. | 83. 19. 54. |
| Moyenne | 83. 19. 44,5. | 83. 22. 09,3. |

## PALAIS DE VIZIANAGARAM.

*OBSERVATION du second Satellite de Jupiter par T. D. P.*

| | |
|---|---|
| 22 octobre, à la montre, émersion | 7h 16' 06" |
| Plein éclat | 18. 18. |

*OBSERVATIONS par le Lieutenant Colebrooke.*

| | Hauteurs égales. | |
|---|---|---|
| Fomalhaut, montant............... | $7^h$ 48′ 10″. | |
| descendant............ | 9. 44. 25. | |
| Passage au méridien............ | 8. 46. 17,5. | |
| Par le calcul.................. | 8. 54. 35,5. | retard 8′ 18″ |
| Le Soleil au méridien, le 22......... | $23^h$ 50′ 14″5. | |
| Équation des hauteurs égales........ | + 7,0. | |
| | 23. 50. 21,5. | retard 9′ 38″5. |
| 23 octobre, Fomalhaut, montant..... | 7. 51. 39. | |
| descendant... | 9. 29. 05. | |
| Au méridien.................. | 8. 40. 22. | |
| Par le calcul.................. | 8. 50. 46,2. | retard 10′ 24″2. |
| Le Soleil au méridien, le 23........ | $23^h$ 48. 10,3. | |
| Équation des hauteurs égales........ | + 7,6. | |
| | 23. 48. 17,3. | retard 11′ 42″7. |

D'après ce qui précède, perte journalière...... 125″2.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| A la montre, émersion.......................... | $9^h$ 48′ 55″. |
| 22 octobre, émersion du second satellite de Jupiter.... | 7. 16. 06. |
| D'après Fomalhaut, montre en retard...... | + 8. 18. |
| Perte en $1^h$ 30, après l'émersion, à 125″2.. | — 07,8. |
| Émersion...................... | 7. 24. 16,2. |
| Éphéméride.................... | 1. 49. 57. |
| Longitude en temps.............. | 5. 34. 19,2. |
| en degrés.............. | $83^d$ 34′ 48″0. |

| | |
|---|---|
| 23 octobre, émersion du premier satellite de Jupiter.... | 9h 48′ 55″ |
| Par Fomalhaut, retard................ | + 10. 24,6. |
| Perte en 1h 8′ après le passage de Fomalhaut, à 125″2......................... | + 06,0. |
| Émersion...................... | 9. 59. 25,6. |
| Éphéméride.................... | 4. 26. 08,0. |
| Longitude en temps.............. | 5. 33. 17,6. |
| en degrés.............. | 83d 19′ 51″0. |

M. Maxton observa cette émersion à Vizacpatam ; et les deux observations ne présentent que 39″ de différence de longitude : mais la haute montagne qui est située au nord du palais, portoit N. 8d 25′ E. de Bimolwilsah, et, par la trigonométrie, sa distance étoit de 22,978 milles; ainsi elle est située à 19′ 28″ nord de Bimolwilsah, et à 2′ 52″ est. Le palais est situé à 12′ 20″3 au nord, d'après le tableau détaillé des observations : ainsi il l'est à 1′ 48″ à l'est. Mais Bimolwilsah est situé à l'est de Vizacpatam. On peut présumer que M. Maxton n'a pas la vue aussi prompte que le lieutenant Colebrooke, et cela suffit pour expliquer la différence ; car, d'après une opération topographique faite en ces districts, le fort de Vizianagar est situé à 6′ 36″ est de Vizacpatam.

## NÉRRÂÏNPOÙR,

Qui, suivant la table de la route, est situé à 2′ du palais de Vizianagaram.

*OBSERVATIONS par le Lieutenant Colebrooke, pour le temps.*

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, le 31 octobre.. | 23h 36′ 04″3. | |
| Équation...................... | + 6,4. | |
| | 23. 36. 10,7. | retard 23′ 49″3. |

1.er novembre

| | | | |
|---|---|---|---|
| 1.er novembre | $23^h$ 34′ 39″5. | | |
| Équation | + 6,8. | | |
| | 23. 34. 46,3. | retard | 25′ 13″7. |
| | Perte journalière | | 1. 24,4. |

*Observation du premier Satellite de Jupiter.*

Le ciel très-clair, et la lunette immobile.

| | |
|---|---|
| 31 octobre, émersion à la montre | $6^h$ 00′ 45″ |
| Retard à midi | 23. 49,3. |
| Perte jusqu'à l'observation, à 84″4 | 22,5. |
| Émersion | 6. 24. 56,8. |
| Éphéméride | 51. 26. |
| Longitude en temps | 5. 33. 30,8. |
| en degrés | $83^d$ 22′ 42″0. |

## KALINGAPATAM.

*OBSERVATIONS par le Lieutenant Colebrooke pour le temps.* 1784.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 7 novembre | $23^h$ 50′ 56″5. | | |
| Équation des hauteurs égales | + 6,8. | | |
| | 23. 51. 03,3. | retard | 8′ 56″7. |
| β de Cassiopée au méridien | 8. 49. 48. | | |
| par le calcul | 9. 00. 01,6. | retard | 10. 13,6. |

Ainsi la montre perdoit 1′ 16″9 en 9 heures, et 205″06 par jour.

*N. B.* La montre n'avoit pas été remontée le 5, et la température changeoit du sec au nébuleux; ce qui finit par de la pluie.

*Pour la Longitude.*

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

Point de vent, mais l'air n'est pas très-pur.

| | |
|---|---|
| A la montre, émersion. | $8^h\ 13'\ 35''$ |
| Retardé par l'étoile. | + 10. 13,6. |
| L'étoile passa 36' après l'émersion; perte pour cet intervalle. | — 5,1. |
| Émersion. | 8. 23. 43,5. |
| Éphéméride. | 2. 47. 01,0. |
| Longitude en temps. | 5. 36. 42,5. |
| en degrés. | $84^d\ 10'\ 37''5$. |

## IETCHAPOÙR.

*OBSERVATIONS par T. D. P.* 1782.

Hauteurs doubles de Jupiter, avec l'octant et l'horizon artificiel.

| Temps. | Angles. | | |
|---|---|---|---|
| $8^h\ 10'\ 03''$ — | $64^d\ 28'\ 10''$ | Asc. dr. de Jup. en ce moment | $17^h\ 21'\ 46''6$. |
| 13. 03. — | 63. 30. 00. | Déclinaison. | $23^d\ 02'\ 04'$ S. |
| 15. 08. — | 62. 45. 20. | Asc. dr. du Soleil en ce mom.t | $11^h\ 55'\ 08''2$. |
| 18. 53. — | 61. 50. 30. | Latitude par Colebrooke, 1784. | |
| 8. 14. 17. terme moyen. | 31. 34. 15. | *Voyez* la table et les observa- | |
| Réf. | 1. 34. | tions détaillées. | $19^d\ 06'\ 45''$ |
| | 31. 32. 41. | | |

D'après les données ci-dessus, Jupiter avoit passé au méridien à $2^h\ 45'\ 59''2$, et le temps étoit. $8^h\ 12'\ 37''6$.

Montre. 8. 14. 17.

Avance. 1. 39,4.

*Éclipse de Lune.*

21 septembre. $7^h\ 00'\ 15''$, commencement douteux.
01. 40, commencement certain.
02. 40, ombre forte.
04. 14, la pénombre touche un endroit que je nomme A.
09. 03, l'ombre touche A.
9. 06. 56, l'ombre touche le bord en B.
08. 11, la pénombre se retire.
10. 12, le bord pas parfaitement brillant.
11. 20, fin certaine, et à B.

En comparant les observations faites au point A, il paroît que l'ombre eut besoin de 4′ 49″ pour traverser la largeur de la pénombre. En comparant celles du point B, il paroît que 4′ 24″ furent alors suffisantes.

Le terme moyen 4′ 37″ approchera beaucoup de la vérité.

| | |
|---|---|
| Ombre vraie | 7h 02′ 40″. |
| La pénombre la précède de | 04. 37. |
| Commencement de l'éclipse | 6. 58. 03. |
| L'ombre touche le bord à | 9. 06. 56. |
| Retraite de la pénombre | + 04. 37. |
| Fin de l'éclipse | 9. 11. 33. |
| Durée observée | 2. 13. 30. |
| Durée suivant l'éphéméride | 2. 08. 30. |
| | + 05. 00. |
| Suivant l'éphéméride, fin | 3. 28. |
| commencement | 1. 19. 30. |
| durée | 2. 08. 30. |
| Éphéméride, milieu | 2. 23. 45. |
| Milieu observé à la montre | 8. 04. 48. |
| Avance | 1. 39,4. |
| | 8. 03. 08,6. |
| Éphéméride | 2. 23. 45. |
| Longitude en temps | 5. 39. 23,6. |
| en degrés | 84d 50′ 54″. |

## Fort GANDJAM.

*Observations par T. D. P. Latitude déterminée.* 1782.

| | | |
|---|---|---|
| 4 septembre, | horizon clair, octant | 19h 21′ 30″ |
| 6, | très-brumeux, sextant et octant d'accord | 19. 21. 03. |
| 16. | sextant | 19. 21. 50. |
| | octant | 19. 19. 50. |
| | Terme moyen | 19. 21. 03. |

Ces observations furent faites au sommet de la maison du chef; la mer formoit l'horizon. On mesura la hauteur au-dessus de l'aire du fort; mais on jugea par aperçu de la hauteur de cette aire, et l'on se servit de cette hauteur pour chercher dans les tables l'abaissement ou l'inclinaison de l'horizon de la mer.

*Observation du quatrième Satellite de Jupiter.*

16 septembre 1782, immersion...................... $6^h$ 45' 27"
Le changement de couleur fut remarqué à 6. 44. 04.

Des nuages empêchèrent d'observer l'émersion de ce satellite, et l'immersion du premier, qui eut lieu dans la nuit.

### CAMP DE GANDJAM.

*OBSERVATIONS par le Lieutenant Colebrooke.* 1784.

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 20 novembre.. | $23^h$ 57' 36"3. | |
| Équation des hauteurs égales........ | + 05,5. | |
| | 23. 57. 41,8. | retard 2' 18"2. |
| Le Soleil au méridien, le 21......... | $23^h$ 56' 00" | |
| Équation des hauteurs égales......... | + 05,5. | |
| | 23. 56. 05,5. | retard 3' 54"5. |
| Le Soleil au méridien, 22........... | 23. 54. 15,0. | |
| Équation des hauteurs égales ........ | 05,4. | |
| | 23. 54. 20,4. | retard 5. 59,6. |

* ι *de Cassiopée, 24 Novembre.*

| | Premier fil. | Fil du milieu. | Fil supérieur. | | |
|---|---|---|---|---|---|
| A l'est..... | $7^h$ 28' 20". | 34' 40". | 42' 40". | | |
| A l'ouest... | 9. 35. 53. | 29. 35. | 21. 37. | | |
| Au méridien | 8. 32. 06,5. | 32. 07,5. | 32. 08,5. | = | $8^h$ 32' 07"5. |
| | | | Par le calcul. | | 8. 39. 51,2. |
| | | | Retard..... | | 7. 43,7 |

Ce qui, comparé avec la dernière observation solaire, donne 91"3 de perte journalière.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| 24 novembre, à la montre, émersion.............. | 6h 37' 35" |
| Retard à l'étoile.................... | + 7. 43,7. |
| Perte après l'émersion, à 91"3......... | — 7,3. |
| Émersion...................... | 6. 45. 11,4. |
| Éphéméride..................... | 1. 04. 39. |
| Longitude en temps............... | 5. 40. 32,4. |
| en degrés.............. | 86d 08' 06". |

## DJEHAUDJEPOÙR.

*OBSERVATIONS par le Lieutenant Colebrooke.* 1784.

| | Fil du milieu. | Fil supérieur. | |
|---|---|---|---|
| 17 déc., * ι de Cassiopée, à l'est | 6h 31' 40". | 42' 03". | |
| à l'ouest....... | 8. 05. 53. | 55. 31. | |
| * au méridien... | 7. 18. 46,5. | 18. 47. | = 7h 18' 46"7. |
| Par le calcul.................. | | | 7. 54. 48,7. |
| Montre en retard................ | | | 36. 02,0. |

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 17........... | 23h 23' 59"3. | |
| Équation des hauteurs égales......... | + 1. | |
| | 23. 24. 00. | retard.. 36' 00. |

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| A la montre, émersion........................... | 6h 21' 25". |
| Retard par l'étoile.............................. | 36. 02. |
| Émersion....................... | 6. 57. 27. |
| Éphéméride..................... | 1. 11. 50. |
| Longitude en temps............... | 5. 45. 37. |
| en degrés............... | 86d 24' 15" |

## CAMP DE LA RIVIÈRE DE SOUBUNRIKAH.

### *OBSERVATIONS par le Lieutenant Colebrooke.* 1784.

*N. B.* Vis-à-vis Djellasoùr, sur le côté de la rivière où est Ballasoùr.

| | | |
|---|---|---|
| Le Soleil au méridien, 24 décembre.. | $23^h$ 19′ 34″1. | |
| Équation des hauteurs égales........ | — 7. | |
| | 23. 19. 33,4. | retard 40′ 26″6. |
| Le Soleil au méridien, 25 décembre.. | $23^h$ 18′ 12″. | |
| Équation des hauteurs égales....... | — 1. | |
| | 23. 18. 11. | retard 41′ 49,0. |

Perte journalière.. 82″4.

*Émersion du premier Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| 17 décembre, à la montre, émersion................. | $8^h$ 12′ 42″. |
| Plein éclat, retard à midi suivant.......... | 40. 26,2. |
| $8^h$ 13′ 50″. Perte après l'émersion, à 82″4.. | — 52. |
| Émersion...................... | 8. 52. 16,2. |
| Éphéméride.................... | 3. 04. 14. |
| Longitude en temps............. | 5. 48. 02,2. |
| en degrés............ | $87^d$ 00. 33″0 |

*Émersion du second Satellite de Jupiter.*

| | |
|---|---|
| 25 décembre, à la montre, émersion............... | $6^h$ 04′ 40″. |
| Montre en retard.............. | + 40. 26,6. |
| Perte jusqu'à l'observation, à 82″4...... | + 23,2. |
| Émersion...................... | 6. 45. 29,8. |
| Éphéméride.................... | — 55. 57. |
| Longitude en temps............ | 5. 49. 32,8. |
| en degrés............ | $87^d$ 23′ 12″. |

*COMPARAISON des Observations pour les Longitudes, avec les Observations correspondantes faites en divers endroits, pour fixer les Longitudes de ceux qui n'étoient pas déterminés; par T. D. PEARSE.*

## CALCUTTA.

L'observatoire étoit à la porte de la trésorerie dans le fort William.

*Éclipses de Lune.*

1776, 30 juillet, immersion à Calcutta..... $17^h\ 01'\ 16''$
Greenwich.... 11. 08. 21.

$5^h\ 52'\ 55''$.

Comme celle-ci n'est pas des meilleures, je la rejette.

1779, 23 novembre. Je rejette le commencement, parce qu'étant comparé avec Tycho dans la première partie, il résulte d'une comparaison semblable avec les observations faites à Greenwich, qu'elle est erronée d'une minute entière. La première de Copernic est aussi rejetée. Et en comparant la fin douteuse avec Tycho et Copernic de la dernière partie dans les deux calculs, il paroît que c'est l'observation qui doit être comparée avec la fin de celle de Greenwich.

| | CALCUTTA. | GREENWICH. | LONGITUDE. |
|---|---|---|---|
| Le disque de Tycho touché. | $12^h\ 35'\ 30''$. | $6^h\ 42'\ 29''$. | $5^h\ 53'\ 01''$,0. |
| passé... | 36. 53. | 43. 36. | 17,0. |
| Immersion................ | 13. 01. 41,3. | 7. 08. 08. | 33,3. |
| Émersion................ | 14. 40. 13,3. | 8. 46. 23. | 50,3. |
| Grimaldi touché.......... | 43. 06,3. | 49. 45. | 21,3. |
| Le milieu de Copernic...... | 15. 02. 44,1. | 9. 08. 59,5. | 44,6. |
| Le disque de Tycho touché.. | 04. 56. | 11. 39. | 17,0. |
| passé... | 06. 23. | 12. 49. | 34,0. |
| Fin..................... | 15. 39. 45,6. | 9. 46. 09. | 36,6. |
| | Terme moyen, en temps..... | | 5. 53. 28,3. |
| | en degrés..... | | $88^d\ 22'\ 04''$5. |

*Satellites de Jupiter.*

Depuis le commencement, en 1774, jusqu'au 27 décembre 1777, les observations furent faites avec un télescope de 18 pouces assez médiocre. J'alloue 24" pour le comparer avec le grand télescope de Greenwich, et 12" pour leur lunette achromatique. La comparaison est entre des observations simultanées et correspondantes, excepté dans deux cas où les observations de Calcutta sont postérieures d'une révolution. Les longitudes de Paris et de Stockholm sont prises de Wargentin, Transact. phil. *tom. 67;* celle de Lunden, de 33 observations correspondantes, trouvées dans le même mémoire; celle de Chislehurst, de Wollaston, *t. 74;* celles de Genève, d'Oxford et de Marseille, de Pigot, *t. 68 et 76.* Celles de Nagpoùr et de Tchenârgor m'ont été communiquées par le lieutenant Ewart, de l'établissement du Bengale, qui a observé dans chacune de ces deux villes pendant un temps considérable.

1774,

| DATES. | LIEUX. | TEMPS. | CORRECTION POUR LA LONGITUDE ou pour la Lunette. | TEMPS CORRIGÉS. | LONGITUDE EN TEMPS. | LONGITUDE EN DEGRÉS. |
|---|---|---|---|---|---|---|
| 1774. Octobre 14.... | Calcutta..... | 12h 32′ 25″ | + 24″ | 12h 32′ 49″ | | |
| | Stockholm.... | 07. 52. 00. | — 1h 12′ 21″ | 6. 39. 39. | | |
| 21 *ditto.* | Greenwich... | | | 8. 35. 00. | 5h 53′ 10″0 | |
| | Paris........ | 8d 44′ 47″ | — 09. 25. | 22. | | |
| | Genève...... | 8. 59. 20. | — 24. 05. | 15. | | |
| | Oxford...... | 8. 30. 26. | + 4. 59. | 25. | | |
| | | Immersion. | Terme moyen... | 8. 35. 15,5. | | |
| | | | Ajout. une révolution 1. | 18. 28. 49. | | |
| | | | 23.e jour. | 3. 04. 04,5. | | |
| 23 *ditto.* | Calcutta..... | 8. 57. 15. | Imm. du 1.er sat. + 24″ | 8. 57. 39. | | |
| | | | | | 5. 53. 34,5. | |
| Décembre 31.... | Calcutta..... | 11. 25. 47. | — 24″ émers. | 11. 25. 23. | | |
| | Lunden...... | 6. 25. 05. | — 52. 55. | 5. 32. 10. | | |
| | | | | | 5. 53. 13,0. | |
| 1776. Novembr. 11.... | Greenwich... | 1.re im. du sat. | *N. B.* Réfracteur.... | 13. 37. 32. | | |
| | | | Ajout. une révolution 1. | 18. 28. 06. | | |
| | | | 13.e jour. | 8. 05. 38. | | |
| 13 *ditto.* | Calcutta..... | 13. 58. 56,3. | Imm. du 1.er sat. + 12″ | 13. 59. 08,3. | | |
| | | | | | 5. 53. 30,3. | |
| 17 *ditto.* | Calcutta..... | 15. 31. 51,3. | Imm. du 3.e sat. + 12. | 15. 32. 03,3. | | |
| | Chislehurst... | 9. 38. 48,5. | — 19. | 9. 38. 29,5. | | |
| | | | | | 5. 53. 33,8. | |
| Décembre 18.... | Calcutta..... | 15. 58. 21. | Imm. du 2.e sat. | 15. 58. 21. | | |
| | Marseille..... | 10. 25. 54. | — 21. 25. | 10. 04. 29. | | |
| | | | | | 5. 53. 52,0. | |
| | | Terme moyen par les satellites de Jupiter........... | | | 5. 53. 29. | |
| | | | par les éclipses de lune.............. | | 5. 53. 28. | |
| *RÉSULTAT.* — Longitude de Calcutta.......................... | | | | | 5. 53. 28,5. | 88. 22. 07,5. |
| | | | *ÉCLIPSES DE LUNE.* | | | |
| 1782. Septembre 21... | Itchapoùr .... | | L'ombre a touché le bord. | 9h 05′ 16″6 | | |
| | Nagpoùr..... | 8h 44′ 22″ | — 5h 18′ 46″ | 3. 25. 36. | | |
| | | | *SATELLITES DE JUPITER.* | | 5h 39′ 40″6 | 84d 55′ 09″0 |
| Octobre.. 9... | Qicem-Kottah. | Ėm. du 1.er sat. | | 7. 09. 48. | | |
| | Nagpoùr..... | 6. 56. 43. | — 5. 18. 46. | 1. 37. 57. | | |
| | | | | | 5. 31. 41,0. | 82. 57. 45. |
| 1784. Septembre 5... | York........ | 9. 08. 54. | + 4. 31. | 9. 13. 25. | | |
| | Greenwich ... | | Réfracteur. | 15. | | |
| | Paris........ | 9. 22. 18. | { + Lun. 13. | | | |
| | | | { — 9. 25. | 06. | | |
| | | | Ė. du 1.er sat. T. moyen. | 9. 13. 15,3. | | |
| | Bimolwilsah... | 14. 47. 01,1. | — 12. | 14. 46. 49,1. | | |
| | | | | | 5. 33. 34,0. | 83. 23. 30,0. |
| Novembre 8... | Kalingapatam. | | Ėm. du 1.er sat. | 8. 23. 43,5. | | |
| | Tchenârgor... | 8. 19. 45. | — 5. 32. 26. | 2. 47. 09. | | |
| | | | | | 5. 36. 34,5. | 84. 08. 37,0. |

## *DÉTAIL des Observations pour les Latitudes de certains lieux.*

| PHÉNOMÈNE ET FACE du Quart de cercle. | DATE. | DIVISION de 96. ARC observé. | VALEUR. | DIVISION de 90. | Réfraction ou équation appliquée. | DISTANCE du zénith, corrigée. | DÉCLINAISON. | LATITUDE par l'observation. | NOM DU LIEU, et sa latitude correcte. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1783. | D. S.D. N. | d ′ ″ | d ′ ″ | ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | |
| α de l'Aigle. E. | Oct. 9. | 4. 3. 28,3 | 4. 39. 36,2 | 4. 40. 00. | 4,3 | 4. 39. 52,4 | 8. 18. 24,7 N. | 12. 58. 17,1 | Viperi. |
| O. | 11. | 6.- 3. 01,5 | 4. 54. 39,2 | 4. 55. 00. | 5 | 4. 54. 54,2 | | 13. 13. 18,9 | |
| E. | 12. | 4. 3. 28. | 4. 39. 29,6 | 4. 40. 00. | 4,3 | 4. 39. 49,1 | | 12. 58. 13,8 | |
| α du Cygne. O. | 9. | 33. 1. 20,5 | 31. 19. 19,3 | 31. 19. 10. | 35,3 | 31. 19. 50. | 44. 30. 53,8 N. | 13. 11. 03,8 | |
| Fomalhaut. E. | 11. | 33. 1. 18,5 | 31. 18. 26,5 | 31. 18. 30. | 35,3 | 31. 19. 03,6 | | 13. 11. 50,2 | |
| | 11. | 46. 2. 18. | 43. 43. 32. | 43. 44. 00. | 54,5 | 43. 44. 40,5 | 30. 45. 43. S. | 12. 58. 57,5 | |
| α de Pégase. E. | 11. | 2.- 3. 12. | 1. 5. 02,4 | 1. 5. 00. | 1 | 1. 5. 02,2 | 14. 2. 42,8 N. | 12. 57. 40,6 | |
| O. | 11. | 0. 3. 21. | 0. 51. 11,3 | 0. 51. 30,0 | 0,8 | 0. 51. 21,5 | | 13. 11. 21,3 | |
| 4 étoiles. . . . E. | | | | | | | | 12. 58. 17,2 | Viperi. |
| 4 étoiles . . . O. | | | | | | | | 13. 11. 53,5 | 13$^{d}$ 05′ 05″,35 |
| Algénib. . . . E. | Nov. | 1. 0. 00. | 0. 56. 15. | 0. 57. 00. | 0,9 | 0. 56. 38,4 | 13. 38. 34,7 N. | 13. 1. 56,4 | Trivatoür. |
| O. | 21. | 0. 3. 00. | 0. 42. 11,3 | 0. 42. 30. | 0,7 | 0. 42. 21,3 | | 13. 16. 13,3 | |
| Polaire. | | 79. 3. 16. | 74. 53. 18. | 74. 53. 30. | 210,0 | 75. 00. 12,2 | 88. 9. 08. | 13. 08. 55,8 | 13$^{d}$ 9′ 00″,4 |
| | | | | Collim. . . | + 428,0 | | | | |
| | 1784. Avril. | | Au dessous | du Pôle. . . . | — 228,0 | | | | |
| α du Lion. . . E. | 23. | 0. 1. 04. | 0. 15. 49,2 | 0. 15. 55. | 0 | 0. 15. 55,2 | 13 00. 53. N. | 13. 16. 45. | Côté nord de la rivière de Cortelare. |
| α de la g. Ourse. O. | | 52. 3. 29. | 49. 39. 56. | 49. 40. 40. | 67,0 | 49. 41. 25. | 62. 54. 43. N. | 13. 13. 18. | 13$^{d}$ 15′ 01″,5 |
| α du Lion. . . O. | 25. | 0. 2. 09. | 0. 32. 05. | 0. 32. 40. | 0,5 | 0. 30. 41. | 13. 00. 53. N. | 13. 31. 34. | Arambâkom. |
| | | | | Collim. . . | — 102 | | | | 13$^{d}$ 31′ 34″ |
| α de la g. Ourse. O. | 26. | 52. 1. 29. | 49. 11. 48,4 | 49. 12. 20. | 67,0 | 49. 13. 11,2 | 62. 54. 43. N. | 13. 41. 32,2 | Akamapett. |
| α de la Vierg. E. | | 25. 1. 01. | 23. 40. 45. | 23. 41. 00. | 25 | 23. 41. 17,5 | 10. 1. 46. S. | 13. 39. 31,5 | 13$^{d}$ 40′ 32″ |
| α du Lion. . . O. | 27. | 0. 3. 10,5 | 0. 46. 48. | 0. 47. 00. | 0,8 | 0. 46. 54,8 | 13. 0. 53. N. | 13. 47. 47,8 | Akarompâk. |
| γ du Lion. . . O. | | 7. 2. 14. | 7. 8. 01,6 | 7. 7. 20. | 7. | 7. 7. 48,8 | 20. 55. 38. N. | 13. 47. 50. | 13$^{d}$ 47′ 49″ |
| γ du Lion. . . O. | 28. | 7. 1. 20. | 6. 56. 36. | 6. 57. 00. | 7. | 6. 56. 55. | | 13. 58. 43. | Nayrpett. |
| α de la Vierg. E. | | 25. 20. 01. | 23. 54. 49. | 23. 55. 00. | 25 | 23. 55. 19. | 10. 1. 46. S. | 13. 53. 33. | 13$^{d}$ 56′ 08″ |
| α de la g. Ourse. O. | 29. | 52. 0. 12,5 | 48. 50. 29,6 | 48. 50. 50. | 65 | 48. 51. 45. | 62. 54. 43. N. | 14. 2. 58. | Korware. |
| α de la Vierg. E. | | 25. 2. 25. | 24. 5. 22. | 24. 5. 50. | 25 | 24. 6. 01. | 10 1. 46. S. | 14. 4. 15. | |
| γ do Lion. . . O. | 30. | 7. 1. 3. | 6. 49. 07,2 | 6. 49. 10. | 6,5 | 6. 49. 15. | 20. 55. 38. N. | 14. 6. 23. | 14$^{d}$ 5′ 12″6 |
| α de la g. Ourse. O. | | 52. 0. 9. | 48. 48. 57. | 48. 49. 40. | 65 | 48. 50. 23. | 62. 54. 43. N. | 14. 4. 20. | |
| α de la Vierg. E. | | 25. 2. 23. | 24. 4. 29. | 24. 5. 10. | 25 | 24. 5. 15. | 10. 1. 46. S. | 14. 3. 29. | Vincatitchil-lem. |
| α de la g. Ourse. O. | Mai. | 51. 3. 04. | 48. 32. 42. | 48. 32. 00. | 64 | 48. 33. 25. | 62. 54. 43. N. | 14. 21. 18. | |
| α de la Vierg. E. | 1. | 25. 3. 26. | 24. 19. 52. | 24. 20. 00. | 26 | 24. 20. 22. | 10. 1. 46. | 14. 18. 36. | 14$^{d}$ 19′ 57″ |

| PHÉNOMÈNE ET FACE du Quart de cercle. | DATE. | DIVISION de 96. ARC observé. | VALEUR. | DIVISION de 90. | Réfraction ou équation appliquées. | DISTANCE du zénith, corrigée. | DÉCLINAISON. | LATITUDE par l'observation. | NOM DU LIEU, et sa latitude correcte. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1784. | D. S.D. N. | d ′ ″ | d ′ ″ | ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | |
| δ de la g. Ourse. O. | Mai. | 46. 2. 17. | 43. 43. 06 | 43. 44. 00. | 54. | 43. 44. 27. | 58. 13. 58. N. | 14. 29. 31. | Riv. de Pinnare. |
| ζ d'*id.* ..... O. | 3. | 44. 1. 10. | 41. 33. 27,4 | 41. 33. 10. | 50,3. | 41. 34. 09. | 56. 3. 23. N. | 14. 29. 14. | Banc nord. |
| α de la Vierge. E. | | 26. 0. 15. | 24. 29. 05,5 | 24. 29. 10. | 26. | 24. 29. 33,7 | 10. 1. 46. S. | 14. 27. 47,7 | $14^d\ 28'\ 35''$ |
| α d'*id.* ..... E. | 10. | 26. 2. 22. | 25. 00. 17,6 | 25. 00. 40. | 26,2. | 25. 00. 55. | | 14. 59. 09. | Ollore *. |
| ζ de la g. Ourse. O. | | 44. 1. 20. | 41. 37. 51. | 41. 37. 20. | 49. | 41. 38. 24,5 | 56. 3. 23. N. | 14. 24. 58,5 | $14^d\ 42'\ 03''8$ |
| δ d'*id.* .... O. | 12. | 46. 0. 22. | 43. 17. 10. | 43. 17. 10. | 53. | 43. 18. 03. | 58. 13. 58. N. | 14. 55. 55. | Mouâmillodouro. |
| α de la Vierg. E. | | 26. 1. 28. | 24. 48. 52. | 24. 48. 50. | 25. | 24. 49. 16. | 10 1. 48. S. | 14. 47. 28. | |
| ζ de la g. Ourse. O. | | 43. 3. 15. | 41. 7. 32. | 41. 8. 10. | 44. | 41. 8. 35. | 56. 3. 23. N. | 14. 54. 48. | |
| α de la Vierg. E. | 13. | 26. 1. 30. | 24. 49. 48,5 | 24. 50. 00. | 25. | 24. 50. 19,3 | 10. 1. 48. S. | 14. 48. 31,3 | |
| ζ de la g. Ourse. O. | | 43. 3. 14. | 41. 7. 05,5 | 41. 7. 10. | 44. | 41. 7. 51,7 | 56. 3. 23. N. | 14. 55. 31,3 | $14^d\ 51'\ 42''1$ |
| δ d'*id.* .... O. | 19. | 45. 2. 07. | 42. 42. 27,1 | 42. 42. 10. | 53. | 42. 43. 11,5 | 58. 13. 58. N. | 15. 30. 46,5 | Ongole, proprement Woungole. |
| ε d'*id.* ..... O. | | 44. 1. 17. | 41. 36. 32. | 41. 36. 00. | 50. | 41. 37. 06. | 57. 8. 02,5. N. | 15. 30. 56,5 | |
| α de la Vierg. E. | | 27. 0. 22. | 25. 28. 25. | 25. 29. 00. | 27. | 25. 29. 09,5 | 10. 1. 48. S. | 15. 27. 21,5 | |
| ζ de la g. Ourse. O. | | 43. 0. 27. | 40. 30. 37. | 40. 30. 30. | 49. | 40. 31. 22,5 | 56. 3. 23. N. | 15. 32. 00,5 | $15^d\ 29'\ 18''2$ |
| α de la Vierg. E. | 20. | 27. 1. 05. | 25. 35. 01. | 25. 35. 00. | 27. | 25. 35. 27,5 | 10. 1. 48. S. | 15. 33. 39,5 | Tchicourti. |
| ζ de la g. Ourse. O. | | 43. 0. 17. | 40. 26. 13. | 40. 26. 05. | 49. | 40. 26. 58. | 56. 3. 23. N. | 15. 36. 25. | $15^d\ 35'\ 2''7$ |
| α de la Vierg. E. | 22. | 27. 1. 05. | 25. 35. 01. | 25. 35. 00. | 27. | 25. 35. 27,5 | 10. 1. 48. S. | 15. 33. 39,5 | Yenmonbender. |
| ζ de la g. Ourse. O. | | 43. 0. 13. | 40. 24. 29. | 40. 25. 00. | 49. | 40. 25. 33,4 | 56. 3. 23. N. | 15. 37. 49,6 | $15^d\ 35'\ 44''5$ |
| κ d'*id.* ..... O. | 23. | 36. 3. 15. | 34. 33. 37. | 34. 33. 50. | 39. | 34. 34. 22,5 | 50. 23. 42. N. | 15. 49. 09. | Vantipollam. |
| α de la Bal... E. | | 32. 3. 21. | 30. 51. 25. | 30. 51. 05. | 34. | 30. 51. 49. | 15. 8. 03. S. | 15. 43. 46. | $15^d\ 46'\ 27''5$ |
| α de la Vierg. E. | 25. | 27. 2. 15. | 25. 53. 28. | 25. 54. 00. | 28. | 25. 54. 12. | 10. 1. 48. S. | 15. 52. 24. | Baupetla. |
| ζ de la g. Ourse. O. | | 42. 3. 3. | 40. 6. 00. | 40. 5. 50. | 48. | 40. 6. 43. | 56. 3. 23. N. | 15. 56. 40. | $15^d\ 54'\ 32''$ |

Le lieutenant Colebrooke avoit alors acquis l'art de se servir du quart de cercle, et ses observations paroîtront aux endroits où je n'en ai point fait. La suivante est de lui. Par-tout où je substituerai les siennes, elles seront marquées d'un C. Il observa Tchicourti. J'avois inscrit le résultat dans mon livre : c'étoit $15^d\ 34'\ 10''$; mais son observation s'est perdue.

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| κ de la g. O. O. | 26. | 36. 2. 16. | 34. 20. 09,4 | 34. 20. 00. | 39. | 34. 20. 43,7 | 50. 23. 42. N. | 16. 02. 58,3 | Tchendole. |
| α de la Bal. E. | | 33. 0. 20. | 31. 5. 02. | 31. 5. 00. | 34. | 31. 5. 35. | 15. 8. 03. S. | 15. 57. 32. | $16^d\ 0'\ 15''2$ |
| κ de la gr. O. O. | 28. | 36. 1. 22. | 34. 8. 44. | 35. 8. 05. | 38. | 34. 9. 02,5 | 50. 23. 42. N. | 16. 14. 39,5 | Sitacollem, sur la rivage nord de la Kistna. |
| α de la Bal. E. | | 33. 1. 15. | 31. 16. 54. | 31. 17. 00. | 34. | 31. 17. 31. | 15. 8. 03. S. | 16. 9. 28. | $16^d\ 12'\ 04''3$ |

*Le quart de cercle fut démonté au camp de Pinnare, et la ligne de collimation n'avoit pas été ajustée; cela fut fait avant qu'on s'en servit de nouveau.

| PHÉNOMÈNE ET FACE du Quart de cercle. | DATE. | DIVISION de 96. | | DIVISION de 90. | Réfraction ou équation appliquée. | DISTANCE du zénith, corrigée. | DÉCLINAISON. | LATITUDE par l'observation. | NOM DU LIEU, et sa latitude correcte. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | ARC observé. | VALEUR. | | | | | | |
| | 1784. | D. S.D. N. | d ′ ″ | d ′ ″ | ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | |
| ι de la g. Ourse. O. | Mai. 29. | 43. 1. 18. | 40. 40. 43. | 40. 39. 55. | 49 | 40. 41. 08. | 57. 8. 02,5. N. | 16. 26. 54,5. | Moudenoûr. |
| α de la Vierge. E. | | 28. 0. 21. | 26. 24. 14. | 26. 23. 30. | 29 | 26 24. 21. | 10. 1. 48. S. | 16. 22. 33. | $16^{d}24'38''8$.C. |
| α d'*id.* ..... E. | | 28. 1. 28. | 26. 41. 22. | 26. 42. 00. | 29 | 26. 42. 10. | | 16. 40. 22. | Ellore. |
| ζ de la g. Ourse. O. | Juin. 1. | 41. 3. 22. | 39. 18. 16. | 39. 18. 10. | 48 | 39. 19. 10. | 56. 3. 25. N. | 16. 44. 13. | $16^{d}42'17''5$.P. |
| ε d'*id.* ..... O. | | 43. 0. 08. | 40. 22. 15,9. | 40. 22. 20. | 49 | 40. 23. 07. | 57. 8. 02,5. N. | 16. 44. 55,5. | |
| η d'*id.* ..... O. | | 35. 3. 17. | 33. 38. 24,5. | 33. 18. 40. | 37,7 | 33. 19. 10. | 50. 23. 42. N. | 16. 44. 32. | |
| α de la Bal. E. | | 33. 3. 22. | 31. 48. 06,3. | 31. 48. 10. | 35 | 31. 48. 43,2. | 15. 8. 04. S. | 16. 40. 39,2. | $16^{d}42'41''5$.C. |
| ☉ bord sup. O. | 4. | 5. 2. 20. | 5. 18. 10. | 5. 18. 40. | 5,0 | 5. 34. 18. | 22. 32. 32. N. | 16. 58. 14. P. | Soulârem. |
| | | | | Demi-dia. | +15′49″ | | | | |
| | | | | Parallaxe. | — 1,0 | | | | |
| α de la Vierge E. | | 28. 2. 28. | 26. 55. 26. | 26. 55. 20. | 29 | 26. 55. 52. | 10. 1. 48. S. | 16. 54. 04. | $16^{d}56'08''5$. |
| α d'*id.* ..... E. | 12. | 28. 3. 02. | 26. 58. 04. | 26. 57. 05. | 29 | 26. 58. 03,5. | | 16. 56. 15,5. | Râdjahmondri. |
| ζ de la g. O. O. | | 41. 2. 15,5. | 39. 1. 11,2. | 39. 1. 20. | 46 | 39. 2. 01,6. | 56. 3. 23. N. | 17. 1. 12,4. | $16^{d}58'43''6$.P. |
| κ d'*id.* ..... O. | 12. | 35. 2. 09. | 33. 20. 50. | 33. 21. 00. | 36 | 33. 21. 31. | 50. 23. 42. N. | 17. 2. 11. | |
| α de la Bal. E. | | 34. 0. 23. | 32. 2. 44. | 32. 2. 40. | 35 | 32. 3. 17. | 15. 8. 04. S. | 16. 55. 13. | $16^{d}58'42''$. C. |
| κ de la g. Ourse. O. | 13. | 35. 1. 29. | 33. 15. 33. | 33. 15. 00. | 35,5 | 33. 15. 52. | 50. 23. 42. N. | 17. 7. 50. | Râdjahnagor. |
| β de la Bal. E. | | 27. 1. 07. | 25. 35. 53. | 25. 35. 00. | 27 | 25. 35. 53. | 8. 34. 33. S. | 17. 1. 20. | $7^{d}4'35''$. C. |
| κ de la g. Ourse. O. | 14. | 35. 1. 29. | 33. 15. 33,5. | 33. 15. 55. | 37 | 33. 16. 21. | 50. 23. 42. N. | 17. 7. 21. | Peddapoîr. |
| α du Drag. O. | | 51. 2. 00. | 48. 16. 52,5. | 48. 16. 10. | 62,7 | 48. 17. 34. | 65. 24. 16. N. | 17. 7. 02. | |
| α de la Bal. E. | | 34. 1. 18. | 32. 10. 05. | 32. 9. 30. | 34,5 | 32. 10. 22. | 15. 8. 04. S. | 17. 2. 18. | |
| β d'*id.* ..... E. | | 27. 1. 07. | 25. 35. 53,3. | 25. 35. 40. | 25,4 | 25. 36. 12. | 8. 34. 33. S. | 17. 1. 39. | $17^{d}4'35''$. P. |
| β du Scorp. E. | 18. | 38. 2. 20. | 36. 14. 25. | 26. 13. 40. | 41,5 | 36. 14. 44. | 19. 12. 01,6. S. | 17. 2. 42. | |
| γ du Dragon. O. | | 36. 2. 24. | 34. 23. 40. | 34. 24. 00. | 39,0 | 34. 24. 29. | 51. 31. 18. N. | 17. 6. 49. | $17^{d}4'45''5$. C. |
| α de la Vierge. E. | 20. | 28. 3. 27. | 27. 8. 59,7. | 27. 8. 30. | 29,0 | 27. 9. 13,7. | 10. 1. 48. S. | 17. 7. 26. | Gouloupoul-loûr. |
| β de la Bal. E. | | 27. 1. 19. | 25. 41. 09,7. | 25. 41. 30. | 28,0 | 25. 41. 48. | 8. 34. 33. S. | 17. 7. 15. | |
| ζ de la g. O. O. | | 41. 1. 30. | 38. 53. 30. | 38. 53. 20. | 44,0 | 38. 54. 09. | 56. 3. 33. N. | 17. 9. 05. | |
| κ d'*id.* ..... O. | | 35. 1. 23. | 33. 12. 55,2. | 33. 12. 50. | 37 | 33. 13. 15. | 50. 23. 42. N. | 17. 10. 27. | $17^{d}8'33''5$. C. |
| κ d'*id.* ..... O. | 21. | 35. 1. 16. | 33. 9. 50,6. | 33. 9. 20. | 37 | 33. 10. 12. | 50. 23. 42. N. | 17. 13. 30. | Tonding et Matoûr. |
| α de la Bal. . . E. | | 34. 1. 39. | 32. 19. 18. | 32. 20. 00. | 35 | 32. 20. 14. | 58. 18. 04. S. | 17. 12. 10. | $17^{d}12'45''$. C. |
| β de la Bal. E. | 22. | 27. 2. 10. | 25. 51. 16. | 25. 50. 20. | 28 | 25. 53. 06. | 8. 34. 33. S. | 17. 18. 33. | Soutiwârem. |
| | | Du 18 au 20 Juin. | | | +1′50″ | | | | $17^{d}18'33''$. C. |
| α de la Couron. boréale. O. | 24. | 10. 2. 02. | 9. 51. 30. | 9. 50. 40. | 10 | 9. 51. 15. | 27. 27. 03,5. N. | 17. 35. 48,5. | Elmoutchilli. |
| β du Scorp. E. | | 39. 0. 19. | 36. 42. 06. | 36. 41. 50. | 43 | 36. 42. 41. | 19. 12. 01,6. S. | 17. 30. 39,4. | $17^{d}33'14''$. C. |

| PHÉNOMÈNE ET FACE du Quart de cercle. | DATE. | DIVISION de 96. ARC observé. | DIVISION de 96. VALEUR. | DIVISION de 90. | Réfraction ou équation appliquée. | DISTANCE du zénith, corrigée. | DÉCLINAISON. | LATITUDE par l'observation. | NOM DU LIEU, et sa latitude correcte. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1784. | | | | | | | | |
| α de la Couronne bor. O. | Juin. 27. | D. S.D.N. 10. 1.08. | d ′ ″ 9. 40. 04,7 | d ′ ″ 9. 39. 40. | ″ 9,6 | d ′ ″ 9. 40. 02. | d ′ ″ 27. 27. 03,5. N. | d ′ ″ 17. 47. 01,5 | Sobârem. |
| β du Scorp. E. | Juil. 9. | 39. 1. 23,5 | 36. 58. 08,4 | 36. 57. 20. | 43 | 36. 58. 27,2 | 19. 12. 02. S. | 17. 46. 25,2 | 17$^{d}$ 46′ 59″ a.C. |
| α d'*id*. . . . . E. | 12. | 46. 2. 11. | 43. 40. 27,6 | 43. 41. 00. | 55 | 43. 41. 39. | 25. 56. 12. S. | 17. 45. 27. | Ces observations furent faites avec difficulté, parmi les nuages et les vents; mais elles sont tout ce qu'on put se procurer. |
| ⊙ bord sup. O. | | | 3. 50. 16,4 | 3. 50. 00. | | 4. 5. 59. | 27. 55. 02. N. | 17. 49. 03. | |
| | | 4. 0. 12. | | Réf. et par. | + 3,6 | | | | |
| | | | | Demi-dia. | +15,47 | | | | |
| α de la Lyre. O. | Sept. | 22. 00. 29. | 20. 50. 14. | 20. 49. 40. | 33 | 20. 50. 30. | 38. 35. 26,3. N. | 17. 44. 56,3 | Vizacpatam. |
| β d'*id*. . . . . O. | 8. | 16. 01. 20. | 15. 22. 51. | 15. 22. 10. | 15 | 15. 22. 45,5 | 33. 07. 16. N. | 17. 44. 30,5 | |
| α de l'Aigle. E. | | 9. 03. 27. | 9. 20. 18,2 | 9. 20. 00. | 9 | 9. 20. 18,1 | 8. 18. 32,5. N. | 17. 38. 50,6 | |
| β d'*id*. . . . . E. | | 12. 02. 05,5 | 11. 45. 33. | 11. 45. 10. | 12 | 11. 45. 34. | 5. 53. 08,3. N. | 17. 38. 42,3 | 17$^{d}$ 41′ 45″. Camp de Bimolwilsah. |
| α de la Cour. boréale. O. | Juil. 14. | 10. 10. 16. | 9. 29. 32. | 9. 28. 50. | 9,5 | 9. 29. 20,5 | 27. 27. 03,5. N. | 17. 57. 43. | Nuit claire. |
| γ du Drag. O. | | 35. 3. 07. | 33. 34. 01. | 33. 33. 10. | 37,5 | 33. 34. 13. | 51. 31. 18. N. | 17. 57. 05. | |
| α du Scorp. E. | | 39. 2. 03. | 37. 3. 11. | 37. 2. 40. | 43 | 37. 3. 38,5 | 19. 12. 02. S. | 17. 51. 36,5 | 17$^{d}$ 54′ 15″. C. |
| β d'*id*. . . . . E. | | 46. 2. 23. | 43. 45. 44. | 43. 46. 00. | 55 | 43. 46. 47. | 25. 56. 12. S. | 17. 50. 35. | |
| β de la Bal. E. | | 28. 0. 08. | 26. 18. 31. | 26. 19. 00. | 20,5 | 26. 19. 14. | 8. 34. 33. S. | 17. 44. 41. | Simatchillem. |
| α de la Cour. boréale. O. | 8. | 10. 1. 05,5 | 9. 38. 59. | 9. 38. 40. | 9,5 | 9. 38. 59. | 27. 27. 03,5. N. | 17. 48. 04,5 | 17$^{d}$ 46′ 28″ 8.C. |

Les quatre observations suivantes furent faites avec un quart de cercle de Ramsden, de 18 pouces de rayon, qui indiquoit les hauteurs.

| | | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| α de la Lyre. O. | Août. | 73. 3. 10. | 69. 17. 13,6 | 69. 17. 35. | — 22 | 69. 17. 02,3 | 38. 35. 26,1. N. | 17. 52. 28,4 | Bimolwilsah. |
| β d'*id*. . . . . O. | 29. | 79. 03. 00,9 | 74. 45. 47,3 | 74. 46. 0. | — 15,6 | 74. 45. 38. | 33. 07. 16. N. | 17. 52. 54,0 | Quartier-général. |
| α de l'Aigle [a] E. | | 85. 03. 02. | 80. 24. 24. | 80. 24. 50. | — 10 | 80. 24. 27. | 8. 18. 32. N. | 17. 54. 5. | |
| β d'*id*. [b] . . . . E. | | 83. 00. 12. | 77. 58. 32. | 77. 58. 47. | — 12 | 77. 58. 28. | 5. 53. 08. N. | 17. 54. 40. | 17$^{d}$ 53′ 32″. P. |
| α du Drag. O. | 8. | 35. 03. 11. | 33. 35. 46,3 | 33. 35. 00. | 38 | 33. 36. 01. | 51. 31. 18. N. | 17. 55. 17. | Quartier-général, cantonnemens de Bimolwilsah. Terme moyen, 17$^{d}$ 53′ 51″. C. |
| α de la Lyre. O. | | 22. 00. 04. | 20. 39. 16. | 20. 38. 30. | 20 | 20. 39. 13. | 38. 35. 26. N. | 17. 56. 13. | |
| α d'*id*. . . . . O. | 9. | 22. 00. 05. | 20. 39. 42. | 20. 39. 00. | 20 | 20. 39. 41. | | 17. 55. 45. | |
| ε du Sagitt. E. | | 55. 03. 08. | 52. 19. 27,3 | 52. 18. 50. | 75 | 52. 20. 18,6 | 34. 27. 59,5. S. | 17. 52. 29. | |
| α de l'Aigle. E. | 28. | 10. 00. 23,5 | 9. 32. 50. | 9. 33. 00. | 10 | 9. 33. 05. | 8. 18. 32,5. N. | 17. 51. 37,5 | |
| ε du Sagitt. E. | 31. | 55. 03. 07. | 52. 19. 01. | 52. 18. 40. | 75 | 52. 20. 0,6 | 34. 27. 59,5. S. | 17. 52. 06,5 | |
| α de la Lyre. O. | | 22. 00. 06. | 20. 40. 09. | 20. 39. 30. | 20 | 20. 40. 15. | 38. 35. 26. N. | 17. 55. 11. | |
| α du Cygne. O. | Sept. | 28. 01. 13. | 26. 34. 46,6 | 26. 35. 00. | 29 | 26. 35. 22. | 44. 31. 05,3. N. | 17. 55. 43,3 | |
| β du Verseau. E. | 3. | 25. 03. 30. | 24. 21. 37,3 | 24. 22. 00. | 25 | 24. 22. 14. | 6. 30. 33. S. | 17. 51. 41. | |
| α de Céphée. O. | 27. | 46. 02. 22. | 43. 45. 17,3 | 43. 45. 00. | 55 | 43. 46. 04. | 61. 40. 42. N. | 17. 54. 38. | |
| β du Vers. E. | | 26. 00. 00. | 24. 22. 30. | 24. 22. 20. | 25 | 24. 22. 50. | 6. 30. 33. S. | 17. 52. 17. | |
| 6 étoiles nord. | | | | | | | | 17. 55. 28. | |
| 6 étoiles sud. | | | | | | | | 17. 52. 14. | |

[a] α de l'Aigle, 29 août; retranchez 48″ de l'arc observé.

[b] β de l'Aigle, retranchez 45″.

| PHÉNOMÈNE ET FACE du Quart de cercle. | DATE. | DIVISION de 96. ARC observé. | DIVISION de 96. VALEUR. | DIVISION de 90. | Réfraction ou équation appliquée. | DISTANCE du zénith, corrigée. | DÉCLINAISON. | LATITUDE par l'observation. | NOM DU LIEU, et sa latitude correcte. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1784. | D. S.D. N. | d ′ ″ | d ′ ″ | ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | |
| α de Céphée. O. | Oct. | 46. 01. 24. | 43. 32. 06,8 | 43. 31. 30. | 53 | 43. 32. 42,3 | 61. 40. 42,2. N. | 18. 08. 00. | Palais de Vizia-nagor. |
| β du Vers. E. | 22. | 26. 00. 26. | 24. 33. 55,6 | 24. 33. 30. | 26 | 24. 34. 08,8 | 6. 30. 33. S. | 18. 03. 35,8 | |
| α du Cygne. O. | 23. | 28. 00. 15,8 | 26. 21. 35,5 | 26. 22. 00. | 28 | 26. 22. 15,8 | 44. 31. 05,3. N. | 18. 08. 49,6 | |
| α de Céphée. O. | | 46. 01. 25. | 43. 32. 32,9 | 43. 31. 46. | 54 | 43. 33. 03,5 | 61. 40. 42,2. N. | 18. 07. 38,7 | |
| β du Vers. E. | | 26. 00. 26. | 24. 33. 55,6 | 24. 33. 35. | 26 | 24. 34. 11,3 | 6. 30. 33. S. | 18. 03. 38,3 | 18$^d$ 05′ 52″3. |
| α du Cygne. O. | 25. | 28. 00. 27. | 26. 26. 51,9 | 26. 27. 00. | 28 | 26. 26. 24. | 44. 31. 05,2. N. | 18. 03. 41,2 | Brimsing. |
| α de Céphée. O. | | 46. 02. 00. | 43. 36. 30,2 | 43. 35. 50. | 54 | 43. 37. 04,1 | 61. 40. 42,2. N. | 18. 03. 38,1 | |
| β du Verseau. E. | | 26. 00. 19. | 24. 30. 51. | 24. 30. 00. | 26 | 24. 30. 51,5 | 6. 30. 33. S. | 18. 00. 18,0 | 18$^d$ 01′ 59″. |
| 7 du Lézard. O. | 26. | 33. 01. 23. | 31. 20. 25,2 | 31. 20. 00. | 34,4 | 31. 20. 47. | 49. 10. 48. N. | 17. 50. 01. | Santipollem. |
| Fomalhaut. E. | | 51. 03. 07. | 48. 34. 00,8 | 48. 33. 30. | 6 | 48. 34. 49,5 | 30. 45. 25,6. S. | 17. 49. 23,8 | 17$^d$ 49′ 42″4. |
| α de Céphée. O. | 31. | 46. 02. 00. | 43. 35. 37,5 | 43. 35. 00. | 54 | 43. 36. 13. | 61. 40. 42,2. N. | 18. 04. 29,2 | Tchintolwilsah. |
| β du Verseau. E. | | 26. 00. 18. | 24. 30. 24,6 | 24. 30. 00. | 25,7 | 24. 30. 38. | 6. 30. 33. S. | 18. 00. 05. | 18$^d$ 02′ 17″1. |
| α de Céphée. O. | Nov. | 46. 01. 26. | 43. 32. 59,3 | 43. 32. 50. | 54 | 43. 33. 48,6 | 61. 40. 42,2. N. | 18. 06. 53,6 | Nerrâinpoûr. |
| β du Verseau. E. | 1. | 26. 00. 23. | 24. 32. 36,5 | 24. 32. 20. | 26 | 24. 32. 54,3 | 6. 30. 33. S. | 18. 02. 21,3 | |
| Fomalhaut. E. | | 52. 00. 08. | 48. 48. 30,9 | 48. 48. 30. | 65 | 48. 49. 35,5 | 30. 45. 25,6. S. | 18. 04. 08,9 | |
| β de Cassiopée. O. | | 42. 01. 29. | 39. 49. 18,4 | 39. 49. 00. | 48 | 39. 49. 57,2 | 57. 57. 50. N. | 18. 07. 52,8 | 18$^d$ 05′ 18″7. |
| α du Verseau. E. | 3. | 20. 02. 26. | 19. 24. 33,5 | 19. 24. 00. | 20 | 19. 24. 36,8 | 1. 21. 30,6. S. | 18. 03. 05,2 | Kondawilhah. |
| 7 du Lézard. O. | | 33. 00. 11. | 31. 01. 05,1 | 31. 01. 30. | 34 | 31. 01. 51,6 | 49. 10. 48. N. | 18. 08. 56,4 | 18$^d$ 06′ 01″3. |
| α du Verseau. E. | 4. | 20. 03. 10. | 19. 31. 34,9 | 19. 31. 30. | 20 | 19. 31. 52,5 | 1. 21. 30,6. S. | 18. 10. 21,9 | Timorgoudha. |
| 7 du Lézard. O. | | 33. 00. 00. | 30. 56. 15. | 30. 55. 20. | 34 | 30. 56. 21,5 | 49. 10. 48. N. | 18. 14. 26,5 | 18$^d$ 12′ 24″2. |
| α d'Androm. O. | 5. | 10. 00. 27. | 9. 34. 22. | 9. 34. 20. | 10 | 9. 34. 31. | 27. 53. 56. N. | 18. 19. 25. | Camp de Sica-cole. |
| γ de Pégase. E. | | 4. 02. 06. | 4. 15. 45,7 | 4. 15. 00. | 4 | 4. 15. 27. | 13. 59. 10. N. | 18. 14. 37. | 18$^d$ 17′ 01″. |
| α de Céphée. O. | 7. | 46. 00. 21. | 43. 16. 43,7 | 43. 17. 00. | 53 | 43. 17. 45. | 61. 40. 42,2. N. | 18. 22. 57,2 | Camp de Kalin-gapatam. |
| Fomalhaut. E. | | 52. 01. 11. | 49. 03. 54. | 49. 04. 00. | 65 | 49. 05. 02. | 30. 45. 25,6. S. | 18. 19. 36,4 | 18$^d$ 21′ 16″8. |
| *Id*. . . . . . . . E. | 9. | 52. 01. 28. | 49. 11. 22,1 | 49. 11. 20. | 64 | 49. 12. 25. | | 18. 26. 59,4 | Koulliparou. |
| α d'Androm. O. | | 10. 00. 02. | 9. 23. 22,4 | 9. 23. 30. | 10 | 9. 23. 36. | 27. 53. 53. N. | 18. 30. 17. | |
| γ de Pégase. E. | | 4. 03. 02. | 4. 28. 04. | 4. 27. 30. | 5 | 4. 27. 52. | 13. 59. 07. N. | 18. 26. 59. | 18$^d$ 28′ 39″. |
| α d'Androm. O. | 11. | 9. 02. 27. | 9. 06. 14,5 | 9. 05. 40. | 10 | 9. 06. 07. | 27. 53. 53. N. | 18. 47. 46. | Qazybougâm. |
| γ de Pégase. E. | | 5. 00. 05. | 4. 43. 27. | 4. 43. 0. | 4,5 | 4. 43. 18. | 13. 59. 07,5. N. | 18. 42. 25,5 | 18$^d$ 45′ 05″8. |
| Fomalhaut. E. | 14. | 53. 00. 10. | 49. 45. 38,7 | 49. 45. 30. | 67 | 49. 46. 41,4 | 30. 45. 22,5. S. | 19. 01. 19. | Kotouâl Ta-lâb. |
| β de Cassiopée. O. | | 41. 01. 28. | 38. 52. 37,1 | 38. 52. 00. | 46 | 38. 53. 04,6 | 57. 57. 46,7. N. | 19. 04. 42,1 | 19$^d$ 03′ 00″5. |

| PHÉNOMÈNE ET FACE du Quart de cercle. | DATE. | DIVISION de 96. | | DIVISION de 90. | Réfraction ou équation appliquée. | DISTANCE du zénith, corrigée. | DÉCLINAISON. | LATITUDE par l'observation. | NOM DU LIEU, et sa latitude correcte. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | ARC observé. | VALEUR. | | | | | | |
| | 1784. | D. S.D. N. | d ′ ″ | d ′ ″ | ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | |
| α d'Androm. O. | Nov. 15. | 9. 01. 10. | 8. 44. 42,5 | 8. 45. 00. | 8,7 | 8. 45. 00. | 27. 53. 59. N. | 19. 08. 59. | Itchapoür. |
| γ de Pégase. E. | | 5. 01. 23. | 5. 05. 25,3 | 5. 05. 00. | 5 | 5. 05. 17,5 | 13. 59. 13,3. N. | 19. 04. 30,8 | 19$^d$ 6′ 45″ |
| γ du Lézard. O. | 16. | 31. 03. 10. | 29. 50. 20. | 29. 49. 40. | 33 | 29. 50. 33. | 49. 10. 45. N. | 19. 20. 12. | Brâmpoür. |
| Fomalhaut. E. | | 53. 01. 15. | 50. 01. 54,3 | 50. 02. 00. | 67 | 50. 03. 04,2 | 30. 45. 22,5. S. | 19. 17. 41. | 19$^d$ 18′ 57″ |
| γ du Lézard. O. | 17. | 31. 03. 13. | 29. 51. 39,1 | 29. 51. 00. | 33 | 29. 51. 52,6 | 49. 10. 45. N. | 19. 18. 52,4 | Manssoür Cottah. |
| Fomalhaut. E. | | 53. 01. 10. | 49. 59. 40,4 | 49. 59. 30. | 67 | 50. 00. 42,2 | 30. 45. 22,5. S. | 19. 15. 19,7 | 19$^d$ 17′ 05″5 |
| E. | 18. | 53. 01. 24. | 50. 05. 51,6 | 50. 05. 30. | 67 | 50. 06. 48. | | 19. 21. 25,5 | Camp de Gandjam. |
| β de Cassiopée. O. | | 41. 00. 13. | 38. 31. 58. | 38. 31. 00. | 46 | 38. 32. 15. | 57. 57. 53. N. | 19. 25. 38. | 19$^d$ 23′ 32″ |
| Fomalhaut. E. | 25. | 53. 02. 06. | 50. 12. 00,7 | 50. 12. 00. | 67 | 50. 13. 07,5 | 30. 45. 22,5. S. | 19. 27. 45. | Piaghi. |
| β de Cassiopée. O. | | 41. 00. 03. | 38. 27. 34,7 | 38. 26. 50. | 45,6 | 38. 27. 58. | 57. 57. 50. N. | 19. 29. 55. | 19$^d$ 28′ 50″ |
| Fomalhaut. E. | 26. | 43. 02. 14. | 50. 15. 31,7 | 50. 15. 30. | 67 | 50. 16. 38. | 30. 45. 22,5. S. | 19. 31. 15,5 | Maloudi. |
| β de Cassiopée. O. | | 40. 03. 25. | 38. 23. 11. | 38. 23. 10. | 45,6 | 38. 23. 56,1 | 57. 57. 53. N. | 19. 33. 57. | 19$^d$ 32′ 36″5 |
| Fomalhaut. E. | 29. | 53. 03. 04. | 50. 25. 11,8 | 50. 24. 40. | 67 | 50. 26. 02. | 30. 45. 22,5. S. | 19. 40. 40,5 | Manickpatam. |
| α d'Androm. O. | | 8. 02. 29. | 8. 10. 52,2 | 8. 10. 50. | 8 | 8. 10. 59,1 | 27. 53. 59. N. | 19. 43. 00. | |
| α de Cassiopée. O. | | 38. 00. 01. | 35. 37. 56,4 | 35. 37. 30. | 40,8 | 35. 38. 24. | 55. 21. 23,0. | 19. 42. 59. | 19$^d$ 41′ 50″ |
| Fomalhaut. E. | Déc. | 53. 03. 21. | 50. 32. 40. | 50. 32. 30. | 67 | 50. 33. 42. | 30. 45. 22,5. S. | 19. 48. 19,5 | Djagrenâth. |
| γ de Pégase. E. | 4. | 6. 00. 21. | 5. 46. 43,7 | 5. 46. 30. | 6 | 5. 46. 43. | 13. 59. 13,3. N. | 19. 45. 56,3 | |
| α de Cassiopée. O. | | 37. 03. 32. | 35. 33. 06,3 | 35. 32. 40. | 41 | 35. 33. 34,2 | 55. 21. 23. N. | 19. 47. 49. | |
| α d'Androm. O. | | 8. 02. 12. | 8. 03. 26. | 8. 03. 00. | 8 | 8. 03. 21. | 27. 53. 59. N. | 19. 50. 38. | 19$^d$ 48′ 10″7 |
| α d'Androm. O. | 7. | 8. 01. 21. | 7. 53. 17,5 | 7. 53. 20. | 8 | 7. 53. 27. | 27. 53. 59. N. | 20. 00. 32. | Ahhmedpoür. |
| α de Cassiopée. O. | | 37. 02. 26. | 35. 20. 48. | 35. 21. 00. | 40 | 35. 21. 34. | 55. 21. 23. N. | 19. 59. 49. | |
| ε de Cassiopée. O. | | 45. 01. 24. | 42. 35. 52. | 42. 36. 00. | 52 | 42. 36. 44. | 62. 36. 07. N. | 19. 59. 23. | |
| γ de Pégase. E. | | 6. 01. 06. | 5. 54. 12. | 5. 54. 00. | 6 | 5. 54. 12. | 13. 59. 13,3. N. | 19. 53. 25,3 | |
| η de la Baleine. E. | | 33. 01. 05. | 31. 12. 30,7 | 31. 12. 00. | 34 | 31. 12. 49,4 | 11. 19. 35. S. | 19. 53. 14,4 | |
| θ d'*id.* E. | | 31. 00. 17. | 29. 11. 13,3 | 29. 10. 30. | 32 | 29. 11. 23,6 | 9. 17. 47. S. | 19. 53. 36,6 | 19$^d$ 56′ 40″2 |
| α de Cassiopée. O. | | 37. 02. 05. | 35. 11. 34,3 | 35. 11. 00. | 40 | 35. 11. 57. | 55. 21. 23. N. | 20. 09. 26. | Pipfy. |
| δ de Cass. O. | 8. | 41. 02. 07. | 38. 57. 27,1 | 38. 57. 00. | 46 | 38. 57. 59,6 | 59. 06. 56. N. | 20. 08. 56. | |
| η de la Bal. E. | | 33. 02. 00. | 31. 24. 22,6 | 31. 24. 00. | 34,4 | 31. 24. 46. | 11. 19. 35. S. | 20. 05. 11. | 20$^d$ 07′ 11″ |
| α d'Androm. O. | 9. | 8. 00. 08. | 7. 33. 31. | 7. 33. 00. | 7,5 | 7. 33. 23. | 27. 53. 59. N. | 20. 20. 36. | Ballunta. |
| γ de Pégase. E. | | 6. 02. 22. | 6. 15. 18. | 6. 15. 30. | 6 | 6. 15. 30. | 15. 59. 13. N. | 20. 14. 43. | 20$^d$ 17′ 40″ |

| PHÉNOMÈNE ET FACE du Quart de cercle. | DATE. | DIVISION de 96. ARC observé. | DIVISION de 96. VALEUR. | DIVISION de 90. | Réfraction ou équation appliquée. | DISTANCE du zénith, corrigée. | DÉCLINAISON. | LATITUDE par l'observation. | NOM DU LIEU, et sa latitude correcte. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1784. | D. S.D. N. | d ′ ″ | d ′ ″ | ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | d ′ ″ | |
| γ de Cassiopée. O. | Déc. 10. | 41. 02. 22. | 39. 04. 02,6 | 39. 03. 30. | 46 | 39. 04. 30. | 59. 52. 54. N. | 20. 28. 21,7 | Saoulogonda, près Kottack. |
| η de la Baleine. E. | | 33. 03. 13. | 31. 43. 59. | 31. 43. 30. | 35 | 31. 44. 20. | 11. 19. 35. S. | 20. 24. 45. | 20$^d$ 26′ 33″5. |
| ε de Cassiopée. O. | 15. | 44. 02. 16. | 41. 50. 09,4 | 41. 49. 40. | 51 | 41. 50. 45,7 | 62. 36. 07. N. | 20. 45. 21,3 | Riv.re de Koumerih, côte nord. |
| α des Poissons. E. | | 20. 00. 29. | 18. 57. 44,7 | 18. 57. 40. | 19 | 18. 58. 01,4 | 1. 43. 03. N. | 20. 41. 04,4 | 20$^d$ 43′ 13″ |
| α de Cassiopée. O. | 17. | 36. 02. 20. | 34. 26. 18,5 | 34. 26. 00. | 39 | 34. 26. 48,3 | 55. 21. 23. N. | 20. 54. 34,7 | Riv. de Djehaudjepoûr, côté nord. |
| η de la Baleine. E. | | 34. 01. 04. | 32. 18. 19,3 | 38. 08. 20. | 35 | 32. 08. 55. | 11. 19. 35. S. | 20. 49. 20. | 20$^d$ 51′ 57″ |
| γ de Cassiop. O. | 19. | 41. 00. 15. | 38. 32. 50,5 | 38. 32. 30. | 45 | 38. 33. 25,3 | 59. 32. 54. N. | 20. 59. 28,7 | Tchorakouti. |
| δ de Cass. O. | | 40. 02. 18. | 38. 06. 02,1 | 38. 05. 30. | 44 | 38. 06. 30. | 59. 06. 56. N. | 21. 00. 26. | |
| θ de la Bal. E. | | 32. 01. 04. | 30. 15. 49,3 | 30. 15. 20. | 33,3 | 30. 16. 08. | 9. 17. 47. S. | 20. 58. 21. | 20$^d$ 59′ 09″. |
| β de Cass. O. | 20. | 44. 00. 29. | 31. 27. 44,7 | 41. 27. 30. | 50 | 41. 28. 27,4 | 62. 36. 07. N. | 21. 07. 40,4 | Ranika Tâlâb. |
| δ de la Baleine. E. | | 23. 00. 29. | 21. 42. 06. | 21. 42. 00. | 22 | 21. 42. 25. | 0. 36. 32. S. | 21. 05. 53. | 21$^d$ 06′ 46″. |
| α de Cass. O. | 21. | 36. 01. 15. | 34. 05. 39,3 | 34. 05. 20. | 38 | 34. 06. 08. | 55. 21. 23. N. | 21. 15. 15. | Kânse Bânse. |
| δ de Cass. O. | | 40. 01. 16. | 37. 51. 05,7 | 37. 51. 00. | 44 | 37. 51. 47. | 59. 06. 56. N. | 21. 15. 09. | |
| η de la Baleine. E. | | 34. 02. 24. | 32. 31. 10,3 | 02. 30. 40. | 36 | 32. 31. 31,2 | 11. 19. 35. S. | 21. 11. 56,2 | |
| θ d'*id*...... E. | | 32. 02. 06. | 30. 30. 45,7 | 30. 30. 20. | 33 | 30. 31. 06. | 9. 17. 47. S. | 21. 13. 19. | 21$^d$ 13′ 52″3. |
| α de Cass. O. | 22. | 36. 00. 24. | 33. 55. 33. | 33. 55. 30. | 38 | 33. 56. 00,9 | 55. 21. 23. N. | 21. 25. 13,5 | Amnellah. |
| η de la Baleine. E. | | 34. 03. 12. | 32. 39. 57,3 | 32. 39. 40. | 35,4 | 32. 40. 24. | 11. 19. 35. S. | 21. 20. 49,0 | 21$^d$ 23′ 01″2. |
| ε de Cass. O. | 23. | 43. 02. 24. | 40. 57. 05,4 | 40. 57. 00. | 49,3 | 40. 57. 52. | 62. 36. 07. N. | 21. 38. 14,3 | Dâmdorpoûr. |
| γ d'Androm. O. | | 20. 03. 25. | 19. 38. 10,5 | 19. 37. 40. | 21,8 | 19. 38. 17. | 41. 17. 22. N. | 21. 39. 5,0 | |
| α des Poiss. E. | | 21. 00. 24. | 19. 51. 48. | 19. 51. 00. | 21 | 19. 51. 45. | 1. 43. 03. N. | 21. 34. 48,0 | |
| δ de la Bal. E. | | 23. 02. 18. | 22. 09. 47,2 | 22. 10. 00. | 22,4 | 22. 10. 16. | 0. 36. 32,0. S. | 21. 33. 44,0 | 21$^d$ 36′ 38″. |
| ε de Cassiopée. O. | 24. | 43. 02. 06. | 40. 49. 10,8 | 40. 49. 00. | 49 | 40. 49. 54,4 | 62 36. 07. N. | 21. 46. 12,6 | Soubunrikah (rivde) à Râdjegât, sur le côté de Ballasoûr. |
| δ de la Bal. E. | | 23. 03. 09. | 22. 19. 54. | 22. 19. 30. | 22 | 22. 20. 04. | 0. 36. 32. S. | 21. 43. 32,0 | |
| ε de Cass. O. | 26. | 43. 01. 30. | 40. 46. 10. | 40. 46. 00. | 49 | 40. 46. 54. | 62. 36. 07. N. | 21. 49. 13,0 | |
| ε de l'Eridan. E. | | 34. 00. 06. | 31. 55. 08. | 31. 55. 08. | 35 | 31. 55. 43. | 10. 13. 26,6. S. | 21. 42. 16,4 | 21$^d$ 45′ 18″5. |
| δ de Cassiopée. O. | 27. | 39. 03. 02. | 37. 16. 49. | 37. 16. 00. | 48 | 37. 17. 13. | 59. 06. 56. N. | 21. 49. 43. | Camp de Djellasoûr. |
| δ de la Bal. E. | | 23. 03. 10. | 22. 20. 20. | 22. 20. 00. | 24 | 22. 20. 34. | 0. 36. 32. S. | 21. 44. 02. | 21$^d$ 46′ 53″. |
| ε d'*id*...... E. | 28. | 35. 01. 27. | 33. 14. 40,6 | 33. 14. 00. | 38 | 33. 14. 58,3 | 11. 19. 35. S. | 21. 55. 23,3 | Camp de Dantoun. |
| δ de Cassiopée. O. | | 39. 02. 11. | 37. 06. 32,5 | 37. 06. 00. | 43 | 37. 06. 59,3 | 59. 06. 56. N. | 21. 59. 56,7 | 21$^d$ 57′ 40″. |

| PHENOMÈNE et face du Quart de cercle. | DATE. | DIVISION de 96. ARC observé. | DIVISION de 96. VALEUR. | DIVISION de 90. | Réfraction ou équation appliquée. | DISTANCE du zénith, corrigée. | DÉCLINAISON. | LATITUDE par l'observation. | NOM DU LIEU, et sa latitude correcte. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | 1784 | D. S.D. N. | d ' " | d ' " | " | d ' " | d ' " | d ' " | |
| γ de Cassiopée. O. | Dec. 29. | 39. 03. 21. | 37. 25. 10. | 37. 24. 40. | 42 | 37. 25. 37. | 59. 32. 55,5. N. | 22. 07. 18. | Khetnagor. |
| ε de la Baleine. E. | | 35. 02. 06. | 33. 19. 30,6 | 33. 19. 10. | 37 | 33. 19. 57,3 | 11. 19. 35. S. | 22. 00. 22. | 22d 03′ 50″ |
| γ de Cassiopée. O. | 30. | 39. 03. 02. | 37. 16. 49. | 37. 16. 30. | 42 | 37. 17. 22. | 59. 32. 55,5. N. | 22. 15. 33,5 | Mokerrampoùr. |
| δ de Cassiopée. O. | | 39. 01. 08. | 36. 51. 19,7 | 36. 50. 40. | 43 | 36. 51. 43. | 59. 06. 56. N. | 22. 15. 23. | |
| η de la Baleine. E. | | 35. 02. 27,5 | 33. 28. 57,5 | 33. 28. 20. | 37 | 33. 29. 16. | 11. 19. 35. S. | 22. 09. 41. | 22d 12′ 32″1. |
| γ de Persée. O. | 31. | 32. 00. 29. | 30. 12. 44,7 | 30. 13. 00. | 33 | 30. 13. 26,4 | 52. 37. 59. N. | 22. 24. 33,6 | Rivière de Kassai. |
| β de Persée. O. | | 18. 03. 14. | 17. 40. 50,4 | 17. 40. 30. | 18 | 17. 40. 58,2 | 40. 06. 50. N. | 22. 25. 51,8 | |
| δ de la Baleine. E. | | 24. 01. 26. | 22. 55. 29,3 | 22. 55. 00. | 24 | 22. 55. 39. | 00. 36. 32. S. | 22. 19. 07. | |
| 12 d'Éridan. E. | | 55. 02. 16. | 52. 08. 54,5 | 52. 09. 10. | 73 | 52. 10. 15,3 | 29. 51. 02. S. | 22. 19. 13,3 | 22d 22′ 11″3. |
| δ de Cassiopée. O. | Janv. 4. | 39. 00. 10. | 36. 38. 08,8 | 36. 37. 40. | 42 | 36. 38. 36,3 | 59. 06. 56. N. | 22. 28. 19,7 | Fort de Midnapoùr. |
| ε de Cassiopée. O. | | 42. 03. 07. | 40. 07. 46. | 40. 07. 30. | 48 | 40. 08. 26. | 62. 36. 07. N. | 22. 27. 41. | |
| δ de la Baleine. E. | | 24. 02. 00. | 22. 58. 07,5 | 22. 58. 00. | 24 | 22. 58. 48. | 00. 36. 32. S. | 22. 22. 16. | 22d 25′ 08″3. |
| ε de Cassiopée. O. | 5. | 42. 03. 05. | 40. 06. 53. | 40. 06. 00. | 48 | 40. 07. 15. | 62. 26. 07. N. | 22. 28. 52. | Bonpoùr. |
| δ de la Baleine. E. | | 25. 02. 06. | 23. 00. 46. | 23. 00. 30. | 24 | 23. 01. 02. | 00. 36. 32. S. | 21. 24. 30. | 22d 26′ 41″ |
| δ de Cassiopée. O. | 6. | 38. 03. 12. | 36. 24. 57,7 | 36. 25. 00. | 43 | 36. 25. 42. | 59. 06. 56. N. | 22. 41. 14. | Nerraïndeowel. |
| 12 d'Éridan. E. | | 55. 03. 22. | 62. 25. 36,4 | 52. 25. 30. | 75 | 52. 26. 48,2 | 29. 52. 02. S. | 22. 35. 46,2 | 22d 38′ 30″. |
| γ de Persée. O. | 7. | 31. 03. 09. | 29. 49. 53,6 | 29. 49. 20. | 33 | 29. 50. 10. | 52. 37. 59. N. | 22. 47. 49. | Madapoùr. |
| 12 d'Éridan. E. | | 56. 00. 10. | 52. 34. 24. | 52. 34. 40. | 74 | 52. 35. 46. | 29. 51. 02. S. | 22. 44. 44. | 22d 46′ 16″5. |
| γ de Persée. O. | 8. | 31. 03. 05. | 29. 48. 03. | 29. 47. 50. | 33 | 29. 48. 32. | 52. 37. 59. N. | 22. 49. 27. | Tehenderbend. |
| 12 d'Éridan. E. | | 56. 00. 09. | 52. 34. 11. | 52. 34. 00. | 74 | 52. 35. 20. | 29. 51. 02. S. | 22. 44. 18. | 22d 46′ 52″5. |
| γ de Persée. O. | 10. | 32. 00. 03. | 30. 01. 19,8 | 30. 01. 00. | 33 | 30. 01. 42,5 | 52. 37. 39. N. | 22. 36. 16,5 | Habra-Gât. |
| 12 d'Éridan. E. | | 55. 03. 14. | 52. 22. 05,4 | 52. 22. 10. | 74 | 52. 33. 21,7 | 29. 51. 02. S. | 22. 32. 19,7 | 23d 34′ 18″1. |

M. Burrow a publié, dans le *Lady's Diary*, un théorème semblable au mien, *page 71* : il me le montra l'année dernière. Mon livre d'observations le convainquit que je n'avois pu connoître sa publication lorsque j'écrivis le théorème.

# REMARQUE
## SUR LA TABLE DES LATITUDES,
### Par le C.en Delambre.

Quelle qu'en puisse être la cause, les nombres des diverses colonnes de la table précédente ne sont pas toujours parfaitement d'accord entre eux. On a corrigé les fautes palpables ; on a laissé subsister celles dont la correction pouvoit paroître conjecturale.

Ceux qui seroient dans le cas d'employer quelques-unes de ces latitudes, feroient bien de commencer par en vérifier le calcul ; et pour cela, nous allons donner un exemple.

La première colonne de la division de 96 offre des nombres de trois espèces. Les premiers, marqués de la lettre *D*, sont des degrés, dont 96 valent un quart de cercle. Pour les changer en degrés ordinaires, il faut les multiplier par $\frac{15}{16}$, ou les diminuer de leur seizième partie. Supposons, par exemple, que nous ayons, comme *page 57, ligne première*, $39^d$ de 96 à transformer en degrés de 90 ; je prendrai le quart de 39, ou $9^d\ 45'$, puis le quart de ce quart, qui sera $2^d\ 26'\ 15''$ : je le retrancherai de $39^d$ ; il me restera.. $36^d\ 33'\ 45''00$.

Les nombres marqués *S. D.* ou sous-divisions de degré sont des quarts de degré de 96, et chacun de ces quarts vaut $14'\ 3''75$. Dans l'exemple choisi, à la suite de $39^d$, on trouve trois de ces quarts ; ils vaudront par conséquent.. 42. 11,25.

Les nombres de la troisième espèce sont marqués de la lettre *N*, et sont des trente-deuxièmes des nombres précédens. Ils valent donc $26''3671875$. Dans notre exemple, nous en avons 21 : ainsi pour 20, nous aurons 527,34, ou 8. 47,34.

Pour 1.................... 26,37.

Donc au total, $39^{D.}\ 3^{S.D.}\ 21^{N.}$ valent................ 37. 25. 9,96.

Voilà pourquoi, dans la seconde colonne, sous le titre VALEUR, on lit......................... 37. 25. 10.

La division de 90 a donné directement........... 37. 24. 40.

Le milieu entre les deux divisions sera............ 37. 24. 55.

Ajoutez la réfraction prise dans la colonne suivante, ou 42.

| | | |
|---|---|---|
| et vous aurez pour la distance au zénith corrigée ....... | $37^d$ 25' 37" | |
| La déclinaison de l'astre observé étoit ce jour-là. | 59. 32. 55,5. | N. |
| Différence ou latitude observée............... | 22. 7. 18,5. | |
| Un calcul tout pareil donnera, *ligne suivante*, la différence corrigée..................... | 33. 19. 57,3. | |
| La déclinaison de l'astre étoit............... | 11. 19. 35,0. | S. |
| Différence ou latitude observée............... | 22. 0. 22,3. | |
| Ces deux latitudes devroient être égales, et leur différence est......................... | 6. 56,2. | |
| La moitié de cette différence est l'erreur de l'instrument ............................ | 3. 28,1. | |
| Ajoutez cette moitié à la plus petite latitude, ou retranchez-la de la plus grande, et vous aurez pour latitude correcte.................... | 22. 3. 50,4. | |
| En effet, dans la dernière colonne on trouve.... | 22. 3. 50. | |

En faisant un calcul semblable pour chaque ligne de la table, on reconnoîtroit toutes les fautes qui peuvent s'y trouver. Ainsi, *même page*, au 4 janvier, on aura par la division de 96........................ $22^d$ 58' 7"5.
Par celle de 90.......................... 22. 58.

| | | |
|---|---|---|
| Milieu ...................... | 22. 58. 3,75. | |
| Réfraction .................. | 24. | |
| Différence corrigée ............ | 22. 58. 27,75. | |
| Déclinaison.................. | 36. 32. | S. |
| Latitude.................... | 22. 21. 55,75. | |
| Ligne précédente............. | 22. 27. 41. | |
| Différence.................... | 5. 45,25. | |
| Moitié ...................... | 2. 52,6. | |
| Latitude correcte.............. | 22. 24. 48,3. | |
| Au lieu qu'on trouve dans la table.. | 22. 25. 8,3. | |

c'est-à-dire, 20" de trop ; ce qui vient de ce que l'auteur a mis $22^d$ 58' 48" pour la distance au zénith, au lieu de $22^d$ 58' 28", et ensuite de ce qu'il s'est encore trompé de 10" en prenant le milieu entre les deux latitudes, déterminées l'une par δ de la Baleine à l'est, et l'autre par ι de Cassiopée à l'ouest.

| | |
|---|---|
| *Page 55*, le 4 décembre, deux observations à l'est donnent | 19ᵈ 48′ 19″5. |
| Et | 19. 45. 56,3. |
| Milieu | 19. 47. 7,9. |
| Deux à l'ouest donnent | 19. 47. 49. |
| Et | 19. 50. 38. |
| Milieu | 19. 49. 13,5. |
| D'où, par un milieu entre les deux paires d'observations | 19. 48. 10,7. |
| L'édition angloise porte | 19. 41. 50. |

ce qui est manifestement la répétition de la latitude trouvée à la station précédente.

| | |
|---|---|
| *Page 50*, le 21 nov. polaire 79ᴾ· 3ˢ·ᴾ· 16ᴺ· valent.. et non pas 74ᵈ 53′ 18″, comme dit la table. | 74ᵈ 52′ 58″ |
| La division de 90 a donné directement | 74. 53. 30. |
| Milieu | 74. 53. 14. |
| Réfraction, 210″, ou | + 3. 30. |
| Collimation | + 3. 28. |
| Distance au zénith | 75. 0. 12. |
| Déclinaison | 88. 9. 8. |
| Latitude | 13. 8. 56. |

Il paroît donc que l'auteur a supposé 3′ 28″ pour l'erreur de l'instrument. Cependant la table donne + 428,0, qui vaudroient + 7′ 8″. Une ligne plus bas, on lit, *Au-dessous du pôle*, — *228,0*, qui vaudroient — 3′ 48″. La différence seroit 3′ 20″. Faut-il supposer 4′ 28″, et 2′ 28″, au lieu de 428 et 228, et prendre par un milieu 3′ 28″? Tout cela est fort obscur et fort inexact. On ne peut donc pas compter sur cette latitude à une minute près. Dans l'incertitude, on n'a rien changé aux nombres de la table.

| | |
|---|---|
| *Page 51*, 19 mai, les trois observations à l'est donnent.. | 15ᵈ 30′ 46″5. |
| | 15. 30. 56,5. |
| | 15. 32. 0,5. |
| Le milieu seroit | 15. 31. 14,5. |

| | |
|---|---|
| L'observation à l'ouest..................... | 15ᵈ 27′ 21″5. |
| Donc latitude correcte..................... | 15. 29. 18,0. |

On voit, par cet exemple, que les observations ne s'accordent pas toujours à la minute.

*Page 52,* le 22 juin, l'auteur ajoute 1′ 50″ à la distance observée, et il avertit que c'est d'après les observations faites du 18 au 20 juin. Mais les observations du 18 donnent 4′ 7″ pour différence à l'est et à l'ouest. L'erreur de l'instrument seroit donc 2′ 3″5.

| | |
|---|---|
| Le 20, les observations à l'est donnent......... | 17ᵈ 7′ 26″. |
| Et.................................. | 17. 7. 15. |
| Milieu................................ | 17. 7. 20,5. |
| Les observations à l'ouest donnent............ | 17. 9. 5. |
| | 17. 10. 27. |
| Milieu................................ | 17. 9. 46. |
| Différence............................ | 2. 25,5. |
| Collimation........................... | 1. 12,75. |
| Le 21, la différence de l'est à l'ouest est de 1′ 20″. | |
| Donc collimation ........................ | 0. 40. |
| Le 18, on avoit pour l'erreur de collimation........ | 2. 3,5. |
| On ne voit pas ce qui a décidé l'auteur à supposer, pour le 22 juin.......................... | 1′ 50″ |

Ces exemples sont suffisans pour montrer ce qu'on doit faire pour vérifier les calculs et corriger les erreurs. Dans les cas douteux, chacun se décidera d'après ce qui lui paroîtra plus probable.

# II.

## CONCESSION ROYALE D'UN TERRITOIRE,*

*Gravée sur une planche de cuivre, datée de l'an 23 avant J. C. et découverte parmi les ruines de Monguyr*[a];

Traduite de l'original sanskrit par CH. WILKINS, en 1781.

---

## DEB PAAL DEB[b].

PROSPÉRITÉ!

SES vœux sont comblés; son cœur est ferme dans la cause d'autrui; il marche dans le sentier de la vertu. Puissent les exploits

[a] منكير *Monguyr* est une ancienne et grande ville limitrophe du Bengale, du côté du Bahâr, à 300 milles anglois de Calcutta, et à 100 milles au-dessous de Patnah, sur le bord occidental du Gange. Parmi les nombreux et anciens édifices qui ornent cette ville, on remarque une grande forteresse en pierre, construite par sulthân Choudia'h, troisième fils de l'empereur Châh Djihân, et frère de l'ambitieux, cruel et hypocrite Aureng Zeb. La ville de Monguyr a toujours été regardée comme un poste de la plus haute importance sur le Gange, parce qu'elle domine non-seulement cette rivière, mais encore toute la portion septentrionale de l'Inde. Les Anglois y entretiennent une garnison. L'auteur de l'*Ayîn Akbery* dit que « dans le serkâr » ou canton de Monguyr on avoit construit » une muraille de pierre, laquelle s'étendoit » du Gange aux montagnes. Cette muraille, » dit-il, est regardée comme la limite qui » sépare le Bengale du Bahâr. » ودر سركار منكير از درياي كنك تاكوه سنكين ديواري كشيده اند وسرحد بنكاله برشمارند... *Voyez* آيين اكبري صوبه بهار *Ayîn Akbery*, ssoùbah du Bahâr, *p. 169* de mon manuscrit (je n'ai pas trouvé cet article dans la traduction angloise). *Voyez* aussi le Voyage pittoresque de l'Inde de M. Hodges, traduit et inséré dans ma Collection portative de Voyages, &c. *t. IV, p. 63 et suivantes*; et les *Views in India taken on the spot* du même voyageur, *t. II, planches 5 et 6*, représentant la forteresse de Monguyr. (L-s.)

[b] Les noms sanskrits sont écrits, dans cette traduction, comme on les prononce au Bengale; mais dans le morceau qui vient ensuite, le traducteur a adopté la prononciation plus élégante de Vârânes et du Kachmyr.

*Iʳᵉ Vᵉ*

1re ve

de ce prince fortuné répandre sur son peuple des bénédictions sans nombre !

En développant la force de son génie, il a découvert le chemin de toutes les acquisitions humaines ; car, en sa qualité de sougot (1), il est le seigneur de l'univers.

Gopaal, roi du monde, possédoit un bonheur inoui ; il étoit le seigneur de deux épouses, la Terre et sa Richesse. Les savans le comparoient à Prytou (2), à Sagar (3) et autres ; et on le croit leur égal.

Quand ses soldats innombrables étoient en marche, la poussière de leurs pieds remplissoit tellement les cieux, que les oiseaux pouvoient s'y reposer.

Il conforma ses actions à ce qui est écrit dans le *Chastra* (4), et obligea les différentes sectes de se régler sur leurs principes respectifs. Il eut le bonheur d'avoir un fils nommé *Dhormo Paal*, et devint alors indépendant de ses aïeux qui habitent le ciel.

Ses éléphans marchoient comme des montagnes ambulantes ; et la terre, accablée de leur poids et réduite en poussière, se réfugia dans les paisibles cieux.

Il partit pour extirper le mal et propager le bien ; et heureusement son salut s'effectua en même temps : car ses serviteurs visitèrent Kedaar (5), et burent du lait, conformément à la loi ; ils offrirent leurs vœux, à l'endroit où le Gange s'unit avec l'océan, à Gokornaa (6) et en d'autres lieux (7).

Lorsqu'il eut achevé ses conquêtes, il relâcha tous les princes rebelles qu'il avoit faits prisonniers : chacun d'eux se retirant dans son pays, chargé de présens, réfléchit à cet acte de générosité, et souhaita de revoir Gopaal ; comme des mortels qui, se rappelant une existence antérieure, souhaitent de retourner dans les royaumes de la lumière.

Ce prince reçut la main de la fille de Porobal, râdjah de beaucoup de pays ; elle se nommoit *Ronnaa Deby ;* il s'établit avec elle.

Le peuple, frappé de sa beauté, pensa diversement sur son

compte : les uns disoient que c'étoit Lokky (8) ; d'autres, que la terre avoit pris sa forme ; plusieurs, qu'elle étoit la gloire et la renommée du râdjah ; et d'autres, qu'une déesse étoit entrée dans son palais. Enfin, sa sagesse et sa vertu l'élevèrent au-dessus de toutes les dames de la cour.

Cette princesse vertueuse et digne de louange eut un fils, Deb Paal Deb, comme la coquille de l'océan produit la perle. L'impureté n'habite point dans le cœur de Deb Paal Deb ; il parle peu ; ses manières sont douces. Il hérita paisiblement du royaume de son père, comme Bodhysotaou (9) succéda à Sougot :

Lui qui, traversant beaucoup de pays en faisant des conquêtes, arriva dans les forêts des montagnes de Byndhyo (10) avec ses éléphans, qui, revoyant leurs familles depuis long-temps éloignées d'eux, mêlèrent leurs larmes mutuelles ; lui qui, allant subjuguer d'autres princes, vit ses jeunes chevaux rencontrer leurs jumens à Komboge (11), et hennir de joie avec elles :

Lui qui rouvrit le chemin de la libéralité, tracé d'abord dans le kryto-djougue (12) par Boly (13) ; où Bhaargab (14) marchoit dans le trito-djougue (15) ; que Korno (16) nettoya dans le douapor-djougue (17), mais qui fut de nouveau fermé dans le kali-djougue (18), après la mort de Sakadouisi (19) ;

Lui qui subjugua la terre depuis la source du Gange jusqu'au pont construit par l'ennemi de Dasaasyo (20), depuis la rivière de Lokikoul (21) jusqu'à l'océan de l'habitation de Boroun (22).

A Moud-go-ghiri (23), où campe son armée victorieuse, où l'on traverse le fleuve sur un pont de bateaux que l'on prend pour une chaîne de montagnes ; où d'immenses troupeaux d'éléphans, comme des nuages épais et noirs, obscurcissent tellement la face du jour, qu'on se croit dans la saison des pluies ; où les princes du nord envoient tant de cavaliers, que la poussière de leurs pieds répand partout des ténèbres ; où tant de chefs puissans de Djomboudoùyp (24) se rendent pour présenter leurs hommages, que la terre s'affaisse sous les pas de leurs suivans ; là Deb Paal Deb (qui, marchant sur les

traces

traces du puissant seigneur des grands sougots, le grand capitaine, raadjaa des mahaa raadjaas, Dharmo Paal Deb, est lui-même puissant seigneur des grands sougots, grand capitaine et raadjaa des mahaa raadjaas), proclame ses commandemens à tous les habitans de la ville de Mesika, située en Krimilaa, dans la province de Sri-Nagar (25), qui est ma propriété, et qui n'est divisée par aucune autre terre appartenant à d'autres; à tous raanok et raadje-poutro; aux (26) omaatyo, mahaa-kaarttaa-kritiko, mahaa-dondo-nayk, mahaa-protihaar, mahaa-ṣaamont, mahaa-daou-saadhon-saadhoniko, mahaa-koumaaraa-matyo; aux promaatri et sorobhongo; aux raadjastaaniyo, oupariko, daasaaporaadhiko, tchaourod-dharaniko, daandiko, dandapaasiko, saoul-kiko, gaoulmiko, kyatrapo, praantapaalo, kothtapaalo et kaandaarokyo; aux todaadjouktoko et aux binidjouktoko; au gardien des éléphans, des chevaux et des chameaux; au gardien des jumens, poulains, vaches, buffles et chèvres; aux doutoprysoniko, gomaa-gomiko et obhitouoromaano; aux bisoypati, tarapati et tariko; aux diverses tribus de Gaour, Maalab, Khoso, Houn, Kouliko, Kornaato, Laasaato et Bhoto; à tous nos autres sujets qui ne sont pas spécifiés ici, et aux habitans des villages voisins, depuis les Braahmanes et pères de grandes familles, jusqu'aux tribus de Medo, Ondhorako et Tchandaalo.

Soit notoire que j'ai donné la ville de Mesika, mentionnée plus haut, dont les limites renferment les champs où paissent les bestiaux, au-dessus et au-dessous de la surface, avec toutes les terres qui en dépendent, avec tous les arbres mango et madhou, toutes ses eaux et toutes leurs rives verdoyantes, tous ses revenus et impôts, les amendes pour crimes, et les récompenses pour l'arrestation des voleurs. Il n'y sera souffert aucune vexation, aucun passage de troupes, et personne n'aura le droit d'en prendre la moindre portion. Je donne également tout ce qu'ont possédé les serviteurs du raadjaa. Je donne la terre et le ciel, tant que dureront le soleil et la lune. J'en excepte seulement les terres qui ont été données à Dieu et aux Braahmanes, qu'ils ont possédées long-temps, et dont ils jouissent encore. Et afin

d'accroître la gloire de mon père et de ma mère et la mienne, j'ai fait graver ce saason (27), et l'ai accordé au grand Botho-Bihkoraato Misro, qui s'est imbu de toute la sagesse des livres, et qui a étudié les béids (28) sous Oslaayono; qui est issu d'Aoupomonyobo; qui est fils du savant et immaculé Botho-Baraaharaaio; et dont le grand-père étoit Botho-Bisworaato, savant dans les béids, et habile à faire le djog (29).

Soit notoire à tous les susnommés, qu'autant il y a de mérite à donner, autant on est punissable lorsqu'on dépouille celui qui a reçu. Que ma donation subsiste donc comme je la fais! Que tous les voisins de cette ville, et ceux qui cultivent son territoire, obéissent à mes ordres! Faites et payez sans réserve à Misro ce que vous avez été dans l'usage de faire et de payer. Daté du 33.e sombot (30), et du 21.e jour du mois de maargo.

Les slokes (31) tirés du *Dhormo onousaason* s'énoncent en ces termes :

« 1.° Ram a exigé, de temps en temps, de tous les raadjaas qui » pourront régner, que le pont de leur bienfaisance soit le même, » et qu'ils le fassent réparer continuellement.

» 2.° Des terres ont été accordées par Sagar et beaucoup d'autres » raadjaas, et la gloire de leurs actions est dévolue à leurs successeurs.

» 3.° Puisse celui qui ôtera à son semblable ce que j'aurai donné, » ou ce qui aura été donné par d'autres, être changé en reptile, et » pourrir dans l'ordure avec ses aïeux!

» 4.° La richesse et la vie de l'homme sont aussi passagères que des » gouttes d'eau sur une feuille de lotus. En apprenant cette vérité, » ô homme, ne cherche pas à priver un autre de sa réputation. »

Le raadjaa, pour le bien public, a nommé son vertueux fils, Raadjyo Paal, à la dignité de djaoubo raadjaa. Il est illustre par sa double descendance, et il possède toutes les connoissances de son père.

---

# NOTES.

(1) SOUGOT signifie un *athée*, ou celui qui a adopté la doctrine de Sougot, philosophe qu'on dit avoir vécu dans un lieu nommé *Kikot*, dans la province de Béhâr, mille ans après le commencement du kali-djougue, ou âge de fer, dont cette année* est la 4882.e : il ne croyoit que les choses visibles, ou qui peuvent se déduire d'effets dont la cause est connue, ainsi qu'on déduit l'existence du feu, de celle de la fumée. Il composa plusieurs ouvrages, afin de prouver l'absurdité de la religion des Brahmanes; il en composa aussi sur l'astronomie et les autres sciences : on assure que tous ces livres existent encore. Il pensoit que toutes nos actions étoient punies ou récompensées dans cette vie, et qu'il ne falloit tuer les animaux, ni pour s'en nourrir, ni par forme d'amusement, parce que leurs droits à l'existence étoient égaux aux nôtres.

(2) *Prytou*, fils de Beno, et raadjaa d'un lieu nommé *Bitour*, près de Luknau. Il vécut dans le premier siècle du monde : il passe pour avoir nivelé la terre, préparé son sein à la culture, et obligé les hommes à vivre en société.

(3) *Sagar*, nom d'un raadjaa qui vivoit, dans le second âge, à Odjoudho, et qui creusa les rivières.

(4) *Chastra*, livre des préceptes divins. Ce mot est dérivé d'une racine qui veut dire *commander*.

(5) *Kedaar*, lieu situé au nord de l'Hindoustân, et renommé par sa prétendue sainteté.

(6) *Gokornaa*, lieu d'un rassemblement religieux près du Pendj-âb.

(7) Ce passage, ainsi que quelques autres, paroît incompatible avec les principes d'un sougot : ainsi, pour le concilier avec eux, il faut observer que comme Deb Paal Deb proclamoit ses ordres à des sujets d'opinions diverses, il devoit employer le langage le plus capable de leur en imposer, et de les contraindre à l'accomplissement de leurs devoirs. Le Pandit qui nous a aidés dans cette traduction, nous demanda, lorsque nous le priâmes d'expliquer cette contradiction apparente, si, dans nos cours de justice, nous n'exigions pas du Musulman qu'il jurât par le Qorân, et de l'Hindou qu'il prît à témoin les eaux du Gange, quoique nous n'eussions pas la moindre foi dans ce livre ou dans ces eaux.

(8) *Lokky*, déesse de la fortune chez les Hindous.

(9) *Bodhysotaou*, fils de Sougot.

* En 1781. (L-s.)

(10) *Byndhyo*, nom des montagnes situées sur le continent, près de Ceylan.

(11) *Komboge*, maintenant *Cambay.*

(12) *Kryto-djougue*, le premier âge du monde, nommé quelquefois le *satti-djougue*, ou l'âge de la pureté.

(13) *Boly*, fameux géant du premier âge, qu'on dit avoir conquis la terre, le ciel et l'enfer.

(14) *Bhaargab*, Brahmane qui, après avoir mis à mort tous les princes de la terre, en usurpa le gouvernement universel.

(15) *Trito-djougue*, le second âge, dont les trois quarts furent bons.

(16) *Korno*, héros fameux dans le troisième âge du monde. C'étoit le général de Dourdjodhon, dont les guerres avec Djoudistyr forment le sujet du Mahâbhârat, le grand poëme épique des Hindous [a].

(17) *Douapor-djougue*, le troisième âge du monde.

(18) *Kali-djougue*, le quatrième, ou âge actuel, dont 4882 ans sont écoulés.

(19) *Sakadouisi*, épithète de Bikromaadityo [b], fameux raadjaa. Il succéda à son frère Sokaadityo, qu'il avoit mis à mort.

(20) *Dasaasyo*, un des noms de Raabon, dont les guerres sont célébrées dans un poëme intitulé *Raamayan.*

(21) *Lokikoul*, maintenant *Lakkipoùr.*

(22) *Boroun*, dieu de l'océan. Suivant ces détails, les états du raadjaa s'étendoient depuis l'embouchure de la Vache jusqu'au pont d'Adam à Ceylan (que l'on dit avoir été bâti par Raam dans les guerres contre Raabon), et de Lakkipoùr au Guzarate.

(23) *Moud-go-ghiri*, maintenant *Monguyr.*

(24) *Djomboudoùyp* [c], suivant la géographie hindoue, signifie la partie habitable de la terre.

[a] *Voyez*, sur ce poëme, ma note, *p. 185* du tome II. (L-s.)

[b] Plus connu sous le nom de *Bickermadjit.* Voyez, sur ce prince, ma note [b], *p. 6* du second volume de ces Recherches. (L-s.)

[c] Je crois devoir donner ici quelques détails originaux sur ce point important de la géographie indienne.

*Description de Djemmoùdyp* (tirée de l'*Ayïn Akbery*).

Les philosophes indiens prétendent que la totalité de la terre consiste en sept îles et en sept mers environnantes : la surface, tant humide que sèche, a soixante-dix-neuf laks [sept millions neuf cent] sept mille sept cent cinquante djaùdjen.

*Djemmoùdyp* (ce mot est écrit avec un *djym* marqué d'un *fatahh* [a], un *mym* doublé avec un *dhammah* [o], un *oùâoù* muet, un *dâl* souscrit d'un *kesr* [i], un *yâ* muet, et un *bâ* persan). C'est une île environnée par la mer; c'est la demeure des hommes et de la plupart des êtres animés. On voit

(25) *Sri-Nagar*, ancien nom de Patnah.

(26) *Omantyo*, premier ministre; *Mahaa-kaarttaa-kritiko*, investigateur en chef de toutes choses; *Mahaa-dondo-nayk*, premier officier des punitions; *Mahaa-proti-haar*, principal gardien des portes; *Mahaa-saamonto*, généralissime;

que cette île, avec la moitié de la mer, équivaut à la moitié (de la terre): la largeur de la mer est de cent trente djaûdjen; celle de Djemmoûdyp est de douze cent soixante-cinq djaûdjen, en y comprenant soixante-cinq djaûdjen de mer. L'étendue du total est de trente-neuf laks [trois millions neuf cent] soixante-dix-huit mille huit cent soixante-quinze djaûdjen. Dans cette étendue l'eau occupe quatre laks [quatre cent] dix-sept mille trois cent soixante djaûdjen. On raconte que le milieu de la terre est une montagne d'or semblable à un moyeu : la portion qui s'élève au-dessus de la terre, en prenant pour niveau le sol de Djemmoûdyp, se nomme *Somyr*, mot écrit avec un *syn* marqué d'un *dhammah* [o], un *mym* avec un *kesr* muet, un *yâ* quiescent, et un *râ*; elle a quatre-vingt-quatre mille djaûdjen de hauteur. Les Indiens sont intimement persuadés que les différens degrés du paradis sont disposés sur le sommet et autour de cette montagne; ils lui donnent autant d'étendue par-dessous, et nomment cette partie *Badhouânel*, mot écrit avec un *bâ* marqué d'un *fatahh*, un *dâl* indien, un *oûâoû*, un *alif*, un *noûn* marqué d'un *fatahh*, un *lâm* quiescent; et ils font sur cela des histoires merveilleuses. Ceci est conforme aux traditions des idolâtres de cette nation; mais les savans, suivant l'exemple des Grecs, ne donnent à cette montagne que deux farsangs un tiers.

*État de Djemmoûdyp.*

L'histoire des six îles étant fort éloignée de la raison, l'auteur en dit peu de chose, et se borne à ce qu'il y a de plus remarquable. Au milieu de l'Océan, sous la ligne équinoxiale, aux quatre extrémités se trouve une ville avec un château d'or pur.

*Djemkoût*. Ce mot est écrit avec un *djym* marqué d'un *fatahh* [a], un *mym* quiescent, un *kâf* marqué d'un *dhammah* [o] muet, un *oûâoû* quiescent, et un *tâ* indien. C'est de là que l'on mesure la longueur du monde, et, selon les anciens livres grecs, la mesure indienne part de Kankduz; et l'on ne sait pas d'où ils ont pris cela *.

*Lankâ*, mot écrit avec un *lâm* marqué d'un *fatahh* [a], un *noûn* muet, un *kâf*, et un *élif*.

*Seddahpoûr*, mot écrit avec un *syn* marqué d'un *kesr* [i], un *dâl* doublé, un *hâ* muet, un *bâ* persan, un *oûâoû* quiescent, et un *râ*.

*Roûmak*, mot écrit avec un *râ* marqué d'un *dhammah* [o], un *oûâoû* quiescent, un *mym* marqué d'un *fatahh* [a], et un *kâf* quiescent.

Ces places sont situées à quatre-vingt-dix degrés les unes des autres; et chacune d'elles est à cent quatre-vingts degrés de celle qui lui est opposée. Le mont Somyr se trouve à quatre-vingt-dix degrés nord de chacune d'elles.

Ces quatre villes sont toutes sous le cercle

* La raison en est pourtant très-évidente, dit M. Reuben Burrow. Lorsque Lankâ étoit désigné pour le lieu du lever du soleil, et en prenant Djemkoût pour commencement de la longitude, l'époque de la journée à Lankâ indiquoit toujours la longitude de l'endroit sur le méridien duquel se trouvoit le soleil. — *NOTA*. D'après la différence qui existe entre la traduction de M. Gladwin et celle-ci, la note de M. Reuben Burrow est inutile, et même fausse. (L-s.)

*Mahaa-daou-saadhon-saadhoniko*, celui qui obvie aux difficultés; *Mahaa-koumaaraa-matyo*, instructeur en chef des enfans; *Promaatri*, garde des archives; *Sorobhongo*, chef des patrouilles; *Raadjastaaniyo*, vice-roi; *Oupariko*, sur-intendant; *Daasaa-raadhiko*, investigateur des crimes; *Tchaourod-dha-raniko*, celui qui arrête les voleurs; *Daan-diko*, celui qui porte le bâton; *Danda-paasiko*, gardien des instrumens de punition; *Saoul-kiko*, percepteur des droits de douane; *Gaoul-miko*, commandant d'une petite compagnie; *Kyatrapo*, surveillant de la culture; *Praantapaalo*, garde des faubourgs; *Kothtapaalo*, commandant d'un fort;

équinoxial, que l'on nomme *bikhhoùtbirt* en langue indienne, mot qui s'écrit avec un *bá* marqué d'un *kesr* [é], un *káf* quiescent, un *há* muet, un *oùâoù*, un *tá* quiescent, un *bá* marqué d'un *kesr* [i], un *rá* quiescent, et un *tá*. Ce cercle passe au zénith de la tête des habitans de ces quatre villes: le soleil passe deux fois l'année par le zénith; et pendant toute l'année les nuits et les jours sont à-peu-près égaux. La plus grande hauteur du soleil est de quatre-vingt-dix degrés. De Lankâ il va à Roùmak, de là à Seddahpoùr, de là à Djamkoùt, d'où il retourne à Lankâ. Quand il est midi à Djamkoùt, le soleil se lève pour Lankâ, il se couche pour Seddahpoùr, et il est minuit à Roùmak; quand il est midi à Lankâ, le soleil se lève pour Roùmak, et se couche pour Djamkoùt, et il est minuit à Seddahpoùr; quand il est midi à Roùmak, le soleil se lève pour Seddahpoùr, et se couche pour Lankâ, et il est minuit à Djamkoùt; enfin, quand il est midi à Seddahpoùr, le soleil se lève à Djamkoùt, se couche pour Roùmak, et il est minuit à Lankâ. Il y a entre chacune de ces quatre villes quinze g'hory * d'inclinaison. Outre cela ils placent trois montagnes entre le nord de Lankâ et la montagne de Somyr **.

احوال جزایر

هندي حکیم جنان مرآید درهکي کــه
زمین هفت جزیره وهفت دریا محیط مساحت
تروخشك هفتاد و نه لك وبنجاه وهفت هزار
وهفصد وبنجاه جوجن ، جمودیب بفتح
جیم وضم میم مشدد وسکون واو وکسر دال
وسکون یاي تحتاني وباي فارسي جزیره است
دریاي شور کرد کرفته بنکاه آدمیان وبیشتر
جانوران وآنرا با نصف دریا نیمه پندارند
عرض دریا صد وسي جوجن وعرض جزیره
هزار ودویست وشصت وبنج جوجن ازهمین
جمله شصت وبنج دریا ومساحت این با اب
مي ونه لك وهفتاد وهشت هزار وهشتصد
وهفتاد وبنج جوجن ازآن میان آب جهار

* گهري Le *g'hory* est une mesure de temps indienne, qui correspond exactement à 24 de nos minutes. *Voyez* Gilchrist's *Grammar of the Hindostanee lang.* p. 302 et suiv.

** Il n'est pas inutile d'observer au lecteur que le Lankâ des géographes indiens paroît être l'île de Ceylan.

*Kaandaarokyo*, garde des barrières de la ville ; *Todaadjouktoko*, principal garde des barrières ; *Binidjouktoko*, directeur des affaires ; *Doutoprysoniko*, chef des espions ; *Gomaa-gomiko*, messagers ; *Obhiouoromaano*, courriers ; *Bisoypati*, gouverneur d'une cité ; *Tarapati*, sur-intendant des rivières ; *Tariko*, chef des bateaux.

(27) *Saason*, édit.

(28) *Béids*, l'Écriture sainte des Hindous.

(29) *Djog*, sacrifice.

(30) *Sombot*, ére du raadjaa Bikromadityo dans l'Hindoustân. Les Brahmanes

زوين خشت ، جمكوت بفتح جيم وسكون
ميم وضم مجهول كاف وسكون واو وتاي
هندي طول عالم از انجا كيرند ودريوناني
نامها مر آغاز هندي روش ازكنك دز بر
كذارند وآكهي نشدكه ازكجا بر
كرفته اند ، لنكا بفتح لام ونون خفي
وكاف والف ، سدهپور بكسر سين ودال
مشدد وهاي خفي وضم پاي فارسي وسكون
واو ورا ، رومك بضم را وسكون واو وفتح
ميم وسكون كاف وهركدام از همسايه نود
درجه دور واز مقابل صد وهشتاد وكوه
سمير از هريك نود درجه شمالي همه در
زوير * دايرة معدل النهاركه بزبان هندي
بكهوت برت خوانند بكسر با وسكون
كاف وهاي خفي و واو وسكون تاي
فوقاني وكسر با وسكون را و تاي فوقاني وآن
دايرة برسمت رؤس ساكنان اين چهار شهر
بكذرد ونيّر اعظم در سالي دو بار برين سمت
تابش فرمايد وشب وروز همه سال تقريبا
برابر باشد وغايت ارتفاع افتاب نود درجه

لك وهك هزار وسيصد وشصت جوجن
جنان كذارش نمايند كه ميان جاي زمين
كومي است از طلا محور آسا انچه
بنسبت جمودبپ بروي زمين است سميرامند
بضم سين وكسر مجهول ميم وسكون ياي
تحتاني ورا به بلندي هشتاد وچهار هزار
جوجن ومراتب بهشت برفراز وپيرامن
آن اعتقاد كنند وهمان قدر
بزيرا نكارند وآنرا بدوانل كويند بفتح
با وسكون دال هندي و واو والف وفتح
نون وسكون لام وشكرف داستانها بر
كذارند واين كذارش نقل پرستان
اين كروه ورنه دانش كراي ايشان
يوناني آسا بيش از دو فرسخ وثلث خيال
نكنند ،

حال جمودبپ

داستان جزاير شكانه از بس خردوري
در نورد يك لختي ازين باز ميكويد وشكرفي اورا
ميكذارد منصف درياي شور برخط استوا
هر جهار طرف شهري نشان دهند حصار آن

* Je crois qu'il faut lire زير au lieu de زوير que porte mon manuscrit.

calculent le temps d'après les trois époques suivantes : le *kalyobdo*, depuis la fuite de Krichna ou le commencement du kali-djougue, 4882 ans; le *sombot*, depuis la mort de Bikromadityo, 1837 ans[a]; le *sokaabdo*, depuis la mort de raadjaa Soko, 1703 ans.

(31) *Slokes*, stances. C'est par erreur qu'on écrit d'ordinaire *achlogues*.

از لنکا بر ومك آيد واز وبسدمپور وازو بجمکوث وباز بلنکا چون آفتاب بر نصف النهار جمکوث آيد در لنکا سر اغاز طلوع باشد واز سدمپور منکام غروب ودر رومك نيم شب جون بنصف النهار لنکا رسد در رومك طلوع کند در جمکوث غروب ودر سدمپور نيم شب وچون بنصف النهار رومك آيد در سدمپور طلوع نمايد ودر لنکا غروب ودر جمکوث نيم شب شود وچون بنصف النهار سدمپور رود طلوع در جمکوث بود وغروب در رومك ونيم شب در لنکا وپانزده کهري درين چهار شهر تفاوت رود دېکر در شمال لنکا تا کوه سمير سه کوه نشان دهند

Les détails qui suivent, relativement aux montagnes qui séparent les différens lieux dont on vient de lire la nomenclature, ne sont ni plus clairs ni plus satisfaisans que ceux que nous venons de transcrire; nous observerons seulement que ces trois montagnes, nommées مسيماچل *Hymâtchel*, ميکوث *Hymakoût*, et نکهك *Nik'hadeh* (et non pas *Nekh*, comme le porte la traduction de M. Gladwin), correspondent, selon M. Reuben Burrow, la première aux *Rhymnici montes* de Ptolémée; la seconde, à une partie de l'Imaüs et des monts *Emodi*; la troisième, au *Deenis* du même Ptolémée. Enfin nous terminerons cette note en observant, d'après le même ouvrage, que « quatorze djaûdjen terrestres, suivant eux, » équivalent à un degré céleste, et 52 degrés à 728 djaûdjen, étendue de la terre » habitée.... Suivant d'autres, et sur-tout » les astronomes, un semblable degré contient 14 djaûdjen et quelques fractions; » savoir, 436 dand 2 palmes et 4 doigts. »

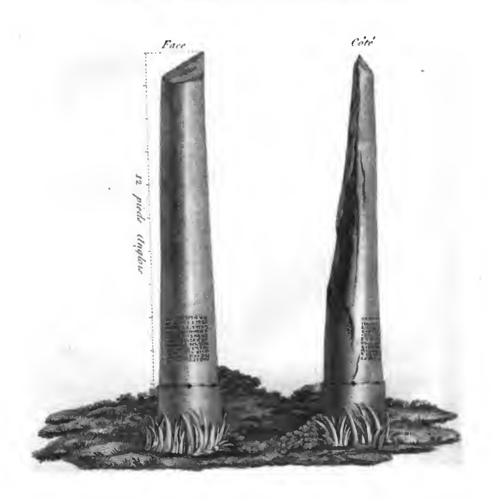
وبزعم ابنان يکدرجه اسماني جهارده جوجن زميني باشد وهکي پنجاه ودو درجه هنصد وبيست وهشت جوجن بود رآدم نشين همين قدر جا دانند ، ............ وهندي حکيم يکدرجه را جهارده جوجن وجهار صدوسي وشش دنڈ ودو دت وچهار انکشت برکويند ، Voyez l'*Ayïn Akbery*, p. 266 et 267 de mon manuscrit; *t. III*, *p. 27 et 35*, de la traduction angloise imprimée à Calcutta. (L-s.)

[a] C'est-à-dire, 57 ans avant l'ère vulgaire, époque à laquelle remonte l'ère de Bickermadjit, comme on le verra dans ma note [b], *p. 6* du second volume. (L-s.)

III.

*Modèle du Caractère de l'Inscription.*

[illegible]



# III.

## INSCRIPTION

## D'UNE COLONNE QUI SE VOIT PRÈS DE BOUDDAL*,

### Traduite du sanskrit par CH. WILKINS, Écuyer.

JE découvris, au mois de novembre 1780, près de la ville de Bouddal, dans le voisinage de laquelle la Compagnie a un comptoir que je dirigeois alors, une colonne destinée à servir de monument. Elle étoit mutilée par le haut; vue de quelque distance, elle ressembloit parfaitement à un tronc de cocotier rompu par le milieu. Elle est située dans un marécage embarrassé de mauvaises herbes, et près d'un petit temple consacré à Hĕrgaoùrî, dont l'image y est renfermée. Je m'en approchai d'assez près pour la mesurer et la dessiner. Je joins à cette lettre la gravure qui a été faite d'après mon dessin.

Cette colonne est d'une seule pierre grisâtre. Quelque accident lui a fait perdre une partie considérable de sa hauteur primitive. On me dit sur les lieux qu'elle s'étoit affaissée dans la terre; mais, en creusant autour de sa base, je me suis assuré qu'il n'en est rien. A quelques pieds du sol, on voit une inscription gravée dans la

* *Bouddal*, petite ville de la partie septentrionale du Bengale, dans le serkâr ou canton de Dinaguepoùr : elle est située vers le 25$^d$ 5' de latitude, suivant la carte des provinces septentrionales du Bengale, formant le n.° V du *Bengal Atlas* du savant major Rennell. La grande carte de l'Hindoustân, du même savant, me paroît offrir une légère différence avec celle que je viens de citer, relativement à la position de Bouddal : cette ville y est placée au 25$^d$ 10'. Je ne parle pas ici de la longitude, dont l'indication ne seroit à-peu-près d'aucune utilité au lecteur. M. Rennell ayant jugé à propos de la mesurer, sur la première carte d'après le parallèle de Calcutta, sur la seconde d'après celui de Greenwich, cette variation dans un même auteur prouve la nécessité de partir toujours du même point : c'est le vœu que forment tous ceux qui ont un véritable amour pour la géographie. (L-s.)

pierre. J'en ai pris à l'envers deux copies avec de l'encre d'imprimerie; et j'ai eu l'avantage en dernier lieu d'en déchiffrer les caractères. J'ai l'honneur d'en offrir à la Société une copie en écriture moderne, accompagnée d'une traduction. J'y joins les deux épreuves que j'ai tirées sur la pierre même.

Les caractères originaux de cette inscription diffèrent totalement des lettres modernes; mais ils ressemblent tellement à ceux de l'inscription qui se voit sur la plaque trouvée à Monguyr [a] par le colonel Watson, que je les crois de la même époque. La mienne est en langue sanskrite, et renferme vingt-huit stances en vers métriques de diverses mesures.

CHARLES WILKINS.

14 Juillet 1785.

[a] *Voyez* le Mémoire précédent. (L-s.)

PROSPÉRITÉ!

I.

Vīrā Dēv étoit de la race Sāndĭlyā [a]; de lui descendit Pāntchāl, dont Gărgā étoit issu.

II.

Ce prince, autre Săkră [b], ne gouverna qu'un canton, et n'eut point d'autorité dans les autres régions. Il fut aussi vaincu par des chefs Dityă [c] : mais, comme c'étoit un prince vertueux, il obtint la suprématie dans tous les pays sans réserve; et il se comporta si bien, qu'il rendit Vrĭhăspătī [d] un objet de risée.

III.

Il eut pour femme Itchā [e]; et, semblable à l'Amour, elle maîtrisa son cœur. On l'admiroit, à cause de la pureté naturelle de son ame, et sa beauté ressembloit à la clarté de la lune.

IV.

On pouvoit suivre sur le visage de Vīrā, qui étoit comme la fleur des eaux [f], les lignes des quatre sciences [g]. Il tenoit les trois mondes sous sa domination par la sublimité de son rang héréditaire.

De Vīrā et d'Itchā descendit un Brāhmāne semblable à Kămălăyōnī [h]. Il prit le nom de Srī Dărbhă-pānī,

V.

Dont les états, qui s'étendoient jusqu'à Rēvă-Djănăk [i]; jusqu'au

[a] Tribu de Brāhmānes encore existante.

[b] Indră, dieu des cieux, qu'on suppose être le gardien de l'Est.

[c] Esprits malins. On prétend qu'Indră perdit son royaume durant un certain temps, où il fut en proie aux Ăsoūrs, ou esprits malins.

[d] Le précepteur des bons esprits, et la planète de Jupiter.

[e] Amour, desir.

[f] Le lotus.

[g] Les armes, la musique, la mécanique, la physique.

[h] Brāhmā.

[i] Peut-être le Narbĕdda.

père de Gaourī [a], dont les rochers entassés exhalent en fumée la sueur qui coule du front des éléphans dans l'ivresse, et dont les montagnes blanchies de neige sont brillantées par les rayons du soleil ; jusqu'aux deux océans, celui d'où s'élève Aroŭn [b], et celui dans lequel le soleil se plonge à l'occident ; furent rendus tributaires par l'adroite politique du prince Srī Dēv Păl [c];

VI.

Aux portes duquel, Srī Dēv Păl, qui attendoit sa soumission, étoit à peine visible, au milieu du concours immense des nobles qui se rendoient de tous côtés autour de son étendard, quoique la perspective cachée par la poussière qu'élevoit dans sa marche la multitude des guerriers, fût éclaircie au moyen de ce que la terre étoit humectée des courans abondans et continuels qui couloient de la tête des libidineux éléphans de diverses races ;

VII.

Sur le trône duquel ce prince (qui étoit l'image d'Ĭndră, et qui avoit les diadèmes de plusieurs potentats empreints sur la poussière de ses pieds) monta lui-même avec un front rayonnant de gloire, quoiqu'il eût été d'abord accoutumé à lui offrir des sommes considérables de pītās [d], brillans comme les rayons de la lune.

VIII.

Il eut de la princesse Sărkără le Brăhmăne Sōmēswăr, qui étoit pareil à Sōm [e], descendant d'Ătrĭ, et favori du Très-haut.

IX.

Il adopta les mœurs de Dhănăndjay [f], et n'insulta point l'ignorant et l'infortuné. Il dépensa ses richesses avec les pauvres. Il

[a] Les montagnes couvertes de neige, qui séparent l'Inde de la Tatârie. *Gaourī*, un des noms de Părvătī, épouse de Sīv.

[b] Le cocher du soleil; l'aurore des Hindous.

[c] Si ce prince est celui dont il est fait mention dans la plaque de cuivre trouvée par le colonel Watson, il régnoit à Monguyr il y a plus de 1800 ans.

[d] Monnoie carrée.

[e] La Lune.

[f] L'un des fils de Pandoū, communément appelé *Ărdjoŭn*.

*NOTA*. Voyez le *Bhăguăt Guĭtă*, ou les

n'accueillit point vaniteusement l'adulation, et ne proféra point de paroles mielleuses. Sa bonté lui attachoit ses serviteurs; et par ses grands talens, que tout l'univers ne pouvoit égaler, il étoit l'admiration de tous les hommes vertueux.

X.

Jaloux d'avoir une demeure et un asile, il accepta la main de Rănnă [a], princesse qui lui ressembloit; il l'épousa, suivant la loi, comme Sĭv avoit épousé Sĭvă [b], comme Hărĭ [c] avoit épousé Lăkchmī.

XI.

De ce couple naquit le fortuné Kēdără Mĭsră, s'élançant comme Gŏuhă [d], avec un visage couleur d'or; Kēdără Mĭsră, dont les actions le rendirent le favori du ciel. Le diadème élevé qu'il avoit atteint, brilloit d'une splendeur sans tache, et embrassoit la vaste circonférence de la terre. Il étoit difficile de limiter l'étendue de son pouvoir; et il étoit renommé pour des connoissances sans bornes, puisées en lui-même.

XII.

Il fit reparoître l'océan des quatre sciences, qui avoit été bu d'un seul trait; et il se moqua de la puissance d'Agăstyă [e].

XIII.

Se fiant à sa sagesse, le roi de Gaour [f] jouit long-temps du pays de la race anéantie d'Oŭtkal [g], des Houns [h] humiliés dans leur

dialogues de Krĭchnă et d'Ărdjoŭn, épisode du Măhābhărăt, traduit du sanskrit en anglois par M. Wilkins, et de l'anglois en françois par le C.en Parraud. *Voyez* aussi ma note sur cet ouvrage, *t. II, p. 185*, de ces Recherches. (L-s.)

[a] Il est aussi parlé d'une princesse de ce nom sur la plaque du colonel Watson.

[b] Sĭvă est le féminin de Sĭv.

[c] Un des noms de Vĭchnoŭ.

[d] Un des noms de Kărtĭk.

[e] Qui passe pour avoir bu l'océan.

[f] Le royaume de Gaour comprenoit anciennement tous les pays qui forment maintenant le ssoùbah du Bengale, sur ce côté du Brăhmăpoŭtră, excepté Monguyr.

[g] Orixa.

[h] Les Huns.

orgueil, des rois de Drăvïr [a] et de Goŭrdjăr [b] dont la gloire fut restreinte : il posséda le trône universel, dont la mer formoit la ceinture.

## XIV.

Il regardoit les richesses qu'il avoit acquises, comme la propriété des indigens; et son esprit ne faisoit point de distinction entre l'ami et l'ennemi. Il étoit effrayé et honteux de ces offenses par lesquelles l'ame est condamnée à se replonger dans l'abîme de la naissance mortelle; et il méprisoit les plaisirs de cette vie, parce qu'il faisoit ses délices de la suprême demeure.

## XV.

Le prince Srī Sōură Păl, qui étoit un second Indră, et dont les soldats étoient passionnés pour les blessures, se rendoit souvent près de lui, emblème de Vrïhăspătï [c], et assistoit à ses cérémonies religieuses; et ce long et heureux compagnon du monde, qui est entouré de plusieurs océans comme d'une ceinture, avoit coutume de porter de l'eau pure devant lui, avec une ame purifiée à la fontaine de la foi, et la tête humblement baissée.

## XVI.

Vănouă, d'origine céleste, fut son épouse; Vănouă avec qui l'on ne sauroit comparer ni l'inconstante Lăkchmī, ni Sătī [d], fidèle à son seigneur.

## XVII.

Comme une autre Dēvăkī [e], elle lui donna un fils de grand renom, qui ressembloit au fils adoptif de Yăsōdhă [f] et à l'époux de Lăkchmī [g].

[a] Pays situé au sud du Karnâtik.

[b] Guzarate.

[c] Le précepteur des bons esprits, et la planète de Jupiter.

[d] La femme de Sïv.

*Nota.* C'est la déesse des richesses, la Fortune. (L-s.)

[e] La vraie mère de Krïchnă.

[f] La belle-mère de Krïchnă.

[g] Roŭkmïnī, femme de Krïchnă. On l'appelle ici *Lăkchmī*, conformément à l'opinion qui la faisoit descendre de cette déesse.

*Nota.* Roŭkmïnī ne passe pas pour

XVIII.

Ce jeune homme, appelé Srī Goŭrāvă Mĭsră, connoissoit toutes les constellations. Il ressembloit à Rām, fils de Djămădăgnī [a]. Il étoit un autre Rām.

XIX.

Ses talens étoient si grands, qu'il brûloit de connoître l'essence des choses; ce qui le fit beaucoup respecter du prince Srī Nārāyăn Pāl. Quel autre honneur étoit nécessaire!

XX.

Sa politique, qui n'étoit pas d'un degré médiocre, et dont la renommée ne peut se concevoir, se conformant au sens des Vēds, étoit d'une splendeur sans bornes, et sembloit descendre de Dhărmă, le génie de la justice. Elle étoit réglée par l'exemple de ceux qui ont foi à l'influence de la parole sur les choses futures, qui sont au-dessus des liaisons de famille, qui s'occupent à payer un juste tribut de louanges aux vertus des grands hommes, et qui croient à la pureté de l'astrologie.

XXI.

Dans sa personne étoit uni un couple aimable, Lăkchmī et Sărăsouātī, la dispensatrice de la fortune et la déesse de la science, qui sembloient avoir oublié leur inimitié naturelle, et, debout l'une près de l'autre, montrer du doigt l'Amitié.

XXII.

Il se moquoit de celui qui, dans les assemblées des doctes, étoit

descendre de Lăkchmī, mais pour être une incarnation de cette déesse, qui s'exprime ainsi elle-même dans le *Matsia-pourâṇâ*, n.° 18 des manuscrits indiens de la Bibliothèque nationale : « Dans la ville immense » de Douaravati, on m'érigera un temple, » sous le nom de *Roukmini*; dans les bo» cages qu'environne Vrindavan, les nym» phes m'offriront des fleurs, sous le nom » de *Radha*; les bergères des plaines de » Mathoura me reconnoîtront dans *De»vaki.* » On a vu, dans la note [c], *p. 78*, que Dēvākī est la mère de Krĭchnă. — Cette note m'a été communiquée par mon savant ami M. Alexandre Hamilton, membre de la Société de Calcutta. (L-s.)

[a] Ce n'est ni le conquérant de Ceylan, ni le frère de Krĭchnă.

enivré de l'amour des argumens ; et il le confondoit avec des discours élégans et profonds, rédigés conformément à la doctrine des Săstrăs [a]. Il n'épargnoit pas l'homme qui, à raison de son pouvoir et de ses richesses sans bornes, étoit enflé d'orgueil pour la victoire qu'il avoit remportée sur son ennemi dans le champ de bataille.

## XXIII.

Il eut un sein, mais qui s'obstina à ne point lui rapporter de fruit. Un homme de sa trempe ne sauroit avoir beaucoup de goût pour les jouissances de la vie. Il ne fut jamais favorisé de cette source de délices, par l'obtention de laquelle un homme va à un autre aumônier [b].

## XXIV.

Lui qu'on auroit pris pour un autre Vălmĭkĭ [c], né dans cet âge ténébreux d'impiété, au milieu d'une race cruelle et terrible de

[a] Ou Chaastras. *Voyez*, sur ce mot, la note du Mémoire précédent, *p. 67*. (L-s.)

[b] Il n'eut point d'enfant qui pût accomplir le Srădh, pour racheter son ame des liens du péché. Ces mots, *un autre aumônier*, signifient *la divinité*.

[c] Le premier poëte des Hindous, à qui on attribue le Rāmăyăn.

*NOTA*. Il existe plusieurs poëmes indiens intitulés *Rămăyăn*, ou plus exactement *Rămăyănă*.

*NOTICE dans laquelle on indique la différence qui existe entre les Râmâyănăs sanskrit, tamil [tamoul] et gentou [hindou]; communiquée à M. ROSS de Madras par TEROUVERCADOU MOUTIAH, savant Hindou.*

« Il y a plusieurs espèces de Râmâyănăs dans la langue samskrita; savoir, Vĕyâsâ-râmâyănă, Văsĭstă-râmâyănă, Adhyâtmâ-râmâyănă, Hănoŭmăd-râmâyănă, Sătăcăntă-râmâyănă, Săhăsră-căntă-râmâyănă, Djĭmoŭne-râmâyănă, Vâlmĭkĕ-râmâyănă, &c. Le dernier de ces Râmâyănăs est le plus parfait et le plus répandu ; c'est la lecture favorite de toutes les classes d'Indiens. On prétend que le saint homme Vâlmĭkĕ, aidé de l'inspiration divine, composa son Râmâyănă en vingt-quatre mille stances, pendant le règne de Râmă, vers la fin du trĕtâ-yougor. Cependant le même étant intitulé *Cávyâ*, est inférieur aux Poŭrânăs, qui sont les Bibles écrites des Indiens. Ce Râmâyănă de Vâlmĭkĕ passe pour être un abrégé du Vĕyâsâ-râmâyănă, qui renferme un journal des actions de Râmâ, en dix trillions de vers : ce volumineux ouvrage n'existe plus.

» Il y a environ deux mille ans que florissoit un poëte malabar d'une basse naissance, mais qui passoit pour être le favori de Sărăsvătĕ, la déesse de la science. Inspiré par elle, ce poëte publia un Râmâyănăm en douze mille vers tamils; et cet ouvrage est intitulé *Cămbă-râmâyănăm* : il est de beaumortels,

mortels, fut un homme pieux, qui développa la science des Vēds dans des livres de contes moraux.

coup inférieur au Vâlmĭkĕ-râmâyănă, et n'est lu que par cette portion d'Indiens qui ne possède pas la langue sămskrĭtă, et se plaît à lire les poésies tamiles. Dernièrement un naturel qui ne connoissoit ni le sanskrit, ni la versification tamile, écrivit, en tamil vulgaire, un traité en prose, intitulé *Râmâyână-vâtchăcă*. On a donné une copie de cet ouvrage à M. Read, comme un secours pour ceux qui veulent acquérir l'usage familier du tamil : mais si l'on compare ce Râmâyână-vâtchăcăm avec le texte, on trouvera qu'il en diffère à beaucoup d'égards, et renferme une foule d'absurdités et de faits dénaturés. Par exemple, ce Râmâyănă en prose commence par un dialogue entre Vĕbhĭchănă et Râmâ; circonstance d'autant plus absurde, qu'elle est contraire au texte. Cependant M. Read pense le traduire littéralement, comme M. Kindersley a fait pour le Nâlâ-vâtchăcăm. Il y a quelques siècles qu'un Gônă Boŭddhă-reddy, fils de Vĭltălă-reddy, fixé vers les provinces septentrionales, parvint à dérober à un moine vagabond son écaille-serpent, qui étoit une calebasse pleine de vif-argent raffiné, lequel, comme l'élixir miraculeux, avoit la vertu de métamorphoser les métaux en or. Ce reddy voulut profiter de cette riche découverte pour employer un poëte gentou, nommé *Răngănâdhă*, à composer l'histoire de Râmâ en *dwēpădō*, ou vers divisés par hémistiches, en langue gentoue; il reçut douze tankas ou quarante-huit pagodes par vers : cet ouvrage est intitulé *Răngănâdhă-râmâyănă*. Il y a encore un autre Râmâyănă, publié par un poëte gentou inspiré, sous le titre de *Bhâscără-râmâyănă*. Enfin je connois un autre Râmâyănă, en prose et en langue gentoue. Au reste, tous ces Râmâyănăs ne sont pas des traductions littérales ou fidèles de celui de Vâlmĭkĕ; on ne les voit qu'entre les mains des Gentous, qui n'entendent pas le sămskrĭtă.

» Il est donc évident que le Râmâyănă de Vâlmĭkĕ est incomparablement supérieur à tous les autres Râmâyănăs écrits en langues sămskrĭtă, tamil et gentoue : ils sont innombrables, et je les passe sous silence; car, tandis que nous pouvons connoître la source, il est inutile de vouloir suivre le cours des ruisseaux. Si j'entreprends de traduire le Vâlmĭkĕ-râmâyănă littéralement, ce sera un ouvrage de plus de trois années; je me bornerai donc à faire un abrégé conçu de telle manière, qu'il puisse convenir à tous les Râmâyănăs écrits dans les trois langues. » *Voyez* Dalrymple's *Oriental Repertory*, t. II, p. 555-558.

— En donnant ici cette note, dont l'exactitude semble garantie par le nom et la qualité de l'auteur, je ne dois pas dissimuler au lecteur qu'un savant de mes amis, que j'aurai l'occasion de citer plusieurs fois, M. Alexandre Hamilton, membre de la Société de Calcutta, l'a trouvée susceptible de quelque critique. 1.° Il ne peut deviner en quelle langue est écrit le Râmâyănă gentou dont parle notre écrivain hindou : en effet, il n'existe pas de langue gentoue. 2.° Dans la récapitulation des Râmâyănăs, il nomme celui de Vyâsâ avant l'Adhyâtmâ-râmâyănă; il ignoroit donc que ces deux ouvrages n'en font qu'un, puisque c'est un extrait d'un Pourânâ : or tous les Pourânâs sont attribués à Vyâsâ; et l'on ne connoît pas d'ouvrage ainsi intitulé qui ne soit de ce poëte. L'Adhyâtmâ-râmâyănă existe dans la Bibliothèque nationale, sous le n.° 37 des manuscrits indiens; et l'on trouve à la fin de chaque

XXV.

Son langage profond et agréable, pareil à Gängā[a], s'épanchant dans un triple courant perpétuel[b], purifie et enchante.

XXVI.

Lui près de qui, près des parens de qui les hommes avoient coutume de se réfugier, comme si c'eût été près de Brăhmā, attendit si long-temps dans l'espérance de devenir père, qu'enfin il arriva lui-même à l'état d'enfance.

XXVII.

Il a consigné sa généalogie sur cette colonne durable, qui attire les regards de l'observateur par la beauté supérieure de son fût, dont l'élévation hardie est sans bornes comme ses propres idées, qu'on prendroit pour un poteau planté dans le sein de Kālī[c], et au sommet de laquelle est assis Tārkchyă[d], l'ennemi des serpens et l'oiseau chéri de Harì.

XXVIII.

Găroŭr, comme la renommée de Srī Goŭrāvă Mīsră, ayant erré jusqu'à l'extrémité du monde, et étant descendu même dans ses fondemens, fut exalté ici avec un serpent dans sa bouche.

Ce travail a été exécuté par l'artiste Bīndoŭ Bhădră.

chant la mention formelle que c'est un extrait du Brahmânda-pourânâ : ajoutons que quelques-uns des Pourânâs mentionnés dans cette note sont des drames. 3.° L'auteur de cette même note commet un anachronisme, en énonçant que le Râmâyănă de Vâlmîkĕ passe pour être un abrégé du Râmâyănă de Vyâsâ. Si Vâlmîkĕ étoit le premier poëte hindou, comment son ouvrage seroit-il l'abrégé d'un autre poëme! Il est certain que Vâlmîkĕ est antérieur à Vyâsâ, puisqu'il vivoit dans le siècle de Râmâ-tchandrâ, et Vyâsâ dans celui de l'avâtârâ suivant. Ce qui prouve encore sa haute antiquité, c'est que les Pourânâs en parlent, comme on le voit par ce passage du Matsia-pourânâ :

« Râdjah Dasartha eut quatre fils. Nârâyena, l'ame de l'univers, s'incarna dans le corps de l'aîné, nommé *Râmâ*, qui détruisit le géant Râvânâ, et qui éleva jusqu'au ciel la gloire de la race de Raghou. Ses actions ont été transmises aux siècles les plus reculés dans les vers mélodieux de Vâlmîkĕ. » (L-s.)

[a] Le nom de la rivière du Gange, en langue sanskrite. (L-s.)

[b] Il passe pour avoir écrit dans trois langues.

[c] Le Temps.

[d] Autrement appelé *Gărŏŭr.*

# REMARQUES

## *Sur les deux Morceaux précédens,*

## Par Sir W. JONES.

PERSONNE n'honore plus que moi les talens de M. Wilkins, qui, en déchiffrant et en expliquant les anciennes inscriptions sanskrites trouvées dans ces provinces, a fait ce qu'aucun Européen n'étoit assez savant pour exécuter, ce que l'inertie des Asiatiques ne leur eût pas même permis d'entreprendre; mais il s'est élevé des doutes dans mon esprit, touchant quelques passages des deux traductions précédentes, et je me hasarde à les proposer en forme de notes, prêt à déférer sans réserve au jugement qu'il en portera.

Page 63, ligne 1.re *Ce prince fortuné.* — La première stance n'est-elle pas en l'honneur de Bouddha, qui, entre autres noms, est appelé *Sougata* dans l'Amarcòch! Un sectateur de sa doctrine auroit été nommé *Saugat,* suivant la forme des dérivés. Il faut observer que les Bouddhistes, ou Saugats, sont traités d'athées par les Brahmanes, dont ils combattirent les dogmes. Mais ce n'est là qu'une invective; et cette concession même réfute cette calomnie, en ce qu'elle admet un état futur de récompenses et de châtimens. Sougat fut un réformateur, et tout réformateur doit s'attendre à être calomnié.

Page 63, ligne 10. *Quand ses soldats innombrables.* — On a omis ici la troisième stance de l'original, soit par inadvertance, soit parce que la même image des *éléphans éplorés* revient ensuite, et auroit pu paroître superflue en cet endroit. Quoi qu'il en soit, en voici la traduction littérale :

« Par celui qui, après avoir conquis la terre jusqu'à l'océan, l'abandonna, » comme s'en étant emparé sans avantage. *Il le déclara ainsi; et ses* éléphans » en pleurs revirent, dans les forêts, leurs parens, dont-les-yeux-*étoient*-remplis- » de-larmes. »

Page 63, ligne pénultième. *De beaucoup de pays.* — Les Pandits soutiennent que Râchtracoûta, mot employé dans le texte, est le nom d'un pays particulier.

Page 66, ligne 13. *Daté du 33.e sombot.* — C'est-à-dire, de la 33.e année; car *samvat* n'est que l'abréviation de *samvatsara.* Cette date pourroit donc ne signifier que la 33.e année *du règne du roi.* Mais comme Vicramâditya étoit surnommé *l'ennemi de Saca*, et que ce titre lui est donné en forme d'éloge dans

une stance précédente, nous sommes fondés à conclure que la concession fut datée de la 33.ᵉ année après la mort de cet illustre empereur, que le roi de Gaour, quoique prince souverain, reconnoissoit pour le seigneur suzerain de l'Inde.

Page 75, vers II, lig. 3. *Un prince vertueux.* — Plusieurs stances de cette inscription prouvent que les individus de la famille de Sândilya n'étoient point des princes; mais que quelques-uns d'entre eux furent premiers ministres des rois de Gaour ou Bengale, suivant cette généalogie comparée :

| Rois. | Ministres. |
|---|---|
| Gôpâla. | Pântchâla. |
| Dhermapâla. | Garga. |
| Dèvapâla, avant J. C. 23. | * Dherbhapâni. |
| Râdjyapâla. | Somêsouara. |
| Soûrapâla. | * Cêdâramiśra. |
| Nârâyanapâla, après J. C. 67. | * Gouravamiśra. |

En sorte que, prenant trente ans pour une génération, nous pouvons placer l'érection du pilier de Gouravamiśra vers la 67.ᵉ année après J. C. Un Pandit, nommé *Râdhâcânta*, avec qui je lisois le texte, parut frappé de mon observation sur les deux familles, et l'adopta sans balancer; mais si elle est juste, il faut interpréter autrement la seconde stance. Je soupçonne que la véritable leçon est *Dharma*, le génie de la justice, au lieu de *Dharmya*, vertueux; et je ne doute pas qu'il ne faille substituer *pourô* à *parô*. Le sens sera pour lors, « qu'Indra régnoit dans l'Est seulement, et que, malgré sa vaillance, il y avoit » été défait par les Daityas ou Titans; mais que Dharma avoit été créé sou- » verain au-dessus de lui dans toutes les provinces. »

Page 75, vers V, ligne 1. *Dont les états.* Le texte porte :

A rêvâdjanakânmatañgadjamadastimyatchtch'hilâsañghatéh
A gaurîpitourîswar *éndra* ciranaihpouchyatsitimnôguiréh
Mârtan" dâstamayôdayâroun'adjalâd à vârirâsi dowayât
Nityâ yasya bhowañ tchakâra caradâñ srî dêvapâlò nripăh.

Le père de Révâ est le mont de Mahêndra dans le sud, où cette rivière prend sa source; de même que le père de Gaourî est l'Himâlaya dans le nord, où l'on croit que réside souvent Iśouara, qui a une lune sur le front. D'après ces données, Râdhâcânta proposoit une correction qui auroit fait honneur à Scaliger ou à Bentley. Au lieu d'*Indra*, qui est un nom du soleil, il lit *Indou*, ou la lune, sans autre changement que celui d'une petite ligne droite en une petite ligne courbe. Voici quel seroit alors le sens de la stance :

« Par la politique duquel le grand prince Dêvapâla rendit la terre tribu-
» taire depuis le père de Révâ, dont-les-rochers-amoncelés-sont-humides-de-
» la-sueur-des-éléphans-lascifs, jusqu'au père de Gaouri, dont-les-montagnes-
» blanches-sont-éclairées-des-rayons-de-la-lune d'Iśwara, et jusqu'aux deux-
» océans-dont-les-eaux-sont-rougies-au-lever-et-au-coucher-du-soleil. »

Les mots réunis par des traits d'union sont des composés en sanskrit.

Page 76, vers VI, ligne 1. *Soumission.* — Je crois que *avasara* signifie ici le loisir du ministre débarrassé des affaires publiques, dont le roi s'occupoit lui-même à la tête de l'armée.

Page 76, vers VII, ligne 5. *Sommes de pîtâs.* — *Pitha* signifie ordinairement chaise, siége ou trône, et il reparoît dans le treizième vers avec cette signification. *Oud'ou patchtch'habipîtham*, ou, ayant-un-siége-aussi-brillant-que-la-lune, paroît être l'épithète composée d'*âsanam*, ou chaise d'apparat : le roi l'avoit souvent cédée à son ministre ; mais, humilié de sa sagesse, et alarmé de sa popularité, il étoit monté lui-même sur son trône avec crainte.

Page 77, vers X. — La dixième stance est extrêmement difficile, en ce qu'elle renferme plusieurs mots à double sens, qui, dans une de leurs acceptions, s'appliquent au ministre Cêdâra Miśra, et dans l'autre, à Cârticêya, le Mars indien. C'est ainsi que, dans le premier hémistiche, *śik'hin* veut dire feu ou paon ; *śik'hâ*, flamme brillante ou crête ; et *śacti*, pouvoir ou lance. Suivant qu'on entend différemment la stance, elle offre la description du Brahmane ou de la divinité.

Page 77, vers XII. — Les Brahmanes de cette province soutiennent que les quatre *vidyâs*, ou branches du savoir, signifient les quatre *vêdâs*, et non les *oupavêdâs*, ou la médecine, l'art de tirer de l'arc, la musique et la mécanique ; et ils citent deux distiques de l'*Agnipourânâ*, où l'on compte dix-huit vidyâs, au nombre desquels sont les quatre vêdâs, dont trois seulement sont mentionnés dans l'Amarcôch et dans plusieurs autres livres. Râdhâcânta a aussi déployé sa sagacité critique, à l'occasion de cette stance : il lit *bâla* au lieu de *nâla ;* et si sa conjecture est fondée, il faut ajouter : « *même* lorsqu'il étoit *enfant.* »

Page 78, vers XVI, ligne 2. *Fidèle à son seigneur.* — Râdhâcânta lit *anapatyayâ*, ou sans enfans, au lieu d'*anoupatyayâ ;* Satî n'ayant pas eu d'enfans jusqu'au temps où elle fut régénérée dans la personne de Pârvatî.

Page 80, vers XXIII, ligne 1. *Qui s'obstina à ne point lui rapporter de fruit.* — L'original est extrêmement obscur ; il commence par les mots *yônirbabhoûva*, dont les deux premières syllabes signifient certainement un sein. Mais plusieurs

Pandits, que j'ai consultés séparément, sont d'avis que *yò* est le relatif, dont quelque mot du genre masculin, signifiant *parole*, est l'antécédent, quoiqu'il soit sous-entendu. Ils expliquent ainsi toute la stance : « *Cette parole* qui sortit » *[nirbabhoûva]* imprudemment, qui ne *porta* point de fruit, *il étoit homme* » qui n'en proféroit point de telles pour sa propre satisfaction. *Il étoit* aussi *un* » *homme* qui ne donnoit jamais de ces jouets après la *réception* desquels le » suppliant va trouver un bienfaiteur *plus libéral.* » Si le relatif avoit été *yan* au neutre, j'aurois acquiescé à la traduction des Pandits; mais la suppression d'un mot aussi essentiel que celui de *parole*, qui d'ailleurs est ordinairement féminin en sanskrit, paroît inadmissible, d'après toutes nos idées de syntaxe.

Page 82, vers XXVI. — Si la traduction précédente est exacte, l'objet de la colonne étoit de perpétuer les noms de Gourava Miśra et de ses ancêtres ; et cette stance doit signifier qu'il attendoit de ses fils les pieux devoirs qu'il avoit rendus à ses ancêtres.

# IV.

# DÉTAILS
## SUR LES SCULPTURES ET LES RUINES DE MÂVALIPOURAM,

*Ville située à quelques milles au nord de Sadras*[a]*, et connue des Marins sous le nom des* Sept-Pagodes;

Par WILLIAM CHAMBERS, Écuyer.

PARMI les recherches relatives à l'histoire et aux antiquités de l'Asie en général, celles qui concernent la province où réside cette Société paroissent, sous plusieurs rapports, réclamer une attention particulière. Cette considération fera peut-être obtenir un accueil favorable aux observations que je publie ici, de mémoire, sur divers monumens de l'antiquité indienne, qui, jusqu'à ce jour, n'ont été que superficiellement examinés, quoique situés dans le voisinage des établissemens européens sur la côte de Coromandel. Probablement ce précis aura du moins l'avantage de donner par la suite naissance à des observations plus exactes et à des découvertes plus satisfaisantes sur le même sujet. Je visitai pour la première fois en 1772 les monumens dont il s'agit; la curiosité m'y ramena en 1776 : mais, à ces deux époques, je ne mesurai ni leurs distances respectives, ni leurs dimensions, et je ne pris note d'aucune des observations

[a] Et à quarante-deux milles anglois, ou quatorze lieues françaises, de Poodichéri. M. Rennell, qui écrit dans son index *Mauliaveram*, ou Sept-Pagodes, place cet endroit, sur sa carte, vers le 12[d] 35′ de latitude. M. Daniell, qui a donné deux superbes vues des ruines dont il s'agit ici, écrit *Mauveleporam* et *Mahabalipore*; et il nous apprend que, suivant l'opinion des naturels, cette antique villé de l'Inde est maintenant représentée par un petit village du même nom. Nous donnerons ci-après, *p. 94 et suiv.* note[a], la traduction de la trop courte description qui accompagne les magnifiques dessins de M. Daniell. (L-s.)

qu'ils m'avoient fournies. Je me flatte donc que l'on voudra bien m'excuser, si, après un intervalle de plusieurs années, ma mémoire m'induit en erreur à quelques égards, et si cette notice n'a pas la précision et l'exactitude auxquelles on auroit pu s'attendre, supposé que l'on eût joui pour lors dans l'Inde des moyens d'encouragement que procure aujourd'hui l'existence de cette Société, dont l'établissement a rendu plus faciles les recherches des savans, et sert à en étendre les résultats.

Les monumens que je me propose de décrire semblent être les ruines d'une ville considérable, détruite depuis plusieurs siècles. Ils sont situés près de la mer, entre Covelong et Sadras, à quelque distance d'une grande route qui conduit à plusieurs établissemens européens. Lorsque je parcourus ces ruines en 1776, il existoit encore dans les environs un village peuplé de naturels du pays; il avoit conservé l'ancien nom, et il y résidoit un grand nombre de Brahmanes parfaitement instruits des sujets de la plupart des sculptures.

Le rocher, ou plutôt la colline de pierre où la plupart de ces ouvrages sont exécutés, est un des principaux points de reconnoissance pour les marins, lorsqu'ils approchent de la côte; et ils désignent ce lieu sous le nom des *Sept-Pagodes*, peut-être parce que, des attérages, les sommets du rocher présentent cette figure. Il faut avouer cependant qu'aucun des aspects qu'offre la colline, vue du rivage, ne justifie cette dénomination. Quelques circonstances dont il sera fait mention dans le cours de ce Mémoire, feroient penser que ce nom est dû à sept pagodes qui existèrent jadis en cet endroit, et qui auront par la suite des temps été ensevelies sous les eaux.

Quoi qu'il en soit, le nom que les naturels du pays donnent à ce lieu, a une origine absolument différente. Dans leur langue, qui est le tamoul (improprement nommé le *malabar*), la ville est appelée *Mâvalipouram*, mot qui, dans le sanskrit et les langues des Hindous les plus septentrionaux, répond à *Mahâbalipoùr*, ou *la ville du grand Bali*. En effet, les Tamouls [ou Malabars] n'ayant point d'*h* dans leur alphabet, sont obligés de contracter le mot sanskrit *mahâ* [grand],

et

et de l'écrire *mâ*[a]. Ils se trouvent contraints, par une raison semblable, de substituer le *v* au *b* dans les mots sanskrits ou autres, d'origine étrangère, qui commencent par cette dernière lettre. Quant à la syllabe *am* à la fin du mot, c'est simplement une terminaison, laquelle, ainsi que *um* en latin, est généralement jointe aux substantifs neutres[b]. Il est utile d'ajouter à l'explication étymologique du nom de *Mâvalipouram*, que *Bălî* est le nom d'un héros très-célèbre dans les romans hindous[c], et que, suivant toute apparence, la rivière de Mâvaliganga, qui arrose la partie orientale de l'île de Ceylan, où le tamoul est aussi usité, a pris le sien de ce guerrier, le mot *Mâvaliganga* voulant probablement dire, selon l'orthographe de cette langue, *le Gange du grand Bălî.*

Le rocher, ou la colline de pierre dont j'ai parlé, est le premier objet qui fixe l'attention, lorsqu'on approche de ce lieu. En effet, comme elle s'élève dans une grande étendue au-dessus du niveau de la campagne, qu'elle consiste principalement en une seule pierre, et qu'elle est située très-près du bord de la mer, elle est de nature à attirer les regards des voyageurs curieux. Sa configuration est singulière et romantique, et, vue d'une certaine distance, elle offre l'aspect d'un édifice antique et majestueux. En approchant du pied du rocher vers le nord, l'œil embrasse une si grande quantité de figures[d] et d'ouvrages sculptés, que leur réunion fait naître l'idée

[a] Ils y substituent, à la vérité, un autre caractère; mais l'abréviation est plus usitée.

[b] Ceci explique aussi pourquoi les Tamouliens écrivent *Vedam*, au lieu du mot sanskrit *Véd*, par lequel les Hindous désignent les livres de leur religion. Cette addition est conforme à la vraie orthographe de leur langue, et n'est point une méprise des voyageurs européens, comme l'ont supposé quelques auteurs. D'un autre côté, les Bengalais, qui n'ont point de *V* dans leur alphabet, écrivent *Bed*. Voyez Dow's *Dissertat.* p. 41, t. I de son *History of Hindoostan.* — Voyez aussi ma note, *t. II, p. 171*, de ces Recherches. (L-s.)

[c] M. Jones conjecture, avec quelque probabilité, que *Bali* ou *Vali* pourroit bien être le *Belus* de l'Écriture. *Voyez* t. II, p. 441. (L-s.)

[d] On y remarque, entre autres, un groupe qui fixe l'attention, par le grotesque et le ridicule du dessin; il est dans de petites proportions, et représente deux singes taillés dans la même pierre: l'un est dans une attitude inclinée, tandis que l'autre lui nettoie la tête.

d'une ville pétrifiée, ainsi que des voyageurs trop crédules en ont supposé en différens pays[a]. Lorsqu'on avance vers la base de la colline, du côté qui fait face à la mer, on trouve une pagode d'un seul bloc ; elle s'élève d'environ seize ou dix-huit pieds au-dessus du sol, et paroît avoir été taillée sur le lieu même, dans un rocher détaché qui aura paru d'une grandeur convenable pour cet objet. Le faîte de la pagode est en voûte : le style d'architecture de ce monument diffère de tout ce qui est maintenant en usage ici dans ce genre. On voit un peu plus loin, sur une vaste plate-forme de pierre qui fait un peu de saillie à la partie latérale de la colline, un groupe nombreux de figures humaines en bas-relief, beaucoup plus grandes que nature, représentant les principaux personnages dont les actions sont célébrées dans le *Mahâbhârat*[b] : elles sont toutes dans l'attitude ou avec les armes et autres marques distinctives qui indiquent soit leur caractère, soit quelques-uns de leurs exploits les plus signalés. Toutes ces figures sont sans doute beaucoup moins distinctes qu'elles ne l'étoient autrefois ; car, en les comparant, ainsi que le reste des sculptures qui sont exposées à l'air de la mer, avec les autres qui sont dans le même lieu, mais que leur position a préservées de l'action de cet élément, la différence est frappante. Les premières, en effet, sont extrêmement endommagées, tandis que les autres sont aussi bien conservées que si elles n'étoient achevées que depuis peu. La dégradation est particulièrement sensible dans le morceau de sculpture qui suit immédiatement ceux que je viens de décrire : c'est une excavation dans une autre partie du côté oriental du grand rocher ; elle paroît avoir été faite sur le même plan et dans la même vue que l'on construit d'ordinaire les *tchoultries*[c] dans cette contrée, c'est-à-dire, pour la commodité des voyageurs. Le rocher est creusé de

[a] *Shaw's Travels*, p. 155 et suiv.; et de la traduction française, *p. 244*. (L-s.)

[b] Très-ancien poëme épique des Hindous, écrit en langue sanskrite, et sur lequel on trouvera des détails assez étendus dans mes notes, *p. 185* du second volume de ces Recherches. (L-s.)

[c] Que nos voyageurs nomment vulgairement *chauderies* dans nos relations européennes. Ce sont des édifices destinés à recevoir les voyageurs dans l'Inde. (L-s.)

manière à présenter une pièce spacieuse ; et l'on y a laissé deux ou trois rangs de piliers, comme pour supporter la masse énorme de pierre qui forme le faîte. Il n'est pas aisé aujourd'hui de conjecturer quelle a été originairement l'épaisseur de ces piliers ; l'air de la mer les a fortement corrodés, de même que toutes les autres parties de la caverne ; et cette circonstance fait que l'on a peine à reconnoître, à la première vue, que la paroi qui fait face à l'entrée contient des sculptures. Cependant les naturels du pays ont su en saisir les traits et en expliquer le sujet : c'est évidemment Krichen gardant les troupeaux de *Nund-ghose*, l'Admète des Hindous. Cette particularité de l'histoire de Krichen lui fit donner le nom de *Gopâl* [ou berger], ainsi qu'Apollon fut surnommé *Nomius*.

Les objets qui paroissent ensuite mériter le plus l'attention des curieux, sont ceux qui se trouvent sur la colline même. La configuration naturelle de cette élévation en rend l'accès, vers le nord, très-aisé ; et il est devenu tel dans les autres parties, au moyen d'escaliers fort doux taillés dans le roc en différens endroits, où, sans eux, la communication auroit été difficile, ou même impraticable. Un escalier tournant, pratiqué ainsi qu'on vient de le dire, conduit à une espèce de temple, également taillé dans le roc, et dont les parois contiennent quelques figures d'idoles en relief très-saillant, très-bien finies, et parfaitement conservées ; la position de ce temple, vers le couchant, l'ayant garanti de l'air de la mer. Il part encore de ce monument d'autres escaliers, qui paroissent avoir conduit anciennement à quelque édifice élevé alors sur la colline ; et il n'est point absurde de supposer que ce fut un palais, dont ce temple étoit une dépendance. En effet, outre les parties détachées d'escaliers taillés çà et là dans le roc, et qui semblent avoir servi autrefois à donner accès dans diverses parties d'un grand bâtiment, on voit, dans plusieurs endroits, de petits conduits creusés également dans le rocher, comme pour servir à l'écoulement des eaux d'une maison. Tout le sommet de la colline est parsemé de petits fragmens arrondis de brique, que l'on peut supposer, d'après leur apparence, avoir été

M 2

réduits à leur forme actuelle par un laps de plusieurs siècles. Il se présente à la vue, lorsque l'on monte sur la colline, du côté du nord, un morceau fort singulier de sculpture. Sur une surface plane du rocher, qui peut avoir été jadis l'aire d'un appartement, on remarque une plate-forme de pierre d'environ huit ou neuf pieds de long, sur trois ou quatre de large, dans une situation un peu élevée, avec deux ou trois marches pour y monter. Cette plate-forme ressemble parfaitement à un lit : on voit à sa partie supérieure, en manière d'oreiller, un lion fort bien exécuté ; le tout est d'une seule pièce, et taillé dans la colline même. Les Brahmanes des environs nomment ce monument *le lit de Dherma-râdjah* ou *Djoudichter*, l'un des cinq frères dont les aventures et les exploits forment le sujet principal du *Mahâbhârat*. A une distance considérable de ce lieu, et telle que l'on peut la supposer avoir existé entre l'appartement des hommes et celui des femmes, est un bain, creusé aussi dans le roc vif. Les Brahmanes lui donnent le nom de *bain de Dropedy*, femme de Djoudichter et de ses frères. Des recherches ultérieures feront connoître quelle foi l'on peut ajouter à cette tradition, et si cette couche de pierre n'a pas plutôt été anciennement une espèce de trône qu'un lit. Une circonstance cependant qui sembleroit favoriser la première idée, c'est que, dans le sanskrit, et dans les autres langues de l'Hindoustân, on nomme un trône *singhâsen*, mot composé de *sing* [lion] et *âsen* [siége].

Tels sont les objets que l'on voit à la surface de la colline, et auxquels on parvient en montant du côté du nord : mais lorsqu'en descendant on en fait le tour jusqu'au côté opposé, on trouve des escaliers qui montent de la base à une partie du sommet, où est une excavation qui paroît avoir servi à des cérémonies religieuses ; elle contient différentes sculptures de divinités indiennes. La plus remarquable est une figure gigantesque de Vichnou endormi sur une espèce de lit, dont un énorme serpent forme l'oreiller par ses nombreux replis. Ces figures, de même que les autres qui se trouvent en cet endroit, sont toutes d'une seule pièce, et taillées dans le roc vif.

Mais quelqu'étonnans que puissent paroître ces ouvrages, ils sont encore surpassés par d'autres que l'on trouve à la distance d'un mille ou d'un mille et demi au sud de la colline : ceux-ci consistent en deux pagodes d'environ trente pieds anglois de long sur vingt de large, et à-peu-près autant de hauteur, taillées dans le roc, et formées chacune originairement d'une seule pierre. On voit aussi près de là un éléphant grand comme nature, et un lion dans des proportions très-fortes : ces deux ouvrages sont fort bien exécutés, et taillés également dans une seule pierre[a].

[a] Le lecteur ne nous saura pas mauvais gré sans doute de lui donner, sur ces intéressantes ruines, tous les détails qui sont venus à notre connoissance. Voici les descriptions qu'en ont faites deux voyageurs également estimables, le P. Paulin de Saint-Barthélemi et M. Daniell : « Les Sept-» Pagodes, dit le P. Paulin de Saint-Bar-» thélemi, sont situées sur le bord de la » mer, entre Covelan et Sabras. Ce sont » sept temples, dans une montagne couverte » de terre végétale et d'arbres : ces temples » ont été creusés avec le pic dans le roc vif. » Je n'avois jamais vu de pareils travaux. » L'entrée est du côté de la mer, qui se trouve » là à quelque distance. On rencontre d'a-» bord un chemin creusé dans un rocher » qui fait partie de la montagne même : ce » chemin peut avoir vingt palmes romains » de large sur quinze de profondeur; les côtés » sont ornés de différens animaux, sculptés » sur la roche même. On y remarque l'élé-» phant consacré aux dieux Râma et Ganê-» cha; la tortue, symbole de la stabilité de » la terre, et consacrée au dieu Vichnou; » le singe, symbole des ames, dédié à Râma; » le cygne, dont Vichnou prit la forme; la » vache, emblème de la déesse Parvadi, ou » la Lune, et de la déesse Lakchmi, ou la » Vesta romaine, laquelle étoit la terre fer-» tile, représentée par une vache; le poisson, » symbole de l'eau; le serpent cobra ca-» pello, signe de la vie et de la mort, qui » dépendent des dieux; et d'autres ani-» maux, que je ne me rappelle plus, tous » de grandeur naturelle. La teinte noire de » cette muraille, et sa superficie, donnent » bien à connoître que le chemin et les ani-» maux sacrés qu'on voit sculptés, ne sont » pas un ouvrage moderne : je crois même » qu'il a fallu plusieurs siècles, non-seule-» ment pour creuser et tailler avec le ci-» seau des temples aussi vastes et un aussi » grand nombre de sculptures, mais encore » pour couvrir ces objets de cette espèce » d'enduit noir, dans un climat aussi serein, » aussi doux, aussi pur, que celui de l'Inde. » Ce canal aboutit à une petite place ronde, » creusée dans le même rocher, et par la-» quelle on entre dans les temples, où con-» duisent des escaliers de pierre, à droite et » à gauche, formant deux rues, taillées aussi » dans le roc : ces rues ont environ sept » palmes de large et douze de haut. Enfin » on voit les temples, qui sont contigus les » uns aux autres, et cependant détachés, » de manière que ce sont plusieurs grottes » ou caves voûtées, séparées par un mur et » par une porte, d'où l'on passe d'un temple » à l'autre : les plus grands sont dessous, les » plus petits dessus. Les temples, aussi-bien » que les colonnes qui les soutiennent, sont

On ne rencontre auprès de ces monumens, ni dans aucun endroit du voisinage, les déblais qui ont dû résulter de ces sculptures extraordinaires; en sorte que l'on n'a aucun moyen de vérifier le degré de travail, le temps que ces monumens ont exigé, ou le volume des rochers dans lesquels ils ont été taillés; ce qui les rend encore plus singuliers et plus étonnans : et quoiqu'ils se trouvent placés fort près du rivage de la mer, ils n'ont éprouvé aucun effet de l'air corrosif de cet élément, qui les a garantis lui-même de sa propre action, en élevant au-devant d'eux une sorte de digue de sable; cette digue les met entièrement à l'abri du vent de mer. Il existe aussi une grande régularité dans leur forme; cependant celle des pagodes diffère du style d'architecture maintenant en usage pour les temples des idoles. Les monumens modernes ressemblent aux bâtimens égyptiens; car les tours sont toujours pyramidales, et les portes et les toits sont aplatis et sans voûtes. Mais les sculptures dont il s'agit ici se rapprochent davantage du goût gothique, étant surmontées par des faîtes

» taillés dans le même roc. Les côtés sont » ornés d'une quantité de grandes statues » sculptées sur place, et représentant les » dieux indiens, dont tous les membres » sont détachés de la pierre même sur la-» quelle on les a sculptés, qui est le rocher. » On y remarque le dieu Brâhmah, Vichnou, » Chiva, Râma, Krichna, Dêvendra, Kâr-» tiguea, le dieu Ganêcha, la déesse Par-» vadi, Sarasouati, Lakchmi, les diffé-» rentes formes sous lesquelles Vichnou » parut dans ce monde. J'avois avec moi » cinq Brahmanes pour m'instruire; ils par-» loient portugais; et je leur donnai cinq » roupies pour m'expliquer toutes ces sculp-» tures. J'eus soin de prendre les noms des » divinités. Au reste, il me paroît impossible » que ces grottes aient été creusées depuis » l'ère chrétienne; il me paroît également » impossible que ces divinités n'aient pas » été adorées dans l'Inde avant la même » époque. » *Viaggio alle Indie orientali*, p. 64 et 65.

La première des deux vues de cet admirable monument, données par M. Daniell, représente « plusieurs rochers auxquels les » anciens Hindous ont donné des formes » architecturales extrêmement curieuses, » tant au dehors que dans la partie inférieure » creusée pour le culte religieux : ces ro-» chers sont composés d'un granit très-dur et » compacte. Néanmoins les ornemens pa-» roissent avoir été exécutés avec un haut » degré de finesse, comme on peut s'en con-» vaincre en examinant la partie occiden-» tale, qui se trouve abritée contre l'air cor-» rodant de la mer. Au centre on remarque » un lion et un éléphant : le premier est plus » grand que nature, mais moins bien tra-» vaillé que quelques-uns des autres sujets » voisins; l'autre est à-peu-près de dimen-» sion naturelle, très-bien dessiné, et il

voûtés ou des dômes qui ne sont pas semi-circulaires, mais composés de deux segmens de cercle qui se rencontrent en un point au sommet. Il faut observer que le lion du groupe de sculpture, ainsi que celui qui se trouve sur le lit de pierre dont on a parlé, sont des imitations exactes du lion véritable, et que les naturels du pays leur donnent ici le nom qui a toujours désigné un lion dans le langage hindou; savoir, *sing :* mais la figure sous laquelle ils ont, depuis des siècles, représenté cet animal dans leurs temples, quoiqu'elle porte le même nom, n'est qu'un monstre contrefait, absolument différent de l'original; ce qui avoit fait conjecturer que le lion n'étoit pas connu anciennement dans le pays, et que *sing* étoit un nom donné à un monstre qui n'existoit que dans les romans hindous. Mais il est évident que cet animal n'étoit point inconnu aux peuples auteurs de ces ouvrages; peuples qui, dans leurs mœurs comme dans leurs arts, paroissent avoir différé beaucoup des Hindous modernes.

» offre tout le caractère d'un animal vi- » goureux.

» La seconde vue représente l'entrée d'un » de ces temples. Le rocher dans lequel on » l'a creusé est, comme le premier, d'un » granit dur et compacte. Cette excavation » consiste en un vaste appartement de forme » oblongue, avec un petit temple annexé » à la partie qui fait face à l'entrée. Le pla- » fond est soutenu sur le côté et en devant » par un double rang de colonnes, formées, » d'une manière curieuse, par le roc même, » et qui ne sont pourtant pas dépourvues » d'une certaine élégance. Les colonnes de » la partie extérieure sont composées d'un » lion assis sur une double plinthe formant » la portion inférieure du fût octogone qui » s'élève en diminuant, et dont le sommet » effilé se termine par un chapiteau qui con- » siste en trois cavaliers qui soutenoient la » corniche. Au-dessus de cette corniche on » a sculpté pour ornemens de petits temples » en bas-relief. A la droite de cette exca- » vation, les rochers sont couverts d'une » grande variété de figures mythologiques; » plusieurs sont parfaitement bien exécu- » tées. Sur la hauteur située à gauche se » trouvent les ruines d'un vaste édifice » presque détruit. » Voyez *Antiquities of India, twelve views from the drawings of Thomas Daniell, engraved by himself and William Daniell*, p. 1-3. *Voyez* aussi les magnifiques gravures coloriées, n.os I et II, dont les textes que nous venons de traduire ne sont que les explications. *Voyez* en outre, dans le t. V de ces Recherches, le n.° IV, intitulé *Détails sur les sculptures de Mahabalipouram*, vulgairement appelé *les Sept-Pagodes*, par J. Goldingham. L'auteur a joint à son Mémoire les ectypes de quelques-unes des inscriptions qui se trouvent sur ces ruines, et dont les caractères jusqu'à présent inconnus méritent bien d'exercer la sagacité de nos savans. (L-s.)

Les deux observations suivantes, relatives à ces monumens, doivent exciter une vive curiosité; et peut-être de nouvelles recherches jetteront quelques lumières sur ces objets. Il faut remarquer, 1.° que sur l'une des pagodes dont on vient de parler, il se trouve une inscription d'une seule ligne, et dans un caractère ignoré aujourd'hui parmi les Hindous; il ne ressemble ni au *deyva-nâgre* [a], ni à aucun des divers caractères qui s'y rapportent ou qui en dérivent, et qui soient parvenus à ma connoissance en aucune partie de l'Hindoustân : je ne lui trouvai non plus aucune analogie avec les caractères européens ou asiatiques généralement connus. Il est vrai qu'alors je n'avois pas vu l'alphabet bali, la langue savante des Siamois, dont l'examen m'a fait depuis soupçonner qu'il existoit un fort grand rapport entre ces deux caractères, si même ils n'étoient pas identiques; mais comme, après le temps qui s'est écoulé, ces conjectures sont assez vagues, et que d'un autre côté un nouvel examen de cet objet est peut-être encore possible, on doit espérer qu'il se présentera quelque moyen de se procurer une copie exacte de cette inscription.

2.° Quoique la structure extérieure des deux pagodes soit achevée, il est évident qu'elles n'ont point servi à leur destination; une convulsion extraordinaire de la nature paroît y avoir mis obstacle. En effet, la partie occidentale de celle des pagodes qui est la plus septentrionale, est creusée à la profondeur de quatre ou cinq pieds, et l'on a laissé vers l'entrée un rang de piliers pour soutenir le faîte : mais l'ouvrage s'est arrêté là; et il s'est formé dans le roc vif une crevasse d'environ quatre pouces de large dans toute la longueur, laquelle paroît se prolonger jusqu'à la base du rocher, qui est probablement à une profondeur prodigieuse au-dessous du sol. On ne peut douter que cette crevasse ne se soit formée à la suite des premiers travaux, ou dans le cours de l'ouvrage : car les traces des outils sont très-visibles dans la partie creusée aux deux côtés de la fente, de manière à montrer évidemment qu'ils ont été séparés par elle;

[a] Ou *divanagary*, caractère particulièrement consacré à la langue sanskrite. *Voyez* ma note, *t. II, p. 15.* (L-s.)

et

et il n'est pas raisonnable de supposer qu'on eût jamais tracé ou entrepris un pareil ouvrage sur un rocher qui eût été antérieurement fendu en deux.

Une fente semblable dans le roc vif n'a pu être produite que par un violent tremblement de terre; et diverses circonstances, qu'il ne faut pas négliger dans la description d'un endroit aussi curieux, conduisent à penser que cette convulsion de la nature a véritablement eu lieu à une époque très-reculée.

Le grand rocher dont j'ai donné plus haut la description, n'est qu'à une petite distance de la mer, peut-être à cinquante ou cent verges; et c'est dans cet espace qu'existoit, en 1776, le village hindou dont j'ai fait mention : mais sur le bord même de la mer se trouvent les ruines d'une pagode bâtie en brique, et dédiée à Sîb. La plus grande partie de ce monument a été engloutie sous les eaux : car la porte de la salle la plus intérieure où l'idole est placée, et devant laquelle subsistent encore deux ou trois cours spacieuses entourées de murs, est maintenant baignée par les vagues; et l'on découvre à quelque distance en mer le pilier employé pour déterminer le méridien, lors de la fondation de la pagode [a]. On voit, non loin de ces ruines, quelques rochers détachés, baignés aussi par les flots, et sur lesquels on distingue des sculptures; mais elles sont aujourd'hui fort dégradées. Les habitans de ce canton me dirent que les plus âgés d'entre eux se rappeloient d'avoir vu les sommets de plusieurs pagodes au loin dans la mer; comme ils étoient couverts en cuivre (probablement doré), on les distinguoit sur-tout au lever du soleil, parce qu'alors leur surface éclatante en réfléchissoit les rayons : ils ajoutèrent que cet effet n'avoit plus lieu, le cuivre s'étant incrusté de vase et de vert-de-gris.

Ces indices annoncent bien les résultats d'une inondation subite; et la crevasse du rocher dont il a déjà été question, permet de conjecturer qu'un tremblement de terre a poussé la mer au-delà de ses limites, et que ces deux formidables ennemis se sont ligués pour détruire cette ville, jadis si magnifique. La manière dont les Brahmanes

[a] *Voyez* le Voyage de M. le Gentil, *t. I*, *p. 158.*

racontent son origine et sa destruction, se fondant en partie, à ce qu'il semble, sur l'autorité du *Mahâbhârat*, et en partie sur celle d'anciennes traditions, en même temps qu'elle favorise cette conjecture, renferme d'autres particularités intéressantes, et qui appellent l'attention : il ne faut donc pas la rejeter parmi ces rapports fabuleux dont toutes les nations, et en particulier celles de l'Orient, ont toujours enveloppé les événemens des âges primitifs.

« Hirinâtcheren, disent les Brahmanes, fut un prince de stature » gigantesque; après avoir roulé la terre en une masse informe, il » étoit sur le point de la précipiter dans l'abîme, lorsque Vichnou, » métamorphosé en sanglier, le poursuivit, le tua avec ses défenses, » et replaça la terre dans sa première situation. Le plus jeune frère » d'Hirinâtcheren fut Hirinakassap, qui monta sur le trône après lui; » il refusa de rendre hommage à Vichnou. Il eut un fils nommé » *Pralhaud :* celui-ci étant sous la protection de Sokerâtchardje, » désapprouva, dès sa plus tendre jeunesse, cette manière d'agir de » son père. Hirinakassap le persécuta, le bannit, et chercha même » à le faire périr; mais il en fut empêché par l'intervention du ciel, » qui se déclara en faveur de Pralhaud. A la fin le roi s'apaisa, et » rappela son fils à la cour. Un jour qu'il s'y trouvoit au milieu d'une » assemblée nombreuse, il recommença à disputer avec le jeune » prince contre la suprématie de Vichnou, se vanta d'être lui-même » le maître du monde visible, et demanda ce que Vichnou pouvoit » prétendre de plus. Pralhaud répondit que Vichnou n'avoit point » de demeure particulière, mais qu'il étoit présent par-tout. Est-il » dans ce pilier? dit son père. — Oui, répliqua Pralhaud. — Eh » bien, qu'il en sorte, reprit Hirinakassap. Au même instant, se » levant de son siége, il frappa le pilier avec son pied. Vichnou, » en *Narasinghah-âvatâr*, c'est-à-dire, avec un corps humain sur- » monté d'une tête de lion, sortit du pilier, et mit Hirinakassap en » pièces. Vichnou plaça alors Pralhaud sur le trône de son père, » qu'il n'imita point dans sa conduite; et son règne fut doux et » vertueux. Il laissa un fils nommé *Namatchi*, qui hérita de sa

» puissance et de ses vertus. Ce dernier fut père de Bali, fondateur de » la ville de Mahâbalipoùr, jadis si magnifique, et dont le vers » suivant, pris du *Mahâbhârat*, indique, dit-on, la position :

'গঙ্গায়াঃ দক্ষিণেভাগে যোজনানাং শতদ্বয়ং—
পঞ্চযোজন মাত্রেণ পূর্ব্বাব্ধিবিস্তু পশ্চিমে—

» Au sud du Gange deux cents *yodjen* [a],
» Cinq *yodjen* à l'ouest de la mer orientale. »

Tel est le récit des Brahmanes touchant l'origine de cette ville; et voici comment ils rapportent la suite de son histoire :

« Le fils de Bali fut Banâtcheren, qui est représenté comme un géant » à mille mains. Anouredh, fils de Krichen, vint à sa cour sous un » déguisement, et séduisit sa fille; ce qui occasionna une guerre, pen- » dant laquelle Anouredh, fait prisonnier, fut amené à Mahâbalipoùr. » Krichen vint en personne de Douârikah, sa capitale, et mit le siége » devant Mahâbalipoùr. Sîb gardoit les portes, et combattoit pour » Banâtcheren, qui l'adora avec ses mille mains. Krichen parvint » cependant à vaincre Sîb; et ayant pris la ville, il coupa toutes les » mains de Banâtcheren, excepté deux, avec lesquelles il l'obligea de » lui rendre hommage. Banâtcheren demeura, jusqu'à la mort, sou- » mis à Krichen. Il s'écoula après cette époque un long intervalle » de temps, dans lequel il n'est fait aucune mention de cette ville, » jusqu'à l'avénement d'un prince nommé *Malêtcheren*, qui rendit » au royaume son ancienne splendeur, et qui agrandit et embellit sa » capitale : mais c'est alors, dit-on, que survint le fléau qui la dé- » truisit entièrement. » Les Brahmanes ont enveloppé la cause et les circonstances de ce désastre dans la narration fabuleuse qui va suivre :

« Malêtcheren, disent-ils, se promenant un jour seul et déguisé,

[a] Mesure dont il est souvent question dans les livres sanskrits. Suivant quelques-uns, l'yodjen est égal à neuf, et selon d'autres, à douze milles anglois; mais, à ce compte, la distance ici mentionnée entre cette ville et le Gange est prodigieusement exagérée, et nous porteroit loin au sud de l'île de Ceylan : ceci n'est cependant pas surprenant dans un poëme hindou. La seconde ligne semble indiquer assez clairement qu'au temps où ce vers fut composé, la ville devoit être à une grande distance de la mer.

» arriva dans un jardin situé aux environs de la ville; il s'y trouvoit
» une source si attrayante, que deux nymphes célestes étoient venues
» s'y baigner. Le râdjah devint amoureux de l'une d'elles; celle-ci
» consentit à recevoir les témoignages de son attachement : sa sœur
» et elle continuèrent par la suite à avoir avec le prince de fré-
» quentes entrevues dans ce jardin. Dans l'un de ces rendez-vous,
» les nymphes amenèrent avec elles un habitant mâle des régions
» éthérées; elles lui présentèrent le râdjah; et il se forma une amitié
» intime entre l'être céleste et Malêtcheren. Le premier, vaincu par
» les constantes prières du râdjah, consentit à le transporter déguisé,
» pour lui faire voir la cour du divin Inder [a]; faveur que nul mortel
» n'avoit jusqu'alors obtenue. Le râdjah revint de ce lieu sacré avec
» de nouvelles idées de splendeur et de magnificence, qu'il adopta
» sur-le-champ dans l'ordonnance de sa cour, et pour l'embellisse-
» ment du siége de son empire. Mahâbalipoûr devint bientôt la ville
» la plus célèbre de la terre. Mais le bruit de sa magnificence étant
» parvenu aux dieux assemblés à la cour d'Inder, excita en eux une
» telle jalousie, qu'ils envoyèrent l'ordre au dieu de la mer de dé-
» chaîner ses vagues, et d'engloutir une ville qui avoit la prétention
» impie de lutter de splendeur avec leurs palais. Le dieu de la mer
» obéit; et la ville fut à l'instant submergée par cet élément furieux,
» sans que depuis elle ait pu relever sa tête. »

C'est ainsi que les Brahmanes racontent la destruction éclatante d'un lieu consacré à leurs malheureuses superstitions.

Il n'est cependant pas sans quelque probabilité que le reste de cette histoire ne contienne, ainsi que la mythologie de la Grèce et de Rome, un grand nombre de faits vrais, quoique enveloppés d'obscurité et de figures allégoriques. On peut discerner, sous le voile de ceux que nous venons d'exposer, quelques souvenirs imparfaits de grands événemens et de révolutions qui ont eu lieu à des époques reculées. Ces traditions méritent peut-être d'autant plus notre attention, qu'il est vraisemblable que tous les matériaux de l'histoire ancienne

[a] Plus correctement *Indrâ*, dieu du ciel et des nuages. *V.* ma note [a], *t. II, p. 40.* (L-s.)

de l'Hindoustân n'existent que sous cette forme obscure et fantastique. Les poëtes des Hindous semblent avoir été leurs seuls historiens, ainsi que leurs seuls prêtres : tout ce qu'ils rapportent est recouvert de cette invention burlesque, employée comme ornement, avec des circonstances absolument incroyables et absurdes ; et tout cela sans aucune date, et sans autre méthode ou sans autre ordre que celui que l'imagination du poëte lui a suggéré, ou qui lui a paru le plus convenable. Néanmoins, en comparant les noms et les grands événemens qu'ils rappellent, avec ceux qui se trouvent entremêlés dans les histoires des autres nations, et en faisant servir à l'éclaircissement de l'histoire des anciens monumens les médailles et les inscriptions, selon que l'occasion les offrira, il faut espérer que l'on pourra du moins former quelques conjectures probables sur ces sujets intéressans, si l'on ne parvient pas, à cet égard, à des découvertes importantes. Il est bien fâcheux que le zèle aveugle et le défaut absolu de curiosité des gouverneurs mahométans aient été si contraires à la conservation des médailles et des monumens hindous ; mais l'esprit de recherche qui règne actuellement ici parmi les Européens, sera peut-être encore fructueux. Un fait qui se rapporte au lieu même dont on vient de donner la description, tout en offrant un sujet de regrets, permet d'espérer que l'avenir présentera des découvertes nombreuses et utiles. Le qâzy [a] de Madras, qui a souvent occasion d'aller dans les environs de Mahâbalipoûr, m'a assuré qu'un *ryot* [b] de ces cantons avoit trouvé, en labourant son champ, un vase contenant des médailles d'or et d'argent, chargées de caractères qu'aucun habitant des environs, soit Hindou, soit Mahométan, n'avoit pu déchiffrer : il ajoutoit, il est vrai, que toute recherche relative à ces médailles seroit

[a] *Qâzy*, juge ou magistrat musulman, nommé pour administrer la justice suivant la loi du Qorân; il a sur-tout le droit de veiller aux mariages, à la vente des maisons. Il vérifie les écrits, qui, munis de son sceau, sont reçus comme originaux dans les procès. (Note du traducteur.) — C'est ainsi que les Persans et les Musulmans de l'Inde prononcent le mot arabe قاضي *qâdhy*, qui se rencontre assez fréquemment dans les relations des voyageurs. (L-s.)

[b] Corruption de رعيت *ra'yét*, fermier, cultivateur. Ce mot est d'origine arabe. (L-s.)

aujourd'hui absolument inutile, et qu'elles avoient sans doute été fondues depuis long-temps, personne dans le pays ne leur soupçonnant la moindre valeur sous leur forme primitive.

L'inscription de la pagode dont j'ai parlé, paroît, sous ce point de vue, mériter une grande attention. Je vais citer quelques passages de divers auteurs, pour montrer que la conjecture qui place cette inscription parmi les langues de Siam, peut ne pas sembler chimérique, et pour faire sentir que l'idée d'une communication qui auroit subsisté autrefois entre ce pays et la côte de Coromandel, n'est point du tout sans fondement. Ces autorités prouveront encore qu'il existe, même aujourd'hui, des rapports entre le bali et quelques-unes des langues de l'Hindoustân, et que le même culte qui est suivi maintenant chez les Siamois a dominé jadis dans le Dékan.

M. de la Loubère, dans son excellent ouvrage sur Siam, parle ainsi de l'origine de la langue balie[a] :

« Les Siamois, dit-il, ne nomment aucun pays où la langue balie, » qui est celle de leurs lois et de leur religion, soit aujourd'hui en usage. » Ils soupçonnent, à la vérité, sur le rapport de quelques-uns d'entre » eux qui ont été à la côte de Coromandel, que la langue balie a » quelque ressemblance avec quelqu'un des dialectes de ce pays-là; » mais ils conviennent en même temps que les lettres de la langue » balie ne sont connues que chez eux[b]. Les missionnaires séculiers » établis à Siam croient que cette langue n'est pas entièrement morte, » parce qu'ils ont vu dans leur hôpital un homme des environs du cap » de Comorin qui mêloit plusieurs mots balis dans son langage, assu- » rant qu'ils étoient en usage en son pays, et que lui n'avoit jamais » étudié, et ne savoit que sa langue maternelle. Ils donnent d'ailleurs » pour certain que la religion des Siamois vient de ces quartiers-là, » parce qu'ils ont lu dans un livre bali que Sommona-Codom,

[a] Descript. de Siam, *t. I, p. 25 et 26.* Notre auteur n'ayant pas toujours transcrit bien exactement ses citations, ni indiqué les pages, j'ai cru devoir réparer ces omissions, d'après l'ouvrage même de la Loubère. (L-s.)

« [b] La langue balie, dit Gervaise, est » celle de la religion de Siam, comme ici » la latine l'est de la religion chrétienne. » Histoire naturelle et politique de Siam, *p. 166 et 167.* (L-s.)

» que les Siamois adorent, étoit fils d'un roi de l'île de Ceylan. »

Le langage de l'homme dont il s'agit, et qui venoit du voisinage du cap Comorin, ne pouvoit être autre que le tamoul; mais les mots qui firent naître cette observation pouvoient fort bien être dérivés du sanskrit, et communs à l'une et à l'autre langue, ainsi qu'au bali.

Dans un autre endroit du même ouvrage, où l'auteur s'étend sur l'histoire de Sommona-Codom, d'après l'autorité des livres balis, il dit:

« Le père de Sommona-Codom étoit, selon ce même livre bali, un » roi de Teve Lankâ [a], c'est-à-dire, un roi de la fameuse Ceylan [b]. »

Une particularité remarquable, c'est que, tandis que le pays de Siam semble être absolument ignoré des naturels de Ceylan et de l'Hindoustân, Ceylan soit cependant si bien connue des Siamois, et sous le même nom qu'elle porte dans le sanskrit. On y joint également ici une épithète qui paroît être la même que celle qu'emploient les Hindous, lorsqu'ils parlent de cette île; car ils la nomment, en sanskrit, *Deve Lankâ*, ou la sainte Lankâ. Il paroît aussi, d'après plusieurs passages du même ouvrage, que le mot sanskrit *mahâ*, qui signifie *grand*, est constamment employé dans le même sens dans la langue balie. Les noms des jours de la semaine sont encore, pour la plupart, les mêmes dans le bali et dans le sanskrit, ainsi que le démontre le tableau comparatif suivant :

| SANSKRIT. | BALI [c]. | |
|---|---|---|
| Aditta-vâr.......... | Van athit.............. | Dimanche. |
| Soma-vâr........... | Van tchân [d]............ | Lundi. |
| Mounguela-vâr...... | Van angkaan........... | Mardi. |
| Bouta-vâr.......... | Van pout.............. | Mercredi. |
| Brahspati-vâr........ | Van prahaat........... | Jeudi. |
| Soucra-vâr.......... | Van souc.............. | Vendredi. |
| Sany-vâr........... | Van sâou.............. | Samedi. |

[a] ☞ *Voyez* sur cet endroit ma note ci-dessus, *p. 69*. (L-s.)

[b] Description du royaume de Siam, *t. I*, *p. 413*. (L-s.)

[c] Les noms balis sont tirés de l'ouvrage de la Loubère, *tome II*, *page 59*. (L-s.)

[d] On a substitué ici un mot hindou à un autre; car *tchân*, dans la langue de l'Hindoustân, et *tchânder*, en sanskrit, signifient *lune*, de même que *soma*.

M. de la Loubère décrit ailleurs la prétendue empreinte d'un pied sur un rocher, laquelle est un objet d'adoration chez les Siamois, et qu'ils nomment *prâbât*, ou le vénérable pied; « car *prâ*, en bali, » dit-il, signifie *vénérable*. Ce mot se rapporte à *prâper* et *prâmech*, en » sanskrit; et *bât*, en bali, veut dire *pied*, comme *pâd* en sanskrit. » Il continue en ces termes :

« On sait aussi que dans la même île de Ceylan, que les Indiens » appellent *Lankâ*, et sur une véritable montagne qui ne s'est pas » aplatie, il y a un prétendu vestige de pied humain, qui, depuis » long-temps, y est en grande vénération. Il représente sans doute » le pied gauche; car les Siamois disent que Sommona-Codom posa » le pied droit à leur *prâbât*, et le pied gauche à Lankâ[a]. »

Il paroît, d'après l'histoire de Ceylan par Knox[b], que l'empreinte dont il s'agit se trouve sur la colline nommée, par les Chingulais, *Hamalell;* par les Européens, *pointe d'Adam;* et que les naturels du pays croient que cette empreinte est celle du pied de leur grande idole Bouddou, entre le culte duquel, tel que l'expose Knox, et celui de Sommona-Codom, rapporté par M. de la Loubère, il existe une ressemblance frappante sur plusieurs points, dont il peut être utile de faire ici le détail.

1.° Outre les empreintes de pied dont on vient de parler, on trouve dans l'île une espèce d'arbre (qui, d'après la description, paroît être le poivrier, si connu dans les Indes) que les Chingulais ont consacré à Bouddou, et les Siamois à Sommona-Codom. Cet arbre est en si grande vénération parmi ces derniers, qu'ils regardent comme un acte

[a] Description de Siam, *t. I, p. 12 et 13.* M. Symes nous a donné, dans la curieuse relation de son ambassade, le dessin du pied de Gaudma, le même que Bouddha. Cette empreinte est d'autant plus remarquable, qu'on y voit une grande quantité de figures hiéroglyphiques fort singulières. L'autre pied se trouve sur le pic d'Adam dans l'île de Ceylan, et offre aussi des figures hiéroglyphiques, au nombre de soixante-huit. *Voyez* l'histoire de cette île, par Knox; Baldæus, *Beschreibung der insel Zeilon*, p. 147 et 415; Symes's, *Account of an ambassy to the kingdom of Ava*, p. 248 et 298, &c. (L-s.)

[b] Page 8 de l'*Historical relation of Ceylon, &c.* London, 1681; et *t. I.er, p. 11*, de la traduction française, édit. de 1693. (L-s.)

acte méritoire de s'y pendre. Les Chingulais le nomment *bogahah;* car *gahah* signifie *arbre* dans leur langue, et *bo* paroît être une abréviation de *Bod* ou *Bouddou* [a]. Les Siamois l'appellent, en bali, *prâ si mahâ Pout;* ce qui, selon la traduction de la Loubère, signifie l'*arbre du grand Pout* [b]. La Loubère suppose que ce nom est le même que Mercure; et il observe à ce propos que *Pout* ou *Poud* est le nom de cette planète dans la dénomination balie du mercredi. Il dit dans un autre endroit : « *Pout* est l'un des noms de Sommona-Codom. » Il est certain que le mercredi porte le nom de *Bod* ou *Boudd* dans toutes les langues de l'Inde, parmi lesquelles le tamoul, qui n'a point de *b*, commence le mot par un *p;* ce qui le rapproche singulièrement de la manière balie de l'écrire. Il est également certain que, dans toutes ces langues, les jours de la semaine sont dénommés d'après les planètes, dans le même ordre que parmi nous, et que *Bod, Boudd* ou *Poud* tient la place de Mercure. D'après tous ces rapprochemens, on peut inférer que *Pout*, qui, parmi les Siamois, fait partie des noms de Sommona-Codom, est lui-même une corruption de *Bouddou*, le même que le Mercure des Grecs. Il est encore singulier que, selon le rapport de M. de la Loubère, la mère de Sommona-Codom se nomme, en bali, *mahâ Mania*, ou la grande *Mania*, nom qui ressemble beaucoup à celui de *Maia* [c], mère de Mercure. D'un autre côté, la terminaison tamoule *en*, qui produit le mot *Pouden*, crée un rapport entre celui-ci et le *Woden* des nations gothiques, de qui le même jour de la semaine prend son nom, et qui, d'après cette considération et une foule d'autres, est reconnu pour être le Mercure des Grecs [d].

2.° Les temples de Sommona-Codom, au royaume de Siam, portent le nom de *pihân*. Les prêtres qui les desservent occupent tout autour

[a] *Voyez* Knox, *t. II, p. 146.* (L-s.)

[b] Dans le siamois vulgaire, on le nomme *ton-pô*.

[c] La mère de Bouddha portoit le même nom, suivant un passage de l'*Ayin Akbery*, que j'ai transcrit et traduit dans une Notice du Rituel des Tatârs-Mantchoux, *t. VII, p. 243-248*, des Notices et Extraits de la Bibliothèque nationale. (L-s.)

[d] *Voyez* les différens noms de ce même personnage chez les nations orientales et septentrionales, que j'ai recueillis dans mes

des habitations qui ressemblent à un collége. De même les temples de Bouddou sont appelés *véhâr;* et les principaux prêtres y vivent réunis comme dans un collége. Le mot *véhâr*, ou, comme l'écriroient les naturels du Bengale, *béhâr*, est sanskrit; et Ferichtah, dans son Histoire du Bengale, dit que ce nom fut donné par les Hindous à la province de Béhâr, parce qu'elle contenoit alors un si grand nombre de Brahmanes, qu'on la considéroit comme un grand séminaire d'instruction, ainsi que le nom l'indique [a].

3.° Les Siamois ont deux ordres de prêtres, et les adorateurs de Bouddou en ont autant. Les uns et les autres sont distingués par un habillement jaune, et par une autre particularité qui doit être rapportée avec les propres expressions des auteurs respectifs. Knox dit des prêtres de Bouddou : « Ils ont l'honneur de porter le *talipat*, » en recouvrant leur tête de son extrémité la plus large; prérogative qu'ils ne partagent qu'avec le roi. » Et M. de la Loubère dit des prêtres siamois : « Pour se garantir du soleil, ils ont le *talapat*, qui est un petit parasol en forme d'écran [b]. »

Le mot employé ici est commun à la plupart des langues de l'Hindoustân, et signifie *feuille de palmier*. M. de la Loubère en parle comme d'un mot siamois, sans paroître connoître son origine ou sa signification primitive.

4.° Les prêtres de Bouddou, aussi-bien que ceux de Sommona-Codom, sont astreints au célibat, tant qu'ils restent dans cette profession; mais ils ont les uns et les autres la faculté de l'abandonner et de se marier.

5.° Les uns et les autres mangent de la chair; mais ils ne tuent pas eux-mêmes les animaux dont ils se nourrissent.

6.° Les prêtres des deux nations ne sont d'aucune tribu particulière; on les choisit dans l'universalité du peuple.

détails typographiques et littéraires sur le dictionnaire et les grammaires tatârs-mantchoux, *p. 5 et 6.* (L-s.)

[a] Cette étymologie me paroît plus satisfaisante que celle que je propose ci-après, *t. II, p. 53.* (L.-s.)

[b] Voyage de Ceylan, *tome II, page 155.* Description du royaume de Siam, *t. I.er, p. 341.* — Gervaise, Histoire naturelle et politique de Siam, *p. 214*, ne cite que le mot *vât*, pour désigner les couvens et les pagodes. (L-s.)

Ces détails démontrent évidemment que ceci est un système de religion différent de celui des Vêds, et qui, sous quelques rapports, s'éloigne absolument des principes et de la pratique des Brahmanes. Il est d'ailleurs sensible, d'après l'exposé de Knox, que la religion des Chingulais est entièrement distincte de celle qui domine aujourd'hui chez les Hindous; et il ne paroît pas non plus qu'ils aient parmi eux une race d'hommes semblable à celle des Brahmanes. Le seul point où ils semblent se rapprocher, est le culte des *Debtahs*, qu'ils ont sans doute reçu des Tamouls leurs voisins. Au reste, il est dirigé d'une manière bien différente du système des Brahmanes; et il paroît être regardé avec mépris, sinon avec horreur, par la nation en général. Knox s'exprime ainsi à cet égard : « Leurs temples (c'est-à-» dire ceux des *Debtahs*) sont nommés *covels*, qui est le mot tamoul » pour désigner une *pagode*. Un homme pieusement disposé bâtit » une petite maison à ses propres frais; c'est le temple, dont il devient » lui-même le prêtre : cet édifice porte rarement le nom de *maison* » *de Dieu ;* on l'appelle plus ordinairement *Jacco*, ou *maison du* » *Diable*. » Cet auteur parle au reste d'une manière bien différente du culte dominant; il le décrit comme étant pratiqué avec beaucoup de faste et de splendeur, et comme présentant le caractère d'une haute antiquité. « Les pagodes ou temples de leurs dieux sont, » dit-il, en si grand nombre, qu'il m'est impossible de les compter. » Plusieurs d'entre eux sont d'un ouvrage rare et précieux, bâtis » en pierre de taille, et ornés de sculptures : mais je n'ai jamais pu » savoir par qui ni en quel temps furent faits ces travaux; les » habitans eux-mêmes sont dans l'ignorance à cet égard. Je puis » du moins assurer que ces monumens furent élevés par des ouvriers » plus habiles que les Chingulais qui habitent cette contrée; car les » Portugais, dans leurs invasions, ont endommagé quelques-unes » de ces sculptures [a]; et il ne se trouve maintenant personne en état

[a] Ces mêmes Portugais, dignes émules des Musulmans en fanatisme, en ignorance et en courage, mutilèrent aussi les inappréciables sculptures qui ornent les temples souterrains de Salcette et d'Éléphanta. Pour opérer avec plus de célérité, ils traînèrent

» de les restaurer. » Knox dit ailleurs : « On remarque ici quelques » anciennes inscriptions gravées sur les rochers, et qui frappent » d'étonnement tous ceux qui les voient. Il existe plusieurs rochers » considérables dans différens cantons de Cande Ouda, et dans les » parties septentrionales de l'île : sur ces rochers sont gravées de » grandes letres, dans un espace de quelques verges, et à une telle » profondeur, que les caractères subsisteront jusqu'à la fin du monde; » personne ne peut les lire, ni en faire aucun autre usage. J'ai inter- » rogé à ce sujet des Malabars, des Gentous, ainsi que des Chin- » gulais et des Maures; mais aucun d'eux n'a reconnu ces caractères. » Goddiladenni, ancien temple dans le Yattanour, a été bâti dans » un lieu où l'on voit de ces lettres. » Tout cela démontre assez l'antiquité de la nation et de la religion; et d'autres passages prouvent que le culte de Bouddou en particulier a fait anciennement une partie très-importante de cette religion. En effet, le même auteur, parlant de l'arbre qui se voit à Anourodgborro dans les parties septentrionales de l'île, et qui est consacré à Bouddou, dit : « Ils regardent » comme très-méritoire l'observance fidèle de ce culte. Suivant eux, » quatre-vingt-dix rois ont régné successivement dans ce canton; et les » ruines qui recouvrent encore le pays, font juger qu'ils n'avoient épar- » gné ni peines ni travaux pour élever des temples et de grands monu- » mens en l'honneur de ce dieu, comme s'ils étoient nés pour tailler des » pierres énormes et des rochers, et les amonceler sans cesse. Ces rois » sont maintenant des esprits bienheureux auxquels ces travaux ont » mérité une pareille faveur. » Il ajoute encore : « Ils paroissent avoir » un respect et un zèle plus ardent pour ce dieu que pour tout autre. »

des pièces de canon dans ces immenses souterrains; et par le moyen de quelques décharges d'artillerie, ils mutilèrent des monumens sculptés par des hommes moins braves qu'eux peut-être, mais aussi entreprenans, et incomparablement plus utiles, plus estimables, et plus dignes du nom d'homme. Voyez *A description of some artificial caverns in the neighbourhood of Bombay*, à la suite de l'*Account &c. of the Pegu;* ouvrage peu considérable, mais extrêmement curieux et exact, imprimé à Calcutta en 1788, réimprimé à Londres en 1789. J'en ai donné une traduction française, à la suite de la Description de l'île de Ceylan par Wolff, *1793, un vol. in-8.°* (L-s.)

D'autres autorités indiquent qu'anciennement ce culte ne s'est pas borné seulement à Ceylan, mais qu'il a dominé dans plusieurs parties de l'Inde, antérieurement à celui des Brahmanes, et même jusqu'au neuvième et au douzième siècle de l'ère chrétienne.

Dans les Anciennes Relations bien connues[a], et traduites de l'arabe par Eusèbe Renaudot, savant très-versé dans les langues orientales, le voyageur arabe donne le détail suivant de la coutume des Bayadères ; coutume qui subsiste encore aujourd'hui dans le Dékan, mais qui est inconnue parmi les Hindous du Bengale, ou de l'Hindoustân propre :

« Il y a dans les Indes des femmes publiques appelées *femmes de* » *l'idole ;* l'origine de cette coutume est telle : Lorsqu'une femme » a fait un vœu pour avoir des enfans, si elle met au monde une » belle fille, elle l'apporte au *Bod* (c'est ainsi qu'ils appellent l'idole » qu'ils adorent), auprès duquel elle la laisse [b]. »

C'est là l'exposé exact de cette coutume, telle qu'elle subsiste aujourd'hui dans le Dékan. Les filles y sont en effet consacrées à cette profession par leurs parens; et lorsqu'elles s'y livrent, elles sont appelées, en tamoul, *Devadâsi*, ou femmes esclaves de l'idole. Mais il est évident qu'elles ont changé l'objet de leur culte, depuis que ces relations ont été écrites : car il n'existe plus d'idole du nom de *Bod* qui reçoive des hommages dans ce pays; et la désuétude de cette coutume dans les autres contrées de l'Inde porteroit à soupçonner que les Brahmanes, en y introduisant leur système de religion, ont jugé convenable de conserver cette partie de l'ancien culte, comme étant également agréable à eux-mêmes et à leurs nouveaux disciples.

[a] *Page 109* des Anciennes Relations des Indes et de la Chine, de deux voyageurs mahométans qui y allèrent dans le neuvième siècle. *Paris, 1718, in-8.°* — Voyez la notice que j'ai donnée de cet important ouvrage, dans ma note [a], *p. 404 et 405* du t. II de ces Recherches. (L-s.)

[b] *Page 109.* Voici le texte même, tiré du manuscrit que nous possédons à la Bibliothèque nationale, sous le n.° 597 arabe : و بالهند قحاب يعرفون بقحاب البدّ والسبب فيه ان المراة اذا نذرت نذرًا وولد لها جارية جميلة اتت بها البد وهو الصنم الذي يعبدونه فجعلتها له . (L-s.)

Les mêmes voyageurs arabes font mention d'une race très-puissante de rois hindous. Suivant eux cependant, les rois qui tenoient le premier rang dans l'Inde, étoient ceux qui gouvernoient la côte de Malabar, avec le titre de *Balharâ* [a]. Leur domination paroît s'être étendue sur le Guzarate, et sur la plus grande partie, peut-être même sur la totalité de l'ancien royaume de Visiapour. En effet, le géographe arabe cité par Renaudot [b] fait de *Nahelvârah* la métropole de ces princes; et cette ville est sans doute la même que *Nahervalah*, ancienne capitale du Guzarate, quoique Renaudot semble ne pas l'avoir connue. Le reste de la description montre suffisamment la grande étendue de l'empire de ces princes vers le midi. M. d'Anville parle de cette dynastie sur l'autorité de l'Édrycy, géographe arabe, qui écrivoit dans le douzième siècle. D'après lui, il paroît que leur religion, même à une époque aussi avancée, n'étoit pas celle des Brahmanes, mais bien celle dont nous parlons maintenant. Voici les

[a] بلهرا (L-s.)

[b] Le géographe arabe cité par Renaudot est Aboùl-fédâ, dont le texte me paroît assez intéressant pour mériter d'être inséré ici avec la traduction :

| N.° | NOM. | NOM des AUTEURS. | LONGITUDE. | | LATITUDE. | | CLIMAT NATUREL. | CLIMAT GÉOGRAPHIQUE. | ORTHOGRAPHE des NOMS. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | D. | M. | D. | M. | | | |
| 353. | Nahloùârah. | Qânoùn. | 95 | 20 | 28 | 30 | Second. | Guzarate dans l'Inde. | *Noûn*, *hâ*, *lâm*, *oûâou*, *âlif*, *râ* non ponctué, et *hâ*. Quelques-uns placent un *râ* au commencement, et un *lâm* à la fin. |

« L'ouvrage d'Ebn Sa'id porte *Nahroùâlah*, » le *râ* non ponctué précédant le *lâm*. Cet » auteur nous apprend que c'est la capitale du » Guzarate dans l'Inde. Aboùl-ryhhân écrit » *Nahloùâréh*, en plaçant le *lâm* le premier : » cette orthographe est plus exacte que » l'autre. Quelques voyageurs prononcent » *Nahroùâlah*, comme Ebn Sa'id. Nahroùâ- » lah fait partie du Guzarate; elle est au cou- » chant du Manybâr [le Malabar], plus » grande que Kambâyet. Les habitations de » Nahloùârah sont divisées par des jardins et

propres expressions de M. d'Anville : « L'Édrycy [a] nous instruit sur la » religion que professoit ce prince, en disant que son culte s'adressoit » à *Bodda* [b], qui, selon saint Jérôme et saint Clément d'Alexandrie,

» des ruisseaux. Suivant le même Ebn Sa'id, » c'est un comptoir situé à trois journées de la » mer. Kambâyet est l'entrepôt de Nahloûâ- » rah, qui est située en rase campagne. Dans » l'ouvrage intitulé *Nozahat âl-mochtâq* » (par chéryf Édrycy, nommé vulgairement *le Géographe nubien*. V. ci-après, ma note), » ce mot est écrit *Nahroûârrah* avec deux *rd*.»

| ضبط الاسما | الاقليم العرفي | الاقليم الحقيقي | العرض دقايق | العرض درج | الطول دقايق | الطول درج | اسما المنقول عنه | الاسما | سطر العدد |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| بالنون والها واللام والواو ثم الف ورا مهمله وما ومنعم من ذكر الترا اولا وآخر اللام | من جزرات الهند | من الثاني | ل | كح | ك | صح | قانون | نهلوان | شج |

وفى كتاب ابن سعيد نهرواله بتقدير الرا المعجمة على الارقال وهي قاعدة الجزرات الهنديه وقال ابو الريحان نهلوان بتقدير اللام وتنقله هنا اوثق من غيره وقال بعض المسافرين نهرواله كما قال ابن سعيد ونهرواله من الجزرات وهي غربي المنيبار وهي اكبر من الكنبايت ومان نهلوان مفرقه بين البساتين والمياه قال وهي فرضه من البحر على مسيره ثلث ايام وكنبايت هي فرضه نهلوان وهي في مستو من الارض وفي كتاب نزهة المشتاق مكتوبه نهروارة براءين *Voyez* la Géographie d'Aboûl-fédâ, intitulé تقويم البلدان *Taqoûym âl-boldân* [Tables des contrées], quatorzième climat géographique, qui est l'Inde, رابع عشر الاقليم العرفيه و هو الهند n.° 578 des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale. L'*Ayin Akbery* place la ville de Nahloûârah au 108ᵈ 20' de longitude, et au 33ᵈ 30' de latitude. M. Gladwin, *t. III, p. 54* de sa traduction, édition de Calcutta, écrit fautivement *Tehlwareh*. Cette faute, qui se trouvoit probablement dans son manuscrit, n'existe pas dans celui que je possède, et qui est certainement l'autographe, ou du moins celui qui a été présenté au Grand-Moghol Akbar, et qui vient de la Bibliothèque de Dehly. *Voyez* ma note sur ce précieux manuscrit, *t. II, p. 57*. (L-s.)

[a] Voyez *le Géographe nubien*, huitième partie du second climat.

[b] « Quant à la ville de Nahroûârah, son

» avoit été l'instituteur des gymnosophistes, comme les Brahmanes » rapportoient à Brâhmah leur institut [a]. »

Reland, dans sa onzième dissertation, cite également l'autorité de saint Clément d'Alexandrie sur le même sujet; et c'est dans cette même dissertation qu'en traitant du langage de Ceylan, il explique en ces termes le mot *véhâr*, dont il a déjà été parlé :

« On nomme *véhâr* le temple de leur principal dieu *Bouddou*, » lequel, ainsi que saint Clément d'Alexandrie l'a observé il y a » long-temps, étoit adoré comme un dieu par les Hindous [b]. »

J'offre, à l'appui des remarques précédentes, l'extrait suivant du Voyage publié, en 1779, par le savant et laborieux observateur M. le Gentil. Cette citation fournira des éclaircissemens utiles sur le sujet dont on vient de s'occuper.

« Ce système est aussi celui des Brahmanes de nos jours; il fait » la base de la religion qu'ils ont apportée dans le sud de la pres- » qu'île de l'Hindoustân, le Madoure, le Tanjaour et le Maïssour.

» Il y avoit alors dans ces parties de l'Inde, et principalement à » la côte de Coromandel et à Ceylan, un culte dont on ignore » absolument les dogmes. Le dieu Baouth, dont on ne connoît au- » jourd'hui dans l'Inde que le nom, étoit l'objet de ce culte; mais » il est tout-à-fait aboli, si ce n'est qu'il se trouve encore quelques » familles d'Indiens séparées et méprisées des autres castes, qui sont » restées fidèles à Baouth, et qui ne reconnoissent point la religion » des Brahmanes.

» Je n'ai pas entendu dire qu'il y ait de ces familles aux environs

» roi est un grand roi; il se nomme *Belhérâ*; » il commande de grandes armées, a beau- » coup d'éléphans; il adore l'idole de Boudd, » porte une couronne d'or sur sa tête, est re- » vêtu d'habits brodés en or. » فاما مدينة نهروان فملكها ملك عظيم يسمى بلهرا وله جيوش وفيلة وعبادته صنم البد وهو يحمل تاج الذهب على راسه ويلبس الحلل المنسوجة من الذهب (L.-s.)

[a] Antiquités géographiques de l'Inde, *p. 94.*

[b] Vehâr, *templum dei primarii Buddoe* [Βουττα], *quem Indos ut deum venerari jam olim notavit Clemens Alexandrinus, Strom. lib. 1, p. 223.* Reland, Dissertationum parte tertiâ, p. 85. — *Voyez* aussi l'Histoire naturelle et politique de Siam, par Gervaise. (L.-s.)

» de

» de Pondichéry : cependant une chose très-digne de remarque, et » à laquelle aucun des voyageurs qui parlent de la côte de Coromandel et de Pondichéry n'a fait attention, est que l'on trouve à une » petite lieue au sud de cette ville, dans la plaine de Vizapatnam, » assez près de la rivière, une statue de granit très-dur et très-beau. » Cette statue, d'environ trois pieds à trois pieds et demi de hauteur, est enfoncée dans le sable jusqu'à la ceinture, et pèse sans » doute plusieurs milliers; elle est comme abandonnée au milieu » de cette vaste plaine. Je ne peux mieux en donner une idée qu'en » disant qu'elle est exactement conforme et ressemblante au Sommonakodom des Siamois; c'est la même forme de tête, ce sont les » mêmes traits dans le visage, c'est la même attitude dans les bras, » et les oreilles sont absolument semblables. La forme de cette divinité, qui certainement a été faite dans le pays, et qui ne ressemble » en rien aux divinités actuelles des Gentous, m'avoit frappé, lorsque je passai dans cette plaine; je fis diverses informations sur » cette figure singulière. Les Tamouls m'assurèrent tous que c'étoit » Baouth, qu'on ne regardoit plus; que son culte et ses fêtes étoient » cessées depuis que les Brahmanes s'étoient rendus maîtres de la » croyance du peuple. »

M. le Gentil s'étend encore sur ce sujet dans son ouvrage [a]; et il conjecture que cette divinité est le *Fo* [b] des Chinois, dont le culte, selon leurs propres traditions, leur est venu de l'Inde. En effet, l'abréviation du mot *pout* rapportée dans une note de ce Mémoire, et que le siamois vulgaire réduit à la seule syllabe *pô*, vient à l'appui de cette opinion [c] : mais comme ceci est étranger à notre but actuel, et

[a] Voyage dans les mers de l'Inde, *t. I.er, p. 148-155.* (L-s.)

[b] ᡶᠣ *Fo* et ᡶᡠᠰᠠ *Fousa* en mantchou. *Voyez* la Notice du Rituel des Mantchoux, que j'ai donnée dans le t. VII des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale. (L-s.)

[c] L'opinion de notre savant sur l'origine chingulaise de la religion de Siam ne me paroît nullement satisfaisante. En convenant avec lui de l'identité ou au moins de la grande ressemblance des religions de Ceylan et de Siam, il s'en faut de beaucoup que je croie pouvoir décerner le droit d'aînesse à la première : elle doit avoir été portée dans cette île par quelques habitans de la

comme j'ai lieu d'espérer que les passages précédens suffisent au développement de l'objet que j'avois à examiner, il est temps de terminer cet écrit, en priant le lecteur d'excuser la prolixité inséparable de ce genre de discussion.

terre ferme, soit Indiens, soit Chinois; et cette dernière opinion est conforme à celle des Siamois, relativement à eux-mêmes, d'après le témoignage formel de leurs livres, rapporté par un voyageur bien estimable, dont M. Chambers paroît n'avoir pas connu l'ouvrage. « L'époque de la religion (de » Siam) est fort incertaine, dit Gervaise, » et l'on ne sauroit dire précisément en quel » temps elle a commencé, ni de quelle ma» nière elle s'est établie : l'opinion commune » lui donne environ deux mille ans. Les » Siamois veulent qu'elle ait pris naissance » chez eux. Ceux qui ont voyagé sur la côte » de Coromandel croient qu'elle vient des » Brahmanes, à cause du rapport que ces » deux religions ont l'une avec l'autre; et » les Chinois soutiennent que la gloire en » est due à leur nation. On voit par leurs » livres, qui sont très-anciens, que Som» monakodom étoit Chinois; qu'un empe» reur de la Chine l'ayant envoyé ambas» sadeur à Siam, il y acquit tant de réputa» tion, que le roi de Siam lui donna sa fille » en mariage, et le fit son successeur, qui, » après avoir régné plusieurs années au gré » de ses sujets, se démit volontairement de » la souveraine puissance, et se retira dans » les bois, où l'austérité de sa vie n'empê» cha pas qu'il ne fût suivi par un grand » nombre de gens qui se mirent sous sa » conduite; qu'il les instruisit, non-seule» ment par ses exemples, mais encore par des » préceptes remplis d'une sagesse admirable; » qu'après sa mort ses disciples publièrent » sa doctrine, et, pour éterniser leur recon» noissance et sa mémoire, bâtirent des » temples en son honneur et lui érigèrent » des statues; que, dans la suite des siècles, » ces monumens servirent à jeter les Siamois » dans l'idolâtrie, et à leur faire prendre » Sommonakodom pour un dieu, &c. » Histoire naturelle et politique de Siam, *p. 177 et 178.* (L-s.)

---

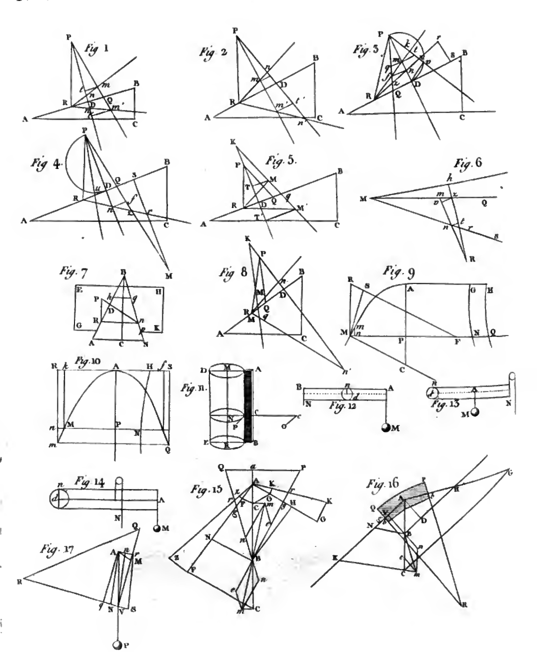


Fig 1
Fig 2
Fig 3
Fig 4
Fig 5
Fig 6
Fig 7
Fig 8
Fig 9
Fig 10
Fig 11
Fig 12
Fig 13
Fig 14
Fig 15
Fig 16
Fig 17

# V.

# IDÉES

## RELATIVES AU FROTTEMENT EN MÉCANIQUE,

Par M. REUBEN BURROW.

### HYPOTHÈSE.

On suppose, dans l'évaluation suivante du frottement, que le poids ou la force nécessaire pour vaincre la résistance, &c. est proportionnelle à la pression.

*Du Frottement dans le plan incliné.*

Soit $AB$ un plan incliné *(fig. 1)*, et $PR$ un poids soutenu sur ce plan par une force quelconque $Rm$, agissant dans la direction $Rm$. Tirez la ligne $PD$ perpendiculaire à $AB$, et que $Rm$ rencontre $PD$ en $n$ : comme $Rn$ représente la force qui seroit nécessaire pour soutenir le corps, abstraction faite du frottement, et comme $Pn$ représente la pression contre le plan; si on tire la ligne $mt$ perpendiculaire à $PD$ qui la rencontre en $t$, $nm$ sera la force nécessaire pour vaincre le frottement dans cette direction, et $Pt$ la pression réelle contre le plan $AB$, quand toute la force $Rm$, nécessaire pour vaincre le poids et le frottement, agira dans la direction $Rm$. Or, la force $nm$ étant équivalente à $nt$ et à $tm$, et $nt$ n'ayant d'autre effet que d'altérer la pression, $tm$ est la seule force qui surmonte la résistance du frottement; et cette force étant comme la pression, $tm$ est proportionnelle à $Pt$ : d'où il résulte que le lieu de tous les points $m$ est une ligne droite.

Supposons encore qu'au lieu d'être tiré le long du plan, le corps soit soutenu en repos seulement sur le plan : il est évident que cette

position exigera une moindre force que l'autre, parce que le frottement empêche en partie le corps de descendre *(fig. 2)*. Soit *Rm* la force demandée, et la construction la même que ci-dessus ; *Rn* étant la force qui seroit nécessaire, s'il n'y avoit point de frottement, *mn* est l'effet du frottement même : mais *mn* est équivalent aux forces *mt* et *tn ;* et comme *Pn* seroit la pression, abstraction faite du frottement, *Pt* est la pression, y compris le frottement; et la force perdue étant comme le frottement, et *mt* étant la force perdue, *mt* est comme *Pt*, car le frottement est comme la pression : donc le lieu de tous les points *m* est une ligne droite qui passe par *P*, forme le même angle que *DPQ* dans le premier exemple, et n'en diffère que parce qu'elle est tirée sur le côté opposé de *PD*.

### Scolie.

Dans ce qui suit, la force nécessaire pour soutenir un corps quelconque est considérée sous trois distinctions différentes : 1.° Lorsqu'elle suffit tout juste pour vaincre le poids et la résistance provenant du frottement, et que le corps est envisagé comme ne faisant que de commencer à se mouvoir dans la direction de la force appliquée ; et dans ce cas, la force est appelée *force motrice*. 2.° Quand cette force est diminuée jusqu'au point où le corps commenceroit à se mouvoir ou à descendre dans une direction contraire, si la force éprouvoit une diminution ultérieure; j'appelle cette dernière la *force suspensive :* il est évident que le corps demeurera en repos, quelque force qu'on y applique, si elle est moindre que la force motrice, et plus grande que la force suspensive. Enfin il est manifeste qu'il y a un état intermédiaire où l'on peut appliquer un degré de force tel, que le frottement n'aura d'effet ni d'une part ni de l'autre : cette force est la même que celle qui maintiendroit le corps en équilibre, s'il n'y avoit point de frottement, parce que l'effet ou la tendance du frottement est de maintenir le corps en repos, ou d'empêcher qu'il ne se meuve d'une part ou de l'autre. Ces principes posés, ce qui suit offrira peu de difficulté.

## PROBLÈME I.er

Étant donné le poids du corps à soutenir, l'inclinaison du plan, et le rapport du frottement à la pression, trouver la force nécessaire pour soutenir le poids dans une direction donnée.

Tirez, dans les figures précédentes, les lignes $PR$ et $PD$ à angles droits vers l'horizon et le plan respectivement, $PR$ représentant le poids; prenez $PD$ à $DQ$ comme la pression au frottement, et que $DQ$ soit pris en remontant ou en descendant, selon que la force nécessaire est motrice ou suspensive; joignez $PQ$, et tirez la ligne $Rm$ dans la direction donnée, rencontrant $PQ$ en $m$; $Rm$ sera la force demandée.

COROLLAIRE 1. Si le frottement est la partie $n$ de la pression, et que $W$ soit le poids, $s$ et $c$ le sinus et le cosinus de l'élévation du plan, la force motrice parallèle au plan sera $W(s + c : n)$; et la force suspensive, $W(s - c : n)$.

COROLLAIRE 2. Si la direction de la force est parallèle à l'horizon, et que $t$ soit la tangente de l'élévation du plan, $W(tn + 1) : (n - t)$ sera la force motrice, $W(tn - 1) : (n + t)$ la force suspensive, et $Wt$ la force, non compris le frottement.

*EXEMPLE.* Si le poids est un tonneau, le fróttement $\frac{1}{3}$ de la pression, $AB = 5$, $BC = 3$, et $AC = 4$, la force motrice sera 3235 livres, la force suspensive 747 livres, et la force, non compris le frottement, 1680 livres à-peu-près.

## PROBLÈME II.

Étant donné le poids du corps, l'inclinaison du plan, et le rapport du frottement à la pression, trouver la direction de manière que la force soutenante puisse être une quantité donnée, ou la moindre possible.

Tirez $DQ$ et $QP$ comme ci-dessus, et que $PR$ soit à $Rm$ comme le poids est à la force donnée; puis, du centre $R$ avec un rayon

égal à $Rm$, coupez $PQ$ en $m$; $Rm$ sera la direction demandée, quand la force est donnée : mais pour l'avoir la moindre possible, tirez $Rm$ à angles droits vers $PQ$; alors $Rm$ sera la direction demandée.

COROLLAIRE 1. On peut exprimer comme il suit la force soutenante, quand elle est la moindre possible : Dans les triangles $PDQ$, $RQm$, l'angle $Q$ est commun : donc $PQ : PD :: RQ : Rm$. Mais $PD$ est une quatrième proportionnelle à $AB$, $AC$ et $PR$, et $DQ$ est à $PD$ comme 1 est à $n$, supposé que ce soit le rapport donné : ainsi $RD$ est une quatrième proportionnelle à $AB$, $BC$ et $PR$; conséquemment $RQ$ est égal à $DQ$ ajouté à $DR$ dans le premier cas, ou retranché de $DR$ dans le second; et comme $PQ : PD :: \sqrt{(nn+1)} : n :: RQ : Rm$, donc $Rm = PR(n.BC \pm AC) : AB\sqrt{(nn+1)}$ ou $(ns \pm c)$ $W : (\sqrt{nn+1})$, en substituant $s$ et $c$ pour le sinus et le cosinus naturels de l'élévation du plan, et en faisant usage du signe négatif ou affirmatif, suivant que la force demandée est la motrice ou la suspensive respectivement.

*EXEMPLE.* Si $AB = 5$, $BC = 3$, et $AC = 4$, et que le poids soit un tonneau, les moindres forces motrices et soutenantes seront 1825 et 702 livres respectivement.

COROLLAIRE 2. Attendu que les triangles $PDQ$ et $RQm$ sont semblables, et le rapport de $PD$ à $DQ$ constant pour chaque valeur déterminée de $n$; l'angle $QRm$ étant égal à $DPQ$, sera aussi constant, que l'inclinaison du plan soit variable ou non : d'où il résulte qu'on trouve de la manière suivante, pour les différentes valeurs de $n$, les angles de la direction avec le plan, pour que le poids soit tiré avec le plus grand avantage possible :

| $n$ | $QRm$ | $n$ | $QRm$ | $n$ | $QRm$ | $n$ | $QRm$ | $n$ | $QRm$ | $n$ | $QRm$ |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | D. M. | | D. M. | | D. M. | | D. M. | | D. M. | | D. M. |
| 1 | 45 0 | 2 | 26 34 | 3 | 18 26 | 4 | 14 2 | 5 | 11 19 | 6 | 9 28 |
| $1\frac{1}{4}$ | 38 40 | $2\frac{1}{4}$ | 23 58 | $3\frac{1}{4}$ | 16 54 | $4\frac{1}{4}$ | 13 15 | $5\frac{1}{4}$ | 10 47 | 7 | 8 8 |
| $1\frac{2}{4}$ | 33 41 | $2\frac{2}{4}$ | 21 48 | $3\frac{2}{4}$ | 15 57 | $4\frac{2}{4}$ | 12 32 | $5\frac{2}{4}$ | 10 18 | 8 | 7 8 |
| $1\frac{3}{4}$ | 29 45 | $2\frac{3}{4}$ | 19 59 | $3\frac{3}{4}$ | 14 56 | $4\frac{3}{4}$ | 11 53 | $5\frac{3}{4}$ | 9 52 | 9 | 6 20 |

*N. B.* Il faut prendre la direction ou l'angle $QRm$ au-dessous du plan, pour la force suspensive, et au-dessus du plan, pour la force motrice.

SCOLIE.

Quoiqu'au premier coup-d'œil la première partie du problème ci-dessus, qui montre la meilleure méthode d'appliquer une force active, paroisse supérieure à l'autre, celle-ci, lorsqu'on y réfléchit davantage, semble d'une égale importance, sur-tout dans la construction des murs, des chaussées et des fortifications, &c. et dans l'application de ce qu'on appelle *land-ties, &c.* Ainsi, par exemple, s'il est question de tirer un poids le long du plan $RB$, et si le frottement est le tiers de la pression, la meilleure direction est quand $Rm$ fait un angle de $18^{d}\ 26'$ au-dessus du plan; mais si le poids est une quantité de terre ou de pierre, ou de quelque chose qu'il faille suspendre, comme dans le cas des *land-ties,* le meilleur angle (d'après l'hypothèse précédente) sera $18^{d.}\ 26'$ au-dessous du plan.

SCOLIE.

Dans ces propositions, le frottement est évalué suivant l'opinion la plus généralement reçue; savoir, que la résistance est proportionnelle à toute la pression composée du poids du corps, et de la force additionnelle nécessaire pour vaincre le frottement. Mais on a assuré qu'il peut y avoir des cas où le frottement n'est pas proportionnel à toute la pression, mais à celle qui auroit lieu, si le corps étoit soutenu dans une direction donnée, abstraction faite du frottement. On a également assuré qu'il pouvoit y avoir des cas où la résistance provenant de ténacité ou de cohésion seroit comme la pression relative contre le plan, et où la force pour la vaincre seroit la même dans chaque direction, à-peu-près comme s'il s'agissoit d'un globe assujetti dans de la terre glaise humide et tenace. Je vais en conséquence donner des solutions pour ces deux cas.

Dans le premier *(fig. 3)*, la force nécessaire pour soutenir le corps dans la direction $RV$, abstraction faite du frottement, est $Rn$; $Rn$

étant équivalente à $RD$ et à $Dn$, $Pn$ est la pression, abstraction faite du frottement; et le frottement étant la partie $n$ de la pression, la force qui agit parallèlement à $AB$ pour la vaincre, est la partie $n$ de $Pn$; mais la force qui, agissant dans la direction $Rn$, sera équivalente à la partie $n$ de $Pn$ dans la direction $Rn$, est une quatrième proportionnelle à $n$ fois $RD$, $Pn$ et $Rn$; mais attendu que $DQ$ est la partie $n$ de $DP$, $fn$ est la partie $n$ de $Pn$, et la quatrième proportionnelle ci-dessus mentionnée sera $nz$; conséquemment la somme ou différence de $Rn$ et $nz$ doit être une quantité donnée ou la moindre possible. Le problème se réduit donc (*fig. 4*) à tirer une ligne $Rn$ du point donné $R$, rencontrant les deux lignes $PD$ et $PQ$ données en position en $n$ et $z$, en sorte que, $nz$ étant ajouté à $Rn$, ou retranché de $Rn$, la somme ou différence puisse être une quantité donnée, ou la moindre possible. Pour cela, prenez $DS$ égal à $DR$, et tirez $Sr$ parallèle à $PD$ rencontrant $PQ$ en $M$; alors $Rn$ étant égal à $rn$, la somme ou différence des quantités ci-dessus mentionnées est $rz$; et lorsqu'on demande que $rz$ soit une quantité donnée, la question se réduit à ce cas particulier des inclinaisons d'Apollonius dans les solides, qui a été résolu par Newton et Barrow. On peut rechercher comme il suit les limites du problème, ou la manière de tirer la ligne $Rr$, en sorte que la partie interceptée $rz$ soit la moindre possible.

Supposons cette opération exécutée (*fig. 6*), et que $Rrz$ est la position demandée; que $Rnm$ soit indéfiniment près de $Rz$, et $Mh$ perpendiculaire à $Rz$; alors, en appliquant l'analyse des anciens à la doctrine Newtonienne des premiers et des derniers rapports, $mn$ est égal à $zr$; et si l'on suppose que les arcs $zv$ et $nt$ soient décrits du centre $R$ avec les distances $Rz$ et $Rn$, $vn$ est égal à $zt$, et conséquemment $tr$ est égal à $mv$. Mais $rt : tn :: rh : Mh$, et $tn : zv :: Rr : Rz$, et $zv : vm :: Mh : hz$; d'où, en composant les proportions, $tr : vm :: Rr . rh : Rz . zh$, et les deux premiers termes étant égaux, les deux derniers le sont pareillement; et conséquemment $Rr : Rz :: zh : rh$, et divisant, $Rr : rz :: zh : rz$; $Rr$ est donc égal à $zh$, et conséquemment le point $h$ est dans une hyperbole, dont les asymptotes

asymptotes sont $QM$ et $SM$ prolongées : mais attendu que l'angle $MhR$ est un angle droit, le point $h$ est aussi dans la circonférence d'un cercle ; donc une ligne tirée de $R$ à $h$, point d'intersection de l'hyperbole et du cercle, est la position demandée.

Dans l'autre cas, où l'on suppose que la résistance provenant de ténacité ou de cohésion est comme la pression relative contre le plan, et que la force pour la vaincre est la même dans chaque direction, nous avons $Rn$ pour la force soutenante sans frottement, et la partie $n$ de $Pn$ pour le frottement ; conséquemment leur somme ou différence est l'expression de la force entière; et on peut construire ainsi le problème : Prenez $PD$ à $DQ$ comme la pression est au frottement, et joignez $PQ$; décrivez sur $PD$ un cercle où vous prendrez $Dv$ égal à $DQ$; joignez $Pv$, et tirez $RV$ perpendiculaire à $Pv$; alors $RV$ représentera la direction et la mesure de la force entière, lorsqu'elle est la moindre possible.

En effet, $DQ$ et $Dv$ sont égales, et conséquemment $nf$ est égale à $Vn$ : mais $DQ$ est la partie $n$ de $DP$; donc $nf$ ou $Vn$ est la partie $n$ de $Pn$, et conséquemment $RV$ est égale à la somme ou différence de $Rn$, et la partie $n$ de $Pn$ : mais $RV$ est la moindre possible par la construction; donc l'autre est aussi un *minimum*. En effet, tirez toute autre ligne $RK$ rencontrant $Rv$ en $K$ et $PD$ en $m$, et tirez $mq$, $mt$, parallèles à $DQ$ et $Dv$; alors la somme ou différence de $Rm$ et $mt$ est égale à la somme ou différence de $Rm$ et $mq$ : mais la somme ou différence de $Rm$ et $mt$ est plus grande que $Rv$; donc la somme ou différence de $Rn$, et la partie $n$ de $Pn$, est la moindre possible.

## PROBLÈME III.

Étant donné le poids d'un corps, l'inclinaison du plan, et la force qui soutient le corps dans une direction donnée, trouver le rapport du frottement à la pression.

Prenez $PR$ comme ci-dessus *(Voy. fig. 1 et 2)*, tirez $Rm$ dans la direction donnée, et prenez $PR$ à $Rm$ comme le poids du corps est à la force qui le soutient; tirez $Pm$ rencontrant $AB$ en $Q$, et $PD$

perpendiculaire à $AB$; alors $PD$ est à $DQ$ comme la pression au frottement.

### PROBLÈME IV.

Si $AhqN$ est le segment d'un triangle équilatéral, qui, en se mouvant parallèlement à lui-même et à l'horizon, engendre un solide sur lequel une figure $hmGEHKpqh$ se meut en touchant le premier en $hm$ et $qp$, on demande l'effet du frottement, en supposant toujours qu'il est la partie $n$ de la pression.

Soit $P$ le centre de gravité de la moitié du corps *(fig. 7)*, et $PR$ son poids comme ci-dessus; le corps, au moyen de son inflexibilité, est maintenu ensemble de la même manière que s'il étoit mis en mouvement par une force parallèle à l'horizon : mais si $PDn$ est perpendiculaire à $Ah$, et $Rn$ parallèle à la ligne horizontale $AC$, rencontrant $PD$ en $n$, $Pn$ sera la pression contre le côté $Ah$, et le frottement est la partie $n$ de $Pn$. Mais $PR : Pn :: AC : AB$; donc, si $AC$ représente le poids de la moitié du corps, la partie $n$ de $AB$ exprimera le poids nécessaire pour vaincre le frottement, quant à cette moitié; et en doublant les expressions, elles servent pour le tout. Donc si $W$ représente le poids du corps, $s$ la sécante de l'angle $BAC$, $Ws$ sera la pression contre le plan $AD$, et la partie $n$ de $Ws$ la force nécessaire pour vaincre le frottement; et cette dernière étant la force nécessaire pour tirer le corps le long d'un plan horizontal, la force nécessaire pour tirer le corps le long d'un plan horizontal est, conséquemment, à la force nécessaire pour le tirer le long du corps dont le segment est $AhqN$, comme $AC$ est à $AB$, ou comme $1$ est à $s$.

Attendu que le rapport de $PR$ à $Pn$ est constant, lorsque l'angle $CAB$ est donné; quand le solide dont la section est $AhqN$, est élevé, faisant un angle avec l'horizon, en sorte que sa base forme un plan incliné, $PR$ en ce cas représente la pression dans une direction normale à ce plan, et $Pn$ la pression contre le solide : et comme le frottement s'accroît en raison de la pression, si la pression que le corps auroit sur le plan incliné est augmentée dans le rapport de $AC$ à $AB$,

ou du rayon à la sécante de l'angle $CAB$, alors on aura la pression sur le plan angulaire, ou sur le corps dont la section perpendiculaire est $AhqN$, et conséquemment sa partie $n$ ou le frottement; de là cette construction *(fig. 5)*. Soit $PR$ le poids, alors $PD$ à angles droits sur $AB$ représente la pression que le corps exerceroit contre le plan incliné commun. Prenez $DK$ à $DP$ comme $AB$, dans la figure précédente, est à $AC$, ou comme la sécante de l'inclinaison du plan angulaire avec sa base est au rayon; que $DQ$ soit la partie $n$ de $DK$, et joignez $Kq$: alors $RM$, tirée de manière ou d'autre pour rencontrer $Kq$ en $M$, donne $RM$ pour la mesure de la force totale dans cette direction; et c'est la force motrice ou suspensive, selon que $Dq$ est pris en montant ou en descendant dans la ligne $AB$.

Il est évident que $Kq$ est parallèle à $PQ$: donc, quoique la moindre force, qui est perpendiculaire à $Kq$, diffère de celle des cas précédens, les règles pour obtenir le plus grand effet sont encore les mêmes que dans la table ci-dessus; la démonstration est en effet la même que la première.

COROLLAIRE. En supposant que $s$ soit la sécante de l'angle *(fig. 5)* que les côtés du plan angulaire forment avec la base, en opérant comme dans le second corollaire du premier problème, et mettant $t$ pour la tangente naturelle de l'inclinaison du plan, et $W$ pour $PR$ le poids, nous avons $W(tn+s):(n-t)$ pour la force motrice, et $W(tn-s):(n+t)$ pour la force suspensive nécessaire pour tirer le corps le long du plan incliné angulaire par une force qui agisse parallèlement à la base du plan.

*EXEMPLE.* Soient $AB$, $BC$ et $AC$, 5, 3 et 4 respectivement, l'inclinaison des côtés $48^d$, le poids un tonneau, et le frottement un tiers de la pression; 3648 livres sont la force motrice, et 499 la force suspensive.

SCOLIE.

Dans cette proposition, les parties du plan sur lesquelles le corps se meut, sont supposées rectilignes, comme il arrive le plus souvent

dans la pratique; mais on évalue aisément le frottement dans les surfaces curvilignes, et on le trouve en général de la manière suivante.

Soit *AMP (fig. 9)* la moitié de la section perpendiculaire à l'horizon, et à l'axe du solide qui forme le plan curviligne sur lequel le corps se meut; *AP* l'axe, *PM* l'ordonnée, et *MS* une tangente de la courbe au point *M;* que *RM* représente le poids ou la pression dans une direction perpendiculaire à l'horizon au point *M,* et que *RF* soit perpendiculaire à *MS* rencontrant *MP* en *F:* prenez *PN* égal à *MR*, et *PQ* égal à *RF;* supposez que la même construction ait lieu pour chaque point de la courbe, et que *HN* soit le lieu de tous les points *N,* et *GQ* le lieu de tous les points *Q;* alors le frottement du corps tiré le long du plan horizontal sera au frottement du même corps tiré le long du plan curviligne dans la même direction, comme l'aire *APNH* est à l'aire *APQG.*

En effet, le frottement sur le plan horizontal étant comme la somme des pressions, est comme la somme de toutes les lignes élémentaires *MR* ou *PN,* c'est-à-dire, comme l'aire *AHNP;* et le frottement sur le plan curviligne est, par la même raison, comme la somme de toutes les lignes *RF* ou *PQ*, nommément comme l'aire *APQG.* Ainsi la vérité de la proposition est manifeste.

COROLLAIRE 1. Attendu que *Mn*, ou la fluxion de *y*, est à *Mm*, fluxion de la courbe, comme *MR* ou *PN* est à *RF* ou à *PQ*, si *PN* est une fonction de *AP*, *PQ* sera une quatrième proportionnelle à la fluxion de l'ordonnée, la fluxion de la courbe *AM*, et cette fonction; donc, les courbes *HN* et *AM* étant données, la nature de la courbe *GQ* sera connue, et l'on trouvera son aire par la méthode ordinaire des quadratures.

COROLLAIRE 2. Il est évident que lorsque les plans sont inclinés à l'horizon, les frottemens des plans rectiligne et curviligne sont encore dans le même rapport que dans les cas précédens, et conséquemment qu'on peut les trouver par le même procédé.

COROLLAIRE 3. Il est également évident que la méthode ci-dessus

remplit son objet, soit que les parties du corps soient unies ou non, quant à leur mouvement dans la direction *RM*, aussi longtemps que chaque partie élémentaire *MR* peut être considérée comme soutenue au point *M* par une force parallèle à *MP* : mais lorsque le corps est roide ou inflexible, le cas devient plus simple; car *MR* est alors constante, et *APNH* devient un parallélogramme.

COROLLAIRE 4. En supposant que des propriétés données existent dans deux des courbes *AM*, *HN* ou *GQ*, la nature de la troisième sera connue. Il résulte de là que quantité de problèmes relatifs au frottement peuvent être proposés et résolus par une application convenable des méthodes directe et inverse des fluxions.

### PROPOSITION V. *Théorème.*

Dans l'emploi des forces pour vaincre le frottement, il sera permis d'employer pour les forces qui agissent en plus ou en moins, au moyen de leviers ou des autres puissances mécaniques, les mêmes principes dont on se sert dans la doctrine commune; par exemple, si un poids de deux livres, en agissant à la distance d'un pied de l'appui d'un levier, suffit pour vaincre le frottement, alors une livre, à deux pieds de distance, produira le même effet, &c.

Cette proposition est trop évidente pour avoir besoin de démonstration.

### *Du Frottement dans la vis.*

De même qu'une force quelconque, agissant perpendiculairement à la direction d'un corps en mouvement, n'affecte point le mouvement du corps dans cette direction, ainsi la force qui agit perpendiculairement à l'axe de la vis, n'a point d'effet sur le mouvement d'un corps qu'elle élève, abstraction faite du frottement. La même force est donc nécessaire pour élever un corps au moyen d'une vis, que pour élever le même corps, dans un temps égal, le long d'un plan incliné de la même élévation que les filets de la vis, au moyen d'une force qui agit parallèlement à la base du plan incliné. Or, si nous supposons le poids tellement contracté ou condensé, qu'il puisse être

placé sur un des filets de la vis, et assujetti à un levier imaginaire, toujours perpendiculaire à son axe, il est évident que ce levier n'aura d'autre effet que de changer la direction du poids, et de le maintenir au milieu du filet de la vis, et que si l'on applique au poids une force toujours perpendiculaire à ce levier, de manière à le soutenir ou à le tirer en bas, cette force se trouvera exactement la même que ci-dessus dans le plan incliné : mais la roideur des parties de l'écrou sert précisément à la même destination que ce levier imaginaire, et fait agir le poids sur les filets, à l'instar d'un corps soutenu sur un plan incliné par une force parallèle à sa base; et la force nécessaire pour vaincre le poids et le frottement étant réciproquement comme la distance au centre de l'axe, la distance de la puissance au centre de l'axe est à la distance du même centre au milieu des filets de la vis, comme la force nécessaire pour soutenir le corps sur le plan incliné est à la même force dans la vis à la distance de la puissance. La même proportion a lieu, que les filets soient coupés perpendiculairement à l'axe ou dans un angle; car, dans le premier cas, il faut prendre le plan commun, et, dans le second, le plan incliné ou angulaire, considéré dans la quatrième proposition. Donc si $d$ est la distance du centre de l'axe au milieu des filets de la vis, $D$ la distance du même centre au point où la force est appliquée, la force nécessaire pour vaincre le poids et le frottement est $Wd\,(tn \pm s) : (n \mp t)\,D$, où les lettres expriment les mêmes choses que ci-dessus, et où le signe supérieur est pour la force motrice, et le signe inférieur pour la force suspensive. N. B. $t$ est la tangente naturelle de l'angle formé par une ligne qui touche un des filets, et un plan perpendiculaire à l'axe de la vis, ou elle est égale à la distance des pointes respectives des deux filets, divisés par la circonférence du cylindre où la vis est taillée.

Corollaire 1. Quand des lignes tirées du centre de l'axe de la vis pour coïncider avec les filets sont à angles droits relativement à l'axe, l'expression ci-dessus devient $Wd\,(tn \pm 1) : (n \mp t)\,D$; car $s$ devient le rayon ou l'unité.

Corollaire 2. Quand $n$ sera égal à $t$, la force motrice sera

infinie ; de même la force suspensive sera nulle quand $t$ sera la partie $n$ de $s$ ; et quand $Wd(tn-s):(n+t)D$ devient négatif, il exprime la quantité de force qui doit agir dans une direction contraire pour réduire le corps précisément à un état de suspension.

## SCOLIE.

Il seroit inutile d'avoir égard aux surfaces curvilignes des filets de vis, attendu qu'ils diffèrent rarement beaucoup des deux formes précédentes. Il n'est pas non plus fort important d'avoir égard aux différentes distances où leurs parties sont de l'axe, vu que leur largeur a rarement un rapport considérable à la longueur des leviers par le moyen desquels ils agissent ; mais le cas est différent, lorsque de gros corps roulent les uns sur les autres. Ainsi il est nécessaire de faire voir la manière de procéder dans les deux cas.

Soit $MmAQ$ (*fig. 10*) un solide convexe engendré par la révolution de la courbe $MAQ$ autour de son axe perpendiculaire à l'horizon, et $MRSQ$ un corps concave qui s'y adapte exactement. Si ce dernier corps tourne autour de l'axe $AP$ au moyen du levier $Pf$, on trouvera, de la manière suivante, la force nécessaire pour vaincre le frottement d'un corps qui tourne sur l'autre. Supposez le corps tournant divisé en une infinité de tubes concentriques, qui puissent descendre indépendamment les uns des autres, et se presser librement contre le corps sur lequel ils tournent, et cependant être unis de manière que le levier $Pf$ puisse donner à chacun en même temps la même rapidité angulaire ; que les ordonnées $PN$ de la courbe $HN$ représentent le poids ou la pression (dans une direction perpendiculaire à l'horizon) de chacune des parties indéfiniment petites $MK$, ou lignes élémentaires du corps, à la distance $PM$ de l'axe, et soit $c$ la circonférence d'un cercle dont le rayon est l'unité, attendu que le frottement de chacun des tubes élémentaires $MRSQ$ est égal à sa pression, et que la pression est égale au nombre de lignes $MK$ et à la pression de chacune. Donc ce nombre étant comme $PM.Mn.c$, nous avons la partie $n$ de cette expression pour la force qui, agissant en $M$,

vaincroit le frottement du tube cylindrique, s'il tournoit sur un plan horizontal; mais comme la pression de chaque partie élémentaire s'accroît dans le rapport de $Mn$ à $Mm$, lorsqu'elle se meut sur le solide $MAQ$, la force réelle sera $(PM.c.Mm.PN):n$. Ainsi $Pf : PM :: (PM.c.Mm.Pn):n$ à la petite force élémentaire qui vaincra la dernière force quand elle agira à $f$; conséquemment la force totale sera égale à la fluente de $(PM^2.PN.Mm.c):(n,Pf)$.

Corollaire. Au moyen des courbes $AM$, $HN$, &c. on peut tirer des conclusions analogues à celles des corollaires du scolie de la quatrième proposition.

## *Du Frottement dans le levier.*

J'ai déjà observé qu'une force qui agit perpendiculairement à la direction d'un corps en mouvement, n'altère point le mouvement du corps dans cette direction. Donc si nous supposons (*fig. 11*) que $DB$ est un cylindre droit, et $AB$ un corps qui le touche par une ligne, comme dans la figure, et qui est retenu contre lui par une force imaginaire qui le tire perpendiculairement vers l'axe; alors, si l'on applique une force $CP$ à $C$, le centre de gravité de $AB$, et qu'on la suppose toujours agissant perpendiculairement au rayon $CN$ tiré du centre de l'axe au point $C$, le frottement sera le même en tirant le corps autour du cylindre, qu'en le tirant le long d'un plan horizontal avec une pression égale; et s'il tourne autour par une force qui agit à une plus grande distance, la force sera réciproquement comme la distance. Au contraire, si le corps $AB$ est fixé, et le cylindre tourné autour de son axe, le frottement sera le même que si le cylindre étoit fixé, et le corps tiré autour de lui par $CP$, comme auparavant. Le frottement est également le même, soit que le cylindre soit fixé, et le corps $AB$ mu autour de l'axe $MR$ par une force $Qc$ appliquée à $c$, soit que le point $c$ soit fixé avec $AB$ assujetti à $Cc$, et que le cylindre tourne dans un cercle dont le centre est $c$, de manière à toujours conserver son parallélisme à l'égard d'un objet fixe; et ce dernier cas ayant lieu dans les essieux des voitures, puisque chaque point

point du contact de la roue avec le sol peut être considéré comme le centre du mouvement pour cet instant, donc l'effet de la résistance provenant du frottement de la partie concave du moyeu sur l'essieu est à l'effet qui auroit lieu en tirant le même poids sur un plan horizontal de la même espèce que les parties qui se frottent mutuellement, comme le rayon de l'axe est au rayon de la roue. Il faut observer que ce frottement n'est pas le seul auquel les voitures sont sujettes; car il y a une autre partie provenant de la cohésion de la roue et du sol à leur contact, qu'on trouve et qu'on détermine à l'aide des trois premières propositions.

Dans ce qui précède, j'ai supposé que la pression et le frottement étoient comme le poids, ainsi que cela a lieu sur un plan horizontal; mais, d'après le scolie de la quatrième proposition, il est évident que la pression est plus grande que le poids, et peut être telle dans une proportion quelconque. Néanmoins, comme le calcul prouve que la pression sur un arc de $90^d$ est seulement à la pression exercée sur sa corde comme 1183 est à 1, lorsque les parties concave et convexe ont exactement la même courbure, la différence sera si petite, quand les cylindres auront différentes courbures, comme il est d'usage, qu'il sera très-rarement nécessaire d'y avoir égard.

Cela posé, soit $M$ (*fig. 12, 13, 14*) un poids placé au point $A$ d'un levier mobile autour d'un axe dont le centre est $d$, et le rayon $dn$; soit $N$ la force soutenante agissant en $B$: il est évident que la pression sur l'axe $d$ diffère si peu du poids, qu'on peut la prendre pour lui en toute sûreté, sans beaucoup d'erreur, excepté dans quelques cas remarquables, auxquels on peut avoir égard d'après ce qui a déjà été dit. C'est pourquoi le frottement, qui, à la rigueur, doit être pris comme la partie $n$ de la pression, sera pris ici comme la partie $n$ du poids sur l'axe. Or, si l'on prend $N$ pour la force qui, agissant en $B$, suffiroit précisément pour maintenir le poids $M$ en $A$ en équilibre, abstraction faite du frottement, et si $W$ est la force additionnelle qu'il faut ajouter à $N$ pour vaincre le frottement, alors $M+P$, $M-P$, et $P-M$, sera le poids sur l'axe en $d$ dans les première, seconde et

troisième figures respectivement, en supposant la somme de $M$ et $N$ égale à $P$. Or, le frottement étant la partie $n$ de chacune de ces quantités, et son effet étant de maintenir le levier dans un état de repos, donc, dans quelque direction que la force en $N$ tâche de tirer le levier en agissant en $B$, le frottement tend à contrarier cette force en tenant le levier ferme, ou en agissant dans une direction contraire en $N$; et comme l'effet du frottement et la force additionnelle $W$ sont en équilibre, et que le frottement agit au moyen du levier $dn$, et la force $W$ au moyen du levier $dB$, donc $Bd$ est à $dn$ comme la somme ou différence de la partie $n$ de $N+W$ et $M$ est à $W$; conséquemment $W = dn\,(M+N) : (n.Bd-dn)$ dans la première figure; $W = dn\,(M-N) : (n.Bd+dn)$ dans la seconde; et dans la troisième, $W = dn\,(N-M) : (n.Bd-dn)$. Toutes ces expressions sont pour la force motrice.

Pour trouver les forces suspensives, ou les forces qui, agissant en $N$, suffiront tout juste pour empêcher le poids $M$ de descendre, soient $M$ et $N$ les mêmes que ci-dessus, et $W$ la force qui, retranchée de $N$, laissera une force précisément suffisante pour empêcher $M$ de descendre : alors le poids sur $d$, dans la première figure, sera $M+N-W$; dans la seconde figure, le poids sera $M-N+W$; et dans la troisième, $N-M-W$; et en procédant comme ci-dessus, les valeurs de $W$ dans les forces suspensives sont $dn\,(M+N) : (n.Bd+dn)$, $dn\,(M-N) : (n.Bd-dn)$, et $dn\,(N-M) : (n.Bd+dn)$, dans les première, deuxième et troisième figures respectivement.

Attendu que $Bd : dA :: M : N$, si l'on substitue cette valeur de $N$ dans chacune des expressions précédentes du frottement, on aura la force totale capable de soutenir le frottement et le poids $M$. Ainsi, par exemple, la force motrice nécessaire pour vaincre le frottement et le poids $M$ dans la première figure, sera $M\,(n.dA+dn) : (n.Bd-dn)$, et la force suspensive, $M\,(n.dA-dn) : (n.Bd+dn)$; dans la seconde figure, la force motrice sera $M\,(n.dA+dn) : (n.Bd+dn)$, et la force suspensive, $M\,(n.dA-dn) : (n.Bd-dn)$; et dans la troisième figure, la force motrice sera $M\,(n.dA-dn) : (n.Bd-dn)$, et la force suspensive, $M\,(n.dA+dn) : (n.Bd+dn)$.

La méthode de trouver *n* par chacune des équations ci-dessus est évidente; ainsi il en est de même du rapport du frottement à la pression par les expériences.

## *Du Frottement dans le coin.*

Soit *AC* (*fig.* 15) la force nécessaire pour soutenir le coin *QPB* dans la direction *aB* perpendiculaire à *QP*, y compris le frottement; soit *AB* la force, abstraction faite du frottement : tirez *AN* et *AH* perpendiculaires à *BQ* et *BP*, *CG* parallèle à *AN*, et *CF* parallèle à *AH*; *GA* et *AF*, les forces du bois contre les côtés du coin, dans ces directions, composent une force équivalente à la diagonale *CA* dans la direction *CA* : donc une force représentée par *CA* dans cette direction, doit être appliquée à la tête du coin en *a*, pour vaincre ces forces. Soit *gr* la partie *n* de *Ag*, et tirez les lignes *Ar*, *GK* et *FZ* perpendiculaires à *AG* et *AF*, rencontrant les lignes *Ar* en *K* et *Z*; alors *GK* et *FZ* représenteront le frottement contre les côtés *BP* et *BQ*, étant chacune la partie *n* de *AG* et *AF*, la pression contre chaque côté respectivement. Donc, si *Be* est pris en *PB*, et *Bn* en *BQ*, égal à *GK* et *FZ* respectivement, les forces *Be* et *Bn*, dans ces directions, doivent composer une force à laquelle la force *BC*, dans la direction *BC*, doit être équivalente; et conséquemment, si *Bm* est la force composée de *Be* et *Bn*, et qu'on joigne *Cm*, *Cm* doit être perpendiculaire à *mB*, puisque *Be* ou *GK* est la force de frottement provenant de la pression contre *BP*, qui tend à empêcher le coin de se mouvoir dans l'une ou l'autre des directions *BP* ou *PB*; que *Bn* ou *FZ* a un effet analogue quant à la direction dans la ligne *BQ*, et que, par hypothèse, *Bc* est juste suffisant pour balancer ces forces. Il est également évident, d'après ce qui a été dit concernant le plan incliné, que *Be* et *Bn* doivent être pris dans les directions *PB* et *QB* pour la force motrice, et dans les directions *BP* et *BQ* pour la force suspensive.

La méthode de calcul est évidente. En effet, *AB*, *AG* et *AF* étant perpendiculaires à *QP*, *BP* et *BQ*, les triangles *QFB* et *CAG* sont semblables, et le parallélogramme *Bnme* semblable à *FAGC*; ce qui,

en supposant certaines parties données, peut faire trouver le reste, &c.

COROLLAIRE. Lorsque le coin est isocèle, le point $m$ tombe sur $C$, et $Be$ est égal à $Bn$; donc $Be$ ou $GK$ est égal à $(AB+BC)PB)$ : $(n.QP)$; mais $PB : BA :: 2Be : BC$; donc $BC = 2Ba(AB+BC)$: $(n.QP)$, ou égal à $(2Ba.BA) : (n.QP-2Ba)$; donc $AC = (n.QP.AB) : (n.QP-2Ba)$. En suivant la même méthode pour la force suspensive, nous trouvons $BC = (2Ba.AB) : (n.QP+2Ba)$; conséquemment $AC$ est égal à $(n.QP.AB) : (n.QP+2Ba)$.

## SCOLIE.

En procédant de la même manière, on peut déterminer les forces des pierres des arches des ponts, &c. En effet, soit $QbbP$ une pierre soutenue par les parties de l'arche qui exercent leur pression contre $PB$ et $Qb$, et $A$ son centre de gravité, et soit $AB$ perpendiculaire à l'horizon; soient $AB$ et $AC$ les mêmes que ci-dessus : alors, attendu que le corps est en équilibre, la force dans la direction $AC$ sera équivalente à la force dans une direction contraire, provenant des pressions exercées contre le corps dans les directions $GA$ et $KA$, avec la force du frottement; et attendu que les pressions sont $AG$ et $AK$, si l'on tire $Be$ (partie $n$ de $AG$) parallèle à $PB$, et $Bn$ (partie $n$ de $AK$) parallèle à $Qb$, si l'on complète le parallélogramme $Bnme$, et si l'on joint $Cm$, $Bm$ sera la force provenant du frottement, et l'angle $BmC$ un angle droit. La *figure 16* est pour la force motrice; mais la méthode est pareille pour la force suspensive : et il est évident que l'une des constructions est employée pour déterminer la force qui tend à rompre une arche en la pressant par en-bas; et l'autre, la force qui tend à la rompre par en-haut.

Mais comme le P. Frisi, cet habile mathématicien, a, dans ses *Institutions de mécanique*, combattu la division de la force $AB$ dans les forces $AN$ et $AH$, et conclu de là que Belidor et Couplet s'étoient mépris à cet égard dans leurs ouvrages sur les ponts, je prouverai que la méthode ordinaire est réellement une conséquence de ce que ce savant reconnoît lui-même, et que ses objections sont mal fondées. En

premier lieu, il convient que la force $AB$ est équivalente aux forces $AV$ et $AD$ ou $VB$. Or (abstraction faite du frottement), si l'on ôtoit la partie de l'arche qui touche $PB$, il est évident que $QbbP$ commenceroit aussitôt à descendre le long de $Qb$ avec une force représentée par $VB$ ou $AD$. Mais cette descente est empêchée par la partie de l'arche qui touche $Pb$: donc la force de cette arche, dans la direction $HA$, doit être telle, qu'elle soit équivalente à $DA$ dans la direction $DA$ ou $BV$. Mais aucune force plus grande ou moindre que $HA$ ne sera équivalente à $DA$ dans la direction $DA$: donc $HA$ est la pression ou force réelle exercée contre $PB$. De plus, $HD$ est la pression dans une direction perpendiculaire à $QB$, provenant de cette force; et $AV$ étant la pression contre $Qb$, provenant de la force $AB$, donc $AV$ avec $HD$ est la pression totale contre $QB$ dans la direction $AV$: mais, attendu que le corps est en équilibre, et que par conséquent l'action ou force dans la direction $AV$ est égale à la réaction dans une direction contraire, donc $AV + HD$ ou $AN$ (attendu que $NV$ est égal à $HD$ par la propriété du parallélogramme) représente la pression contre $Qb$, et $AH$ la pression contre $PB$; ce qui est contraire à l'assertion du P. Frisi, et conforme à la méthode ordinaire.

Le même savant a commis une autre méprise très-grave, par une cause semblable, à la page 67 de l'ouvrage ci-dessus mentionné, relativement à la tension des cordes. On ne sauroit l'attribuer à la précipitation ou à l'inadvertance, vu qu'il affirme expressément que les partisans de l'opinion commune sont dans l'erreur, par suite de l'emploi qu'ils font de la théorie de la composition des forces sans user de précautions suffisantes. Je vais en conséquence, après avoir rapporté ses propres expressions, prendre la liberté de faire voir où il me paroît s'être trompé.

« Nous parlerons plus au long des autres recherches mathématiques
» occasionnées par la dispute qui s'est élevée au sujet de la coupole de
» Saint-Pierre. A l'occasion du projet formé à Milan, de garnir le dôme
» d'un conducteur électrique qui se divisât à partir de la pointe de l'ai-
» guille, et descendît par diverses parties du temple, on a encore parlé

» de l'action que les fils du conducteur pourroient exercer contre l'aiguille, et on a proposé divers problèmes concernant toutes les tensions des cordes. Je joindrai ici les solutions que j'ai trouvées, et je commencerai par la résolution des forces tendantes ; et comme elle diffère absolument de celle que d'autres auteurs ont suivie, il ne sera pas surprenant qu'elle offre des résultats entièrement différens de ceux qui ont été publiés jusqu'à ce jour. Soit (*fig. 17*) le fil $QVR$ suspendu aux points $Q$ et $R$, et que le poids $P$ s'y attache en $V$; que la verticale $PV$ soit prolongée en $A$; que le poids $P$ s'exprime avec la droite $AV$, et que du point $A$ on tire sur $QV$, $RV$, les perpendiculaires $AM$, $AN$; $MV$ sera la force entière exercée selon $QV$, et $NV$ sera celle qui s'exercera selon $RV$.

» On auroit le même résultat en résolvant la force $AV$ dans les deux $Aq$, $Ar$, parallèles aux fils $QV$, $RV$, et en résolvant de nouveau la force $Aq$ dans les deux $AN$, $NQ$, et pareillement la force $Ar$ en deux autres, $AM$, $Mr$. D'après ces résolutions, il est manifeste que la force totale exercée à tendre le fil $QV$ doit être $Aq - Mr = rV - Mr = MV$, et la tension du fil, $RV = Vq - Nq = NV$.

» On se tromperoit en mesurant séparément la tension du fil $QV$ par la force $Aq$ ou $rV$, et la tension de $RV$ par $Ar$ ou par $qv$. Il est vrai que les deux tensions équivalent ensemble à la seule force $AV$, de même encore aux deux forces $Ar$, $Aq$, ou aux quatre ensemble, $AN$, $Nq$, $AM$, $Mr$ : mais, en prenant les tensions séparées, il faut en outre avertir que quand l'angle $QVR$ n'est pas droit, une portion de $Aq$ agit selon $RV$, et une portion de $Ar$ selon $QV$; et en séparant les actions, $MV$ sera la tension du fil $QV$, et $NV$ celle de $RV$. »

Je démontrerai, en premier lieu, la vérité de la méthode établie d'après des principes avoués par Frisi lui-même ; je montrerai ensuite l'absurdité de ses conclusions.

1.° Soient $Vn$ et $Sr$ parallèles à $AN$ : alors, attendu que $NVn$ est un angle droit, et qu'on peut résoudre la force $VA$ en $VN$ et $Vn$ dans ces directions ; donc, si $RV$ et $VP$ devoient rester dans la même

position, et si la force qui maintient à présent le corps suspendu, en agissant dans la direction *VQ*, devoit agir dans la direction *VN* avec une force exprimée par *Vn*, il est convenu que l'équilibre seroit encore conservé, et que les tensions seroient comme *Vn* et *VN*; donc, comme aucune force agissant en *V* dans la direction *RV* ne peut avoir d'effet dans la direction *Vn*, il s'ensuit nécessairement qu'une autre force dans la direction quelconque *VQ* doit être de nature à faire équilibre à *Vn* dans la direction *Vn*: mais il est également convenu qu'aucune autre force que *Vr* dans la direction *VQ* ne peut être équivalente à *Vn* dans la direction *Vn*, comme la force *Vr* est équivalente à *Vn* et *VS*; et comme *VS*, ou son égale *qN*, donne seulement une tension additionnelle à *NV*, tension supposée ci-dessus à la corde *RV*, dont la totalité est égale à la réaction du clou *R*, donc *qV* est la tension de la corde *RV*, et *Vr* celle de *Qv*.

2.° Faites coïncider les points *Q* et *R*, *RV*, *QV* et *VP* seront alors perpendiculaires à l'horizon; et si l'on prend *VQ* ou *VR* pour exprimer le poids *P*, alors les points *A*, *R*, *Q*, *M* et *N* coïncideront, et, suivant le principe de Frisi, les tensions de *RV*, *VQ* et *VP* seront égales. Mais, d'après le principe bien connu de la poulie, chaque corde *VQ* et *VR* ne porte que la moitié du poids *P*; donc il s'ensuit cette absurdité, qu'une corde est aussi tendue avec la moitié du poids qu'elle le seroit avec le poids entier.

De plus, si les points *R*, *V* et *Q* sont supposés horizontaux, il suit de la théorie ordinaire que la tension de la corde *RVQ* seroit infinie. Mais *VN* et *VM* disparoissent quand *RVQ* est horizontal: donc, suivant le principe de Frisi, la tension seroit nulle en ce cas. Mais les expériences les plus communes ont assez fait voir qu'elle est très-considérable, même lorsque *RQV* n'est que presque horizontal: donc la nouvelle théorie de ce grand mathématicien est insoutenable.

*Remarque.* Tout ce qui précède, excepté le dernier scolie, fut composé en 1775, avant que l'auteur eût vu quelque chose dont il pût parler sur ce sujet. Il avoit esquissé et exécuté une grande partie

d'un ouvrage étendu sur le frottement, selon différentes hypothèses; mais personne n'ayant voulu courir le risque de sa publication, et lui-même n'ayant pu s'y exposer, il en a perdu la meilleure partie par accident. Ce qu'il donne ici n'est qu'un extrait de la première partie, où il ne tenoit point compte de la vitesse, et où il n'y avoit point d'expressions compliquées, algébriques ou fluxionnelles, qui seroient difficiles à imprimer en ce pays.

---

VI.

# VI.

## *A l'honorable Sir* W. Jones, *Président de la Société asiatique.*

MONSIEUR,

CONFORMÉMENT aux ordres du Gouverneur général et du Conseil, j'ai l'honneur de vous transmettre, pour la SOCIÉTÉ ASIATIQUE, l'extrait ci-joint d'une lettre adressée, le 2 de ce mois, au Gouverneur général, par le lieutenant Samuel Turner, envoyé en ambassade au Tibet; et copie d'un mémoire[a] où M. Turner décrit son entrevue avec le Tichou Lama, au monastère de Terpaling.

J'ai l'honneur d'être, &c.

E. HAY, *secrétaire.*

Chambre du Conseil, département politique, 13 avril 1784.

[a] Cette lettre et ce mémoire ont déjà été traduits, et ils font partie d'un petit recueil *in-16* sur le Tibet, publié, en l'an 4, par les C.ens Billecocq et Parraud, d'après les matériaux que je leur ai procurés. Ce petit volume renferme la relation de deux voyages du P. d'Andrada, Jésuite, au Tibet, et tout ce qu'on a pu recueillir de l'ambassade de M. Bogle, qui précéda M. Turner au Tibet; et voici à quelle occasion. Le râdjah du Boutan, qui relève immédiatement de la cour du Tibet, ayant eu quelques différens avec un prince du Béhâr, fit une invasion dans cette province, et fut vivement repoussé par le prince indien, qui avoit eu la précaution d'appeler les Anglois à son secours. Ceux-ci, profitant de leurs avantages, entrèrent dans le Boutan, où ils firent beaucoup de butin. Leurs progrès causèrent les plus vives inquiétudes au Tichou Lama, qui gouvernoit les états du Dalaï Lama, encore en très-bas âge. Ce régent s'empressa d'envoyer un ambassadeur à Calcutta, pour calmer le courroux des Anglois, et les engager à retirer leurs troupes du Boutan. Le conseil suprême lui accorda l'objet de sa demande, et résolut, d'après l'avis de M. Hastings, d'envoyer un ambassadeur au Tichou Lama, pour établir quelques liaisons politiques et commerciales avec le Tibet. M. Bogle, employé de la Compagnie, très-propre, par son habileté et par son caractère, pour une mission hasardeuse, fut chargé de cette ambassade. Il partit de Calcutta en 1774, entra dans le Tibet par le Boutan, et fut bien accueilli par-tout. Il fit plusieurs voyages dans l'intérieur du pays,

## *EXTRAIT d'une Lettre de M.* Samuel Turner *au Gouverneur général, datée de Patnah*[a], *le 2 mars 1784.*

PENDANT mon séjour au Tibet, j'avois singulièrement à cœur d'obtenir une entrevue avec le Tichou Lama, encore enfant[b]; mais je

séjourna plusieurs mois à la cour du Tichou Lama, et revint à Calcutta, après une absence de quinze mois, dont sept passés dans le Boutan et dans le Tibet. Pendant le cours de son voyage, il avoit ramassé beaucoup de matériaux sur les mœurs, la religion des habitans, les productions du pays, et il se proposoit de publier ce précieux recueil, quand une mort prématurée l'arrêta au milieu de ses travaux et de sa carrière. Les trop courts extraits de ses Mémoires, publiés par M. Stewart dans les Transactions philosophiques, et par M. Craufurd dans ses *Sketches chiefly relating to the history, &c. of the Hindoos*, t. II, p. 165-216, font desirer de posséder l'ouvrage entier. J'ose assurer qu'il ne démentiroit pas l'idée qu'on peut s'en être formée. Un heureux hasard m'en a fait découvrir une copie manuscrite et authentique, qui est maintenant déposée à la Bibliothèque nationale. Je publierai la traduction de cet ouvrage, dès que les circonstances seront plus favorables pour les entreprises littéraires. Les deux fragmens qu'on va lire ont été réimprimés dans la Relation de l'ambassade de M. Turner, publiée en 1800, un vol. *in-4.°*, orné d'une belle carte et de gravures supérieurement exécutées. Le C.en Castera en a donné une bonne traduction française avec des notes, et une table des matières, qui manque à l'original, en 2 vol. *in-8.°* (L-s.)

[a] *Voyez* ma note* ci-après, *p. 142.* (L-s.)

[b] Le mot *Lama*, que les Chinois prononcent *La*, désigne, au Tibet et à la Chine, *un prêtre de Fo* ou *de Bouddha*. Les Mantchoux, et autres Tatârs, nomment ces prêtres *Saman* ᠰᠠᠮᠠᠨ (J'ai donné, sur ce mot, des détails assez étendus, dans ma Notice sur le rituel des Mantchoux.) Les Lamas, qui sont en très-grand nombre, ont deux chefs principaux, qui tous deux font leur résidence au Tibet : le premier se nomme *Dalaï Lama*, ou *Talaï Lama*, suivant la prononciation des Monghols; l'autre, *Tichou Lama*, suivant quelques voyageurs européens, et *Pan-tchan Lama*, suivant les missionnaires. Je vais tâcher de fixer, d'une manière positive et claire, la différence qui existe entre ces deux personnages.

*Talaï Lama* signifie proprement *Grand Lama*. « *Talaï* est un mot monghol qui » désigne la grandeur; et comme cette idée » s'attache plus particulièrement à la mer, » les Monghols emploient le mot *Talaï* pour » désigner l'océan *. » Suivant M. Amiot, *Ta-laï* ou *Dalaï La-ma* ** signifie *le Lama*

* *Voyez* un journal intitulé *Miscellen der Russischen und Mogolischen litteratur, für das jahr 1802*, 1.re partie, p. 141.

** Introduction à l'histoire des peuples soumis à la Chine, par M. Amiot, insérée dans le t. XIV des Mémoires sur l'histoire, &c. des Chinois, *p. 131;* et *2.e vol. p. 154* du manuscrit autographe.

regardois comme un obstacle presque insurmontable les ordres de l'empereur de la Chine, qui obligeoient ses gardiens à le tenir dans la retraite la plus absolue, et leur défendoient indistinctement d'admettre qui que ce fût en sa présence, même les dévots qui viendroient de loin pour le voir. Cependant le râdjah ayant égard à votre

*qui voit tout.* Quoique ce savant missionnaire déclare avoir tiré cette explication d'un livre chinois qu'il avoit sous les yeux au moment même où il écrivoit, je la crois bien moins juste que la précédente, qui repose sur un fait positif *. Les innombrables sectateurs de la religion de *Fo* regardent ce grand-prêtre comme *Fo* vivant, et comme immortel ; ils croient qu'il ne quitte un corps que pour en habiter un autre, qui est ordinairement celui d'un jeune enfant, que les Lamas tiennent toujours prêt pour remplacer le défunt. Les respects qu'ils lui témoignent vont jusqu'à un culte et à une adoration sur la sincérité desquels on pourroit bien avoir quelque doute, si l'on ne voyoit pas chaque jour, dans des pays plus policés, plus éclairés que le Tibet et la Tatârie, des hommes instruits, et même penseurs, trembler devant l'ouvrage de leurs mains. Les grands et les souverains même de la Chine et de la Tatârie ne se montrent pas moins respectueux que les Lamas envers le Talaï Lama ; ils se prosternent devant lui, et lui rendent, ou par eux-mêmes ou par leurs ambassadeurs, un véritable culte. Cet homme-dieu fait sa résidence dans un monastère bâti sur la montagne de Poutala, auprès de Lhassa, capitale du Tibet. L'histoire de la religion de Bouddha, et celle du Tibet, nous sont trop peu connues, pour que nous cherchions à découvrir l'époque de l'établissement de ce sacerdoce, que je crois, au reste, bien antérieur au brâhmanisme. Brâhmah, selon moi, n'étoit qu'un Bouddhiste hérétique. Mais, sans nous engager ici dans des discussions et des recherches superflues, bornons-nous à observer, d'après le P. Georgi, que ce fut vers l'an 1100 que la dignité de Grand Lama fut réunie à celle de monarque, dans la personne de Kang-ka-gnin-bò. Il reçut, pour marque de son investiture, un scean d'or et un diplome royal, de la part de l'empereur de la Chine, dont le Tibet a presque toujours été dépendant. Avant cette époque, le Tibet étoit gouverné par des rois séculiers. Depuis, les Grands Lamas, tristes jouets du caprice des empereurs chinois, ou des cabales de la cour, ont été alternativement revêtus et dépouillés de l'autorité royale. Le Grand Lama actuel en jouit encore, mais seulement pour la forme ; car la vie claustrale qu'il mène, la fréquence et la longueur des minorités, ont obligé son suzerain à lui adjoindre une espèce de régent, nommé *Ti-pa* par les Chinois. Comme le gouvernement du Tibet est entièrement théocratique et sacerdotal, le Tipa porte l'habit religieux, et s'occupe beaucoup d'exercices de dévotion ; en outre, il ne jouit pas, à beaucoup près, d'une autorité égale à celle du second Lama, que M. Turner nomme *Tichou Lama*, et que les Chinois, ainsi que les missionnaires, appellent *Pantchan La-ma*. « C'est, suivant M. Amiot, la » seconde personne du Tibet, et de toute la

* « *Talaï* signifie *mer* [ou grandeur sans » bornes]. » Hist. de la Tatârie par le P. Visdelou, *t. IV, p. 316*, de la Bibliothèque orientale, édition *in-4.°* de Hollande.

amitié réciproque, et ne voulant rien faire, à ce qu'il me semble, qui fût de nature à la compromettre, consentit enfin à m'accorder cette faveur. Comme ma visite fut accompagnée de circonstances singulières et frappantes, je ne pus m'empêcher de les observer avec l'attention la plus suivie. Ces détails, où la superstition joue un si grand rôle, me feront peut-être accuser d'extravagance et d'exagération : quoi qu'il arrive, je croirois mériter des reproches, si je les passois sous silence. Ainsi, me dépouillant de tout préjugé, et m'imposant la tâche d'historien fidèle, j'espère que mon récit, quelque fastidieux qu'il puisse paroître, sera reçu avec bienveillance, et méritera l'attention des personnes à qui il est destiné, quand bien même il n'auroit d'autre utilité que d'offrir un trait remarquable du caractère national des Tibétains dans leur hommage implicite à un enfant prêtre et couronné, et les effets peu communs, je dirois presque inouis, d'une éducation précoce.

Je me justifierai peut-être encore mieux de l'avoir entrepris, en rappelant le propos très-extraordinaire que me tint le râdjah de Tichou-Loumbou, quelques jours avant mon départ, et que, sans autre préambule, je vous demande la permission de rapporter littéralement.

» hiérarchie lamique. Ce mot signifie *celui » qui préside aux méditations du Ta-laï La- » ma, et qui fait exécuter ses ordres.* Il est le » premier de son conseil, et le canal par » où découlent toutes les grâces que le *Fo* » vivant accorde à ses sectateurs *. » Ajoutons qu'on lui attribue, comme au Talaï Lama [ou Grand Lama], le privilége de l'immortalité, moyennant un simple changement d'enveloppe, comme on peut s'en convaincre en lisant les relations de MM. Bogle et Turner, successivement ambassadeurs de la compagnie des Indes au Tibet, ainsi que les lettres que l'empereur de la Chine écrivit au sujet de la mort du Pan-tchan [ou Tichou Lama] qui avoit été le voir à Pékin **. Cette espèce de lieutenant du Grand Lama fait sa résidence à Tichou-Loumbou, ou Tchache-Loumbou, suivant l'orthographe de M. Amiot *** : c'est une ville considérable du Tibet, peu éloignée de Lhassa, et dont on peut voir la description dans la Relation de M. Turner. (L-s.)

* Introduction à l'histoire des peuples soumis à l'empire de la Chine, par M. Amiot, *t. XIV, p. 131*, des Mémoires concernant l'histoire, &c. des Chinois; et *vol. I.er, p. 154*, du Ms. *Voyez* aussi ces mêmes Mémoires, *tome IX, page 6.*

** *Voyez*, ci-après, ma note [a], *p. 149.*

*** Mémoires concernant l'histoire, &c. des Chinois, *t. IX, p. 447.*

Dans une entrevue qu'il m'accorda, après m'avoir donné mon audience de congé, « J'eus hier, me dit-il, une vision de notre divinité
» tutélaire; et cette journée fut l'une des plus intéressantes de ma
» vie. Ce puissant protecteur, qui nous éclaire et nous inspire dans
» toutes les occasions importantes, me favorisa d'une prédiction
» d'où j'ai conclu que tout iroit bien. Mettez votre cœur en repos.
» Nous sommes sur le point de nous séparer : mais notre amitié n'en
» sera point interrompue; et, grâce à l'intervention de la Provi-
» dence, soyez assuré qu'elle ira en croissant, et qu'à tout événe-
» ment elle aura la meilleure issue. »

J'aurois fait peu d'attention à cette étrange confidence, si je n'avois réfléchi que la croyance de ces peuples, quelque différente qu'elle soit de toutes les autres doctrines, est, à ce qu'il me semble, la meilleure base sur laquelle nous puissions fonder nos rapports avec eux; et que si une fois la superstition, de concert avec le penchant, grave dans leurs cœurs des sentimens d'affection à notre égard, elle-même en sera le plus ferme soutien. On ne sauroit compter raisonnablement sur la réussite d'un plan qui contrarie les préjugés d'une nation; mais lorsqu'il se combine avec eux, le succès est infaillible.

*Pour extrait conforme :*

E. HAY, secrétaire du Gouverneur général
et du Conseil.

# RELATION
## DE L'ENTREVUE DE M. TURNER
### AVEC LE TICHOU LAMA,
### AU MONASTÈRE DE TERPALING,

*Incluse dans une Lettre de M.* Turner *au Gouverneur général, datée de Patnah*[a], *le 2 mars 1784.*

Le 3 décembre 1783, j'arrivai à Terpaling, qui est situé au sommet d'une haute montagne ; il étoit environ midi lorsque j'entrai dans ce monastère, construit depuis peu pour la résidence et l'éducation

[a] پتنه capitale du Béhâr بهار sur le Gange, à 400 milles ouest de Calcutta. On y fait un commerce assez considérable, sur-tout en salpêtre. Quoique M. Rennell et les voyageurs les plus estimés s'accordent à nous attester la haute antiquité de Patnah, qu'ils croient être la *Palibothra* de Pline, il n'est pas inutile d'observer que cette ville ne se trouve pas mentionnée dans l'*Ayin Akbery :* c'est une objection que M. Robertson auroit pu ajouter à celles qu'il a faites à M. le major Rennell, contre l'identité de Patnah et de l'ancienne *Palibothra ;* opinion, au reste, que ce dernier paroît avoir abandonnée, en substituant Kanoudje à Patnah. Le nom de *Patnah*, ou *Pattanah*, dont *Pattan* est une corruption, signifie *ville royale*, c'est-à-dire, ville où le roi fait sa résidence, est commun à plusieurs villes de l'Inde, et doit avoir donné lieu à plus d'une méprise parmi les voyageurs. La ville dont nous parlons ici s'étend le long du Gange et de la Soane, à la distance d'environ cinq milles; mais, dans beaucoup d'endroits, elle n'a qu'une seule rue de profondeur. La construction en est inégale, comme celle de toutes les villes de l'Inde; de beaux et magnifiques édifices en pierre de taille sont défigurés par le voisinage d'une multitude de misérables cabanes de boue et de paille : les rues sont fort sales. C'est la résidence des chefs politiques et commerciaux, et des tribunaux de la province du Béhâr. Voyez *the Memoir for a map of Hindoostan*, p. 50-61; Pennant'*s View of Hindoostan*, t. II, p. 223-225; Robertson'*s Disquisitions concerning &c. the ancient India*, p. 356-358; Craufurd'*s Sketches chiefly relating to the &c. India*, t. II, p. 107-113, renfermant une note de M. Rennell, aussi détaillée que curieuse; Hodges'*s Travels in India*, p. 1, t. I.er, et p. 100-104 de la traduction française, qui forme les t. IV et V de ma Collection portative de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes. Enfin vous trouverez, sous le n.° X de l'intéressant et magnifique ouvrage de M. Daniell, intitulé *Oriental Scenery*, une charmante vue de la portion de la ville de Patnah qui est située sur le Gange. (L-s.)

du Tichou Lama. Il habite un palais, au centre du monastère, qui occupe à-peu-près un mille de circonférence, et qui est entouré de murs. Les divers bâtimens servent à loger trois cents *guylongs*, destinés à remplir les fonctions religieuses avec le Tichou Lama, jusqu'à ce qu'il soit transféré au monastère et sur le *mesned*[a] de Tichou-Loumbou. Il n'est point d'usage en ce pays, non plus que dans le Boutan, de faire des visites le jour qu'on arrive : nous passâmes l'après-midi à nous reposer, nous bornant à recevoir et à envoyer des messages de félicitation.

Dans la matinée du 4, j'eus la permission de faire une visite au Tichou Lama. Je le trouvai placé, en grand appareil, sur son *mesned*, ayant à sa gauche son père et sa mère, et à droite l'officier particulièrement chargé de son service personnel. Le *mesned* est formé de coussins de soie empilés les uns sur les autres à la hauteur de quatre pieds au-dessus du sol ; il étoit couvert d'une étoffe de soie brodée, et les côtés étoient ornés de pièces de soie de diverses couleurs, qui descendoient jusqu'en bas. Sur la demande expresse du père du Tichou Lama, M. Saunders et moi nous étions vêtus à l'anglaise.

Je m'avançai, et, conformément à l'usage, je présentai un mouchoir blanc nommé *pelong*[b]; je remis aussi au Lama le présent du Gouverneur général, composé d'un collier de perles et de corail :

[a] مسند tapis ou coussin sur lequel les Hindous s'asseyent ordinairement dans leurs maisons. Ce mot désigne particulièrement le siége ou le trône d'un souverain. *Voyez* Rousseau's *Dictionary of Mohammedan law, Bengal revenue, terms Shanscrit, Hindoo, and others words used in the East Indies.* (L-s.)

[b] C'est une écharpe de soie blanche, fabriquée en Chine. Il y a des écharpes blanches et des écharpes rouges : les premières se présentent aux supérieurs, les autres se donnent aux personnes d'une moindre considération. Jamais deux personnes ne s'écrivent ou ne se parlent, pour quelque objet que ce soit, sans s'offrir mutuellement une écharpe. Les écharpes blanches indiquent le respect que l'on a pour quelqu'un. La finesse et l'éclat de la blancheur servent à determiner la considération que l'on veut témoigner à la personne. Deux personnes égales pour le rang changent d'écharpe quand elles se rencontrent : on passe le *pelong* autour du cou, et on laisse pendre les deux bouts à-peu-près comme ceux de l'étole des prêtres catholiques. (L-s.)

on plaça le reste devant lui. Après la cérémonie de l'échange des mouchoirs avec son père et sa mère, nous nous assîmes à sa droite.

Une multitude de personnes qui avoient ordre de m'escorter, fut admise en sa présence, et obtint la faveur de se prosterner devant lui. Le jeune Lama se tourna de leur côté, et les accueillit toutes avec un air de bienveillance et d'affection. Son père m'adressa la parole dans la langue du Tibet; son discours me fut expliqué par l'interprète. Il signifioit que le Tichou Lama étoit dans l'habitude de reposer jusqu'à l'heure où nous avions été introduits; mais que ce jour-là il s'étoit éveillé de grand matin, et qu'on n'avoit pu le retenir au lit plus long-temps : « Car, ajouta-t-il, messieurs les Anglois étoient » arrivés, et le Lama ne pouvoit plus dormir. » Pendant que nous fûmes dans la chambre, j'observai que le jeune Lama détournoit à peine ses regards de nous. Lorsque nos tasses étoient vides, il paroissoit inquiet, renversoit sa tête en arrière, fronçoit le sourcil, et, ne pouvant parler, faisoit du bruit jusqu'à ce qu'on nous eût servi du thé. Il prit du sucre brûlé dans une tasse d'or, qui contenoit des confitures, et, alongeant le bras, il fit signe à ses domestiques de me le donner : il en envoya de même à M. Saunders, qui étoit avec moi. Quoique vis-à-vis d'un enfant, j'étois forcé de dire quelque chose; car on me donna à entendre qu'il ne falloit pas conclure de son incapacité à répondre, qu'il ne comprît pas ce qu'on lui disoit. Au reste, cette incapacité me dispensoit d'un long discours, et je me contentai de lui dire, en peu de mots, que le Gouverneur général avoit été saisi de douleur en apprenant la nouvelle de son décès arrivé à la Chine; qu'il n'avoit cessé de déplorer son absence de la terre, jusqu'à ce que sa réapparition eût dissipé le nuage qui avoit enveloppé le bonheur de la nation tibétaine; et qu'alors il avoit ressenti, s'il étoit possible, une joie plus vive que n'avoit été son affliction. « Le Gouverneur général, ajoutai-je, desire » que le Lama continue long-temps d'éclairer le monde par sa pré- » sence : il espère que leur ancienne amitié, loin de s'affoiblir, acquerra » des forces nouvelles; que le Lama ne cessera point de témoigner » de

» de la bienveillance à mes compatriotes, et qu'il ouvrira ainsi des
» relations étendues entre ses adorateurs et les sujets de l'Angleterre. »
Tandis que je parlois, le petit Lama avoit le visage tourné de mon côté; il me regardoit fixement avec l'air de l'attention, et secouoit la tête lentement et à plusieurs reprises, comme s'il eût entendu et approuvé chaque mot, sans pouvoir me répondre. Ses parens, qui m'écoutoient debout, le contemploient d'un air d'affection, et paroissoient charmés de sa tenue. Il n'avoit des yeux que pour nous. Il étoit silencieux et posé, et il ne regardoit jamais ses parens, comme il auroit pu le faire s'il avoit eu besoin d'être dirigé par leurs conseils. Quelque soin qu'on ait pris de former ses manières, j'avoue que sa conduite, en cette occasion, sembloit parfaitement naturelle et spontanée, et que des gestes ou des signes d'autorité n'influoient aucunement sur elle.

La scène où je figurois étoit trop nouvelle et trop extraordinaire, quoique ridicule, ou même absurde, comme elle le semblera peut-être à quelques personnes, pour ne pas exiger de moi l'attention la plus minutieuse.

Le Tichou Lama est maintenant âgé d'environ dix-huit mois. Il ne proféroit pas un seul mot; mais il faisoit des gestes très-significatifs, et se conduisoit avec une bienséance et une dignité étonnante. Son teint est de cette nuance que nous appellerions brune en Angleterre; mais il est assez coloré. Ses traits sont agréables, ses yeux noirs et petits; sa physionomie est animée et remplie d'expression; en un mot, c'est l'un des plus beaux enfans que j'aie vus. Je ne conversai pas beaucoup avec son père. Il me dit qu'il avoit ordre de me garder pendant trois jours, au nom du Tichou Lama, et me pria avec tant d'instance de lui accorder un jour de plus pour son propre compte, que je ne pus me défendre de lui complaire. Il nous invita ensuite, pour le lendemain, à une fête qu'il se proposoit de donner à peu de distance du monastère. Nous acceptâmes, et nous sortîmes après avoir pris congé.

Dans l'après-midi, j'eus la visite de deux officiers de la maison du Lama, chargés l'un et l'autre de son service immédiat. Ils s'assirent et causèrent quelque temps avec moi, me demandèrent des

nouvelles de M. Bogle, qu'ils avoient vu tous les deux, me firent observer combien il étoit heureux que le jeune Lama nous eût témoigné une attention particulière, s'étendirent sur la prédilection du dernier Lama pour les Anglois, et me contèrent que son successeur essayoit souvent de prononcer le mot *English* [Anglois]. J'applaudis à ce récit, dans l'espérance qu'ils fortifieroient sa prévention, à mesure qu'il croîtroit en âge; et ils m'assurèrent que s'il avoit oublié le nom d'*Hastings*, lorsqu'il commenceroit à parler, ils lui enseigneroient de bonne heure à le redire.

Dans la matinée du 6, je me rendis encore auprès du Tichou Lama, pour lui offrir des curiosités que je lui avois apportées du Bengale. Une petite montre le frappa beaucoup. Il la fit tenir devant ses yeux, examina long-temps le mouvement de l'aiguille des minutes; mais son admiration avoit quelque chose de grave, et ne se ressentoit point de son âge. Le cérémonial fut le même que la veille : le père et la mère étoient présens. Je restai environ une demi-heure; après quoi, je me retirai, avec l'intention de retourner prendre congé dans l'après-midi.

Déjà les adorateurs du Tichou Lama commençoient d'arriver en foule pour lui rendre hommage : on n'en admet cependant qu'un petit nombre en sa présence. Ils s'estiment heureux, pourvu qu'on le leur montre par une croisée, et qu'ils aient le temps de se prosterner le nombre de fois prescrit avant qu'il ait disparu. Ce jour-là une bande de Kilmaaks [Tatârs Kalmouks] vint présenter au Lama ses respects et ses offrandes. En revenant de son palais, je les aperçus debout à l'entrée de la place qui est vis-à-vis; tous avoient la tête découverte, les mains jointes et élevées au niveau de leur visage. Ils passèrent plus d'une demi-heure dans cette attitude, les yeux fixés sur l'appartement du Lama, et leur physionomie exprimant l'inquiétude la plus vive. Enfin on le leur montra, à ce que j'imagine; car ils élevèrent tout-à-coup leurs mains jointes au-dessus de leurs têtes, les ramenèrent au niveau de leur visage, les abaissèrent sur leur poitrine, et les séparèrent. Afin de se prosterner plus facilement, ils se laissèrent tomber sur leurs genoux, et frappèrent le sol de leurs fronts : cette cérémonie

fut répétée neuf fois. Ils s'avancèrent ensuite pour remettre leurs présens, composés de monnoies d'or et d'argent, et des productions de leur pays, à l'officier chargé de les recevoir; puis, ils se retirèrent avec des marques visibles de satisfaction.

On me dit que ces sortes d'offrandes se renouveloient fréquemment, et qu'elles formoient l'une des sources les plus abondantes de l'opulence des Lamas du Tibet.

Personne ne se croit dégradé par ces humbles salutations. Les Tatârs dont j'ai parlé étoient au service d'un homme distingué par son rang, qui témoignoit encore plus de ferveur que son cortége; il portoit un riche habillement de satin, bordé de peau de renard, et un bonnet surmonté d'une touffe de soie écarlate, qui, du centre de la forme, se répandoit sur tout son pourtour, et se terminoit par une large bande de fourrure de Sibérie.

Ainsi qu'il étoit convenu, j'allai dans l'après-midi faire ma dernière visite au Tichou Lama. Je reçus de lui des dépêches pour le Gouverneur général, et, de ses parens, deux pièces de satin qu'ils lui envoyoient, avec beaucoup de complimens.

Ils me firent présent d'une veste bordée de peau d'agneau, en m'assurant qu'ils se souviendroient long-temps de moi; ils ajoutèrent que le Tichou Lama étoit alors un enfant, hors d'état de m'entretenir, mais qu'ils espéroient me revoir lorsqu'il auroit atteint l'âge de raison. Je répondis qu'avec la permission du Lama, je pourrois revenir au Tibet; que j'attendois avec impatience le temps où il régneroit par lui-même, et que je m'estimerois alors très-heureux d'avoir l'occasion de lui présenter mes respects. Après quelques protestations d'estime mutuelle, je terminai ma visite; je reçus les mouchoirs, et pris congé. Demain, à la pointe du jour, je continuerai ma route pour le Bengale.

*Signé* SAMUEL TURNER.

*Pour copie conforme :*

E. HAY, secrétaire du Gouverneur général
et du Conseil.

## VII.

### *A Sir* W. Jones, *Chevalier, Président de la Société asiatique.*

Monsieur,

Le Gouverneur général a reçu et mis sous les yeux de la Commission une lettre qui lui a été adressée par le lieutenant Samuel Turner; elle contient la relation d'un voyage fait à Tichou-Loumbou par un Gosséyn nommé *Pourounguyr*, et les particularités de sa réception auprès du Tichou Lama. La Commission l'a jugée digne de l'attention de la Société asiatique; et, conformément à ses ordres, j'ai l'honneur de vous en transmettre une copie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

E. Hay, *secrétaire.*

Fort William, département secret,
22 février 1786.

## RAPPORT

### SUR UN VOYAGE AU TIBET,

### *Adressé à l'honorable* John Macpherson, *Écuyer, Gouverneur général, &c.*[a]

Fort William.

Monsieur,

Conformément aux instructions dont il vous a plu de m'honorer, j'ai interrogé le Gosséyn Pourounguyr qui a été employé dans

[a] Ce rapport se trouve dans la Relation de l'ambassade au Tibet, par le même voyageur, *p. 419-433* de l'édition angloise, et *t. II, p. 195-213*, de la traduction du C.en Castera. (L-s.)

plusieurs députations auprès du dernier Tichou Lama, et qui, après l'avoir accompagné autrefois à la cour de Pékin [a], est depuis peu de retour du Tibet. Je me suis procuré la relation du voyage qu'il vient de faire, et les autres renseignemens qu'il a pu me donner concernant les pays qu'il a vus; et je vous demande la permission de vous en faire part.

Au commencement de l'année dernière, Pourounguyr reçut de M. Hastings, un peu avant que ce dernier partît du Bengale, des dépêches adressées au Tichou Lama et au régent de Tichou-Loumbou; il fit aussitôt les préparatifs du voyage lointain auquel il s'étoit engagé. Ce soin l'occupa jusqu'aux premiers jours de mars, où j'eus l'honneur de vous le présenter, pour qu'il obtînt l'ordre de son départ : il se mit en route à Calcutta. Dès le commencement d'avril, il avoit, à ce qu'il raconte, passé les limites des provinces de la Compagnie, et pénétré dans les montagnes qui composent le royaume de Boutan. Là, continuant sa marche, il reçut des sujets du Daïb [b] râdjah les services les plus étendus et les plus volontaires, jusqu'aux frontières de ce royaume : il ne rencontra d'ailleurs aucun obstacle jusqu'à son arrivée sur les frontières du Tibet. Il y fut retenu environ quinze jours par des neiges abondantes qui durèrent six jours sans

[a] Lorsque le dernier empereur de la Chine (Kien-long), très-mécontent de l'accueil amical que les Anglois avoient reçu au Tibet, invita d'une manière à-peu-près impérative et força très-poliment le Tichou Lama, que nos missionnaires appellent *Pan-tchan Lama Erteni*, à faire le voyage de Pékin, la crainte de la petite vérole, ou peut-être d'un poison encore plus sûr, étoit le principal motif qui inspiroit au Tichou Lama une grande répugnance pour ce long voyage. En effet, peu de temps après son arrivée dans la capitale de la Chine, l'ame du dieu voyageur, suivant leur expression, *changea de demeure*. Elle retourna donc au Tibet habiter le corps d'un très-jeune enfant, à qui M. Turner eut l'honneur d'être présenté. On a lieu aussi de soupçonner qu'Erténi fut empoisonné par ordre de l'empereur de la Chine. *Voyez* la relation de cet événement remarquable, arrivé dans le cours de l'année 1779 (et non 1780, comme l'a cru le C.[en] Castera), dans la Relation de l'ambassade au Tibet, par M. Turner, *appendix, n.° IV, p. 457-473* de l'édit. angloise, et *t. II, p. 297-329*, de la traduction française; et dans deux lettres curieuses de M. Amiot, insérées dans les Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, &c. de la Chine, *t. IX, p. 6 et 446-454*. (L-s.)

[b] Ce mot est écrit *Daib* dans l'édition de Calcutta, et *Daeb* dans la Relation même

interruption, et qui couvrirent la terre à une telle hauteur, qu'il devint absolument impossible de voyager, jusqu'à ce que le dégel rouvrît les communications. Le froid, dit-il, fut si rigoureux pendant qu'il étoit prisonnier à Phari, et le changement immédiat de température eut un effet si pernicieux sur sa santé et sur celle de ses compagnons, qu'il s'attendoit à être victime avec eux de l'inclémence de l'air, si le prompt changement de temps ne lui eût permis d'aller en avant.

Quoi qu'il en soit, dès qu'il put s'éloigner de Phari, il avança à grandes journées; et, sans être arrêté par de nouveaux obstacles, il parvint, le 8 mai suivant, à Tichou-Loumbou [a], capitale du Tibet. En entrant dans le monastère, il se rendit au *dorbâr* [b] du régent Tchandjou Couchou, Pandjen Irtinni [Erténi] Nemohéim [c], pour annoncer son arrivée et l'objet de sa mission. Un logement lui fut assigné, et l'on fixa l'heure où il verroit le Tichou Lama. Il sut le lendemain matin que ce prince se proposoit de quitter le palais pour habiter un de ses jardins, situé dans la plaine qu'on voit du monastère, et où l'on apercevoit un camp nombreux, qui venoit d'être formé. Le Lama sortit de son appartement à la pointe du jour; et avant le lever du soleil, il étoit logé dans les tentes qui avoient été dressées pour lui.

Dans la matinée, Pourounguyr alla aux tentes du Lama, à l'heure

de l'ambassade, imprimée à Londres; mais la prononciation est la même en anglois. Ce prince, quoique souverain dn Boutan, reconnoît le Tichon Lama ponr son suzerain temporel, et snr-tout spirituel : mais cette dépendance n'est qu'apparente et illusoire, car il réunit lui-même la puissance sacerdotale et temporelle; en sa qualité de Lama, il est en même temps souverain et pontife du Boutan. Les Anglois attachent la plus haute importance à obtenir ses bonnes grâces, non-seulement afin de commercer avec le Boutan, mais encore parce qu'il peut interrompre toutes leurs relations avec le Tibet, où ils ne peuvent se rendre qu'en traversant ses états. Voyez la Relation de Turner, et l'extrait de celle de Bogle, publiés par les C.ens Billecocq et Parraud, en un volume *in-16*. (L-s.)

[a] Nommé *Tchache-Loumbou* par M. Amiot. Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, &c. des Chinois, *t. IX, p. 447*. (L-s.)

[b] دربار mot indien, adopté par les Persans de l'Inde, qui désigne l'audience, la salle d'audience et la cour d'un grand : c'est à-peu-près le synonyme de l'arabe ديوان *dyvân*. (L-s.)

[c] Le même nom est ainsi écrit dans la Relation de l'ambassade, imprimée à Londres : *Chanjoo Cooshoo, Punjun Irtinnee Nimoheim*; prononcez *Tchandjou Couchou, Pantchan Erténi Nemohéim*. (L-s.)

indiquée pour son admission. Il apprit, à la porte de l'enceinte, que le jeune Lama prenoit sa récréation dans le jardin, où son amusement favori consistoit à courir de côté et d'autre. Comme, au Tibet, on étoit alors dans la saison la plus chaude de l'année, ses domestiques, pour qu'il jouît de la fraîcheur, avoient placé, dans un endroit parfaitement ombragé d'arbres, un siége composé de coussins, où il pouvoit se reposer après ses courses. Ce fut là que Pourounguyr le trouva, lorsqu'il fut mandé en sa présence. Il étoit environné du régent, de son père et de sa mère, de Soupoun Tchoumbou, l'échanson, et des principaux officiers de la cour. Après avoir fait trois salutations le plus loin qu'il fut possible, Pourounguyr s'approcha, et, suivant l'usage du Tibet, présenta au Lama une pièce de pelong blanc [a] : il remit ensuite les lettres et les présens dont il étoit chargé. On ouvrit aussitôt les paquets devant le Lama, qui se fit apporter chaque article, et les examina séparément un à un. Il prit la lettre qui lui étoit adressée, en rompit le cachet de sa propre main, et tirant de l'enveloppe un cordon de perles qu'elle renfermoit, les fit couler entre ses doigts, comme font les Tibétains en disant le chapelet; puis, il mit le cordon à côté de lui d'un air fier, et ne permit à personne de le prendre, tant que Pourounguyr fut en sa présence. Pourounguyr dit que le jeune Lama fixoit sur lui des regards remplis de bienveillance et d'expression ; qu'il lui parla en langue tibétaine, et lui demanda s'il avoit éprouvé de grandes fatigues dans son voyage. L'entrevue dura plus d'une heure; et pendant tout ce temps, le jeune Lama se tint fort tranquille, ne cherchant pas une seule fois à quitter son siége, et ne témoignant pas le moindre ennui de cette contrainte. On servit du thé à deux reprises; et chaque fois le Lama en but une tasse. Lorsque Pourounguyr eut ordre de prendre congé, il s'approcha du Lama, et, s'inclinant devant lui, présenta sa tête nue pour recevoir sa bénédiction, qu'il lui donna en étendant la main et en la posant sur sa tête. Le Lama lui ordonna ensuite de venir le voir tous les jours, tant qu'il séjourneroit à Tichou-Loumbou.

[a] *Voyez* ma note [b] ci-dessus, *p. 143*. (L-s.)

Le matin du jour suivant, Pourounguyr se rendit auprès du régent, dans l'appartement qu'il occupoit au palais, et il lui remit ses dépêches, après les formalités ordinaires. Il fit ensuite une visite à Soupoun Tchoumbou, aux parens du Lama, et à d'autres personnes dont il étoit déjà connu. Il dit avoir reçu par-tout l'accueil le plus obligeant et le plus cordial : il y avoit long-temps que l'on étoit accoutumé à le regarder comme un agent du gouvernement du Bengale. Il ne trouva point de changement dans l'administration, depuis le voyage qu'il avoit fait avec moi au Tibet. Le pays jouissoit d'une parfaite tranquillité : le seul événement qui eût marqué dans ses annales, étoit l'inauguration du jeune Lama, qui avoit eu lieu l'année précédente. Comme cet événement est de la plus haute importance sous le point de vue religieux ou politique, puisque c'est l'acte par lequel les Tibétains reconnoissent dans la personne d'un enfant leur souverain immortel et leur pontife suprême [a], j'ai cru devoir faire tous mes efforts pour me procurer la description des cérémonies qui l'accompagnèrent, certain que la nouveauté du sujet piqueroit la curiosité, quand bien même ces détails n'offriroient point d'utilité réelle. Je vais donc, sans autre apologie, offrir le résultat de mes informations : je préviens seulement que la vérité de ces détails repose en grande partie sur le témoignage de Pourounguyr, et qu'ils m'ont été confirmés, avec quelques additions, par les récits d'un Gosséyn qui étoit alors sur les lieux.

L'empereur de la Chine paroît avoir pris une part signalée à l'inauguration du Lama ; il a, dans cette circonstance, prouvé son respect et son zèle pour le chef de sa religion. Dès le commencement de l'année 1784, il envoya à Tichou-Loumbou des ambassadeurs chargés de le représenter auprès du pontife, et de rehausser la pompe de son installation. Le Dalaï Lama et le vice-roi de Lhassa accompagnés de toute la cour, un des généraux chinois cantonnés à Lhassa,

[a] Cette expression n'est pas, je crois, d'une rigoureuse justesse. J'ai observé, dans ma note ci-dessus, *p. 139*, que le Tichou Lama, ou Pan-tchan Lama, comme le nomment les Chinois, n'est que la seconde personne de la hiérarchie lamaïque ; la première est incontestablement le Dalaï Lama, ou Grand Lama. (L-s.)

avec

avec une partie des troupes qu'il commandoit, deux des quatre magistrats de cette ville, les supérieurs de tous les monastères du Tibet, et les ambassadeurs de l'empereur, se réunirent à Tichou-Loumbou pour célébrer cette époque importante de leurs institutions religieuses. Le 28 de la septième lune, jour qui correspond à-peu-près au milieu du mois d'octobre 1784 (l'année des Tibétains commençant à l'équinoxe du printemps), fut choisi comme le plus favorable à l'inauguration. Quelques jours auparavant, le Lama fut amené de Terpaling, monastère où il avoit passé sa première enfance, avec tout l'appareil et tous les hommages qu'on pouvoit attendre d'un peuple enthousiaste. On n'a jamais vu un aussi grand concours rassemblé par la curiosité ou par la dévotion. Le cortége fut grossi de tous les Tibétains qui purent s'y joindre. Cette affluence obligea la procession de marcher si lentement, qu'il lui fallut trois jours pour parcourir les vingt milles qui forment la distance de Terpaling à Tichou-Loumbou. La première halte eut lieu à Tsondoue, la seconde à Sommaar. A six milles environ de cette dernière station, une pompe splendide avoit été préparée pour l'entrée du Lama : c'est d'un témoin oculaire que j'en tiens la description. On avoit, dit-il, lavé et nettoyé le chemin; et des tas de pierres, séparés par de petits intervalles, étoient élevés des deux côtés. Le cortége passa entre deux rangs de prêtres, qui s'étendoient, comme une rue, depuis Sommaar jusqu'aux portes du palais. Quelques prêtres avoient des torches allumées, faites d'une composition odoriférante, qui brûle comme le bois pourri, et répand une vapeur aromatique; les autres portoient les divers instrumens en usage dans leurs cérémonies pieuses, tels que le gong, la cymbale, le hautbois, les trompettes, les tambours, et les conques marines, dont ils s'accompagnoient en chantant un hymne. La foule des spectateurs étoit derrière les prêtres, et il n'y avoit sur le grand chemin que les personnes qui appartenoient au cortége, ou dont la place y étoit marquée. Voici quel étoit l'ordre de la procession :

La marche s'ouvroit par trois commandans militaires, ou gouverneurs de districts, à la tête de six ou sept mille cavaliers armés de

carquois, d'arcs et de fusils. Après eux venoit l'ambassadeur, portant, selon l'usage de la Chine, son diplome roulé en forme de tube, et assujetti sur son dos[a]; puis le général chinois avec ses troupes montées à leur manière, et pourvues d'armes à feu et de sabres : elles étoient suivies d'un groupe nombreux qui portoit les divers étendards et les bannières de parade. On voyoit ensuite une bande de musiciens avec des instrumens à vent et autres, précédant deux chevaux richement caparaçonnés, dont chacun avoit en travers deux grandes cassolettes rondes et disposées comme deux paniers, remplies de bois aromatiques allumés; derrière eux s'avançoit un vieux prêtre, qualifié de *Lama*, qui portoit une cassette renfermant des livres de prières et quelques idoles favorites. De nouveaux groupes étoient formés de neuf chevaux magnifiques, chargés de l'appareil du Lama; ensuite venoient les prêtres immédiatement attachés à sa personne pour le service journalier du temple, au nombre d'environ sept cents; derrière eux marchoient deux hommes, ayant chacun sur leurs épaules une grande bannière d'or, de forme cylindrique, rehaussée de figures emblématiques : c'étoit un présent de l'empereur de la Chine. Les duhunniers et les soupouns, employés à présenter des placets et à distribuer des aumônes, précédoient immédiatement la bière[b] du Lama, qui étoit couverte d'un tapis superbe, et portée par huit Chinois, dont seize étoient chargés de ce ministère. D'un côté de la bière étoit le régent; de l'autre, le père du Lama : elle étoit suivie des supérieurs des différens monastères; et à mesure que le cortége avançoit, les prêtres qui bordoient le passage se réunissoient à l'arrière-garde, et terminoient la procession, qui marchoit avec une extrême lenteur. Vers midi, elle fut reçue dans l'enceinte du monastère, au

[a] *Voyez*, dans le Voyage du lord Macartney à la Chine, un mandarin portant les ordres de l'empereur, *planche X de l'atlas*. (L-s.)

[b] Il y a incontestablement une faute dans le texte même de Calcutta; et au lieu de *bier*, il faut lire, comme porte l'édition originale du Voyage de M. Turner, publiée à Londres en 1800, *page 126*, édit. in-4.°, *the Lama's chair of state* [le fauteuil d'état, c'est-à-dire, le trône du Lama]. Deux lignes plus bas, lisez aussi *fauteuil*, au lieu de *bière*. *Voyez* aussi *t. II, p. 203*, de la traduction française. (L-s.)

milieu d'un appareil éblouissant de drapeaux, des acclamations de la multitude, d'une musique solennelle et du chant des prêtres.

Dès que le Lama fut logé dans le palais, le régent et Soupoun Tchoumbou, par une déférence d'usage envers les personnes d'un haut rang, allèrent à la rencontre du Dalaï Lama et du vice-roi de Lhassa, qui venoient à Tichou-Loumbou. Leurs cortéges se rencontrèrent le lendemain matin au pied du fort de Painom, et le jour suivant ils entrèrent ensemble dans le monastère de Tichou-Loumbou, où le Dalaï Lama et le vice-roi furent hébergés pendant toute la durée de leur séjour.

Le matin du troisième jour après l'arrivée du Tichou Lama, on le porta au grand temple, et vers midi on le fit asseoir sur le trône de ses prédécesseurs. L'ambassadeur chinois déroula pour lors son diplome, et mit aux pieds du Lama les présens dont il étoit chargé.

Les trois jours suivans, le Dalaï Lama se rendit dans le temple, auprès du Tichou Lama, et l'un et l'autre furent secondés par tous les prêtres dans l'invocation et le culte public de leurs dieux. Il paroît que ces rites complétoient la cérémonie de l'inauguration. Pendant cet intervalle, toutes les personnes qui étoient dans la ville furent nourries aux frais du public, et l'on distribua d'immenses aumônes. D'après un avis répandu par-tout, des réjouissances universelles eurent lieu en même temps dans toute l'étendue du Tibet; des bannières étoient arborées sur toutes les forteresses; les habitans de la campagne passoient le jour à chanter et à se réjouir, et les nuits étoient célébrées par des illuminations générales. On employa ensuite un temps considérable à faire des présens et à donner des fêtes publiques au nouveau Lama, qui, à l'époque de son installation ou de son élévation au pontificat de Tichou-Loumbou, n'étoit pas âgé de trois ans. La cérémonie fut ouverte par le Dalaï Lama, dont les offrandes passent pour avoir été d'une plus grande valeur, et les fêtes plus splendides que celles de tout le reste. Le second jour fut consacré au vice-roi de Lhassa; le troisième, au général chinois. Vinrent ensuite les *colloungs* ou magistrats de Lhassa, et les autres personnes distinguées qui avoient

accompagné le Dalaï Lama. On admit séparément le régent de Tichou-Loumbou, et tous ceux qui tenoient à ce gouvernement, suivant l'ordre de leur prééminence, pour offrir leur tribut d'obéissance et de respect. Après avoir reçu les hommages de tous ceux qui avoient droit de les lui présenter, le Tichou Lama leur en témoigna sa satisfaction dans le même ordre. Le tout dura près de quarante jours.

On fit beaucoup d'instances au Dalaï Lama pour l'engager à prolonger son séjour à Tichou-Loumbou : mais il s'excusa en disant qu'il ne vouloit pas surcharger plus long-temps la capitale de l'affluence qui accompagnoit ces déplacemens; et jugeant qu'il importoit de s'absenter le moins possible du siége de son autorité, il retourna, au bout de quarante jours, à Lhassa, avec toute sa suite. L'ambassadeur de l'empereur reçut en même temps son congé pour retourner à la Chine. Ainsi se termina cette grande fête.

Quant aux relations commerciales nouvellement établies, Pourounguyr m'apprend qu'il n'étoit pas le premier qui fût arrivé du Bengale à Tichou-Loumbou, quoiqu'il s'y fût pris d'aussi bonne heure; plusieurs négocians y avoient déjà apporté leurs marchandises, et d'autres les suivirent avant son départ de cette ville. Il n'entendit parler ni d'obstacles ni de dommages, et il en conclut que tous les voyageurs trouvoient les mêmes facilités et les mêmes secours dont il avoit personnellement à se louer. Les marchés étoient bien fournis d'articles de l'Angleterre et de l'Inde : ces articles toutefois n'étoient pas en assez grande quantité pour faire baisser les prix au-dessous de ceux des deux ou trois années précédentes. La valeur de l'argent en lingots étoit un peu inférieure à celle qu'il avoit en 1783. On pouvoit se procurer d'une qualité plus pure, moyennant 19 et 20 indermillis[a], le poutri, ou bourse de poudre d'or, qui se vendoit, en 1783, 21 indermillis. Le talent d'argent, qui coûtoit alors 500 indermillis, n'étoit plus

[a] L'indermilli est une monnoie du Népâl, la seule qui soit en circulation au Tibet, où les préjugés locaux empêchent qu'on ne batte monnoie : elle vaut un tiers de roupie, ou environ quatre-vingt-trois de nos centimes. *Voyez* Turner's *Embassy*, p. 370; et *t. II, p. 176,* de la traduction française. (L-s.)

qu'à 450 : ainsi le change étoit de beaucoup en faveur des négocians.

Pourounguyr, durant son séjour à Tichou-Loumbou, eut de fréquentes entrevues avec le régent et les ministres ; et il m'assure qu'il les trouva sincèrement disposés à encourager les relations commerciales établies sous les auspices du dernier Gouverneur général. Le régent regrettoit le départ de M. Hastings, qui lui enlevoit le premier étranger avec lequel il eût formé une liaison d'amitié et d'alliance, et qui eût commencé d'ouvrir une communication entre le gouvernement du Bengale et celui du Tibet. Son attachement pour la nation angloise est en grande partie inhérent à la personne de M. Hastings, sans doute d'après l'habitude qu'il avoit depuis l'origine de s'adresser exclusivement à lui, et de ne reconnoître que ses agens; mais, exempt d'une légéreté indigne de son caractère, il ne s'est point abaissé à profiter de l'occasion que lui offroit le départ de son ami pour rompre sa nouvelle liaison : accoutumé à se faire une haute idée de notre loyauté nationale, il n'a pas douté un instant que nos vues, loin de tendre à des plans d'ambition, ne fussent uniquement dirigées vers des objets d'utilité et de curiosité ; et Pourounguyr m'assure qu'il paroissoit desirer vivement de continuer avec le nouveau Gouverneur général les relations amicales entretenues si long-temps par son prédécesseur. Dans l'espérance que vous partageriez ce desir, il résolut de vous inviter à concourir avec lui au maintien des communications et du commerce, si essentiellement calculés pour l'avantage des deux pays. En conséquence, le Lama et le régent vous adressèrent les lettres que Pourounguyr eut l'honneur de vous présenter, et dont je joins ici la traduction, faite, conformément à vos ordres, par votre traducteur persan.

## *LETTRE du Tichou Lama.*

« DIEU soit loué de ce que ces contrées jouissent de la paix et du
» bonheur ! Je suis continuellement en prières devant l'autel du Tout-
» puissant pour votre santé et votre conservation. On sait que vous
» vous occupez constamment à protéger et à secourir le monde entier,
» et que vous travaillez à la félicité du genre humain. Nous ne nous

» sommes point écartés de l'union et de l'unanimité qui subsistoit du » temps du premier des nobles, M. Hastings, entre lui et le défunt » Lama. Puissiez-vous aussi accorder votre amitié à ces contrées, et » me rendre toujours heureux en me donnant des nouvelles de votre » santé, qui réjouiront mon cœur et tranquilliseront mon ame ! En » ce moment, je vous envoie, comme offrandes amicales d'union et » d'unanimité, un mouchoir, un ketou d'argent, et une pièce de » cotchin; veuillez les accepter. »

## *LETTRE du Râdjah de Tichou-Loumbou.*

« DIEU soit loué de ce que ces contrées jouissent de la paix et du » bonheur ! Je suis continuellement en prières devant l'autel du Tout- » puissant pour votre santé et votre conservation. On sait que je tra- » vaille constamment pour le bien du service du Lama nouvellement » installé, et pour l'avantage de ses sujets, parce que le Lama nou- » vellement installé n'est point distinct du défunt Lama, et que la » splendeur de sa face est exaltée. Accordez votre amitié à Pouroun- » guyr Gosséyn.

» Maintenez l'union, l'unanimité et l'affection, comme le premier » des nobles, et rendez-moi heureux chaque jour en me donnant des » nouvelles de votre santé et de votre prospérité; accordez-moi vos » bonnes grâces, comme le premier des nobles, et rendez-moi heureux » par vos lettres, qui sont des sources de consolation. En ce moment, » je vous envoie, comme offrandes amicales d'union, d'affection et » d'unanimité, un mouchoir, trois tolahs d'or, et une pièce de » cotchin; veuillez les accepter. »

Pourounguyr reçut ces dépêches au commencement d'octobre; et après avoir passé cinq mois à Tichou-Loumbou, il prit congé du Lama et du régent, et se mit en chemin, par la même route, pour retourner au Bengale. Comme la saison étoit fort avantageuse pour voyager, il n'éprouva ni obstacle ni retard en traversant le Tibet et le Boutan, et il arriva à Rangpoùr dans les premiers jours de décembre. Il se hâta

de se rendre à la Présidence : mais il eut le chagrin d'y trouver ses affaires dans le plus grand désordre ; le petit territoire qu'il avoit confié à Tchela, son fils adoptif, avoit été envahi, durant son absence, par Râdje Tchend, zémyndâr[a] du voisinage, qui s'étoit emparé, à force ouverte, de l'étendue de cinquante beygahs. Déterminé par ses sollicitations réitérées et pressantes, je me suis engagé à vous dire, en sa faveur, que toutes ses espérances reposent sur votre justice et sur votre protection ; il implore humblement votre appui pour rentrer dans ses droits, et pour jouir en sûreté de ce qui lui appartient. Vous pardonneriez sans doute la liberté de cette demande, quand bien même je ne parlerois pas en faveur d'un homme qui a rendu d'importans services au Gouvernement ; mais, quoique d'un intérêt secondaire, cet événement fournit un exemple authentique des dispositions usurpatrices des zémyndârs subalternes. Il est à propos de vous faire observer une autre circonstance. Le territoire en question fait partie d'un canton situé vis-à-vis de Calcutta, sur le rivage occidental du fleuve, et qui fut donné jadis, par un senned[b] du Gouvernement, au Tichou Lama, pour y fonder un temple et un hospice destinés aux pélerins du Tibet qui visiteroient le fleuve sacré du Gange[c].

Après avoir, conformément à vos desirs, fait tous mes efforts pour traduire littéralement les informations que Pourounguyr a pu me donner, il ne me reste qu'à justifier la prolixité de ces notes. J'ai cru devoir entrer dans les moindres détails, parce qu'il m'a semblé que chaque circonstance, quelque insignifiante qu'elle fût, pouvoit intéresser jusqu'à un certain point, si elle donnoit une idée du caractère national

[a] زمیندار tenancier d'une portion de terre qui relève immédiatement du gouvernement, et pour laquelle il paye une rente. (L-s.)

[b] سند papier, charte ou patente émanée d'un homme en place, et revêtue des signatures nécessaires. Quelques *senned* ne portent que le sceau du monarque ; d'autres sont revêtus des sceaux et des signatures des ministres d'état. On ajoute le sceau royal à quelques-uns ; on ne le met pas à d'autres. (L-s.)

[c] Les sectateurs du Lama ont aussi une grande vénération pour le Gange ; ce qui pourroit porter à regarder leur religion comme une corruption du brâhmanisme, si nous n'avions pas des preuves très-forte à l'appui de l'opinion opposée. (L-s.)

d'un peuple que nous connoissons depuis peu, et avec qui le Gouvernement a jugé convenable de former une alliance plus intime.

Je n'abuserai pas davantage de vos momens, en ajoutant des observations sur les conjectures auxquelles pourroit donner lieu l'importance qui semble devenir le partage de votre jeune allié, d'après le respect que lui témoignent les principaux potentats dont ses sujets ont connoissance. Permettez-moi seulement de vous répéter que j'apprends avec une extrême satisfaction, par les récits de Pourounguyr, l'état florissant du plan de commerce dernièrement projeté : il m'assure que toutes les facilités possibles ont été accordées pour en assurer l'exécution, que les négocians ont trouvé les plus grandes sûretés dans leur trafic, qu'ils ont eu le meilleur débit de leurs marchandises, et que le change a été de beaucoup en leur faveur.

Ces avantages autorisent à penser qu'ils provoqueront à des entreprises plus vastes; et cette première tentative m'inspire une telle confiance, que j'ai l'espérance la mieux fondée de voir l'honorable mission dont vous m'avez chargé, produire des résultats essentiels, qui tourneront au profit de la Compagnie, sous le double rapport de la politique et du commerce.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec le plus profond respect,

Votre très-obéissant, très-fidèle
et très-humble serviteur,

SAMUEL TURNER.

Calcutta, 8 * février 1786.

* La copie envoyée à M. Macpherson même, et insérée dans la Relation de l'ambassade au Tibet, porte la date du 6 février. (L-s.)

---

*NOTA.* On me permettra de compléter les détails donnés par M. Turner, et par moi-même dans mes notes, en présentant ici l'*ITINÉRAIRE du Tichou Lama, depuis Lhassa jusqu'à Pékin.*

Le 15 juillet 1779, il part de Lhassa.
En 46 jours, il arrive à Doutchou, ville située sur les bords d'une rivière de même nom.
En 21.......... à Thouk'taoung.

En



En 19 jours, il arrive à Coumbou-Coumbâ, grande ville bien peuplée, auprès d'une petite rivière, avec un *Poutâlâ*, ou temple vaste et fameux, où se rendent, chaque année, plusieurs milliers de *Khosongs* [ou Gosséyns].

1 jour ou 2 après son arrivée, l'hiver commença, et la neige tomba en telle quantité, qu'il fut obligé de s'arrêter et de suspendre son voyage pendant quatre mois.

Pendant les 7 jours qui suivirent son départ de cette ville, il fut accompagné par le chef de Landjou.

8 jours après, il arriva dans la ville considérable de Toumdâtolou, située dans la province d'Allasack.

9 jours après.... à Nissaour, ville très-considérable.

2............. à Tâbonkaykâ, ville du district de Hortousou.

16............. à Tchârânsouborgâ, ville où il s'arrêta deux jours.

12............. à la ville de Khârambou.

6............. à Taygâgoumbâ.

19............. à la ville de Tolônour. Il y passa sept jours.

15............. à Singhding, ville considérable.

Djiawâkhou, maison de campagne de l'empereur, à 24 milles environ de Singhding. L'empereur y vint recevoir le Lama. Il en partit le lendemain matin.

Et 7 jours....... de Djiawâkhou à un endroit nommé *Seawrah-soummah*, dans le voisinage de Pékin, environ à deux milles des murailles extérieures.

Ce fragment, qui ne sera pas, je crois, sans intérêt pour les géographes, est tiré du tome II, p. 164, de l'*Oriental Repertory*, recueil curieux et varié de notices géographiques, historiques, politiques et savantes, et en général très-exactes, sur l'Inde, que l'on doit à l'infatigable activité de M. Alexandre Dalrymple. Outre les ouvrages sur le Tibet que j'ai cités dans mes notes, j'en indiquerai encore un ici, qui mérite bien d'être consulté par ceux qui s'occupent de cette contrée lointaine et trop peu connue : c'est un Mémoire intitulé **Nachrichten aus Tyben aus Erzählungen Tangutischer Lamen unter den Selengiskischen Mongolen** [Description du Tibet, d'après la relation des Lamas Tangouts établis parmi les Mongols du Sélinga], *t. I, p. 201-222*, des **Nordische Beyträge zur physikalischen und geographischen Erd- und Völkerbeschreibung, Naturgeschichte und Oeconomie**; recueil très-intéressant, publié par M. Pallas. (L-s.)

---

# VIII.

# SUR LES DIEUX
## DE LA GRÈCE, DE L'ITALIE ET DE L'INDE *;

DISSERTATION COMPOSÉE EN 1784, ET REVUE DEPUIS,

Par le Président.

QUAND les faits ne viennent pas à l'appui des raisonnemens, il y a de la témérité à prétendre qu'un peuple idolâtre ait emprunté d'un autre peuple ses dieux, ses cérémonies et ses dogmes. L'imagination, cette faculté qui ne reconnoît point de bornes, l'imposture et la folie, peuvent créer des dieux de toutes les formes et de toutes les dimensions, dans des contrées qui n'ont ensemble aucun rapport; mais lorsque différens systèmes de polythéisme présentent des traits de ressemblance trop marqués pour être l'effet du hasard, sans que la fantaisie ou le préjugé colore le tableau et ajoute à la ressemblance, nous ne pouvons guère nous empêcher de croire qu'il a existé, de temps immémorial, quelque liaison entre les différens peuples qui les ont adoptés. Je me propose d'indiquer dans cet Essai une ressemblance de ce genre entre le culte populaire des anciens habitans de la Grèce et de l'Italie, et celui des Hindous (1). D'un autre côté, il existe beaucoup d'analogie entre leurs étranges religions et celles de l'Égypte, de la Chine, de la Perse, de la Phrygie, de la Phénicie et de la Syrie, auxquelles nous ne risquons rien d'ajouter celles de quelques royaumes méridionaux, et même des îles de l'Amérique, tandis que le système gothique, qui prit le dessus dans les régions septentrionales de l'Europe, non-seulement avoit de l'analogie

* L'étendue de mes notes a exigé que je les plaçasse à la fin de cette Dissertation, pour ne pas interrompre trop souvent et trop long-temps le lecteur. (L-s.)

avec ceux de la Grèce et de l'Italie, mais étoit presque le même sous un autre costume, avec une broderie d'images visiblement asiatiques. Si j'établis ces propositions d'une manière satisfaisante, il nous sera permis d'en conclure une union ou affinité générale entre les habitans les plus distingués du monde primitif, à l'époque trop reculée où ils s'écartèrent de l'adoration raisonnable du seul vrai Dieu.

Sources de toutes les mythologies, au nombre de quatre.

Il paroît que les sources de toutes les mythologies sont au nombre de quatre. 1.° La vérité historique ou naturelle a été convertie en fable par l'ignorance, l'imagination, la flatterie ou la stupidité. C'est ainsi qu'on imagina qu'un roi de Crète, dont on avoit découvert le tombeau dans cette île, étoit le dieu de l'olympe; et que Minos, législateur de ce pays, étoit son fils, et rendoit la justice aux ames des morts. De là naquit également, selon toute apparence, le conte de Cadmus, ainsi que Bochart le prouve savamment (2); de là vint que les fanaux ou les volcans furent des géans n'ayant qu'un œil, et des monstres vomissant des flammes, et que l'aspect de deux rochers, dans certaines positions, fit supposer aux navigateurs qu'ils mettoient en pièces tous les navires qui tâchoient de passer dans leur intervalle. L'Odyssée, et les poëmes qui célèbrent l'expédition des Argonautes, pourroient fournir quantité d'autres exemples de ces fictions extravagantes. Moins nous nous étendrons sur les étoiles Juliennes, sur les apothéoses de princes ou de guerriers, sur les autels érigés au plus vil des hommes à côté de ceux d'Apollon, et sur les titres divins décernés à des misérables tels que Caïus Octavianus, moins nous exposerons au grand jour l'infamie dont se couvrirent de graves sénateurs et des poëtes élégans, ou le sot délire de la multitude: mais il est certain que l'absurde apothéose de quelques hommes vraiment grands, ou de petits hommes faussement appelés grands, a produit des erreurs grossières dans toutes les parties du monde idolâtre. 2.° Leur seconde source paroît avoir été une admiration excessive des corps célestes, et, au bout d'un certain temps, les systèmes et les calculs des astronomes. De là vint une portion considérable de la mythologie égyptienne et grecque; le sabéisme (3) en Arabie, les types ou

emblèmes persans de *Mihr* (4) ou du Soleil, l'extension prodigieuse du culte des élémens et des forces de la nature, et peut-être toute la chronologie artificielle des Chinois et des Indiens, avec l'invention des demi-dieux et des héros, pour remplir les lacunes de leurs périodes extravagantes et imaginaires. 3.° La magie poétique a seule créé des divinités poétiques, sa principale affaire étant de personnifier les notions les plus abstraites, et de placer une nymphe ou un génie dans chaque bosquet, et presque dans chaque fleur. De là vient qu'Hygie et Jason, la santé et le remède, sont les poétiques enfans d'Esculape, qui fut lui-même ou un médecin distingué ou la science médicale personnifiée : de là vient aussi que Chloris, ou la verdure, est mariée au Zéphyr. 4.° Les métaphores et les allégories des moralistes et des métaphysiciens ont aussi été très-fécondes en divinités. On pourroit en offrir mille exemples tirés de Platon, de Cicéron, et de la foule inventive des commentateurs d'Homère, dans leurs théogonies et dans leurs fabuleuses leçons de morale. La plus riche et la plus noble veine de cette source abondante est le charmant conte philosophique de Psyché, ou l'histoire de l'ame. Jamais, à mon sens, la sagesse ou le génie de l'homme n'a produit une allégorie plus belle, plus sublime, et soutenue avec plus d'art. De là vient aussi que la *Mâyâ* indienne (5), ou, pour nous servir de l'explication que de savans Hindous donnent de ce mot, « la première disposition » de la Divinité à se diversifier (c'est leur expression) en créant des » mondes », est supposée la mère de la nature universelle et de tous les dieux inférieurs, ainsi que me l'apprit un Kachmyryen, à qui je demandois pourquoi *Câma* [ l'Amour ] étoit représenté comme son fils. Mais le mot *mâyâ* (6) [illusion] a un sens plus subtil et plus caché dans la philosophie Vêdânta (7), où il signifie le système des perceptions, des qualités, soit primitives, soit secondaires, que, dans la croyance d'Épicharme, de Platon, et de plusieurs personnages véritablement pieux, la Divinité fait naître, par son esprit universel, dans les ames de ses créatures, mais à qui ils n'attribuoient point une existence indépendante de l'ame.

En comparant les dieux des idolâtres de l'Inde et de l'Europe, quelle qu'en ait été la source, je ne perdrai point de vue que rien n'est moins favorable à la recherche de la vérité, qu'un esprit de système; et je me rappellerai ce que dit un auteur hindou, que lorsqu'on tient obstinément à une série d'opinions, on peut en venir au point de croire que « le bois de sandal le plus récemment coupé » est une flamme de feu. » Cette précaution m'empêchera de soutenir que tel dieu de l'Inde fut le Jupiter des Grecs, tel autre leur Apollon, tel autre leur Mercure. Dans le fait, puisque toutes les causes du polythéisme ont largement contribué à l'assemblage des dieux de la Grèce (quoique Bacon les réduise tous à des allégories raffinées, et Newton à l'histoire déguisée par la poésie), nous trouvons plusieurs Jupiters, plusieurs Apollons, plusieurs Mercures, avec des facultés et des attributs distincts; et tout ce que je veux donner à entendre, c'est qu'avec tel ou tel attribut il existe une ressemblance frappante entre les principaux objets du culte de l'ancienne Grèce et de l'intéressant pays que nous habitons.

Le parallèle que je vais mettre sous vos yeux sera nécessairement très-superficiel, soit à raison du peu de séjour que j'ai fait dans l'Hindoustân (8), soit parce que j'ai rarement le loisir de me livrer tout entier aux amusemens littéraires, mais sur-tout parce que je n'ai d'autre livre européen, pour me rappeler les anciennes fables, que le *Pantheon* de Pomey (9), ouvrage rempli d'affectation, quoiqu'il ne soit pas dépourvu de savoir; et je n'en ai même qu'une traduction si pitoyable, qu'il est difficile de la lire sans impatience. Je suis persuadé qu'on saisiroit mille autres traits de ressemblance, en parcourant, dans cette intention, Hésiode, Hygin, Cornutus, et les autres mythologues, ou, ce qui seroit un moyen plus court et plus agréable, en se bornant à lire les élégans *Syntagmata* de Lilio Giraldi (10).

Des recherches sur les mœurs et la conduite de notre espèce dans les temps reculés, ou même à toutes les époques, sont toujours, pour le moins, curieuses et amusantes; mais elles ont le plus grand intérêt pour ceux qui peuvent dire, avec le Chrémès de Térence : « Je

» suis homme, et je m'intéresse à tout ce qui touche l'humanité. » Elles peuvent même avoir une importance solide dans un siècle où des hommes sensés et vertueux penchent à révoquer en doute l'authenticité des récits de Moïse concernant le monde primitif. En effet, rien de ce qui tend à écarter ces doutes ne sauroit être indifférent, soit la manière de raisonner, soit les faits qui servent de base aux raisonnemens. Ou les onze premiers chapitres de la Genèse sont vrais, en accordant ce qu'on doit au style figuré des Orientaux, ou tout l'édifice de notre religion nationale est empreint de fausseté; et je pense qu'aucun de nous ne desireroit voir tirer cette conséquence. Pour moi, qui ne puis m'empêcher de croire à la divinité du Messie, d'après l'antiquité incontestable de plusieurs prophéties, et leur accomplissement manifeste, en particulier de celles d'Isaïe, à l'égard du seul personnage historique à qui elles puissent s'appliquer, je suis obligé de croire à la sainteté des livres respectables que cette personne sacrée cite comme authentiques. Mais ce n'est pas la vérité de notre religion nationale, envisagée comme telle, que j'ai à cœur, c'est la vérité elle-même; et si un raisonneur de sang-froid et exempt de préjugés réussit à me convaincre clairement que Moïse, à l'aide des Égyptiens, puisa son récit dans les antiques sources de la littérature indienne, je l'estimerai comme un ami qui m'aura délivré d'une erreur capitale, et je promets d'être un des premiers à propager la vérité qu'il aura établie. Après cette déclaration, je me flatte de ne pas déplaire aux lecteurs de bonne foi, si, dans le cours de ce Mémoire, j'use envers les argumens qu'ils ont pu avancer, de la même liberté dont je voudrois réellement qu'ils usassent envers les miens, s'ils étoient disposés à les contredire. N'ayant point à défendre un système qui me soit particulier, je ne m'assujettirai point à une méthode fort régulière; je parlerai de tous les dieux, à mesure qu'ils s'offriront à moi, en commençant par Janus ou Ganeśa (11), à l'exemple des Romains et des Hindous.

Janus, ou Ganeśa.

Les titres et les attributs de cette ancienne divinité de l'Italie sont rassemblés dans deux vers choriambiques de Sulpitius (12); et il


GANÉSA
श्रीगणेशायनमः

seroit superflu de chercher à cet égard d'autres renseignemens dans Ovide :

*Jane pater, Jane tuens, dive biceps, biformis;*
*O cate rerum sator! ô principium deorum!*

« Père Janus, Janus qui vois tout, dieu à deux têtes et à deux » formes, auteur intelligent de toutes choses, ô principe des dieux! »

Nous voyons qu'il étoit le dieu de la sagesse. De là vient qu'il étoit représenté sur les médailles avec deux visages, et avec quatre bras sur l'image étrusque trouvée à Falisque. Ces visages étoient des emblèmes de prudence et de circonspection. C'est ainsi que Ganeśa, dieu de la sagesse dans l'Hindoustân, est peint avec une tête d'éléphant, symbole d'un discernement profond, et accompagné d'un rat, animal que les Indiens regardent comme doué de sagesse et de prévoyance. Un autre grand caractère de Janus, source abondante de pratiques superstitieuses, étoit celui qui lui faisoit donner le titre emphatique de père, ou, comme le second vers l'exprime plus amplement, d'origine et d'auteur de toutes choses. Il n'est pas aisé de conjecturer d'où cette opinion prit naissance, à moins que ce n'ait été d'une tradition portant qu'il fut le premier qui bâtit des sanctuaires, érigea des autels et institua des sacrifices. Quoi qu'il en soit, de là vint que son nom étoit invoqué avant celui de tous les autres dieux; que, dans les anciens rites, on commençoit par lui offrir du blé et du vin, auxquels on ajouta depuis de l'encens; que les portes ou entrées des maisons particulières étoient appelées *Januæ* (13), et tous les passages *Jani*, ou ayant deux commencemens; qu'on le représentoit tenant une baguette comme gardien des chemins, et une clef comme ouvrant non-seulement les portes, mais encore tous les travaux et toutes les affaires importantes du genre humain; qu'il passoit pour présider au matin ou au commencement du jour; que, quoique l'année romaine commençât régulièrement par le mois de mars, le onzième mois, appelé *Januarius*, étoit considéré comme le premier des douze; que, par suite de cet usage, on plaçoit l'année entière sous son influence,

JANUS, dieu de la sagesse.

GANESA, dieu de la prudence.

et qu'elle s'ouvroit par l'inauguration des consuls, faite dans son temple avec beaucoup de solennité, devant sa statue ornée de lauriers nouvellement cueillis. Par la même raison, lorsqu'il s'agissoit de l'un des actes publics les plus importans, d'une déclaration de guerre, le consul militaire y procédoit en ouvrant les portes de son temple avec tout l'appareil de sa magistrature. Les douze autels et les douze chapelles de Janus pouvoient dénoter, conformément à l'opinion générale, qu'il dirige et gouverne les douze mois, ou que, comme il le dit de lui-même dans Ovide, c'est par lui qu'on doit arriver aux grands dieux, qui étoient au nombre de douze, ainsi que l'atteste un proverbe. Nous ajouterons que Janus présidoit aussi à la naissance des enfans, ou au commencement de la vie.

La divinité indienne a précisément les mêmes attributs. Les pieux Hindous commencent tous les sacrifices, toutes les cérémonies religieuses, toutes les prières, celles même qu'on adresse aux dieux supérieurs, tous les ouvrages sérieux, toutes les affaires importantes, par une invocation à Ganesa, mot composé d'*isa*, gouverneur ou chef, et de *gaña*, compagnie de dieux (14), telle qu'il en est compté neuf dans l'Amarkòch (15). Il seroit aisé de multiplier les exemples d'affaires commencées par une invocation au Janus de l'Inde, si les points de ressemblance que j'ai indiqués m'autorisent à lui donner ce nom. Peu de livres commencent sans offrir ces mots, *Salut à Ganeś;* et c'est lui qu'invoquent le premier les Brahmanes qui dirigent l'épreuve judiciaire (16) et font la cérémonie du *hôma* ou sacrifice du feu. M. Sonnerat (17) nous apprend qu'il est très-révéré sur la côte de Coromandel. « Ils (les Indiens) ont la plus grande vénération pour ce dieu, dont » ils placent l'image dans tous les temples, dans les rues, dans les » chemins et dans les campagnes, au pied d'un arbre, afin que » tout le monde soit à portée de l'invoquer avant de rien entreprendre, et que les voyageurs puissent lui adresser leurs adorations et » leurs offrandes avant de continuer leur route. » J'ajouterai à ce passage, d'après mes propres observations, que dans la ville utile et commode qui s'élève maintenant à Dhermâranya ou Gayâ, sous les

les auspices de l'actif et bienfaisant Thomas Law, collecteur de Rhotas (18), le nom de Ganeśa est inscrit sur la porte de chaque maison nouvellement bâtie, conformément à un usage pratiqué de temps immémorial chez les Hindous; et que, dans la vieille ville, l'image de ce dieu est placée sur les portes des temples.

Passons à Saturne (19), le plus ancien des dieux du paganisme, sur l'emploi et sur les actions duquel on nous a transmis beaucoup de détails. En le disant fils de la Terre et du Ciel, fils lui-même du Firmament et du Jour, on n'a fait qu'avouer l'ignorance où l'on étoit sur ses parens ou ses prédécesseurs; et il y a plus de sens dans la tradition de laquelle Platon, ce philosophe avide de savoir et bien informé, passe pour avoir fait mention. Suivant cette tradition, Saturne ou le Temps, ainsi que Cybèle ou la Terre son épouse, et leurs serviteurs, étoient nés de l'Océan et de Téthys (20), ou, dans un langage poétiqué, sortirent des eaux du grand abîme. Cérès, déesse des moissons, paroît être leur fille; et Virgile représente « la mère et la nourrice » universelle couronnée de tourelles, dans un char traîné par des » lions, et glorieuse de ses cent petits-fils, tous dieux, tous habitans » des célestes demeures. » Comme dieu du temps, ou plutôt comme le temps lui-même personnifié, les païens avoient coutume de peindre Saturne avec une faux dans une main, et dans l'autre un serpent mordant sa queue, symboles des cycles et des révolutions perpétuelles des âges. Souvent on le représentoit occupé à dévorer les années sous la forme d'enfans, et quelquefois entouré des saisons, représentées comme de jeunes garçons et de jeunes filles. Les Latins le nommoient *Saturnus ;* et l'étymologie la plus ingénieuse de ce mot est celle qu'en donne Festus le grammairien, qui, par une savante analogie avec d'autres noms du même genre, le fait dériver *à satu* (21), mot qui signifie *planter*, parce qu'il introduisit et perfectionna l'agriculture, lorsqu'il régna en Italie. Mais son attribut caractéristique, qui, à vrai dire, explique tous ses autres titres et ses autres fonctions, étoit exprimé allégoriquement par la poupe d'un vaisseau ou d'une galère sur le revers de ses anciennes monnoies. Ovide en donne une

raison très-peu satisfaisante : « C'est, dit-il, parce que cet étranger » arriva dans un vaisseau sur la côte d'Italie »; comme si l'on avoit dû s'attendre à le voir arriver à cheval ou à travers les airs !

Si le passage d'Alexandre Polyhistor (22), que cite Pomey (23), est réellement fondé sur une tradition antique, il répand plus de jour sur toute l'histoire de Saturne. Suivant cet auteur, il prédit une abondance de pluie extraordinaire, et fit construire un vaisseau pour mettre à l'abri d'une inondation générale les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux et les reptiles.

Il ne paroît pas aisé d'examiner de sang-froid tous ces témoignages concernant la naissance, la famille, la postérité, le caractère, les occupations et la vie entière de Saturne, sans adopter l'opinion de Bochart, à qui cette fable paroît composée d'après l'histoire de Noé (24), ou sans la regarder au moins comme extrêmement probable. Le déluge de Noé fut le commencement d'une nouvelle ère; et l'on peut dire qu'il a produit une nouvelle suite d'âges. Ce patriarche sortit des eaux comme s'il y avoit reçu une seconde naissance : son épouse fut réellement la mère universelle; il lui fut promptement accordé une postérité nombreuse et florissante, pour que la terre fût bientôt repeuplée. Par conséquent, si nous offrons un roi indien de naissance divine, illustre par sa piété et sa bienfaisance, dont l'histoire semble être évidemment celle de Noé, déguisée par l'imagination asiatique, nous pouvons conjecturer en toute sûreté qu'il fut aussi le même personnage que Saturne. Ce roi est Menou ou Satyavrata, dont le nom patronymique étoit *Vaivasaouata* (25), ou fils du Soleil, et que les Indiens croient non-seulement avoir régné sur le monde entier dans les premiers âges de leur chronologie, mais encore avoir fait sa résidence dans le pays de Dravira, sur la côte de la presqu'île orientale de l'Inde. J'ai traduit littéralement du Bhagavat (26) le récit suivant du principal événement de sa vie; et il forme le sujet du premier Pourâna (27), intitulé *Pourâna du Matsya* ou du poisson (28).

« Desirant la conservation des troupeaux et des Brahmanes, des » génies et des hommes vertueux, des Vêdas (29), de la loi, et des

» choses précieuses, le seigneur de l'univers prend plusieurs formes
» corporelles; mais quoique, comme l'air, il passe à travers une mul-
» titude d'êtres, il demeure toujours lui-même, parce qu'il n'a point
» de qualité sujette au changement. A la fin du dernier calpa (30),
» il y eut une destruction générale occasionnée par le sommeil de
» Brâhmah (31). Ses créatures de différeus mondes furent noyées
» dans un vaste océan. Brâhmah ayant envie de dormir, et souhai-
» tant le repos après une longue suite d'âges, le fort démon Haya-
» grîva s'approcha de lui, et déroba les Vêdas qui avoient coulé
» de ses lèvres. Lorsque Héri, le conservateur de l'univers (32),
» découvrit cette action du prince de Dânavas, il prit la forme d'un
» petit poisson appelé *sap'harî*. Un saint monarque, nommé *Satya-*
» *vrata*, régnoit alors; c'étoit un serviteur de l'esprit qui marchoit
» sur les eaux, et si pieux que l'eau étoit sa seule nourriture. Il étoit
» fils du Soleil; et dans le calpa actuel, il est investi par Narâyan
» de l'emploi de Menou, sous le nom de *Srâddhadêva*, ou dieu
» des funérailles. Un jour qu'il faisoit une libation dans le fleuve
» Critamâla, et qu'il tenoit de l'eau dans la paume de sa main, il
» y vit remuer un petit poisson. Le roi de Dravira jeta sur-le-
» champ le poisson et l'eau dans le fleuve où il les avoit pris. Alors
» le sap'harî adressa d'un ton pathétique ces paroles au bienfai-
» sant monarque : O roi, qui montres de la compassion pour les
» opprimés, comment peux-tu me laisser dans l'eau de ce fleuve,
» moi trop foible pour résister aux monstres qui l'habitent, et
» qui me remplissent d'effroi ? Le prince, ne sachant pas qui avoit
» pris la forme d'un poisson, appliqua son esprit à la conservation
» du sap'harî, tant par bonté naturelle que pour le salut de son
» ame; et après avoir entendu sa prière, il le plaça obligeamment
» sous sa protection, dans un petit vase plein d'eau : mais, dans
» l'espace d'une seule nuit, il grossit tellement que le vase ne pouvoit
» plus le contenir. Il tint ce discours à l'illustre prince : Je n'aime
» point à vivre misérablement dans ce petit vase; procure-moi une
» demeure où je puisse habiter avec plaisir. Le roi, l'ôtant du vase,

» le plaça dans une citerne; mais il devint grand de cinquante coudées en moins de cinquante minutes, et dit : O roi, il ne me » plaît point de demeurer inutilement dans cette étroite citerne; » puisque tu m'as accordé un asile, donne-moi une habitation spacieuse. Le roi le changea de place, et le mit dans un étang, où, » ayant assez d'espace autour de son corps, il devint d'une grosseur » prodigieuse. O monarque, dit-il encore, ce séjour n'est pas commode pour moi, qui dois nager au large dans les eaux; travaille » à ma sûreté, et transporte-moi dans un lac profond. A ces mots, » le pieux monarque jeta le suppliant dans un lac; et lorsque sa » grosseur égala l'étendue de cette pièce d'eau, il jeta l'énorme » poisson dans la mer. Quand il fut au milieu des vagues, il parla » ainsi à Satyavrata: Ici les goulus armés de cornes, et d'autres » monstres très-forts, me dévoreront. O vaillant homme, tu ne me » laisseras point dans cet océan. Trompé ainsi, à plusieurs reprises, » par le poisson qui lui avoit adressé des paroles flatteuses, le roi » dit : Qui es-tu, toi qui m'abuses sous cette forme empruntée ! » Jamais, avant toi, je n'ai eu le spectacle ou je n'ai entendu parler » d'un aussi prodigieux habitant des eaux, qui, comme toi, ait » rempli en un seul jour un lac de cent lieues de circonférence. » Sûrement, tu es Bhagavat qui m'apparois, le grand Héri (33), » dont la demeure étoit sur les vagues, et qui maintenant, par commisération pour tes serviteurs, prends la forme des habitans de » l'abîme. Salut et louange à toi, ô premier mâle, seigneur de la » création, de la conservation et de la destruction ! Tu es, ô gouverneur suprême, le plus sublime objet que nous ayons en vue, » nous tes adorateurs, qui te cherchons pieusement. Toutes tes descentes illusoires dans ce monde donnent l'existence à différens » êtres; mais je suis curieux de savoir pour quel motif tu as emprunté cette forme. O toi qui as des yeux de lotus, que je n'approche point en vain des pieds d'un dieu dont la bienfaisance » parfaite s'est étendue à tous, quand tu nous as montré, à notre » grande surprise, l'apparence d'autres corps, non pas existans en

» réalité, mais présentés successivement ! Le seigneur de l'univers,
» aimant l'homme pieux qui l'imploroit ainsi, et desirant le pré-
» server de la mer de destruction causée par la perversité du siècle,
» lui dit en ces termes ce qu'il avoit à faire : O toi qui domptes
» les ennemis, dans sept jours les trois mondes seront plongés dans
» un océan de mort : mais, au milieu des vagues meurtrières, un
» grand vaisseau, envoyé par moi pour ton usage, paroîtra devant
» toi. Tu prendras alors toutes les plantes médicinales, toute la
» multitude des graines ; et accompagné de sept saints, entouré
» de couples de tous les animaux, tu entreras dans cette arche
» spacieuse, et tu y demeureras à l'abri du déluge d'un immense
» océan, sans autre lumière que la splendeur de tes saints compa-
» gnons. Lorsqu'un vent impétueux agitera le vaisseau, tu l'assujet-
» tiras à ma corne avec un grand serpent de mer; car je serai près
» de toi. Tirant le vaisseau, avec toi et tes compagnons, je demeu-
» rerai sur l'océan, ô chef des hommes, jusqu'à ce qu'une nuit de
» Brâhmah soit complétement écoulée : tu connoîtras pour lors ma
» véritable grandeur, justement nommée la *Divinité suprême*. Par ma
» faveur il sera répondu à toutes tes questions, et ton esprit recevra
» des instructions en abondance. Héri disparut, après avoir donné ces
» ordres au monarque; et Satyavrata attendit avec humilité l'époque
» assignée par celui qui règle nos sens. Le pieux monarque, ayant
» répandu vers l'est les tiges pointues de l'herbe *darbha*, et tourné
» son visage vers le nord, étoit assis et méditoit sur les pieds du
» dieu qui avoit pris la forme d'un poisson. La mer, franchissant
» ses rivages, inonda toute la terre; et bientôt elle fut accrue par
» les pluies que versoient des nuages immenses. Le roi, méditant
» toujours les commandemens de Bhagavat, vit le vaisseau s'ap-
» procher, et y entra avec les chefs des Brahmanes, après y avoir
» porté les plantes médicinales, et s'être conformé aux préceptes de
» Héri. Les saints lui adressèrent ce discours : O roi, médite sur
» Césava, qui nous délivrera sûrement de ce danger, et nous accor-
» dera la prospérité. Le dieu, invoqué par le monarque, apparut

» encore distinctement sur le vaste océan, sous la forme d'un poisson brillant comme l'or, s'étendant à un million de lieues, avec » une corne énorme, à laquelle le roi, comme Héri le lui avoit » commandé, attacha le vaisseau avec un câble fait d'un grand » serpent, et, heureux de sa conservation, il se tint debout, louant » le destructeur de Madhou. Quand le monarque eut achevé son » hymne, le premier mâle, Bhagavat, qui veilloit à sa sûreté sur » la grande étendue des eaux, parla tout haut à sa propre divine » essence, prononçant un Pourâna sacré, qui contenoit les règles » de la philosophie Sànk'hya : mais c'étoit un mystère infini qui » devoit être caché dans le sein de Satyavrata; assis dans le vaisseau avec les saints, il entendit le principe de l'ame, l'être éternel, » proclamé par le pouvoir suprême. Ensuite Héri, se levant avec » Brâhmah du sein du déluge destructeur, qui étoit apaisé, tua le » démon Hayagrîva, et recouvra les livres sacrés. Satyavrata, instruit » dans toutes les connoissances divines et humaines, fut choisi dans » le calpa actuel, par la faveur de Vichnou, pour septième Menou, » et surnommé *Vaivasaouata :* mais l'apparition d'un poisson cornu » au religieux monarque, fut *Mâyâ* [ou illusion]; et celui qui » entendra dévotement ce récit historique et allégorique, sera affranchi de l'esclavage du péché (34). »

Cet abrégé de la première histoire indienne qui subsiste aujourd'hui, me paroît très-curieux et très-important : car l'histoire, quoique bizarrement rédigée en forme d'allégorie, semble prouver qu'il existe dans l'Inde une tradition primitive du déluge universel décrit par Moïse, et fixe par conséquent l'époque où commence réellement la chronologie authentique des Hindous. Nous trouvons, il est vrai, dans le *Pourân*, d'où ce récit est tiré, un autre déluge, qui eut lieu vers la fin du troisième âge, lorsque Youdhichtir (35) gémissoit des persécutions de Douryôdhan, son ennemi invétéré, et lorsque Crichna, qui s'étoit incarné depuis peu, afin de secourir les hommes religieux et de détruire les pervers, faisoit des prodiges dans le pays de Ma-t'hourâ (36) : mais ce second déluge fut purement local, et sans

autre but que de châtier les habitans de Vradja. Ce peuple, à ce qu'il semble, avoit offensé Indrâ, le dieu du firmament (37), par son culte enthousiaste de l'enfant merveilleux, qui enlevoit le mont Gôverdhana comme si c'eût été une fleur, et convainquit Indrâ de sa suprématie, en abritant de l'orage tous les bergers et toutes les bergères. Un examen attentif des dix *âvatârs* ou descentes (38) de la Divinité dans son caractère de conservatrice, prouvera que l'âge *satya* (39), ou, si nous pouvons hasarder de l'appeler ainsi, l'*âge Saturnien*, fut réellement celui du déluge général, puisque, sur les quatre qu'on dit avoir eu lieu dans l'*youg satya*, les trois premiers se rapportent évidemment à quelque terrible convulsion du globe, occasionnée par la mer, et le quatrième montre le châtiment miraculeux de l'orgueil et de l'impiété. En premier lieu, comme nous l'avons fait voir, il y eut, dans l'opinion des Hindous, une intervention de la Providence pour sauver un personnage pieux et sa famille (car tous les Pandits s'accordent à penser que sa femme, quoiqu'il n'en soit pas fait mention, doit être comprise dans sa délivrance) d'une inondation qui détruisit tous les pervers. Secondement, la divinité descend sous la forme d'un verrat (40), symbole de la force, pour tirer et soutenir sur ses défenses toute la terre affaissée sous l'océan. Troisièmement, le même pouvoir est représenté sous la forme d'une tortue qui soutient le globe, bouleversé par les violens assauts des démons, tandis que les dieux battoient la mer avec la montagne Mandar (41), et la forçoient de dégorger les choses sacrées et les animaux, ainsi que l'eau de vie (42), qu'elle avoit avalés. Ces trois histoires, je pense, ont trait au même événement, déguisé sous une triple allégorie, morale, métaphysique et astronomique; et toutes trois paroissent liées avec les sculptures hiéroglyphiques de l'ancienne Égypte. Le quatrième âvatâr fut un lion sortant d'une colonne de marbre entr'ouverte pour dévorer un monarque blasphémateur, qui, sans cela, auroit tué le prince religieux à qui il avoit donné le jour; et des six autres, aucun n'a rapport à un déluge. Les trois qui sont assignés au *trétâ-youg*, époque de l'origine de la tyrannie

et de l'irréligion, eurent pour objet la chute des tyrans, ou de leurs emblèmes naturels, des géans à mille bras, formés pour la plus vaste oppression ; et dans le *douâpar-youg* (43), l'incarnation de Crichna (44) eut en partie le même but, en partie celui de purger le monde des hommes injustes et impies, qui s'étoient multipliés dans cet âge, et commençoient à fourmiller aux approches du *kali-youg*, ou de l'âge de la dispute et de la bassesse. Quant à Bouddha, il semble avoir été le réformateur des dogmes contenus dans les Vêdas ; et quoique sa bonté le portât à censurer ces anciens livres, parce qu'ils ordonnoient des sacrifices d'animaux, les Brahmanes même de *Câsi* (45) le regardent comme le neuvième *âvatâr* (46), et le poëte Djayadêva célèbre ses louanges. Son caractère est, à plusieurs égards, fort extraordinaire : mais comme ce sujet appartient à l'histoire plutôt qu'à la mythologie, je le réserve pour une autre dissertation. Le dixième âvatâr passe pour être encore à venir ; et l'on s'attend à le voir paroître, monté (comme le vainqueur couronné de l'Apocalypse) sur un cheval blanc, armé d'un cimeterre resplendissant à l'égal d'une comète (47), pour faucher tous les pécheurs incorrigibles et impénitens qui seront alors sur la terre.

Ces quatre yougs (48) ont une affinité si remarquable avec les âges des Grecs et des Romains, qu'on peut naturellement assigner la même origine aux deux systèmes. Dans l'un et dans l'autre, le premier âge est dépeint comme abondant en or, quoique *satya* signifie *bonne foi* et *probité*, deux vertus qui durent exister, ou jamais, dans les temps qui suivirent immédiatement un exercice de la puissance divine aussi terrible que la destruction du genre humain par un déluge universel : le second est caractérisé par l'argent, et le troisième par le cuivre, quoique leurs noms usuels fassent allusion aux proportions imaginées dans chacun entre le vice et la vertu. L'âge actuel, ou âge de terre, semble distingué plus convenablement que par le fer, comme il l'étoit dans l'Europe ancienne, puisque ce métal n'est ni plus vil ni moins utile que le cuivre, bien qu'il soit plus commun de nos jours, et par conséquent moins précieux ; tandis

tandis que la terre présente l'idée de l'extrême dégradation. Nous pouvons remarquer ici que la véritable histoire du monde paroît susceptible d'être divisée en quatre âges ou périodes, que l'on peut nommer, 1.° l'*âge diluvien*, ou l'âge très-pur; savoir, les temps antérieurs au déluge, et ceux qui lui succédèrent, jusqu'à la folle introduction de l'idolâtrie à Babel; 2.° l'*âge patriarcal*, ou pur, dans lequel il y eut sans doute de puissans chasseurs d'hommes et d'animaux, depuis l'origine des patriarches dans la famille de Sem, jusqu'à l'établissement simultanée de plusieurs grands empires par les descendans de son frère Cham; 3.° l'*âge Mosaïque*, ou moins pur, depuis la mission de Moïse, et pendant que ses préceptes furent observés et exempts d'altération; 4.° enfin l'*âge prophétique*, ou impur, qui a commencé aux sévères avertissemens donnés par les prophètes aux rois apostats et aux nations dégénérées : cet âge subsiste encore, et subsistera jusqu'à l'entier accomplissement de toutes les prophéties authentiques. Il faut nécessairement que la durée des âges historiques soit très-inégale et très-disproportionnée; tandis que celle des yougs indiens est ménagée avec tant d'art et de régularité, qu'on ne sauroit l'admettre comme naturelle ou probable. Les hommes n'empirent pas dans une progression géométrique, ou à la fin de certaines périodes régulières : cependant les yougs sont si bien proportionnés, que la longueur même de la vie humaine diminue, à mesure qu'ils avancent, de cent mille ans dans une raison sous-décuple ; et de même que le nombre des principaux âvatârs de chacun d'eux décroît arithmétiquement de 4, le nombre de leurs années respectives décroît géométriquement, et forme en total la somme extravagante de 4,320,000 ans, qui, multipliée par 71, est la période durant laquelle on croit que chaque Menou régit le monde. Il est permis d'imaginer qu'une période semblable auroit contenté Archytas, *qui mesura la terre et la mer, et compta leurs grains de sable*, ou Archimède, qui inventa des chiffres capables d'en exprimer le nombre : mais la vaste intelligence d'un chronologiste indien ne connoît point de limites, et les règnes de cinquante Menous ne sont qu'un jour de Brâhmah;

cinquante de ces jours se sont écoulés, suivant les Hindous, depuis la création. J'admets volontiers et je penche même à croire que tout cet enfantillage, tel qu'il paroît être à la première vue, n'est qu'une énigme astronomique, relative à la révolution apparente des étoiles fixes, dont les Brahmanes faisoient un mystère : mais un arrangement aussi technique exclut toute idée d'histoire sérieuse. Je sens combien ces remarques blesseront les ardens défenseurs de l'antiquité indienne; mais nous ne devons pas sacrifier la vérité à la crainte pusillanime d'offenser. Je ne croirai jamais que les Vêdas aient été composés avant le déluge (49); et nous ne sommes pas fondés à conclure de l'histoire précédente, que les savans Hindous le croient; car le sommeil allégorique de Brâhmah, et le vol des livres sacrés, signifient seulement, dans un langage plus simple, que la race humaine étoit plongée dans la corruption : mais je prends sur moi d'assurer que les Vêdas sont très-anciens, et remontent beaucoup plus haut que toute autre production sanskrite, tant pour les avoir examinés par moi-même, que pour en avoir comparé le style avec celui des Pourânas (50) et du *Dherma śâstra* (51). Une comparaison semblable m'autorise à prononcer que l'excellent code attribué à Saouâyambhouva Menou, quoiqu'on ne le prétende pas écrit par lui, est plus ancien que le Bhagavat : mais les Brahmanes auroient de la peine à me persuader qu'il fut composé dans le premier âge du monde; et la date qu'on y a fixée, ne se trouve ni aux deux copies que je possède, ni à aucune de celles qui ont été collationnées pour moi. Dans le fait, la date supposée est comprise dans un vers qui contredit directement l'ouvrage même : car ce n'est pas Menou qui rédigea le code, par le commandement de son père Brâhmah, mais un saint personnage ou demi-dieu, nommé *Bhrigou*, qui révéla aux hommes ce que Menou avoit enseigné, à sa prière et à celle des autres saints ou patriarches. Pour terminer cette digression, la mesure des vers du *Mânava śâstra* (52) est si uniforme et si mélodieuse, et le style si parfaitement sanskrit ou châtié, que ce livre est nécessairement plus moderne que les écritures de Moïse, où la simplicité,

ou plutôt la nudité du dialecte, du mètre et du style hébraïques, démontre à tout homme exempt de prévention, qu'elles sont d'une date beaucoup plus ancienne (53).

Je laisse aux étymologistes, qui décident de tout, le soin de décider si le mot *Menou*, ou, au nominatif, *Menous*, a quelque affinité avec *Minos* le législateur et le prétendu fils de Jupiter. Les Crétois, selon Diodore de Sicile, feignoient que leur île avoit donné le jour à la plupart des grands hommes qui avoient été déifiés en reconnoissance des services qu'ils avoient rendus au genre humain : ainsi l'on peut douter que Minos fût né dans la Crète. Le législateur indien fut le premier et non le septième Menou, ou Satyavrata, que je suppose être le Saturne de l'Italie. En effet, le caractère de Saturne fut en partie celui de ce grand législateur,

> *Qui genus indocile ac dispersum montibus altis*
> *Composuit*, legesque dedit ;

et nous pouvons supposer que les quatorze Menous se réduisent peut-être à un seul, nommé par les Arabes, et probablement par les Hébreux, *Noùhh*, dénomination que nous avons défigurée en la prononçant mal. On peut déduire une connexion prochaine entre le septième Menou et le Grec Minos (54), du caractère singulier d'Yama, demi-dieu hindou, qui étoit pareillement fils du Soleil, et nommé pour cette raison *Vaivasaouata*. Il partageoit aussi ce titre avec son frère Srâddhadêva. Un autre de ses titres étoit *Dhermarâdja* (55), ou roi de justice; et un troisième, *Pitripéti* (56), ou seigneur des patriarches : mais il est principalement désigné comme juge des ames séparées des corps. En effet, les Hindous croient que l'ame, en quittant le corps, se rend aussitôt à *Yamapoùr*, ou la ville d'Yama (57); qu'Yama la juge dans cette ville avec équité, et que de là elle monte au *Souerga*, c'est-à-dire, le premier ciel, ou qu'elle est jetée dans le *Narac*, la région des serpens, ou bien qu'elle prend sur la terre la forme de quelque animal, à moins que, par la nature de ses offenses, elle ne doive être condamnée à une prison végétale, ou même minérale.

YAMA, dieu des morts, le même que Minos.

Un autre de ses noms est très-remarquable; c'est celui de *Câla* ou Temps, dont l'idée se confond avec le caractère de Saturne et de Noé : car le mot *Cronos* a une affinité visible avec celui de *Chronos;* et un savant disciple de Zérâtocht (58) m'assure que, dans les livres sacrés des Bouddhistes, il est fait mention d'une inondation universelle, appelée *le déluge du Temps.*

Cérès, la même que Lakchmî, nommée aussi *Srî.*

Comme il a été observé en passant que Cérès étoit la fille poétique de Saturne, je ne puis terminer cet article sans ajouter que les Hindous ont aussi leur déesse de l'abondance, qu'ils appellent ordinairement *Lakchmî,* et qu'ils regardent comme la fille, non de Menou, mais de Bhrigou, qui promulgua le premier recueil de lois sacrées. Elle porte aussi les noms de *Pedmâ* et de *Camalâ,* noms tirés du saint lotus ou *nymphæa;* mais son nom le plus remarquable est *Srî,* ou, au nominatif, *Srîs,* qui a de la ressemblance avec son nom latin, et signifie *fortune* ou *prospérité.* On peut objecter que, s'il est permis d'appeler figurément Lakchmî *la Cérès de l'Hindoustân,* il étoit naturel à deux ou plusieurs nations idolâtres qui vivoient de l'agriculture, d'imaginer une divinité qui présidoit à leurs travaux, sans qu'elles eussent ensemble la moindre relation : mais on ne voit pas de raison qui ait pu engager deux nations à faire cette divinité du genre féminin. Il étoit au moins plus vraisemblable que l'une d'elles supposât que la terre étoit une déesse, et que le dieu de l'abondance la rendoit féconde. De plus, on voit, dans de très-anciens temples situés près de Gayâ (59), des images de Lakchmî avec des mamelles remplies de lait, et une corde nouée sous son bras, semblable à une corne d'abondance, qui ressemblent beaucoup aux anciennes figures de Cérès honorées dans la Grèce et à Rome (60).

Après avoir ainsi analysé la fable de Saturne, passons à ses descendans; et, pour suivre le conseil du poëte, commençons par Jupiter. Les petits garçons apprennent à connoître dans Ovide sa suprématie, ses foudres et son libertinage; tandis que l'on ne considère pas généralement, dans les systèmes de la mythologie européenne, ses grandes fonctions de créateur, de conservateur et de destructeur.

Les Romains, comme nous l'avons déjà observé, avoient plusieurs Jupiters, dont l'un n'étoit autre chose que le firmament personnifié, ainsi qu'Ennius le dit clairement :

*Aspice hoc sublime candens, quem invocant omnes* Jovem (61).

Ce Jupiter, ou Diespiter, est le dieu indien des cieux visibles, appelé *Indrâ* [ le roi ], et *Divespetir* [ le seigneur du ciel ], qui a aussi les attributs du génie des Romains, ou de chef des bons esprits; mais plusieurs de ses épithètes en sanskrit sont les mêmes que celles du Jupiter d'Ennius. Son épouse est nommée *Satchî;* sa ville céleste, *Amarâvatì;* son palais, *Vaidjayanta;* son jardin, *Nandana;* son principal éléphant, *Airâvat;* son cocher, *Mâtali;* et son arme, *vadjra*, ou le foudre. Il gouverne les vents et les pluies; et quoique l'orient soit particulièrement sous sa direction, son Olympe est *Mérou*, ou le pôle septentrional, représenté allégoriquement comme une montagne d'or et de pierres précieuses. Malgré toute sa puissance, il est regardé comme une divinité du second ordre, et très-inférieure aux trois personnes de la Trinité indienne, *Brâhmah*, *Vichnou*, et *Mahâdéva* ou *Sîva*, qui sont trois formes d'une seule et même divinité. Ainsi la principale divinité des Grecs et des Latins, qu'ils appeloient *Zeus* et *Jupiter*, mots dont le génitif est irrégulier, et fait *Dios* et *Jovis*, n'étoit pas seulement *Fulminator* [le Tonnant]; mais, comme le dieu destructeur de l'Inde, il s'appeloit *Magnus Divus*, *Ultor*, *Genitor;* comme le dieu conservateur, *Conservator*, *Soter*, *Opitulus*, *Altor*, *Ruminus;* et comme le dieu créateur, *celui qui donne la vie*. Je fais mention de ce dernier attribut sur la foi de Cornutus, auteur consommé dans la science mythologique. Platon lui-même conseille de chercher les racines des mots grecs sur un sol barbare, c'est-à-dire, étranger; mais moi, qui regarde les conjectures fondées sur l'étymologie comme une foible base pour les recherches historiques, j'ose à peine indiquer que *Zev*, *Sîv* et *Jov* sont la même syllabe, différemment prononcée. Il faut cependant convenir que les Grecs n'ayant point de *sigma* palatal semblable à celui des Indiens, ont pu l'exprimer

JUPITER, le même qu'Indrâ, &c.

par leur *zêta*, et que les lettres initiales de *zugon* et de *jugum* sont aisément substituées l'une à l'autre, ainsi que cet exemple le prouve (62).

Descendons maintenant de ces observations générales et préliminaires à quelques remarques particulières sur la ressemblance qui existe entre *Zeus* ou *Jupiter* et la triple divinité *Vichnou*, *Sîva* et *Brâhmah :* car tel est l'ordre dans lequel ils sont énoncés par les lettres A, U et M, qui s'amalgament ensemble, et forment le mot mystique ÔM (63); mot que le pieux Hindou, qui le médite en silence, ne laisse jamais échapper de ses lèvres. Je m'en repose sur d'autres pour déterminer si le ON des Égyptiens, qui, dans l'opinion générale, signifie *le Soleil*, est le monosyllabe sanskrit (64). Il faut toujours se souvenir que, d'après les instructions contenues dans leurs livres sacrés, les savans Indiens ne reconnoissent véritablement qu'un Être suprême, qu'ils appellent *Brâhmah* (65), ou le Grand, au genre neutre. Ils croient son essence infiniment au-dessus de toute intelligence, excepté de la sienne; et ils supposent qu'il manifeste sa puissance par l'opération de son esprit divin, qu'ils nomment *Vichnou* [le Pénétrant], et *Nârâyan* [Marchant sur les eaux], l'un et l'autre au masculin, d'où il prend souvent le nom de *premier mâle :* ils croient enfin que ce dieu conserve et soutient l'ordre entier de la nature. Mais les Vêdântis (66), hors d'état de se faire une idée distincte de la matière brute, indépendante de l'esprit, ou de concevoir que l'ouvrage de la suprême bonté ait été laissé un seul moment à lui-même, imaginent que la Divinité s'occupe continuellement de son ouvrage, et soutient sans cesse une série de perceptions que, dans un sens, ils nomment illusoires, quoiqu'ils soient forcés d'avouer la réalité de toutes les formes créées, en tant qu'elles peuvent affecter le bonheur des créatures. Lorsqu'ils envisagent la puissance divine s'exerçant à créer ou à donner l'existence à ce qui n'existoit pas auparavant, ils appellent Dieu *Brâhmah*, aussi au masculin; et lorsqu'ils le considèrent en qualité de destructeur, ou plutôt de *changeur* de formes, ils lui donnent mille noms, dont les plus communs sont ceux de *Sîva* (67), *Îsa* ou


BRAHMÂ
धाता हं विश्वतोमुखः


VICHNOU
आदित्यानामहंविष्णुः

*Îsouara* (68), *Roudra*, *Hara*, *Sambhou*, et *Mahâdêva* ou *Mahêsa*. Les premières opérations de ces trois pouvoirs sont diversement décrites, dans les différens Pourânas, par une multitude d'allégories; et nous y trouvons l'origine de la philosophie ionienne sur l'eau primitive, du dogme de l'œuf symbole du monde, et de la vénération qu'on avoit pour le *nymphæa* ou lotus (69), qui étoit anciennement révéré en Égypte, comme il l'est aujourd'hui dans l'Hindoustân, le Tibet et le Népâl (70). On dit que les Tibétains en décorent leurs temples et leurs autels; et un habitant du Népâl se prosterna plusieurs fois devant un lotus, dans mon cabinet, où cette belle plante et ses superbes fleurs étoient offertes à l'examen des curieux. M. Holwell, dans l'explication de sa première planche, suppose que Brâhmah flotte au milieu de l'abîme sur une feuille de bétel (71); mais il est évident que c'est une feuille de lotus ou de figuier-d'Inde, mal dessinée. L'espèce de poivre connue au Bengale sous le nom de *tâmbôula*, et à la côte de Malabar sous celui de *bétel*, n'est point, ainsi qu'il l'assure, regardée comme sacrée par les Hindous, ou nécessairement cultivée sous l'inspection de quelques Brahmanes. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est qu'à raison de la délicatesse de sa tige, on en abrite avec soin les plantations, et qu'elle doit être cultivée par une tribu particulière de Sôudras, qui prennent de là le nom de *Tâmbôuli*.

L'opinion de tous les philosophes indiens est que l'eau fut l'élément primitif et le premier ouvrage de la puissance créatrice : mais comme ils rendent un compte si particulier du déluge universel et de la création, il est impossible d'admettre que la totalité de leur système ait pris sa source dans des traditions relatives au seul déluge; et il doit paroître indubitable que leur doctrine est en partie empruntée du début du *Bérêchyt* [de la Genèse], où se trouve ce passage, qui, depuis le premier mot jusqu'au dernier, est le plus sublime qui ait jamais coulé ou coulera jamais d'une plume humaine : « Au commencement Dieu créa les cieux et la terre. — Et la terre étoit stérile » et sans habitans; et les ténèbres (couvroient) la face de l'abîme; » et l'esprit de Dieu s'agitoit sur la surface des eaux; et Dieu dit, Que

» la lumière soit; et la lumière fut. » Menou, fils de Brâhmah, diminue beaucoup la sublimité de ce passage en le paraphrasant ainsi, au commencement de son discours aux sages qui le consultoient sur la formation de l'univers (72) : « Cet *univers*, leur dit-il, » n'existoit que dans l'obscurité; on n'y distinguoit rien; il sembloit » plongé dans un profond sommeil, jusqu'au moment où le Dieu » invisible, existant par lui-même, le rendant manifeste avec cinq » élémens et d'autres formes glorieuses, chassa parfaitement les té- » nèbres. Desirant produire diverses créatures par une émanation de » sa gloire, il créa d'abord les eaux, et leur imprima la faculté de » se mouvoir. Cette faculté produisit un œuf d'or, resplendissant » à l'égal de mille soleils, où naquit Brâhmah, existant par lui-même, » père auguste de tous les êtres raisonnables. Les eaux sont appe- » lées *nârà*, parce qu'elles sont la postérité de *Néra* ou *Îsouara;* et » *Nârâyana* en prit son nom, parce que son premier *âyana*, ou » mouvement, fut sur les eaux.

» Celui qui est, la cause invisible, éternelle, existante par elle- » même, mais inaperçue, (passant du genre neutre) au genre mascu- » lin, est célébré parmi toutes les créatures sous le nom de *Brâhmah.* » Ce dieu ayant demeuré dans l'œuf pendant les révolutions des » années, méditant sur lui-même, le divisa en deux parties égales, » et de ces moitiés forma les cieux et la terre, plaçant dans le » milieu l'éther subtil, les huit points du monde, et le réceptacle » permanent des eaux. »

Je ne puis m'empêcher de joindre à cette description curieuse, qui ouvre le *Mânava sâstra*, les quatre strophes qui servent de texte au Bhagavat, et que l'on croit avoir été adressées à Brâhmah par l'Être suprême. La traduction suivante est scrupuleusement littérale[a] :

« J'étois, oui, j'étois dès le commencement, et nulle autre chose, » celui qui existe, inaperçu, suprême; en outre, JE SUIS CELUI » QUI EST; et celui qui doit rester, je le suis encore.

» Excepté la première cause, sachez que tout ce qui peut paroître

[a] *Voyez* le texte original, sur la *pl. IV.*

» et

» et ne pas paroître dans l'esprit, est *mâyâ* [ou illusion] de l'esprit,
» comme la lumière, comme les ténèbres.

» De même que les grands élémens sont dans les différens corps,
» y entrant, toutefois n'y entrant pas (c'est-à-dire, les pénétrant sans
» les détruire), de même je suis dans eux et ne suis pas dans eux.

» Voilà jusqu'où peuvent aller les recherches de celui qui s'efforce
» de connoître le principe de l'intelligence, dans l'union et la sépa-
» ration, qui doivent toujours être par-tout. »

Malgré la bizarrerie et l'obscurité inévitable de ces strophes dans une traduction littérale, plusieurs personnes penseront sans doute que la poésie ou la mythologie de la Grèce et de l'Italie n'offrent pas de conceptions plus augustes et plus magnifiques : cependant elles n'égalent pas la concision et la simplicité du style de Moïse.

A l'égard de la création du monde, dans l'opinion des Romains, Ovide, de qui il étoit naturel d'attendre qu'il la décriroit avec autant de savoir que d'élégance, nous laisse absolument dans les ténèbres sur la question de savoir lequel des dieux y joua le principal rôle. D'autres mythologues sont plus détaillés; et, sur la foi de Cornutus, nous pouvons croire que les anciens païens de l'Europe regardoient Jupiter (non le fils de Saturne, mais de l'Éther, c'est-à-dire, d'un père inconnu) comme le grand auteur de la vie, et le père des dieux et des hommes. On peut ajouter à ce témoignage la doctrine Orphique, conservée par Proclus, qui enseigne que l'abîme et l'empyrée, la terre et la mer, les dieux et les déesses, furent produits par *Zeus* ou *Jupiter* (73). Sous ce point de vue, il répond à Brâhmah, et peut-être à ce dieu des Babyloniens (si nous pouvons compter sur les notices qui nous sont parvenues concernant leur ancienne religion), qui, à l'instar de Brâhmah, soumit l'univers aux lois de l'ordre, et, comme lui, *perdit sa tête,* dont le sang forma sur-le-champ de nouveaux animaux. Je fais allusion au récit populaire, et inintelligible pour moi, suivant lequel Brâhmah eut cinq têtes, jusqu'à ce que l'une d'elles eût été coupée par Nârâyan (74).

Les épithètes qu'on donnoit anciennement à Jupiter, et ce que dit

Cicéron, que son nom ordinaire étoit une contraction de *Juvans pater* (75), font voir que, sous un autre rapport, il étoit le protecteur et le conservateur universel. L'étymologie de Cicéron montre l'idée qu'on avoit du caractère de ce dieu, quoiqu'il y ait lieu de douter de l'exactitude de cette étymologie. Nous savons que Callimaque l'implore comme *le dispensateur de tout bien et de la sécurité contre l'affliction;* et puisque *ni la richesse sans vertu, ni la vertu sans richesse, ne donnent un bonheur complet*, en poëte sensé il demande l'une et l'autre. Une prière indienne qui auroit la richesse pour objet, seroit adressée à Lakchmî, épouse de Vichnou, parce que l'on croit que les déesses hindoues sont les *facultés* de leurs époux (76).

COUVÊRA, le Plutus des Hindous.

Quant à Couvêra (77), le Plutus indien, qui parmi ses noms a celui de *Paulastya*, il est, à la vérité, honoré comme un dieu libéral, qui réside dans le palais d'Alacâ, ou qui est porté dans le ciel sur un char éclatant nommé *Pouchpaca;* mais il est évidemment subordonné, comme les sept autres génies, aux trois dieux principaux, ou plutôt au Dieu suprême, considéré dans ses trois attributs. A l'égard de l'ame du monde, ou de l'intelligence qui pénètre tout, si élégamment décrite par Virgile, plusieurs poëtes latins, et entre autres, Lucain, avec beaucoup de sublimité, dans le fameux discours de Caton concernant l'oracle de Hammon, représentent ainsi Jupiter : « Jupiter » est tout ce que nous voyons; il est par-tout où nous dirigeons » nos pas. » Telle est précisément l'idée que les Indiens se font de Vichnou, suivant les quatre strophes ci-dessus. Ce n'est pas que les Brahmanes supposent que leur divinité mâle soit la divine essence du grand Dieu, qu'ils déclarent absolument incompréhensible; mais comme le pouvoir de conserver les choses créées par une providence surveillante appartient éminemment à la Divinité, ils croient que ce pouvoir existe d'une manière transcendante dans le membre conservateur de la Trinité, qu'ils supposent exister continuellement par-tout, non substantiellement, mais en esprit et en énergie. Ici néanmoins je parle des *Vaichnavas;* car les *Saivas* (78) assignent une sorte de prééminence à Sîva, dont je vais, en peu de mots, examiner les attributs.


CUVERA

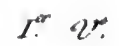
Ce fut comme vengeur et destructeur que Jupiter combattit et renversa les Titans et les Géans, conduits par Typhon, Briarée, Titye et le reste de leurs frères, contre le dieu de l'Olympe, à qui, durant la bataille, un aigle apporta les éclairs et les foudres. Ainsi, dans un combat semblable entre Siva et les *Daityas*, ou enfans de Diti, qui se révoltoient souvent contre le ciel, on croit que Brâhmah donna des flèches enflammées au dieu de la destruction. L'un des nombreux poëmes intitulés *Râmâyan* (79), dont le dernier livre a été traduit en italien, renferme un dialogue extraordinaire entre le corbeau *Bhoûchanda* et un aigle raisonnable nommé *Garoûda*, qui est souvent représenté avec la figure d'un beau jeune homme et le corps d'un oiseau chimérique : l'un des dix-huit Pourânas porte son nom, et renferme toute son histoire. M. Sonnerat nous apprend que Vichnou est quelquefois représenté monté sur le garoûda, qu'il suppose être l'aigle de Pondichéri, de Brisson (80), d'autant plus que les Brahmanes de la côte ont une profonde vénération pour cette classe d'oiseaux, et en nourrissent des multitudes à des heures marquées. J'imagine plutôt que le garoûda est un oiseau fabuleux; mais je pense avec lui que le dieu hindou qui le monte, ressemble au Jupiter de l'antiquité. Dans les anciens temples de Gayâ (81), Vichnou est monté sur cet oiseau poétique, ou accompagné par lui et par un petit page : mais de peur qu'un étymologiste ne trouve *Ganymède* dans *Garoûda*, j'observerai que le mot sanskrit se prononce *Garoûra*. J'admets cependant qu'il paroît y avoir quelque ressemblance entre l'histoire de l'oiseau et du page célestes, telle que la racontent les Grecs et les Indiens. De même que le Jupiter olympien avoit fixé sa cour et tenoit conseil sur une montagne élevée et brillante, ainsi le séjour de Mahâdêva, que les Saivas (82) regardent comme le chef des dieux, étoit le mont Caïlâsa, des rochers duquel chaque éclat étoit une pierre précieuse d'une valeur inestimable. Ses résidences terrestres sont les montagnes neigeuses d'Himâlaya (83), ou la branche de cette chaîne qui est à l'est du Brahmâpoutra (84), et qui s'appelle *Tchandrasic'hara*, ou la montagne de la Lune. Lorsqu'après toutes

ces circonstances nous apprenons que Sîva passe pour avoir trois yeux, d'où il est aussi nommé *Trilôtchan*, et lorsque nous savons de Pausanias, non-seulement que *Triophthalmos* étoit une épithète de *Zeus*, mais encore qu'on avoit trouvé une de ses statues, dès l'époque de la prise de Troie, avec un troisième œil au front, comme nous le voyons représenté par les Hindous, nous sommes forcés d'en conclure que l'identité de ces dieux est à-peu-près démontrée.

Sous le rapport de destructeur, le dieu indien répond également au Jupiter stygien, ou Pluton; d'autant mieux que *Cali*, ou le Temps, au féminin, est un des noms de son épouse, en qui l'on reconnoîtra bientôt Proserpine. Dans le fait, si l'on peut s'en rapporter à une traduction persane du Bhagavat (car l'original n'est pas encore en ma possession), le souverain de *Pâtâla*, ou des régions infernales, est le roi des serpens, nommé *Sêchanâga;* car il y est dit que Crichna (85) descendit, avec son favori Ardjoun (86), dans le séjour de cette divinité formidable, et en obtint sur-le-champ la faveur qu'il sollicitoit; savoir, que les ames des six fils de Brâhmah, qui avoient péri dans une bataille, pussent rentrer dans leurs corps respectifs. Voici la description de Sêchanâga : « Il avoit un air majes- » tueux avec mille têtes, et sur chacune d'elles une couronne garnie » de pierreries éclatantes, dont une étoit plus grosse et plus bril- » lante que les autres. Ses yeux étinceloient comme des torches en- » flammées; mais son cou, ses langues et son corps étoient noirs; » les franges de son vêtement étoient jaunes; et un joyau radieux » pendoit à chacune de ses oreilles. Il avoit les bras étendus et ornés » de riches bracelets. Ses mains portoient la sainte coquille, la flèche » radiée, la masse d'armes et le lotus. » C'est ainsi qu'on peignoit souvent Pluton avec un diadème et un sceptre; mais lui et son attirail étoient du noir le plus sombre.

MAHÂDÊVA, troisième personne de la Trinité indienne, le même que Sîva.

Mahâdêva est encore distingué par un autre attribut dans les dessins et dans les temples du Bengale. Selon les Vêdântis de l'Inde, les Ssoûfys (87) de la Perse, et plusieurs philosophes de l'école européenne, détruire n'est qu'engendrer et reproduire sous une autre




N° 15.

ISOUARA

रुद्राणां शंकरश्चास्मि



forme. De là vient qu'en ce pays on croit que le dieu de la destruction préside à la génération, en signe de quoi il est monté sur un taureau blanc. Peut-on douter que les amours et les actions de *Jupiter Genitor* (sans oublier le taureau blanc d'Europe), et son titre extraordinaire de *Lapis*, dont on ne donne pas une raison satisfaisante, n'aient des rapports avec la philosophie et la mythologie indiennes? Quant au dieu de Lampsaque, ce n'étoit originairement qu'un épouvantail, et il ne doit avoir place dans aucun système mythologique. A l'égard de Bacchus, dieu des vendanges, dont les actes, comme l'observe Bacon, offrent une ressemblance étonnante avec ceux de Jupiter, ses images *ithyphalliques*, ses dimensions et ses cérémonies faisoient probablement allusion à l'affinité supposée de l'amour et du vin; à moins de croire qu'elles appartinrent dans l'origine à Sîva, qui, parmi ses noms, a celui de *Wâguîs* ou *Bâguîs* (88), et qu'elles furent dans la suite appliquées mal-à-propos. Quoique, dans un Essai sur les dieux de l'Inde, contrée où il est positivement défendu aux Brahmanes de goûter des liqueurs fermentées, nous ayons peu à nous occuper de Bacchus en sa qualité de dieu du vin, lequel n'étoit, suivant toute apparence, que le président imaginaire des vendanges en Italie, dans la Grèce et dans l'Asie mineure, nous ne devons pas passer sous silence Sourâdêvî (89), déesse du vin, qui, au rapport des Hindous, naquit de l'océan, lorsqu'il fut battu avec le mont Mandar (90): or cette fable semble indiquer que les Indiens venoient d'un pays où l'on faisoit anciennement du vin, et où cette liqueur étoit considérée comme un bienfait des dieux, quoique les dangereux effets de l'intempérance eussent engagé leurs premiers législateurs à prohiber l'usage de toutes les boissons spiritueuses; et il seroit bien à souhaiter qu'une loi aussi sage n'eût jamais été enfreinte.

SOURÂDÊVÎ, déesse du vin.

Nous pouvons ici faire mention du Jupiter marin, ou Neptune, des Romains, comme ressemblant à Mahâdêva (91) dans son caractère générateur; sur-tout parce que ce dieu est l'époux de Bhavânî, dont le rapport avec les eaux est clairement prouvé par la cérémonie où on leur restitue l'image de cette déesse à la fin de sa grande fête appelée

NEPTUNE ressemble à Mahâdêva.

BHAVÂNÎ, ses conformités avec la Vénus marine.

*Dourgâtsava* (92). On sait aussi qu'elle a des attributs exactement semblables à ceux de Vénus marine, produite par l'écume de la mer: sa naissance, et sa sortie brillante de la conque qui lui avoit servi de berceau, ont fourni une infinité de sujets charmans aux artistes anciens et modernes; et il est bien remarquable que la Rembhâ, de la suite d'Indrâ, qui semble répondre à la Vénus populaire, ou déesse de la beauté, fut produite, selon les mythologues indiens, de l'écume de l'océan agité. L'identité du *triśoula* (93) et du *trident*, l'arme de Siva et de Neptune, semble établir cette analogie; et la vénération qu'on a dans toute l'étendue de l'Inde pour le grand buccin, sur-tout lorsqu'on le trouve avec la ligne spirale et la bouche tournée de gauche à droite, nous rappelle sur-le-champ la musique de Triton. Le génie de l'eau est Varouna; mais, comme les autres génies, il est très-inférieur à Mahêśa, et même à Indrâ, qui est le prince des génies bienfaisans (94).

Cette manière d'envisager les dieux comme des substances individuelles, mais comme personnes distinctes, avec des caractères distincts, est commune au système européen et au système indien, aussi-bien que l'usage de donner le plus de noms aux plus élevés en dignité. De là vint, pour ne pas répéter ce qui a été dit de Jupiter, le triple caractère de Diane, et l'objet de sa demande dans Callimaque, qui consiste à être polyonyme ou décorée de plusieurs titres. L'épouse de Siva est plus éminemment caractérisée par ces distinctions que celles de Brâhmah ou de Vichnou; elle ressemble à l'Isis myrionyme, à laquelle est consacré un ancien marbre décrit par Gruter : mais ses noms et ses attributs principaux, sont *Pârvatî*, *Dourgâ*, *Bhavânî*.

PÂRVATÎ, Junon olympienne.

* CÂRTIGUÊYA, l'Hercule des anciens, l'Iskander aux deux cornes des Orientaux. اسكندر ذو القرنين

Comme déesse *née sur une montagne*, ou *Pârvatî* (95), elle a plusieurs attributs de Junon olympienne; sa contenance majestueuse, son humeur altière et ses qualités générales sont les mêmes; et nous la trouvons accompagnant de même son époux sur le mont Caïlâsa et aux banquets des dieux. Leur parallèle offre une particularité extrêmement curieuse. Pârvatî a constamment avec elle son fils Cârtiguêya* (96), qui est monté sur un paon; et dans quelques dessins,


VAROUNA


CARTICEYA
सेनानीनामहं स्कंदः



sa robe à elle-même semble jonchée d'yeux; à quoi il faut ajouter que, dans quelques-uns de ses temples, on voit un paon, sans cavalier, à côté de ses images. Cârtiguêya, avec ses six visages et la multitude de ses yeux, a bien quelque ressemblance avec Argus, que Junon employoit comme son principal garde; mais comme c'est une divinité du second ordre, et le chef des armées célestes, il paroît être clairement l'Orus d'Égypte et le Mars d'Italie. Je suis persuadé que son nom de *Skanda*, sous lequel il est célébré dans un des Pourânas, a de l'affinité avec l'ancien *Skander* de Perse, que les poëtes confondent ridiculement avec Alexandre de Macédoine (97).

**DOURGÂ, ou Pallas.**

Les attributs de *Dourgâ*, ou *d'accès difficile* (98), ne sont pas moins frappans dans la fête dont il vient d'être fait mention : cette fête porte son nom; et, sous ce rapport, elle ressemble à Minerve, non pas à la pacifique inventrice des beaux-arts et des arts utiles, mais à Pallas, coiffée d'un casque et armée d'une lance : l'une et l'autre représentent la vertu héroïque, ou la valeur unie à la sagesse; l'une et l'autre tuèrent de leurs propres mains des géans et des démons; l'une et l'autre protégeoient les hommes bons et vertueux, qui leur rendoient un culte légitime. De même, dit-on, que Pallas tire son nom de l'action de jeter une lance et paroît d'ordinaire armée de pied en cap, ainsi *curis*, l'ancien mot latin qui signifioit *lance*, étoit l'un des titres de Junon (99); et si Lilio Gyraldi (100) n'est point dans l'erreur, un autre de ses titres étoit *Hoplosmia* (101), qui, à ce qu'il semble, désignoit en Élide une femme vêtue en *panoplie* (102), ou complétement armée. La Minerve non armée des Romains répond visiblement, comme protectrice du savoir et du génie, à Saresouatî, épouse de Brâhmah, et emblème de sa principale faculté créatrice. Ces deux déesses ont donné leur nom à de célèbres ouvrages de grammaire; mais le *Sâresouata* de Saroûpâtchârya est infiniment plus concis que la *Minerva* de Sanctius, en même temps qu'il est plus utile et plus agréable. La Minerve (103) d'Italie inventa la flûte; et Saresouatî préside à la musique. Ce fut aussi par la même raison que la protectrice d'Athènes eut le surnom de *Musicé*.

**SARESOUATÎ, ou Minerve.**

Plusieurs savans mythologues, ayant à leur tête Lilio Gyraldi, voient dans la pacifique Minerve l'Isis égyptienne. Plutarque cite une inscription singulière du temple de cette dernière à Saïs (104), qui a de la ressemblance avec les quatre strophes rapportées ci-dessus, comme servant de texte au Bhagavat : « Je suis tout ce qui a été, est » et sera, et jamais mortel n'a soulevé mon voile (105). » Quant à moi, je ne doute nullement que l'Îsouara et l'Îsî des Hindous ne soient l'Osiris et l'Isis des Égyptiens; mais il faudroit un Mémoire séparé, à la manière de Plutarque, pour démontrer leur identité. Ils désignent, à ce qu'il me semble, les facultés de la nature considérées comme mâle et femelle; et Isis, à l'instar des autres déesses, représente la faculté active de son époux, dont les huit formes sous lesquelles il devient visible à l'homme furent décrites en ces termes par Câlidâsa (106), il y a près de deux mille ans : « L'*eau* fut le premier ou» vrage du Créateur; et le *feu* reçoit l'oblation de beurre clarifié (107), » comme la loi le prescrit; le *sacrifice* s'accomplit avec solennité; » les *deux luminaires* du ciel distinguent le temps; l'*éther* subtil, » qui est le véhicule du son, pénètre l'univers; la *terre* est naturel» lement la mère de tout accroissement; et l'*air* anime toutes les » choses qui respirent. Puisse Îsa, le pouvoir qui daigne se mani» fester sous ces huit formes, vous accorder ses bénédictions et son » appui (108)! » Les cinq élémens, aussi-bien que le Soleil et la Lune, sont donc considérés comme Îsa, ou celui qui gouverne : or, d'*Îsa* on peut former régulièrement *Îsî*, quoiqu'*Îsânî* soit le nom usité pour sa faculté active, adorée comme la déesse de la nature. Je n'ai pas encore trouvé dans les livres sanskrits le conte bizarre, mais poétique, d'Io; mais je suis persuadé qu'au moyen des Pourânas nous découvrirons, avec le temps, toute la science des Égyptiens, sans déchiffrer leurs hiéroglyphes. Le taureau d'Îsouara paroît être Apis, ou Ap, ainsi qu'il est plus correctement nommé dans la véritable leçon d'un passage de Jérémie; et si la vénération qu'on témoigne dans le Tibet et dans l'Inde pour un quadrupède aussi aimable et aussi utile que la vache, ainsi que la reproduction du Lama

Îsouara et Îsî, les mêmes qu'Osiris et Isis.


INDRA.
देवानामस्मिवासवः


GANGA'
स्रोतसामस्मिजाह्नवी ३१




CAMA.
मदनश्चापिकंदर्पः

Lama lui-même, n'ont pas quelque affinité avec la religion de l'Égypte et l'idolâtrie d'Israël, il faut au moins convenir que les circonstances ont merveilleusement coïncidé.

Bhavânî (109) appelle maintenant notre attention; et, sous ce point de vue, je suppose que la femme de Mahâdêva est aussi-bien la Junon Cinxia ou la Lucine des Romains (qu'ils appeloient aussi *Diana Solvizona*, et les Grecs, *Ilithyia*), que Vénus elle-même : non la Vénus d'Idalie, reine de l'Enjouement et des Ris, qui, avec ses Nymphes et ses trois Grâces, fut la belle production de l'imagination des poëtes, et répond à la Rembhâ de l'Inde, avec son céleste cortége d'*Apsarâs*, ou de filles du paradis; mais Vénus Uranie, dont Lucrèce a fait un tableau si animé, et qu'il invoque si à propos; Vénus qui préside à la génération, et que, pour cette raison, on représente quelquefois avec les deux sexes (union très-commune dans les sculptures indiennes), comme dans sa statue barbue (110) à Rome, dans les images qu'on nommoit peut-être *Hermathena* (111), et dans ces figures où elle avoit la forme d'un cône de marbre; « forme, dit Tacite, dont on » nous laisse ignorer le motif. » Ce motif n'est que trop visible dans les temples et dans les peintures de l'Hindoustân. Il semble n'être jamais venu à l'esprit des législateurs de cette contrée qu'une chose naturelle pût blesser la décence par son obscénité (112). Cette singularité se retrouve dans tous leurs ouvrages et dans tous leurs discours; mais elle ne prouve point la dépravation de leurs mœurs. Platon et Cicéron parlent d'*Eros*, ou du Cupidon céleste, comme fils de Vénus et de Jupiter; ce qui prouve l'affinité du monarque de l'Olympe et de la déesse de la fécondité avec Mahâdêva et Bhavânî. En effet, le dieu Câmâ (113) étoit fils de Mâyâ et de Casyapa, ou Uranus, au moins suivant les mythologues de Kachmyr : mais, à plusieurs égards, il paroît être le jumeau de Cupidon, avec des attributs plus riches et plus animés. Une de ses nombreuses épithètes est *Dîpaca* [ celui qui enflamme ], mot que l'on écrit, par erreur, *Dîpuc;* et je suis maintenant convaincu que l'espèce de ressemblance qui a été observée entre son nom latin et son nom

BHAVÂNÎ, femme de Mahâdêva, la même que Lucine, &c.

VÉNUS, déesse des Amours, la même que Rembhâ.

CÂMÂ, le même que Cupidon.

sanskrit, est purement accidentelle (114). Dans tous les noms, les trois premières lettres sont la racine [a]. Or il n'y a point d'affinité entre elles. Il faut laisser dans l'indécision la question de savoir s'il existoit un rapport mythologique entre l'*amaracus*, dont les feuilles embaumées ceignoient les tempes d'Hymen, et le *toulasî* de l'Inde : ces deux plantes ont beaucoup d'affinité sous le point de vue botanique, si *marjolaine* est la traduction exacte d'*amaracus*.

L'une des cérémonies les plus remarquables qui ont lieu dans la solennité de la déesse indienne, est celle dont j'ai parlé ci-dessus, où l'on jette son image dans le fleuve. Les Pandits, que j'ai interrogés concernant son origine et sa signification, m'ont répondu qu'elle étoit prescrite par le Vêda, sans qu'ils sussent pourquoi : mais j'imagine que cet usage a rapport à la doctrine suivant laquelle l'eau est une forme d'Îsouara, et par conséquent d'Îsânî ; on représente même quelquefois Îsânî comme la patronne de cet élément, à qui l'on restitue sa figure après qu'elle a reçu tous les honneurs qui lui sont dus sur la terre considérée comme une autre forme du dieu de la nature, mais subséquente au fluide primitif dans l'ordre de la création. Le culte des dieux et déesses des fleuves, l'hommage rendu à leurs eaux, et les idées de purification qui y étoient annexées, ne sont point une preuve décisive d'un système primitif parmi les nations idolâtres, puisque les Grecs, les Italiens, les Égyptiens et les Hindous, ont pu, sans avoir de communication les uns avec les autres, adorer les divinités des grands fleuves qui leur procuroient le plaisir, la santé et l'abondance. Le docteur Musgrave a pensé que la force et la rapidité des grands fleuves faisoient supposer qu'ils étoient conduits par des dieux, tandis que les ruisseaux n'étoient protégés que par des déesses. Les faits combattent cette idée, comme presque toutes les conjectures des grammairiens fondées sur les genres des noms. La plupart des

[a] Il seroit aisé de prouver par des exemples, et d'établir par de bonnes raisons, que la racine est le plus souvent la syllabe ou les lettres du milieu des mots. (LABAUME.)


RÂMA




CRICHNA

grands fleuves de l'Inde ont des noms féminins ; et les trois déesses des eaux, pour qui les Hindous ont une vénération particulière, sont Gangâ, qui sortit, comme Pallas, de la tête du Jupiter indien (115), Yamounâ (116), fille du Soleil, et Saresouatî (117). Toutes trois s'assemblent à Prayâga, nommé par cette raison *Trivêni*, ou les trois boucles tressées ; mais, suivant la croyance populaire, Saresouatî s'enfonce sous la terre, et reparoît à un autre Trivêni, situé près d'Hoùgly, où elle rejoint sa bien-aimée Gangâ. Le Brahmâpoùtra est, à la vérité, un fleuve mâle ; et comme son nom signifie *le fils de Brâhmah*, j'en ai pris occasion de feindre dans un de mes hymnes qu'il avoit épousé Gangâ, quoique je n'aie pas rencontré dans les livres sanskrits un seul passage où il fût mentionné comme dieu.

RÂMA, le même que *Dionysos* ou *Bacchus*.

Il faut parler maintenant de deux divinités incarnées du premier rang, Râma et Crichna, et développer clairement leurs divers attributs. Le premier étoit, ce me semble, le *Dionysos* (118) des Grecs, qu'ils appeloient *Bromius*, sans savoir pourquoi, et *Bugenes*, quand ils le représentoient avec des cornes. Ils le nommoient encore *Lyaios* et *Eleutherios* [ le Libérateur], et *Triambos* ou *Dithyrambos* [ le Triomphant]. La plupart de ces titres furent adoptés par les Romains, qui le nommoient *Bruma*, *Tauriformis*, *Liber*, *Triumphus*. Les deux nations avoient des traditions ou des documens suivant lesquels il avoit donné des lois aux hommes et jugé leurs différens, perfectionné la navigation et le commerce, et, ce qui paroîtra encore plus digne de remarque, fait la conquête de l'Inde et de plusieurs autres régions avec une armée de satyres, commandée par un personnage aussi distingué que Pan. Lilio Gyraldi, j'ignore sur quelle autorité, assure que ce dernier résida dans l'Ibérie, « après être retourné, » dit ce savant mythologue, de la guerre de l'Inde, où il avoit » accompagné Bacchus. » Il seroit superflu, dans un simple essai, de prolonger ce parallèle entre ce dieu européen et le souverain d'Ayodhyâ (119), sous la forme duquel les Hindous croient que le pouvoir conservateur apparut à la terre. Suivant eux, ce fut un

conquérant célèbre; il délivra les nations des tyrans, et Sitâ, son épouse, du géant Râvan, roi de Lankâ, et commanda en chef une race nombreuse et intrépide de ces grands singes que nos naturalistes, ou au moins quelques-uns d'entre eux, ont nommés *satyres indiens* (120). Son général, le prince des satyres, s'appeloit *Hanoumat,* ou l'homme aux pommettes élevées; et, avec des ouvriers aussi agiles, il eut bientôt construit sur la mer un pont de rochers, dont une partie subsiste encore, au rapport des Hindous. C'est probablement la suite de rochers à laquelle les Musulmans ou les Portugais ont donné le nom bizarre de *Pont d'Adam;* il devoit s'appeler *Pont de Râma.* Ne se pourroit-il pas que cette armée de satyres eût été seulement une race de montagnards civilisés par Râma, si ce monarque a jamais existé? Quoi qu'il en soit, les Hindous ont aujourd'hui en grande vénération l'immense famille des singes indiens; et ces animaux sont pieusement nourris par les Brahmanes, qui paroissent avoir pour leur subsistance des fondations en règle dans deux ou trois endroits situés sur les bords du Gange. Ils vivent par tribus de trois ou quatre cents, sont d'une extrême douceur (j'en parle comme témoin oculaire), et paroissent avoir une espèce d'ordre et de subordination dans leur petite police forestière. Il ne faut point passer sous silence que le père de Hanoumat étoit le dieu du vent, nommé *Pavan,* l'un des huit génies; et de même que Pan perfectionna la flûte en y ajoutant six tuyaux, « et » joua parfaitement du luth quelques instans après sa naissance, » de même l'un des quatre systèmes de la musique indienne porte le nom de *Hanoumat,* ou *Hanouman* (121) au nominatif, comme celui de son premier inventeur, et jouit maintenant de l'estime générale.

PAVAN, dieu du vent.

La guerre de Lankâ est représentée sous une forme dramatique à la fête de Râma, le neuvième jour de la nouvelle lune de Tchaitra (122); et, au rapport d'Holwell, qui y avoit assisté, le drame se termine par une représentation de l'épreuve du feu, au moyen de laquelle Sitâ, l'épouse du vainqueur, prouva sa fidélité conjugale. « Le dialogue, ajoute-t-il, est pris des dix-huit livres

» sacrés. » Je suppose qu'il entend par-là les Pourânas. Mais les Hindous possèdent un grand nombre de drames réguliers, qui ont au moins deux mille ans d'antiquité (123); et dans le nombre, il y en a de très-beaux tirés de l'histoire de Râma. Le premier poëte des Hindous fut le grand Vâlmik (124); son Râmâyan est un poëme épique sur le même sujet, très-supérieur pour l'unité d'action, la magnificence des images et l'élégance du style, à l'ouvrage savant et châtié de Nonnus, intitulé *les Dionysiaques*, dont je lus la moitié ou vingt-quatre livres avec beaucoup d'empressement, lorsque j'étois fort jeune, et que j'aurois lu jusqu'à la fin, si d'autres occupations ne m'eussent captivé. Je n'aurai jamais le loisir de comparer les Dionysiaques et le Râmâyan : mais je suis sûr qu'une comparaison exacte de ces deux poëmes prouveroit l'identité de *Dionysos* et de *Râma;* et je penche à croire que ce dernier fut le Râma, fils de Koùch, qui peut avoir établi le premier gouvernement régulier dans cette partie de l'Asie. J'avois presque oublié que, suivant les Grecs, *Méros* est une montagne de l'Inde, sur laquelle étoit né leur *Dionysos*, et que *Mérou*, quoique ce mot désigne généralement le pôle septentrional dans la géographie indienne, est aussi une montagne située près de la ville de Naichada ou Nysa (125), que les géographes grecs appellent *Dionysopolis*, et qui est célébrée dans tous les poëmes sanskrits. On suppose néanmoins que le lieu de la naissance de Râma fut Ayodhyâ ou Aoude (126). Si l'on en croit les Brahmanes, cette ancienne ville s'étendoit sur une ligne de dix yôdjans (127), ou d'environ quarante milles; et la ville actuelle de Lakhnaù, qui se prononce *Laknau*, n'étoit que la loge de l'une de ses portes, appelée *Lakchmanadouâra*, ou la porte de Lakchman, frère de Râma. M. Sonnerat (128) suppose que Ayodhyâ étoit Siam : cette hypothèse erronée et sans fondement auroit été de peu de conséquence, s'il n'avoit pas étayé sur elle un raisonnement pour établir l'identité de Râma et de Bouddha, dont l'apparition date nécessairement de plusieurs siècles après la conquête de Lankâ (129).

CRICHNA, l'Apollon indien.

Crichna (130), le second des grands dieux, mena, suivant les

Indiens, la vie la plus extraordinaire et la plus incompréhensible. Il étoit fils de Dêvakî et de Vasoudêva; mais on cacha sa naissance par crainte du tyran Kansa, à qui il avoit été prédit qu'un enfant né à cette époque dans cette famille lui donneroit la mort. Il fut élevé à Mat'hourâ, par un honnête berger, surnommé *Ananda* [Heureux], et par son aimable femme Yasôdâ, qui, comme une autre Palès, étoit sans cesse occupée de ses pâturages et de sa laiterie. Leur famille étoit composée d'une multitude de jeunes *gôpas* ou vachers, et de belles *gôpîs* (131) ou laitières, qui furent les compagnons de son enfance; et dans sa première jeunesse, il choisit pour ses favorites neuf jeunes filles, avec qui il passoit gaiement les heures à danser, chasser, et jouer de la flûte. Je n'ai d'autre autorité pour le nombre remarquable de ses gôpîs, qu'un tableau bizarre, où neuf filles composent un groupe ayant la forme d'un éléphant, sur lequel il est assis et joue de la flûte. Malheureusement le mot *nava* signifie tout ensemble *neuf* (nom de nombre), *nouveau*, et *jeune;* en sorte qu'il peut s'interpréter de deux manières dans la stance suivante :

*Tarañidjâpoulinè nava ballavî*
*Perisadâ saha, guélicoutoûhalât*
*Droutavilam witatchârouvihârinam*
*Herimaham hrïdayêna sadâ vahê.*

« Je porte continuellement dans mon sein ce dieu, qui, dans » ses amusemens avec un cortége de neuf (ou jeunes) laitières, » danse gracieusement, tantôt vîte, tantôt avec lenteur, sur les » sables que vient de quitter la fille du Soleil. »

CRICHNA, dieu favori des femmes indiennes.

Lui et les trois Râmas sont représentés comme des jeunes gens d'une beauté parfaite; mais les princesses de l'Hindoustân, aussi-bien que les jeunes filles de la ferme de Nanda, étoient passionnément éprises de Crichna, qui est encore à présent le dieu favori des femmes indiennes. La secte d'Hindous qui l'adore avec une dévotion enthousiaste et à-peu-près exclusive, a rédigé une doctrine qu'elle soutient avec zèle, et qui paroît généralement répandue

dans ces contrées; savoir, qu'il fut distingué de tous les âvatârs, qui n'avoient qu'une *ansa* ou portion de sa divinité, tandis que Crichna étoit la personne même de Vichnou sous une forme humaine (132). De là vient qu'elle regarde le troisième Râma, son frère aîné, comme le huitième âvatâr (133) investi d'une émanation de sa splendeur divine, et que, dans le principal dictionnaire sanskrit, composé il y a environ deux mille ans, *Crichna, Vâsadêva, Gôvinda*, et les autres noms du dieu berger, sont entremêlés d'épithètes de *Nârâyan* [l'Esprit divin]. Tous les âvatârs sont peints avec des couronnes de pierres précieuses, éthiopiennes ou parthes, la tête ceinte de rayons, des joyaux aux oreilles : ils ont deux colliers, l'un étroit, l'autre tombant sur leur sein, et où pendent des pierres précieuses; des guirlandes de fleurs diaprées et arrangées avec goût, ou des colliers de perles, qui leur pendent jusqu'à la ceinture : de larges manteaux de tissu d'or ou de soie colorée, bordés de fleurs en broderie, sont élégamment jetés sur leurs épaules, et pliés en sautoir sur leur poitrine; ils ont aussi des bracelets à un bras et à chaque poignet. Ils sont nus jusqu'à la ceinture, et leur peau est uniformément couleur d'azur foncé, probablement par allusion à la teinte du fluide primitif sur lequel Nârâyan marchoit dans le commencement des temps : mais leurs chemises sont d'un jaune brillant, couleur du péricarpe curieux qui se trouve au centre du lis aquatique, où la nature, comme l'observe le docteur Murray, dévoile ses secrets jusqu'à un certain point, puisque chaque graine, avant de germer, contient quelques feuilles parfaites. Ils sont quelquefois représentés tenant cette fleur à une main, un anneau elliptique et radié dans une autre, la sainte coquille ou le buccin gaucher dans une troisième, et une massue ou hache d'armes dans une quatrième : mais lorsque Crichna figure parmi les âvatârs, comme il arrive quelquefois, il est décoré avec plus de splendeur qu'aucune divinité, et porte une riche guirlande de fleurs champêtres (d'où il prend le nom de *Vanamâli*), qui lui descend jusqu'à la cheville, qui est ornée de rangs de perles. On croit que la couleur

de son teint étoit bleu foncé, presque noir; ce que signifie le mot *Crichna.* De là vient que la grande abeille de cette couleur lui est consacrée, et qu'on la peint souvent voltigeant sur sa tête. Cette teinte azurée, approchant du noir, est particulière à Vichnou, comme nous l'avons déjà remarqué; et c'est pourquoi, dans le grand réservoir ou citerne de Cathmândoù, capitale du Népâl (134), on voit une grande statue bien proportionnée, de marbre bleu, couchée et représentant Nârâyan qui flotte sur les eaux. Mais retournons aux actions de Crichna, qui n'étoit pas moins courageux qu'aimable. Dans son enfance, il tua le terrible serpent Kâliya, avec une multitude de géans et de monstres. Dans un âge plus avancé, il mit à mort son cruel ennemi Kansa; et ayant pris sous sa protection le roi Youdhichthir (135) et les autres Pandous (136) qui avoient été très-opprimés par les Kourous (137) et leur chef tyrannique, il alluma la guerre qui est décrite dans le grand poëme épique intitulé *le Mahâbhârat* (138); et l'ayant terminée avec gloire, il retourna dans son séjour céleste de Vaïcontha, après avoir laissé les instructions comprises dans *le Guîtâ* (139) à son inconsolable ami Ardjoun, dont le petit-fils parvint à la souveraineté de l'Inde.

Il est impossible de ne pas découvrir dans ce portrait, au premier coup-d'œil, les traits d'Apollon, surnommé, dans la Grèce, *Nomios* [le Pastoral], et *Opifer* en Italie, qui fit paître les troupeaux d'Admète et tua le serpent Python; amoureux, beau et belliqueux. Le mot *Gôvinda* peut se rendre littéralement par *Nomios;* de même que *Césava* est le même que *Crinitus,* ou à la belle chevelure : mais c'est aux étymologistes à déterminer si le mot *gôpâla* [berger] a du rapport avec *Apollon.* Le colonel Vallancey, dont les savantes recherches sur l'ancienne littérature de l'Irlande, sont du plus grand intérêt, m'assure qu'en irlandois, *Crichnà* (140) signifie *le Soleil;* et nous savons que les poëtes latins regardoient Apollon et le Soleil comme étant le même dieu. Dans le fait, je penche à croire que les premiers idolâtres désignoient le feu solaire, non-seulement par *Crichna* ou *Vichnou,* mais même par


SOURYA
ज्योतिषांरविरंशुमान्

par *Brâhmah* et *Sîva*, lorsqu'ils étoient unis et exprimés dans le mot mystique ÔM. Mais *Phœbus*, ou le disque du soleil personnifié, est adoré chez les Indiens sous le nom du dieu *Soûrya* (141), d'où les sectaires qui lui rendent un culte particulier, sont appelés *Sauras*. Leurs poëtes et leurs peintres le représentent dans un char traîné par sept coursiers verts, précédé d'*Aroun*, ou le point du jour, qui lui sert de cocher, et suivi par des milliers de génies qui l'adorent et chantent ses louanges. Il a une multitude de noms, et, parmi eux, douze épithètes ou titres qui indiquent ses facultés distinctes dans chacun des douze mois. Ces facultés sont appelées *Adityas*, ou enfans d'Aditi et de Casyapa, l'*Uranus* indien; et, suivant quelques autorités, l'une d'elles porte le nom de *Vichnou* [le Pénétrant]. On croit que Soûrya est fréquemment descendu de son char sous la forme humaine, et qu'il a laissé sur la terre une postérité aussi fameuse dans les histoires indiennes que les Héliades de la Grèce. Il est très-singulier que ses deux fils, nommés *Asouinau*, ou *Asouinikoumârau* au duel, soient regardés comme jumeaux, et représentés comme Castor et Pollux; mais tous deux ont, parmi les dieux, les attributs d'Esculape, et on les croit nés d'une Nymphe qui, sous la forme d'une jument, fut fécondée par les rayons du soleil. Je soupçonne toute la fable de Casyapa et de ses enfans, d'être une allégorie astronomique; et je ne puis m'empêcher de croire que le nom grec de *Cassiopée* y a rapport (142). Une autre grande famille indienne est appelée *Enfans de la Lune* ou *de Tchandra* (143), qui est une divinité mâle, et que par conséquent il ne faut point comparer avec Artemis ou Diane. Je n'ai pas encore trouvé non plus, dans l'Inde, d'analogue à la déesse de la chasse, qui paroît avoir dû le jour à une imagination européenne, et avoir été créée très-naturellement par l'invention des poëtes géorgiques et bucoliques. Cependant, puisque la Lune est une des formes d'Îsouara, le dieu de la nature, suivant la strophe de Câlidâsa, et puisque nous avons montré qu'Îsânî est son épouse ou sa faculté, nous pouvons la considérer comme la Lune, sous

un de ses attributs; d'autant mieux que nous serons bientôt convaincus que, dans les ténèbres souterraines, elle répond à l'Hécate d'Europe.

Le culte du feu solaire ou de Vesta (144), comme celui d'Isis et d'Osiris, peut être attribué à la seconde source de la mythologie; savoir, à une admiration enthousiaste des forces merveilleuses de la nature; et, autant que je suis en état de comprendre les Vêdas, il paroît être le principal culte qu'ils recommandent. Nous avons vu que Mahâdêva lui-même est désigné par le feu : mais il a au-dessous de lui le dieu *Agni* (145), souvent appelé *Pâvaca* [le Purificateur], qui répond au Vulcain d'Égypte (146), où il étoit un dieu du premier rang; et son épouse, Souâhâ, ressemble à Vesta la jeune, ou Vestia, comme les Éoliens prononçoient le mot grec qui signifie *âtre* (147). *Bhavânî*, ou Vénus, est l'épouse du pouvoir suprême, destructeur et générateur; mais les Grecs et les Romains, dont le système mythologique est moins régulier que celui des Indiens, la marioient à leur artiste divin, qu'ils nommoient aussi *Hephaistos* et *Vulcain*, et qui paroît être le dieu indien *Visouakarman*, l'armurier des dieux, et l'inventeur de l'*agnyastra* (148) [flèche enflammée], dans la guerre qu'ils eurent avec les *Daityas* ou Titans. On ne peut guère s'empêcher d'observer ici (et si cette observation déplaît en Angleterre, c'est contre mon intention) que la planète nouvellement découverte devroit incontestablement porter le nom de *Vulcain*, puisque la confusion de l'analogie dans les noms des planètes est contraire à l'élégance, à l'érudition et à la philosophie. Le nom d'*Uranus* est approprié au firmament : mais Vulcain, le plus lent des dieux et le plus âgé, suivant les prêtres égyptiens, s'accorde admirablement avec un globe qui doit accomplir sa révolution dans une période très-longue; et, en lui donnant cette dénomination, nous aurons sept planètes primitives avec les noms d'autant de divinités romaines : *Mercure*, *Vénus*, *Tellus*, *Mars*, *Jupiter*, *Saturne* et *Vulcain*.

J'ai déjà donné à entendre que les Muses et les Nymphes sont les


NAREDA
देवर्षीणांचनारदः ।

Gôpîas de Mat'hourâ, et de Gôverdhan, le Parnasse des Hindous; et les poëmes lyriques de Djayadêva justifient pleinement cette opinion. Mais les Nymphes de la musique sont les trente *Râguinîs*, ou Passions femelles, dont les fonctions et propriétés diverses sont si richement exprimées par les peintres indiens, et si élégamment décrites par les poëtes. Mais je ne veux pas anticiper sur ce qui demande un mémoire séparé (149), en m'étendant ici sur la belle allégorie des Hindous dans leur système de modes musicaux, qu'ils appellent *râgas* [passions] (150), et dont ils font des génies ou des demi-dieux. Un fils très-distingué de Brâhmah, appelé *Nâred* (151), dont les actions forment le sujet d'un Pourâna, ressemble beaucoup à Hermès ou Mercure. Il fut un sage législateur, grand dans les arts et dans les armes, éloquent messager des dieux auprès de tel ou tel mortel favorisé, et musicien très-habile. On trouve dans le poëme intitulé *Mâgha*, la description suivante du *vînâ*, ou luth indien, dont il fut l'inventeur : « Nâred étoit assis, » observant de temps en temps son grand vînâ, à qui le zéphyr faisoit » rendre des sons qui perçoient successivement les régions de son » oreille, et procédoient par intervalles musicaux. » Le code, qu'on suppose avoir été révélé par Nâred, est maintenant cité par les Pandits : ainsi nous ne pouvons croire qu'il ait été le patron des voleurs, quoiqu'on impute bizarrement à son père Brâhmah, dans le Bhagavat, le vol innocent du bétail de Crichna, commis en vue de mettre sa divinité à l'épreuve.

Les Gôpîas (ou *Gôpîs*) sont les Nymphes de l'Inde.

Nâred, le même que Mercure.

La dernière des divinités de la Grèce ou de l'Italie pour lesquelles nous trouvons un parallèle dans le Panthéon de l'Inde, est la Diane stygienne ou taurique, autrement appelée *Hécate* (152), et que l'on confond souvent avec Proserpine. Il n'y a point de doute sur son identité avec Câlî (153), ou l'épouse de Sîva, dans son caractère de Jupiter stygien. On offroit anciennement, ainsi que l'ordonnoient les Vêdas, des sacrifices humains à cette noire déesse, qui portoit un collier de crânes d'hommes, ainsi que nous la voyons représentée dans ses principaux temples; mais, dans ce

Diane stygienne.

Câlî, épouse de Sîva, et déesse de la mort.

siècle, ces sacrifices sont absolument défendus, ainsi que les sacrifices de taureaux et de chevaux. On lui offre encore des agneaux; et pour pallier la barbarie de l'effusion du sang, qui déplaisoit tant à Bouddha, les Brahmanes font accroire que ces pauvres victimes montent dans le ciel d'Indrâ, où elles deviennent les musiciens de sa bande. Au lieu des sacrifices surannés, et maintenant illégaux, d'un homme, d'un taureau et d'un cheval, appelés *Néramêdha*, *Gômêdha* et *Asouamêdha* (154), on croit se rendre favorables les facultés de la nature par les cérémonies moins sanglantes de la fin de l'automne, où les fêtes de Câlî et de Lakchmî sont célébrées presque en même temps. Si l'on demande comment la déesse de la mort a pu être associée à l'aimable déesse de l'abondance, je demanderai, à mon tour, comment il s'est fait, dans le système européen, que Proserpine ait été représentée comme fille de Cérès (155). La réponse à ces deux questions se trouve peut-être dans cette proposition des naturalistes, que la destruction apparente d'une substance est sa production sous une autre forme. La musique bizarre des prêtres de Câlî, dans une de leurs fêtes (156), m'a rappelé sur-le-champ les airs scythiques des adorateurs de Diane dans le magnifique opéra d'*Iphigénie en Tauride*, que Gluck a donné à Paris, avec plus d'art, il est vrai, que de génie, mais avec tous les avantages que pouvoit fournir un orchestre.

Fêtes de Câlî et de Lakchmî.

Pour ne pas terminer cet assemblage des divinités de l'Europe et de l'Asie par un sujet aussi horrible que les autels d'Hécate et de Câlî, je finirai par deux observations qui, à proprement parler, appartiennent à la philosophie indienne, dont nous ne nous occupons pas en ce moment. 1.° L'élysée, non le lieu du bonheur, mais le bonheur même dont on y jouissoit, acception dans laquelle Milton se sert de ce mot, doit paroître une espèce de jouissance très-fastidieuse et très-insipide, tel qu'il est décrit par les poëtes; il est néanmoins plus sublime que l'élysée temporaire de la cour d'Indrâ, où, comme dans le paradis de Mohhammed, les plaisirs sont purement sensuels : mais le *moukti* [bonheur élysien] (157) de l'école

Vêdânta (158) est d'un ordre beaucoup plus relevé ; elle le représente comme une absorption totale dans la divine essence, qui cependant ne détruit pas le *moi*. Au reste, par la raison indiquée ci-dessus, je ne m'étends pas davantage sur cette idée de béatitude, et je m'abstiens de toucher à la doctrine de la transmigration, et à la ressemblance de l'école Vêdânta avec les écoles sicilienne, italienne, et l'ancienne académie.

2.° Le caractère mystique et élevé de Pan, comme personnification de l'univers, suivant l'idée de Bacon, établit une sorte de ressemblance entre lui et Crichna considéré comme Nârâyan. Pan joue divinement de la flûte, pour exprimer, nous dit-on, l'harmonie céleste; il a ses Nymphes des pâturages et de la laiterie ; son visage est radieux comme le ciel, et sa tête illuminée des cornes d'un croissant, tandis que ses extrémités inférieures sont difformes et velues, symbole des végétaux que produit la terre, et des animaux qui en parcourent la surface. Or nous pouvons comparer ce portrait, en partie avec le caractère général de Crichna, le dieu berger, en partie avec la description que fait le Bhagavat de l'Esprit divin manifesté sous la forme de cet univers : à quoi nous pouvons ajouter l'histoire suivante, tirée de ce poëme extraordinaire. Les Nymphes s'étoient plaintes à Yasôdâ que le petit Crichna avoit bu leur lait et leur caillé. Sa nourrice l'ayant réprimandé de cette indiscrétion, il la pria d'examiner sa bouche, où, avec une surprise très-légitime, elle vit l'univers entier dans la plénitude de sa magnificence.

PAN, l'univers personnifié,

Mis en parallèle avec Crichna,

Avec l'Esprit divin ou univers.

On ne doit pas être étonné de trouver, en examinant de près, que les caractères des divinités païennes, tant mâles que femelles, se fondoient les uns dans les autres, et enfin dans un ou deux ; car on est, ce semble, bien fondé à penser que toute la multitude des dieux et des déesses de l'ancienne Rome et de la Vârânès (159) moderne, ne signifie que les forces de la nature, et principalement celles du soleil, exprimées de mille manières et sous mille noms différens.

J'ai essayé d'établir un parallèle suivi entre les dieux adorés par

trois différentes nations, les Grecs, les Romains et les Indiens. Je n'ai fait que l'ébaucher, à défaut de matériaux plus amples; ma confiance s'est néanmoins accrue à mesure que j'avançois : mais je n'ose point décider laquelle de ces mythologies est l'original, laquelle est la copie; et je crois que nous n'aurons pas de long-temps des bases suffisantes pour la solution de ce problème. La règle fondamentale, que les opérations naturelles et la plupart des opérations humaines procèdent du simple au composé, ne fournira point de secours à cet égard, puisque ni le système européen ni le système asiatique ne présentent aucune simplicité. L'un et l'autre sont tellement compliqués, pour ne pas dire absurdes, quoique entremêlés de beau et de sublime, qu'on ne sauroit attribuer avec quelque certitude à l'un ou à l'autre l'honneur de l'originalité.

L'Égypte, principale source des connoissances de l'Occident; l'Inde, de celles de l'Orient.

Comme l'Égypte paroît avoir été la grande source des connoissances de l'Occident, et l'Inde celle des connoissances de l'Orient, il peut être intéressant de savoir si les Égyptiens communiquèrent leur mythologie et leur philosophie aux Hindous, ou *vice versâ :* mais aucun mortel ne connoît ce que les savans de Memphis ont dit ou écrit au sujet de l'Inde; et si ceux de Vârânès ont assuré quelque chose concernant l'Égypte, cela est peu satisfaisant. J'offrirai cependant les preuves circonstanciées que j'ai pu me procurer sur cette question, parce que, malgré leur foiblesse, il peut s'y rencontrer quelque chose qui ne soit pas tout-à-fait indigne de fixer l'attention. Après tout néanmoins, quelques colonies qui aient passé des bords du Nil sur ceux du Gange, nous finirons peut-être par tomber d'accord avec M. Bryant, que les Égyptiens, les Indiens, les Grecs et les Italiens sortirent originairement d'un même lieu central, et que le peuple dont ils faisoient partie porta sa religion et ses sciences à la Chine et au Japon : ne pourroit-on pas ajouter, au Mexique même et au Pérou ?

Nom oriental de l'Égypte.

Tout le monde sait que le vrai nom de l'Égypte est *Misr* (160), épelé avec une palatale sifflante, en hébreu et en arabe. Ce nom, en hébreu, paroît avoir été le nom propre du premier qui s'établit

dans cette région; et quand les Arabes s'en servent pour exprimer une grande ville, ils entendent probablement une ville comme la capitale de l'Égypte. Le P. Marco, missionnaire catholique, qui n'est pas un savant du premier ordre, mais qui, j'en suis persuadé, est incapable d'une imposture préméditée, m'a prêté le dernier livre d'un Râmâyan, qu'il a traduit dans sa langue à l'aide des Hindous; il y a joint un petit vocabulaire de noms historiques et mythologiques, que lui ont expliqués les Pandits de Betîyâ (161), où il a fait une longue résidence. Un des articles de ce dictionnaire est ainsi conçu : « *Tirôut*, ville et province où s'établirent des » prêtres venus d'Égypte. » Lorsque je lui ai demandé comment l'Égypte s'appeloit chez les Hindous, il m'a répondu *Misr*, mais en observant qu'ils la confondoient quelquefois avec l'Abyssinie. J'ai vu qu'il se rappeloit bien ce qu'il avoit écrit; car *Misr* étoit un autre article de son index, et il m'a dit que c'étoit « le pays d'où venoient » les prêtres égyptiens qui s'établirent à Tirôut (162). » J'ai soupçonné sur-le-champ que ce renseignement lui venoit des Musulmans, qui appellent le sucre candi *misry* [égyptien] (163). Mais, en l'examinant de près, et quand je l'ai prié avec instance de se rappeler de qui il tenoit ces renseignemens, il m'a assuré positivement, et à plusieurs reprises, qu'ils lui avoient été donnés par plusieurs Hindous, et en particulier par un Brahmane, son intime ami, qui avoit la réputation d'être un Pandit important, et qui avoit logé pendant trois ans dans son voisinage. Nous avons pour lors imaginé que le siége de cette colonie égyptienne devoit avoir été *Tirôhit*, qu'on prononce ordinairement *Tirôut*, et qui s'appeloit anciennement *Mithilâ*, principale ville du *Djanacadeśa*, ou Béhâr septentrional. Mais le Pandit Mahêśa, qui est né dans ce canton même, et qui s'est soumis patiemment à un long examen concernant *Miśr*, a détruit toutes nos inductions. Il a nié que les Brahmanes de son pays fussent généralement surnommés *Miśr*, comme nous l'avions appris. Il nous a dit que l'addition du mot *miśra* au nom de *Vâtchespeti*, et de quelques autres savans auteurs, étoit un titre

Tirôut, ville de l'Inde où s'établirent des prêtres venus d'Égypte.

qui se donnoit anciennement aux écrivains de mélanges, ou aux compilateurs de traités divers sur la religion ou les sciences, ce mot étant dérivé d'une racine qui signifie *mêler* (164). Je lui ai demandé où étoit situé le pays de Miśr. « Il y a, m'a-t-il répondu, deux contrées » de ce nom : l'une est située dans l'occident, et les Musulmans en » sont maîtres; l'autre, dont il est fait mention dans tous les Sâstras » et Pourânas, est dans une région montagneuse, au nord d'Ayo- » dhyâ. » Il est évident que, par le premier, il entendoit l'Égypte; mais il n'est pas aisé de déterminer ce qu'il entendoit par le second. On voit dans les cartes, entre la frontière nord-est d'Aoude et les montagnes du Népâl, un pays que nos géographes appellent *Tiruhut :* mais je ne puis décider si c'est le *Tirôut* dont parloit au P. Marco son ami de Betîyà. Je sais seulement avec certitude que *Miśra* est une épithète donnée à deux Brahmanes dans le drame de *Sacontalâ* (165), composé près d'un siècle avant la naissance de J. C.; que ce titre est déféré à quelques-uns des plus grands jurisconsultes et à deux des meilleurs poëtes dramatiques de l'Inde; que nous l'entendons fréquemment dans les tribunaux, ajouté au nom des parties; et qu'aucun des Pandits que j'ai consultés, ne connoît sa véritable signification, en tant que nom propre, ou n'en donne d'autre explication, sinon que c'est un surnom des Brahmanes de l'occident. Je ne puis compter sur ce que le vieux râdjah de Crichnanagar a dit un jour au colonel Kyd, concernant des traditions qui se conservoient parmi les Hindous, et d'après lesquelles des Égyptiens se seroient établis dans cette contrée. Je tiens de quelques parens du râdjah, personnes dignes de foi, qu'il n'avoit pas des connoissances solides, bien qu'il possédât des livres curieux, et qu'il eût été attentif à la conversation des savans (166). Je sais d'ailleurs que son fils, et plusieurs de ses parens, ont été des faussaires en fait de littérature indienne; et je les crois très-sujets à s'abuser eux-mêmes, et à égarer ceux avec qui ils conversent, en confondant les sources d'instruction. Le mot *miśr*, ainsi épelé en sanskrit avec une palatale sifflante, est très-remarquable; autant que l'étymologie peut venir à notre secours,

secours, nous pouvons, en toute sûreté, dériver *Nilus* du mot sanskrit *nîla* [bleu], puisque Denys le Périégète nomme expressément ce fleuve *un courant d'azur;* et si nous nous en rapportons à la version italienne du Râmâyan par Marco, le nom de *Nîla* se donne à une montagne haute et sacrée, dont le sommet est d'or pur, et d'où couloit un fleuve d'eau douce, limpide et fraîche. M. Sonnerat (167) renvoie à une dissertation de M. Schmidt, couronnée par l'Académie des inscriptions, sur une colonie égyptienne établie dans l'Inde. Il seroit utile d'examiner les autorités de cet écrivain, et de les renverser ou de les constater au moyen des autorités de plus grand poids auxquelles on a maintenant accès dans ces provinces. Je penche beaucoup à croire qu'il a raison, et que des prêtres égyptiens sont en effet venus des bords du Nil à ceux du Gangâ et de l'Yamounâ, que très-certainement les Brahmanes n'auroient jamais abandonnés. Ils auroient pu y venir sans doute pour chercher ou pour répandre l'instruction; mais il paroît plus probable qu'ils visitèrent les Sarmans (168) de l'Inde, à l'instar des sages de la Grèce, plutôt pour acquérir des connoissances que pour en communiquer : d'ailleurs il n'est pas vraisemblable que les Brahmanes, qui se suffisent à eux-mêmes, les eussent reçus en qualité de précepteurs.

Quoi qu'il en soit, je suis persuadé qu'il a subsisté des relations entre les anciens peuples idolâtres de l'Égypte, de l'Inde, de la Grèce et de l'Italie, long-temps avant leur migration dans leurs divers établissemens, et par conséquent avant la naissance de Moïse. Mais la preuve de cette proposition n'affectera en aucune manière la vérité et la sainteté de l'histoire Mosaïque, qu'elle tendroit plutôt à confirmer, s'il en étoit besoin. L'envoyé divin, élevé par la fille d'un roi, et éminemment accompli sous tous les rapports, devoit connoître le système mythologique de l'Égypte; mais il dut condamner les superstitions de ce peuple, et mépriser les absurdités spéculatives de ses prêtres, quoique quelques-unes de leurs traditions concernant la création et le déluge fussent fondées sur la vérité. Qui mieux que Socrate connoissoit la mythologie d'Athènes?

Qui plus que Saint Paul étoit versé dans la doctrine des Rabbins? Qui eut des idées plus claires que Newton, de tous les anciens systèmes astronomiques, ou que Locke, de la métaphysique de l'école? En qui l'église romaine auroit-elle trouvé un adversaire plus redoutable que Chillingworth, profondément instruit de ses dogmes, et par là, si en état de les combattre? En un mot, qui mieux que Moïse lui-même connut les rites abominables et la révoltante idolâtrie de Canaan? Néanmoins le savoir de ces grands hommes les excita à chercher d'autres sources de vérité, de piété et de vertu, que celles où ils s'étoient abreuvés long-temps. Il n'y a donc pas le moindre motif de penser que Moïse ait emprunté de la littérature des Égyptiens les neuf ou dix premiers chapitres de la Genèse. A plus forte raison, les colonnes de diamant de notre foi chrétienne ne sauroient-elles être ébranlées par le résultat d'une discussion quelconque sur l'antiquité comparative des Hindous et des Égyptiens, ou par celui des recherches qu'on pourroit faire sur la théologie indienne. Des Indiens très-respectables m'ont assuré qu'un ou deux missionnaires avoient poussé l'absurdité, dans leur zèle pour la conversion des Gentils, au point de soutenir qu'aujourd'hui même les Hindous étoient presque chrétiens, parce que leur Brâhmah, leur Vichnou et leur Mahésa, n'étoient autres que la Trinité chrétienne : nous sommes réduits à douter si c'est la folie, l'ignorance ou l'impiété, qui prévaut dans cette assertion. Les trois facultés créatrice, conservatrice et destructive, que les Hindous expriment par le mot trilittéral ÔM, furent grossièrement attribuées, par les premiers idolâtres, à l'ardeur, à la lumière et à la flamme du soleil, leur fausse divinité ; et leurs successeurs orientaux, plus sensés, voyant que le soleil n'étoit qu'une créature, appliquèrent ces facultés à son créateur. Mais la Trinité indienne, et celle de Platon, qu'il appelle le Dieu suprême, la raison et l'ame, sont à une distance infinie de la sainteté et de la sublimité de la doctrine que de pieux Chrétiens ont déduite des textes de l'Évangile, quoique d'autres Chrétiens non moins pieux fassent ouvertement profession de ne pas

penser de même. Chaque secte est justifiée par sa croyance et ses bonnes intentions. Je n'ai d'autre but, en m'exprimant ainsi, que de montrer qu'on ne peut, sans profanation, comparer la doctrine de notre église avec celle des Hindous, qui n'a avec elle qu'une ressemblance apparente, et qui en diffère beaucoup pour le sens. Il ne faut pas néanmoins passer sous silence un fait singulier : nous savons avec certitude que le nom de *Crichna* et le canevas général de son histoire sont fort antérieurs à la naissance de Jésus-Christ, et probablement au temps où vécut Homère. Cependant le poëme célèbre intitulé *Bhagavat*, qui renferme une histoire prolixe de sa vie, est plein de récits d'une nature fort extraordinaire, mais étrangement diversifiés et entremêlés d'ornemens poétiques. Le dieu incarné du roman sanskrit eut, à ce qu'il nous apprend, son berceau parmi des bergers ; mais il ajoute qu'il fut élevé au milieu d'eux, et qu'il passa sa jeunesse à folâtrer avec une troupe de laitières. A l'époque de sa naissance, un tyran ordonna de mettre à mort tous les enfans nouveau-nés ; mais cet enfant merveilleux échappa, en mordant, au lieu de téter, le sein empoisonné d'une nourrice chargée de le faire périr. Il fit des miracles surprenans, mais ridicules, dans son enfance ; et à l'âge de sept ans, il tint une montagne sur le bout de son petit doigt. Il sauva des multitudes d'hommes, en partie par la force de ses armes, en partie par sa puissance miraculeuse. Il ressuscita les morts, en descendant, à cette intention, dans les régions les plus profondes. Il fut le plus doux des êtres, celui qui avoit le meilleur caractère : il lavoit les pieds des Brahmanes, et prêchoit d'une manière noble et très-sublime, mais toujours en leur faveur. Il étoit, au fond, pur et chaste ; mais il affectoit un libertinage excessif, et il avoit une multitude innombrable de femmes et de maîtresses. Enfin, il étoit bienfaisant et sensible ; néanmoins il fomenta et dirigea une guerre terrible. Cette histoire bigarrée donne lieu de soupçonner que les évangiles apocryphes, qui abondoient dans le premier siècle du christianisme, avoient été portés dans l'Inde (169), et que leurs parties les plus bizarres avoient été

répétées aux Hindous, qui les greffèrent sur l'antique fable de Césava, l'Apollon des Grecs.

Quant à la propagation générale de notre pure croyance dans l'Inde, plusieurs fâcheux obstacles s'y opposent aujourd'hui. Les Musulmans sont déjà une sorte de Chrétiens hétérodoxes. Ils sont Chrétiens, si Locke raisonne juste, parce qu'ils croient fermement à l'immaculée conception, au caractère divin et aux miracles du Messie; mais ils sont hétérodoxes, en ce qu'ils nient avec obstination son titre de fils de Dieu, et son égalité, comme Dieu, avec Dieu le père, sur l'unité et les attributs duquel ils ont et expriment les idées les plus augustes : d'ailleurs, ils regardent notre doctrine comme entièrement blasphématoire, et ils soutiennent que les Juifs et les Chrétiens ont altéré les copies que nous possédons de l'Écriture sainte. Il sera extrêmement difficile de les désabuser, et presque impossible de diminuer leur vénération pour Mohhammed et pour A'ly, qui furent deux hommes très-extraordinaires, et dont le second eut des mœurs irréprochables. Sans doute le Qorân brille d'une lumière empruntée, puisque la plupart de ses beautés sont pillées dans la Bible; mais il en a de très-grandes, et jamais on ne convaincra les Musulmans qu'elles lui viennent d'ailleurs. D'un autre côté, les Hindous admettroient volontiers la vérité de l'Évangile; mais ils prétendent qu'il est parfaitement compatible avec leurs Sâstras. « La Divinité, disent-ils, s'est manifestée par des apparitions sans nombre, dans plusieurs parties de ce monde et de tous » les mondes, pour le salut de ses créatures; et quoique nous l'adorions sous une forme, et les étrangers sous d'autres formes, nous » adorons le même Dieu, qui accueille également nos différens cultes, » s'ils sont sincères, quoiqu'ils diffèrent quant à la forme. » Nous pouvons être sûrs que ni les Musulmans ni les Hindous ne seront convertis par les missionnaires de l'église romaine ou de toute autre église; et la seule manière, peut-être, dont les hommes puissent venir à bout d'une aussi grande révolution, sera de traduire en sanskrit et en persan les chapitres des prophètes, en particulier d'Isaïe, qui sont

incontestablement évangéliques, en y joignant un des évangiles, et une introduction écrite avec simplicité, qui renferme la preuve complète de la haute antiquité des siècles où furent publiées et les prédictions et l'histoire du personnage divin qui en étoit l'objet. Il faudroit ensuite répandre paisiblement cet ouvrage parmi les Hindous qui ont reçu une bonne éducation; et si, avec le temps, il ne produisoit pas des effets salutaires par son influence naturelle, nous aurions à déplorer plus que jamais la force du préjugé et la foiblesse de la raison abandonnée à elle-même.

---

# NOTES DU C.en LANGLÈS

## *Sur le Mémoire précédent.*

(1) LE système religieux des Hindous peut être regardé comme le plus simple et le plus pur qui ait jamais existé, si l'on en juge par cette belle profession de foi tirée littéralement des Vêdas :

*Il existe un Dieu vivant et vrai, éternel, incorporel, impalpable, impassible, tout-puissant, tout-savant, infiniment bon, qui fait et conserve toutes choses.*

L'esprit grossier du vulgaire, pour qui la crédulité est un besoin, ne pouvoit s'accommoder d'une religion sans miracles, sans dogmes et sans culte. Bientôt cet Être suprême, ou cette *essence éternelle*, prit le nom de *Brahm* ou *Brehmă*, mot sanskrit du genre neutre. « Cette première cause, ou CE QUI EST, » comme le nomme Menou (*chap. I.er, v. 11, de ses* Institutes), qui ne peut » être soumise aux sens, qui existe par-tout en substance, mais qui échappe à » notre perception, sans commencement ni fin, produisit le mâle divin, célèbre » dans tous les mondes, sous la dénomination de *Brâhmah*, le créateur ou for- » mateur; *Vichnou*, le conservateur; et *Siva*, le destructeur ou plutôt le *chan- » geur* de formes : » car les Hindous ne croient pas plus à l'anéantissement total des choses qu'à leur création; la préexistence est un de leurs articles de foi : ils pensent que la création consiste, non à tirer quelque chose de rien, ce qui leur paroît absurde, mais à produire sous une nouvelle forme; et toutes les formes continueront de changer jusqu'à ce que des purifications progressives les rendent dignes d'être réabsorbées dans l'ESSENCE ÉTERNELLE, qui doit ensuite les reproduire par une série infinie de créations ou de formations. Cette essence nommée *Brehmă*, et le pouvoir formateur nommé *Brâhmah* (et plus correctement *Brahmâ*), n'ont aucun temple particulier, sans doute parce que le besoin et la crainte, ces deux grands mobiles de la superstition parmi les hommes, ne peuvent les appeler à leur secours.

Vichnou et Sîva (ou Chiva) se partagent les hommages des Hindous, qui forment deux sectes fortement divisées d'opinion, et sur-tout d'affection; car les partisans de Vichnou, qu'on nomme *Vichnou âmâdam* sur la côte de Coromandel, et *Vichnou bakt* dans le nord de l'Inde, ou bien encore *Vaichnava*, détestent très-cordialement les *Sîva âmâdam*, ou *Sîva bakt*, ou *Saiva*, c'est-à-dire, les partisans de Sîva, lesquels leur rendent la pareille avec usure. Vichnou

est adoré dans beaucoup de temples ou pagodes, avec de grandes cérémonies, et sous les différens noms qu'il porta dans ses différentes incarnations ou descentes sur la terre : elles sont au nombre de neuf; et l'on croit qu'il paroîtra encore une dixième fois, sous la forme d'un cheval. ( *Voyez*, p. 234, ma note 38 sur les *âvatârs.*) Sîva n'a pas moins de temples et d'adorateurs que le précédent; et l'on compte mille huit manifestations de sa présence sur la terre. En conséquence, il est adoré dans ses pagodes sous plusieurs noms; ce qui a induit en erreur beaucoup d'Européens, qui ont cru que ces noms et ces pagodes appartenoient à des divinités différentes. L'emblème sous lequel Sîva est le plus communément adoré, est le *lingam*, ou la représentation des organes de la génération réunis. Quelques sectateurs de Sîva regardent le *lingam* comme l'emblème du créateur suprême; mais il s'en faut de beaucoup que ce soit une opinion universellement accréditée parmi les Hindous. Les sectateurs de Vichnou ont horreur de cette indécente figure emblématique.

Chacune des personnes de cette *trimourti* ou trinité a une épouse qui jouit des honneurs divins, et qui a des attributs et une puissance analogues, mais subordonnés, au dieu auquel elle est unie. Saresouatî, épouse du créateur ou formateur Brâhmah, possède les facultés de l'imagination et de l'invention, qu'on peut bien nommer *créatrices.* Lakchmî, épouse de Vichnou, est douée du pouvoir conservateur : c'est la déesse du courage, de la joie, de la valeur, de l'éloquence, du mariage. Moudêvi (ou Bhoudêvi), autre femme de Vichnou, est la déesse de la terre, de la patience et de la turpitude ; elle ne jouit d'aucun culte. Sîva (ou Chiva) a aussi deux femmes : l'une nommée *Pârvatî* ou *Bhavânî*, la déesse de l'abondance ; on lui rend de grands hommages dans les temples mêmes de Sîva : l'autre est *Gangâ*, la rivière sacrée que nous nommons *le Gange* (suivant quelques auteurs, elle est la fille et non l'épouse de ce dieu) ; c'est la déesse de la propreté ; on ne l'adore que sur les bords des rivières ; elle est accompagnée de huit vierges, emblèmes des principales rivières qui se jettent dans le Gange. Ces dieux et ces déesses ont un assez grand nombre de noms ou épithètes, qu'on verra ci-après dans le cours de mes notes ; ils ont aussi des enfans qui ne jouent pas un rôle très-important dans le panthéon indien. La région inférieure du ciel est habitée par les *Déva* et les *Dévata*, espèce d'anges gardiens, de demi-dieux, que l'on invoque pour être préservé des malheurs, et qui ont pour chef Indrâ, le dieu du firmament : ce sont les génies جن des Arabes, les *péry* پری des Persans, et les fées du Nord. Les Hindous ont aussi beaucoup de foi dans l'influence des astres sur les événemens sublunaires. Les astres qu'ils

consultent, sont les sept planètes et les deux nœuds du dragon : ils nomment cette réunion *nava graha*, que les Malabars prononcent *nova greggam* [les neuf luminaires]. M. Wilkins observe que les poëtes hindous ont donné à la tête et à la queue du dragon les noms de *rahou* et de *kétou*, et qu'ils feignent que ce sont deux planètes malignes, et que l'on ne peut apercevoir que lorsqu'elles saisissent le soleil et la lune dans les éclipses.

Tel est le précis très-rapide, mais aussi très-fidèle, de la théologie indienne, dans laquelle il est aisé de reconnoître la pureté du culte primitif rendu autrefois à l'Être suprême. La première cause de la corruption de ce culte, suivant M. Jones, paroît avoir été la distinction qu'on a voulu établir, par le moyen des emblèmes, entre les trois grands actes de la Divinité (ou de la nature), *la formation*, *la conservation*, et *le changement de formes*, et non leur *destruction*, qui produiroit un contraste choquant avec le *lingam*, le principal attribut de Sîva. Le même savant que nous venons de citer, pense que cette triple divinité des Hindous doit son origine au soleil personnifié, qu'ils nomment encore aujourd'hui *Triténî* [à trois corps], d'après la triple puissance qu'a cet astre de produire les corps par sa chaleur vivifiante, de les conserver par sa lumière, et de les détruire ou de les décomposer par la force concentrée de sa nature ignée. Cette hypothèse, et l'idée extraordinaire d'attacher à chacune des personnes de la Trinité indienne une faculté femelle revêtue d'une portion d'autorité analogue à celle de son époux, peuvent donner la clef de tout le polythéisme de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et de l'Italie. J'observerai pourtant que la théologie indienne est maintenant assez bien connue par les ouvrages des Holwell, des Jones, des Wilkins, des Wilford, et autres savans de la Société de Calcutta, tandis que celle des Grecs et des Latins nous offre des lacunes désespérantes; de manière qu'il est impossible de concevoir un système bien suivi de rapprochemens entre ces religions : voilà pourquoi M. Jones, malgré toute son érudition, s'est borné à indiquer des rapprochemens partiels entre tel ou tel personnage. Heureux si j'ai pu, avec les lumières nouvellement acquises, et par des recherches ultérieures, ajouter un nouveau degré de probabilité à ses conjectures !

(2) Il s'agit ici des soldats produits par les dents du serpent qui avoit dévoré les compagnons de Cadmus. On sait que ces soldats, sortis subitement armés du sein de la terre, se détruisirent mutuellement et aussi promptement qu'ils avoient été créés; cinq d'entre eux seulement survécurent aux autres. Le docte Bochart, que M. Jones cite ici, me paroît avoir donné, dans sa *Geographia sacra*

*sacra* ( liv. I.er, chap. 19, col. 447, édit. de Leyde ), une explication bien plus savante que satisfaisante de cette fable. Le C.en Dupuis, dans son Origine de tous les cultes *(tome II, p. 3 et 28)*, regarde Cadmus comme le serpentaire fameux dans les allégories phéniciennes et égyptiennes, et paroît ne lui accorder, comme à beaucoup d'autres héros de l'antiquité, qu'une existence astronomique.

(3) Le culte des astres et des étoiles. Le docteur Hyde fait dériver ce mot de l'hébreu צבא *tsabâ* [armées, troupes] : c'est pourquoi ceux qui adoroient l'armée du ciel ou les étoiles, se nommoient צבאי *tsabâï* [Sabéens]. Le mot arabe صبا employé pour désigner que l'on professe le sabéisme, signifie littéralement *apostasier.* Voici comment un nommé *Aboù-Yoùçouf*, cité par Hottinger, parle des Sabéens, dans son Traité *des dogmes des Kharânéens, connus de notre temps sous le nom de* Sabéens, عن مذاهب الخرانيين المعروفين في عصرنا بالصابة : « C'est un peuple qui tient le milieu » entre les Chrétiens et les Mages : on dit que sa religion est fondée sur » celle de Noé. Les uns prétendent qu'il adore les anges ; d'autres, les » étoiles. Si ce mot est arabe, il doit dériver de *ssabâ* [ il est sorti, il a » dévié ]; car il a dévié des autres religions vers la sienne, ou de la verité » vers le mensonge. » قوم بين النصاري و المجوس و قيل اصل دينهم دين نوح علية السلام وقيل هم عبدة الملايكة و قيل عبدة الكواكب وهو ان كان عربيا فمن صبا اذا خرج و مال لانهم مالوا عن ساير الاديان الي دينهم او من الحق الي الباطل *Voyez* des détails fort étendus sur le sabéisme dans l'*Historia Orientalis* de Hottinger, p. 255 et suiv.; dans l'*Historia dynastiarum* d'Aboùl-faradje, *p. 9, 13, 96,* du texte arabe, et *p. 6, 8, 62,* de la traduction latine; et dans mes Notes sur le Voyage de Norden, *t. III, p. 243, 299, 318, 320 et 344, édit. in-4.°*

(4) مهر Corruption persane moderne du zend *Méthréhé*, et du sanskrit *Mitra* [soleil, ami], mot que les Grecs ont représenté très-fidèlement par celui de Μιθρα. Ainsi le docteur Hyde a eu tort, dans son *Hist. relig. veterum Persarum*, pag. 105 *(2.e edit.)*, de leur reprocher d'avoir altéré ce mot, comme

ils ont fait, à la vérité, pour d'autres mots également étrangers à leur langue. Ce savant paroît ne s'être pas aperçu que, dans le pehlvy et dans le pârsy, qui sont bien moins anciens que le zend et le sanskrit, on substituoit une aspiration au *th* zend et au *t* sanskrit. Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres exemples à celui qu'on vient de voir : tels sont *tchethro* en zend, *tchatoura* en sanskrit, et *tchéhâr* en pârsy et persan moderne ; ces mots signifient quatre ; *pothré* en zend, *poutra* en sanskrit, *pour* en pehlvy, *pucer* en persan moderne, c'est-à-dire, *fils*, &c. &c. Ces observations prouvent une grande affinité entre les deux plus anciennes langues connues de la Perse et de l'Inde ; c'est ce qui me paroît avoir été démontré par le P. Paulin de Saint-Barthélemi, dans son excellent Traité *de antiquitate et affinitate linguæ Zendicæ, Samscrdamicæ et Germanicæ.* Quant aux honneurs dont a joui le dieu Mithra parmi les Persans, je ne déciderai pas si ce n'étoit qu'un culte, et non une adoration divine : cette distinction du docteur Hyde me paroît trop subtile pour être discutée dans une note. Le P. Paulin (dans sa *Grammatica Samscrdamica*, p. 28-31) me semble avoir démontré l'identité du Soleil, de Siva, le même que Chiva, et de Mithra, par d'excellens raisonnemens, et par une inscription ancienne ainsi conçue, NAMA. SEBESIO. DEO. SOLI. INVICTO. MITHRÆ. ; laquelle signifie, je crois, *Prière à Bacchus, dieu, soleil, invincible, Mithra.* Le C.en Dupuis ajoute à ces noms celui du *Christ*, et croit apercevoir de nombreux rapprochemens entre ces deux personnages qu'il regarde comme symboliques, entre les dogmes, la croyance, les cérémonies du culte de Mithra et ceux du christianisme, &c. *Voyez* l'Origine de tous les cultes, *tome I.er, page 24 ; tome II, pag. 203, 260 ; tome III, pag. 40-87 et suiv., édit. in-4.°* ; et les Ruines par le C.en Volney, *pag. 186 et 202, 3.e édit.*

(5) Les anciens avoient plusieurs *Maïa*, parmi lesquelles il s'en trouvoit une que les Latins adoroient comme l'emblème de la terre fertile et l'épouse de Vulcain : c'est pourquoi on la confondoit avec Cybèle ou Tellus, et on lui offroit une truie pleine, victime consacrée à la Terre. *Voyez* la nouvelle édition du Dictionnaire portatif de la fable, publiée dernièrement, avec des additions considérables, par le C.en Millin. — J'observe ci-après, *tome II, pag. 425, note* [b], et dans ma notice du Rituel des Tatârs-Mantchoux, que la mère de Bouddha et celle de Mercure se nommoient toutes deux *Maïa.* Voyez les Notices et Extraits des Mss. de la Bibliothèque nationale, *t. VII, 1.re partie, page 243.*

(6) Ce mot, qui a passé de l'ancien persan dans le moderne, a un grand nombre de significations, dont la principale est *essence, principe, base, matière.* Voici celles que lui assigne le fameux dictionnaire intitulé *Ferhang Djihânguyry* فرهنك جهانكيري, dont je donne une notice ci-après, *t. II, pag. 86-88, note* [b] : « *Mâyéh* a trois significations : 1.° une quantité, comme le prouve ce » vers de Râzy êd-dyn de Nichâboûr : Que de chagrins j'ai dévorés de la » part de mon ami, jusqu'à ce que les larmes de sang *que je versai* rendirent » mon cœur immobile ! 2.° la matière, substance de chaque objet ; 3.° il a le » même sens que *Mâyoùn*, que nous allons indiquer.

» *Mâyoùn* est le nom d'une vache qui allaita *Férydoùn :* on la nomme également *Bermâyéh* et *Bermâyoùn.* »

مايه ، سـه معني دارد آول مقدار باشد ز رضي الدين نشابوري است

چه مايه رنج كشيدم زيار تا اين كار ،
بآب ديدهٔ خون جكر كرفته قرار ،

دوّم مادّه هر چيزرا كويند
سيوّم بمعني مايون است كه مرقوم شد ،،

مايون ، نام كاويست كه فريدونرا شير داده و آنرا بـرمايـه و بر مايون نيز كويند ،،

Suivant le dictionnaire de Meninski, *Bermâyéh* et *Bermâyoùn* est le nom d'un taureau ou d'un bœuf qui appartenoit seulement à Férydoùn ; mais je crois que ce savant lexicographe a été dupe du laconisme du *Ferhang Cho'oùry* فرهنك شعوري, qu'il a pris pour guide, et dont l'autorité n'équivaut pas à celle de Ferhang Djihânguyry.

(7) Voyez, *p. 425*, ma note 53 sur le Traité de la littérature des Hindous.

(8) Cette dissertation fut composée en 1784, c'est-à-dire, un an après l'arrivée de M. Jones aux Indes. (Voyez, *tome II, page 130*, la description

de l'île d'Hinzoùân.) Notre savant n'avoit alors qu'une légère teinture de la littérature sanskrite, et ne la connoissoit encore que par les versions persanes, qui sont proprement des paraphrases, dans lesquelles les auteurs, ardens Musulmans, sacrifient la fidélité au desir de répandre les principes de leur religion dans les ouvrages qui lui sont le plus étrangers. Dans la suite, M. Jones fit de grands progrès dans la langue sanskrite, comme on en peut juger par ses traductions.

(9) *Pantheum mythicum, seu fabulosa Deorum historia, hoc primo epitomes eruditionis volumine breviter dilucidèque comprehensa, auctore P. Francisco Pomey, Societatis Jesu*, 1 vol. in-12. Cet ouvrage, imprimé à Lyon pour la première fois en 1558, a eu plusieurs éditions, et mérite cet honneur : l'auteur a puisé directement dans les sources.

(10) *Historiæ Deorum Gentilium syntagmata XII*, apud *Lilii Gregorii Gyraldi Ferrariensis Opera omnia*; Lugduni Batav. 1676, in-folio.

(11) Je ne rapporterai ici aucune des étymologies du nom de *Janus* présentées par Vossius dans son *Etymologicon linguæ Latinæ*, et par Mathias Martini dans son *Lexicon philologicum*, parce qu'elles ne me semblent nullement satisfaisantes. Celle que mon estimable collègue le C.en Millin propose dans son Dictionnaire de la fable, d'après M. Visconti, me plaît d'autant plus, qu'elle me paroît coïncider avec l'opinion de notre auteur. Suivant ces deux savans, le *Janus* des Romains est une dérivation du *Phanes* des Grecs (dont parle aussi Boulanger, *liv. V, chap. 1.er*, de son Antiquité dévoilée). Parmi les premières divinités, *Phanes* étoit celle qui exprimoit le monde sorti du chaos, c'est-à-dire, le commencement du monde, et conséquemment de toutes choses; idée très-conforme à celle que les Hindous ont de leur Ganeśa. Ajoutons que les noms de *Phanes* et *Ganeśa* ont plus de conformité qu'on ne l'imagineroit. On sait que le *g* se change souvent en *w* : c'est ainsi que du *Wales* anglois nous avons fait *Galles*; le *w* n'est qu'un *f* ou *ph* adouci. Quant à l'*a* final, c'est une terminaison commune à beaucoup de mots sanskrits. La ressemblance entre *Janus* et *Ganeśa* est trop sensible pour exiger un commentaire, et se trouve indiquée dans les Ruines, *p. 288, 3.e édit.*

(12) Ces vers sont, non de Sulpitius, mais de Quintus Septimius, cité dans le *Terentianus*. Voyez aussi *Ovidii Fastorum lib. 1, vers. et not. 65, ex*

*edit. Burmanni.* M. Jones avoit sans doute cette édition d'Ovide, ou quelque autre avec des notes, ou le *Terentianus* même; car ces vers ne se trouvent pas à l'article de *Janus* dans l'ouvrage du P. Pomey, le seul traité mythologique dont il dit avoir fait usage. Lilio Gyraldi ne les a pas non plus cités dans ses *Syntagmata.*

(13) Boulanger a observé que nous avions une fête de Saint Jean à chaque solstice, c'est-à-dire, aux deux époques de l'année où l'on peut raisonnablement en fixer le commencement. La fête de Sainte Geneviève *[Genovefa]*, personnage peu connu, mais dont le nom a une étonnante affinité avec celui de *Janus* et de *Januæ*, tombe le 3 du mois de janvier *[januarius]*. Voyez l'Antiquité dévoilée, *tome III, liv. IV, chap. 4.* Au reste, je donne ces rapprochemens pour ce qu'ils valent, et sans y attacher plus d'importance qu'ils n'en méritent.

(14) Gaña, *cœtum, numerum, computum, seu unius rei aggregatum, significat...,* Isa *vel* Isha *dominum.* Voyez *Sidharubam, seu Grammatica Samscrdamica, &c. auctore Paulino à Sancto-Bartholomæo*, p. 36; et *Amarasinha, sectio prima, &c.* p. 38, note 1. Le même savant observe, dans son *Systema Brahmanicum*, p. 170, que les Indiens du nord, tels que les Mahrattes, les Bengalis, les Bénârésiens, les Népâliens, nomment ce dieu *Ganecha;* les Malabars l'appellent *Gænavadi* ou *Gænadhiba;* et les Tamouls, *Vinâyaga.* Les deux premiers mots signifient *maître de l'assemblée, des nombres;* le dernier, *grand-maître.* Son nom vulgaire est *Polleyar:* on lui donne encore l'épithète de *Vighnarâdja*, souverain des obstacles, parce qu'il les surmonte, et qu'il est comme la porte qui conduit à toutes les affaires. Le P. Paulin possède deux figures de ce dieu, où il est représenté tenant à la main deux clefs malabares, destinées à ouvrir les portes; circonstance qui, selon moi, coïncide parfaitement avec la clef que les anciens, suivant Suidas (au mot Ἰανουάριος, *tome I.er, p. 1214, édit. de 1619*), plaçoient dans la main droite de Janus, le regardant comme le principe du temps et le portier de l'année. C'est le dieu des sciences, du conseil, du destin, du mariage, des nombres ou du calcul, et des comptes, le chef de toute association honnête. Il s'oppose aux maléfices, aux malheurs, à l'infortune; il écarte les maux, procure le bonheur, et chasse les mauvais génies. Le rat ou le loir sur lequel ce dieu est assis, est un titan ou démon, ou le mauvais génie *Kaymoughâsoura* changé en un loir nommé *Pirousali*, qui voulut mordre le pied de Ganeś, et que ce dieu rempli de sagesse a dominé et subjugué. Sa tête d'éléphant indique la sagesse,

la prudence, la vigueur et le courage nécessaires pour écarter ou surmonter les malheurs. D'après ces heureux attributs, il n'est pas étonnant que tous les savans Indiens et tous leurs copistes placent une invocation à ce dieu au commencement de leurs écrits. Chez les Malabars, cette invocation est ainsi conçue : *Sri (*ou *Chri) .Gænavadayé namâ* [Adoration du bienheureux dieu Gænavadi], ou simplement *Gænavadayé namâ* [Adoration de Gænavadi ou de Ganeśa]. Ce dieu se nomme encore *Gourou* [Maître, Directeur], parce qu'il prépare la voie des affaires, et instruit les ignorans; de là ce protocole usité non-seulement parmi les Indiens, mais aussi chez les Tibétains, *Namo Gourou* [Adoration du Maître], corruption tibétaine des mots sanskrits *Namâ Gourou*, ou *Sal Gourouve namâ* [Adoration du vrai Maître]. Cette corruption paroît au P. Paulin de Saint-Barthélemi être une nouvelle preuve que les Tibétains ont reçu leur religion des Indiens, loin que ceux-ci soient redevables de la leur aux Tibétains, comme l'ont *rêvé*, dit-il, de Paw et Bailly. Au reste, ce savant, qui nous fournit les principaux matériaux de cette note, partage si fortement l'opinion de M. Jones touchant l'identité de Ganeśa et de Janus, qu'il lui reproche de l'avoir énoncée avec trop d'obscurité et de timidité. Janus, dit-il, étoit la plus ancienne divinité des Romains ; il est aussi adoré chez les Indiens, et il aura probablement passé de la mythologie des Brahmanes dans celle des Grecs, et de là dans celle des Latins : car Macrobe nous apprend que Janus et Saturne sont deux divinités étrangères; Juvénal appelle Janus le plus ancien des dieux *[antiquissime divûm]*. Le nombre 365, qu'on lui plaçoit entre les mains, justifie pleinement l'influence que les Indiens lui attribuent sur les nombres et les calculs. A l'épithète de *Gænadhiba* [maître des nombres, des comptes, des réunions], on peut encore ajouter celle de *Dvaymâdoura* [ayant deux mères]. L'une de ces deux mères est *Pârvatî*, ou la Lune ; et l'autre, *Anga*, épouse du roi Daçaprayâvadi, dont les amours avec Pârvatî forment une fable astronomique, et purement relative aux effets de la lune. Cette dernière épithète, suivant notre auteur, semble expliquer les deux visages que l'on donnoit au Janus romain. L'auteur de l'Origine de tous les cultes *(tome III, page 47,* et *II.e partie, page 59)* regarde Janus muni de sa clef et chef des douze mois de l'année, comme le prototype de Saint Pierre.

(15) Le même dictionnaire sanskrit que le P. Paulin de Saint-Barthélemi appelle *Amarasinha*, et dont il a publié la 1.re partie *in-4.°* à Rome en 1798. Voyez, *pag. 430-432*, ma note 61 sur le Traité de la littérature des Hindous.

(16) *Voyez*, sur ces épreuves judiciaires, très-communes dans l'Inde, le Mémoire ci-après, *n.° XXII.*

(17) Voyage aux Indes et à la Chine, *tom. I.er, liv. II, page 181, édit. in-4.°* Ce voyageur ne désigne ce dieu que sous le nom de *Poléar*, que j'indique en effet dans ma note 14, *p. 221.*

(18) *Rhotâs*, forteresse située à environ cent milles sud-ouest de Dynârpoùr, et à environ trois cent quarante milles nord-ouest de Calcutta, sur les bords de la Sône. Voici la description qu'en donne Aboùl - fâzel dans l'*Ayïn Akbery*, page 169 *verso* de mon manuscrit, et *tome II, page 32*, de la traduction de M. Gladwin, édition de Calcutta. « Rhotâs est un fort sur le sommet d'une » montagne élevée jusqu'au ciel et escarpée; il a quatorze kòss de circonfé- » rence : l'intérieur de cet espace est cultivé et habité. Il s'y trouve beaucoup de » sources ; et, en creusant à la profondeur de trois ou quatre *guèz* [coudées], dans » quelque endroit que ce soit, on découvre de l'eau. Il y a aussi des étangs. » Dans les temps de pluie, il se forme plus de deux cents cascades : l'air (est si vif, » qu'il) brûle les yeux et les oreilles. » رهتاس دژي است بر فراز كوه
اسمـــان ساي دشوار كذارد در ان چهـــارده كروه بر آن كشت
وكار شود و فراوان چشمه بر چوشد و هر جا سه چار كز بر كنند
آب پديد آيد و بس كولابها هنكام بارش افزون از دويست آبشار
چشم وكوش را بر افروزد هواء

Férichtah, dans son Histoire de l'Inde, traduite par M. Dow, a copié la description qu'on vient de lire, en y ajoutant des détails qui méritent d'autant plus de trouver place ici, que le fort de Rhotâs est peu connu, et se voit sur la carte du major Rennell, vers le 24d 45' de latitude. Nous allons donc réunir ces détails à quelques autres tirés d'ouvrages cités à la fin de cette note. « Ce » fort est situé, dit-il, sur une montagne escarpée et d'un très-difficile accès : il » n'a qu'une entrée, à laquelle conduit une montée très-rude, longue de deux » milles. Les portes, au nombre de trois, l'une au-dessus de l'autre, sont » défendues par des canons et des pierres mobiles.... D'un côté, au bas, » coule la Sône, dans un lit qui forme un immense précipice. Le côté opposé

» est défendu par une autre rivière, dont le lit forme un précipice semblable » au premier ; cette rivière se jette dans la Sône, un peu plus bas. Enfin » un troisième côté se trouve défendu par une vallée profonde, remplie de » bois impénétrables, qui s'étendent sur les montagnes voisines. Ce rocher » a quatorze kòss de circonférence à sa base. Le terrain enclos a dix milles » de circonférence, est cultivé, et renferme des villes, des villages et des » champs de blé. Dans cet espace jaillissent plusieurs sources, et par-tout » on peut se procurer de l'eau, en creusant à la profondeur de trois ou » quatre verges. Il y a plusieurs étangs dans l'intérieur du fort.

» En 1542, le râdjah ou prince hindou propriétaire naturel de cette forte- » resse en étoit encore en jouissance; mais le célèbre usurpateur du Béhâr, Tchéït » Khân, s'en empara par un acte de perfidie extrêmement adroit. Comme il étoit » intimement lié avec le râdjah, il le pria de recevoir dans cette forteresse ses » femmes et ses trésors en dépôt, sous prétexte d'aller faire une expédition dans » le Bengale. Le râdjah, non moins perfide que son ami, accepta cette pro- » position avec joie, dans l'espérance de s'emparer du dépôt. Il reçut donc un » nombreux convoi de palanquins couverts, qui contenoient des hommes armés, » au lieu des femmes que le râdjah croyoit y être cachées : il permit en outre » l'entrée de son château à une multitude de soldats déguisés en porteurs de » palanquins ou de caisses supposées renfermer des trésors. Le massacre de la » garnison et l'occupation du fort furent le résultat de cette opération. Le » râdjah, suivi d'un très-petit nombre de ses gens, eut beaucoup de peine à » échapper. » *Voyez* Dow*'s History of Hindoostan*, tom. II, pag. 173, 2.ᵉ édit.; et Pennant*'s View of Hindoostan*, t. II, p. 222.

M. Daniell a donné, dans son *Oriental Scenery*, trois vues magnifiques de Rhotâs. La première représente le *Râdje-ghât* [passage royal], qui est la principale route qui conduit à *Rhotas-ghor* [fort de Rhotâs], dans le Béhâr. C'est, dit-il, la forteresse de montagne la plus considérable qui existe dans cette partie de l'Inde ; elle doit prodigieusement à la nature, et l'art a corroboré les parties foibles. Ce fort renferme des ruines de temples hindous, de mosquées musulmanes, d'un palais, et d'autres édifices publics, qui offrent des modèles d'une excellente architecture. La montagne sur le sommet de laquelle il se trouve, passe pour avoir plus de huit cents pieds de haut, et plus de vingt milles de circuit; la Sône en baigne le pied du côté du sud-est.

L'ancien temple hindou situé dans l'intérieur du fort de Rhotâs forme le n.° XI de la précieuse collection que nous venons de citer. Ce temple, construit

construit en granit gris, d'une manière toute particulière, porte le caractère d'une haute antiquité. Les Hindous, qui choisissoient avec une prédilection particulière les lieux élevés pour y bâtir leurs temples, n'ont pu résister au desir de construire dans cet endroit, dont la situation délicieuse leur offroit de l'eau, du bois, et toutes les autres commodités en abondance. Enfin la troisième vue donnée par M. Daniell a été prise presque au sommet de la montagne, dans l'intérieur des fortifications. On y distingue le temple hindou dont nous venons de parler, et une suite de degrés qui conduisoient jusqu'au sommet de la montagne. Les Musulmans ont détruit le temple, pour élever sur ses ruines une mosquée, qui est détruite. Cette magnifique forteresse ne contient maintenant aucun habitant.

Deux *ghât* ou passages conduisent au fort : on les a rendus assez praticables, en y taillant des marches. L'un se nomme *Râdje-ghât*, c'est le supérieur; l'autre, *Akbarpoùr-ghât;* il tire son nom du village d'*Akbarpoùr*, situé presque au pied de la montagne.

(19) Mon savant ami, M. Alexandre Hamilton, ne partage pas l'opinion de M. Jones, touchant l'identité de Menou et de Saturne. Il reconnoît bien celle de Menou et de Noé, qui sont clairement, à son avis, le même personnage; mais il n'adopte pas la tradition conservée par Ovide, et suivant laquelle Saturne arriva en Italie dans un vaisseau, circonstance à laquelle on attribue le vaisseau qui servit de type aux premières monnoies de Rome. Ce vaisseau, suivant M. Hamilton, n'a rien de relatif à l'arche de Noé. « Pour trouver, dit ce savant, quelque ressemblance entre Saturne et Menou, il faut d'abord convenir du terme moyen, qui est Noé; et c'est, à mon avis, une forte objection contre l'hypothèse : car jamais on n'auroit imaginé que Saturne fût le même que Menou, si l'on n'eût pas établi d'abord l'identité de ces deux personnages avec Noé. Mais le *Cronos* des Grecs, modelé sur celui de Sanchoniaton, n'a rien de relatif à un déluge. Il seroit possible néanmoins que le Saturne des Latins fût le Menou des Hindous, sans être le même que le *Cronos* des Grecs, comme on a vu Janus correspondre à Ganesa, sans avoir de représentant en Grèce. Mais quel auteur nous apprend que Saturne ait survécu à un déluge! A la vérité, M. Jones indique une espèce d'identité de surnoms, celui de *Chronos* [le Temps] pour Saturne, et celui de *Câla* [le Temps] pour Menou : mais tous les mythologues conviennent que Saturne n'étoit pas originairement adoré comme dieu du temps; en outre il ne seroit pas impossible

que M. Jones se fût trompé en attribuant à Menou le surnom de *Câla*, que l'on donnoit communément à Siva. Au reste, la religion des anciens Grecs et Romains nous est trop peu connue, pour établir un parallèle parfait entre elle et la religion des Hindous. » — D'après les grands traits de son histoire, comme père des dieux, fils du Ciel, et autrefois gouverneur de la terre et du monde entier, mais aujourd'hui dépourvu d'adorateurs, Saturne a, selon M. Hamilton, beaucoup de traits de ressemblance avec Brâhmah, qui forma le monde sans le gouverner, créa les dieux et les hommes, est fils de *Brehm* [l'Être suprême], et ne reçoit aucune adoration. L'étymologie de *Saturnus*, qu'on fait dériver de *satu*, en supprimant deux consonnes essentielles, puisqu'elles ne sont pas finales, est véritablement forcée; tandis qu'il est bien plus naturel de tirer ce mot de *Tchatouranama* [quadriformis], épithète particulière à Brâhmah, qu'on représente avec quatre têtes. — Ajoutons enfin que Menou n'a jamais été regardé comme un dieu par les Hindous, tandis que Saturne est le plus remarquable personnage de l'Olympe.

(20) Ce passage m'a paru d'autant plus important, qu'il ne s'accorde pas entièrement avec l'opinion adoptée par tous les mythographes, laquelle donne à Saturne le Ciel pour père et la Terre pour mère. Ainsi, quoique M. Jones n'ait rapporté aucune indication sur celui des ouvrages de Platon qui lui avoit fourni cette curieuse citation, j'ai cru devoir en faire la recherche dans les nombreux écrits du philosophe grec, et j'ai été assez heureux pour la trouver dans le *Timée*, tome III, page 40, des *Opera Platonis, ex editione Serrani*, et tome IX, page 324, *ex editione Bipontinâ*. La voici: Γῆς τε καὶ Οὐρανοῦ παῖδες Ὠκεανός τε καὶ Τηθὺς ἐγενέσθην· ἐκ τούτων δὲ, Φόρκυς τε καὶ Κρόνος καὶ Ῥέα, καὶ ὅσοι μετὰ τούτων· ἐκ δὲ Κρόνου καὶ Ῥέας, Ζεὺς, Ἥρα τε, καὶ πάντες ὅσους ἴσμεν πάντας ἀδελφοὺς λεγομένους αὐτῶν. « L'Océan et Téthys passent pour être enfans de la Terre et du Ciel. » D'eux naquirent Phorcys, SATURNE et Rhéa, et leurs autres frères; de » Saturne et Rhéa, Jupiter, Junon, et d'autres que nous entendons chaque » jour appeler leurs frères. » Platon, comme on voit, place une génération, l'Océan et Téthys, entre la Terre, le Ciel, et Saturne, qui, suivant ce philosophe, n'étoit que leur petit-fils. Parmi les écrivains modernes, je ne connois que Bochart qui ait observé (dans sa *Geographia sacra*, page 4, édition in-fol. de Leyde 1712) cette légère différence d'opinion touchant l'origine de Saturne.

(21) L'étymologie attribuée ici à Festus ne se trouve pas dans l'ouvrage de

ce grammairien, comme je m'en suis convaincu, mais dans le IV.ᵉ livre de Varron, *de Linguâ Latinâ*, pag. 18 du texte, et 30 des notes, de l'édition publiée par Scaliger en 1585. L'explication que ce grammairien et son docte commentateur donnent de cette étymologie, n'est pas tout-à-fait conforme à celle que propose M. Jones, et n'offre aucune relation avec l'agriculture. « Le Ciel, dit-il, » étant le principe (des choses), Saturne a été nommé ainsi de *satu;* et » comme le feu *est reconnu pour le principe de la génération*, on envoyoit à » ses supérieurs, pendant les Saturnales, des feux, *c'est-à-dire, des bougies* » *allumées.* » J'ai fait imprimer en lettres italiques les mots ajoutés par le commentateur. Quelques-uns font dériver le mot *Saturne* de σάθης, *le membre viril* (παρὰ τὴν σάθην), parce que c'étoit chez les anciens le symbole de la génération; d'autres, tels que Cicéron, et après lui Lactance, de *saturari* [être assouvi], parce qu'il est rempli d'années. Cette étymologie coïncide assez bien avec le nom de Κρόνος, que les Grecs lui donnoient, et qui paroît être une légère altération de Χρόνος [le Temps], parce que, suivant Macrobe (*Saturnal.* lib. 1, cap. 8), ce dieu est l'auteur des temps, ou, suivant Cicéron *(de naturâ Deorum)*, parce qu'il est le même que le Temps. Tous ces différens noms me paroissent relatifs à la durée du temps, à l'ancienneté du monde; et il ne falloit pas moins que l'esprit systématique et l'imagination active de Bochart, pour retrouver dans Saturne le même personnage que Noé.

(22) *At bona posteritas puppim servavit in ære,*
*Hospitis adventum testificata Dei.*

Ovid. *Fast.* lib. 1, vers. 240, ex edit. Burmanni.

(23) Page 144 du *Pantheon mythicum*. Le P. Pomey, qui a copié ici Bochart, auroit pu ajouter au témoignage d'Alexandre Polyhistor, rapporté par S. Cyrille dans sa diatribe contre Julien, *liv. I.ᵉʳ*, celui d'Abydène, qui assure que Saturne prédit qu'il tomberoit une grande pluie. Κρόνος προσημαίνει μὲν ἔσεσθαι πλῆθος ὄμβρων. *Abydenus*, apud *Bocharti Geographiam sacram*, pag. 4, *ex editione Lugduno-Batavâ 1712.*

(24) J'ai lu avec la plus grande attention la savante et verbeuse dissertation dans laquelle Bochart tâche d'établir cette opinion; j'ai lu également l'analyse très-bien faite de cette dissertation, par le P. Pomey; et je ne puis partager la conviction de M. Jones. Je ne puis non plus me déterminer à

reconnoître Cham dans Jupiter, Japhet dans Neptune, et Pluton dans Sem. — Saturne me paroît être simplement le Temps personnifié, comme le prouvent la faux, le serpent qu'il tient à la main, la barque dans laquelle on le place et qui se retrouve dans les anciens monumens égyptiens, son avidité à manger ses enfans, qu'il rend ensuite en détail, &c. Saturne étoit le plus ancien dieu des Arabes, qui l'adoroient sous le nom d'*Elah* اله ; et l'auteur du *Dabistân* دابستان, ouvrage dont le premier chapitre a été publié dans le *New Asiatick Miscellany*, pag. 88-138, et cité dans ma note[h], *pag. 22-25 du tome II* de ces Mémoires, nous apprend que la pierre placée à un des angles de la Ka'bah de la Mekke, est un fragment d'une statue de ce dieu. Il paroît être le Brehm plutôt que le Menou des Indiens, comme on a pu le voir dans la note 19 ci-dessus, *page 225*.

(25) *Voyez*, sur ce personnage, le Traité de la chronologie des Hindous, dans le volume suivant, *p. 172*.

(26) Ouvrage indien canonique, publié en français sous le titre de *Bagavadam* [ou Doctrine divine], par le C.[en] d'Obsonville. *Voyez*, ci-après, dans mes notes sur la littérature des Hindous, et *page 171 du tome II*, les deux notices que j'ai données de cet ouvrage, qui est aussi un Pourâna. L'épisode cité par M. Jones se trouve *p. 212 et suiv.* de l'édition française.

(27) Les dix-huit Pourânas sont des poëmes sacrés en l'honneur des dieux. *Voyez*, ci-après, le Mémoire sur la littérature des Hindous.

(28) Ce Pourâna étant le premier des dix-huit poëmes qui portent ce titre, et le plus important, je ne puis résister au desir de communiquer au lecteur la traduction de la Table des chapitres, faite par mon ami M. Alexandre Hamilton, membre de la Société asiatique de Calcutta, dont j'ai déjà eu occasion de citer plusieurs fois le nom avec les éloges dus à sa vaste érudition orientale et à son extrême complaisance. Il a fait cette traduction immédiatement d'après le texte sanskrit, qui se trouve sous le n.° 18 nouveau et 87 ancien des manuscrits indiens de la Bibliothèque nationale.

Souta parle. « 1.[er] vers. Maintenant je vous ai communiqué ce qui a » été dit par celui dont l'univers est une des formes : le Pourâna intitulé » *le Poisson*, qui mène à la vertu, à la félicité et au bonheur éternel.

» 2. Il commence par la conversation entre Menou et Vichnou *pisciforme*, » suivie de l'histoire de l'œuf du monde, et de la création par Brâhmah.

» 3. Les dieux et les démons sont appelés à l'existence : alors se trouve » la naissance des vents, suivie du récit des cérémonies qu'on pratique à la » fête du dieu de l'amour, et à celle de l'installation des dieux tutélaires dans » leurs fonctions.

» 4. Un Menou est nommé pour gouverner le monde pendant l'intervalle » de temps qui s'appelle *Menouantara.* La naissance du Menou fils du Soleil; » les amours de la planète Mercure.

» 5. L'histoire de la race du Soleil, le récit des cérémonies funéraires, le » lieu consacré aux dieux mânes, la naissance de la Lune.

» 6. L'histoire de la race de la Lune, les aventures du roi Yayâti, les vertus » de Cartavirya, l'histoire de la race de Vristi.

» 7. Les imprécations de Bhrigou et de Vichnou contre les démons; l'his- » toire des descendans de Pourou, et de la race du feu.

» 8. L'énumération des Pourânas, le récit des rites des sacrifices, les cérémo- » nies appelées *la constellation des hommes*, et le sommeil de Martounda.

» 9. La fête célébrée, le huitième de la lune, en l'honneur de Crichna; la » conjonction de la lune et de l'étoile Rohini; les rites de Sarâga; la fête des » arbres.

» 10. Le développement des plaisirs, la naissance d'Agastya, les fêtes de » la déesse Ouma.

» 11. Les fêtes de cette déesse et de Sîva; celle de la déesse de la science; » les cérémonies pratiquées pendant les éclipses, et pour empêcher les avor- » temens.

» 12. Les rites révélés par Césava à Bhîma, les cérémonies enjointes aux » courtisanes, la fête de Gôvinda, et les rites des Sôudras adressés à Angâra.

» 13. Les cérémonies pratiquées le septième jour de quelques mois, et celle » appelée Visoca; la donation d'une quantité de blé, ayant la forme de la » montagne Merou, et les rites dits *Sânti*, ainsi que la donation d'un taureau » d'or le jour consacré à Sîva.

» 14. Les fêtes de Sîva renouvelées tous les mois, la fête de Brâhmah, les » autres fêtes des mois, celles de Vichnou dans ses âvatâras.

» 15. La cérémonie du sixième jour de la lune, et celles qui sont prati- » quées durant l'ablution dans le Gange; la sainteté de Prayâga, suivie d'une » description du monde.

» 16. La résidence du fils de Ilà; une description des *Douipa* (îles habi-
» tées) et des mondes; les règles des orbes célestes, et la prééminence de
» l'étoile polaire.

» 17. Des demeures des dieux, ou les constellations de la destruction de
» Tripoura; de l'institution des cérémonies pour les mânes; de la succession
» des Menouantaras.

» 18. De la naissance de Vadjrânga, et de celle de Taraca; de la victoire
» de ce démon sur les Dèvas, et leur fuite auprès de Brâhmah.

» 19. De la naissance de Pârvatî, et des mœurs de Sîva; de la combustion
» du dieu de l'amour (Câmâ), et les lamentations de la nymphe Retî (son
» épouse).

» 20. La retraite de la déesse Pârvatî dans les forêts, ses prières pour la
» résurrection de Câmâ, sa conversation avec le Cichy, et les noces de Siva
» et de Pârvatî.

» 21. De la naissance de Koumâra, et de sa victoire; de la mort de Taraca;
» de l'âvatâra de Narsingha (en homme-lion).

» 22. De la création nommée celle du lotus; de la mort du démon
» Andhaca; de la sainteté de Vârânèsi [Bénârès], et de celle de la rivière
» Narmadâ.

» 23. Des races des hommes saints, et des sacrifices offerts aux mânes;
» de la donation à un Brahmane, d'une vache pleine et d'un taureau noir.

» 24. Les aventures de Sâvriti; des devoirs d'un souverain; de la saison
» pour commencer la guerre; des interprétations des songes.

» 25. De l'âvatâra sous la forme d'un nain, et de celui sous la forme d'un
» sanglier; des dieux qui boivent l'ambroisie; de l'apparition de Calahrit
» engloutie par Sîva.

» 26. De la guerre des dieux avec les démons; de l'art de l'architecture,
» de la sculpture, et des formes célestes, et des cérémonies de leur instal-
» lation.

» 27. De la salle dédiée à la réception des statues des dieux; de l'autel
» des sacrifices; des rois qui existeront dans les siècles futurs; de l'avantage
» des donations prescrites.

» 28. Une récapitulation des trente *calpas* qui composent un mois de
» Brâhmah, une table des matières. Voilà ce qui forme le *Matsya Pourâna*,
» pur, saint, et qui donne au lecteur la renommée et l'immortalité. » *(Note communiquée par M. Alexandre Hamilton, membre de la Société de Calcutta.)*

(29) Les quatre livres sacrés sortis de la bouche même de Brâhmah. M. Wilkins, dans ses notes sur le *Bhaguat-Geeta &c.* p. 143, édit. in-4.°, et d'autres savans Indiens, pensent que ces livres n'étoient originairement qu'au nombre de trois. Le mot *véda*, qu'on prononce *vèd*, signifie *science*. Voyez encore mes notes sur la littérature des Hindous, et *p. 164* du second volume. *Héri* est un des noms de Vichnou, la seconde personne de la Trinité indienne, emblème du pouvoir conservateur. *Voyez* la note 32.

(30) Qu'on prononce *calpa*, mot sanskrit qui signifie *formation ;* c'est un jour de Brâhmah, qui équivaut à mille révolutions d'yougs. Les Hindous croient qu'à la fin de chaque *calpa* [création ou formation], toutes choses sont absorbées dans la Divinité, et que, durant l'intervalle d'une création à une autre, l'Être suprême se repose sur le serpent *Séchâ* [durée], nommé aussi *Ananta* [sans fin]. *Voyez* les notes de l'*Heetopades of Veeshnoo-Sarma, &c. translated from an ancient manuscript in the sanscreet language, &c. by Wilkins*, p. 296, et les notes du même savant sur sa traduction du *Bhaguat-Geeta*, p. 143. *Voyez* aussi, dans le *tome II*, les Mémoires sur l'astronomie et sur la chronologie indiennes.

(31) La première personne de la Trinité indienne, qu'il ne faut pas confondre avec *Brehma*, nommé *Parâbahrahvechtou* sur la côte de Coromandel, et qui est la grande cause première, l'auteur de toutes choses. *Voyez*, dans les *Specimens of Hindoo literature* de M. Kindersley, les *Introductory Remarks on the mythology, literature, &c. of the Hindoos*, p. 2.

(32) *Héri*, un des titres de Vichnou, le pouvoir conservateur de la Divinité. Presque en face de Sulthân-Goudje, ville considérable du Béhâr, se trouve un rocher de granit formant une petite île au milieu du Gange, laquelle est connue des Européens sous le nom de *rocher de Djihânguyry ;* il mérite de fixer l'attention des voyageurs, à cause de la grande quantité de figures qui y sont sculptées en relief. On remarque sur-tout Héri, d'une stature gigantesque, assis sur un serpent roulé, dont les nombreuses têtes s'élèvent en s'inclinant de manière à former un dais au-dessus de la tête du dieu endormi; de chacune des bouches du serpent sort une langue fourchue, qui semble menacer d'une mort inévitable quiconque auroit l'audace de vouloir troubler le repos de Héri : toute la figure est presque détachée du rocher sur lequel on

l'a taillée ; elle est bien conçue, et d'une belle exécution. *Voyez* Wilkins, *Notes on the Heetopades of Veeshnoo-Sarma, &c.* p. 295 et 296, et ci-dessus, note 30.

(33) M. Thomas Maurice a rapproché avec le plus grand soin toutes les circonstances de ce récit et celles de la Genèse relatives au déluge, pour démontrer l'identité de ces deux événemens, et pour prouver sur-tout la réalité d'un déluge universel; il a même eu soin de calculer l'étendue que pouvoit occuper dans l'arche une couple d'animaux de chaque espèce : le résultat de son travail forme un tableau dont lui seul peut garantir l'exactitude. Enfin ce laborieux auteur n'a omis aucune des circonstances capables de corroborer son hypothèse. Nous laissons à d'autres savans le soin d'apprécier ses preuves; nous nous bornons donc à les prier de consulter l'*History of Hindostan, its arts and its sciences, as connected with the history of the other great empires of Asia, during the most ancient periods of the world*, tom. I, pag. 557-561.

(34) *Voyez* l'histoire de cet *âvatâr*, ou incarnation de Vichnou en Crichna, p. 276 et suiv. du *Bagavadam* [ou Doctrine divine], ouvrage indien canonique sur l'Être suprême, les dieux, les géans, les hommes, les diverses parties de l'univers, publié par le C.^en^ d'Obsonville; et dans l'*History of Hindostan, its arts, sciences, &c.* de M. Maurice, *t. II, p. 255 et suiv.*

(35) *Voyez*, sur ce personnage, le Traité de la chronologie indienne, *p. 185 et suiv. du tome II.*

(36) On écrit aussi *Madourah.* Cette ville, célèbre par ses antiquités, dont M. Daniell nous a donné six vues magnifiques, est située sur la rivière de Vaygarou, environ à soixante milles des côtes orientales de l'Océan indien, vers le $9^{d}$ $52'$ $30''$ de latitude. Elle étoit autrefois capitale d'un royaume qui s'étendoit dans l'intérieur des terres vers le nord-est, et formoit la portion méridionale du *regnum Pandionis* de Ptolémée, ou *Pandi Mandalam* des Indiens modernes. *Voyez* Pennant's *View of Hindoostan*, tom. II, pag. 7, 9 et 10, et Paulini à Sancto-Bartholomæo *India Orientalis Christiana*, pag. xix, 156 et suiv.

(37) Indrâ est le dieu des vents et de l'air, comme l'indiquent ses surnoms de *Sorgarâdja* [roi du firmament]; *Maroulvân* [aérien], mot dérivé de *maroùl* [l'air,

[l'air, le vent]; *Mêghavân* [habitant des nuées]; *Djichnou* [vainqueur]; *Pourouhrda* [courageux, brave]; *Sahasrâkcha* [ayant mille yeux]; *Divaspadi* [maître des demi-dieux]; *Indrâ* [qui affecte les sens], parce que c'est la qualité de l'air; *Dyoupeti* ou *Dyoupetir* [dieu du ciel], d'où est probablement dérivé le mot étrusque *Diespiter*, ancien nom de Jupiter : en effet, c'est, suivant le P. Paulin de Saint-Barthélemi et M. Jones, le Jupiter conducteur des Grecs et des Latins. Voilà, dit le P. Paulin, un second dieu philosophique, qui prouve que presque toutes les divinités indiennes sont relatives à l'astronomie et à la physique. Parmi les attributs d'Indrâ, nous citerons le *vadjiram* ou *koulicham*, c'est-à-dire, la foudre, parce que l'air contribue à former la foudre et lui sert de conducteur; le *vimânam* [char], qu'on nomme aussi *vyômayânam* [voiture du firmament]. L'épouse d'Indrâ se nomme *Indrâni;* son cocher, *Sârathi*, &c. Il a en outre plusieurs ministres, et des nymphes pour le servir; il préside les demi-dieux et les bons génies subalternes, qui dirigent les cieux inférieurs, les portent et les animent. Il examine leurs droits, décide leurs différens, frappe de son foudre les méchans, chasse du ciel les dieux qui pèchent, les exile dans des corps humains ou dans ceux de différens animaux. Il donne aux dieux bons l'*amrda* [breuvage de l'immortalité], dirige l'air et les nuages, régit tout ce qui tient à ce monde sublunaire, répand sur la terre le *gandje* céleste, c'est-à-dire, la rosée qui la rafraîchit et la fertilise, la préserve du feu brûlant qui la dessèche. Il a le caractère bouillant et lascif du Jupiter des Grecs. Tout le monde connoît, dans l'Inde, l'histoire de sa métamorphose en coq, à la faveur de laquelle il viola Ahalya, femme d'un mouni nommé *Gaudama* (c'est une planète), tandis que son mari s'acquittoit de ses prières du matin et se lavoit dans le Gange avant l'aurore. Gaudama, instruit de cet attentat, maudit Indrâ, dont tout le corps se trouva couvert de mille membres virils; mais, d'après ses prières instantes et répétées, ces membres furent transformés en mille yeux, qu'il porte encore maintenant. Le P. Paulin de Saint-Barthélemi reproche aux académiciens de Calcutta (c'est-à-dire, à M. Jones, puisqu'il cite la page même de sa dissertation) d'avoir répandu beaucoup d'obscurité sur l'histoire d'Indrâ, en voulant décrire les divinités indiennes plutôt d'après la mythologie grecque que d'après celle des Brahmanes, qu'il n'entendoit pas suffisamment. Il leur reproche aussi d'être peu versés dans la langue sanskrite. Nous ne nous permettrons pas même de discuter jusqu'à quel point ces reproches sont fondés; mais il nous semble que les immenses travaux de M. Jones, et les excellentes traductions du sanskrit publiées par lui et par M. Wilkins, sont des

réfutations satisfaisantes. La gravure représente le dieu Indrâ tenant à la main une branche de lotus, parce que l'*éther* [l'air] ne contribue pas foiblement à la production des choses.

Nous avons parlé précédemment des cieux inférieurs, parce que les Hindous établissent deux cieux. A la tête du premier est placé le Soleil, le plus grand dieu des Hindous, et le roi du ciel, avec ses conseillers et ses contemplateurs, qui sont les planètes, et sa femme, la Lune. Les planètes sont les *mounis* [huissiers], qui obéissent au Soleil; elles ont des disciples qui leur sont soumis, qu'elles éclairent et dirigent. Les anciens Hindous professoient donc le sabéisme, ou adoration des astres, aussi-bien que les Égyptiens, chez qui les Grecs l'ont puisé, pour le dénaturer à leur manière.

Le ciel inférieur, nommé *Sorga*, est le domaine d'Indrâ, qui gouverne les petits dieux, nommés *Déva*( au pluriel, *Dêvagael*) : le nombre de ceux-ci ne s'élève pas à moins de trois cent trente-deux millions. Ils ne sont ni impeccables ni immortels; car Indrâ peut les chasser du ciel, et les reléguer sur la terre, pour habiter des corps d'hommes et d'animaux, suivant l'exigence des cas. Le nombre de nativités et de morts est toujours proportionné aux fautes. Ce dieu a des danseurs particuliers nommés *Kinnara*, et des danseuses nommées *Apsara*, qui répondent aux پري *péry* ou fées des anciens Persans, aux حور العين *khoûr êl-a'yn* [*belles* aux yeux noirs] des Musulmans, connues chez nous sous le nom de *Houris*. Voyez le *Systema Brahmanicum*, *&c.* p. 180-185; *Hymn to Indra*, dans le t. II, p. 152, de l'*Asiatick Miscellany*, édit. de Calcutta, et dans le t. VI, p. 337, des *Works of sir* Will. Jones.

(38) Ce mot signifie *descente*. « Ce dieu (Vichnou), dit le *Bagavadam* » (page 264), ce dieu, qui est invisible et sans corps, tout-puissant et » infini, s'incarne et prend ainsi des formes relatives aux circonstances pour » lesquelles il se métamorphose. Le motif de ces apparitions est toujours de » remettre en vigueur la pratique des vertus relâchées, et de détruire ou de » réprimer la méchanceté parvenue à son comble. Celui qui a donné l'être à » toutes choses, peut prendre telle figure ou telle forme qu'il lui plaît. » Ce passage est parfaitement conforme au discours même de Vichnou dans le *Bhaguat-Guîtâ*, que l'on trouvera dans la note *, *p. 173 du tome II* de cette collection. *Voyez* en outre, sur cette partie intéressante de la mythologie indienne, *the Bhaguat-Geeta, or Dialogues of Creeshna and Arjoon*, *&c.*

*translated from the original sanskreet by* Wilkins, page 51 de l'édition in 4.°, et page 55 de la traduction française du C.en Parraud; Paulini à Sancto-Bartholomæo *Systema Brahmanicum*, pages 83, 284, &c.; *the Institutes of emperor Akber, translated from the persian by* Gladwin, tome III, page 232, édition de Calcutta. J'ai tout lieu de croire que M. Maurice a négligé de consulter ce dernier ouvrage pour composer les descriptions, d'ailleurs fort circonstanciées et fort curieuses, qu'il donne des âvatârs, dans son *History of Hindostan, its arts and its sciences, &c.* tome I.er, pag. 553 et suiv., et tome II, pag. 5 et suiv.

(39) L'âge de pureté, ou plutôt de vérité; car, suivant M. Holwell, *satya* signifie *vérité:* c'est le premier des quatre âges hindous; il dura trois millions deux cent mille ans; les hommes vivoient alors cent mille ans, et avoient vingt-une coudées de haut. *Voyez* Maurice's *History of Hindostan, its arts and its sciences, &c.* t. I, p. 86-87.

(40) *Voyez* la description et la représentation de ce *vara âvatâr,* ou seconde incarnation de Vichnou sous la forme d'un sanglier, dans l'*History of Hindostan, &c.* de M. Thomas Maurice, *t. II, p. 575*, et dans les autres ouvrages cités dans ma note 38, ci-dessus. Je dois pourtant observer que, suivant le P. Paulin de Saint-Barthélemi (*Systema Brahmanicum*, p. 295), l'incarnation en tortue *[kourma âvatâr]* est antérieure à l'incarnation en sanglier *[vara âvatâr]*, et que Vichnou revêtit la forme d'une tortue, pour soutenir le monde penchant vers sa ruine et dans un imminent danger, à cause de la guerre acharnée que se faisoient les dieux et leurs ennemis les géans *[Asour]*, qui vouloient leur ravir l'ambroisie *[amrda]*. Vichnou prit ensuite la hure d'un sanglier, pour soutenir sur ses défenses la terre, que le géant Irannia vouloit plonger dans les eaux de l'abîme. Cette incarnation, ajoute notre savant, est intimement liée avec les deux précédentes, et toutes trois ont trait au déluge. Les Brahmanes nommoient le sanglier dont il s'agit, *Varaha, Kidi*, et *Sougara*, mots qui désignent un sanglier des montagnes et des bois. Peut-être les étymologistes trouveront-ils quelque analogie entre le mot *varaha* et notre mot *verrat.*

(41) Montagne que la plupart des mythologues indiens confondent avec le mont Mérou, quoique ce soit une autre montagne, comme l'observe M. Wilkins dans ses excellentes notes sur le *Bhaguat-Geeta*, p. 146 et suiv. édit. in-4.°

Le *Mérou*, dont le nom signifie *axe* ou *centre*, est le pôle septentrional de la terre, et passe pour la plus haute des montagnes. Dans la mythologie indienne, il est représenté comme le séjour du soleil et le support de la terre.

Dans une rixe qui s'éleva entre les bons et les mauvais génies, au sujet de l'eau de l'immortalité, le Mérou fut précipité dans la mer, et tomba au plus profond de l'abîme. Les bons génies prièrent aussitôt Vichnou, conservateur du monde, de remettre cette montagne sur pied. Vichnou prit la forme d'une tortue, plongea et souleva la montagne, et la soutint sur son dos. Les dieux bons et méchans, voyant la montagne céleste ainsi hors de danger, l'enveloppèrent avec un immense serpent nommé *Vasoughi*, suivant le P. Paulin de Saint-Barthélemi, et *Vasouki*, suivant M. Wilkins; et les démons prenant la tête du serpent, les dieux saisissant sa queue, ils le tirèrent alternativement, et par ce moyen imprimèrent au mont Mérou un mouvement de rotation qui dut en faire sortir l'eau de la vie. Il la rendit en effet, ou plutôt elle sortit de la mer; et le médecin céleste *Danouvandra* recueillit cette eau éparse sur la mer, et la remit dans un vase à Vichnou, assis sur le sommet du mont Mérou. Ce dieu la distribua ensuite aux autres dieux bons, à l'exclusion des démons, qui, dès ce moment, leur jurèrent une haine éternelle. Tel est, en abrégé, le sujet d'un dessin du cabinet du savant et vénérable cardinal Borgia, prélat dont le nom est cher à tous les amis des lettres : ce sujet est gravé dans le *Systema Brahmanicum* du P. Paulin. On y remarque la figure du dieu Vichnou, répétée trois fois : 1.° sous la forme d'une tortue; il soutient le mont Mérou : 2.° sous celle d'un dieu ou d'un homme; il tire la queue du serpent : 3.° comme dieu, avec les attributs de la royauté, et assis sur une fleur de lotus, au sommet du mont Mérou; il a la face noire, la tête ceinte d'une couronne, et quatre mains, &c. Aussitôt après que ce dieu eut distribué aux autres l'eau de la vie, tirée de la mer, cet élément produisit la déesse Lakchmî, la mère universelle, la Vénus indienne, déesse de la génération et de la fécondité, la Terre, femme de Vichnou, laquelle est assise auprès de lui, avec une fleur de lotus ou *nymphæa* à la main. Dans le même moment naquit aussi Saresouatî ou Saravatî, déesse de l'harmonie et de l'éloquence, femme de Brâhmah, assise à la gauche de Vichnou. Enfin la même mer produisit *Moudévi* (ou mieux *Bhoudévi*), déesse de la turpitude et de la discorde. Outre ces trois déesses, on vit encore sortir de cette mer, la vache, symbole de la fécondité, le cheval à sept têtes, l'arbre *Kalpavrkcham*, et l'éléphant blanc, emblème du courage et de la prudence, qui soutint le monde, sauvé par Vichnou. De là encore la fable accréditée chez les Hindous, que la terre est portée sur une tortue

et sur huit éléphans, qui, en se relayant, causent les tremblemens de terre. Les principaux traits de l'histoire mythologique que nous venons de rapporter, se retrouvent chez les Japonois, qui croient à l'incarnation de Dieu en poisson, et conservent dans leurs temples des représentations de cette incarnation. On voit dans quelques-unes la tortue nageant sur la mer, et portant le mont Mérou, ou bien l'arbre du paradis. La même montagne se retrouve dans la mythologie tibétaine; elle y est divisée en degrés mystiques, où l'on place le soleil, la lune, les *laha*, ou planètes, qui sont des dieux indiens et tibétains : cette montagne se nomme *Rirou*, ou *Righiel Loumbò*, en tibétain. Ces mots, d'après l'étymologie sanskrite indiquée par le P. Paulin, dériveroient de *Irouchi*, qui fait, par corruption, *Rigi*, ou *Richi Loumbò*, montagne des contemplatifs ou des dieux des planètes et des bienheureux, qui contemplent là et adorent le Soleil-dieu et la Lune. Les Tibétains, ainsi que les Indiens, font jaillir du pied du mont Mérou, à travers quatre rochers, et tout près de l'arbre *Kalpavrkcham*, quatre fleuves, le Gange, l'Indus, et deux autres nommés en tibétain *Pahkiou* et *Sita*, lesquels paroissent correspondre aux quatre fleuves du paradis terrestre. — Terminons cette note par la description du mont Mérou, tirée d'une géographie tamoule intitulée *Puwana* (lisez *Pourâna*) *Sakkaram*, que cite le savant Bayer, et dont le P. Paulin ne paroît pas avoir eu connoissance. « Le mont Mérou a plus de » seize mille *yosineï* de circuit à sa base (l'*yosineï* ou *yodjan* est, selon Bayer, » égal à plus de deux milles d'Allemagne), et son élévation est de trente-deux » mille *yosineï*. Sur cette montagne sont dispersées mille huit *kodoumoudi* ou » collines. Le dieu Vichnou et son épouse Lakchmî habitent la partie orientale; » Brâhmah et son épouse Saresouadî, la partie septentrionale; Tetchana-Mourdi, » roi du monde, la méridionale; et Nandi-Sourer, portier de Chiven (ou Siva), » l'occidentale (lisez *occidentalibus*, au lieu d'*orientalibus*). Les *Sitter* et les *Kendou-* » *rouver* [ministres ailés des dieux], les *Mouni-Sourer* [les prophètes], les *Devergœl* » [les demi-dieux], les *Kinœrer* et les *Tombourou-Narader* [les musiciens instrumen- » taux], et les *Attama-Sitter* [satellites protecteurs des dieux], habitent autour » de cette montagne. » *Voyez* Bayer, *Historia regni Græcorum Bactriani, &c.* pag. 9 et 10; et le P. Paulin de Saint-Barthélemi, *Systema Brahmanicum, &c.* pag. 289-291.

(42) Ce breuvage céleste, qui ressemble beaucoup à l'ambroisie des anciens, se nomme *amrda* et *amrita*, c'est-à-dire, *immortalité*. Ce mot sanskrit est composé de l'*a* privatif, qui existe en sanskrit comme en grec, et de

*mrda* [mortalité]. On a vu, dans la note précédente, de quelle manière ce précieux breuvage fut retiré de la mer battue avec la montagne Mérou, suivant les uns, et avec la montagne Mandar, suivant d'autres. M. de Paw (Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois, *t. I.er, p. 360-363, édit. 1773*), observe, avec beaucoup de raison, que, long-temps avant l'ère chrétienne, les Scythes, les Perses, les Tibétains et les Chinois, cherchoient avec obstination la composition de ce breuvage, auquel ils croyoient que leurs dieux devoient leur immortalité. Plus d'un empereur de la Chine, victime de sa crédulité et de ce breuvage trompeur, est allé chercher parmi ses aïeux une immortalité dont il comptoit jouir sur la terre. Aujourd'hui encore, la plupart des grands et des personnages un peu considérables de la Chine s'occupent de cette recherche, qui a coûté la vie à plusieurs de leurs ancêtres, et qui ne paroît avoir été absolument d'aucune utilité. Chez nous, au moins, plusieurs de ceux qui s'occupoient de la recherche de la pierre philosophale et de la quadrature du cercle, ont fait, en chimie et en géométrie, des découvertes capables de dédommager suffisamment de ses travaux tout autre qu'un visionnaire.

(43) C'est le troisième âge des Hindous, qui, selon eux, a duré huit cent soixante-quatre mille ans (Kindersley*'s Specimens of Hindoo literature*, pag. 35); et un million six cent mille ans, suivant M. Craufurd (*Sketches relating to the history... of the Hindoos*, t. I, p. 295, seconde édition).

(44) L'incarnation de Vichnou en *Crichna*, et non en *Kistna* ou *Kistnou*, comme l'écrit M. Kindersley, p. 18 de ses *Specimens of Hindoo literature*, est le neuvième *âvatâr*, ou descente de la Divinité sur la terre, pour la conservation du monde, et particulièrement pour le bien des provinces de l'Hindoustân. *Voyez*, ci-après (*page 286*, note 140), l'article de *Crichna*, qui paroît être le même que l'Apollon des Grecs et des Latins, et un emblème du soleil.

(45) L'ancien nom de Bénârès.

(46) C'est aussi l'opinion d'Aboùl-fâzel, dans l'*Ayïn Akbery*; mais elle n'est partagée ni par le P. Paulin, ni par M. Kindersley et autres savans orientalistes. Au reste, l'histoire des *âvatârs*, ou incarnations de la Divinité, mériteroit d'être traitée avec détail et critique; et il s'en faut de beaucoup que

M. Thomas Maurice ait épuisé la matière dans son *Ancient History of Hindostan* et dans ses *Indian Antiquities*. Quant à Bouddha, dont parle ici M. Jones, j'ai eu occasion de parler si souvent de ce personnage dans les notes que j'ajoute à ces Mémoires, dans celles que j'ai faites sur le Voyage de M. Thunberg, et dans ma Notice du Rituel des Tatârs-Mantchoux, que je me bornerai ici à une seule observation; c'est que j'ai de fortes raisons pour le croire plus ancien que Brâhmah, législateur des Hindous.

(47) Il me semble que le *calighi âvatâr*, ou dixième descente de la Divinité, sera sous la forme même d'un cheval blanc, nommé *calighi*, muni d'ailes, superbement équipé, et conduit par un monarque qui aura une épée nue à la main, afin de corriger et même de percer les pécheurs obstinés.

(48) Ce mot sanskrit signifie proprement *jonction*, *jointure*. Les Persans écrivent جُك et prononcent *djoug*. Il désigne les différens âges des Indiens, lesquels, suivant un astronome anglois, ne sont autres que des périodes astronomiques produites par la coïncidence de certains cycles, dont deux sont formés par la précession des équinoxes et de la lune. Mille révolutions d'*yougs* font un *calpa*, ou jour de Brâhmah, c'est-à-dire, quatre milliars trois cent vingt millions d'années humaines. *Voyez* les notes de M. Wilkins sur sa traduction du *Bhaguat-Geeta*, p. 142 et 143, édit. in-4.°; et consultez, pour les *yougs*, le Mémoire sur les calculs astronomiques des Hindous, *t. II, p. 268*, de cette collection; le Mémoire de M. Jones sur l'antiquité du zodiaque indien, *même volume*, *p. 332;* Voyage de Sonnerat aux Indes, *t. II, pag. 178 et suiv.;* Beschi *Grammatica Tamulica* (Tranquebar, 1738), *cap. V, pag. 163;* Waltheri *Doctrina temporum Indica*, ad calcem *Historiæ regni Bactriani*, p. 180; Paolino da Santo-Bartolomeo, *Viaggio alle Indie Orientali*, p. 308; Drummond's *Grammar of the Malabar language, &c.* (Bombay, 1799), p. 128; Craufurd's *Sketches relating to the history... of the Hindoos*, t. II, p. 295, seconde édition; le Gentil, Bailly, &c. &c.

(49) Dans sa préface des *Institutes of Hindu laws, or the ordinances of Menu, &c. translated from the original sanscrit*, M. Jones fixe, par des raisonnemens et des calculs, la composition de l'*Yadjour Véda* vers l'an 1580 avant l'ère vulgaire; ce qui rend ce livre, dit-il, plus ancien que ceux de Moïse. Or le déluge étant arrivé, suivant les annales d'Ussérius, en l'an 2348 avant J. C., et Moïse

étant né l'an 1556 (ou 1611, suivant M. Larcher) avant cette même ère, il faut avouer que la multiplication de l'espèce humaine, et ses progrès dans la civilisation, ne sont pas moins étonnans que cette grande catastrophe, à en juger seulement par les Hindous, tels qu'ils sont représentés dans les Vèdas, et par l'état de l'Égypte, décrit dans les livres de Moïse.

(50) Suivant la préface déjà citée dans ma note précédente, les Pourânas sont postérieurs aux Vèdas de six cents ans, et le code de Menou, de trois cents ans seulement; ce qui fixe la promulgation de ce code vers l'an 1280 avant J. C., et celle des Pourânas vers l'an 980. *Voyez* ci-après, sur ces livres, les notes que j'ai ajoutées au Mémoire sur la littérature des Hindous.

(51) Le *Dherma sâstra* est un des six grands Sâstras qui sont censés comprendre toute la science divine et humaine : celui-ci est un code de législation sacrée; son nom signifie, en sanskrit, *bonne ordonnance.*

(52) Le code, l'ordonnance de Menou.

(53) Il me semble que la simplicité du style, et les autres caractères d'antiquité dont parle ici M. Jones, ne sont applicables qu'aux livres d'une seule et même nation, sur la civilisation de laquelle ils peuvent en effet nous donner quelques renseignemens : mais ce raisonnement manque de justesse, quand il s'agit de décider de l'ancienneté relative de différens peuples chez qui les commencemens de civilisation, à quelque époque que ce soit, ne doivent pas avoir eu les mêmes caractères. Ainsi la *simplicité* et la *nudité* du style de la Genèse et du Pentateuque entier, en comparaison de la mélodie et de la perfection du style des Vèdas, ne sont à mes yeux d'aucun poids en faveur de l'antériorité de l'ouvrage de Moïse Il est très-possible, et cela est probable, que les Hindous, libres et heureux sur les bords du Gange, s'occupassent de polir leur langage et de châtier leur style, bien avant que les Juifs, asservis dans une terre étrangère, où ils gémissoient dans le plus dur esclavage, eussent seulement le desir d'apprendre à écrire ou à lire.

(54) M. Jones observe ailleurs que *Menou, Minos, Mnèves* et *Mnévis* sont des terminaisons grecques, et que le nom, dans sa simplicité originaire, est composé des mêmes lettres radicales, tant en grec qu'en sanskrit : ce mot, aussi-bien

aussi-bien que *menes*, *mens* et *mind*, dérive de la racine *men* [comprendre]; et tous les Pandits conviennent qu'il signifie *intelligence*, sur-tout dans la doctrine du Vêda. *Voyez*, dans le tome III des *Works of sir* William Jones, les *Institutes of Hindu laws, or the ordinances of Menou, &c. verbally translated from the original sanscrit*, pag. 56, 57 et 58; et, ci-après, mes notes sur la littérature des Hindous.

(55) *Dherma râdjah* signifie *le roi bon et vertueux* : on suppose qu'il régna dans le cours du troisième âge du monde, qui finit il y a environ cinq mille ans. *Voyez* Kindersley*'s Specimens of Hindoo literature*, p. 88, not.

(56) Je crois que ce mot sanskrit signifie *père des pères*.

(57) Yama râdjah décerne les peines et les récompenses, juge les bonnes et les mauvaises actions, punit les crimes; c'est le premier ministre de Chiva, ou Siva (la divinité destructive): en un mot, son ministère répond à celui de Minos, juge des enfers chez les anciens. On le désigne sous les titres de *Dherma râdjah* [roi de la vertu, des bonnes œuvres], *Pidroubadi* [seigneur des morts], *Samavarti* [qui établit les compensations, les proportions, c'est-à-dire, qui balance les bonnes et les mauvaises actions], *Krdânda* [secrétaire de la vie humaine], *Chamouna* [Styx], *Yamounabhrâda* [frère du Styx], *Chradadêva* [dieu qui fait pleurer], &c. Il a pour serviteurs différens démons. Les Indiens le représentent avec une fourche à la main droite et un miroir dans la gauche, pour observer les actions des hommes, &c. Auprès de lui sont des génies qui, avec des cailloux noirs et blancs, calculent les bonnes et les mauvaises actions des humains, afin d'en rendre compte au dieu. Au-dessous, des ames sont torturées dans des chaudières, rôties à la broche, percées et remuées avec des fourches, &c. Le même dieu est connu des Tibétains sous le nom de *Chintchetchokiel*. Ils croient, comme les Indiens, que toute ame dégagée de son corps doit comparoître devant lui, pour être sévèrement jugée. Quelque ridicules que soient ces idées, on les retrouve encore ailleurs que dans l'Inde et au Tibet : on peut au moins en conclure que ces nations, comme l'observe très-bien le P. Paulin de Saint-Barthélemi, croient à l'immortalité de l'ame et à une autre vie. *Voyez* son *Systema Brahmanicum*, p. 177-180.

(58) Un Guèbre ou Pârsy, le même, je crois, que Bahman, dont notre

savant cite souvent le témoignage dans son Discours sur les Persans, ci-après, *t. II, p. 83 et suiv. n.° III.*

(59) Lieu de dévotion des Hindous dans le Béhâr. *Voyez*, dans le *tome II*, *page 56*, de ces Mémoires, une notice sur Gayâ, que j'ai extraite de l'*Ayïn Akbery* آيين اكبري Il y avoit à Gayâ un temple consacré à la planète Saturne, suivant le témoignage de Mohhammed Fâny, que je cite dans la note [b] de la *page 22* du même volume. C'est par erreur que j'écris dans cette note *Guyâ* au lieu de *Gayâ :* je n'avois pas alors de documens bien positifs sur la vraie prononciation de ce mot; ce second volume ayant été imprimé avant le premier, par les motifs énoncés dans l'Avertissement.

(60) Nous avons déjà observé que chaque personnage de la Trinité indienne, et même chaque dieu des Hindous, a une ou plusieurs épouses qui ont aussi leurs attributs et leur influence. Les épouses de Vichnou sont au nombre de deux. La première, qui est la puissance conservatrice de la nature, n'a pas moins de douze noms, dont voici les principaux : *Srî* (ou *Chri*), heureuse, fortunée, opulente; *Lakchmî*, belle (mot qui dérive de *Lakchmya*, beauté); *Padmâ*, lotus, nymphæa; *Hêripriyà*, amante de Vichnou (nommé aussi *Héri*, et, en cette qualité, représentant la bonté divine), et non pas épouse de Vichnou, comme a traduit M. Jones; *Logadjenani*, génératrice du monde; *Mâ*, grande; *Râma*, abondante; *Mangala dêvadâ*, déesse de la félicité. Les Pourânas ne s'accordent pas sur l'origine de cette déesse. Quelques-uns la représentent comme fille de Bhrigou fils de Brâhmah. Suivant le *Marcandeya Pourâna*, l'Isis indienne [la Nature] a pris trois formes transcendantes, d'après ses trois *gouna* [qualités]: sous chacune de ces formes, elle a produit trois divinités, savoir, Brâhmah et Saresouatî, Mahêśa et Câlî, Vichnou et Lakchmî, qui préserva de la destruction l'œuf du monde. Enfin, une troisième opinion veut que Lakchmî ait pris naissance dans la mer de lait que les dieux battirent à la seconde incarnation de Vichnou, pour en tirer l'eau de la vie, comme nous l'avons raconté plus haut, *page 236*.

Cette déesse est représentée assise, tenant un lotus dans les deux mains. Quelques-unes de ses statues ont une mitre conique; d'autres ont la tête nue avec les cheveux noués négligemment sur le sommet. Elle porte sur le front le signe sacré du *lingam ;* elle a la poitrine nue : quelquefois elle tient

un enfant, et lui présente la mamelle. On la représente aussi comme une vierge charmante, assise sur le lotus; alors elle est vêtue, et porte de superbes pendans d'oreilles. Le manglier, nommé *mava*, lui est dédié, aussi-bien que son feuillage; et c'est pour cela que les Brahmanes se servent des branches de cet arbre pour faire des aspersions d'eau lustrale, nommée *tirtha*. Le lotus lui est aussi consacré, comme lui servant de siége et même de demeure. On prétend aussi que cette déesse habite dans la gueule des vaches. Elle passe pour la protectrice du feu nocturne; c'est pourquoi l'on a soin tous les soirs de conserver du feu en l'honneur de Lakchmî : heureuse la maison où brûle consécutivement une lampe, ou tout autre feu, en l'honneur de Lakchmî! Quand il s'agit de faire cuire du riz, les femmes indiennes en jettent quelques grains dans le feu, en invoquant la déesse; les jeunes filles curieuses de devenir belles et fécondes ont une dévotion particulière pour elle. Enfin elle reçoit un culte universel dans toute l'Inde, et les partisans de Vichnou la nomment la *grande mère* : c'est, comme on sait, un des noms que les anciens donnoient à Cérès. Pour se convaincre de l'étonnante ressemblance qui existe entre ces deux déesses indienne et grecque, il suffit d'examiner avec attention les attributs de celle dont il s'agit, et de les comparer avec ceux de la déesse qui lui correspond dans la mythologie grecque et latine.

Cérès, fille d'Ops, la déesse des moissons, la nourrice Cérès, γημήτηρ, la terre, grande mère, créatrice de tous les végétaux, la grande déesse, que les Arcadiens nommoient Δέσποινα [la maîtresse], &c. est évidemment la même que Srî ou Lakchmî, la déesse de l'abondance, la déesse conservatrice, la déesse des richesses, du plaisir, du courage, de la joie [χάρα en grec], &c. qui nourrit les hommes. Les torches que Cérès alluma au feu de l'Etna pour chercher sa fille Proserpine, les flambeaux que les anciens allumoient à sa fête, ressemblent bien aux feux qu'on allume dans l'Inde en l'honneur de Lakchmî. On la nomme *belle*, parce que Lakchmî, ou la Vénus indienne, est née d'une coquille suivant quelques-uns, et d'un lotus suivant d'autres; et c'est à cause de cela que les jeunes filles lui offrent des sacrifices. Lakchmî s'assied sur un lotus, parce que cette plante est l'origine de toute génération, suivant les Brahmanes. Ils disent qu'elle-même est un lotus, parce que, sous le point de vue physique, elle est la production du soleil, de la terre et de l'eau, et parce que la terre nourricière est la mère, la matrice et le réceptacle de toute semence, laquelle ensuite enfante et nourrit. On l'appelle la *grande mère*, la *génératrice du monde*, parce que, suivant les anciens, tout vit et subsiste par

les productions végétales de la terre et de la nature, et est même engendré par elles. En effet, où Cérès ne se trouve pas, quelle végétation peut-il y avoir! On la nomme *douce* et *lactée*, parce qu'elle porte des végétaux doux et remplis d'un suc qui ressemble à du lait. Rappelons-nous aussi que Cérès nourrit Triptolème avec du lait divin, afin de le rendre immortel. En outre, la résidence de Lakchmî dans du lait, et dans la gueule, dans les mamelles ou sur la queue de la vache, annonce que la vache, symbole de la fécondité et de la terre, représente encore cette déesse féconde; elle aime le lait; les Brahmanes et les dieux indiens l'aiment de même beaucoup; aussi ne manque-t-on pas de donner du lait à boire aux serpens sacrés : on le mêle avec du riz pour l'offrir aux autres dieux. Enfin, on pétrit de petits gâteaux de riz et de miel, pour les offrir aux idoles et aux ames des morts, le jour de leur anniversaire. Les feuilles, les fruits du manglier, et le manglier lui-même, sont consacrés à cette déesse, dont ils offrent un emblème d'autant plus frappant, que c'est l'arbre le plus fécond que l'on connoisse dans toute l'Inde.

Les détails qu'on vient de voir sur Lakchmî, expliquent pourquoi les Indiens allument sept lampes en son honneur; pourquoi leurs monnoies portent son image, qu'ils ne manquent jamais d'adorer et de poser sur leurs yeux et sur leur bouche avant de passer un contrat ou de changer de l'argent; pourquoi, le soir, ils saluent avec les mains levées la lumière de la lampe; pourquoi cette lumière figure dans les solennités du mariage; pourquoi les veuves sont couvertes de mépris, comme stériles ou comme inutiles; pourquoi ils ont horreur des prostituées; pourquoi ils révèrent la vache, et pourquoi leur vœu le plus ardent est de monter au ciel en tenant la queue de cet animal; pourquoi sa fiente leur sert à faire un enduit pour en couvrir l'intérieur de leurs maisons, &c. &c. *Voyez* Paulini à Sancto-Bartholomæo *Systema Brahmanicum, &c.* p. 93-98; Kindersley's *Specimens of Hindoo literature*, pag. 18 et 19; Jones's *Works*, t. VI, p. 355 et 356, *an hymn to Lakshmee;* et *the History of Dooshwanta and Sakoontala, extracted from the Mahabhârat, a poem in the sanskreet language, translated by* Charles Wilkins, t. II, p. 433, note (a), de l'*Oriental Repertory* de M. A. Dalrymple.

Je ne terminerai pourtant pas cette note sans ajouter que l'identité de *Srî* et *Cérès* paroît suffisamment prouvée à M. Alex. Hamilton. « Les deux déesses, » dit-il, ont les mêmes fonctions, et presque les mêmes noms; en outre, » celui de *Camala* n'étoit pas inconnu à l'antiquité : on adoroit Cérès sous le » nom de *Camala*, et avec beaucoup de pompe, dans la Cappadoce et en

» Arménie, suivant Strabon, qui fournit d'amples détails relativement à ce » culte. »

(61) Un vers non moins caractéristique est celui que Lucain met dans la bouche de Caton :

*Jupiter est, quodcumque vides, quocumque moveris.*

Voici en outre un hémistiche, que Virgile a traduit des Phénomènes d'Aratus,

.................. *Jovis omnia plena.*

*Jupiter* désigne dans ces vers l'ame du monde, qui, suivant le système des Pythagoriciens, adopté ensuite par les Platoniciens et les Stoïciens, étoit répandue dans tout l'univers ; le principe agent qui produisoit les ames de tout ce qui respire, et qui, après la dissolution du corps, retiroit l'ame à soi comme dans un réceptacle universel : enfin le Jupiter dont il s'agit ici ne paroît être autre chose que la matière organisée. Je crois que les philosophes avoient emprunté ce nom de la théologie populaire, pour exprimer les idées qui leur étoient particulières. *Voyez* Virgil. *Eclog.* III, 60; *Georg.* IV, 220, t. I.er, p. 81 et 694, de l'édition du savant M. Heyne *(Lipsiæ, 1800)*; Lucani *Pharsalia*, lib. IX, 579, p. 720, *ex edit. Oudendorp.*; et ci-dessous, p. 250, note 75.

(62) M. Jones auroit encore pu ajouter, à l'appui de son observation, que la plupart des Grecs modernes ne peuvent prononcer le *j* français, et y substituent le son du *z*.

(63) Ce mot, emblème mystique de la Divinité, ne doit être proféré que dans le silence : c'est une syllabe formée des lettres *dévanâgary a* et *ou*, qui se fondent ensemble dans la composition, et font *o*, et de la consonne nasale *m*. La première lettre indique le créateur, la deuxième le conservateur, et la troisième le destructeur; c'est-à-dire, Brâhmah, Vichnou, et Sîva ou Chîva. Cette explication, donnée par MM. Wilkins et Jones, est condamnée, comme absolument fausse, par le P. Paulin de Saint-Barthélemi; et voici celle que propose ce savant :

« La particule ÔM sert, dit-il, suivant le dictionnaire intitulé *Amarasinha*, » à exprimer le consentement, la volonté, la similitude. Ainsi ÔM ou ÉVAM » peut se traduire par *entièrement, oui, je le veux, ainsi soit-il.* Au lieu d'ÔM, » les Malabars écrivent AM, qui a la même signification que ÔM : l'une et l'autre

» de ces particules sont la réponse de l'interrogative HOUM, que les Malabars » prononcent AMÒ. Ainsi, à l'époque de la création du monde, le dieu *Ichvara*, » ou *Îsouara* [le Seigneur], dit à son épouse *Chakti*, c'est-à-dire, la Puissance et » la Vertu, car telle est la signification de ce nom : HOUM; c'est-à-dire, voulez- » vous, est-ce qu'il ne faut pas créer le Soleil, adorer Vichnou ou l'eau, adorer » Sîva ou le feu! *Chakti*, la déesse Puissance ou Vertu, laquelle est aussi la Nature » universelle, épouse du Créateur, nommé *Ichvara* ou *Îsouara*, répondit : ÔM, » oui, volontiers, j'y consens, &c., que l'on adore Sîva ou le feu, &c. Le dieu » reprit : *Houm mani padme* [L'enfant ou le lingam n'est-il pas dans le lotus]! » — ÔM, répondit Chakti; c'est-à-dire, oui, le lingam ou l'enfant est dans le » lotus, dans *yônî*, la matrice de la nature ou la déesse Bhavânî. » Telle est donc la véritable et exacte signification de la particule interrogative HOUM, et de l'affirmative ÔM, qui ont donné lieu à bien des suppositions et des rêveries de la part de plusieurs savans Européens. On peut en voir l'énumération exacte, accompagnée de la réfutation, dans le *Sidharubam, seu Grammatica Samscrdamica* du P. Paulin de Saint-Barthélemi, *pag. 53-59*. Voyez aussi Wilkins's *Notes on the Bhaguat-Geeta*, p. 142, édit. in-4.°

(64) Si ma note précédente ne me paroissoit pas suffisante pour détruire entièrement cette conjecture, il me seroit aisé d'en ajouter ici une autre bien plus étendue, pour prouver que, d'après Jablonski, le monosyllabe égyptien ⲰⲚ *ôn* suivant l'orthographe des Grecs, que nous avons copiée, ou אן *ân* suivant celle des Hébreux, est une syncope du mot ⲞⲨⲞⲈⲒⲚ *voein*, ou ⲞⲈⲒⲚ *oein*, qui, en dialecte ssa'ydyque, désigne la lumière : par une onomatopée fort naturelle, on a donné ce nom au soleil et même à la ville qui lui étoit particulièrement consacrée, comme nous le voyons par ce passage grec et qobthe de la version des Septante, qui ne se trouve pas dans l'hébreu : Καὶ Ὢν, ἥ ἐστιν Ἡλιούπολις ⲛⲉⲙ ⲱⲛ ⲉⲧⲉ ⲃⲁⲕⲓ ⲙⲫⲣⲏⲧⲉ [Et ÔN, qui est la ville du soleil]. *Exod. lib. 1.* Nous savons en outre très-positivement que le nom du soleil en égyptien ancien et moderne est ⲣⲏ *re*, et, avec l'article, ⲫⲣⲏ *phre*, et ⲡⲓ ⲣⲏ *pi-re*, que l'on retrouve dans le nom de *Putiphar*, corruption de l'égyptien ⲡ-ϩⲟⲛⲧ-ⲙⲫⲣⲏ [*p-hont-mphre*, grand-prêtre du soleil]. En effet, la Genèse, XLI, 45, 50, nous apprend qu'il étoit כֹּהֵן אֹן *Kohen ân*, grand-prêtre, à Héliopolis; et elle le nomme פוטיפרע *Poûthypherà*. Voyez Jablonski, *Pantheon Ægyptiorum*, in prolegom. XVIII, tom. I, pag. 137-139; Lacroze,

*Thesaurus epistolicus*, tom. I, pag. 182 et 183, et *ejusdem Lexicon Ægyptiaco-Latinum*, pag. 83 et 189.

(65) Il y a ici une faute d'impression dans l'original anglois : il faut lire *Brahm* ou *Brehmă*, mot neutre, qui signifie le grand être, et dont le masculin est *Brâhmah* ou plutôt *Brahmâ*, le créateur ou le pouvoir créateur. *Voyez*, ci-dessus, ma note première, *page 214*.

(66) Les partisans des Vêdas.

(67) Qu'on prononce aussi *Chiva*, *Siven*, *Chiven*, *Chib*, &c. Ses attributs sont décrits, avec autant d'exactitude que de magnificence, dans une prière des Brahmanes, composée originairement en sanskrit, traduite d'abord en persan par Dârâ-chékoùh, le vertueux, savant et malheureux frère de l'hypocrite et sanguinaire Aureng-Zeb, ensuite en anglois par M. Boughton Rouse, et de l'anglois en français par M. Parraud, qui a inséré ce morceau véritablement curieux à la suite du discours préliminaire placé à la tête de sa traduction du *Bhaguat-Guita*, publiée en 1787.

(68) Îsa ou Îsouara et Îsânî ou Îsî sont incontestablement l'Osiris et l'Isis des Egyptiens, dit ailleurs M. Jones, *Hymn to Pracriti*, t. VI, p. 318, des *Works of sir* William Jones.

(69) Cette plante, également sacrée pour les Indiens, les Tibétains, les Japonois et les Égyptiens, se nomme en sanskrit *tamara*, *patmaleya*, *patmâ* ou *padma*; les Tibétains ont fait de ce mot *pemà*. On sait que la fleur du lotus s'ouvre aux premiers rayons du soleil, et se ferme quand cet astre se couche. On la peignoit ordinairement avec un enfant qui sembloit sortir de son calice, pour indiquer, sans doute, que l'eau et le soleil sont les principes de la génération. Cet enfant est désigné sous le nom de *Mâni*, mot qui signifie aussi un *phallus* et le fruit du figuier indien nommé *bananier*. Au reste, un enfant ou le *lingam* sont également bien placés dans le lotus, puisque c'est toujours le symbole de la nature fécondée par le soleil et par l'eau, par la chaleur et par l'humidité ; enfin cette plante est l'*yônî*, la matrice ou réceptacle de fécondité, figuré quelquefois par un triangle. Les Japonois la nomment *tarate*. Elle jouissoit d'une grande vénération chez les anciens

Égyptiens, et sa fleur a fourni à leurs artistes des chapiteaux de colonne d'une beauté et d'une variété admirables, comme on peut s'en convaincre en examinant les belles planches 59 et 60 de l'intéressant Voyage dans la basse et haute Égypte, par M. Denon, membre de l'Institut national. Les Qobthes l'appellent ⲔⲈⲚⲚⲀⲢⲒ *kennari*, نبق *nabaq* en arabe. Ajoutons ici une observation de M. Jones sur cette plante mystique : « *Nymphæa*, et non *lotus*, » dit-il, est en Europe le nom générique de la fleur consacrée à Isis. Les » Persans connoissent sous le nom de *nilufer* cette espèce de *nymphæa* que » les botanistes appellent ridiculement *nelumbo*, et qui est remarquable par la » singularité de son péricarpe, où chaque graine renferme en miniature les » feuilles d'un végétal parfait. Le lotus d'Homère étoit probablement la canne » à sucre, et celui de Linné est une plante papilionacée : mais il donne le » même nom à une autre espèce de *nymphæa*; et nous sommes tellement » accoutumés dans l'Inde à nommer ainsi le *nilufer*, que toute autre déno- » mination seroit à peine intelligible. Le lotus bleu croît dans le Kachmyr et » dans la Perse, mais non dans le Bengale, où nous ne voyons que le rouge » et le blanc. » *Hymn to Pracriti*, dans le tome VI, p. 320, des *Works of sir* William Jones.

(70) نيبال *Voyez* la description de ce royaume dans le *tome II, page 348*.

(71) *Floating on a leaf of beetle.* Holwell's *Interesting historical events relative to the provinces of Bengal, &c. &c.* t. II, p. 113.

(72) Le passage cité ici se trouve dans les *Institutes of Hindu laws, or the ordinances of Menu, &c. verbally translated from the original sanscrit, with a preface*, t. III, p. 66, des *Works of sir* Will. Jones; mais il y a des différences assez considérables entre les deux traductions de ce passage, faites cependant par le même savant. Je crois pouvoir assigner deux causes à ces différences : 1.° M. Jones, à l'époque où il composa sa dissertation sur les mythologies indienne, grecque et romaine, ne savoit pas encore la langue sanskrite, et étoit obligé de s'en rapporter aux versions plus ou moins infidèles qu'avoient faites les Persans, ou que lui donnoient les Brahmanes : 2.° il n'avoit besoin ici que d'un simple précis; mais celui-ci manque d'exactitude dans quelques points assez importans, comme on va le voir par la traduction que je vais donner

donner ici d'après celle que M. Jones a faite lui-même en anglois sur le texte sanskrit :

« Celui dont la puissance est sans bornes, ayant été ainsi invité par les » grands sages, dont les pensées sont profondes, les salua tous avec consi- » dération, et leur fit une réponse générale que l'on écouta.

» Cet *univers* n'existoit que dans la première idée divine, non encore déve- » loppée; comme si elle étoit plongée dans l'obscurité, imperceptible, indé- » finissable, inaccessible à la raison, et non découverte par la révélation; » comme si elle étoit entièrement absorbée dans le sommeil.

» Alors le seul pouvoir existant par lui-même, qui ne se laisse pas voir, » mais qui fait voir ce monde avec cinq élémens et autres principes *de nature*, » apparut avec une gloire non affoiblie, *répandant son idée*, ou chassant l'obs- » curité.

» Celui que l'esprit seul peut apercevoir, dont l'essence échappe aux or- » ganes extérieurs, qui n'offre rien de visible, qui existe de toute éternité, » enfin l'ame de tous les êtres, qu'aucun être ne peut comprendre, parut en » personne.

» Celui-là, ayant voulu produire différens êtres de sa propre substance » divine, créa d'abord les eaux avec une pensée, et y plaça une semence » productive.

» Cette *semence* devint un œuf brillant comme l'or, éclatant comme le » grand luminaire aux mille rayons; et, dans cet œuf, il naquit lui-même » sous la forme de Brâhmah, le grand ancêtre de tous les esprits.

» Les eaux sont appelées NÂRÂ, parce qu'elles sont le produit de *Nara* » [l'esprit de Dieu]; et puisqu'elles furent son premier *ayana* [place de mou- » vement], il fut alors nommé NÂRÂYANA [qui se meut sur les eaux].

» De CE QUI EST, la première cause, non l'objet des sens, existant *par-* » *tout en substance*, n'existant pas *à notre perception*, sans commencement ni » fin, fut produit le mâle divin, célèbre dans tous les mondes sous la déno- » mination de *Brâhmah*.

» Dans cet œuf, le grand pouvoir reposa inactif pendant une année entière » *du Créateur;* à la fin de cette année, par sa seule pensée, il fit que l'œuf » se partagea de lui-même.

» Et de ses deux divisions, il construisit le ciel d'en-haut, la terre au- » dessous; dans le milieu, il plaça le subtil éther, les huit régions, le récep- » tacle permanent des eaux, &c. »

(73) Ces différens systèmes, appuyés de toutes les citations imaginables d'auteurs grecs et latins, sont rapportés avec fidélité et clarté par Lilio Gyraldi, dans son *Historia Deorum*, col. 75-117.

(74) C'est-à-dire, *qui se meut* ou *marche sur les eaux :* c'est un des noms de Vichnou, seconde personne de la Trinité indienne ; les deux autres sont, comme on sait, Brâhmah et Sîva ou Chiva. Ces trois personnes ne font qu'un Dieu, qu'ils nomment *Brahm* ou *Brahmă*. Voyez Wilkins's *Notes on the Heetopades of Veeshnoo-Sarma, &c.* p. 315.

(75) *Jupiter, id est,* juvans pater, *quem conversis casibus appellamus à* juvando *Jovem....* Cicero, *de naturâ Deorum*, lib. II, cap. 25, t. IV, parte 1.ª, p. 537, *ex editione Ernesti.* La même assertion se trouve répétée dans le Traité de Varron *de Lingua Latinâ*, lib. IV, pag. 18, *ex editione Scalig. 1585 ;* dans les *Noctes Atticæ* d'Aulu-Gelle, lib. V, cap. 12, p. 323-324, *ex edit. Gronovii, 1706.* Mais le savant Vossius, dans son *Etymologicon linguæ Latinæ*, pag. 274, *ex edit. 1662*, rejette cette étymologie : il pense que *Jupiter* est la contraction de *Jovis pater*, et fait dériver le mot *Jovis* de *Jova*, contraction de *Jehova* יהוה mot ineffable parmi les Hébreux. Cette étymologie ne me paroîtroit pas inadmissible, si l'on pouvoit découvrir quelle route un mot hébraïque doit avoir tenue pour se rendre dans la langue latine. *Voyez*, sur le même mot, les Ruines par le C.en Volney, *pag. 277, 290, 310, 3.e édit.;* et ma note 61, ci-dessus, *page 245.*

(76) Les déesses hindoues, dit ailleurs M. Jones, sont régulièrement représentées comme les pouvoirs subordonnés de leurs maîtres respectifs : ainsi Lakchmî, épouse de Vichnou le conservateur, est la déesse de l'abondance et de la prospérité ; Bhavânî, l'épouse de Mahâdêva, est le pouvoir de la fécondité ; et Saresouatî, qui eut pour époux Brâhmah le créateur, possède le pouvoir de l'imagination et de l'invention : on peut donc la regarder comme créatrice. *Voyez* l'argument de l'*Hymn to Sereswaty*, inséré dans le tome I.er, page 179, de l'*Asiatick Miscellany* (Calcutta, 1785), réimprimé dans le tome VI, page 375, des *Works of sir* Will. Jones ; et ma note première, *page 215.*

(77) Que M. Dow appelle *Cobere* ou richesse. Il a quinze surnoms ou épithètes, qu'on peut voir dans le *Catalogue of the Gods of the Hindoos*, tom. I, pag. 81, de l'*History of Hindoostan, translated from the persian, &c. by* Alex. Dow, 2.e édit.

(78) C'est-à-dire, les partisans de Vichnou et de Sîva ou Chiva. *Voyez* ma note première, *page 214*.

## (79) *Extrait du* Bhoûchanda Râmâyan, *traduit du sanskrit en anglois par M. Jones, et de l'anglais en français par le C.en Labaume.*

La belle et majestueuse montagne appelée *Neil* [ou Azur] a un sommet pointu qui est d'or pur. Les arbres sacrés, *peipel*, *ber* et *pacr*, fleurissent sur sa pente; et sa cime est couronnée d'un lac d'eau brillante comme les diamans les plus éclatans. Des courans limpides, frais, et d'une saveur exquise, déployant une riche variété de couleurs, en descendent de tous côtés, et des milliers d'oiseaux font retentir des chants joyeux entre les branches sacrées. C'est en ce lieu que la corneille Bhoûchanda avoit fixé son séjour; Bhoûchanda, qui avoit été ornée de maintes vertus, et déshonorée par plusieurs vices; qui avoit résidé dans toutes les parties de l'univers, et à qui tous les événemens étoient connus depuis l'origine des temps. Sous le *peipel*, la Divinité étoit le sujet de ses méditations; elle formoit des invocations sous le *pacr;* à l'ombre du *ber*, elle chantoit l'histoire de Vichnou. Les habitans ailés des bois et ceux des eaux se rassembloient autour d'elle pour l'entendre; et Mahâdéo lui-même, sous la forme du grand marâl au plumage d'argent, se perchoit sur une branche, et se plaisoit à écouter les aventures du tout-bon et tout-puissant Râm.

Le sage aigle Guerhoûr[a], essence de toutes les qualités aimables, qui se tient auprès de Vichnou lui-même et lui sert de monture, prit son vol vers cette montagne, et, à son aspect, fut soulagé des ennuis qui l'accabloient. Il baigna ses ailes dans le lac, et rafraîchit son bec en buvant de l'eau sacrée. Au moment où Bhoûchanda commençoit sa divine histoire, le roi de l'air parut en sa présence: le chœur ailé lui rendit un hommage respectueux, le salua avec des expressions solennelles de vénération; puis, lui adressant des paroles affectueuses, le plaça sur un siége convenable à son éminente dignité.

« Monarque des oiseaux, dit Bhoûchanda, ta vue me transporte de joie; » donne-moi tes ordres, et apprends-moi quel motif t'amène dans l'habitation de ta servante.

» Ma sœur, répondit Guerhoûr, le premier aspect de ta charmante solitude

[a] Que M. Jones nomme *Garoûda* ou *Garoûra*, dans sa Dissertation sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, *ci-dessus, page 187*. (L-s.)

» a presque rempli l'objet de ma visite; et les doutes que tu pouvois seule » bannir de mon cœur, sont presque entièrement dissipés : mais écoute mon » récit :

» Quand le fils de Râvan, le géant à mille bras, eut lié Râm avec un » serpent sorti de son front, Nâred me commanda de mettre en liberté le » guerrier céleste; et je me hâtai d'obéir fidèlement à cet ordre. Mais l'or- » gueil s'éleva dans mon sein; et réfléchissant que la dévotion rend les mortels » eux-mêmes exempts des fers de la terreur, j'en conclus que, si Râm avoit » été véritablement un dieu revêtu d'une puissance infinie, il n'auroit jamais » été emprisonné dans les plis d'un reptile. Toute la nuit je fus troublé par » ces réflexions embarrassantes; et l'arrogance que m'inspiroit le titre de libé- » rateur d'un dieu, parvint à un tel degré, que ma raison m'avoit presque » abandonné. Cependant je conservai assez de bon sens pour chercher la » solution de mes doutes; et courant à mon sage maître Nâred, je lui dé- » couvris mon secret.

» Tu es tombé, me dit le fils de Brâhmah d'un air compatissant, tu es » tombé dans les piéges de la passion, dont ne peuvent se garantir les êtres » les plus vertueux, lorsqu'ils négligent d'exercer leur entendement. L'appa- » rence qui t'a trompé n'étoit que le *mâyâ* [ou l'illusion] de Vichnou, qui » m'a souvent abusé moi-même. Il est au-dessus de mon pouvoir de te donner » un parfait soulagement : va au palais de mon père, et suis implicitement » ses ordres.

» Je volai avec toute la vîtesse imaginable au ciel de Brâhmah, chantant les » louanges de Vichnou, mon seigneur, et j'expliquai au dieu bienfaisant les » motifs de ma perplexité. Le créateur garda quelque temps le silence, réflé- » chissant à la gloire de Râm et à la force de ses illusions. Puis, interrompant » sa méditation : Il n'est pas surprenant, dit-il, que tu aies été déçu par une » puissance qui m'atteignit moi-même à l'époque de la création. Râm t'a » éprouvé par une apparence illusoire; et après avoir déroulé la chaîne vivante » qui le tenoit captif, tu as passé toute la nuit, enflé d'orgueil, à admirer ta » prouesse. Cours au palais de Mahâdéo, celui de tous les dieux qui connoît » le mieux la suprématie de Râm : il dissipera tes soucis.

» Je dirigeai aussitôt mon vol vers Caïlâs; mais je rencontrai le dieu des- » tructeur près de l'habitation de Cobayr, l'opulent génie du Nord. Il écouta » mon récit avec bonté, et m'instruisit en ces termes : Tu es sous l'influence » d'une passion violente, dont mes paroles ne sauroient t'affranchir aussi

» promptement que la conversation des personnages religieux et une attention » sérieuse à l'histoire de Vichnou, harmonieusement racontée par de pieux » mounis. A moins de converser avec les hommes religieux, on ne peut » connoître les nobles faits du dieu conservateur ; sans cette connoissance, on » ne peut triompher des passions ; sans ce triomphe, on ne peut acquérir la » vraie piété ; et sans elle, Dieu ne sera jamais vu de l'homme, quelques » sacrifices qu'il célèbre, quelques cérémonies qu'il observe. O Guerhoûr, vole » aux régions de l'Occident, et prête une oreille pieuse, avec les oiseaux d'un » ordre inférieur, aux exploits de Râm racontés par la sage habitante de la » montagne d'Azur, la vertueuse Bhoûchanda ; ce récit domptera ta passion » et bannira entièrement tes douleurs. N'attends pas de moi ta guérison, puisque » tu as nourri des pensées orgueilleuses au sujet de Râm, qui m'a comblé de » faveurs. D'ailleurs, un oiseau transmettra plus efficacement des instructions à » un autre oiseau dans leur dialecte commun.

» Je n'ai pas perdu un moment pour chercher ton délicieux séjour ; et son » aspect a détruit presque entièrement mon orgueil, grâce à son fruit amer, » mais assuré, l'affliction. Achève ma guérison, ô ma sœur bien-aimée, en me » racontant l'histoire sacrée de Râm. »

La pieuse Bhoûchanda obtempéra aussitôt à sa demande ; et ayant prononcé l'éloge du dieu incarné, elle commença par le récit de son *âvatâr* [ou descente]. Elle raconta ensuite les aventures de son enfance, les actions de sa jeunesse, et les particularités de son mariage avec Sîta. Elle apprit à l'aigle attentif comment les manœuvres de Bhârt, beau-frère de Râm, et celles de Caycai sa belle-mère, engagèrent le roi Djesret son père à l'envoyer dans les bois, tandis que toute la nation désolée déploroit sa perte ; comment Letch'hmen, son tendre frère, insista pour l'accompagner dans son exil ; comment ils méditèrent sur la providence dans une grande forêt, et passèrent le Gange afin de prêcher des leçons de piété dans les villes populeuses. Elle dit la mort du vieux râdjah, la pénitence de Bhârt et son voyage à la poursuite de Râm, qui, après de longues et vives sollicitations, retourna dans Ayodhyâ [Aoude], où il vécut avec la splendeur d'une divinité. Elle dit comment Râm se retira de nouveau parmi les bosquets, et y donna des instructions à des ermites et à de vénérables mounis ; comment Letch'hmen irrité défigura une géante et tua deux géans, sœur et parens de Râvan ; comment cet impérieux démon se saisit par force de l'incomparable Sîta, et transporta sa captive dans l'île de Lankâ [Ceylan], siége de sa domination tyrannique ; comment

Râm, affligé à l'excès, passa toute la saison des pluies sur une montagne, ayant contracté une étroite amitié avec la race des singes, et nommé leur chef Hanouman [a], fils du Vent, pour commander l'armée qu'il venoit de lever; comment ils découvrirent le berceau d'*asocaî* [b] où Sîta étoit prisonnière; comment ils construisirent sur la mer un vaste pont d'où Hanouman sauta dans l'île, consola la fidèle Sîta, et mit le feu aux jardins de Râvan, qui fut défait et tué par Râm dans une bataille furieuse; enfin, comment le divin conquérant retourna dans sa patrie, rendit la joie à ses habitans désolés, conféra de grands honneurs aux doctes Brahmanes, traita son précepteur Bâsicht avec tant de respect, qu'il but l'eau dans laquelle il avoit lavé les pieds de ce mouni, et instruisit l'humble Bhârt dans la science céleste; comment les *rány* [c] et les nobles vierges, après avoir baigné l'aimable Sîta, la parèrent de joyaux inestimables, et lui offrirent de saint caillé dans des bassins d'or, couronnés de branches de *toulsy;* comment les princes des singes et d'autres animaux belliqueux prirent les plus belles formes humaines; comment les hommes de tout rang, qui accouroient en foule au palais, oubliant leurs foyers, comme les personnages pieux oublient leurs ennemis, se réunirent pour chanter les louanges de leur roi, pendant que du haut du ciel les dieux faisoient pleuvoir des fleurs sur l'assemblée ravie.

« O monarque de l'air, ajouta la corneille, tu fus témoin des fêtes et des » divertissemens qui eurent lieu, lorsqu'il reçut la marque sacrée de vermillon » et monta sur le trône avec Sîta, et tu fus transporté d'une pieuse joie; » car Brâhmah, Mahâdéo, Nâred et d'autres divinités les accompagnoient, » et tu n'aurois pas voulu être absent dans une occasion aussi signalée. Pen- » dant le règne de Râm, aucune terreur n'alarma ses adorateurs; aucune » affliction ne déchira leur sein : tout fut amour, piété, concorde; le nom » de vice étoit inconnu, ou on ne l'entendoit pas prononcer. Personne n'étoit » infirme, ignorant ou malheureux; des boissons douces et salutaires décou- » loient de chaque arbre, des fleurs qui ne se fanoient point sourioient sur » chaque tige, et de beaux fruits sans cesse renouvelés pendoient à chaque » branche. Un vent doux et frais souffloit sans interruption; les oiseaux char- » moient toutes les forêts par une mélodie aérienne, et les animaux des espèces » les plus opposées vivoient ensemble dans une parfaite amitié, qui alloit

[a] Le même que le dieu Pan. *Voyez*, ci-après, ma note, *page 279*. (L-s.)

[b] La *Jonesia* du D.r Roxburgh.

[c] Les princesses, les reines : ce mot sanskrit est le féminin de *râdjah*. (L-s.)

» jusqu'à la tendresse, comme la vénérable vache et son veau. Tels furent les » bienfaits que Râm répandit sur le genre humain; sa présence rendit l'âge » d'argent égal à l'âge d'or en vertu et en bonheur. »

Aussitôt que Bhoûchanda eut terminé son récit : « O adorable Râm, » s'écria l'aigle, je te révère à cause de ta puissance, et je t'aime à cause de ta » bonté. Si tu n'avois pas daigné élever des doutes dans mon esprit, et m'in- » duire au péché d'orgueil par ton divin mâyâ, comment aurois-je été guidé » vers cette noble montagne! comment aurois-je entendu le récit de tes actions » glorieuses ! comment se seroit allumé dans mon sein le brûlant amour que » je ressens pour toi! »

« Moi aussi, reprit la corneille, Râm m'a exaltée, en me procurant » l'honneur d'être ainsi consultée par le souverain des oiseaux. Son affection » s'est hautement manifestée envers toi, et tu peux maintenant cesser d'être » surpris que les plus éminens d'entre les dieux et les plus vertueux *richis* » soient tombés sous le joug des passions. Quel être, excepté Dieu, n'a » jamais été séduit par l'amour des richesses ! Quel est celui que rien n'a excité » à la colère ou à la vengeance, que n'ont point attiré les plaisirs de la jeu- » nesse, dont le cœur a été à l'abri des flèches que lance la beauté des femmes, » et du pouvoir de deux grands yeux languissans ! Qui peut se vanter d'avoir » été toujours exempt de terreurs sans motif et d'inutiles douleurs! De qui » la réputation n'a-t-elle pas été souillée par l'orgueil ! Quel est celui que » l'ambition n'a jamais captivé par de fausses idées de grandeur ! Toutes ces » tentations, toutes ces amorces, sont les filles de Mâyâ ; et Vichnou emploie » leurs illusions, répandues sur l'univers, à décevoir toutes les créatures pour » leur avantage ultérieur. Il est l'être des êtres, une substance sous trois formes, » sans mode, sans qualité, sans passion ; immense, incompréhensible, infini, » indivisible, immuable, incorporel, irrésistible. Nulle intelligence ne peut » concevoir ses opérations, et sa volonté fait mouvoir tous les habitans de » l'univers, comme des marionnettes sont mises en mouvement par des cordes. » L'homme pieux, qu'il aime comme une mère aime son unique enfant, se » réjouit sous son empire et triomphe de sa gloire, tandis que les impies, qui » sont orgueilleux, ignorans, captieux, et qui imputent follement à Râm les » suites de leur propre stupidité, s'affligent vainement, et voient tous les » objets sous de fausses couleurs, de même que ceux qui ont les yeux enflammés » supposent que la lune est rouge. Leur démence leur feroit croire que le » soleil se lève à l'occident, et leurs craintes les agitent comme de petites

» barques battues par les vagues. Quand bien même seize lunes éclaireroient » le firmament, on ne verroit point les étoiles disparoître, si le soleil ne se » levoit pas : ainsi le vice et l'erreur ne peuvent être dispersés sans la reli- » gion et l'humilité. O Guerhoûr, écoute l'histoire de ma vie, comme une » preuve de ces vérités, et remarque les tristes effets de mon péché.

» Lorsque Râm fut né à Ayodhyâ, je volai avec empressement au lieu de » sa naissance ; je le servis pendant cinq ans avec assiduité, contemplant la » beauté de ses traits, et recevant le bonheur de l'éclat de ses yeux. Il avoit » coutume de rire quand j'approchois de lui, et de pleurer quand je m'éloi- » gnois : quelquefois il tâchoit de me saisir par les pieds, et il versoit des » larmes si je m'envolois hors de sa portée. Se peut-il, me dis-je à moi-même, » que cet enfant soit le maître de l'univers ! Ainsi j'étois déçue par son illusion, » et mon esprit étoit embarrassé de doutes : je devins triste et pensive ; mais » le divin enfant rioit de mon affliction. Un jour il courut subitement pour » me saisir ; mais, voyant son corps noir et ses pieds rougeâtres, je pris la » fuite dans les airs avec une agitation inexprimable. Il étendit le bras ; et à » quelque hauteur que je m'élevasse, ce bras me poursuivit en gardant toujours » la même distance. Dès que j'eus atteint le ciel de Brâhmah, je regardai en » arrière, et j'aperçus encore derrière moi le bras de Vichnou. Étonnée et » stupéfaite, je fermai les yeux, comme ravie en extase ; et, en les ouvrant, » je me trouvai près de la ville d'Ayodhyâ.

» A mon retour dans le palais de Djesret, je renouvelai mon hommage à » Râm : mais il se joua de ma confusion ; elle étoit si grande, que je volai » dans sa bouche pendant qu'il rioit. Là je vis des milliers de cieux d'une » splendeur infinie, des milliers de Brâhmahs et de Mahâdéos, des milliers de » soleils, de lunes et d'étoiles, de dieux et de déesses, de râdjahs et de » rânys ; et je contemplai avec admiration au-dessous de moi cette vaste terre » ceinte de mers nombreuses, veinée de fleuves, couverte de forêts et peuplée » d'animaux sans nombre. Je passai cent années complètes dans chaque ciel ; » en les traversant tous, je fus éblouie de leurs gloires infinies et inexprimables : » mais, par-tout où je dirigeois ma course, je voyois un être unique, Râm, le » même enfant aimable dont l'idée étoit gravée dans mon esprit d'une manière » indélébile.

» Quand j'eus employé une période étonnante de siècles à ce voyage éthéré, » je retournai dans mon habitation. Là j'appris que Râm s'étoit fait chair ; et » volant au lieu de sa naissance, je jouis du ravissement de le contempler.

Cependant

» Cependant mon cœur étoit encore agité par un ouragan de passions, et » mille inquiétudes s'élevoient dans mon sein. Râm, connoissant l'anxiété que » ses illusions avoient produite, se mit encore à rire, et je sortis de sa bouche. » Voyant que j'avois parcouru tant de mondes et vu tant de merveilles en si » peu de minutes, et considérant la puissance de l'Esprit divin, je tombai à » terre hors d'haleine. Enfin je m'écriai : Aie pitié de moi, toi qui récom- » penses les dévots; cesse de décevoir et d'affliger ton adoratrice humiliée. Le » dieu remarquant mon angoisse, où il n'entroit point de feinte, suspendit » l'influence de son mâyâ, me posa doucement les mains sur la tête, dissipa » tout-à-coup ma sollicitude, et, ayant écouté avec bienveillance une prière » fervente que je prononçai les yeux en pleurs, m'ordonna de demander ce » que je desirois le plus. Je demandai une piété sincère envers lui, et il me » l'accorda avec une louange gracieuse, ajoutée aux bénédictions célestes. » Adore donc et invoque à jamais cet être invisible, qui, n'ayant point de » forme, est décrit dans les Vèdes par une similitude, et comparé à un océan » sans fond de vertus innombrables. »

« Combien sont salutaires, dit Guerhoûr, les leçons d'un instituteur spirituel! » Quand bien même cent Brâhmahs et cent Mahâdéos seroient venus à mon » aide, je n'aurois pas éprouvé un soulagement aussi efficace. »

Après une longue conversation entre Bhoûchanda et son hôte repentant, où ils se racontèrent mutuellement leurs plus intéressantes aventures, la corneille discourut plus en détail sur la grandeur de Râm et sur la félicité de l'âge où il parut sur la terre. « Bien différent, continua-t-il, sera le *kaly-youg* ou » l'âge de l'impureté ! Alors les prêtres, les rois et les sujets seront entiè- » rement adonnés au vice. On négligera les saints rites et la juste distinction » des rangs ; on ne regardera point la piété sincère comme le vrai, l'inesti- » mable joyau que tous doivent rechercher. Ceux qui babilleront avec le plus » de volubilité, seront honorés du titre de *Pandits;* et ceux qui débiteront le » plus de mensonges, le seront de l'épithète de *vertueux*. Ceux qui porteront des » colliers de grains de chapelet et le vêtement des Gossaïns, seront respectés » comme de zélés observateurs des livres inspirés; et ceux qui laisseront croître » leurs ongles, qui ne couperont point leurs cheveux, ou qui se tiendront le » plus long-temps sur une jambe en tenant l'autre dans leur main, seront » respectés comme de dévots *Sanyâsy*. La caste inférieure des *Tchoudre* aura » des Brahmanes pour disciples, et osera porter le même cordon, tandis que les » Brahmanes ne seront distingués que par la marque suivante qu'ils porteront

» à découvert : ils seront illettrés, avides, voluptueux, inobservateurs des rites, » et semblables à des taureaux sans queue ; dissipant les biens de leurs pupilles, » et non l'ignorance ou les chagrins de ces enfans; et les parens eux-mêmes » instruiront leurs enfans dans la gourmandise, et non dans la religion. Alors » les râdjahs seront inexorables et débauchés, mettant à mort les Brahmanes, et » imposant sans cesse des tortures ou des contributions à leurs sujets, dont » plusieurs mourront de besoin, parce que la famine ravagera de temps en » temps des provinces entières ; les nuages ne répandront point de pluie, et » le sol ne rendra rien pour les semences qu'il aura reçues. Néanmoins, dans » cet âge dégradé, la misérable race humaine pourra être sauvée par une » dévotion fervente envers Râm, non manifestée par des actes extérieurs, mais » brûlante dans les replis du cœur. »

« Assurément, dit l'aigle, les maux de cet âge seront aussi terribles que le » remède en sera délicieux et certain. »

« Heureux, dit Bhoûchanda, ceux qui l'appliqueront fidèlement ! Mais la » domination de l'orgueil est plus ou moins absolue dans le cœur de l'homme. » Ce péché abominable causa mes nombreuses métamorphoses et ma condamnation à une vie solitaire parmi ces rochers.

» J'étois à invoquer le nom de Mahâdéo dans un de ses temples, lorsque » le guide de ma jeunesse, celui qui m'instruisit dans les devoirs religieux, » y entra avec une humilité sincère. Cependant telle fut l'arrogance que » m'inspiroit une vaine idée de ma piété et de mon savoir, que je ne le » saluai point, et ne lui témoignai aucun respect. Il n'ouvrit point les lèvres; » ma présomption n'excita point sa colère : mais le dieu qu'il adoroit ne la » supporta point aussi patiemment, et, d'une voix terrible qui retentit du » haut des cieux, il prononça contre moi la sentence foudroyante d'une misère » éternelle. Ce redoutable jugement plongea mon instituteur dans une angoisse douloureuse; ses membres tremblèrent, sa langue balbutia; et, se » jetant sur la terre les mains jointes, il supplia le dieu de mitiger mon » arrêt. Tant de bonté et de zèle ne pouvoit qu'apaiser son courroux; il » parla en ces termes, du sommet de Cailâs : La justice demande le châtiment de cet orgueilleux mortel; mais il est redevable à ta piété de la » rémission de ses plus grandes peines. Il subira mille transmigrations; dans » toutes, il existera sans plaisir, mais non sans sagesse. Il sera un constant » adorateur de Vichnou, et invoquera assidument mon nom : il jouira aussi » de l'avantage d'être aimé de tous. La mort m'ayant fait quitter la forme

» humaine, je ressuscitai sous celle de serpent; et dans toutes mes méta-
» morphoses, je continuai d'adorer Mahâdéo, par la grâce duquel j'abandon-
» nois chaque corps, ainsi qu'on dépose un vieux vêtement.

» A la suite de plusieurs changemens, je devins un Brahmane; mais les
» semences de l'orgueil germèrent de nouveau dans mon cœur. Je dédaignai
» les instructions de mon père, et, m'étant retiré dans les bois et sur les
» montagnes, je méditois sans cesse sur les attributs de Dieu. Là, j'entendis
» les discours d'un vénérable richi, avec qui j'eus la hardiesse d'argumenter,
» et de soutenir que la dévotion envers la Divinité visible ou incarnée étoit
» préférable à la dévotion envers la Divinité invisible. Le sage, irrité de ma
» présomption opiniâtre, cessa un moment d'être maître de lui-même, et
» proféra une imprécation, par l'effet de laquelle j'existe ainsi sous la forme
» d'un oiseau de la race la plus vile. Mais Mahâdéo ayant calmé le trouble
» de son esprit, il se repentit de sa colère; et lorsque je pris ma forme
» actuelle, il me consola par des expressions affectueuses, me donna le *mentre*
» ou formule d'enchantement de Râm, me conseilla de tenir compagnie au
» dieu pendant son enfance, et de chercher ensuite cette retraite, où j'ai passé
» des milliers d'années. Il termina en me donnant sa bénédiction, qui fut
» ratifiée en ces termes par une voix céleste : Que les vœux de l'ame pieuse
» soient accomplis!

» Je me suis convaincue ici de plus en plus que les ignorans qui né-
» gligent la vache Camdhen, source de toute félicité véritable, et qui n'as-
» pirent qu'aux voluptés des sens, ressemblent à ceux qui cherchent l'herbe
» *acun*, mais ne desirent que son lait; que les hommes sans religion sont
» pareils à ceux qui essaient de traverser l'océan sans vaisseau; et que,
» quoique l'ame humaine soit une émanation immortelle de la Divinité, ceux
» qui sont dominés par leurs passions, deviennent semblables à des perro-
» quets enfermés dans une cage, ou à des singes attachés par une chaîne.
» Il n'en est pas ainsi des hommes religieux qui étudient les Vèdes et pra-
» tiquent de bonnes œuvres; ils ressemblent à des vaches qui pâturent dans
» des plaines verdoyantes, les mamelles chargées d'un lait pur, dont le
» berger remplit son vase, qu'il fait bouillir, qu'il laisse ensuite refroidir au
» grand air, dont il fait du caillé et du beurre délicieux. La piété est le feu
» qui augmente la bonté du lait; elle brûle les taches du vice. Le repentir
» forme le beurre, qui, changé en huile, entretient la lampe de l'entende-
» ment, à l'aide de laquelle on parcourt les livres divins et on découvre

» des vérités lumineuses. Les dieux propices aiment alors à coopérer avec les » mortels. Il y a dans chacun de leurs sens plusieurs treillis, où les dieux » veillent continuellement ; et si par mégarde l'ame les laisse ouverts au vent » brûlant et pestiféré de la tentation, l'invocation sincère de ces gardiens cé- » lestes préservera la précieuse clarté d'une extinction totale. »

L'aigle transporté écoutoit avec attention les sublimes préceptes de Bhoûchanda. Il la pria de compléter ses leçons, en définissant la plus excellente des formes naturelles, le souverain bien, la plus grande douleur et le plus grand plaisir, la plus grande scélératesse et le châtiment le plus rigoureux.

« Je vais, répondit la corneille, les décrire avec précision. Dans les trois » mondes, empyrée, terrestre et infernal, aucune forme ne l'emporte sur » la forme humaine; la suprême félicité sur la terre consiste dans la vraie » piété, et dans le mépris des avantages mondains; la plus grande des jouis- » sances est la conversation des hommes dévots et vertueux; la douleur la » plus vive est l'effet de l'extrême pauvreté; le péché le plus odieux est le » défaut de charité; et les hommes dépourvus de charité, qui ne manquent » jamais de blasphémer les dieux et de mépriser les Vèdes, seront punis » dans les dernières profondeurs de l'enfer, tandis que ceux qui méprisent » leurs guides spirituels vivront éternellement sous la forme de grenouilles; » ceux qui méprisent les Brahmanes, sous la forme de corneilles; ceux qui » méprisent les hommes pieux, sous la forme de corbeaux nocturnes; ceux » qui méprisent les autres hommes, sous la forme de chauves-souris: tant les » passions déréglées engendrent d'infortunes!

» Comment, continua Bhoûchanda, celui qui chérit tous les hommes, et » que tous les hommes chérissent, seroit-il déchiré par l'affliction! Comment » celui qui possède la pierre *paras*, seroit-il dans l'indigence! Comment » ceux qui haïssent leurs voisins, peuvent-ils être exempts de terreur, ou » les voluptueux de souffrance! Comment prospéreroit un pays où les Brah- » manes sont injurieusement traités! ou comment subsistera un royaume où » l'on ne rend point la justice! Comment celui qui agit avec circonspection, » peut-il manquer de réussir! Comment ceux qui ne méprisent pas les gens » vertueux, seront-ils tourmentés d'appréhensions fâcheuses! Comment le » séducteur de la femme d'autrui seroit-il sauvé de la perdition! ou com- » ment celui qui murmure contre la providence, couleroit-il d'heureux jours! » Qui peut être glorifié sans mérite! qui peut être déshonoré sans blâme! » Enfin, comment le péché habitera-t-il dans l'ame de celui qui écoute

» l'histoire de Râm et chante ses louanges ! Il n'est point de bonheur égal à la » pure dévotion de ses adorateurs ! »

*Voyez*, sur les nombreux poëmes intitulés *Râmâyan*, ma note ci-dessus, *pag. 80-82.*

(80) Que les Européens appellent *miote.* Voyez le Voyage aux Indes et à la Chine, &c. par Sonnerat, *t. I.er, p. 172, de l'édition in-4.°*

(81) *Voyez* la note 59, *page 242.*

(82) *Voyez* la note 78, *page 251.*

(83) Ou la demeure de la neige. Ce nom est dérivé du mot sanskrit *haïmas* [neigeux]; de là peut-être le mot latin *hiems.* On les nomme aussi *Himala* et *Emodi*, d'où les anciens ont formé le mot *Imaüs.* C'est cette chaîne de montagnes couvertes de neige que l'on voit d'une partie du Bengale, et qui sépare l'Inde de la Tatârie. Elle se divise en deux branches, orientale et occidentale, lesquelles s'étendent jusqu'à l'océan : la branche orientale se nomme *Tchandrasic'hara* [rocher de la Lune]; l'autre, qui se prolonge vers l'ouest jusqu'aux bouches de l'Indus, étoit connue des anciens sous le nom de *Montes Parveti.* Les Indiens regardent ces montagnes comme sacrées; ils supposent qu'elles sont le séjour terrestre du dieu Îsouara, une de leurs fictions poétiques personnifiées. Le mont Himâlaya est représenté comme un puissant monarque, qui avoit Mênâ pour épouse. Leur fille se nommoit *Pârvatî* [née de la montagne], et *Dourgâ* [de difficile accès] : les Hindous croient que, dans une existence antérieure, elle avoit épousé Sîva, et qu'elle portoit alors le nom de *Satî.* Cette fille du mont Himâlaya eut deux enfans; savoir, Ganesa, ou le seigneur des esprits, que l'on adore comme le plus sage des dieux, et dont nous avons parlé assez amplement ci-dessus, *p. 221;* et Coumara, nommé aussi *Skanda* et *Cârtiguéya*, chef des armées célestes. *Voyez* Wilkins's *Notes on the Bhaguat-Geeta*, p. 145, édit. in-4.°; et *Hymn to Pracriti*, t. II, p. 319, des *Works of sir* Will. Jones.

(84) برهمپتر ou *Brahmâ-poutre* برهماپتر [enfant de Brâhmah]. C'est le nom que les Hindous donnent à un très-grand fleuve dont ils placent la source dans

la bouche de Brâhmah; fable qui prouve que cette source leur est peu connue: et c'est un point, en effet, sur lequel les voyageurs et les géographes ne sont pas d'accord. Ceux qui paroissent les plus dignes de confiance, sont les Lamas qui furent chargés, par l'empereur Kan-hi, de dresser des cartes du Tibet et de la Tatârie orientale. Ces Lamas, qui paroissent avoir examiné les lieux très-soigneusement, placent la source du fleuve dont il s'agit sur le côté oriental du mont Kentaisse, à quarante milles environ du lac Mansaroar. M. Turner porte cette source, ainsi que celle du Gange, dans ce lac même qu'il appelle *Mansororé*, à un mois de distance de la ville de Tichou-loumbou, ou Trachi-lhoumbou, comme le prononçoit un Potya ou Tibétain que M. Jones a consulté. Ce fleuve traverse entièrement le Tibet; il passe auprès de la forteresse de Rimbou, de l'île de Palté ou d'Yambro, où réside, dit-on, une prêtresse non moins célèbre que la déesse Bhâvanî chez les Hindous; il coule ensuite, à quelque distance nord de Tichou-loumbou, dans un vaste canal parsemé d'îles. Un peu au-delà de Tichou-loumbou, notre fleuve reçoit les eaux du Païnomtchieu, rivière assez considérable, qui vient, ainsi que plusieurs autres, perdre son nom et ses eaux avant qu'il passe au sud de Lhassa. De là il fait un circuit autour des montagnes limitrophes du Tibet, pour entrer dans le royaume d'Âchâm, où il reçoit les eaux sacrées du *Brâhma-kound* [fontaine de Brâhmah], pénètre dans le Bengale au-dessous de Rangamati, l'ancien *Rhandamarcotta* ou *Rhangamar*, célèbre par son nard *(tome II, p. 445)*. Bientôt il se joint au Gange, un peu au-dessous de Dhakka. Ces deux fleuves réunis perdent leur nom primitif, et s'appellent alors *Megna* ou *Poudda*; ils se divisent en nombreux canaux, qui forment un labyrinthe inextricable à l'endroit où ils se jettent dans la mer. Le Brâhma-poutre, comme plusieurs autres rivières du Tibet, charie une si grande quantité de sable d'or, que le râdjah d'Âchâm emploie jusqu'à dix mille hommes pour le ramasser.

L'*Ayïn Akbery*, ouvrage dans lequel je comptois trouver quelques détails curieux sur le *Brahmâ-poutre*, se borne à nous apprendre que « c'est une » rivière qui coule du Khotâï dans le Kaùtch (portion du Béhâr), et de » là par le canton de Bâzoùhâh jusqu'à la mer. » بَرهم پتر بفتح با و سکون
را وهاي خفي وميم و ضم باي فارسي و سکون ياي فوقاني و را
از ختا بکوچ آيد و از انجا بسرکار بازوها سيراب سازد وبشور

دريا در شـود (*Ayïn Akbery*, p. 150 *verso* de mon manuscrit.) Les géographes chinois ne sont pas beaucoup plus satisfaisans, si l'on en juge par l'extrait donné par M. Amiot dans son ouvrage intitulé *Introduction à l'histoire des peuples tributaires de la Chine*, à l'article *Ya-lou-tsang-pou-kiang*, tome XIV, page 177, des Mémoires concernant les Chinois. « Cette rivière, » disent les géographes de l'empereur, prend sa source à l'ouest du Tsang, au » nord-ouest de Tchouo-chou-te-pou-lo, à la distance d'environ trois cent » quarante lys de la montagne Ta-mou-chou-ko-ka-pa-chan. Elle reçoit plusieurs » ruisseaux avec lesquels elle coule l'espace d'environ deux mille cinq cents lys, » après quoi elle passe au nord de Ka-mou-pa-la-ling, entre les terres des *Ouei* » [le Tibet proprement dit, dont la capitale est Lhassa], va au nord-est de la » ville de Ge-ka-eulh-koung-ka-eulh-tcheng; elle se jette dans la rivière de » Ka-eulh-tchao-mou-loung-kiang. Ces deux rivières coulent dans un même lit » l'espace de douze cents lys vers le sud-est, passent au midi des *Ouei* [le Tibet], » dans le royaume de *Lo-ha-pou-tchan* [le Boutan], tournent ensuite vers le » sud-ouest, entrent dans le royaume de *Ngo-no-té* [le Bengale], d'où elles se » jettent dans la mer du Sud [le golfe du Bengale]. »

Je dois convenir que je n'aurois jamais reconnu le Brahmâ-poutre dans l'article ci-dessus, si je n'eusse appris par M. Rennell que c'étoit la même rivière que celle qui est indiquée dans la Description de la Chine du P. du Halde, sous le nom de *Yarou-tsan-pou* ou *dsan-pou*. Ce dernier mot a le même sens que *Ganga* گنگا dans l'Hindoustân, et désigne en général toutes les grandes rivières; mais on l'applique plus particuliérement à celle qui nous occupe. C'est ainsi qu'à la Chine le mot *kiang*, qui signifie *fleuve*, désigne spécialement le grand fleuve Yang-tse-kiang, qui partage ce vaste empire. Je n'ai pu découvrir d'après quelle autorité M. Jones a avancé que *san-pou* signifie *bonheur suprême*. Le savant missionnaire que nous venons de citer, ignoroit dans quel endroit se décharge le Tsan-pou, et avoit cependant conjecturé que son embouchure devoit être dans le golfe du Bengale. Les Anglois se sont convaincus de la vérité de cette conjecture. Outre les noms que nous venons de citer, le même fleuve porte ordinairement au Tibet celui d'*Errechoumbou*. *Voyez* Description de la Chine par du Halde, *t. IV, p. 584-585, édit. in-4.°*; Rennell's *Memoir for a map of Hindoostan*, p. 275-278; Turner's *Embassy to Tibet*, p. 297, édit. in-4.°, et t. II, page 67, de la traduction française; et ci-après, *t. II, p. 217, note* [d]; Jones's *Hymn to Ganga*, dans l'*Asiatick Miscellany*, t. I, p. 257, et t. VI, p. 383, de ses Œuvres.

(85) La huitième incarnation de la Divinité. *Voyez*, sur les *âvatârs*, la note 38, ci-dessus, *page 234*.

(86) Le troisième fils de Pandou et le favori de Crichna.

(87) صوفي. *Voyez* ma note * sur ce mot dans le *tome II*, *page 106*.

(88) Ce dernier mot a beaucoup de ressemblance avec le nom de *Bacchus*, dont on cherche vainement l'origine et la signification dans les langues grecque et latine. On verra en outre, dans une de mes notes suivantes *(pag. 277, 281)*, les nombreuses conformités qui existent entre Sîva et Bacchus, que les anciens regardoient eux-mêmes comme une divinité originaire de l'Inde.

(89) *Sourâ*, en langues sanskrite et hindoustâne, est un des noms du vin. *Voyez* Gilchrist's *English and Hindoostanee Dictionary*, &c.; Calcutta, 1787-1801; tome II, page 182 de l'*appendix*, édit. in-4.° De ce mot, sans doute, est dérivé le composé سوری مشخصی *soûry mochkhessy* [taxe sur les liqueurs spiritueuses] que l'on trouve dans le *Dictionary of Mohammedan laws, Bengal revenue terms, shanskrit, hindoo, and other words, &c. &c. by* Rousseau; London, 1802.

(90) Par le mont Mérou, suivant la plupart des mythologistes. *Voyez* ci-dessus la note 41, *page 235*.

(91) *Mahâdêva* [grand dieu]: c'est un des surnoms de *Sîva*, la troisième personne de la Trinité indienne. Il porte, en effet, un trident nommé *triśoula*, pour indiquer sa puissance dans le ciel, sur la terre et dans l'enfer. Ce trident ressemble beaucoup à celui que les Égyptiens plaçoient sur le front de leur Osiris ou Soleil, le même que Siva, Mahâdêva et Bacchus. Les *Saiva* ou *Sivaya* [les sectateurs de *Sîva*] portent ce signe sur le front ou sur la poitrine. Voyez *Viaggio alle Indie Orientali, &c. da* Paolino da S. Bartolomeo, *pag. 297-298*, et page 340 de la traduction angloise.

(92) La grande fête de Bhavânî, qui se célèbre à la fin des pluies en jetant l'image de la déesse dans le Gange ou dans un autre fleuve sacré. *Voyez* Jones's *Hymn to Pracriti*, tom. III, pag. 317 et suiv. de ses *Works*.

(93)

(93) *Triśoula*, trident que le dieu Sîva, Roudra ou Mahâdêva, porte à la main ; ce qui lui a fait donner le surnom de *śouli*, ou porte-trident. C'est le signe de sa puissance dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Ce triple gouvernement est exprimé par le mot sanskrit *Tripourandaga*, c'est-à-dire, Dieu qui gouverne les trois mondes, figurés par trois montagnes appelées *Tripoura*. Le *triśoula* ou τρίοδυς diffère très-peu, quant à la forme, de celui qu'on remarque sur la tête du dieu égyptien Osiris, et qui doit probablement désigner aussi un triple empire. Suivant le P. Paulin (*Viaggio*, p. 298), dont je partage l'opinion, Osiris ou le Soleil est le même que *Siva* ou *Mahâdêva*, c'est-à-dire, le grand dieu, chez les Égyptiens comme chez les Indiens. Les *Saiva*, c'est-à-dire, les Hindous qui ont une dévotion particulière pour Sîva (*voyez* ci-dessus ma note, *p. 214)*, portent ce signe sur le front ou sur la poitrine ; et ils l'appellent quelquefois *rounâma* [nom saint] : c'est ainsi qu'on lisoit le nom ineffable de יְהוָה *Jehovah* sur le front du grand-prêtre des Hébreux ; et les Hébreux eux-mêmes suspendoient le Décalogue sur leur front. Saint Jérôme observe à ce sujet que les Indiens et les Persans portoient de semblables signes. On vient de voir que les Indiens modernes conservent encore aujourd'hui cet usage ; mais je n'en trouve aucune trace sur les anciennes médailles perses, ou dans les monumens rapportés par MM. Hyde, Anquetil et Silvestre de Sacy.

(94) C'est sur-tout pour ce qui regarde Jupiter que les rapprochemens de notre auteur manquent de justesse. Avec un peu d'attention, il est aisé de s'apercevoir que les attributs de ce dieu conviennent à plusieurs divinités indiennes. *Pater Deorum* conviendroit à Brâhmah, *juvans pater* à Vichnou, *Jupiter ultor* à Mahâdêva ou Sîva, *fulminans* à Indrâ. Comme planète, c'est le même que Vrihaspati, qui préside aux bons génies. Neptune et Pluton n'ont aucun rapport avec Varouna et Couvêra, qui ne sont que des génies très-insignifians : l'un préside à l'eau, et le second aux richesses. Le rapprochement de *Jov* ou *Zeus* avec Sîva est bien hasardé, sur-tout quand on sait que les anciens nommoient Sîva, *Bacchus* ou *Bâguis*. Il valoit mieux convenir que les sectateurs des Pourânas ne connoissent pas de dieu qui ressemble à Jupiter. Ils sont réellement monothéistes, et ne reconnoissent au fond qu'un seul dieu, dont ils personnifient les attributs. *(Note communiquée par mon ami M. Hamilton.)*

(95) Ou *Pârvadî*, souveraine des montagnes. Voyez *Systema Brahmanicum, &c.* page 99 ; ma note 109, *page 271*, et la note[a], *tome II, page 371*.

M. Hamilton reconnoît bien la ressemblance qui existe entre les attributs généraux de Pârvadî et de son fils Cârtiguêya et ceux de Junon et de Mars ; mais comme Junon n'a rien de guerrier, M. Jones est obligé de lui associer Pallas, qu'il découpe ensuite pour en former Saresouatî, déesse des arts, de la littérature et de la musique. Ici encore, comme dans bien d'autres circonstances, le parallèle manque de justesse. Des polythéistes peuvent bien avoir une déesse des armes et de la science; mais, lorsque ces attributs sont divisés par d'autres, il n'y a plus moyen d'établir ces rapprochemens.

(96) Cârtiguêya, Coumara ou Soubramanya, est le troisième fils de Siva, que le P. Paulin regarde comme l'emblème du soleil. Cârtiguêya est, selon lui, l'Hercule indien, qui naquit de Pârvadî, épouse de Sîva. Elle le conçut en l'absence de son mari, soit par un adultère, soit par la force de ses propres desirs. Il eut pour nourrices et pour institutrices six étoiles. Le muséum de M. le cardinal Borgia renferme une figure de ce dieu en bronze : il est assis sur un paon, et a six têtes. *Soubramanya* est le nom propre du dieu dont il s'agit ; *Cârtiguêya*, une de ses épithètes, qui indique les services qu'il a reçus de l'étoile Cârtica, l'une des vingt-sept mansions que parcourt la lune chaque mois. Cette étoile se trouve en effet indiquée dans le Voyage de Sonnerat, *tome I.er, page 309, édit. in-4.°*, et dans le catalogue donné par les Indiens (ci-après, *tome II, p. 338*) : nouvelle preuve, dit le P. Paulin de Saint-Barthélemi, que tout le système de la mythologie brahmanique repose sur une base purement astronomique, et que chez les Brahmanes, aussi-bien que chez les Chaldéens et les Persans, le sabéisme originel a dégénéré en idolâtrie. Cette opinion n'est point du tout celle de mon ami M. Alexandre Hamilton. Il pense que cette mythologie est purement figurative de la puissance et des attributs divins. Cârtiguêya se nomme encore *Gouha* [ né d'un antre ]. *Gouhya* signifie la matrice de la femme, parce que ce dieu naquit ou vit la lumière dans le même accès voluptueux où Pârvadî sa mère le conçut : de là, sans doute, cette ancienne fable grecque qui fait naître Hercule dans un antre de Scythie, et qui place aussi sa mère dans un antre. Enfin un autre surnom de Cârtiguêya, non moins remarquable que les précédens, est *Skanda*, mot qui indique la célérité de la marche, l'action de précipiter ses pas, parce que ce dieu fait rapidement la revue de son armée céleste; il est monté sur un paon couvert d'yeux, pour indiquer que la vigilance et la célérité doivent être les qualités essentielles d'un général. Skanda, dit le P. Paulin, est donc une divinité

indienne et non pas scythique, et c'est l'origine du nom *Scandinavie* donné à cette extrémité septentrionale de notre hémisphère, habitée par les Scythes. Ceux-ci, par leurs communications avec les Indo-Scythes, ont reçu le nom de la divinité Skanda, ainsi que Bout, Vodin, Odin ou Teut, qui est le même que Bouddha, Hermès ou Menou, fondateur et roi de la nation indienne. Voilà pourquoi Tacite appelle le premier, *Tuiston* [ou Mars], mot que nous retrouvons dans *Tuesday* [ou Mardi], enfant de la terre, et son fils *Mannus*, principes et fondateurs de la nation scandinave. Voyez *De moribus Germanor.* c. II; et Scheidius, *de Diis Germanis*, pag. 194 et 473. Ajoutons, d'après les *Annales Boïorum* d'Aventinus, *lib. I*, que Tuiston passe pour l'inventeur des lettres celtes; ce qui lui donneroit quelque conformité avec Hermès. Le culte religieux que les descendans modernes des Scythes, tels que les Tatârs, les Moghols, les Calmouks, et même les Sibiriens, rendent au grand Lama du Tibet, prouve leur attachement à la religion de leurs pères; car le lamisme et le brâhmisme ont une source commune, ou l'une de ces religions a donné naissance à l'autre. Enfin ce Skanda ou Cârtiguêya qui nous a entraînés dans une si longue digression, paroît être, comme l'observe très-bien M. Jones, l'Iskander aux deux cornes اسكندر ذو القرنين ou Alexandre Persan, que l'on a mal-à-propos confondu avec Alexandre le Grec اسكندر رومي. Cette distinction est incontestable, et me paroît avoir été démontrée jusqu'à l'évidence par âl-Maqryzy dans un chapitre de sa Description de l'Égypte, intitulé, *de la Différence qui se trouve entre les deux Alexandres.* Voyez l'extrait de ce chapitre dans mes notes sur le Voyage de Norden, *tome III, page 186, édit. in-4.°*

(97) Les exploits de Dourgâ, dans son caractère belliqueux, comme protectrice de la vertu, et son combat avec un démon caché sous la forme d'un buffle, sont le sujet de plusieurs épisodes des Pourânas et des Cavyâs, c'est-à-dire, des poëmes sacrés et populaires. Jones's *Hymn to Pracriti*, tome VI, pag. 317 et suiv. de ses Œuvres.

(98) *Voyez* ci-dessus mes notes sur Dourgâ, *pag. 261 et 265.*

(99) *Curis* signifioit une *lance* en langue sabine: de là le surnom de *Quirinus* donné à Romulus, parce qu'il portoit une lance. Junon se nommoit aussi *Curis*, parce qu'elle portoit la lance ainsi appelée. *Voyez* Pomponius Festus, *de verbor.*

*signific.* p. 45, *ex edit. Scalig.* Un commentateur d'Ovide observe que *Curinus*, et par corruption *Quirinus*, étoit aussi chez les Sabins le surnom de Mars, qui n'avoit originairement chez eux et chez les Romains d'autre statue qu'une simple lance. *Voy.* Ovid. *Fast.* lib. II, vers. 477, *ex edit. Burmanni.*

(100) *Histor. Deorum Syntagma III.*[um], pag. 128.

(101) Ὁπλοσμία.

(102) Πανοπλία, armure qui couvre tout le corps, armure entière de la tête aux pieds.

(103) Grammaire sanskrite, dont on trouve la première partie (celle qui traite des verbes) indiquée dans le Catalogue des manuscrits indiens de M. Jones. *Voyez* page 11, n.° 39, du *Catalogue of sanskrit manuscripts presented to the royal Society by sir Will. and lady Jones ; by* Charles Wilkins. *Nota.* C'est par erreur que le renvoi dans le texte a été placé après le mot *Minerve ;* il est aisé de voir qu'il appartient au mot *Sâresouata.*

(104 et 105) Saïs, ville célèbre d'Égypte, où les Pharaons ont fait long-temps leur résidence. Elle étoit située entre le canal Canopique, aujourd'hui canal de Mo'ëz, خليج معزيه et le canal Saïtique, à deux schœnes [ou un peu plus de deux lieues] de la ville de Naucratis, qui, étant sur le canal Canopique, se trouvoit un peu plus à l'ouest. M. Larcher (Table géogr., *tome IX, pag. 477 et 478*, de sa traduction de l'Histoire d'Hérodote, 2.[e] édit.) pense que Saïs est la même ville que la *Tsòân* צואן de l'Écriture, quoique la plupart des interprètes, ainsi que MM. J. R. Forster, Michaëlis et d'Anville, aient prétendu que les Hébreux avoient désigné sous le nom de *Tsòân*, la ville égyptienne nommée *Tanis* [Τανις] par les Grecs. Je crois pouvoir reconnoître cette dernière dans les ruines qui portent aujourd'hui le nom de *Tennys* تنّيس et dont un des officiers les plus distingués de la brave armée d'Égypte, le général Andréossy, a donné la description dans son excellent Mémoire sur le lac Menzâleh بركة منزاله Nous devons au même officier la découverte et la description des immenses ruines de ce qui constituoit autrefois la cité royale de Saïs ou Tsòân, laquelle, comme l'observe très-bien M. Larcher, devoit

être incomparablement plus vaste et plus magnifique que Tanis, dont Josephe et d'autres anciens auteurs ne parlent que comme d'une ville médiocre. Ces ruines portent aujourd'hui le nom de *Ssân* صان ; le géographe arabe Chéryf Edrycy les nomme *Ssâh* صاه : j'ignore la cause de cette légère différence dans la dénomination du même lieu. Au reste, le premier de ces mots se rapproche beaucoup du *Tsòân* hébreu : le second paroît avoir été *hellénisé* dans le mot *Saïs* [ Σαϊς ]; et je crois avoir pour appui de mon opinion le savant major Rennell, qui, ne connoissant encore que l'orthographe de l'Edrycy, a dit ( dans son *Geographical System of Herodotus*, p. 529 et 531 ) : « *Sah* ( lisez *Ssâh* » صاه ) est l'emplacement de l'ancienne Saïs. »

Cette ville, dans laquelle les Pharaons firent long-temps leur séjour, et où naquit celui que les Grecs nomment *Amasis*, renfermoit de magnifiques monumens, comme on peut en juger par les ruines encore subsistantes à Ssân. Nous savons qu'il y avoit un temple fameux consacré à Néïtha, divinité égyptienne, qui avoit tant de conformité avec la Minerve des Grecs, que Platon *(in Timæo)* a prétendu que c'étoit la même divinité; et cette opinion a été adoptée par tous les écrivains grecs et latins qui lui sont postérieurs. Une circonstance qui semble donner un nouveau degré de probabilité à cette opinion des anciens, c'est le nom de *Saïs*, que l'on soupçonne avec beaucoup de fondement devoir son origine au ϪⲀⲒⲐ *djaïth* qobthe, qui signifie *de l'huile;* זית *zéït* en hébreu, et زيت *zéït* en arabe. L'olivier étoit, comme on sait, consacré à Minerve chez les Grecs. Malgré ces rapprochemens, le docte Jablonski persiste, d'après plusieurs motifs savamment déduits dans son *Pantheon Ægyptiorum*, t. I, p. 63-68, à croire que Néïtha a bien plus de conformité avec Vulcain qu'avec Minerve, 1.° parce que, comme *Phtha*, ou le Vulcain égyptien, elle réunissoit les deux sexes : voilà pourquoi, suivant Horus Apollo (*Hieroglyph.* lib. 1, cap. 12), Minerve étoit représentée sous l'emblème du scarabée, et Vulcain sous celui du vautour ; c'étoient les seuls dieux qui fussent à-la-fois du sexe masculin et du sexe féminin. 2.° La célèbre inscription du temple de Saïs, rapportée par Plutarque, et dont parle ici M. Jones, est une autre preuve que Jablonski allègue en faveur de son opinion : Ἐγώ εἰμι πᾶν τὸ γεγονὸς, καὶ ὂν, καὶ ἐσόμενον· καὶ τὸν ἐμὸν πέπλον οὐδείς πω ἀπεκάλυψεν. JE SUIS TOUT CE QUI FUT, EST ET SERA ; ET NUL ÊTRE N'A ENCORE LEVÉ MON VOILE. Cette inscription, dit-il, si elle est véritablement

authentique, explique pourquoi Néïtha étoit une divinité *masculo-féminine*; elle renfermoit en elle toutes les facultés de la nature, ou plutôt c'étoit la nature même personnifiée. Quoique cette version de l'inscription du temple de Saïs soit très-favorable à son système, notre savant en soupçonne l'authenticité par plusieurs raisons que l'on peut voir *pag. 65 et 66* du *Pantheon;* il préfère la version de Proclus (*in Timæum*, p. 30) : Τὰ ὄντα καὶ τὰ ἐσόμενα, καὶ τὰ γεγονότα, ἐγώ εἰμι. Τὸν ἐμὸν χιτῶνα οὐδεὶς ἀπεκάλυψεν· ὃν ἐγὼ καρπὸν ἔτεκον, ἥλιος ἐγένετο. JE SUIS CE QUI EST, SERA ET FUT. PERSONNE N'A LEVÉ MA ROBE; LE FRUIT QUE J'AI PRODUIT EST LE SOLEIL. Jablonski trouve cette leçon bien plus conforme au style et à la mythologie des Égyptiens. Au reste, quelle que soit celle que l'on adopte, toutes deux nous représentent Néïtha comme l'emblème de la nature et de la sagesse divine : c'est sans doute à cause de cela que, dans des temps plus modernes, on la fit présider aux beaux-arts et à toutes les productions du génie. Sa haute antiquité paroît, suivant Jablonski, indiquée par son nom même, qui, en qobthe, doit être écrit ainsi : ⲚⲈⲒⲐ *néïth* ou ⲚⲈⲒⲦ *néït* [ancien *ou* ancienne]. C'est le nom que Dieu se donne à lui-même dans *Daniel*, VII, 9, 13, 22 : עתיק יומין *[l'ancien des jours]*. Ce rapprochement entre les idées égyptiennes et les idées hébraïques m'en rappelle un autre non moins remarquable; Dieu, parlant à Moïse dans le buisson ardent, lui dit : אֶהְיֶה אֲשֶׁר אֶהְיֶה; JE SUIS CELUI QUI EST. *Exod.* III, 14. *Voyez* aussi les mêmes expressions employées par Menou, ci-dessus *page 249*.

(106) Câlidâsa, fameux poëte dramatique indien, florissoit dans le premier siècle avant l'ère chrétienne. Il est unanimement reconnu pour le premier des neuf poëtes désignés ordinairement sous le nom des *neuf Perles*, que Vicramaditya (ou Becker-madjit) entretenoit à sa cour. Outre le drame de Sacontala, traduit en anglois par M. Jones, on connoît de lui différentes pièces, entre autres une en cinq actes, intitulée *Ourvasi ;* un poëme épique, ou plutôt une suite de poëmes en un livre, sur les enfans du Soleil; un autre, dans lequel on trouve une parfaite unité d'action, sur la naissance de Coumara, le dieu de la guerre; deux ou trois contes d'amour en vers; et un excellent petit traité de la prosodie sanskrite, précisément dans le genre du *Terentianus.* Il passe pour avoir revu les ouvrages de Vyâsa et de Vâlmik; il a corrigé les textes qui ont cours maintenant. Personne ne lui conteste la première place après ces deux anciens poëtes. *Voyez* la préface de *Sacontala, or*

*the fatal Ring, translated from the sanscrit and pracrit by W. Jones*, et mes notes, *page 310*, et *tome II*, *pag. 184 et 409*.

(107) Le beurre clarifié, que les Indiens nomment *ghy* كهي . *Voyez* ma note ci-après, *page 315*.

(108) Ce passage, cité par M. Jones, est la bénédiction que prononce un Brahmane au commencement du prologue de Sacontala.

(109) *Bhavânî* [qui donne l'existence]. *Voyez* les différens noms de cette déesse dans ma note *, *tome II* de ces Recherches, *page 371*. J'ajouterai ici quelques détails à cette note imprimée antérieurement à celle-ci. Les Indiens représentent Bhavânî comme les anciens représentoient Isis, sous la figure symbolique des parties naturelles de la femme, nommées *meddhra* en sanskrit, mot qui ressemble beaucoup au grec μήτρα [matrice]. La figure symbolique se nomme *Yônî*. Cette divinité a passé avec son nom chez les Persans, qui, suivant Hérodote, appeloient la lune *Mitra ;* elle étoit nommée *Alitta* (plus correctement *Élat* ألاّة) chez les Arabes, *Militta* chez les Assyriens, *Diane* chez les Grecs. Parmi ses innombrables fonctions, on lui attribue la garde des ports, des fleuves, des étangs et de la mer. Bhagavadî, comme la Diane des Grecs, assiste aux enfantemens, punit les impies par la peste. La fête dont parle M. Jones, se célèbre le 7 de la nouvelle lune de mars, et dure huit, neuf et dix jours ; le dernier jour, on plonge l'image de cette divinité dans le Gange. *( Voyez* ma note 122, ci-dessous, *p. 282.)* Un Brahmane la porte sur un éléphant, à l'ombre d'un dais ; il est accompagné d'une multitude d'instrumens de musique, de danseuses, et d'un peuple immense qui se livre à la joie, et qui chante des chansons obscènes relatives à la génération, dont cette déesse est la protectrice et l'origine, ainsi que son époux *Siva* ou *Chiva* [le Soleil]. Les Brahmanes la lavent et l'aspergent en qualité de maîtresse de l'humidité, laquelle, jointe à la chaleur, favorise la fécondité et la génération. Voyez *Viaggio alle Indie orientali, &c. dal* P. Paolino da S. Bartolomeo, *p. 79-114 ;* Holwell's *Interesting historical events &c.* II.^e part. p. 137 ; et ma note 122, ci-dessous, *page 282*.

(110) Macrobe nous apprend que les habitans de l'île de Cypre repré-

sentoient Vénus avec un corps couvert de poils, mais avec un vêtement de femme et une taille virile, parce qu'ils croyoient qu'elle réunissoit les deux sexes. *Voyez* Macrobii *Saturnal.* lib. III, cap. 8, p. 283, *Londini, 1694.* La Vénus syrienne réunissoit aussi les deux sexes. *Voyez*, sur cette déesse, l'excellente dissertation de M. Larcher et celle de l'abbé de la Chau, publiées toutes deux dans la même année 1776.

(111) Statue double de Mercure et de Minerve : ce mot est composé de Ἑρμῆς [Mercure] et Ἀθηνᾶ [Minerve]. Les Romains avoient coutume de réunir ces deux statues et de les placer dans leurs gymnases, comme Cicéron nous l'apprend dans sa 4.^e lettre à Atticus, *liv. I.^er*

(112) *Voyez* cette figure dans le Voyage de Sonnerat, *tome II, pl. 54, page 179, édit. in-4.°*

(113) *Câmadêva* [dieu du desir] est le nom du Cupidon indien, dont les nombreuses épithètes, rapportées dans l'*Amarasinha*, ne sont pas moins ingénieuses qu'agréables. Voici les plus remarquables : *madana*, vif, folâtre, enivré; *mannmatha*, qui enivre le cœur, l'esprit, la volonté; *mâra*, caché, mystérieux; *ananga*, sans corps, subtil, léger; *pantcha chara*, ayant cinq fleurs (pour arc et pour flèches); *manasidja*, qui naît du cœur, de la volonté, et vainqueur de la volonté et du cœur; *âtmabhou*, existence de l'ame, ou existant dans l'ame; *magaradouadja*, né (du signe) du capricorne. Cette épithète, tirée de l'astronomie, semble prouver que la mythologie indienne n'est pas étrangère à cette science. D'après les dispositions lascives du capricorne, il n'est pas étonnant qu'on ait choisi sa constellation pour père du dieu de l'amour. Sa mère est *Mâya*, ou la force générale attractive; et son épouse se nomme *Retti*, ou affection. Son favori est *Vassant*, vulgairement *Bessent* بسنت en hindou, le printemps. On le représente comme un beau jeune homme, quelquefois s'entretenant avec sa mère ou sa femme, au milieu de ses jardins et dans ses temples; quelquefois monté sur un perroquet et se promenant au clair de la lune avec de jeunes danseuses, dont la plupart portent ses attributs, qui consistent en un poisson sur un fond rouge. Il se plaît particulièrement dans un vaste canton situé autour d'Agrah, et sur-tout dans la plaine de Mathoura, où Crichna, ainsi que les neuf Gopîas, ont aussi coutume de passer

passer la nuit à faire de la musique et à danser. Une canne à sucre ou une tige de fleur forme le bois de son arc, qui a une corde composée d'abeilles : ses cinq flèches, qui correspondent sans doute aux cinq sens, sont armées chacune d'une fleur de l'Inde, qui a la vertu d'échauffer; une de ces flèches se nomme *mellica*. C'est le *nyctantes* de nos botanistes, qui rejettent mal-à-propos les noms indigènes de la plupart des plantes de l'Asie. Le poëte dramatique Câlidâsa parle fort élégamment de cette plante et de Câmdéo dans les deux vers suivans :

*Mellicamoucoulè bhâti goundjanmattamadhouvratah*
*Prayânè pantcha bânasya sankhamâpourayanniva.*

« L'abeille enivrée brille et bourdonne dans la *mellica* récemment épa-
» nouie, comme celui qui prête un souffle à une conque blanche dans la
» procession du dieu à cinq flèches. »

Les Hindous croient que Câmdéo est réduit à une essence intellectuelle, depuis qu'il osa attaquer Vichnou ou Mahâdéo. Ce dieu puissant, pour le punir de sa témérité, lança sur lui une flamme qui dévora toute sa substance corporelle : Câmdéo exerce maintenant son empire sur l'esprit des mortels et sur celui des dieux, qu'il a la permission d'asservir.

Il reçoit particulièrement les hommages des femmes qui desirent des amans fidèles ou de bons maris. Le râdjah de Travancor, prince puissant, sacrifie à ce dieu une fois par an dans le temple de Souclindram, qui lui est consacré sur la côte de Coromandel. Il est à remarquer que dans le culte que les Hindous rendent à Câmdéo, ils excluent les images obscènes, les chansons libres, et tout ce qui pourroit offrir des idées indécentes et lascives. Ils ne se permettent même ces licences qu'aux fêtes de Câlî ou Bhadracâlî, déesse née de l'œil placé au milieu du front de Chiva, et à celles du Lingam. Nous avons déjà observé que Câmdéo fut presque anéanti par le terrible Mahâdéo, ou au moins qu'il perdit toute existence corporelle. Cet accident causa la plus vive douleur à Retti son épouse, dont les lamentations font le sujet d'un poëme sanskrit tout entier. La description des noces et des cérémonies du mariage de Câmdéo et de Retti remplit un autre volume, dont il est défendu de donner communication aux profanes. Les Brahmanes ont seuls le droit de lire la description d'une cérémonie où Brâhmah lui-même assista en qualité de père du fiancé. *Voyez* Paulini à Sancto-Bartholomæo *Systema Brahmanicum, &c.* pag. 185-189, et Jones's *Hymn to Camdeo*, et

*Hymn to Pracriti*, tome I.er, pag. 18 et 19 de l'*Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1785, et tome VI, pag. 313 et 319, des *Works of sir* Will. Jones.

(114) Cette observation est de M. Jones lui-même, dans l'argument de son hymne à Câmdéo, cité à la fin de la note précédente; la voici : « *Kâm* signifie *desir* dans l'ancien persan et dans le moderne, et il est pos- » sible que les mots *dipuc* et *cupid*, dont le sens est le même, aient la » même origine. En effet, nous savons que les anciens Étrusques, chez qui » les Romains puisèrent la plus grande partie de leur langue et de leur reli- » gion, et dont le système avoit une étroite affinité avec celui des Persans » et des Indiens, écrivoient par lignes alternatives de droite à gauche et de » gauche à droite, comme par sillons; et quoique les deux dernières lettres de » *cupido* puissent bien être une terminaison grammaticale, comme dans *libido* » et *capedo*, cependant la racine primitive de *cupido* est renfermée dans les trois » premières lettres du mot. » M. Jones avoit, sans doute, de justes raisons pour rejeter, dans un mémoire composé en 1784, mais revu depuis et publié en 1788, une étymologie vraiment ingénieuse, et qu'il avoit déjà consignée dans un recueil de littérature orientale publié à Calcutta en 1785. Quant à son observation sur le mot sanskrit *câma*, qui est le même que l'ancien mot persan conservé dans le persan moderne كام *kâm* [desir], c'est une nouvelle preuve en faveur de l'opinion qui donne une origine commune au sanskrit et au persan.

(115) C'est-à-dire, *Mahâdêva*, suivant l'opinion des Brahmanes, qui ne connoissent pas les sources du Gange. Grâces aux travaux ordonnés par l'empereur Kan-hi, qui, vers l'an 1700, fit lever le plan du Tibet, nous connoissons maintenant la source des deux plus grandes rivières de l'Hindoustân, le Brahmâ-poutra, dont nous avons déjà donné une courte description, et le Gange, sur lequel nous allons présenter quelques détails rapides. Nous savons qu'une chaîne de montagnes, presque parallèle à l'Imaüs, et que les Tatârs nomment *Kentaisse*, située au-delà du Tibet, sert de ligne de séparation entre les sources des deux fleuves dont il s'agit : le premier, comme nous l'avons déjà dit, coule vers l'est; l'autre est d'abord composé de deux branches qui prennent leur cours vers l'ouest. En inclinant beaucoup vers le nord, après avoir parcouru trois cents milles en ligne droite, ils remontent le

mont Himaléh, qui traverse le Tibet et les oblige de tourner vers le sud; c'est là que ces deux rivières confondent leurs eaux, et forment ce qu'on appelle le *Gange*. Cette masse d'eau, après avoir longé pendant à-peu-près un mille le mont Himaléh, se fraye un passage à travers une caverne, et tombe dans un bassin creusé dans le roc, au pied de la montagne. C'est là que des observateurs superficiels ont fixé les sources du Gange; et le génie de la superstition avoit donné à l'ouverture de la caverne la forme d'une vache, animal non moins révéré chez les Hindous que le bœuf Apis l'étoit chez les Égyptiens.

De cette seconde source, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, le Gange se dirige plus à l'ouest, à travers le pays rocailleux de Sery-nagar; enfin, à Herdouar, il s'échappe du territoire montagneux sur lequel il a erré pendant plus de huit cents milles anglois. A Herdouar, il s'ouvre un passage à travers la montagne de Seouâleik, au nord de la province de Dehly. Ensuite ce fleuve arrose paisiblement les plaines de l'Inde, et reçoit les eaux du Brahmâpoutre, tout auprès d'une de ses embouchures dans l'Océan.

M. Jones a composé un hymne adressé à Ganga, considéré comme divinité protectrice du fleuve qui porte son nom. Nous regrettons de ne pouvoir en présenter ici la traduction entière; mais, au moins, une simple notice de cet hymne offrira quelques renseignemens utiles pour la mythologie et la géographie indiennes. Après avoir donné une description générale du Gange, M. Jones raconte la fable qui fait naître la déesse comme Pallas du front de Siva ou Chiva, le *Jupiter tonans* et *genitor* des Latins. La création de son amant, le Brahmâ-poutre, par un acte de la volonté de Brâhmah, est le sujet d'une autre strophe. La quatrième et la cinquième représentent la déesse du Gange arrêtée dans son passage à l'ouest par les montagnes d'*Emodi*, ainsi nommées d'un mot sanskrit qui signifie *neige*, et d'où dérivent également les mots *Imaüs* et *Himâlaya*, *Himala* et *Himaléh*. La sixième décrit la marche de cette déesse à travers l'Hindoustân, où elle entre par le détroit de Koûpala, passant près de Sambal, pays qui est le même que le *Sambalaca* de Ptolémée, fameux par la plante du même nom : de là elle passe non loin de Kânyakouvdja, ville jadis opulente et séjour d'un souverain. Les Grecs l'ont mal-à-propos nommée *Calinipaxa*, et les Asiatiques n'ont pas été plus exacts en l'appelant *Kanoûdje*. Ici le Gange se joint au Kalinadi, et s'avance vers Prayâga, d'où les habitans du Béhâr furent appelés *Prasii*, et où l'Yamounâ [ ou Djemnah ], ayant reçu les eaux du Saresouatî au-dessous d'Indra-prestha ou de Dehly, et ayant arrosé le sol poétique de Madhoura et d'Agrah, mêle ses nobles eaux aux eaux sacrées du

Gange, près de la forteresse moderne d'Allah-âbâd. Ce lieu est regardé comme le confluent de trois fleuves sacrés, et est connu sous le nom de *Trivéni*, ou des trois boucles de cheveux tressés : une multitude de pélerins y commencent des cérémonies qu'ils doivent terminer à Gayâ ; ils emportent avec eux des vases remplis d'eau, qu'ils conservent avec une vénération superstitieuse; à leur retour, ils sont salués respectueusement par tous les Hindous qui les rencontrent.

M. Jones nomme ensuite six des principales rivières qui se jettent dans le Gange, et il les décrit rapidement d'après leurs propriétés spéciales : ainsi le Gandac, connu des Grecs sous une dénomination analogue, abonde, selon le P. Georgi, en crocodiles d'une grandeur extraordinaire ; le Mahanadi traverse la plaine de Gaoura, qui formoit jadis un canton très-peuplé, avec une capitale magnifique, d'où les Bengalis furent probablement appelés *Gangarides*, mais qui est aujourd'hui le séjour de la désolation et le repaire des bêtes farouches. De Prayâga, le fleuve se dirige avec rapidité vers l'antique ville de Kâśî, que les Musulmans nomment *Bénârès* بنارس ; puis il baigne les murs de Pâtali-poutra, aujourd'hui *Patnah*, qui, pour le site et le nom, répond mieux à l'ancienne *Palibothra* que *Prayâga* ou *Kânyakouvdja*. Si Mégasthène et les ambassadeurs de Séleucus visitèrent la dernière de ces villes, et la nommèrent *Palibothra*, il est évident qu'ils se trompèrent. On trouve ensuite la belle montagne de Mouctiguiri ou Menguîr, et le merveilleux étang de Sîta, qui doit son nom à l'épouse de Râma, célébré par l'immortel Vâlmîki et d'autres poëtes épiques de l'Inde, comme le vainqueur du géant Râvana et le conquérant de l'île de Sinhaldouyp ou Ceylan. Le poëte jette en passant un coup-d'œil sur les montagnes de Kâligrâm et de Gangâ-presâd : il profite de cette circonstance pour faire un éloge bien justement mérité de M. Auguste Cleveland, qui parvint à civiliser les habitans sauvages de ces montagnes, qui étoient une île composée de rochers, ou au moins dont le pied étoit arrosé par la mer, sur laquelle on a conquis par la suite des temps la belle et fertile plaine du Bengale. Le zèle philantropique et les succès honorables de M. Cleveland parmi ces montagnards, ont été décrits et justement loués par M. George Forster dans son Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg.

Le bras occidental du Gange est appelé *Bhâgarathi*. Cette dénomination doit son origine à un demi-dieu ou saint homme nommé *Bhâguiratha*, qui par sa piété avoit obtenu de Sîva le privilége de conduire à sa suite une grande partie de l'eau du ciel : il l'emmena donc, et en forma deux branches, lesquelles embrassent la belle île qui tire son nom actuel de Qâcembâzâr, et

qui depuis quelques années est fameuse par la défaite de Sérâdje êd-doùlah. Ces deux branches se rencontrent près du vénérable séminaire hindou de Nayadouyp ou Nédîyâ, et coulent à grands flots à travers les établissemens européens, pour se jeter dans une baie près d'une île qui porte le nom de *Sâgar*, soit à cause de la mer voisine, soit à cause d'un ancien râdjah célèbre par sa piété. M. Jones parle épisodiquement des *soundarabans* ou belles forêts qui méritent bien en effet cette honorable dénomination. Ces forêts sont situées entre le Bhâguirathî et le grand fleuve ou le bras oriental, qui forme plusieurs îles considérables par sa jonction avec le Brahmâ-poutre : une de ces îles, aussi-bien qu'une ville située auprès du confluent, tire son nom de Lakchmî, la déesse de l'abondance. *Voyez* Jones's *Hymn to Ganga*, tome I.er, page 257, de l'*Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1785, et tome VI, page 383, des *Works of sir* William Jones; Georgi *Alphabetum Tibetanum*, page 344; Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, *tome I.er, pages 24 et 32.*

(116) Nommé vulgairement *Djemnah.* Voyez ma note ci-dessus, *page 275.*

(117) Saresouatî, épouse de Brâhmah le créateur, préside à l'imagination et à l'invention, de manière qu'on peut à certains égards lui donner le titre de créatrice. Nous avons déjà observé que les trois personnes de la Trinité indienne ont chacune leur épouse ou puissance subordonnée. Saresouatî est adorée comme patronne des beaux-arts, sur-tout de la rhétorique et de la musique, comme l'inventrice de la langue sanskrite et du caractère dêvanagary, ainsi que des sciences dont l'écriture perpétue la connoissance : ainsi ses attributs correspondent à ceux de la *Minerva musica* des Grecs et des Romains, laquelle inventa la flûte et présidoit à la littérature. Quant à la rivière à laquelle la déesse indienne a donné son nom, elle est, sans doute, plus fameuse par ce nom que par la longueur de son cours; car elle ne se trouve pas indiquée sur la grande carte de l'Inde de M. le major Rennell, ni dans son excellent Atlas du Bengale, dont les n.os 12 et 14 renferment les environs d'Allah-âbâd, et conséquemment de la jonction du Djemnah avec le Gange.

(118) Le laconisme de M. Jones touchant une divinité grecque célèbre par ses expéditions dans l'Inde, nous paroît un problème. Nous ne nous flattons pas de pouvoir dédommager nos lecteurs, du silence de ce savant; nous nous bornerons à indiquer quelques rapprochemens qui feront peut-être

regretter ceux qu'il lui auroit été si facile d'accumuler. Les principaux faits et gestes de Bacchus sont assez connus, et on les trouve racontés avec beaucoup de détails et d'exactitude dans les deux excellens Dictionnaires mythologiques des C.ens Millin et Noël : ainsi nous nous bornerons à les rapprocher de ceux qu'on attribue aux personnages du panthéon indien, qui nous paroissent leur correspondre.

Quelques mythologues ont cru pouvoir compter jusqu'à cinq Bacchus, qui, selon nous, se réduisent à deux, et même à un seul, qui est l'emblème du soleil. Les deux Bacchus dont nous voulons parler, sont le jeune, qui est le plus connu, et le vieux, que l'on représente avec une barbe et tous les caractères de l'âge mûr. Le premier de ces deux personnages, qui n'en font réellement qu'un, est aisé à reconnoître dans *Râma*, sixième incarnation de Vichnou, le même qu'Osiris ou le Soleil; l'autre est Sîva, Chiva ou Chib, &c.

Les opinions des anciens touchant la naissance de Bacchus le Thébain, fils de Jupiter et de Sémélé, sont si peu uniformes, que nous pouvons indiquer celle qui nous paroît la plus probable, c'est-à-dire, celle qui s'accorde le mieux avec la mythologie, où Bacchus semble avoir pris naissance. Suivant Eustathe, ce dieu fut nourri sur le mont Méros en Arabie. Il est aisé de reconnoître dans ce mot le nom hellénisé de la montagne Mérou, si fameuse dans la mythologie indienne. Nous observerons que le mot *μηρὸς* en grec signifie *cuisse;* et voilà, sans doute, l'origine de cette fable qui fait passer Bacchus du sein de sa mère dans la cuisse de Jupiter, d'où il ne sortit qu'à l'expiration des neuf mois. Enfin, Pline, Arrien, Strabon et d'autres placent le mont Mérou et Bacchus dans l'Inde. En effet, suivant les anciens Brahmanes, le mont Mérou, Himâlaya ou Himala, branche de l'Imaüs *( voyez* ci-dessus, *pages 261 et 275 )* est la demeure de Sîva, Chiven, ou Sib, &c. nom de la troisième personne de la Trinité indienne, d'où Bacchus a sans doute tiré le surnom de *Sebasius* ou *Sebadius* qu'il portoit parmi les anciens. Le sens de l'allégorie indico-grecque qui place la naissance et le séjour de Chiven, Bacchus, ou le Soleil, sur le mont Mérou, me paroît assez simple : cet astre, relativement à l'Inde, semble sortir de ces montagnes, qui séparent cette contrée du Tibet. On me permettra d'ajouter quelques nouvelles preuves à l'appui de cette conjecture. Les Indiens donnent au mont Mérou l'épithète de *Sourâlaya* [demeure du soleil], et à Chiven ou Bacchus celle de *Dévanichi* ou *Dionichi* [dieu de Nicha], parce qu'il fut élevé dans cette ville, qui porte aussi l'épithète de *Nichadaboura* [ville de la nuit]. Il est aisé de reconnoître ici la ville de Nysa, où les anciens disent que Bacchus

fut élevé, et qu'ils placent mal-à-propos en Arabie. On nous permettra encore d'observer que *Dionichi* est incontestablement l'origine de *Dionysus* [Denys], l'un des noms de Bacchus, lequel désigne, comme on voit, le dieu de la nuit: c'est à cause de ce titre, sans doute, que ses orgies se célébroient chez les anciens et se célèbrent encore aujourd'hui dans l'Inde pendant la nuit. Ces fètes nocturnes se nommoient *Chivaratri* [orgies du Sîva ou Chiva nocturne], et *Chakpoudjâ* [fête de la déesse Chakti], c'est-à-dire, du soleil et de la puissance génératrice.

*Chakti* ou *Bhavânî* [celle qui fait exister] sont les surnoms de Pârvadî, la lune, et l'épouse de Sîva, Chiva ou Bacchus [le soleil]: elle naquit et fut élevée sur une montagne voisine du Mérou. Les Indiens la nomment communément la fille du roi des montagnes. Ces peuples, ainsi que les Tibétains, adorent sa partie sexuelle sous l'emblème du lotus. Le lingam, ou les parties naturelles de l'homme, sont un des emblèmes de Sîva ou Chiva, qui est aussi le dieu de la nuit, le maître de la mort, le vengeur des crimes, muni de trois yeux, le juge des morts, le maître des fantômes qui errent dans les ténèbres, et des démons, le contemplateur, le pénitent, le vagabond, l'instituteur de la philosophie et des sectes, et en même temps le soleil qui détruit tout, le soleil de la nuit, caché derrière le Mérou, montagne froide et couverte de neige, habitant la ville de la nuit, parce que le matin il semble sortir d'au-delà des montagnes pour rendre la lumière à l'Inde. C'est, sans doute, à cause de cette circonstance géographique, que les habitans de cette contrée distinguent deux soleils: l'un nocturne; c'est Sîva ou Chiven [le vieux Bacchus] dont nous venons de parler: l'autre diurne, celui qui les éclaire pendant le jour; c'est Râma, le jeune Bacchus ou Apollon, dont il va être question. On sait que les anciens, suivant Macrobe, distinguoient quelquefois le soleil levant par le nom d'*Apollon*, et le soleil couchant par celui de *Bacchus*.

Râma, ou Śrî Râma, naquit de l'étoile Rohini, et passe pour le frère de Vichnou, à-peu-près de la même manière que Brâhmah et Sîva [ou le soleil] sont frères. Parmi la longue série de ses noms, nous ne citerons que *Râma*, qui signifie blanc ou beau; *Câma-pâla*, luxurieux; *Ramena*, gai, jovial, vigoureux: tous ces noms caractérisent parfaitement le jeune Bacchus indien. Son épouse se nomme *Sita*, c'est-à-dire, terre labourée ou fertile. A sa suite marche *Hanouman*, le singe du soleil, fils de la lune, c'est-à-dire, l'air qui pénètre par-tout, le même que Pan, dont le nom en grec Πᾶν signifie *tout*, l'inventeur de l'instrument à vent que les Grecs et les Indiens lui mettent à la bouche, un des symboles.

du soleil parmi les Egyptiens, qui lui avoient élevé un temple dans la ville qui portoit son nom. Il étoit représenté dans ce temple avec un *veretrum erectum*, *ὀρθιακὸν ἔχει τὸ αἰδοῖον*, et frappant la lune avec un fouet. Un sujet à-peu-près semblable a été dessiné dans un temple de la haute Égypte par un des artistes de l'expédition. Ajoutons qu'il y a quelque légère conformité entre le nom égyptien de Pan, ϣⲙⲓⲛ *chmin*, ou ϣⲙⲟⲩⲛ *chmoun*, et l'*hanouman* des Indiens. Saint Clément d'Alexandrie a donc eu raison de dire que les Brahmanes adoroient Hercule et Pan, c'est-à-dire, le soleil et le vent. Outre Hanouman, on voit à la suite de Râma marcher deux autres singes, nommés *Bali* et *Sougriva*, qui ressemblent beaucoup aux Faunes ou Satyres compagnons de Bacchus dans son expédition de l'Inde. On voit encore aujourd'hui, parmi les sculptures qui couvrent les pagodes, Râma accompagné de ses singes ou satyres, et de nombreuses *Dêvadasi* ou Bacchantes tenant des tambours et des cymbales. Cette sixième incarnation de la Divinité passe pour avoir été un chef ou roi guerrier, qui enseigna l'agriculture aux hommes, donna des lois aux Indiens et fonda des villes : il châtia les rois pervers qui refusoient de rendre hommage à Siva ou Chiva. Arrien nous apprend que « Bacchus enseigna aux » Indiens, qui menoient une vie sauvage avant son arrivée chez eux, à cultiver » la vigne, à faire le vin, à ensemencer les terres, à se servir d'armes offensives » et défensives, soit, ajoute-t-il, que Triptolème, envoyé par Cérès, n'ait point » pénétré dans ces contrées, soit que Bacchus lui fût antérieur. » C'est ce que nous ne nous permettrons pas de décider. Nous observerons seulement que, suivant Pline, depuis Bacchus jusqu'à Alexandre-le-Grand, on comptoit cent cinquante-trois ou cent cinquante-quatre rois, et six mille quatre cent cinquante-un ans et trois mois, ou six mille quatre cent deux ans, suivant quelques manuscrits. Arrien s'accorde assez bien avec Pline, quoiqu'il ne paroisse point l'avoir copié : il dit que « depuis Bacchus jusqu'à Androcottus ou Sandro- » cottus, qui fut vaincu par Alexandre, on compte cent cinquante-trois règnes, » six mille quatre cent deux ans », *δύο καὶ πεντακόσια καὶ ἑξακισχίλια*. Le texte de ces deux auteurs me paroît d'autant plus digne de remarque, que nos meilleurs chronologistes s'accordent à placer l'expédition d'Alexandre dans l'Inde en l'année 326 avant J. C., laquelle correspond à l'an 3678 de la création, suivant la chronologie d'Ussérius. La civilisation des Hindous, même suivant les auteurs grecs et latins, remontera donc au moins à deux mille sept cent vingt-quatre ans avant l'époque où les chronologistes chrétiens placent communément la création du monde. Mais revenons à Râma. Ce personnage est célèbre sur-tout par ses guerres avec

avec Râvana, tyran de Lankâ ou Ceylan, qui lui avoit ravi Sita son épouse. Ces guerres sont le sujet d'un poëme dont nous avons eu déjà occasion de parler plusieurs fois, et intitulé *Râmâyana*. Le P. Paulin de Saint-Barthélemi a inséré dans son *Systema Brahmanicum* la gravure d'un dessin indien représentant un combat entre Râma ou Bacchus le jeune, et Râvana ou Pluton; car c'est ainsi qu'il les désigne. Râma commande une armée de singes qui ressemblent beaucoup aux Satyres qui accompagnoient Bacchus. Au lieu de léopards, il a des ours, parce que les ours des Ghâttes sont plus cruels que les léopards. Ses singes portent des branches de palmier, parce que les Indiens tirent de cet arbre une liqueur spiritueuse nommée *arec* ou *tagaram*. Elle est douce tant qu'elle conserve sa fraîcheur; et les singes, qui sautent d'arbre en arbre, en boivent jusqu'à s'enivrer dans les vases que l'on place au pied des arbres pour la recevoir. Il n'est donc pas étonnant que les suivans du Bacchus indien portent des branches de palmier au lieu des pampres que les Grecs ont placés dans leurs mains.

Si nous en croyons Hérodote, le jeune Bacchus [ou Râma] est le même que l'Osiris des Égyptiens, si célèbre par ses bienfaits, ses conquêtes, et sur-tout par ses guerres avec Typhon : Osiris étoit aussi, comme Bacchus, l'emblème du soleil. Mais Jablonski, en admettant cette identité, pense que les Grecs ont trop multiplié les conformités de leurs dieux avec ceux de l'antique Égypte, d'où la plupart, à la vérité, étoient originaires. Au reste, nous ne nous arrêtons qu'aux traits principaux, et nous croyons en avoir recueilli assez pour prouver, 1.° que le Διόνυσος des Grecs et le *Bacchus* des Latins tirent leur origine de la mythologie indienne; 2.° que le grand Bacchus est absolument le même que Sîva, nommé aussi *Bâguîs* (mot qui peut être l'origine du *Bacchus* latin), troisième personne de la Trinité indienne, qui fait sa demeure habituelle sur le mont Mérou, au pied duquel est située la ville de *Nicha*, nommée *Nysa* par les Grecs; 3.° que le jeune Bacchus a beaucoup de ressemblance avec Râma, sixième incarnation de la Divinité, si célèbre par ses guerres avec Râvana, tyran de Ceylan. Cette dernière opinion, qui est celle de M. Jones et du P. Paulin de Saint-Barthélemi, n'est point du tout goûtée par M. Hamilton, qui a eu la complaisance de me faire observer que Râma étoit roi d'Ayodhyâ (aujourd'hui Aoude) : il possédoit par droit de naissance une grande partie de l'Inde, et il ajouta à ses domaines l'île de Ceylan, dont il fit la conquête. Tous les noms que rapporte M. Jones, dit ce savant, conviennent à Bacchus ou à Sîva ; mais aucun d'eux ne convient à Râma et ne lui a jamais appartenu. Le point principal de ressemblance entre Râma et Bacchus consiste dans l'armée de singes qui

accompagna Râma dans son expédition contre Ceylan: mais M. Hamilton est persuadé que les Satyres de Bacchus étoient les Rakchasas de Sîva; et le témoignage de Mégasthène prouve que les Indiens plaçoient le règne de Bacchus bien avant celui du célèbre monarque d'Ayodhyâ. Comme le règne de Râma est au moins à demi fabuleux, que la chronologie n'en est nullement certaine, je laisse à mes lecteurs le soin de décider cette question, et d'apprécier la justesse des rapprochemens indiqués entre Bacchus et Râma. *Voyez* Plin. *Hist. Natur.* lib. VI, cap. 21 (XVII); Solin. *Polyhist.* cap. 52, p. 78; Arrian. *Hist. Ind.* pag. 528, *ex edit. Blancardi;* Clem. Alex. *Strom.* pag. 194 (539 *ex edit. Potter*); Jablonski *Pantheon Ægyptiorum*, tom. I, pag. 295; Paulini à Sancto-Bartholomæo *Systema Brahmanicum*, p. 124-144.

(119) Râma, sixième incarnation de Vichnou. *Voyez* ma note 126, *p. 283.*

(120) *Ourang-outang,* اورغ اوتغ en malai [hommes des bois]. On les nomme en sanskrit, *Marcada, Kabi, Plavanga :* ils composent l'armée de Râma ou du jeune Bacchus, qui les conduisit dans l'île de Ceylan, sur la côte de Malabar, dans le royaume de Kichkinda ou Golconde, et dans le royaume de Népâl, &c. Voyez *Musei Borgiani Codices manuscripti &c.* pag. 259.

(121) Il est aisé de s'apercevoir que les Grecs ont confondu Pavan et son fils Hanouman en un seul personnage, qu'ils ont nommé *Pan.* Voyez ma note 118, ci-dessus, *page 279.*

(122) Vulgairement چيت *tchêit*, le dernier mois de l'année bengale. *Voyez* ma note *, *tome II*, *page 372.* La fête dont parle ici M. Jones est le *Dourgâpoudjâ* [adoration de la déesse de difficile accès], nommé aussi *Bhesentipoudjâ* [adoration finale], parce que c'est la dernière fête de l'année des Hindous, laquelle commence ordinairement le 11 avril. Cette fête précède leur carême. Selon M. Holwell, elle tombe le 7 de la nouvelle lune de mars, et continue le 8 et le 9; le dernier jour on jette l'image de la déesse dans le Gange. Cette déesse a une fête beaucoup plus solennelle pendant la nouvelle lune du mois de septembre. *Voyez* Holwell's *Interesting historical events &c. of Bengal*, pag. 118, 137, 139-148, et ma note 109, ci-dessus, *page 271.*

(123) De ce nombre, ajoute le P. Paulin de Saint-Barthélemi, est le *Bâlaga-pourâna*, ou *Crichna-pourâna*, dont le P. Marc à Tumba, savant missionnaire, a fait une traduction italienne, intitulée : *Traduction interlinéaire du livre de Crichna* [huitième incarnation], ou *Lalee-pourâna*. Ce poëme étoit écrit dans le dialecte de la ville de Patnah. Voyez *Musei Borgiani Codices manuscripti Avenses, Peguani, Siamici, Malabarici, Indostani, &c.* pag. 133.

(124) *Voyez*, sur ce poëte et sur son principal ouvrage, ma note, *pag. 80-82.*

(125) *Voyez*, sur Mérou et sur Naichada ou Nysa, mes notes précédentes, *pag. 235 et 277.*

(126) Ssoùbah صوبه ou gouvernement de l'Inde, sur lequel on peut voir ma note [h] ci-après, *tome II, pag. 109 et 110.* J'ajouterai ici que cette ville se nomme aussi *Ayiódia*, *Haud*, *Aud*, *Avod*, *Oude*; mais son véritable nom est *Ayódhyâ*, c'est-à-dire, *ville des combattans*, sans doute à cause des exploits de *Râma* [Bacchus]. Elle est située au 26ᵈ 45′ de latitude nord, et au 82ᵈ de longitude, à une lieue de Fayz-âbâd, sur le bord méridional du Gagra ou Sardjou, qui se jette dans le Gange, un peu plus bas, vers le 26ᵈ de latitude, auprès de la ville de Tchiapra. Voyez *Musei Borgiani Codices manuscripti Avenses, Peguani, Siamici, Malabarici, Indostani, &c.* pag. 149.

(127) L'yôdjan est évalué neuf et douze milles anglois par M. Wilkins, ci-dessus, *page 99;* et plus de deux milles allemands, suivant M. Bayer. *Voyez* ma note 41, ci-dessus, *page 237.*

(128) Voyage aux Indes, &c. *tome I.er, page 163, édit. in-4.°*

(129) Cette assertion contredit mon opinion relativement à l'antiquité de Bouddha, que je crois antérieur au brahmanisme : mais ce n'est pas dans une note qu'on peut discuter un pareil point de critique; j'espère pouvoir y revenir.

(130) Huitième *âvatâr* ou incarnation de la Divinité. On le regarde comme l'Apollon indien, parce qu'il passa une partie de ses jours à garder des troupeaux, et mena une vie pastorale, pour se soustraire aux poursuites et à la fureur du

géant Kansa. Son nom signifie *noir.* Cette couleur est la plus belle de toutes, suivant l'opinion des Indiens. Pour indiquer combien un homme leur paroît beau, ils disent qu'il est noir; et ils le comparent à Crichna [ou Apollon]: de là, chez eux, ce proverbe trivial, *Pourouchechou Crichna* [le plus beau des hommes, Crichna]. Cette idée de beauté attachée à la couleur noire se trouve exprimée dans l'Écriture : « Je suis noire, mais je suis belle, ô fille de Jérusalem, » dit l'épouse du Cantique. Plusieurs images de la Vierge, entre autres celle que l'on révère à Lorette, et que nous avons vue pendant quelque temps au Cabinet des antiques de la Bibliothèque nationale, sont noires. La seule portion du globe où la couleur noire puisse passer pour un des attributs de la beauté, c'est sans contredit l'Afrique; et cette prédilection des Indiens pour la couleur noire ne semble-t-elle pas justifier mon opinion touchant l'origine éthiopienne de la civilisation et des religions de l'Égypte, de l'Inde, &c.? *Voyez* mes notes et éclaircissemens sur le Voyage de Norden, *tome III, pag. 348 et suiv.* Mais revenons à Crichna. On le nomme aussi *Gòvina* et *Gòpâla*, c'est-à-dire, *pasteur, qui fait paître les vaches.* Il est invoqué sous ce nom au commencement du *Sambhâvam* (la Genèse indienne). C'est l'*Apollo Nomius* des anciens. Au lieu de la lyre grecque, les Indiens lui mettent à la main une flûte de berger : au son de cette flûte, il fait danser des bergères dans les forêts; les femmes abandonnent leurs maisons pour venir le trouver et le suivre; elles courent toutes nues avec lui sous les arbres, au bord des ruisseaux et des étangs, et forment des chœurs qui dansent devant lui. On dit qu'il aima sur-tout huit reines ou femmes d'un haut rang. Son troupeau favori étoit composé de neuf vaches; ce qui lui valut le surnom de *Navagòvara* [pasteur des neuf vaches]. Enfin il étoit éperdument amoureux de neuf belles filles, qu'on peut comparer aux neuf Muses. De même que le laurier étoit consacré à Apollon, le *tchauâna*, ou sandal, est consacré à Crichna, dont le corps fut changé en cet arbre; et les Indiens emploient le bois de sandal réduit en cendre ou en poussière, pour se faire sur le front le signe sacré nommé *kouri.* Cet usage religieux tire son origine de la vertu que l'on attribue à la poudre de sandal délayée dans l'eau, de calmer les maux de tête, de chasser la fièvre, &c. Les Indiens prétendent que le corps de Crichna fut métamorphosé en un tronc de sandal, parce que ce corps ayant été jeté dans l'Yamounâ [le Djemnah], fut porté par ce fleuve jusqu'à une embouchure du Gange, et de là aborda sous la forme d'un tronc de sandal à Djagarnath, où on l'adore encore aujourd'hui sous cette forme. Crichna se nomme encore *nourricier des hommes, sauveur, médecin.* Les femmes à qui le

lait tarit dans leurs mamelles, lui adressent cette prière : *Om, Kchirâ Gopâlâya svaha* [Que cela soit, que le lait soit produit, ô pasteur]. On trouve beaucoup de protocoles de cette espèce dans les livres de médecine indiens.

On sait que l'Apollon grec garda les troupeaux du roi Admète auprès du fleuve Amphryse : nous avons déjà vu que Crichna garda les vaches du roi ou chef des pasteurs d'Ayodhyâ, auprès de l'Yamounâ, fleuve qu'on nomme aujourd'hui *Djemnah*, lequel se jette dans le Gange auprès d'Allah-âbâd, entre le 26.e et le 27.e degré de latitude septentrionale : c'est le *Diamouna* de Ptolémée, et l'*Jomanes* de Pline. L'*Apollo Nomius* naquit et vécut dans les montagnes de l'Arcadie : Crichna naquit au pied du mont Vindhya, dans l'ancienne ville de Madoura, que Ptolémée appelle la *ville des dieux*, laquelle est située sur le Djemnah, entre Agrah et Dehly, et renferme encore aujourd'hui d'immenses ruines de temples indiens. Apollon tua le serpent Python, et cette victoire lui valut le surnom de *Pythien* : Crichna perça de ses flèches le serpent Calenga, qui sortoit du fleuve Yamounâ. Les Grecs célébroient la victoire d'Apollon entre le 7 et le 13 janvier; les Malabars, celle de Crichna au mois de décembre. Apollon avoit Jupiter pour père : celui de Crichna se nomme *Ananda-Vasoudéva*, c'est-à-dire, *Dieu de l'éther, infini, sans bornes*. Un tyran nommé *Kansa*, c'est-à-dire, avide, qui ne peut se rassasier d'années (c'est ici le même que Saturne), poursuit le jeune Crichna; il envoie, pour le tuer, Asoura, Rakchasa, Dèvada, c'est-à-dire, les géans, les titans et les démons, que le jeune dieu trompe et détruit par différens moyens : c'est à cause d'une semblable victoire qu'Apollon est nommé *Tituicida* par Orphée; Crichna reçoit le nom de *Kansarâdi* et *Madhourâdi* [destructeur des titans Kansa et Madhou]. Tandis qu'*Apollo Nomius* et *Jupiter Arcadius* venoient au monde, les Corybantes frappoient le tambour, afin que l'on n'entendît pas les vagissemens de l'enfant : au moment de la naissance de Crichna, les Brahmanes battoient le tambour et jouoient des instrumens dans la ville de Madoura, afin que les cris du jeune dieu ne parvinssent pas aux oreilles des espions du tyran. Saturne écrasoit les enfans d'Ops contre des pierres, ou les dévoroit : Kansa écrasoit les enfans de Dêvagui sa sœur contre les pierres; et si Djadjoda, la prétendue mère de Crichna, n'eût substitué à Crichna la déesse de l'imagination et de l'illusion, Mâyâ, qu'elle présenta au roi Kansa, celui-ci eût immanquablement détruit et exterminé Crichna. Mâyâ échappa des mains de Kansa, qui la laissa aller, après avoir reçu d'elle un énorme coup dans le ventre. Voyez *Musei Borgiani Codices manuscripti*, p. 142-147. Nous regrettons de ne pouvoir ajouter aux rapprochemens que nous venons d'indiquer entre Crichna et Apollon, ceux

que le révérend docteur M. Thomas Maurice a établis entre Crichna et Jésus-Christ (en réfutant, comme on l'imagine bien, l'opinion du C.[en] Volney sur le même objet), dans son *History of Hindostan*, tome III, pag. 268, 269, 309, 310, 324 et suiv. jusqu'à la page 479.

(131) Ou *Gopîa*. Ce mot signifie *bergère ;* et M. Jones, dans un autre ouvrage cité précédemment, *page 273*, compare les neuf Gopîas de Crichna aux neuf Muses présidées par Apollon.

(132) C'est ce que Crichna dit lui-même dans le Bhagouat-Guîtâ : « Moi et » toi nous avons passé par différentes naissances; les miennes me sont connues, » mais tu ne connois pas les tiennes. Quoiqu'il soit peu de mon essence d'être » sujet à la naissance et à la mort, et que je sois le maître de toutes les créa- » tures, néanmoins, ayant commandé à ma propre nature, je me suis rendu » visible par mon propre pouvoir. » Voyez *the Bhaguat-Geeta, or Dialogues of Kreeshna and Ardjoon, &c. translated from the original Sanskreet by* Charles Wilkins, pag. 51 et 52.

(133) Plutôt la sixième incarnation. *Voyez* ci-dessus ma note 118, *pag. 277*.

(134) *Voyez* la description du Népâl, *page 348* du *tome II* de cette collection.

(135) *Voyez*, sur cet ancien roi de l'Inde, le Mémoire sur la chronologie indienne, dans le *tome II, pag. 183 et 184*, de cette collection.

(136) *Voyez* ci-dessous la note 138.

(137) *Voyez* ci-dessous la note 138.

(138) Le *Mahâbhârat* contient la généalogie ou l'histoire générale de la maison de Bhârat, ainsi nommée de *Bhârt* son fondateur, et l'un des plus anciens rois de l'Inde, qui donna son nom à cette contrée; elle le conserve encore parmi les naturels. L'épithète de *mahâ* [grand] est une marque de distinction. Le principal objet de ce poëme est le récit des dissensions et des guerres qui eurent lieu entre les deux grandes branches collatérales de cette famille, savoir, les

Kourous et les Pandous, qui descendoient directement au second degré de Vitchitravîrya leur ancêtre commun, de qui naquirent les deux pères respectifs de ces deux branches, l'un nommé *Dritrarachtra* et l'autre *Pandou.*

Les Kourous (ce nom est quelquefois employé pour désigner toute la famille, mais plus communément c'est le nom patronymique de la branche aînée), les Kourous, dis-je, passent pour avoir été au nombre de cent; et l'on regarde Douryôdhan comme leur chef et comme le représentant de la famille durant la vie de son père, qui étoit affligé de cécité.

Les enfans de Pandou étoient au nombre de cinq, savoir, Youdhichtir, Bhîma, Ardjoun, Nekoul et Sehâdéo. Douryôdhan, chef de l'autre branche, employa tant de ruses et d'artifices auprès de Dritrarachtra leur oncle et tuteur, qu'il parvint à faire chasser les Pandous de la ville d'Hastenapour, qui étoit alors le siége du gouvernement de l'Hindoustân.

Après une série de nombreuses aventures, racontées dans le Mahâbhârat avec autant de fécondité d'invention que de richesse de style, les Pandous exilés revinrent avec une puissante armée pour venger leur injure et soutenir leurs droits au trône de leur père, l'aîné des deux frères, qui avoit été, comme nous venons de le voir, supplanté par le plus jeune, d'après les moyens artificieux employés par Dritrarachtra auprès de leur oncle. *Voyez* la Lettre de M. Hastings à M. Nathaniel Smith, sur le Bhagouat-Guîtâ, *page 6* de l'édition angloise in-4.° de cet ouvrage, et *pag. 2 et 3* de la traduction de M. Parraud; et mes autres notes, *pag. 90 de ce volume, et 185 du second.*

(139) M. Jones veut ici parler du *Guîtâ de Bhagavat* [le chant de Crichna]; car *Bhagavat* ou *Bhagouat* est un des noms de Crichna. Ce mot sanskrit signifie *sainteté, puissance, splendeur.* Crichna est, comme nous l'avons déjà observé, la dernière incarnation de la Divinité. *Guîtâ* signifie *chant, modulation.* L'ouvrage dont il s'agit a été traduit du sanskrit par M. Charles Wilkins, sous le titre de *Bhaguat-Geeta, or Dialogues of Kreeshna and Ardjoon &c.;* London, 1785, in-4.° M. Parraud en a fait une traduction française d'après l'édition angloise, en un volume in-8.°, dans lequel il a ajouté beaucoup de morceaux curieux sur la mythologie indienne. M. Wilkins, si justement célèbre par son érudition indienne, n'hésite pas à donner cinq mille ans d'antiquité au Mahâbhârat, dont le Bhagouat-Guîtâ est un épisode, suivant l'opinion unanime de MM. Wilkins, Hastings, Jones, Hamilton, &c. M. Anquetil prétend que « le Bhagouat-Guîtâ n'est pas une portion du

» Mahâbhârat, et que seulement le sujet de cet ouvrage est pris du sixième » Porb, &c. » Quoique l'assertion de M. Anquetil ne soit pas rigoureusement vraie, elle ne paroît pas entièrement dépourvue de justesse, quand on sait que le Bhagouat-Guîtâ contenant une doctrine qu'on regarde comme trop sublime pour le vulgaire, on le détache ordinairement des exemplaires du Mahâbhârat, dans lequel il fait partie du VI.ᵉ livre intitulé *Bichma parva*. Nous possédons à la Bibliothèque nationale plusieurs copies du Bhagouat-Guîtâ séparées du Mahâbhârât, en langue sanskrite. *Voyez* Recherches historiques et géographiques sur l'Inde, par Anquetil, Bernoulli, Tieffenthaler, &c. *tome II, p. 566;* Paulini à Sancto-Bartholomæo *Examen historico-criticum codicum Indicorum bibliothecæ sacræ Congregationis de propagandâ fide*, passim, et *a Catalogue of Sanscrit and other Oriental manuscripts presented to the royal Society by sir William and lady Jones*, t. VI, p. 443, des *Works of sir* William Jones.

(140) M. le lieutenant-général Vallancey a depuis consigné cette étymologie, qui me paroît bien hasardée, dans un Mémoire sur l'émigration orientale des Druides d'Hibernie, prouvée par leurs connoissances astronomiques. « CRIS, CRISEAN, CRIOSNA, CRISNA-AIN, *le Soleil.* Les Brahmanes font » dériver leur *Crichna* [le Soleil], d'un mot qui signifie *noir. Ciar* en irlandais » signifie *noir*, et *cris* ou *gris*, *charbon de terre brûlé, noir.* Il n'y a pas de doute » que le chaldéen כרש *Kerès* et l'hébreu חרס *Hherès* [Soleil] ne dérivent de » la même racine; et probablement tout cela vient du syriaque *kris*, brûler, » חרה *hharah* en chaldéen : de là Bochart fait venir קיר חרס *Qyr-Hherès* » [mur du Soleil], en ancienne langue punique; *kahir-crios* en irlandois; » de là vient, ajoute Bochart, כורש *Kourech* ou *Cyrus* [le Soleil]. » J'ajouterai qu'en persan moderne خور *Khôr* et خورشيد *Khôrchyd* signifie *le Soleil;* et il n'y a pas de doute que ce mot ne soit en effet l'origine d'un nom de prince que les Hébreux, les Grecs et les Latins ont défiguré chacun à leur manière. Quant aux étymologies indiquées par M. Vallancey dans le passage que je viens de citer, elles ne me paroissent pas toutes également heureuses; mais on aura une idée plus juste de son système et de sa manière de procéder dans ce genre de travail, en consultant sa dissertation même, intitulée *the Oriental Emigration of the Hibernian Druids proved from their knowledge in astronomy, collated with that of the Indians and Chaldeans, from fragments of Irish manuscripts,* dans les *Oriental Collections* de M. Ouseley, t. II, n.° 1, p. 1-20; n.° 2, pag.

pag. 101-121; n.° 3, p. 201-227; n.° 4, p. 321-347; t. III, n.° 1, p. 1-31, et n.° 2, p. 114-126.

(141) *Soûrya*, le Phœbus des païens d'Europe, a près de cinquante noms ou épithètes en langue sanskrite. Il est à remarquer que les Tibétains, comme les anciens Égyptiens, donnent au char du Soleil la forme d'un bateau.

(142) M. Hamilton ne partage nullement les idées de M. Jones touchant Apollon et Crichna. Leurs amours pastorales sont le seul point de ressemblance qu'il trouve entre eux ; tandis qu'il existe un dieu du soleil, nommé *Soûrya*, qui est le *Sol* ou Apollon indien.

(143) Nommée aussi *Soma*. Cette divinité est du genre masculin dans le système indien, comme *Mona* [la Lune] chez les Saxons, et comme chez quelques-uns des peuples qui s'établirent en Italie. On croit que les mansions lunaires sont les filles de *Casyopa*, première production de la tête de Brâhmah; et de leurs douze noms sont dérivés ceux des douze mois. *Voyez* Jones's *Hymn to Surya*, t. I.er, p. 163, de l'*Asiatick Miscellany*, édit. de Calcutta, et *tome VI, page 346*, de la collection de ses Œuvres.

(144) Quelques mythologues distinguent deux Vesta : la première, fille de Démogorgon, femme du Ciel, mère de Saturne, et que l'on nommoit aussi *Ops, la Terre, Cybèle, Rhéa, la grande mère*, &c. (*voyez* Cicero, *de naturâ Deorum*, lib. II, cap. 27); l'autre descendant de la précédente, fille de Saturne et d'Ops sa femme, laquelle portoit aussi le même nom que la mère de ce dieu. La seconde Vesta est regardée comme le feu. Cicéron et Ovide les confondent et n'en font qu'une. Les Troyens paroissent être les premiers qui aient adoré Vesta ; Énée porta ce culte en Italie. Au moins nous ne pouvons douter que cette divinité ne jouît déjà d'une grande vénération parmi les Étrusques, lorsque Numa Pompilius, en l'an 4 de Rome, lui éleva un temple dans l'endroit où fut ensuite le Forum, entre le mont Palatin et le Capitole : il attacha à ce temple un certain nombre de prêtresses, toutes vierges et chargées d'entretenir le feu sacré, sous peine de perdre la vie si elles le laissoient éteindre. Ce temple ne renfermoit aucune image : le feu qu'on y entretenoit perpétuellement représentoit Vesta, comme Procope l'observe très-bien *(lib. I, cap. 24)* en parlant du feu des Persans. « C'est le même,

» dit-il, que les Romains appeloient *Vesta* et qu'ils adoroient anciennement. » Il n'y a pas de doute que le culte de Vesta, qui est le même que celui du feu, ne tire son origine de l'Orient. Le docteur Hyde (*Historia religionis veterum Persarum*, cap. 7) croit que Numa introduisit le culte du feu ou de Vesta chez les Romains, et ne fit qu'imiter la loi Mosaïque, qu'il ne comprenoit pas bien. Sans nous amuser à combattre une assertion très-hasardée, puisqu'il y a tout lieu de croire que le culte du feu existoit parmi les Étrusques avant Numa, nous conviendrons qu'il y a une grande ressemblance entre ce culte tant chez les Grecs que chez les Romains, et le feu sacré qui brûloit perpétuellement sur l'autel du temple de Jérusalem, où l'on offroit chaque jour le sacrifice éternel. Il est impossible de parler du culte du feu sans se rappeler cette antique et autrefois puissante nation qui posséda si long-temps la Perse, et dont les déplorables restes ne semblent subsister que pour rivaliser avec les Juifs en opprobre et en misère. L'histoire de la religion des Guèbres a fourni à MM. Hyde et Anquetil la matière de deux ouvrages considérables et nourris de la plus vaste érudition : ainsi nous y renvoyons le lecteur, et nous nous bornons à remarquer, d'après le savant Anglois, que le mot latin *Vesta* est évidemment dérivé du mot grec ἑστία [foyer], lequel est lui-même étranger à la langue grecque. Ce mot dérive du chaldéen אישתא *astâ* [feu], aussi-bien que l'ancien mot persan استا *astâ*, qui signifioit originairement *du feu*.

(145) Ce mot sanskrit signifie proprement *du feu*, et ne me paroît pas fort éloigné du mot latin *ignis*, pour lequel Vossius n'a indiqué aucune étymologie plausible. On représente ce dieu avec quatre bras et monté sur un belier; on lui donne une femme nommée *Aghnay* ou *Svahâ*. On lui offre un sacrifice nommé *homa*, ou *dévayagna* [sacrifice divin]; ce qui indique combien le dieu du feu est honoré parmi les Hindous, et toute l'importance qu'ils attachent à ce sacrifice du feu. En effet, ils ne commencent aucune entreprise difficile, importante ou sainte, sans avoir fait préalablement un sacrifice à cet élément. *Voyez* Kindersley'*s Specimens of Hindoo literature &c.* pag. 21, et *Systema Brahmanicum*, pag. 9 et 12, où le P. Paulin de Saint-Barthélemi donne une description fort détaillée de l'*homa* ou sacrifice du feu.

(146) Les anciens Égyptiens le nommoient *Phtas*, et les Grecs Ἥφαιστος. Il passoit pour le plus ancien souverain de l'Égypte, et fut, suivant Diodore, l'inventeur du feu. Saint Clément assure que son nom en égyptien signifie *le*

*feu.* Comme ce mot ne se retrouve pas en qobthe ou égyptien moderne avec cette signification, le savant la Croze et Jablonski ont cru le reconnoître dans ⲫⲑⲁϣ [ordonnateur, régulateur]; titre qui, selon eux, répond parfaitement à l'idée que les prêtres égyptiens avoient de la puissance et des travaux de cet ancien dieu-roi, qui eut le Soleil pour successeur. C'étoit aussi, suivant eux, l'intelligence éternelle, un feu subtil et pur, supérieur à toutes les planètes et aux étoiles, d'où toutes les ames émanoient pour descendre sur la terre, et vers lequel elles retournoient après un certain temps, &c. *Voyez* de plus amples détails dans le *Pantheon Ægyptiorum* de Jablonski, *tome I.er*, *pag. 44-52.*

(147) *Voyez* ma note 144, *page 289.*

(148) Ce mot signifie proprement *arme à feu.* L'origine mythologique que l'on donne aux armes dont les *Dévatas* ou Dieux se servirent contre les *Asours* ou mauvais génies dans le saty-youg, prouve leur haute antiquité; et il n'y a pas de doute que les Indiens, les Tibétains et les Chinois ne connussent une composition pyrique très-semblable à la poudre à canon, bien des siècles avant que cette invention infernale parût en Europe. Quant à moi, je suis persuadé que la poudre à canon, aussi-bien que l'imprimerie, la boussole, la papeterie (toutes découvertes dont nous nous sommes trouvés enrichis en moins de trois siècles), nous ont été rapportées de l'Orient, soit par quelques voyageurs, soit par les croisés. J'ai développé cette idée dans mon *Mémoire sur l'origine de la poudre à canon*, dont un extrait a été imprimé dans *la Décade*, an VI, ...... *Voyez* la description d'un *rocket* ou espèce de fusil indien, dans Craufurd's *Sketches chiefly relating to the religion, history, manners &c. of the Hindoos*, tome II, pag. 54-55, et le dessin de la même arme, gravé sur le frontispice du même volume, 2.e édit.

(149) M. Jones veut ici parler de son Mémoire sur les modes musicaux des Indiens. Ce mémoire se trouve dans le *tome III* de ce recueil, *n.° VII.*

(150) M. Jones écrit ailleurs *ragymala*, prononcez *raguymala* [collier de sons musicaux]. Ce système peut être regardé comme l'invention la plus agréable des anciens Hindous, et la plus belle union de la peinture avec la mythologie poétique et la vraie théorie musicale.

La différente position des deux semi-tons dans l'échelle des sept notes, donne naissance à sept modes primordiaux et connus : la série entière est composée de douze semi-tons, dont chacun peut devenir une note module ou tonique. Il y a dans la nature, quoique cela ne soit pas universel en pratique, soixante-dix-sept autres modes que l'on peut nommer dérivatifs. Les Persans attachent aux quatre-vingt-quatre modes l'idée de localité, les distribuent en trois classes formées de douze salles, vingt-quatre angles et quarante-huit réduits. Mais l'ordre hindou est élégamment établi sur les variations de l'année indienne, et sur l'association des idées, puissant auxiliaire ajouté aux effets ordinaires de la modulation. Les modes sont déifiés dans ce système; et comme il y a six saisons dans l'Inde, savoir, deux printemps, l'été, l'automne et deux hivers, on croit qu'un *Râg*, ou dieu du mode, préside à chacune d'elles. Chaque mode principal est accompagné de cinq *Râgny* ou nymphes de l'harmonie; chacun a huit fils ou génies également adonnés à cet art divin; à chaque *Râg*, avec sa famille, est assignée une saison particulière où l'on ne peut chanter et jouer que sa mélodie. Le mode de *Deipuc*, ou Cupidon l'inflammateur, passe pour être perdu; et suivant une tradition encore subsistante dans l'Hindoustân, un musicien qui tenta de le rétablir, fut consumé par le feu du ciel. La distribution naturelle des modes auroit été sept, trente-trois, quarante-quatre, conformément au nombre des tons secondaires majeurs et mineurs; mais on changea cet ordre en faveur de la charmante fiction dont je viens de parler. *Voyez* Jones's *Hymn to Sereswati*, dans le tome I.er, page 179, de l'*Asiatick Miscellany*, et tome VI, page 375, des *Works of sir* Will. Jones.

(151) Un des premiers êtres créés, fils de Brâhmah, et l'Hermès ou Mercure des Hindous. C'étoit un sage législateur, grand dans les arts et dans les armes, un messager éloquent, que les dieux s'envoyoient respectivement, ou qu'ils dépêchoient aux mortels leurs favoris; enfin c'étoit un musicien d'un talent supérieur. Ses faits et gestes sont le sujet d'un Pourâna. Les Pandits citent encore un traité de lois que l'on suppose avoir été révélé par Nâreda. Il inventa le *vinâ*, instrument à cordes : on pince ces cordes, et elles sont soutenues par deux grosses gourdes. C'est, sans contredit, le meilleur instrument dont on se serve dans toute l'Asie, suivant l'opinion de M. Jones, *Hymn to Sereswati.* Voyez le Mémoire sur le *bîn* ou *vinâ*, ci-après, n.° XII, *pages 319 - 323.* Au reste, comme le parallèle entre Nâreda et Mercure repose entièrement sur l'invention du luth, M. Hamilton n'est pas très-convaincu de sa justesse, et il

aimeroit mieux retrouver Mercure dans Bouddha, non comme neuvième *âvatâr* ou incarnation, mais comme présidant à la planète Bouddha, qui est la même que Mercure, &c. *Voyez* Craufurd's *Sketches chiefly relating to the religion, manners, learning, &c. of the Hindoos*, tome I.er, pag. 201-202, 2.e édit.

(152) Ce nom vient d'ἑκὰς, *qui lance au loin ses rayons.* Hécate, Diane, la Lune et Proserpine, sont un seul et même personnage. Quant à la Diane Taurique, elle tiroit son nom de la Tauride même, où elle avoit un temple révéré, et où on lui sacrifioit tous les étrangers que leur malheureux destin poussoit sur cette plage inhospitalière. On la nommoit aussi Ταυροπολία *[ Tauropole ]*, propriétaire de taureaux, parce que cette espèce de bestiaux étoit très-abondante dans la Tauride. *Voyez* Lilio Gyraldi, *Historiæ Deorum syntagma duodecimum*, p. 357, 358, 369, 372, 546, &c.

(153) *Câlî*, mot dérivé de *Câla* [le temps]. C'est le nom de Bhavânî dans sa qualité destructive. On offroit à cette déesse, en cette qualité et sous cette image, des sacrifices humains, pour écarter les malheurs dont on étoit menacé. Voyez *Notes to the Heetopades of Veeshnoo-Sarma, &c.* p. 325 et 326.

(154) Au risque de faire une digression un peu étrangère à cette dissertation, je ne puis m'empêcher d'observer combien les trois mots sanskrits rapportés ici par M. Jones ont de rapport avec les anciens mots persans conservés dans le persan moderne. *Néra* est bien certainement le même mot que *ner* نر, qui, en persan moderne, signifie *mâle*, et sert à distinguer les animaux mâles de ceux du sexe féminin, après le nom desquels on ajoute le mot ماده *mâdéh*, femelle. *Go* est évidemment le même mot que گاو *gâoù*, taureau, vache, en persan moderne. *Aśoua* répond aussi à *séoùâr* سوار, ou *açoùâr* اسوار cheval, cavalier. *Médha* dérive certainement de la même racine que le mot *mât* مات, qui, dans presque toutes les langues de l'Asie, et même en malai, signifie *tuer, faire mourir.* Je n'indique ces rapprochemens que pour prouver combien il y a de ressemblance entre les langues sanskrite et persane, et pour rassembler quelques preuves à l'appui d'une conjecture que j'avois formée long-temps avant de connoître la trop courte mais excellente dissertation

du P. Paulin de Saint-Barthélemi, *de affinitate linguarum Samscrdamicæ, Persicæ et Germanicæ, &c.*

(155) M. Jones ne fait de Proserpine qu'une divinité simple. D'après ce principe, M. Hamilton ne voit point de difficulté à regarder Câlî comme représentant Hécate ainsi que Proserpine : mais cette réunion des deux déesses en une seule semble contraire à l'opinion généralement adoptée par les anciens mythologues; et puisque M. Jones convient n'avoir pas trouvé la représentante de Diane dans le Panthéon indien, Hécate, qui n'est qu'une autre forme de cette déesse, n'en aura pas non plus.

(156) M. Jones veut ici parler du *Laky poudjâ*, qui tombe dans la pleine lune de septembre, et se célèbre pendant une nuit entière, et du *Kalleka*, *Câlki* ou *Câlî poudjâ:* ces trois mots sont synonymes. Cette fête se célèbre le dernier jour de la lune de septembre. Câlî est adorée généralement par tous les Hindous pendant toute la nuit, mais avec une solennité particulière, à Câlighât, environ à trois milles sud de Calcutta. Là se voit une ancienne pagode dédiée à cette déesse, et située près d'un ruisseau très-petit, que les Brahmanes regardent comme l'ancien lit du Gange. Différentes portions de la déesse indienne sont adorées dans différens cantons de l'Inde; on révère ses yeux à Câlighât, sa tête à Bénârès, ses mains à Bindoubend. Nous ne nous rappelons pas où se trouvent les autres parties de son corps. Selon M. Holwell, le nom de *Câlî* que porte cette déesse, lui vient de la couleur de son vêtement, qui est noir : *Câlî*, dit-il, signifie *de l'encre.* On dit qu'elle s'élança, complétement armée, de l'œil de Dourgâ, au moment où cette dernière étoit poussée à outrance par les tyrans de la terre, dont on voit les têtes suspendues au cou de Câlî.

Dans la fête dont il s'agit, on fait des offrandes aux mânes des ancêtres décédés : mais outre ces cérémonies, qui ont lieu tous les ans à la même époque, chaque Hindou célèbre l'anniversaire de la mort de son père par un jeûne, par un acte d'adoration envers les mânes, que l'on appelle *baap ka sourraad* [consacré au père]. M. Holwell remarque en passant que, dans tout le Devonshire, le mot *Câlî* désigne la couleur noire. Nous laissons, dit-il, aux curieux le soin d'expliquer comment il se fait que la même combinaison de lettres présente à deux peuples si éloignés l'un de l'autre, absolument la même idée. *Voyez* Holwell's *Interesting historical events relative to the provinces of Bengal and the empire*

*of Indoostan, &c. also the mythology and cosmogony, fasts and festivals of the Gentoos followers of the Shastah*, 2.[d] part, pag. 131 et 132.

(157) Le *moukti* ou *moukt* est le dernier degré de la félicité. Ce mot signifie proprement *absorption dans l'esprit universel*, suivant M. Craufurd (*Sketches &c.* t. I, p. 195), et *absorption dans la nature de l'Être suprême*, suivant le vocabulaire de mots sanskrits, placé au commencement du III.[e] volume de l'*Ayïn Akbery, translated by* Gladwin.

(158) Des Vèdes. *Voyez*, ci-après, le Mémoire sur la littérature indienne, *n.° XVII.*

(159) Nommée plus communément *Bénârès* par les Musulmans. L'ancien nom de cette ville est *Kaši.*

(160) Il auroit été à desirer que M. Jones s'expliquât ici avec un peu plus de précision : nous allons faire en sorte d'y suppléer. Les auteurs arabes que j'ai consultés pour composer mes notes et éclaircissemens sur le Voyage de Norden, *t. III, p. 242*, disent bien que Messr, descendant de Noé, alla s'établir, après le déluge, dans la basse Égypte, à laquelle il donna son nom, &c. Cette assertion n'est appuyée sur aucun monument historique d'une certaine authenticité : nous savons seulement que, dans l'Écriture, l'Égypte est appelée מצור *Metsoùr*, et מצרים *Metsraïm;* et le docte Bochart observe avec quelque raison (*Geographia sacra*, lib. IV, cap. 25) que ces deux noms, dont le premier signifie *resserré*, et dont l'autre est le duel du premier, conviennent à l'Égypte prise en total, ou divisée en haute et basse. Quant à la signification de ce nom, je crois qu'il faut, sur ce point, convenir de notre ignorance. Les Hébreux ont-ils voulu puiser dans leur propre idiome une épithète convenable à l'Égypte! ou bien ont-ils transcrit avec leurs caractères un des noms originaux de cette contrée! Je l'ignore : mais je doute fort que ce nom ait été bien restitué en caractères qobthes, par J. Reinold Forster, qui, dans l'*Epistola ad Michaelem*, insérée à la suite du *Spicilegium geographiæ Hebræorum, &c.* page 8, croit que מִצְרַיִם est le duel de מִצְרָה, corruption hébraïque de l'égyptien ⲙⲉϣϣⲉ-ⲣⲏ *mechche-re* [champ du soleil]. Outre l'inconvenance du changement du צ *tsadé* en deux ϣ *chéi*, cette étymologie n'offre aucun rapprochement convenable avec מצור *Metsoùr*, qui est probablement le singulier de מצרים, et dont

M. J. R. Forster ne fait nulle mention. Je réserve pour une autre circonstance l'examen de l'étymologie proposée par M. Wilford dans son Mémoire sur l'Égypte et le Nil d'après les livres des Hindous, *n.° III du tome III* de ces Recherches. Ce savant pense que le mot *Messra-stan*, qui sert à désigner l'Égypte dans les anciens livres indiens, signifie *pays du mélange* ou *des nations mêlées*, à cause des différens peuples qui se sont établis en Égypte. Au reste, il n'y a point de doute que l'un des noms les plus connus et les plus authentiques de l'ancienne Égypte, ne fût ϧⲁⲙⲉ *Khamé*, ou ⲕⲁⲙⲉ *Kamé* [noir].

(161) *Bettyah*, suivant l'orthographe du major Rennell, est une ville du nord de l'Hindoustân, située dans le Béhâr, vers l'extrémité septentrionale de cette province, non loin de celle d'Aoude, vers le 26^d 45′ de latitude, et 84^d 50′ de longitude de Greenwich, suivant la grande carte de l'Inde de M. Rennell.

(162) Tyroot (prononcez *Tyrhoût*), suivant la carte rare et vraiment curieuse de M. William Boltz, publiée en 1773, et intitulée *the Kingdom of Bengal, Bahar and parts of Orissa which are now under the dominion of the honourable company of English merchants trading to the East Indies; together with the conquered provinces of Illahabad, Owd, Banaras, whick by the servants of the said society in 1765 were confered on the Mogul emperor Shah-allum and the nabob Sujah-dowlah; survey'd by order of the company* [c'est-à-dire, le Royaume de Bengale, Béhâr et portions d'Orissah qui sont maintenant sous la domination de l'honorable compagnie de marchands anglais faisant le commerce des Indes orientales, avec les provinces conquises d'Allah-âbâd, d'Aoude, de Bénârès, que les employés de ladite compagnie cédèrent en 1765 au grand Moghol Châh-a'lem et au nabâb Choudja'ah êd-doûlah; levée par ordre de la compagnie]. Cette carte et celle du Bengale et du Béhâr, n.° 9 du *Bengal Atlas* du major Rennell, placent le canton de Tyrhoût entre le 25^d 30′ et le 26^d 40′ de latitude. Ce canton n'est point indiqué dans la grande carte de l'Inde, et je ne sais à quoi attribuer cette omission importante. Les Brahmanes avoient autrefois une académie dans le Tyrhoût, comme nous l'apprend le P. Georgi dans son *Alphabetum Tibetanum*, pag. 429. Son témoignage est justifié par celui d'Aboûl-fâzel, qui écrit *Terhyt* (ou *Tirohyt*), au lieu de *Tyrhoût*, et donne de ce canton la description suivante, dans l'*Ayîn Akbery*: « Terhyt est depuis long-temps le » séjour de la science des Hindous. L'eau et le climat y sont excellens. Les fromages

» fromages s'y conservent une année entière, sans changer de couleur. Si les » marchands de lait y mêlent de l'eau, leur supercherie est bientôt découverte. » Les buffles sont tels, qu'ils terrassent les lions. Il y a beaucoup de lacs : l'un » de ces lacs est tel, que l'eau n'y diminue jamais, et que l'on n'a pu en dé- » couvrir le fond. Des bois d'orangers ont trois *kòss* de longueur [ dix lieues ]. » A l'époque de la saison des pluies, les cerfs, les daims et les lions, se » rassemblent dans les cantons habités, et les habitans se donnent le plaisir » de la chasse; ils s'assurent de ces animaux en leur cassant les jambes, les » enferment dans une enceinte murée, et les chassent de temps en temps. »

ترهيت از ديرباز بنكاه هندي دانش آب و هوا بس كزين جغرات
تايك سال دكركون نشود شيرفروش اكر بآب آميزد از غيب بدو
كزندي رسد كاوميش چنان شود كه شير بشكرد كولابها فراوان
و يكي چنان است كه اب او هركز كم نشود و ژرفاي او ناپايد
و درخت زار نارج تا سي كروه نشاط افزا بهنكام بارش اهو و كوزن
و شير يكجا بآبادي در آيد و مردم بجان شكري برخيزند بسادست
و پاشكسته بچار ديوار سردهند اهسته اهسته بكار برند Voyez l'*Ayïn Akbery*, ايين اكبري ou Institutes du Grand-Moghol Akbar, article du ssoùbah de Béhâr, صوبه بهار, *page 169 verso* du manuscrit autographe qui est en ma possession, et *tome II, page 32*, de la traduction angloise de M. Gladwin, édit. de Calcutta. Le P. Marco, cité par le P. Paulin de Saint-Barthélemi (*Systema Brahmanicum, &c.* page 303, note 1), pense que le pays dont il s'agit a tiré son nom d'un royaume d'Afrique nommé aussi *Tyroût*, et qui étoit autrefois habité par des Brahmanes. Cette opinion, et le fait sur lequel elle est fondée, sont de nouvelles preuves en faveur de mon système sur l'origine éthiopienne de la civilisation et de la religion de l'Égypte, de l'Inde et du Tibet. Peut-être me sera-t-il permis un jour de donner quelques développemens à ce système, que je n'ai pu indiquer que très-rapidement dans mes notes et éclaircissemens sur le Voyage de Norden, *pag. 348 et suiv.*

(163) مصري. On le nomme encore ainsi. Voyez l'*Hindostanee Vocabulary* de M. Gilchrist; Calcutta, 1781; *tome II, pag. 391 et 392, édit. in-4.°*

(164) Seroit-ce là l'origine du mot latin *miscere!* Ce ne seroit pas le seul mot commun à ces deux langues. Nous avons déjà vu la conformité de *Janus* avec *Ganèś*, divinité absolument inconnue aux Grecs.

(165) Ce drame a été traduit par M. Jones sous le titre de *Sacontala, or the fatal Ring.* Voyez mes notes, *tome II, pages 184 et 409.*

(166) C'est ce même prince dont parle M. Halhed dans la préface de sa *Bengal Grammar.* L'assertion de ce râdjah se trouve consignée *page v* de la préface de la *Grammar of the Bengal language* de M. Halhed, imprimée à Hougly au Bengale, en 1778, et qui n'est pas un des livres les moins rares de la nombreuse collection que j'ai formée sur l'Inde. « Ce prince » prétendoit avoir en sa possession des livres sanskrits qui faisoient mention » d'une communication anciennement subsistante entre l'Inde et l'Égypte : les » Égyptiens étoient constamment représentés comme les disciples et non comme » les maîtres des Hindous. » Une connoissance plus approfondie des livres sanskrits que ne l'avoit M. Jones à l'époque où il composa cette dissertation, et le Mémoire de M. Wilford sur l'Égypte et sur le Nil, *n.° III* du *tome III* de ces Recherches, suffisent maintenant pour justifier l'assertion du râdjah, relativement au contenu de ses livres. Quant au titre de maîtres que réclament les Hindous envers les Égyptiens, nous croyons qu'il est très-possible de le leur disputer, et nous osons nous flatter de démontrer un jour que les uns et les autres ont puisé leurs sciences à une source commune.

(167) M. Sonnerat cite en effet, dans son Voyage aux Indes et à la Chine *(t. I.er, p. 192, note a, édit. in-4.°)*, une *Dissertation* de M. Schmidt *sur une colonie égyptienne établie aux Indes;* dissertation couronnée, dit-il, par l'Académie des inscriptions. J'ai examiné avec la plus grande attention les sujets des dix prix remportés par M. Schmidt de Berne à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; je possède même quelques-uns des mémoires couronnés et imprimés depuis (tous n'ont pas été publiés), et je puis affirmer que le sujet mentionné par M. Sonnerat n'est pas de ce nombre. Je ne relève cette légère inexactitude que pour éviter au lecteur des recherches superflues, et non point pour exercer

une censure pédantesque envers un voyageur vraiment estimable par son exactitude pour ce qui concerne l'Inde, traité avec une sévérité au moins rigoureuse par M. Law de Lauriston (Mémoires sur les Chinois, *tome IX, pag. xij-xx*), relativement à son article de la Chine. Le foible mais sincère témoignage d'estime que je paye ici à M. Sonnerat bien spontanément, et après un mûr examen de son ouvrage, ne le dédommage pas sans doute, s'il vit encore, des nombreux désagrémens que lui ont causés ses envieux et les stupides échos de ses envieux. Il est fâcheux, je dirois même honteux pour nous, qu'il ait reçu de nos rivaux un dédommagement plus honorable et plus satisfaisant. Les Anglois, que l'on ne récusera pas sans doute pour juges compétens dans ce qui concerne l'Inde, ont traduit le Voyage de M. Sonnerat : cette traduction a eu plusieurs éditions à Londres, et a été réimprimée avec luxe à Calcutta. C'est ainsi qu'ils font le plus grand cas de notre voyageur Bernier, dont l'existence n'est guère connue chez nous que de nos bibliographes.

(168) Σαμαναῖοι, les Samanéens, ou sectateurs de Bouddha, que je crois antérieurs aux Brahmanes. *Voyez* ma Notice du Rituel des Mantchoux, *tome VII, 1.re partie, page 241*, des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale.

(169) Le Bhagavat, ou Bhagavadam, dans lequel sont consignées ces fables dont M. Jones vient de donner quelques échantillons, est un des dix-huit Pourânas; et nous avons vu ci-dessus, dans la note 50, *page 240*, que, d'après le témoignage même de M. Jones, dans sa préface de la traduction des Lois de Menou (et il connoissoit bien la langue et la littérature sanskrites quand il entreprit cette traduction), les Pourânas ont été composés à-peu-près neuf cent quatre-vingts ans avant la naissance de Jésus-Christ.

# IX.

# DESCRIPTION

## D'UNE CAVERNE SITUÉE PRÈS DE GAYÂ;

Par JOHN HERBERT HARINGTON, Écuyer.

LA connoissance des antiquités de l'Hindoustân fait partie des objets qui entrent dans le plan de notre institution. Me flattant de pouvoir offrir en ce genre à la Société asiatique quelque chose qui fût digne de son attention, j'ai profité, en dernier lieu, de l'occasion d'un voyage dans les montagnes, pour voir la caverne que M. Hodgekis avoit entrepris de visiter il y a quelques années, à la demande, si je ne me trompe, du dernier gouverneur général. Il ne put accomplir son projet ; il fut assassiné dans la route par les soldats de l'un des rebelles alliés de Tchéït-sing[a]. Comme je faisois la description

[a] Râdjah Tchéït - singh étoit fils de râdjah Balavent - singh : celui - ci avoit pour père un *zémyndâr* زميندار [ou tenancier de terres de la couronne], dont le fief étoit composé de six *perganah* پرگنه [ou communes] dans le voisinage de Bénârès. Les divisions territoriales établies par le Grand-Moghol Akbar subsistoient encore à cette époque dans tout l'Hindoustân. Ce royaume étoit composé de vingt-deux *ssoùbah* صوبه [ou départemens]; chaque ssoùbah étoit divisé en plusieurs *serkâr* سركار [ou cantons], le serkâr en plusieurs perganahs. Le *zémyndâry* ou fief dont il s'agit étoit compris dans le serkâr de Bénârès, lequel faisoit partie du ssoùbah d'Allah-âbâd. Il est assez singulier que les écrivains anglois, qui ont tant disputé sur l'origine, la nature et les priviléges des zémyndârs, n'aient jamais expliqué comment, en moins de trente ans, les zémyndârs de Bénârès et de Râdjechâhy, qui avoient une existence peu importante, se sont élevés, pour ainsi dire, à la royauté, à en juger par l'étendue de leurs possessions. Ont - ils acheté leur territoire aux autres zémyndârs qui le possédoient, ou l'ont-ils reçu de la générosité du souverain! Cette question importante, et qui paroît facile à résoudre, expliqueroit parfaitement la nature des propriétés dans l'Hindoustân. Quand Choudjâ'a êd - doùlah succéda à son père dans le *ssoùbahdâry* d'Aoude et

de cette caverne au Président, que j'avois le plaisir d'accompagner, il m'encouragea à penser qu'une notice circonstanciée de ce lieu seroit curieuse et utile. En conséquence, je m'y rendis une seconde fois de Gayâ. Ce fut alors que je pris les dimensions suivantes, et qu'au moyen de mon *mounchy* [a], je copiai l'inscription qui s'y trouve. J'avois désespéré de vous la présenter autrement que dans l'original; un Pandit de Bénârès, pendant trois mois, s'étoit vainement efforcé de la lire : enfin l'obligeante assistance de M. Wilkins m'a mis en état de joindre une traduction et des notes à ce morceau, qui, sans cela, auroit donné peu de satisfaction.

La montagne ou plutôt le rocher dans lequel est creusée la caverne dont il s'agit, est situé à environ quatorze milles nord de l'ancienne ville de Gayâ [b], et paroît être une des collines sud-est de la chaîne de montagnes que M. Rennell appelle *Caramshah*, et qui sont à peu de distance de Phoulgò, du côté de l'ouest.

On lui donne aujourd'hui le nom de *Nâgardjény* [c]; mais c'est peut-être une dénomination moderne, attendu qu'il n'en est pas parlé dans l'inscription. Elle est formée d'une espèce de granit, que les

d'Allah-âbâd, Balavent-singh possédoit déjà, en qualité de zémyndâr, un domaine très-étendu, comprenant quatre serkârs. Pendant la guerre que Choudjâ'a êd-doùlah fit aux Anglois pour le rétablissement de Qâcem A'ly-khân, le zémyndâr de Bénârès se joignit à ceux-ci. A l'époque de la paix, son zémyndâry fut extrait du ssoùbah d'Aoude et réuni à celui du Béhâr, afin de le soustraire au ressentiment de Choudjâ'a êd-doùlah son premier ssoùbahdâr. C'est aussi à cette même époque que le Grand-Moghol Châh-a'lem conféra à Balavent-singh le titre de râdjah, dont hérita Tchêït-singh son fils. Après plusieurs expéditions malheureuses, ce prince passa dans le camp du célèbre chef mahratte Madhâdjy Scindhyah, avec un trésor immense; il n'en mourut pas moins dans une profonde indigence. Il est probable que Scindhyah, qui l'avoit attiré chez lui sous prétexte de le rétablir dans ses domaines, aura trouvé le moyen de le dépouiller de ses richesses. (L-s.)

[a] منشى. Ce mot, qui signifie *écrivain*, et qui désigne communément dans l'Inde un secrétaire indigène pour la langue persane, est d'origine arabe, et dérive de la racine arabe نشأ *nachâ, crevit, adolevit*, qui à la quatrième conjugaison signifie *creavit, commentus fuit*, &c. (L-s.)

[b] *Voyez* sur cet endroit, très-anciennement consacré au culte des Hindous, mes notes *page 242*, et *tome II*, *page 56*. (L-s.)

[c] Plus correctement *Nagara-Djina*, c'est-à-dire, la ville de Bouddha, né, comme on a vu, à Gayâ, et qui porte aussi le surnom de *Djina*. (L-s.)

indigènes Mahométans appellent *sengkhâreh* [a] : tout le roc en est composé. Il est d'une hauteur médiocre, très-inégal, très-escarpé, et fort rude à gravir.

La caverne est placée sur la pente méridionale, à environ un tiers de la hauteur. Un arbre, qui est tout auprès, empêche qu'on ne l'aperçoive d'en bas. Elle n'a qu'une étroite issue du côté du midi, large de deux pieds et demi, haute de six, et d'une épaisseur absolument égale. Cette porte conduit à une chambre ovale et voûtée. Je la mesurai deux fois, et je lui trouvai quarante-quatre pieds de longueur de l'est à l'ouest, dix-huit pieds et demi de largeur, et dix pieds un quart de hauteur au centre. Cette immense cavité est toute taillée dans le roc vif, et parfaitement polie, mais sans aucun ornement. La même pierre s'étend, de chaque côté, beaucoup plus loin que la partie creusée; elle a en tout, je présume, cent pieds de longueur. Les habitans des environs ne connoissent ni l'histoire de ce lieu remarquable, ni l'époque où elle remonte : mais j'appris du chef d'un village voisin, qu'il existoit une tradition suivant laquelle un Mahométan nommé *Menhadje êd-dyn* [b] accomplit son *tchehlah* [c] ou passa quarante jours en dévotion dans cette caverne; et qu'il étoit contemporain de Makhdoùm Chyr êd-dyn, *oùély* [d] ou saint respecté, qui mourut au Béhâr dans la 590.[e] année de l'hégire [e]. Ce chef assuroit que lui-même descendoit de Menhadje êd-dyn, et disoit avoir à Patnah les preuves de cette filiation. Je ne prétends pas assigner le degré de confiance que mérite ce rapport; mais il est certain que la salle est maintenant fréquentée par des Mahométans, et qu'elle l'est

[a] سنك خارة, ou simplement سنك خار, *seng-khâr*, pierre dure, *lapis, petra dura*, suivant le *Castelli et Golii Lexicon Persicum*, col. 353. Les rédacteurs de la nouvelle édition du Dictionnaire arabe, turc, persan et latin de Meninski, *t. III, p. 324*, se contentent de traduire ces mots composés, par *species lapidis durioris*, sans indiquer de quelle pierre il s'agit. (L-s.)

[b] منهج الدين, *le grand chemin de la religion.* (L-s.)

[c] چهله *quarantaine.* Ce mot est dérivé de چهل nom de nombre persan qui signifie *quarante.* (L-s.)

[d] ولي, sous-entendu خدا *ami de Dieu.*

[e] 1194 de l'ère vulgaire. (L-s.)

depuis un certain nombre d'années, attendu qu'on voit tout auprès les ruines d'une ancienne mosquée : il y a aussi dans l'intérieur une terrasse élevée, semblable à celles que les dévots musulmans sont dans l'usage de construire pour leurs retraites religieuses. On y lit deux inscriptions, une sur chaque côté de l'intérieur de la porte. Mon mounchy en prit des calques dans l'espace de trois jours, avec beaucoup de peine, mais avec assez d'exactitude pour mettre M. Wilkins en état d'en comprendre et d'en expliquer une entière; succès d'autant plus étonnant, que plusieurs Pandits, à ce que j'ai su, avoient inutilement essayé de déchiffrer l'original. L'autre, qui n'est composée que d'une seule ligne, est malheureusement d'un autre caractère, et demeure encore inintelligible.

La lettre et les remarques suivantes, dont je suis redevable à M. Wilkins, me dispensent de parler du contenu de l'inscription. Je ne puis que regretter avec lui qu'on n'en ait point encore découvert la date : ce n'est qu'un amusement pour la curiosité ; c'auroit été un indice précieux pour l'explication de plusieurs événemens obscurs de l'histoire ancienne. Quoi qu'il en soit, il y a, dans les montagnes adjacentes, plusieurs autres cavernes que j'ai également visitées, mais dont je n'ai pas eu le temps de copier les inscriptions ; et j'espère qu'on y découvrira une date.

S'il falloit d'autres témoignages, indépendamment de l'inscription, pour prouver que ces cavernes ont été des temples, les restes de trois images effacées qui se voient près d'une autre que j'ai aussi visitée, et qu'on appelle *Corram-chossar*[a], en fourniroient une preuve suffisante. Une troisième, dont je n'ai pu savoir le nom, a son entrée ouvragée d'une manière très-curieuse : on y voit des éléphans et d'autres ornemens dont j'espère offrir avant peu le dessin à la Société.

[a] Peut être faut-il lire *K'horrem-qassar* خرم قصر [palais agréable]. (L-s.)

## *Lettre de* Charles Wilkins, *Écuyer, au Secrétaire.*

Monsieur,

J'ai eu le bonheur d'entendre, depuis le commencement jusqu'à la fin, l'inscription très-curieuse que vous avez eu la bonté de m'envoyer; je vous la renvoie ci-jointe, accompagnée d'une copie exacte de moindre dimension, où sont placées entre les lignes les lettres correspondantes dans le caractère dĕounăgăr moderne. J'y joins aussi une copie de ma traduction, qui est autant littérale que l'a permis le génie des deux langues.

Les caractères sont incontestablement les plus anciens que j'aie vus jusqu'à ce jour. Non-seulement ils diffèrent de ceux qui sont maintenant en usage, mais encore ils diffèrent considérablement de ceux que nous offrent des inscriptions de dix-huit siècles. Cependant, quoique l'écriture ne soit pas moderne, la langue est le sanskrit pur, écrit en forme de longs vers, appelés *sārdōulă-vĭkrīrĭtă*, et composés de quatre repos, chacun de dix-neuf syllabes, comme dans cet exemple :

---vv-v-vvv---v--v- | ---vv-v-vvv---v--v-
---vv-v-vvv---v--v- | ---vv-v-vvv---v--v-

Le mètre m'a été d'un grand secours pour déchiffrer les voyelles.

Les premières lignes de la première stance font allusion à l'histoire de Bhăvānī tuant le mauvais esprit Măhĭchăsoūr, qui, déguisé en buffle, comme l'indique son nom, avoit combattu avec Indră et ses troupes célestes durant cent ans, l'avoit vaincu, et avoit usurpé son trône. Cette histoire se trouve en détail dans un petit ouvrage intitulé *Tchandi*[a]. Les esprits vaincus, bannis des cieux, et condamnés à errer sur la terre, s'assemblent au bout d'un certain temps, ayant

[a] *Tchandi* ou *Tchandica* est un des noms de Pārvadī, épouse de Sĭva (ou Chiva). L'ouvrage dont il s'agit consiste en hymnes en l'honneur de cette déesse, et renferme le récit d'une partie de ses aventures. C'est un extrait du *Marcandeya-pourâna* : il se trouve à la Bibliothèque nationale sous le n.° 48 actuel et 281 ancien de nos manuscrits indiens. (L-s.)

à

v.

उ न्नि द्र स्म स रो र

दे ध्या वः स्मि र म लि

आ सी द्दि ष्ट स र ह्य

प्र ज्ञा ना न्व य दा न

न स्त्रो द्वी र्ण म हा प

श्री मा न्व न्धु स्तु हृ

न स्मा न न्न म न

आ स र्य स्थि नि च

धौ ना घो म ल प

क ल्या ला व धि न

à leur tête Indră leur chef, et prennent la résolution de soumettre leurs doléances à Vïchnoŭ et à Sïva. Conduits par Brăhmā, ils se rendent en présence de ces deux divinités, qui écoutent leurs plaintes avec compassion. Elles entrèrent dans un courroux si violent contre Măhïchāsoŭr, qu'il sortit de leur bouche et de celle des autres dieux principaux, une espèce de flamme, dont se forma une déesse belle au-delà de toute expression, ayant dix bras, et une arme différente dans chaque main. C'étoit une transfiguration de Bhăvānī, épouse de Sïva, attribut sous lequel on lui donne ordinairement le nom de *Doŭrgā*[a]. Elle est envoyée contre l'usurpateur. Elle monte son lion, présent de la montagne *Hïmālăy* [neigeuse] [b], et attaque le monstre, qui change de forme à plusieurs reprises. Enfin la déesse pose ses pieds sur sa tête, et la tranche d'un seul coup de son épée. Aussitôt la partie supérieure d'un corps humain sort par le cou du buffle décapité; elle mire un coup, que le lion pare avec sa patte droite; et Doŭrgā met fin au combat en lui perçant le cœur d'une lance. Je possède une statue de cette déesse, ayant un pied sur le lion et l'autre sur le monstre, dans l'attitude que je viens de décrire.

Le défaut de date a frustré mon attente. J'espérois en trouver une dans la ligne isolée qu'on avoit transcrite, ainsi que vous m'en aviez fait part, dans un autre endroit de la caverne; mais quoique je n'aie pas réussi à la déchiffrer toute entière, j'en ai compris assez pour me convaincre qu'elle renferme seulement une invocation. Si vous êtes assez heureux pour vous procurer des copies correctes des autres inscriptions qui doivent se trouver dans les cavernes de ces montagnes, je ne doute pas qu'il ne s'y rencontre des particularités qui nous aideront à en découvrir la date.

Je suis, Monsieur, votre très-sincère ami et votre humble et obéissant serviteur.

Calcutta, 17 mars 1785.

CHARLES WILKINS.

[a] *De difficile accès.* Voyez, ci-dessus, mes notes sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, *pages 261 et 264.* (L-s.)

[b] Branche de l'Imaüs des anciens. *Voyez*, ci-dessus, mes notes sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, *page 261.* (L-s.)

## *Traduction d'une Inscription en langue sanskrite.*

Lorsque le pied de la déesse[a] fut posé avec ses ornemens retentissans sur la tête de Măhĭchăsoŭr[b], la supériorité de ses charmes dispersa honteusement toute la fraîcheur de la fleur nouvellement épanouie de la fontaine[c]. Puisse ce pied, où brille une frange de rayons éclatans qui sortent de ses chastes ongles, vous douer d'une dévotion ferme et sans exemple, dont vous lui ferez hommage par une offrande de fruits! Puisse-t-il vous montrer le chemin des dignités et de la richesse!

L'illustre Yăgnă Vărmă étoit un prince dont la grandeur consistoit dans des offrandes volontaires. Sa renommée étoit aussi pure que la lune. Il étoit célèbre parmi les tribus belliqueuses; et quoiqu'il fût le chef de la branche royale par sa naissance, sa sagesse, son courage, sa bienfaisance et ses autres qualités, l'humilité naturelle de son caractère fut cause qu'il ne troubla point le puissant océan.

Son noble fils, Sărdoŭlă Vărmă, prince dont la magnificence sembloit couler de l'arbre de l'imagination[d], déploya dans les sacrifices l'enseigne de la royauté, et le monde fut subjugué par sa renommée infinie. Il contenta les espérances de ses parens, de ses amis et de ses serviteurs, et mit le comble à sa gloire par l'acte de la mort[e], près de l'océan soulevé.

[a] Bhăvănī, épouse de Sĭva.

[b] Nom d'un mauvais génie.

[c] Épithète du lotus.

[d] Dans l'original, *kălpa - tăroŭ*; arbre fabuleux, qui donnoit tout ce qu'on lui demandoit.

[e] On le transporta probablement à Găngă-Sagar pour y mourir. — *Nota.* Cette note est de M. Wilkins, comme toutes celles qui ne sont pas signées. J'observerai, d'après M. Alexandre Hamilton, que *Găngă-Sagar* signifie le *Gange* et l'*Océan*. Au confluent des différentes branches du Gange se trouve une île déserte, remplie de bois et de tigres: les Hindous y vont chaque année célébrer une fête solennelle, et se baignent au confluent; plusieurs d'entre eux, victimes de leur dévotion, deviennent la pâture des tigres et des crocodiles. Les mêmes animaux dévorent aussi, dans le cours de l'année, un grand nombre des petits navigateurs indiens ou autres qui vont couper du bois dans une de ces îles, ou bien qui y abordent par nécessité ou

Son pieux fils, nommé *Anăntă Vărmā* à cause de sa renommée infinie, a agrandi le saint asile de nous, hommes contemplatifs, toujours zélés pour son bien, et occupés à le servir. Il l'a rendu fameux aussi long-temps que dureront la terre et le soleil, la lune et le ciel étoilé; il a établi le sanctuaire de Kătyāyānī [a] dans cette caverne des merveilleuses montagnes de Viñdhyă [b].

Le saint prince a donné à Bhăvānī, à perpétuité, le village de........ [c] et son territoire montueux, dont les sommets élevés plongent dans l'ombre les rayons du soleil. Les eaux précieuses du Măhānădă [d] entraînent ses impuretés; et il est rafraîchi par les eaux qui descendent des prĭyăngoŭs [e] et des băkoŭlăs [f] ondoyans de ses bosquets.

par imprudence. Ces accidens fréquemment répétés avoient inspiré au Gouvernement anglois le projet de bâtir une ville dans cet endroit; mais le défaut absolu d'eau douce en a fait abandonner l'exécution. (L-s.)

[a] Un des noms de Doŭrgā ou Bhăvānī.

[b] Nom de la chaîne de montagnes qui commence à Tchénâr.

[c] Le nom de ce village, composé de deux syllabes longues, manque dans l'original.

[d] Probablement le fleuve appelé *Mahonah* dans la carte du Béhâr méridional, du major Rennell.

[e] Probablement le *tchampa*, arbre très-connu dans l'Inde.

[f] *Moulseri.* — *Nota.* Il est fâcheux que M. Wilkins n'ait donné aucun renseignement sur le tchampa et sur le moulseri; nous ne sommes pas en état de suppléer à son silence. (L-s.)

# X.

# INSCRIPTION

## EN LANGUE SANSKRITE,

*Gravée sur une pierre à Boŭd-dhă-Găyā, copiée en 1785 par M.* Wilmot, *et traduite en anglois*

## Par CHARLES WILKINS, Écuyer.

Au milieu d'une forêt sauvage et terrible, plantée d'arbres à fleurs odoriférantes, abondante en fruits et en racines, infestée de lions et de tigres, dépourvue de société humaine, et fréquentée par les Mounis, résidoit Boŭd-dhă, auteur de la félicité, et portion de Narayan. Ce dieu *Hĕrī*, qui est le seigneur Hĕrīsa, le possesseur de tout, parut dans cet océan d'êtres naturels à la fin du Devāpără, et au commencement du Kălī-youg[a]. Celui qui est présent par-tout, et qui doit être éternellement contemplé, l'Être suprême, l'Éternel, la Divinité digne d'être adorée par les hommes les plus dignes de louanges, apparut en ce lieu avec une portion de sa nature divine.

Un jour l'illustre Ămără, renommé parmi les hommes, étant venu ici, découvrit dans la grande forêt le séjour de l'Être suprême, Boŭd-dhă. Le sage Ămără s'efforça, par un culte éminent, de se rendre propice le dieu Boŭd-dhă; il demeura dans la forêt l'espace de douze années, se nourrissant de racines et de fruits, et dormant sur la terre nue. Il accomplit le vœu d'un Mouni, et ne commit point de fautes.

[a] Le devâpara-youg est la troisième des quatre ères indiennes; c'est l'ère d'airain, qui dura, selon eux, 864000 ans. Le kali-youg est la quatrième ère, qui dure encore, dont 4000 ans sont déjà écoulés, et qui doit durer 432000. *Voyez* Paolino da Santo-Bartolomeo, *Viaggio alle Indie orientali*, p. 225, et p. 350 de la traduction angloise, enrichie des notes de M. J. R. Forster, et sur-tout d'une table géographique. (L-s.)

Il accomplit des actes de mortification rigoureux; car c'étoit un homme d'une résolution infinie, avec un cœur compatissant. Une nuit, il eut une vision, et il entendit une voix qui disoit : « Nomme » la faveur dont tu as besoin. » A ces mots, Ămără Dêvă fut frappé d'étonnement, et il répondit avec le respect convenable : « Apparois- » moi d'abord, et ensuite accorde-moi telle faveur. » Il eut un autre songe pendant la nuit, et la voix dit : « Comment peut-il y avoir » une apparition dans le Kălĭ-youg? On peut obtenir de la vue d'une » image, ou du culte d'une image, la même récompense que de » l'apparition immédiate d'une divinité. » Ayant entendu ces paroles, il fit faire une image du suprême esprit Boŭd-dhă, et il lui rendit un culte, conformément à la loi, avec des parfums, de l'encens et autres choses semblables; et il glorifia ainsi le nom de cet Être suprême, incarnation d'une portion de Vichnou. « Honneur à toi sous » la forme de Boŭd-dhă ! Respect au seigneur de la terre ! respect » à toi, incarnation de la Divinité et de l'Éternel ! respect à toi, ô » Dieu, sous la forme du Dieu de miséricorde, toi qui chasses la dou- » leur et le trouble, seigneur de toutes choses, Divinité qui triomphes » des péchés du Kălĭ-youg, gardien de l'univers, emblème de misé- » ricorde pour ceux qui te servent! ŌM[a] ! possesseur de toutes choses » ayant forme d'existence ! Tu es Brăhmă, Vichnou et Măhésa ! Tu » es seigneur de l'univers ! Tu es le possesseur de tout, sous la forme » propre de toutes les choses mobiles et immobiles ! et c'est ainsi que » je t'adore. Respect au dispensateur du salut, et, Réchikésă, au » gouverneur des facultés! Respect à toi (Késavă), destructeur du » mauvais génie Kési ! O Dāmōrdără, sois-moi favorable ! Tu es celui » qui repose sur la face de l'océan de lait, et qui est couché sur le » serpent Sésă ! Tu es Trĭvĭĕkrămă [ qui en trois pas fit le tour de la » terre ] ! Je t'adore, toi qui es célèbre sous mille noms et sous diverses » formes, sous la forme de Boŭd-dhă, le Dieu de miséricorde ! Sois » propice, ô Dieu très-haut ! »

Ayant ainsi honoré le gardien de l'espèce humaine, il devint

[a] Ainsi soit-il! *Voyez*, sur ce mot mystique, ma note 63, *page 245*. (L-s.)

comme un des justes. Plein de joie, il fit bâtir un saint temple, d'une construction merveilleuse; il y plaça le pied divin de Vichnou, qui purifie à jamais les péchés du genre humain, les images des Pāndoŭs, et des descentes [incarnations] de Vichnou; il y plaça de même celles de Brāhmă et des autres divinités.

Ce lieu est renommé; il est célèbre sous le nom de *Boŭd-dhă Găyă.* Les ancêtres de celui qui y accomplira la cérémonie du *sradha* [a], obtiendront le salut. La grande vertu du *sradha* accompli en ce lieu se trouve dans le livre intitulé *Vāyoŭ-poŭrānă* [b], dont j'ai gravé un abrégé sur la pierre.

Vĭkrămādĭtyă [c] fut certainement un roi renommé dans le monde. Aussi il y avoit à sa cour neuf savans personnages, célèbres sous le nom de *Năvă-ratnānĭ,* ou les neuf joyaux [d]. De ce nombre étoit Ămără Dêvā, qui fut le principal conseiller du roi, un homme de grand génie et de profond savoir, et le plus grand favori de son prince. C'est lui qui bâtit le saint temple qui détruit le péché, dans

[a] *Sraddha,* sacrifice que l'on fait aux *Pitri déva,* c'est-à-dire, aux mânes des ancêtres. *Voyez* dans les Institutes de Menou, traduites par M. Jones, la description des cérémonies pratiquées à ces sacrifices. Il existe à la Bibliothèque nationale plusieurs onvrages relatifs au sacrifice sraddha. (L-s.)

[b] Le Vayou - pourâna est attribué à Vayou, dieu du vent. Il contient, parmi une infinité de sujets intéressans, des détails très-circonstanciés sur la création de tons les êtres célestes et terrestres, avec la généalogie des premiers habitans; une notice chronologique des grandes périodes nommées *manouantara, calpa,* &c.; une description de la terre, divisée en *douypa, varcha,* &c., et sa dimension mesurée en *yodjena;* celle de toutes les autres planètes et étoiles fixes, leurs distances relatives, leur circonférence et leurs orbites, &c. Voyez *Catalogue of Sanskrit and other manuscripts presented to the royal Society by sir and lady Jones,* tom. VI, pag. 440 et 447 des *Works of sir* W. Jones. (L-s.)

[c] Ce nom signifie *fort comme le soleil;* de *vikrama,* force, victoire, et de *aditya,* soleil, en général, ou plutôt les soleils, qui sont au nombre de douze, et président chacun à un des mois de l'année. Ces noms sanskrits ont une signification. Le prince qui portoit celui-ci, florissoit dans le premier siècle avant l'ère vulgaire. *Voyez* de plus amples renseignemens dans ma note [b], *tome II, page 6.* (L-s.)

[d] Le plus éclatant de ces diamans étoit Câlidâsa, l'auteur du drame de *Sacontala,* comme le prouve une épigramme moderne rapportée par M. Jones:

« La poésie fut l'aimable fille de Vâl-» miki, ayant été formée par Vyâsa; elle » choisit Câlidâsa pour son époux à la ma-» nière de Viderbha: elle fut mère d'Amara,

un lieu de Djamboudouyp [a], où l'esprit étant ferme, il obtient ce qu'il souhaite, et dans un lieu où il peut obtenir le salut, la réputation et le plaisir; dans le pays de Bhārāṭā [b], et la province de Kīkātā, où l'on renomme le séjour de Boŭd-dhă, le purificateur des pécheurs. Un crime centuple sera incontestablement expié par son aspect, un crime dix fois plus grand le sera par son contact, et un crime cent mille fois plus grave le sera par son culte. Mais à quoi bon tant parler des vertus admirables de ce lieu? Les armées du ciel même y payent jour et nuit un joyeux tribut d'hommages.

Pour que les savans connoissent qu'il a véritablement érigé la demeure de Boŭd-dhă, j'ai consigné sur une pierre l'autorité de ce lieu, comme un témoignage qui porte sa preuve avec lui, le vendredi quatrième jour de la nouvelle lune, dans le mois de madhou, lorsqu'elle étoit dans la septième maison de Gānisă, et l'an 1005 de l'ère de Vĭkrămādĭtyă [c].

» de Sondar, de Sank'ha et de Dhanic; » mais aujourd'hui, vieille et décrépite, elle » a perdu sa beauté, et son pied sans ornement glisse lorsqu'elle marche dans les » hameaux, où elle dédaigne de prendre » un asile. » *Voyez* la préface de *Sacontala, or the Fatal ring, an Indian drama by Câlidâsa, translated from the original sanskrit and pracrit*, tom. VI, pag. 203 des *Works of sir* Will. Jones. (L-s.)

[a] *Voyez*, sur cette portion de la terre habitée suivant le système des Hindous, ma note ci-dessus, extraite de l'*Ayin Akbery*, آيين اكبرى pag. 68-72. (L-s.)

[b] Ce mot dérive de *Bhârata*, nom d'un des plus anciens rois indiens; et c'est le seul nom sous lequel les naturels eux-mêmes désignoient originairement la contrée nommée *Inde* par les Européens. Il y a lieu de croire que ce sont les Persans leurs voisins qui ont donné le nom d'*Hindoû* هندو aux habitans, et d'*Hindoûstân* هندوستان au pays, deux mots adoptés aujourd'hui par les naturels et par les étrangers, et qui paroissent dériver de *Sindhoù*, nom sanskrit du fleuve improprement nommé *Sind* سند par les Persans, et *Indus* par les Européens. M. Alex. Dow (dans sa dissertation placée à la tête de son *History of Hindostan*, p. 31, lig. 12) a eu tort d'assurer que « les Hin» dous tirent leur nom d'*Indou* ou *Hindou*, » mot sanskrit qui signifie *la lune*. » Il est vrai qu'*Indou* (et non *Hindou*) est un des noms de la lune; il nous suffit d'observer que, dans cette langue, il n'existe aucun mot ressemblant à *Hindoû* ou *Hindoûstân*, deux mots inventés à coup sûr par les Persans. *Voyez* Wilkins's *Notes on the Heetopades of Veshnoo-Sarma*, p. 332 et 333. (L-s.)

[c] Cette année répondoit à l'an 1061 de l'ère vulgaire. Il y a cinquante-six ans de différence entre ces deux ères, et non cinquante-sept, comme je l'ai dit d'après M. Anquetil dans ma note [b], *tome II, page 6*. (L-s.)

# XI.

## *Au Secrétaire de la Société asiatique.*

MONSIEUR,

AVANT mon départ de Calcutta, un particulier avec qui je m'entretenois de ces sectaires qu'on nomme *Syk'h* [a], pour les distinguer des adorateurs de Brâhm et des Mahométans, m'apprit qu'un grand nombre d'entre eux étoient établis dans la ville de Patnah [b], où ils avoient un collége pour enseigner les principes de leur philosophie. Comme je devois passer par Patnah pour me rendre à Bénârès, je n'y fus pas plutôt arrivé, que je m'informai de ce collége. On m'y conduisit; et je vous prie de mettre sous les yeux de la Société le peu d'observations et de recherches qu'une seule visite d'environ deux heures me mit à portée de faire. Telles qu'elles sont, si on les jugeoit utiles, soit comme un fil pour diriger d'autres recherches sur le même plan, soit comme addition à d'autres rapports, afin de les compléter, l'objet que je me propose en les transmettant à la Société, sera parfaitement rempli.

J'ai l'honneur d'être &c.

Bénârès, 1.er mars 1781.

CHARLES WILKINS.

[a] Le texte anglois porte *Seek*. J'ai donné sur cette nation puissante et trop peu connue du nord de l'Inde, un précis historique assez étendu, et dont j'ose garantir l'exactitude, *pag. 1-86, tome III* du Voyage du Bengale à Saint-Pétersbourg, par G. Forster. Je dois cependant observer ici que c'est à tort que j'ai écrit *Seykes*. Des recherches ultérieures, dont on trouvera le résultat dans ma note ci-après, *page 317*, m'ont prouvé que le nom de ce peuple doit se prononcer *Syk*, et être orthographié *Syk'h*, conformément au mot original سيكه (L-s.)

[b] *Voyez*, sur cette ville, ma note précédente, *page 142*. (L-s.)

# OBSERVATIONS

## SUR LES SYK'HS ET LEUR COLLÉGE.

Je trouvai le collége des Syk'hs situé dans une des rues étroites de Patnah, à peu de distance de l'hôtel des douanes. On me permit de franchir la porte extérieure : mais, dès que je parvins aux degrés qui conduisent à la chapelle ou salle publique, deux membres de l'association m'accostèrent poliment. Je leur demandai si je pouvois monter dans la salle : ils me répondirent que c'étoit un lieu destiné au culte, dont l'accès m'étoit ouvert, ainsi qu'à tous les hommes; mais ils me firent observer en même temps qu'il falloit ôter mes souliers. Regardant cette formalité sous le même point de vue que celle de me découvrir la tête en entrant dans nos temples, je ne balançai point à m'y soumettre; et l'on me conduisit avec civilité dans la salle. Là, on me fit asseoir sur un tapis au milieu de l'assemblée, qui étoit si nombreuse, qu'elle remplissoit presque tout l'espace. La totalité du bâtiment forme un carré d'environ quarante pieds, élevé au-dessus du sol d'environ six ou huit degrés. La salle en occupe le centre; elle est séparée de quatre autres appartemens par des arcades de bois portées sur des piliers de même matière, le tout proprement sculpté : elle est un peu plus longue que large. Le plancher étoit couvert d'un tapis propre; l'ameublement consistoit dans six ou sept pupitres, sur lesquels étoit posé un pareil nombre de livres de la loi des Syk'hs. Les murailles, au-dessus des arcades, étoient garnies de glaces européennes dans des cadres dorés, de portraits de princes musulmans, et d'images de divinités hindoues. Une petite chambre, située à l'extrémité de la salle, à gauche en entrant, sert de sacristie. On y voit un autel couvert de drap d'or, où l'on avoit posé un bouclier noir de forme circulaire, sur un long sabre,

et, des deux côtés, un *tchaoury* [a] de plumes de paon, garni d'une poignée d'argent. L'autel étoit un peu élevé au-dessus du sol, sur un plan incliné. Devant cet autel se trouvoit une espèce de trône bas, plaqué d'argent, mais trop petit pour qu'on pût s'y asseoir. Il étoit entouré de plusieurs pots de fleurs, et de plusieurs bouteilles d'eau de rose, le tout d'argent : à gauche, il y avoit trois petites urnes qui paroissoient être de cuivre, percées de plusieurs trous pour recevoir les aumônes. On voyoit aussi près de l'autel, sur un pupitre bas, un grand livre, du format d'un in-folio, dont on lit tous les jours des passages durant le service divin : il étoit couvert d'un manteau bleu, sur lequel étoient peints, en lettres d'argent, des passages choisis de la loi de ces sectaires.

Lorsque j'eus conversé long-temps avec deux personnes de l'assemblée qui s'étoient poliment assises à mes côtés sur le tapis, et auxquelles je trouvai beaucoup d'intelligence, on annonça qu'il étoit midi et l'heure de l'office. L'assemblée s'arrangea sur le tapis qui régnoit de chaque côté de la salle, de manière à laisser un espace vide devant l'autel, d'une extrémité à l'autre. On apporta de l'autel, avec quelques cérémonies, le grand livre, le pupitre et tout le reste, et on les plaça à l'extrémité opposée de la salle. Un vieillard, dont la barbe blanche inspiroit la vénération, s'agenouilla devant le pupitre, le visage tourné vers l'autel; à côté de lui s'assit un homme avec un petit tambour, et deux ou trois autres avec des cymbales. On ouvrit alors le livre, et le vieillard se mit à chanter en observant la cadence du tambour et des cymbales; à la fin de chaque verset, la plupart des assistans faisoient chorus par une sorte de répons, en donnant de grandes marques de joie. La musique n'avoit rien de rude; la mesure étoit vive; et j'appris qu'on chantoit un hymne à la louange de l'unité, de l'*omniprésence* et de la toute-puissance de la Divinité. Les gestes du vieillard me plurent singulièrement; je n'ai jamais vu de physionomie qui exprimât aussi bien la joie intérieure,

[a] چوري C'est un éventail de plumes de paon montées sur un manche d'or ou d'argent. (L-s.)

pendant que, sans interrompre son chant, il se tournoit vers chacun des assistans, comme pour solliciter leur assentiment aux vérités qui sembloient absorber son ame entière. Lorsqu'on eut achevé l'hymne, composé d'environ vingt versets, tous les assistans se levèrent, et, les mains jointes, présentèrent le visage à l'autel, dans l'attitude de supplians. Un jeune homme sortit des rangs, et prononça d'un ton solennel, à voix haute et distincte, une longue prière ou une sorte de liturgie. De temps en temps l'assemblée y répondoit en chœur par cette acclamation : *Wah Gouroù* [a] ! Ils prioient pour être préservés de la tentation, pour que la grâce les aidât à faire le bien, pour le bonheur général de l'espèce humaine et la félicité particulière des Syk'hs, enfin pour la sûreté de ceux qui étoient alors en voyage. Cette prière fut suivie d'une courte bénédiction, proférée par le vieillard, et de l'invitation faite à l'assemblée de partager un banquet amical. On ferma le livre et on le remit à sa place; et l'assemblée s'étant rassise, il entra deux hommes portant un grand chaudron de fer, appelé *korray*, qu'on venoit de retirer du feu : ils le placèrent au centre de la salle sur un siége peu élevé. D'autres hommes les suivoient chargés de cinq ou six plats, dont quelques-uns étoient d'argent, et d'une grande pile de feuilles cousues ensemble avec des fibres, en forme d'assiettes. On distribua ces assiettes entre tous les assistans sans distinction; et lorsqu'on eut pris dans le chaudron de quoi remplir les plats, on servit une portion à chacun. Je ne fus point oublié; et comme j'avois résolu de ne pas donner le moindre sujet de plainte, je mangeai ma portion. C'étoit une espèce de confiture, de la consistance du sucre brun, composée de fleur de farine, et de sucre mêlé avec du beurre clarifié, qu'on appelle *ghy* [b]. Si le ghy n'avoit pas été rance, j'aurois mangé ce mets avec plus de plaisir. On nous servit ensuite des gâteaux sucrés; et là se terminèrent le banquet et les

[a] *Oùah Gouroù* وه گرو [Oui, bien, directeur!] *Gouroù* est un mot indien qui signifie *prêtre, directeur spirituel, &c.* (L-s.)

[b] Le *ghy* گهي est du beurre clarifié qui se garde fort long-temps. Les Indiens s'en servent pour apprêter leurs mets et faire des offrandes à leurs divinités. (L-s.)

cérémonies. On me dit que la partie religieuse de la solennité se renouveloit cinq fois par jour. Je pris congé, en invitant quelques-uns des principaux chefs, qui étoient sur le point de retourner dans leur pays par Bénârès, à venir me voir.

Dans le cours de ma conversation avec les deux Syk'hs avant l'office, je me procurai les renseignemens suivans. Le fondateur de leur secte s'appeloit *Nânek châh*[a]; il florissoit il y a environ quatre cents ans dans le *Pendj-âb*[b]. C'étoit, avant son apostasie, un Hindou de la tribu *Kchétry* ou militaire. Son corps disparut tandis que les Hindous et les Musulmans se disputoient pour l'avoir. Lorsqu'on ôta l'étoffe qui le couvroit, on ne le trouva plus. Il laissa après lui un livre de sa composition, en vers, et en langue du Pendj-âb (mais écrit avec des lettres de son invention), lequel enseigne les dogmes de la croyance qu'il avoit établie. Les Syk'hs, en l'honneur de leur fondateur, nomment ces caractères *gourou-mouki* [ de la bouche du maître].

[a] Et non pas *Nânek sah*, comme on lit par une erreur typographique dans l'édition même de Calcutta. *Châh* شاه est un mot persan qui signifie *roi :* on donne ce titre aux souverains; et on l'ajoute souvent aux noms des dervyches et des hommes qui mènent une vie exemplaire.

Nânek naquit ou parut sur la terre en 1469, dans le petit district de Telvendy, appartenant à son père, et situé dans la province de Lâhòr, &c. *Voyez* mon Précis sur les Syk'hs, *t. III, p. 4 et suiv.* du Voyage de G. Forster. Je crois avoir rassemblé dans ce précis tous les renseignemens capables de faire connoître cette nation, déjà très-puissante, et qui acquiert chaque jour de nouveaux accroissemens. Suivant le tableau de ses forces, dressé par M. Brown en 1787, elle pouvoit mettre sur pied 98,200 hommes, tant cavaliers que fantassins. En 1793, un chef de cette nation remit à M. Franklin un état de leurs forces, duquel il résulte qu'elles se montoient alors à 248,000 combattans. La comparaison de ces deux tableaux, dressés à peu de distance l'un de l'autre, suffit pour donner une idée des progrès rapides de ce peuple, qui ne peut tarder à s'emparer entièrement de tout le nord de l'Inde. M. Ouseley a fait graver et publier dans ses *Oriental Collections*, vol. II, p. 368, le portrait de Nânek (dont il ne garantit probablement point la ressemblance), et celui d'un musicien jouant du rebâb, qui lui étoit fort attaché. Cette gravure a pour titre بابا نانك ومردانه ربابي *Bâbâ Nânek et un joueur de rebâb.* Nous observerons qu'ici Nânek a le titre seulement de *bâbâ* بابا [père], et non celui de *châh* شاه [roi]. (L-s.)

[b] Le *Pendj-âb* پنج آب est le canton septentrional de l'Inde, arrosé par les cinq rivières qui se confondent avec le Sind ou Indus. Ce mot composé persan signifie en effet *les cinq rivières.* Voyez ma note ci-dessus, *page xxvj.* (L-s.)

Ce livre, dont celui qui étoit près de l'autel et plusieurs autres répandus dans la salle étoient des copies, enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu tout-puissant et présent par-tout, qui remplit tout l'espace et pénètre toute la matière, et qu'on doit l'adorer et l'invoquer; qu'il y aura un jour de rétribution, où la vertu sera récompensée et le vice puni (j'oubliai de demander de quelle manière). Non-seulement il commande la tolérance universelle, mais encore il défend de disputer avec ceux d'une autre croyance. Il défend aussi le meurtre, le vol, et les autres actions que la plus grande partie du genre humain regarde comme des crimes contre la société. Il recommande la pratique de toutes les vertus, et principalement une philantropie universelle, et l'hospitalité envers tous les étrangers et tous les voyageurs. Voilà tout ce que ma courte visite me permit d'apprendre au sujet de ce livre. C'est un volume in-folio, d'environ quatre ou cinq cents pages.

On me dit aussi que peu de temps après la promulgation du livre de Nânek châh, il en parut un autre, qui est aujourd'hui presque aussi estimé que le premier. Le nom de l'auteur est sorti de ma mémoire; mais on me donna un extrait du livre même en l'honneur de la Divinité. Ce passage avoit frappé mes oreilles à mon entrée dans la salle, au moment que tous les étudians étoient occupés à lire. Grâce à l'analogie de leur langue et de celle des Hindous, et grâce à plusieurs mots sanskrits, je fus en état d'en comprendre une bonne partie; et j'espère avoir l'honneur d'en offrir quelque jour la traduction à la Société. On me dit que je pourrois avoir des copies des deux livres, si je voulois faire la dépense de leur transcription.

Je demandai ensuite à mes deux amis pourquoi on les appeloit *Syk'hs:* ils me dirent que cette dénomination étoit un mot tiré de l'un des commandemens de leur fondateur, lequel signifie *apprends;* et qu'elle fut adoptée pour désigner leur secte, peu de temps après sa disparition. On sait que ce mot a la même signification dans la langue hindoue[a].

[a] سیکه impératif du verbe hindou سیکهنا *syk'hnâ* [apprendre]. Le mot *syk'h* سیکه signifie aussi *écolier, disciple, étudiant* (voyez Gilchrist's *Dictionary English and Hindoostanee*, p. 498-499; Calcutta, 1788-1801, in-4.°), et forme antithèse

Je les questionnai touchant les cérémonies qu'ils observoient pour l'admission d'un prosélyte. Dès que quelqu'un a montré le desir sincère d'abjurer son ancienne croyance, à cinq Syk'hs ou davantage réunis ensemble en quelque lieu que ce soit, sur le grand chemin aussi-bien que dans un temple, ils envoient acheter des confitures, et s'en procurent une petite quantité d'une espèce particulière, qui est fort commune, et qui s'appelle *batāsā*, autant que je puis m'en souvenir; ils les dissolvent dans de l'eau pure, et en font jaillir quelques gouttes sur le corps et dans les yeux du nouveau converti. Pendant ce temps-là, un des plus instruits lui répète, dans la langue qui lui est familière, leurs principaux articles de foi, en exigeant de lui la promesse solennelle de les observer le reste de ses jours. Voilà en quoi consiste toute la cérémonie. Le nouveau converti peut alors choisir un *gouroù*, ou maître, qui lui enseigne la langue de leurs livres saints. Ce maître commence par lui donner l'alphabet à apprendre, et le conduit ainsi lentement et par degrés, jusqu'à ce qu'il n'ait plus besoin d'instruction. Mes deux Syk'hs offrirent de me recevoir dans leur société; mais je refusai cet honneur, et me contentai de leur alphabet, qu'ils me dirent de garder comme la prunelle de mes yeux, attendu qu'il s'agissoit de caractères sacrés. Il diffère peu du *diou-nagar*: le nombre des lettres, leur ordre et leur nature, sont exactement les mêmes. L'idiome est un mélange de persan, d'arabe, et d'un peu de sanskrit, greffé sur le dialecte provincial du Pendj-âb, qui est une espèce d'*hindouvi*, ou de *maure*, comme nous l'appelons vulgairement.

avec le titre de leurs prêtres, qui se nomment *gouroù* [maître], d'où est dérivé le mot hindou *grouwâ* گروا littéralement *grave*. Voici la définition d'un *gouroù*, selon Menou : « C'est un Brahmane qui s'acquitte » de toutes les cérémonies sacrées, à la con- » ception, à la naissance, &c. conformé- » ment à la loi : il nourrit aussi quelqu'un » avec du pain. » Chaque Hindou a son gouroù, à qui il témoigne un respect tout particulier pendant sa vie. Voyez *the History of Dooshwanta and Sakoontala, extracted from the Mahabharata, a poem in the Sanskreet language, translated by Charles Wilkins*, t. II, p. 445, note b, de l'*Oriental Repertory* de M. Alex. Dalrymple. (*L-s.*)



# XII.

# EXTRAIT

## D'UNE LETTRE DE FRANCIS FOWKE, ÉCUYER,

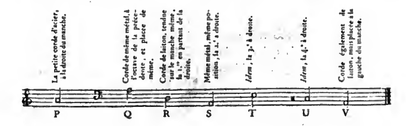
### AU PRÉSIDENT.

J'EXPÉDIERAI demain, par un petit bateau, les dessins de Djevân châh et du *bîn* [*]. Vous desiriez avoir, dans un même dessin, Djevân châh et les deux musiciens qui l'accompagnent : mais le dessinateur n'étoit pas en état de mettre ce groupe en perspective; il auroit confondu toutes les figures; et comme il a rendu passablement les figures principales, j'ai pensé qu'il valoit mieux s'en tenir là, d'autant plus que les autres personnages peuvent être ajoutés par un artiste européen. J'ai un double plaisir à vous transmettre la description ci-incluse du *bîn*. En même temps que j'ai l'avantage de vous obliger, je jouis d'avance de l'instruction et de l'amusement que je partagerai avec le public, en lisant le résultat de vos recherches sur cette branche de la musique indienne; et je m'applaudis infiniment de pouvoir vous ménager du loisir pour les considérations générales, en vous fournissant des faits qu'il est sans doute essentiel de connoître, mais qui ne m'ont coûté que le soin de les observer. Vous pouvez compter positivement sur l'exactitude de tout ce que j'ai dit par rapport à la structure et à l'échelle de l'instrument : le tout a été mesuré très-exactement. Quant aux intervalles, je n'ai pas voulu m'en rapporter à mon oreille; j'ai fait accorder le *bîn* avec le

[*] Ou *vina*. Voyez la figure de cet instrument sur la planche ci-jointe, et une autre dans le bel ouvrage de M. Solvyns, intitulé *Collection of two hundred coloured etchings descriptive of the manners, costums and dresses of the Hindoos.* Calcutta, 1799, in-folio. (L-s.)

clavecin, et j'ai comparé plusieurs fois les deux instrumens, note par note. J'ai remarqué une chose qui sûrement n'échappera point à votre pénétration; c'est qu'il y a peut-être une sorte d'hypothèse, ou une opinion à-peu-près formée, dans ce que j'ai dit de la modulation bornée de la musique indienne. Mais il est aisé de séparer mes observations de mes conjectures : mes préventions ne sauroient vous égarer; et il est possible qu'elles suggèrent une idée utile, comme les demi-erreurs le font souvent.

Le *bîn* est un instrument à touches, du genre de la guitare. Le manche a vingt-un pouces six huitièmes de longueur. Un peu au-delà de chaque extrémité du manche, sont deux grosses gourdes; et au-delà de ces gourdes, les chevilles et la queue qui retiennent les cordes. La longueur totale de l'instrument est de trois pieds sept pouces. La première gourde est assujettie à dix pouces, et la seconde à environ deux pieds onze pouces et demi de l'extrémité supérieure. Elles ont environ quatorze pouces de diamètre : il y a à leur base un trou rond de cinq pouces environ de diamètre. La largeur du manche est d'environ cinq pouces. Les cordes sont au nombre de sept; deux d'acier très-rapprochées à droite, quatre de cuivre sur le manche, et une de cuivre à gauche. Elles sont accordées de la manière suivante:



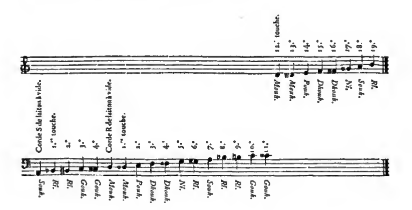

La grande singularité de l'instrument consiste dans la hauteur des touches. La plus voisine de la noix a un pouce un huitième; celle de l'autre extrémité, environ sept huitièmes de pouce; et il y a assez de

Ier. Ve. N.o 27.

Le VINÂ

de graduation dans leur décroissement. Par ce moyen, le doigt ne touche jamais le manche même. Le musicien assujettit les touches avec de la cire, et il ne consulte que son oreille pour cette opération. Je tiens ce fait de Pyr Qâcem, frère de Djevân châh, qui étoit malade à cette époque; et Pyr Qâcem est presque aussi habile, s'il ne l'est même autant, que Djevân châh. Les touches de son instrument étoient assez exactes. Une légère pression de doigt corrige aisément le peu d'irrégularité qui s'y trouve. Ce mouvement est très-familier aux musiciens : lorsqu'une note est d'une certaine longueur, ils aiment à presser la corde avec force, et la laissent retourner aussitôt après à sa tension naturelle. Cela produit un son à-peu-près semblable au tremblement serré sur le violon : mais l'effet est moins agréable; le son paroît quelquefois altéré d'un demi-ton.

Les touches sont au nombre de dix-neuf. L'échelle suivante indiquera les notes qu'elles produisent : j'ai placé au-dessous les noms que le musicien donne aux notes dans sa langue. Une chose très-remarquable, c'est que les demi-tons changent de noms au même demi-ton que dans l'échelle européenne.




Il y a sur les cordes R et S, dont on se sert principalement, une

étendue de deux octaves, une note entière et toutes les demi-notes complètes dans la première octave, mais ayant de moins le *g* ♯ et le *b* ♭. Le musicien a dit, pour justifier cette omission, qu'il obtiendroit aisément ces notes en appuyant un peu fort sur les touches *f* ♯ et *a* ♯; ce qui est très-vrai d'après la hauteur des touches : mais il a assuré que ce n'étoit point là une imperfection particulière à son instrument, et que tous les *bîns* sont faits de cette manière. On n'emploie guère les cordes T, U, qu'à vide.

On tient le *bîn* sur l'épaule gauche; la gourde supérieure repose sur cette épaule, et l'inférieure sur le genou droit.

On presse les touches avec la main gauche, en se servant principalement des deux premiers doigts. On se sert quelquefois du petit doigt pour frapper la note V; on fait rarement usage du troisième : la main parcourt le manche avec beaucoup de rapidité. Les doigts de la main droite servent à frapper les cordes de ce côté. On n'emploie jamais le troisième doigt; les deux premiers frappent les cordes sur le manche; le petit doigt frappe les deux cordes[a]. Les deux premiers doigts de cette main sont défendus par un morceau de fil de fer placé à leur extrémité en guise de dé, quand le musicien joue avec force; ce qui produit un son désagréable : mais lorsqu'il joue doucement, le son de cet instrument est singulièrement flatteur pour l'oreille.

Le style de musique employé sur cet instrument, est, en général, celui de la grande exécution. Je n'ai presque point trouvé d'air ou de sujet régulier. La musique paroît composée de passages détachés, dont plusieurs offrent beaucoup de régularité dans leur ascension et leur dégradation ; et ceux qu'on joue doucement, sont, pour la plupart, singuliers et agréables.

On frappe de temps en temps les cordes à vide, d'une manière qui, je pense, prépare l'oreille à un changement de modulation; la plénitude et la beauté extraordinaires de ces notes y contribuent puissamment : mais je crois que l'oreille est toujours trompée dans

[a] Qui sont à droite du manche.

son attente; et s'il y a jamais une transition du ton principal à un autre ton, je suis porté à la supposer très-courte. Si d'autres particularités relatives à la musique indienne autorisoient à présumer qu'elle a jadis été supérieure à l'exécution actuelle, il me semble que le style, l'échelle et l'antiquité du *bîn* appuieroient fortement cette hypothèse.

---

# XIII.

# DESCRIPTION
## DU MAHWAH,

### Par le Lieutenant CHARLES HAMILTON.

ON trouve, dans la province de Béhâr et dans les pays environnans, un arbre aussi curieux qu'utile ; les naturels du pays le nomment *mahwah* ou *mawy*, qu'ils écrivent مهوه. Le nom sanskrit est *madhouca* ou *madhoudrouma*.

Cet arbre appartient à la polyandrie monogynie de Linné, mais à un genre que cet illustre botaniste n'a point décrit.

Le calice est monophylle, quadrifide, semi-divisé, et imbriqué dans ses divisions, dont les deux extérieures, qui sont opposées, recouvrent en partie les deux divisions intérieures, également opposées entre elles.

La corolle est monopétale, avec un tube renflé à sa partie inférieure, dans la longueur de près d'un pouce. Ce tube est épais, charnu, d'une couleur jaunâtre; il s'en élève neuf petites feuilles, semblables à des pétales qui sortent d'un calice : elles sont imbriquées, se recouvrent les unes les autres de droite à gauche, embrassant en un point la partie inférieure du style, et, par cette disposition, elles paroissent en quelque sorte faire fonction de forceps, pour détacher la corolle entière à l'époque de sa chute.

Il n'y a point de filamens; mais les anthères, qui sont le plus communément au nombre de trente-six, longues, raboteuses, terminées en fer de lance, sont insérées par rangée à la partie intérieure et supérieure du tube de la corolle.

Le style est long, conique, terminé en pointe, et surmonte d'environ

Le MADHÛCA.

un pouce le limbe de la corolle. Il est remplacé par un drupe, ayant un péricarpe épais, biloculaire, et contenant deux semences ou amandes recouvertes d'une peau d'un brun foncé : il se trouve quelquefois cependant trois semences en trois divisions séparées.

Les fleurs sortent en faisceau de l'extrémité des plus petites branches: elles ont chacune un pédicule d'environ un pouce et demi de long, et sont pour la plupart tournées en bas ; ce qui facilite encore leur chute.

Lorsque le mahwah est parvenu à son point de croissance, ses dimensions sont à-peu-près les mêmes que celles d'un mango ordinaire. Sa tête est touffue, et ses feuilles sont ovales et un peu acuminées ; ses racines s'étendent horizontalement, et ne s'enfoncent que peu en terre. Le tronc, qui est souvent d'un volume considérable, s'élève rarement à une certaine hauteur sans donner des branches ; il n'est cependant pas extraordinaire de le voir parvenir jusqu'à huit ou dix pieds avant de projeter aucun rameau. Son bois est d'une dureté médiocre, d'un grain fin et d'une couleur rougeâtre.

Cet arbre laisse découler une gomme-résine par les incisions que l'on fait à l'écorce.

Les fleurs sont d'une nature fort extraordinaire, et diffèrent extrêmement de celles de toute autre plante que je connoisse. Elles n'ont en effet, sous aucun rapport, l'extérieur que cette partie affecte communément dans les végétaux ; mais elles ressemblent plutôt à des baies, et je les ai prises long-temps, ainsi que beaucoup d'autres personnes, pour les fruits du mahwah. L'arbre se dépouille de ses feuilles au mois de février ; et, dès les premiers jours de mars, les fleurs commencent à pousser en grappes de trente, quarante ou cinquante, de l'extrémité de chaque petite branche. A dater de cette époque, jusque vers la fin d'avril, qu'elles viennent à maturité (car elles ne s'ouvrent ou ne s'épanouissent jamais), on les voit tomber le matin, un peu après le lever du soleil : c'est le moment où on les ramasse. On les fait ensuite sécher, en les exposant durant quelques jours à l'ardeur du soleil. Lorsqu'elles ont été ainsi préparées,

elles ressemblent infiniment à des raisins secs, soit par le goût, soit par l'odeur.

Aussitôt après que les fleurs sont tombées, il paroît de nouveaux bourgeons à feuilles; celles-ci se développent bientôt, et parviennent promptement à la grandeur qu'elles doivent avoir.

Les fruits (proprement dits) affectent deux formes différentes: les uns ressemblent à une petite noix; les autres sont un peu plus gros et pointus. Ces fruits mûrissent vers le 15 mai, et continuent de tomber jusqu'à ce que l'arbre en soit entièrement dépouillé; ce qui a ordinairement lieu au commencement ou au milieu de juin. L'enveloppe extérieure, ou le péricarpe, qui est d'une texture molle, crève le plus souvent dans la chute; de sorte que les graines en sont facilement expulsées. Ces semences ont à-peu-près la forme d'une olive; mais elles sont plus longues, et contiennent une huile épaisse, de la consistance du beurre ou du *ghy* [beurre clarifié]: on la retire par expression.

On peut facilement concevoir, d'après cette description, que le mahwah et ses divers produits sont d'un usage très-étendu, soit dans l'économie domestique, soit comme objets de commerce, particulièrement dans ces pays secs et découverts, auxquels la nature de leur situation ne permet ni de récolter en abondance les denrées nécessaires à la vie, ni d'en perfectionner la qualité.

Les naturels, après avoir fait sécher la corolle ou les fleurs, ainsi qu'on l'a dit plus haut, les mangent crues, ou assaisonnées avec leurs *carries* [a]: lors même qu'elles ont simplement bouilli avec du riz, elles fournissent une nourriture saine et fortifiante. On les emploie souvent aussi pour un usage moins louable. En effet, lorsqu'elles ont fermenté, elles donnent par la distillation une liqueur très-spiritueuse, laquelle est ici à si bas prix, que pour une *pice* [environ un sou] on peut en avoir au moins une *katchâ-syr* [plus d'une pinte angloise]; dose plus que suffisante pour enivrer un homme. Ces fleurs forment

[a] C'est un mets composé de riz, de viandes et d'épices; sorte de pillau ou pelau. (Note du Traducteur.)

un objet de commerce, et sont exportées de ce pays à Patnah et ailleurs, en quantité assez considérable.

L'huile que donne le fruit, ainsi qu'on l'a déjà exposé, ressemble tellement au ghy, que les naturels du pays, vu son bon marché, la mêlent souvent avec cette denrée, dont le prix est plus haut. Ils l'emploient, comme le ghy, dans leurs alimens et dans la composition de quelques espèces de confitures, et ils la brûlent dans leurs lampes. On regarde encore cette huile comme un remède salutaire, employée à l'extérieur, pour les blessures et les éruptions cutanées de toute espèce. Elle a d'abord la consistance de l'huile commune; mais elle se fige bientôt. Lorsqu'elle a été gardée quelque temps, elle contracte un goût de beurre et une odeur rance qui la rendent un peu moins agréable comme aliment; mais peut-être éviteroit-on cet inconvénient, en préparant et en clarifiant cette huile d'une manière convenable, aussitôt qu'elle est faite. On l'exporte aussi pour Patnah et autres lieux du plat pays, soit dans son état primitif, soit après qu'elle a été altérée.

Je n'ai pas ouï-dire que la gomme-résine que produit le mahwah ait encore été employée à aucun usage; mais il n'est pas douteux que si l'expérience lui fait reconnoître quelque propriété, on ne puisse la recueillir avec abondance. Le temps le plus propre à cette récolte seroit dans le courant de mars et d'avril, au moment que les fleurs paroissent, et que l'arbre semble contenir le plus de cette substance. Il est probable, à la vérité, que l'opération qui en produiroit l'écoulement, diminueroit sa récolte en fleurs et en fruits; mais si l'on s'adonnoit en même temps à cultiver le mahwah en raison de la demande, la perte que l'on éprouveroit sous ce double rapport seroit alors à peine sensible.

D'après ce que l'on a déjà dit du bois, on ne doit pas s'attendre à en voir souvent en poutres d'une longueur assez considérable pour le rendre aussi utile dans les constructions qu'il l'auroit été d'ailleurs, vu sa propriété de ne pouvoir être attaqué par les fourmis blanches. Cependant je tiens de M. Keir, que lorsqu'il étoit à Tchaousy (village

sur la Karamnassah, près de Bakhchar), il en a vu des poutres qui avoient, autant qu'il s'en souvient, plus de vingt pieds de long. Mais, sous plusieurs autres rapports, c'est un bois très-utile; et comme il est de résistance et d'un fort tissu, on l'emploieroit peut-être avec avantage dans la construction des vaisseaux. En ce cas, si l'arbre étoit cultivé convenablement dans plusieurs terrains qui y paroissent très-propres, et qui ne sont guère bons qu'à cela, il pourroit, avec le temps, devenir un article très-important pour Calcutta, où il seroit aisé de le faire descendre durant la saison des pluies, de tous les points de ces contrées, par plusieurs rivières qui sont alors assez hautes pour en permettre le flottage.

J'ai déjà dit que le mahwah vient dans le terrain le plus aride, même parmi les pierres et le gravier, où l'on ne rencontre pas la moindre apparence de terre; et l'on a remarqué qu'il détruisoit les arbres plus foibles et les buissons qui l'entourent : cependant il ne refuse point un sol plus riche. M. Keir m'a assuré que le petit nombre de mahwahs qu'il avoit vus vers Bakhchar, où le terroir est certainement très-bon, étoient plus élevés, et paroissoient croître beaucoup mieux qu'aucun de ceux qu'il avoit trouvés à Ramgar. Cet arbre n'exige pas beaucoup d'humidité, puisqu'il semble produire presque autant dans quelque terrain que ce soit, et dans les années les plus sèches que dans les plus favorables; il est ainsi admirablement bien adapté à la situation des habitans de ces pays montueux, qui sont particulièrement exposés à des sécheresses longues et pénibles durant les mois de chaleur.

Cependant, malgré son utilité, et l'étendue immense de terrain qui paroît si convenable à sa culture, soit ici, soit dans les provinces voisines de Kâtek, Patchit, Rhotâs, &c., dont la plus grande partie semble se refuser à toute autre production utile, je n'ai jamais observé moi-même et je n'ai jamais vu personne de ma connoissance qui ait trouvé un seul pied de cette espèce d'arbre encore jeune. On en voit par-tout et en grande quantité de parvenus à leur parfaite croissance; et il ne laisse pas d'être embarrassant d'expliquer comment ils

ils ont pu y arriver, puisque tous les habitans que j'ai interrogés sur cet objet n'ont pas trouvé plus que moi de jeunes plants dans toute la contrée. Les gens même de la campagne, auprès desquels j'ai recherché des lumières sur cet objet, n'ont pu me donner de détails satisfaisans à cet égard, quoiqu'il paroisse fort évident que plusieurs de ces arbres ont été cultivés à une époque quelconque, puisque chaque village en possède un grand nombre dans ses environs.

Cette circonstance suffit pour démontrer, d'une part, le vrai caractère des classes inférieures des naturels du pays, leur lâche indolence et leur paresse, qu'ils doivent peut-être principalement à l'ignorante et stupide rapacité de leurs râdjahs [a], de leurs zémyndârs [b], et des tenanciers des terres; et de l'autre, l'oubli total de ceux-ci relativement au bien-être de ces malheureux, de qui ils tiennent leur importance et leur pouvóir; enfin l'indifférence blâmable de ces supérieurs pour les intérêts de ceux qu'ils affectent de regarder comme ne méritant pas le moindre égard. Le cours de mes recherches m'a offert plusieurs exemples frappans à ce sujet même; et il n'y a pas encore long-temps que faisant quelques questions à un zémyndâr du voisinage touchant le mahwah, j'en reçus cette réponse : « C'est la nourriture du pauvre; » comment pourrois-je savoir ce qui en est ? »

Ce furent cette négligence étrange dans la culture de cet arbre, et la connoissance de son utilité, qui me portèrent à m'informer de la nature du mahwah, dont la masse du peuple a tiré jusqu'ici, dans ce canton, un si grand avantage. Je desirai savoir si les gens du pays ne pouvoient pas le multiplier sans trop de peine, si leur revenu n'en seroit pas augmenté, et s'ils n'y trouveroient pas enfin une ressource assurée contre la famine, qui désole souvent les habitans de ces cantons élevés.

Pour parvenir à ce but, il seroit nécessaire d'encourager de toutes

[a] Ce mot sanskrit signifie *souverain*, et désigne les princes hindous et naturels, qui sont, pour la plupart, subordonnés aux nâbâbs نواب ou princes musulmans, leurs conquérans et leurs maîtres. (L-s.)

[b] زمیندار *possesseur de terre*. Voyez l'explication de cette dignité, ci-dessus, dans ma note [a], *page 159*. (L-s.)

les manières les *ryots*[a] à élever ces arbres de graine; mais comme leur apathie naturelle ou acquise les empêchera toujours de se porter à quelque entreprise par la perspective d'un avantage éloigné, quelque attrayant qu'il puisse être, je crois que le seul moyen d'opérer cette amélioration seroit de faire, de la plantation et de la culture d'un certain nombre de mahwahs (en proportion de la valeur de leur ferme), un article de leurs *qaboulyets*[b] ou conventions.

Le mahwah, ainsi qu'on l'a déjà remarqué, vient presque partout. Il doit être semé vers le commencement des pluies, soit sur couches (pour être transplanté ensuite), soit à trente ou quarante pieds de distance, dans le terrain qui lui est destiné. On dit qu'au bout de sept ans l'arbre fournit des fleurs et du fruit; qu'à la dixième année, il donne environ la moitié de son produit ordinaire, et qu'il parvient en vingt ans au terme de sa croissance : après quoi, si j'ai été bien informé, il peut vivre près de cent ans. Ces détails, au reste, doivent être très-vagues et très-incertains, puisque je n'ai trouvé personne qui parût avoir eu la facilité ou la volonté d'observer le développement de cet arbre. C'est d'ailleurs ce qu'en rapportent les gens de la campagne.

J'ai déjà dit qu'un mahwah en bon état donnera facilement quatre *pokh'hâ man* [environ trois cents livres de seize onces] de fleurs sèches, qui se vendront près de deux roupies[c]; il produira à-peu-près deux muids de semences, et fournira de plus vingt-six *syr pokh'hâ* d'huile [près de soixante livres], lesquels, dans une année comme celle-ci (1785), où l'huile est à bon marché, se vendront ici deux roupies au plus. Il faut cependant observer que chaque arbre n'aura pas une récolte aussi abondante, et que nulle part les fleurs et l'huile ne sont d'aussi bonne qualité qu'à Tchatra. Mais en accordant que le produit de chaque arbre ne se monte qu'à la moitié de cette

[a] رعيت, *ra'yét*, cultivateur. *Voyez* l'explication de ce mot dans ma note [b] ci-dessus, *page 101*. (L-s.)

[b] قبوليت Ce mot est dérivé de la racine arabe *qabala* قبل *advenit*, *excepit*, *gratum habuit*, *&c*. (L-s.)

[c] La roupie vaut deux francs cinquante ceotimes. (L-s.)

évaluation, ou qu'il soit même plus bas (quoiqu'il suffît d'un peu de soin et d'industrie dans la culture pour le rendre encore plus considérable), il seroit facile, dans l'espace de vingt ans, de procurer aux habitans un moyen de subsistance, et un revenu très-fort aux propriétaires des terres dans une immense étendue de pays, dont la plus grande partie, dans son état actuel, n'est guère qu'un désert aride, et ne peut payer une seule *ânnah*[a] au zémyndâr ou au Gouvernement. Il suffit du calcul le plus modéré pour prouver que l'on peut retirer un avantage pareil de la culture du mahwah : car, en supposant que ces arbres soient semés à quarante pieds de distance l'un de l'autre, chaque *beygah* [environ un tiers d'acre[b]] contiendra huit arbres; et en supposant le produit de chacun d'eux à une demi-roupie seulement, un beygah de terre donneroit quatre roupies de valeur annuelle, dont la moitié allant au propriétaire, cette culture produiroit ainsi une rente bien plus forte que la plupart des meilleurs terrains de ces cantons; et le laboureur auroit une récolte sans autre peine que celle de semer les graines, d'enclore les arbres dans leur jeunesse, de ramasser les fleurs chaque année, et de préparer l'huile lorsque les arbres seroient arrivés au degré requis de croissance : or il est probable qu'ils commenceroient à fournir une récolte moins de dix ans après avoir été semés.

Comme cet arbre produit presque sa quantité ordinaire de fleurs et de fruits dans des saisons où toute autre récolte manque par le défaut de pluie, s'il étoit cultivé ainsi qu'on le conseille ici, il procureroit aux habitans une ressource assurée contre la famine, fléau le plus redoutable, et dont ils ont jusqu'ici le plus éprouvé les horreurs. Il est bien connu que le riz et les autres espèces de grains qui forment leur principale nourriture, exigent, pour réussir, un degré considérable d'humidité : une saison extraordinairement sèche en détruit la récolte, et réduit les ryots, en général, à la plus profonde misère ; malheur

[a] آنه La seizième partie d'une roupie [environ dix centimes, ou deux sous]. (L-s.)

[b] بیگه ou cent coudées carrées. *Voyez* le tome VI de ce Recueil, *page 49*, de l'édition angloise de Calcutta. (L-s.)

auquel ils échapperoient presque entièrement, même dans la plus grande disette de grains, s'ils avoient en abondance les fleurs et les fruits du mahwah.

Il n'est point inutile de faire observer ici que M. Keir s'occupe maintenant à semer quelques acres de cet arbre précieux, et qu'il se propose de les enclore; avec le temps, un aussi bon exemple aura peut-être des imitateurs.

De Tchatra dans le Ramgar[a], 6 juillet 1785.

[a] Voyez sur Tchatra ma note ci-après, *page 335*. (L-s.)

---

## NOTE DE M. SEIGNETTE.

JE crois devoir joindre au Mémoire de M. Hamilton sur le mahwah, ce que j'ai recueilli sur cet arbre important dans les ouvrages de divers botanistes. Les descriptions qu'ils en ont données varient entre elles sur différens points. MM. Hamilton et Roxburgh, qui ont vu le mahwah cultivé dans le Bengale, ne sont pas non plus entièrement d'accord sur l'emploi économique de ses fleurs, et de l'huile qu'on retire de ses fruits. Ces contradictions apparentes ne peuvent être éclaircies que par des observateurs placés dans les mêmes circonstances.

GMELIN : Polyandrie monogynie.
*Madhuca Indica.* — *Calice* semiquadrifide, imbriqué supérieurement.
*Corolle :* tube renflé; neuf écailles imbriquées, se prolongeant à l'intérieur.
*Anthères* sessiles.
*Drupe*, bi ou triloculaire; les loges monospermes.

WILDNOW : Dodécandrie monogynie.
*Bassia.* — *Calice* quadriphylle.
*Corolle* octofide, tube renflé.
*Étamines*, seize.
*Drupe* quinquesperme.
*Bassia latifolia*, W. Feuilles elliptiques, aiguës; pédoncules uniflores, penchés, terminaux, ramassés.
(*HAMILTON, Actes de la Société du Bengale.*)

Quoique Wildnow cite le mémoire d'Hamilton, et qu'il se rapproche à beaucoup d'égards de la description du madhouca donnée par cet auteur, je

fais observer qu'il a placé le *bassia* dans la dodécandrie, tandis qu'Hamilton le rapporte à la polyandrie.

MURRAY : Dodécandrie monogynie.
*Bassia.* — *Corolle* octofide. *Étamines*, seize. *Drupe* pentasperme.

JUSSIEU : Classe huitième ; plantes dicotylédones monopétales ; corolle hypogyne. Ordre quinzième, sapotilliers.
*Bassia*, L. Illipé. — *Calice* divisé en quatre, coriacée.
*Corolle* campanulée ; limbe à huit divisions.
*Étamines* : seize sur deux rangs.
*Drupe* charnu, laiteux, pentasperme ; les semences oblongues et à trois côtés peu saillans.

Illipé à feuilles longues *[bassia longifolia]*. LAMARCK, Dict. *tom. III, page 234 et pl. 398.* Son fruit est un drupe laiteux, qui n'a quelquefois que deux semences.

*Bassia latifolia*, ROXB. *Mahwah tree.* (Transact. de la Soc. du Bengale.) Ipie des Telingas, illipay des Tamouliens, arbre à huile des Anglois.
*Tronc* droit, mais court, recouvert d'une écorce lisse et cendrée.
*Branches* très-nombreuses, les inférieures s'étendant horizontalement.
*Feuilles* alternes, pétiolées, réunies vers les extrémités des branches oblongues, roides : la partie supérieure lisse ; l'inférieure un peu blanchâtre, longue de quatre à huit et large de deux à quatre.
*Pétiole* cylindrique, d'environ un pouce de longueur ; point de stipules.
*Fleurs* nombreuses, réunies aux extrémités des petites branches généralement nues ; péduncules s'inclinant à toutes les périodes de la floraison (inclinés avec l'ouverture de la fleur tournée directement vers la terre).
*Péduncule* d'environ un pouce de long, cylindrique, épais, couvert d'un duvet couleur de rouille.
*Calice*, tel qu'il a été décrit dans le genre.
*Corolle* : tube, comme dans le genre ; le limbe de sept à quatorze divisions.
*Étamines*, *pistil* et *drupe*, comme dans le genre.
*Semences*, d'une à quatre, généralement une ou deux, oblongues, pointues à l'extrémité inférieure.

« Le mahwah est d'une moyenne grosseur ; il croît dans les parties

» montueuses de la côte. Il perd ses feuilles durant l'hiver, et s'en recouvre » de nouveau, en même temps que de fleurs, en mars et avril. Les semences » mûrissent en juillet et août.

» C'est un arbre très-utile; le bois en est dur, très-fort, et propre à faire » des moyeux de roue.

» Les habitans des cantons montueux des Serkârs en margent les fleurs crues; » les jackals s'en nourrissent aussi. Ces fleurs ont un goût relevé et agréable, et » les montagnards en retirent par la distillation un esprit violent et enivrant. On » obtient des semences par expression une grande quantité d'huile; mais elle » est épaisse, d'une qualité inférieure à l'huile de castor, et elle n'est employée » pour la lampe que chez les pauvres.

» On trouve fréquemment au sommet des fleurs, avant qu'elles s'épa- » nouissent, une goutte d'une résine blanchâtre, molle et insipide. »

*( Plantes de la côte de Coromandel, choisies d'après les descriptions et les dessins presentés à l'honorable cour de la Compagnie des Indes orientales, par Guillaume* ROXBURGH, *D. M.; publiées par ses ordres, sous la direction de M. Joseph* BANKS. *)*

---

# XIV.

# DE LA MANIÈRE DE DISTILLER

*En usage à Tchatra*[a] *dans le Ramgar, et peut-être dans les autres provinces, seulement avec de légères différences;*

Par ARCHIBALD KEIR, Écuyer.

LE corps de l'alambic que les naturels emploient, est une jarre ordinaire de terre, servant à mettre de l'eau; elle est grande et non vernie, presque globulaire, d'environ vingt-cinq pouces de diamètre dans sa plus grande dimension, et de vingt-deux pouces de profondeur jusqu'au cou. Ce cou s'élève encore de deux pouces, et en a onze de large à son orifice : telles étoient du moins les proportions de la jarre que j'ai mesurée. On la remplit, environ à la moitié, de fleurs de mahwah[b] fermentées, qui nageoient dans la liqueur dont on se proposoit de faire la distillation.

On plaça la jarre sur un fourneau construit avec peu d'art, mais assez convenablement disposé pour donner beaucoup de chaleur avec peu de fumée. On creuse, à cet effet, en terre, un trou circulaire, large d'environ vingt pouces, et profond de trois pieds; on pratique

[a] Tchittra, et non Tchatra (*Chatra*, comme porte le texte même imprimé à Calcutta), est une petite ville du Ramgar, canton méridional du Béhâr, située vers le $24^{d}$ 10' de latitude, suivant le *Bengal Atlas* du major Rennell, carte n.° VIII, intitulée *the conquered Provinces on the south of Bahar, containing Ramgar, Palamow et Chuta-Nagpour with their dependencies.* Le même savant n'a pas oublié les deux endroits dont il s'agit dans sa grande carte de l'Inde; mais l'echelle en étant beaucoup plus petite que celle du n.° VIII de son Atlas du Bengale, il n'a pu y mettre autant de précision. (L-s.)

[b] *Voyez*, sur cet arbre, le Mémoire précédent. (L-s.)

sur le devant une ouverture qui s'étend jusqu'au fond. Elle est perpendiculaire sur les côtés d'à-peu-près neuf pouces de large et quinze de long, en comptant du cercle sur lequel la jarre doit s'appuyer. Cette ouverture sert à jeter le bois dans le trou et à donner passage à l'air. On taille aussi une autre petite ouverture sur le côté, d'environ quatre pouces sur trois. Lorsque la jarre est placée, elle forme une des parois de cette ouverture, et elle achève ainsi le canal par lequel s'échappe la fumée. Le fond du trou étoit arrondi comme un vase. Après que la jarre fut placée dans ce trou aussi bas qu'elle devoit l'être, on la recouvrit par-dessus, et tout autour, de terre glaise, excepté aux deux ouvertures, jusques environ à un cinquième de sa hauteur, lorsque le fourneau fut achevé.

J'estime que, de cette manière, il y avoit un bon tiers de la surface du corps de l'alambic ou de la jarre exposé à la flamme, lorsqu'on allumoit le feu; et son fond, étant éloigné de plus de deux pieds du foyer, laissoit entre deux un trou vaste où le bois, qui étoit court et sec, donnant beaucoup de flamme lorsqu'il étoit allumé, et enveloppant une si grande surface de l'alambic, produisoit un degré plus vif de chaleur que n'auroit pu autrement en fournir une aussi petite quantité de combustible; considération bien importante pour un manufacturier, principalement dans notre pays, où le combustible est si cher. Là, à la vérité, et sur-tout parce qu'on emploie le charbon de terre, il vaudroit sans doute mieux avoir une grille, et que l'air entrât par-dessous. Je ne conçois pas aussi évidemment l'avantage que l'on trouve à ce que le corps de l'alambic soit de terre. Cependant, comme on sait bien que les substances les plus légères transmettent la chaleur plus doucement et plus graduellement que celles qui sont plus solides, les métaux, par exemple; les vases de terre ne peuvent-ils pas être moins sujets à brûler les substances qu'ils contiennent, et à communiquer un goût et une odeur empyreumatique à la liqueur qu'on distille? inconvénient dont on se plaint si souvent et avec tant de raison chez nous. Mais dans ce pays, où la

la poterie est à si bon marché, je la crois préférable à raison de son bas prix comparé à celui des vaisseaux qu'emploient le plus souvent les propriétaires de cette manufacture. Ils sont, au reste, les meilleurs juges de ce qui convient sous ce rapport.

Après avoir construit le fourneau, et y avoir placé le corps de l'alambic, ainsi qu'on vient de le dire, on luta à celui-ci avec de l'argile humide, à son cou et à son ouverture, ce qu'on nomme ici un *adkour,* formant à-la-fois, avec cet appareil, une couverture pour le corps de l'alambic, et une ouverture pour laisser la vapeur s'échapper au travers et à la partie inférieure de l'alambic. L'adkour étoit fait de deux vases de terre, ayant à leur milieu deux trous ronds d'environ quatre pouces de diamètre; et leurs fonds étant tournés à l'opposé l'un de l'autre, ils étoient réunis ensemble avec de l'argile, formant ainsi un cou de jonction d'environ trois pouces, avec une petite élévation sur le vase supérieur. Le plus bas de ceux-ci étoit le moins profond, et d'environ onze pouces de large, de manière à couvrir exactement l'ouverture du cou de la jarre, à laquelle on le luta avec de l'argile. Le supérieur et opposé étoit de près de quatre pouces de profondeur, et large de quatorze, avec un rebord rond, son trou du milieu s'élevant, comme je l'ai dit, du côté intérieur du cou, d'environ un pouce de haut; ce qui formoit une gouttière pour rassembler l'esprit condensé, à mesure qu'il se précipitoit: de là, il y avoit un trou dans le bassin pour le laisser passer à travers. On luta alors à ce trou un petit bambou creux, d'environ deux pieds et demi de long, pour le porter en bas au récipient. Le vase supérieur avoit aussi un autre trou d'environ un pouce en carré, éloigné, de près du quart de sa circonférence, d'un autre dont il va être question, et qui servoit à laisser écouler l'eau employée à rafraîchir.

L'adkour étant ainsi adapté à la jarre, on compléta l'alambic, en prenant un vase de cuivre pareil à ceux dont nous nous servons dans nos cuisines, d'environ cinq pouces de profondeur, large de huit à l'orifice et de dix au fond, un peu plat, et tournant son ouverture

en bas, sur celle de l'adkour; on le luta à l'interieur de la jarre avec de la terre glaise.

Pour le réfrigérant, on éleva un siége tout près et à la partie supérieure du fourneau, environ un pied au-dessus du fond du vase de cuivre; on y plaça un vase de deux ou trois *gallons*, avec un trou rond d'environ un demi-pouce au côté, et on luta à ce trou, avant d'allumer le feu, un tube court d'un calibre égal, plaçant le vase et dirigeant son robinet de manière que, lorsqu'il étoit plein d'eau, il donnât un jet constant et uniforme d'environ un pied de haut, ou vers le centre du fond du vase de cuivre lorsqu'il étoit presque complétement répandu sur toute la surface; et l'eau tombant dans la partie supérieure du bassin où de l'adkour, étoit conduite par le trou carré dont j'ai déjà parlé, à travers une auge lutée dessus dans cette intention, vers un récipient à refroidir à quelques pieds du fourneau, d'où on la reprenoit pour entretenir le vase supérieur lorsque cela étoit nécessaire.

Comme le volume d'eau, dans cette espèce de circulation, étoit beaucoup plus petit qu'il ne paroissoit devoir l'être, étant rarement de plus de six ou huit gallons, elle devint bientôt chaude. Cependant, malgré cet inconvénient, auquel il étoit si facile de remédier, et la briéveté du tube conducteur, qui n'avoit que l'air commun pour le refroidir, il sortoit un jet de liqueur de l'alambic, et il ne s'en élevoit que peu de vapeur; ce qui est le contraire de ce que j'ai toujours vu avec des alambics d'un beaucoup plus grand volume, munis d'un serpentin et d'un réfrigérant. A la vérité, trois heures après avoir allumé le feu, on retira quinze bouteilles pleines d'esprit; ce qui est, je crois, bien au-delà de ce que l'on pourroit faire avec notre procédé dans un alambic d'une dimension double.

J'ai souvent éprouvé la commodité d'un serpentin et d'un réfrigérant, qui sont coûteux l'un et l'autre; et si l'on pouvoit s'en passer, d'une manière si simple, qui peut être facilement perfectionnée, les moyens que j'offre ici peuvent être de quelque utilité. La tête mince de métal est, je le crois, certainement bien adaptée pour transmettre

la chaleur à l'eau, qui est constamment renouvelée, et qui, si elle est froide comme elle doit l'être, doit absorber le plus promptement possible, tandis que, selon notre procédé, l'eau étant renfermée dans un tube, qui, d'après la nature de sa substance poreuse, retient plutôt en grande partie qu'elle ne laisse aller le calorique, celui-ci s'y accumule bientôt, et l'eau devient très-chaude; et quoiqu'elle se renouvelle assez souvent, elle ne parvient jamais à rafraîchir la vapeur aussi promptement et aussi complétement que l'exécute l'appareil indien, plus simple et moins coûteux. Dans ce pays, plus particulièrement, où la main-d'œuvre et les poteries sont à si bas prix, pour vingt roupies [a] ou moins, on peut très-bien établir vingt fourneaux avec leurs alambics et tout leur attirail, non compris les vases en cuivre, et ils donneront plus de cent gallons d'esprit par jour, en accordant que chacun n'agira que deux fois. Il est vrai que l'arrack coûte si peu ici, au grand plaisir de mes mineurs, et à celui de beaucoup de gens désœuvrés, que pour un seul *péïçâ* [b], moins de deux *farthings sterling*, ils peuvent en avoir au bâzâr une *katchâ-syr* entière, ou plus d'une pinte angloise : ce qui suffit pour les enivrer complétement; spectacle souvent pénible à voir.

Nous avons une preuve certaine de la qualité supérieure du métal pour se défaire de la chaleur et de la vapeur qu'il contient, dans ce qui s'opère chaque jour sur le cylindre de la machine à vapeur; car si l'on jette de l'eau froide sur lui lorsqu'il est chargé, la matière contenue est constamment condensée, tandis que le vide qui se

[a] Environ cinquante francs argent de France. (L-s.)

[b] پيسا Cette monnoie, suivant Gilchrist's *Dictionary English and Hindoostanee*, page 629, équivaut à un *penny*, c'est-à-dire, à dix de nos centimes : mais ce lexicographe se contredit formellement, en affirmant, *page 33* de sa *Grammar of the Hindoostanee language, or part third of volume first of a system of Hindoostanee philology* (Calcutta, 1796), que la roupie est égale à soixante-quatre péïçâs; qu'à la vérité les habitans du Béhâr et du Bengale avoient beaucoup de peine en 1796 à obtenir cinquante-deux péïçâs pour une roupie, et qu'il étoit extraordinairement rare de voir monter cette dernière monnoie à soixante péïçâs. Ainsi, en prenant, pour terme moyen, soixante péïçâs pour la roupie, cette monnoie équivaudra à environ quatre centimes un sixième, ou quelque chose moins qu'un sou tournois. (L-s.)

forme alors, et le poids de l'atmosphère qui agit sur la surface du piston attaché au bras de la balance, le contraignent d'élever l'autre bras qui est assujetti à la pompe. Celui-ci étant un peu plus léger, retombe aussitôt ; ce qui relève le piston, en même temps que le cylindre se remplit de nouveau : c'est ainsi qu'en le remplissant et le refroidissant tour-à-tour, on fait mouvoir la machine. L'effort employé pour élever le bras de la pompe est toujours en proportion avec le diamètre du cylindre, ou avec la surface du piston qui y est exactement adapté, et sur lequel agit la pression.

Le soin d'avoir la partie inférieure de l'alambic, ou la partie supérieure de ce que les Indiens nomment *adkour*, en poterie de terre d'une grande épaisseur, et par-là très-éloignée de la chaleur du corps de l'alambic, est fort bien imaginé aussi pour tenir les esprits dans un état de fraîcheur, lorsqu'ils sont réunis et qu'ils s'écoulent.

En rafraîchissant et en condensant la vapeur aussitôt qu'elle s'élève, on opère un vide constant, le plus grand qu'il est possible. Or c'est un axiome de chimie, trop connu pour avoir besoin de développement, que la vapeur s'élève plus rapidement et qu'il faut moins de chaleur pour mettre l'eau en ébullition, lorsque la pression n'agit point sur sa surface, puisqu'elle bout dans le vide lorsque la chaleur est seulement à 90 ou 95 degrés du thermomètre de Farenheit ; tandis qu'à l'air libre, et sous la pression de l'atmosphère, elle ne demande pas moins de 212 degrés avant de parvenir à l'état d'ébullition.

J'observerai encore que l'avantage de condenser la vapeur dans l'alambic d'une manière si efficace et si prompte, comparé à notre méthode où nous employons le serpentin et le réfrigérant, milite grandement en faveur du procédé indien, soit par les raisons que j'ai déduites, soit à cause de la ténuité du courant de vapeur, qu'on ne peut faire entrer que par force dans le serpentin, où elle se condense par degrés en descendant : ce procédé l'emporte sur-tout par la nature même de la vapeur, relativement à la chaleur qu'elle contient ; chaleur, ainsi que l'a prouvé le docteur Black, beaucoup plus considérable qu'on ne l'imaginoit avant ses découvertes. Ce savant

a fait voir que la vapeur est dans l'état d'un nouveau fluide, quand l'eau est dissoute par la chaleur ; ce qui arrive peut-être, s'il m'est permis de hasarder une conjecture, à l'aide de l'air qu'elle renferme. Tous les fluides, comme il l'a clairement démontré, en devenant tels, absorbent une certaine quantité de chaleur qui devient ce qu'il nomme très-convenablement *chaleur latente*, puisque c'est une chaleur qui ne se découvre ni aux organes des sens, ni au thermomètre, mais qui se manifeste immédiatement par ses effets sur tout ce qui est à sa portée, en changeant sa forme de fluide en solide, par exemple, sur l'eau qui devient glace, les métaux qui se fixent, &c. Il y a aussi absorption de chaleur dans les solutions de sels, comme on l'éprouve tous les jours en faisant rafraîchir les liqueurs, au moyen du salpêtre dissous dans l'eau. Le docteur Black a reconnu qu'il en étoit de même à l'égard de l'eau et des autres fluides, lorsqu'en bouillant ils passent à l'état de vapeur. Il infère des expériences les plus exactes et les plus judicieuses, avec les plus grandes apparences de vérité, que la chaleur ainsi combinée avec la vapeur qui s'élève par l'ébullition d'un volume donné d'eau, suffiroit pour rougir un vase de fer de même grandeur où elle seroit recueillie. L'effet qui résulte d'une chaleur aussi forte communiquée au serpentin et à l'eau du tube par notre manière de distiller, prouve assez, ce me semble, que nous avons employé jusqu'à ce jour une méthode défectueuse, au moins quant au réfrigérant, soit dans la fabrication des esprits, soit dans les autres distillations du même genre où l'on a adopté le même procédé.

Sans doute, lorsque l'Indien pauvre et ignorant examine avec surprise le vaste appareil des distillateurs européens, leurs immenses alambics, leurs serpentins, leurs tubes, leurs fourneaux construits à grands frais, lorsqu'il voit les produits de leur fabrication plus recherchés et payés plus cher que les siens, il doit naturellement se persuader, et ses rivaux se le persuadent comme lui, que cet avantage résulte de la supériorité de leur méthode et de ce concours d'inventions dispendieuses et savantes qu'il ne peut imiter : mais les Européens et lui paroissent être également dans l'erreur, en ce qu'ils

attribuent des effets incontestables à une cause dont ils ne proviennent en aucune manière. La supériorité des esprits fabriqués par les Européens n'est point le résultat de la perfection des alambics et des fourneaux, ou d'une distillation mieux dirigée; elle dépend plutôt d'une plus grande habileté, d'une attention plus suivie dans le choix et la distribution raisonnée des matières employées à la fermentation, et, sur-tout, de leur talent pour garder les provisions, et du grand nombre de tonneaux au moyen desquels ils peuvent conserver et conservent généralement leurs liqueurs jusqu'à ce qu'elles se soient adoucies, et qu'elles aient prodigieusement gagné en saveur et en salubrité.

Quant à cette dernière qualité, j'en ferai ici une mention plus particulière, et d'autant plus volontiers, qu'on semble en avoir trop négligé l'importance, tandis qu'il auroit été extrêmement utile d'y donner l'attention convenable. En effet, de toutes les substances qui flattent le goût, on n'en a jamais employé de plus nuisibles au corps, et spécialement aux nerfs, que les liqueurs spiritueuses récemment fabriquées; et cela vient évidemment de ce que le principe d'inflammabilité, qui, joint avec l'eau, forme la plus grande partie de leur essence, est alors dans un état plus lâche que par la suite, plus séparé, et moins assimilé avec les autres principes. Avec le temps, non-seulement il s'y assimile davantage, mais il change entièrement de nature; au point que, de pernicieuses qu'elles étoient d'abord, ces liqueurs deviennent bénignes et rafraîchissantes. Quand l'esprit est fort, le changement s'opère, il est vrai, plus lentement et d'une manière imperceptible: cependant, comme il n'est besoin que d'une altération partielle pour le rendre usuel et salubre, quelques années de garde suffisent pour atteindre ce but; et il est digne de la Législature, de trouver, s'il est possible, le moyen d'empêcher la vente de toute liqueur qui n'auroit pas été gardée pendant un certain temps.

Une légère attention, et la comparaison des effets que produit constamment le principe d'inflammabilité par-tout où il se trouve

lâche et foiblement combiné, ainsi qu'il l'est dans ces liqueurs, démontreront facilement que leur danger tient sur-tout à la cause que j'indique : mais lorsque ce principe est assimilé soit aux esprits, soit à toute autre substance, il perd toute son énergie, ou devient plus ou moins utile comme nourriture et comme remède, selon ce qui est combiné avec lui. C'est ainsi que, détaché, ou foiblement uni à l'air dans les substances animales putréfiées, où naguère il faisoit partie d'un corps sain, il y offre un poison actif et redoutable ; mais s'il est absorbé de nouveau par une plante vivante, il se transforme aussitôt en un aliment bon et salubre, d'abord pour le végétal, puis pour l'animal qui en fera sa nourriture. De même, le soufre, qui est un composé de ce principe seul, uni à un acide pur, le plus destructif de toute substance végétale et animale, peut être pris intérieurement sans péril, vu l'état d'inertie absolue où cet acide se trouve par sa combinaison ; au lieu que, s'il est dégagé par la chaleur, ou par l'union d'un sel alcalin avec l'acide, son action nuisible se fait sentir à tout ce qui se trouve à sa portée.

Il seroit aisé de rapporter d'autres exemples pareils, et peut-être même de plus décisifs; mais l'expérience particulière de chaque commerçant, jointe à ce que j'ai dit, prouvera suffisamment qu'il est utile et convenable d'arrêter, s'il se peut, la vente d'une marchandise dont la prohibition est si légitime. Cette mesure pourroit même conduire à des moyens plus efficaces de réprimer le funeste abus des liqueurs spiritueuses en général, qui a lieu dans ces provinces parmi les soldats, les Européens des classes inférieures, et nos domestiques ; abus contre lequel on se récrie depuis si long-temps, et d'autant plus désastreux, que nous voyons vendre au plus bas prix la plus mauvaise espèce de liqueurs spiritueuses, ou, pour mieux dire, de véritables poisons.

Tout ce qu'il me reste à ajouter relativement à la distillation, et à la supériorité de la méthode indienne sur celle que nous employons pour retirer des eaux simples, des esprits et autres substances semblables, c'est que je ne doute pas que nos chimistes instruits, s'ils ont

un jour connoissance de ce procédé, ne s'empressent d'en faire usage, et de le perfectionner encore par d'ingénieuses découvertes, que le savoir et l'expérience leur suggéreront facilement. Les principes sur lesquels il paroît fondé, sur-tout en ce qui a rapport au refroidissement, sont d'une telle justesse et d'une telle évidence, que je crois possible de les adapter avec succès à d'autres genres de distillation. Je me bornerai à faire mention du bénéfice que procureroit cette méthode dans la sublimation des aromates les plus précieux; tandis que la chaleur entretenue comme dans notre manière, outre qu'elle empêche la distillation, doit, par son action long-temps continuée sur des corps si subtils, les altérer fortement dans la qualité essentielle d'où dépend leur perfection. Je crois, par exemple, que si les Indiens obtiennent une huile de rose plus abondante que la nôtre et de qualité supérieure, il faut l'attribuer à l'excellence de leur distillation. En effet, l'alambic étant chez nous de métal, peut communiquer un degré trop fort et trop subit de chaleur; et l'huile étant tenue si long-temps en vapeur et tellement comprimée, cela peut non-seulement l'unir presque entièrement à l'eau, mais encore altérer si complétement son essence, qu'elle ne puisse plus reparoître dans l'état où on l'auroit trouvée, si l'opération eût été mieux conduite, ou de la manière usitée en ce pays. Quelques essais prouveront mieux cette vérité que tout ce que je pourrois dire, et que tous les raisonnemens du monde. Je tairai donc mon opinion personnelle concernant l'égalité de parfum et de suc des roses d'Angleterre, si même elles ne sont pas supérieures à celles de l'Inde. Les règles et le raisonnement en chimie, quoique servant beaucoup à étendre et à perfectionner notre entendement, sont de nature à ne rien présenter de solide, jusqu'à ce que l'expérience les ait confirmés, lorsque plusieurs résultats diffèrent considérablement de ce que nous avions lieu d'attendre, d'après les argumens les plus plausibles. Au surplus, des personnes qui, à la vérité, ne s'appuyoient que sur des ouï-dire, m'ont souvent assuré que, dans les lieux où se distille la meilleure huile de rose, les Indiens joignent à leurs roses du bois de sandal et d'autres aromates.
Si

Si ce fait est réel, il est évident que des roses, quelles qu'elles soient, ne produiront jamais une huile semblable, séparées des ingrédiens que ces peuples y ajoutent. Plusieurs correspondans de la Société asiatique, qui résident dans les cantons où se fabrique cette huile, se procureront aisément des informations sur une particularité aussi essentielle à vérifier.

---

# XV.

# MÉTHODE

## *Pour calculer les Parallaxes de la Lune en latitude et en longitude,*

Par M. Reuben Burrow.

Dans le *Nautical Almanac* de 1781, entre autres problèmes publiés par ordre de la commission des longitudes, il s'en trouve un qui a pour objet de calculer le nonagésime. Il est expressément recommandé aux astronomes, comme supérieur à toute autre méthode imaginée pour calculer les éclipses de soleil et les occultations d'étoiles. Or, une partie considérable de cette méthode étant défectueuse, sur-tout dans les latitudes méridionales et entre les tropiques (ce qui comprend la plus grande partie de l'Inde), l'erreur peut avoir des suites graves, d'autant plus qu'elle est revêtue de la sanction de l'astronome royal, le docteur Maskelyne. J'ai donc pris la liberté de donner la règle suivante, pour suppléer au vice de cette méthode; et, à l'imitation des méthodes hindoues, j'ai tâché de l'exprimer d'une manière si simple, que chacun puisse en faire usage, sans être fort versé dans la matière dont il s'agit.

### PROBLÈME.

Étant donné le temps apparent dans un lieu donné, trouver la longitude et la hauteur du nonagésime, ainsi que les parallaxes en latitude et en longitude.

1. Changez en temps la différence qui se trouve entre la longitude du lieu donné et celle de Greenwich, et ajoutez-la au temps apparent, si le lieu est à l'ouest de Greenwich; mais retranchez-la, si le lieu est à l'est de cet observatoire : la somme ou le reste sera le temps apparent à Greenwich.

2. Calculez pour ce temps l'ascension droite du soleil en temps, et ajoutez-la au temps apparent dans le lieu donné; le total est l'ascension droite du milieu du ciel en temps.

3. Retranchez de la latitude du lieu, connue par l'observation, la correction prise à la *page 75* des Tables de Mayer; le reste est la latitude dans le sphéroïde.

4. Nommez *AR* l'ascension droite du milieu du ciel; et si elle est

| | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| entre | $0^d$ et $90^d$ | alors dans les latitudes nord | $AR + 90^d$ | est un arc *A*; | mais dans les latitudes sud | $90^d - AR$ | est l'arc *A*. |
| | 90 et 270 | | $270 - AR$ | | | $AR - 90^d$ | |
| | 270 et 360, | | $AR - 270$ | | | $450 - AR$ | |

5. Soit *C* la moitié de la somme de la colatitude du lieu et de l'obliquité de l'écliptique, et *D* la moitié de leur différence; additionnez ensemble la sécante de *C*, le cosinus de *D*, et la cotangente de la moitié de *A*: la somme (en rejetant deux fois le rayon) est la tangente d'un arc *M*. Alors additionnez ensemble la cosécante de *C*, le sinus de *D* et la cotangente de la moitié de *A*; la somme (en rejetant deux fois le rayon) sera la tangente d'un arc *N*. Alors, si la colatitude du lieu est plus grande que l'obliquité de l'écliptique, la somme de *M* et *N* est un angle, dont vous nommerez le complément *B*; mais si la colatitude est moindre que l'obliquité, nommez *B* le complément de la différence de *M* et *N*.

6. Additionnez ensemble la sécante de *B*, le sinus de *A*, et le cosinus de la latitude du lieu; la somme (en rejetant deux fois le rayon) est le sinus de la hauteur du nonagésime.

7. Ajoutez la tangente de la latitude à la tangente de l'obliquité de l'écliptique; la somme est le sinus d'un angle que vous nommerez *X*.

8. Quand l'ascension droite du milieu du ciel est

| | | | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| entre | $360^d - X$ et $90^d$ | dans la latitude nord, | ou entre | $X$ et $90^d$ | dans la latitude sud, | alors | $B$ | est la |
| | $90$ et $180 + X$ | | | $90$ et $180 - X$ | | | $180 - B$ | |
| | $180 + X$ et $270$ | | | $180 - X$ et $270$ | | | $180 + B$ | |
| | $270$ et $360 - X$ | | | $270$ et $X$ | | | $360 - B$ | |

longitude du nonagésime.

9. Ajoutez la latitude de la lune à $90^d$, quand elle est de dénomination contraire à la latitude du lieu ; mais retranchez-la de $90^d$, quand elle est de même dénomination : la somme ou le reste est la distance polaire de la lune. Prenez aussi la différence qui se trouve entre la longitude de la lune et celle du nonagésime : soit $P$ cette différence ; soit $Q$ la moitié de la somme de la distance polaire de la lune et de la hauteur du nonagésime, et $R$ la moitié de leur différence.

10. Additionnez ensemble la sécante de $Q$, le cosinus de $R$, et la cotangente de la moitié de $P$; la somme est la tangente d'un arc $m$. Additionnez également la cosécante de $Q$, le sinus de $R$, et la cotangente de la moitié de $P$; la somme est la tangente d'un arc $n$.

11. Si la hauteur du nonagésime est plus grande que la distance polaire de la lune, prenez la somme des arcs $M$ et $N$ pour l'angle parallactique ; mais si elle est moindre, prenez leur différence.

12. Additionnez ensemble la cosécante de l'angle parallactique, le sinus de $P$, et le sinus de la hauteur du nonagésime ; la somme (en rejetant deux fois le rayon) est le sinus de la distance vraie de la lune au zénith.

13. Ajoutez au sinus de la distance vraie de la lune au zénith, le logarithme de la parallaxe horizontale ; la somme (en rejetant le rayon) est à-peu-près le logarithme de la parallaxe de hauteur. Ajoutez la parallaxe trouvée de cette manière, à la distance vraie zénith ; la somme sera la distance zénith corrigée.

14. Additionnez ensemble le sinus de la distance zénith corrigée, le cosinus de l'angle parallactique, et le logarithme de la parallaxe horizontale ; la somme (en rejetant deux fois le rayon) est le logarithme de la parallaxe en latitude.

15. Additionnez ensemble le logarithme de la parallaxe en latitude, la tangente de l'angle parallactique, et la sécante de la latitude de la lune ; la somme (en rejetant deux fois le rayon) est le logarithme de la parallaxe en longitude.

### *Exemple.*

Quelle est la hauteur et la longitude du nonagésime à Ludlow, dont la latitude est $52^d\ 23'$ nord, et la longitude $0^h\ 11'$ ouest de Greenwich, le 7 février 1778, à $10^h\ 56'\ 11''$ temps apparent, moment d'une occultation de $\mu$ des Gémeaux ?

N'ayant pas sous les yeux l'almanach de 1778, je supposerai que la latitude de la lune est $0^d\ 51'$ sud, et sa longitude $91^d\ 57'$.

| | |
|---|---|
| $10^h\ 56'\ 11''$ temps apparent. | $21^h\ 27'\ 14''$ ascens. droite du ☉. |
| 0 11 0 différ. de long. | 10 56 11 |
| 11 7 11 t. app. Greenwich. | 8 23 25 asc. droite du milieu du ciel en temps. |
| | $125^d$ 51 15 = la même en degrés. |
| | 270 |
| $52^d\ 23'$ latitude. | |
| 0 14 correction. | |
| 52 9 latitude réduite. | 144 8 45 = *A*. |
| 37 51 colatitude. | Tang. de latitude.. 10.11319. |
| 18 55 demi-colatitude. | Tang. d'obliquité.. 9.63761. |
| 11 44 demi-obliquité. | Sinus de $34^d\ 18' = X$ 9.75080. |

| | | |
|---|---|---|
| *C* = 30 39 | sécante ... 10.06535. | cosécante.. 10.29261. |
| *D* = 7 11 | cosinus ... 9.99658. | sinus..... 9.09706. |
| ½*A* = 72 4 | cotang ... 9.51005. | cotang ... 9.51005. |
| *M* = 20 28 | tang. *M* 9.57198. | tang. *N* 8.89972. |
| *N* = 4 32 | | |

| | |
|---|---|
| *M*+*N* = 25 0 | *A* = $144^d\ 9'$ sin. 9.76765. |
| *B* = 65 0 | Lat. 52 9 cos. 9.78788. |
| 180 0 | *B* 65 0 sec. 10.37405. |
| 115 0 long. du nonagésime. | |

Hauteur du nonagésime $58^d\ 15'$ sin. 9.92958.

| | | | |
|---|---|---|---|
| Demi-dist. polaire de la lune | $= 45^d\ 26'$ | Longit. nonagésime . . | $115^d\ \ 0'$ |
| Demi-hauteur du nonagésime | $= 29\ \ 8.$ | Longit. lune . . . . . . . | $91\ \ 57.$ |
| | | $P$ | $23\ \ 3.$ |

| | | |
|---|---|---|
| $Q = 74\ \ 34$ | sécante. . 10.57493 | cosécante 10.01595. |
| $R = 16\ \ 18$ | cosinus. . 9.98218 | sinus. . . . 9.44819. |
| $\frac{1}{2} P = 11\ \ 32$ | cotang. . 10.69025 | cotang. . . 10.69025. |
| $m = 86\ \ 46$ | tang. $m$ 11.24736 | tang. $n$ 10.15439. |
| $n = 54\ \ 58$ | | |

| | | |
|---|---|---|
| Angle parallactique $= 31\ \ 48$ . . . . . . . . . . . . . . . . . | | cosécante 10.27823. |
| Hauteur du nonag. $= 58\ \ 15$ . . . . . . . . . . . . . . . . . | | sinus. . . . 9.92958. |
| $P = 23\ \ \ 3$ . . . . . . . . . . . . . . . . . | | sinus. . . . 9.59277. |
| Distance vraie de la lune au zénith | $39^d\ 11'\ 0''$ | sinus. . . . 9.80058. |
| Parallaxe horizontale . . . . . . . . . . . | 3488. | log. . . . . 3.54258. |
| Parallaxe de hauteur à-peu-près . . . | 2204. | log. . . . . 3.34316. |
| Distance au zénith corrigée . . . . . | 39 47 44. | sinus. . . . 9.80628. |
| Parallaxe horizontale . . . . . . . . . . | | log. . . . . 3.54258. |
| Angle parallactique . . . . . . . . . . . | | cos. . . . . 9.92936. |
| Parallaxe en latitude . . . . . . . . . . . = | 1898. | log. . . . . 3.27822. |
| Angle parallactique . . . . . . . . . . . | | tang. . . . 9.79241. |
| Latitude de la lune. . . . . . . . . . . . | 0 51 0. | sécante. . 10.00023. |
| Parallaxe en longitude . . . . . . . . . | 1177. | log. . . . . 3.07086. |

Quand la lune est très-près de l'écliptique, comme dans les éclipses, la méthode suivante est à-peu-près exacte.

1. Ajoutez le cosinus de la hauteur du nonagésime au logarithme de la parallaxe horizontale ; la somme ( en rejetant le rayon ) est à-peu-près le logarithme de la parallaxe de latitude : ajoutez cette parallaxe au complément de la hauteur du nonagésime, et nommez la somme le complément de la hauteur du nonagésime corrigée.

2. Additionnez ensemble la cosécante du complément de la hauteur du nonagésime, le sinus du complément de la hauteur du nonagésime corrigée, et le logarithme approximatif de la parallaxe de latitude; la somme (en rejetant le rayon) est le logarithme de la parallaxe en latitude corrigée.

3. Additionnez ensemble le logarithme de la parallaxe en latitude corrigée, le sinus de *P*, et la tangente de la hauteur du nonagésime; la somme (en rejetant deux fois le rayon) est le logarithme de la parallaxe en longitude.

### Scolie.

Pour appliquer ces parallaxes, il ne faut aux règles qu'on donne communément, ajouter que la suivante : Quand le pôle de l'écliptique du même nom que la latitude est sous l'horizon, ajoutez la cotangente de la latitude de la lune à la cotangente de la hauteur du nonagésime; la somme est le cosinus d'un angle. Ajouté à la longitude du nonagésime, et retranché de cette longitude, cet angle donne deux longitudes, entre lesquelles il faut, pour avoir la latitude apparente, diminuer la latitude de la lune si elle est de même dénomination que le pôle élevé, et l'augmenter si elle est de dénomination contraire; mais au-delà de ces limites, pour avoir la latitude apparente, la parallaxe doit s'ajouter à la latitude du même nom que le pôle élevé, et se retrancher de la latitude de dénomination contraire.

*N. B.* Cette règle n'est bonne que pour le cas où la distance de la lune au pôle de l'écliptique est plus grande que la hauteur du nonagésime. L'auteur n'a pas songé à nous avertir que, dans le cas contraire, le produit des deux cotangentes surpasse l'unité; or, aucun sinus ne pouvant surpasser l'unité, il s'ensuit que l'angle cherché est imaginaire, ainsi que les limites que cet angle devroit fixer. Dans ce cas, il n'y a point de calcul à faire, et l'on doit suivre la règle donnée ci-dessus, pour servir hors des limites. (Del.)

# REMARQUES

## SUR LE MÉMOIRE PRÉCÉDENT,

### Par M. DELAMBRE.

LES règles contenues dans ce Mémoire paroîtront sans doute un peu compliquées, par la nécessité où s'est mis l'auteur de détailler tous les cas qui peuvent se présenter. Malgré tous ses soins, il en a pourtant oublié plusieurs; un sur-tout qui est très-essentiel, et dont l'omission le fait retomber dans l'inconvénient qu'il reproche aux formules données dans le *Nautical Almanac* de 1781. En effet, il ne dit pas un mot du cas où l'angle de l'écliptique avec l'horizon (qu'on désigne ordinairement par l'expression *hauteur du nonagésime*) surpasseroit $90^d$. D'après la règle de l'article 6, le calculateur ne manqueroit pas de faire cet angle aigu dans tous les cas; ce qui, dans la zone torride, rendroit quelquefois entièrement faux tous les calculs subséquens.

Les règles de l'article 5 sont une traduction des formules de Néper, pour trouver la demi-somme et la demi-différence de deux côtés inconnus.

La règle de l'article 6 n'apprend pas l'espèce de l'angle cherché : il sera le plus souvent aigu; mais, dans la zone torride, il sera quelquefois obtus. Il n'y auroit, à cet égard, aucune incertitude, si l'on cherchoit la hauteur du nonagésime par son cosinus, en suivant la formule qu'on verra à la suite de ces Remarques. Mais, dans la méthode de M. Reuben Burrow, pour lever le doute, il faut voir si le produit *tang. obliq. cot. latit. sec. asc. dr. milieu du ciel* est plus grand ou plus petit que l'unité : s'il est plus grand, la hauteur passe $90^d$; s'il est plus petit, la hauteur est au-dessous de $90^d$; enfin, s'il est égal à l'unité, la hauteur est juste de $90^d$.

La règle de l'article 7 ne sert qu'à désigner le quart de l'écliptique où se trouve le nonagésime. Cette équation de condition, et celle que nous venons d'ajouter à l'article 6, alongent l'opération. Les formules purement analytiques n'ont pas cet inconvénient; la règle algébrique des signes suffit pour lever tous les doutes.

Dans les règles de l'article 9, on ne donnera qu'une valeur fausse aux angles $Q$ et $R$, si l'on s'est trompé sur l'espèce de l'angle qui mesure la hauteur

hauteur du nonagésime ; il en résultera pour $N$ une valeur également fausse, qui influera sur tout le reste du calcul. Mais il n'y a plus rien à craindre avec la vérification que nous avons indiquée à l'article 6.

Les règles des articles 10, 11, 12 et 13, qui servent à trouver l'angle parallactique, la distance au zénith et la parallaxe de hauteur, sont trop longues. Quand on connoît une fois le nonagésime et sa hauteur, on peut, en moins de temps, et avec plus d'exactitude, calculer les deux parallaxes sans tous ces préparatifs.

La parallaxe de hauteur trouvée par la règle de l'article 13 est toujours trop foible ; elle sera suffisamment exacte, si l'on y ajoute la quantité $\frac{1}{2} P$ sin. $P$ sin. $2 D$, ou $P$ sin. $P$ sin. $D$ cos. $D$, $P$ étant la parallaxe horizontale, et $D$ la distance vraie au zénith.

La parallaxe de latitude de l'article 14 peut être en erreur de 2 à 3". Pour la compléter, il faudroit y ajouter les termes

$-\frac{1}{2}\,\Pi$ tang. $\frac{1}{2}$ sin. $2\,l - (\frac{1}{2}\,\Pi$ tang. $\frac{1}{2}\,\Pi$ sin. $2\,l)$ tang.$^2\,\frac{1}{2}\,\Pi$ cos. $2\,l$,

$\Pi$ étant la parallaxe de longitude, et $l$ la latitude de la lune.

Le scolie qui termine le Mémoire donne une règle assez compliquée, qui, d'ailleurs, est énoncée d'une manière incomplète qui la rend inexacte et inintelligible ; il faut qu'elle ait été altérée à l'impression. L'auteur donne une règle pour reconnoître dans quel sens et avec quel signe il faut appliquer les parallaxes. Sa règle doit servir pour les cas où le pôle supérieur de l'écliptique est sous l'horizon ; et il ne nous apprend pas à connoître quand ce pôle est en effet sous l'horizon. Nous en avons donné les moyens dans la remarque sur l'article 6. En effet, le pôle de l'écliptique est sous l'horizon, quand la hauteur du nonagésime passe $90^d$ ; et réciproquement, la hauteur du nonagésime est de plus de $90^d$, toutes les fois que le pôle supérieur de l'écliptique est sous l'horizon. L'expression de *pôle supérieur* manque alors de justesse ; il vaudroit mieux dire *le pôle de l'écliptique, qui est de même dénomination que le pôle élevé de l'équateur.* L'opération prescrite fait connoître les points de l'écliptique où se trouve la lune quand l'angle parallactique est de $90^d$ et la parallaxe nulle, au moins dans le système de l'auteur. Ces points séparent ceux où l'angle parallactique est aigu, d'avec ceux où il est obtus ; ce sont les points où la parallaxe de latitude change de signe. Quand l'angle parallactique est aigu, la parallaxe pousse l'astre vers le pôle inférieur ; quand il est obtus, elle le pousse vers le pôle supérieur. C'est d'après ces observations que nous avons pu corriger le texte et compléter la règle mutilée de l'auteur.

Pour mettre tous les lecteurs en état de sentir l'avantage des formules analytiques sur ces méthodes synthétiques, dans lesquelles il est presque sans exemple qu'on soit parvenu à exprimer exactement tous les cas possibles, je vais transcrire ici les formules que j'ai données pour le nonagésime et les parallaxes, dans les Mémoires de l'Institut, *tome III*.

J'appelle $N$ la longitude et $h$ la hauteur du nonagésime, $O$ l'obliquité de l'écliptique, $M$ l'ascension droite du milieu du ciel, $H$ la hauteur du pôle, $L$ la longitude vraie de la lune, $D$ la distance vraie de la lune au pôle boréal de l'écliptique, $P$ la parallaxe horizontale, $\Pi$ et $\pi$ les parallaxes de longitude et de latitude.

$$\text{Tang.}\, N = \cos.\, O \,\text{tang.}\, M + \frac{\sin.\, O\, \text{tang.}\, H}{\cos.\, M}$$

$$\text{Cos.}\, h = \cos.\, O \sin.\, H - \sin.\, O \cos.\, H \sin.\, M$$

$$\Pi = \frac{P \sin.\, h \sin\,(L - N + \Pi)}{\sin.\, \Delta}$$

$$\pi = P \cos.\, h \sin.\,(\Delta + \pi) - \frac{P \sin.\, h \cos.\,(L - N + \frac{1}{2}\Pi) \cos.\,(\Delta + \pi)}{\cos.\, \frac{1}{2}\Pi}.$$

Longitude apparente de la lune $= L + \Pi$.

Dist. apparente au pôle boréal $= \Delta + \pi$.

Ce peu de lignes en dit plus au calculateur exercé, que tout le Mémoire où M. Reuben Burrow a voulu se mettre à la portée des calculateurs peu au fait de ces matières, et dans lequel pourtant il ne dit pas quand ses parallaxes sont additives ou soustractives, excepté dans un cas particulier qui fait exception aux règles ordinaires, auxquelles il renvoie, en faveur de ceux qui sont peu familiarisés avec les calculs de trigonométrie analytique. J'ajouterai quelques remarques : si $M$ est entre 270 et $90^d$, $N$ sera également entre 270 et $90^d$; si $M$ est entre 90 et $270^d$, $N$ sera pareillement entre 90 et $270^d$ : ainsi $M$ et $N$ sont toujours toutes deux dans les signes ascendans, ou toutes deux dans les signes descendans.

Si la latitude géographique est australe, sin. $H$ et tang. $H$ changeront de signe; si $(L - N + \Pi)$ est une quantité négative, $\Pi$ sera pareillement une quantité négative. Du reste, suivez la règle algébrique des signes, et jamais il n'y aura le moindre embarras.

---

# OBSERVATIONS
## SUR
## LES HORIZONS ARTIFICIELS, &c.,

Par M. REUBEN BURROW.

L'UTILITÉ d'un horizon parfait, et le peu de stabilité du mercure, qui est troublé par le moindre vent, ont fait inventer des horizons artificiels de différentes espèces, et dont plusieurs sont très-compliqués. J'eus occasion, il y a quelque temps, de déterminer la situation de divers lieux par des observations astronomiques : et comme il n'y avoit point, dans l'établissement, de quart de cercle astronomique appartenant à la Compagnie, je fus forcé d'employer un sextant pour déterminer les latitudes ; et cela dans un moment où le soleil passoit si près du zénith, qu'il étoit impossible d'avoir les hauteurs méridiennes. Je rassemblai tous les horizons artificiels, toits de verre et autres inventions de ce genre que je pus me procurer ; mais, malgré leur exactitude apparente, les résultats ne furent pas justes. Je les examinai en amenant les deux bords du soleil, vus directement, à paroître se toucher dans le télescope d'un sextant. J'observai ensuite les images réfléchies dans le mercure ; elles sembloient encore se toucher comme auparavant : mais, en examinant les images réfléchies dans le reste des horizons artificiels, aucune d'elles ne parut toucher ; et, dans plusieurs, l'erreur étoit très-considérable. J'essayai d'autres méthodes avec peu de succès, attendu que c'étoient, pour la plupart, des combinaisons de verres. Enfin, ayant ouï parler à des officiers, de tentes impénétrables au soleil et à la pluie, je pensai que les rayons du soleil passeroient au travers de l'étoffe sans éprouver de réfraction. D'après cette idée, j'adaptai un morceau de

mosquite fine[a], en guise de couverture pour le mercure, et je trouvai qu'en effet il ne donnoit point d'accès au vent et admettoit le soleil; et que, chose non moins importante dans ce pays, il mettoit absolument à l'abri de ces petits insectes qui troublent la surface du mercure pendant les observations : en un mot, il formoit un horizon si complet, qu'il surpassoit toutes mes espérances. De plus, il sert également pour le soleil et pour les étoiles.

Pour prendre des hauteurs du soleil, très-grandes ou très-petites (ce qui est impraticable, dans la méthode directe, avec les sextans à horizon ordinaire), on pourroit fabriquer un instrument de métal poli, en forme de cône creux et obtus. On auroit toujours plusieurs méthodes de rendre l'axe de cet instrument perpendiculaire à l'horizon, au moyen de vis; et il serviroit à faire des observations très-exactes.

Pour trouver la latitude, lorsqu'on ne peut faire les observations au méridien, l'on a ou l'on n'a pas la facilité de prendre des hauteurs des deux côtés du méridien. Dans le second cas, la meilleure méthode est de calculer la latitude d'après deux hauteurs et le temps écoulé dans l'intervalle, en suivant exactement la trigonométrie sphérique (ayant soin, avant tout, de corriger la déclinaison au commencement et à la fin de chaque intervalle), attendu que les méthodes approximatives de Dowes et autres sont absolument insuffisantes. Lorsqu'on peut observer avant et après midi, il vaut mieux prendre chaque fois un certain nombre de hauteurs, et en déduire ensuite des hauteurs égales par des parties proportionnelles; puis, ayant trouvé le temps vrai de midi par la méthode ordinaire, corriger les deux intervalles et la déclinaison pour chaque fois. On trouve alors la latitude de la manière suivante :

*Ajoutez le cosinus de l'angle horaire à la cotangente de la déclinaison ; le total est la cotangente d'un arc A.*

[a] Espèce de gaze de soie aussi serrée que la mousseline *[book-muslin]*, et parfaitement transparente. Il faut l'étendre sur un cerceau qui se tient debout, sans toucher le vaisseau qui contient le mercure.

*Additionnez ensemble le sinus de A, le sinus de la hauteur et le complément arithmétique du sinus de la déclinaison ; le total est le cosinus d'un arc B : alors la somme ou différence de A et B est la latitude.*

Comme chaque hauteur isolée donne une latitude indépendante, il est évident qu'on peut, de cette manière, trouver la latitude avec beaucoup de précision.

Il seroit facile d'inventer un instrument pour mesurer avec une grande exactitude l'angle de position du soleil, d'où l'on inféreroit aisément la latitude. Il suffiroit d'une légère addition au théodolite ordinaire. On peut aussi employer au même usage la variation de l'azimut près du méridien.

---

# DÉMONSTRATION

## D'UN THÉORÈME

## RELATIF AUX INTERSECTIONS DES COURBES,

Par M. REUBEN BURROW.

On lit le paragraphe suivant dans le Dictionnaire mathématique de Stone : « Deux lignes géométriques d'un ordre quelconque se » couperont réciproquement en autant de points qu'il y a d'unités » dans le nombre produit par la multiplication des deux nombres » qui expriment ces ordres ; » et M. Braikonridge s'exprime en ces termes dans la préface de son *Exercitatio geometrica de descriptione curvarum :* « M. George Campbell, maintenant commis des maga- » sins à Woolwich, a imaginé une démonstration de cette proposi- » tion, qu'il publiera, à ce que j'espère. » Comme il ne paroît pas que M. Campbell ait jamais rien publié, si ce n'est un Mémoire sur les racines des équations, et une petite Dissertation sur les plagiats de Maclaurin, il est très-probable que sa démonstration est perdue : ainsi il ne sera pas hors de propos de publier la suivante.

L'ÉQUATION d'une ligne du premier ordre a une racine ou fonction de l'abscisse pour ordonnée ; celle d'une ligne du second ordre en a deux, et ainsi de suite.

Dans les équations pour deux lignes droites, les racines peuvent varier et s'accommoder les unes aux autres, de manière que les quantités qui expriment les ordonnées soient les mêmes ; et comme cela ne peut arriver que dans un seul cas, il en résulte que deux lignes droites ne peuvent se couper qu'en un seul point.

Si l'on compare une ligne du premier ordre avec une ligne du

second ordre, ou une équation d'une racine avec une équation de deux, la racine de la première, et l'une des racines de la seconde, peuvent varier de manière à devenir égales l'une à l'autre, ou à former une intersection. Par la même raison, la racine unique de la première, et la racine restante de la seconde, peuvent varier de manière à devenir égales, ou à former une autre intersection : donc une ligne droite coupe une ligne du second ordre en deux points.

Si l'on compare une ligne du premier ordre avec une ligne du $n$ ordre, il est de même évident que la racine unique de la première ligne peut également se varier avec chacune des $n$ racines de la seconde ligne, de manière qu'elles deviennent égales : donc une ligne droite peut couper une ligne de l'ordre $n$ en $n$ points.

Que l'on compare maintenant une ligne du $m$ ordre avec une ligne de l'ordre $n$ : alors chaque racine unique de la première ligne pouvant devenir, de la même manière, égale à chaque racine de la seconde, il suit de là qu'il y aura $n$ intersections pour chaque unité de $m$ ; et comme il y a $m$ unités, il y aura conséquemment $m\,n$ intersections.

On peut appliquer la même méthode à la détermination des points, des lignes et des surfaces, qui résultent des intersections de lignes, de surfaces et de solides, en considérant que le nombre de fois que $p$ peut être pris de $m$, et $q$ de $n$, sera

$$= \frac{m \,.\, m - 1 \ldots . \, p, \times n \,.\, n - 1 \ldots . \, q}{1 \,.\, 2 \,.\, 3 \ldots . \, p, \times 1 \,.\, 2 \,.\, 3 \ldots . \, q}.$$

# XVI.

# PROCÉDÉ POUR FAIRE L'A'THER,

## OU

## HUILE ESSENTIELLE DE ROSES[a],

Par le Lieutenant-colonel POLIER.

ON obtient l'*a'ther* par la distillation simple des roses; et voici le procédé que j'ai employé à cet effet. On met dans un alambic une certaine quantité de roses fraîches (quarante livres, par exemple), avec soixante livres d'eau. On laisse les roses telles qu'elles sont avec leurs calices; mais on enlève avec soin le péduncule auquel elles sont attachées. On mêle bien alors cette masse avec les mains, et l'on allume un feu modéré sous l'alambic. Lorsque l'eau commence à s'échauffer, et que la fumée s'en élève, on met le chapeau de l'alambic, on fixe le serpentin, et l'on entretient sous l'alambic un feu qui ne doit être ni trop foible ni trop violent. Dès que l'eau imprégnée des principes odorans entre en évaporation, et que l'alambic est très-échauffé, on ralentit peu à peu le feu, et l'on continue la distillation, jusqu'à ce qu'il se soit évaporé trente livres d'eau; ce qui a ordinairement lieu au bout de quatre ou cinq heures. On verse ensuite cette eau rose sur une nouvelle quantité de fleurs (quarante livres); et quinze à vingt livres d'eau rose doivent être produites par la distillation, en suivant le procédé que l'on vient d'exposer.

[a] Dans une petite Dissertation que je viens de publier sur la découverte de l'essence de rose, en un vol. *in-18*, je crois avoir démontré que cette découverte fut faite en 1612 de l'ère vulgaire, à la cour du Grand-Moghol Djihânguyr, soit par son épouse, nommée *Mher ûl-Niçâ* مهر النسا, soit par la mère de cette princesse si célèbre dans les annales de l'Hindoustân. (L-s.)

L'eau

L'eau rose ainsi faite et cohobée sera fortement imprégnée de l'odeur des roses, si les fleurs que l'on a employées étoient bonnes et fraîches, et si la distillation a été faite avec soin. On la verse alors dans des vases de terre ou de métal étamé, et on la laisse exposée à la fraîcheur pendant la nuit : on trouve le lendemain l'*a'ther* ou essence de rose congelée, et nageant à la surface de l'eau. Il faut l'en séparer avec précaution, la recueillir avec une coquille mince ou une écumoire, et la verser dans une fiole. Lorsqu'on en a ainsi obtenu une certaine quantité, on sépare l'eau et le marc de l'essence pure; ce qui, relativement à la première, ne sera pas difficile à faire, l'essence se congelant à un léger degré de froid, et l'eau pouvant alors lui être enlevée par la décantation. Si, après cela, on rend l'essence fluide au moyen de la chaleur, le marc occupera la partie inférieure, et l'on pourra aisément l'extraire; mais si l'opération a été faite avec soin, il n'en existera qu'une fort petite quantité, ou même point du tout. Le marc est aussi fortement parfumé que l'essence, et peut être conservé, après que l'on a enlevé de l'eau rose autant d'essence qu'il a été possible. On emploiera l'eau qui reste, au lieu d'eau commune, pour de nouvelles distillations, autant que l'on pourra s'en servir.

Tel est le procédé usité pour faire de véritable *a'ther* de roses. Mais comme ces fleurs en ce pays ne fournissent qu'une très-petite quantité d'essence, et qu'elle y est fort estimée, on a cherché différens moyens d'en augmenter la quantité; ce qui ne peut cependant avoir lieu qu'aux dépens de la qualité. On ajoute d'ordinaire ici aux roses, lorsqu'on les met dans l'alambic, une certaine quantité de râpure de bois de sandal, plus ou moins ( d'un à cinq *tòlah*, poids dont l'uuité équivaut à une demi-once ). Le bois de sandal contient en abondance une huile essentielle, qui se produit facilement par la distillation ordinaire, et qui, en se mêlant avec l'eau rose et l'essence, s'imprègne fortement de leur parfum. Cependant on ne peut cacher cette falsification : en effet, l'huile essentielle de sandal ne se congèle point à une température fraîche; et l'on ne peut

dissiper son odeur, qui se manifeste, au contraire, et prédomine malgré tout ce que l'on peut faire pour la masquer. On emploie rarement le sandal dans le Kachmyr pour sophistiquer l'*a'ther;* mais j'ai appris qu'afin d'en augmenter la quantité, on y distilloit avec les roses une herbe d'un parfum agréable, laquelle ne communique aucune mauvaise odeur à l'*a'ther*, et lui donne une couleur verte très-claire. Cette essence ne se congèle pas non plus au léger degré de froid qui suffit à la congélation de l'essence de roses.

On pratique encore plusieurs autres sortes de falsifications, mais toutes si grossières et si palpables, que je crois inutile d'en parler.

Rien de si précaire ni de si incertain que la quantité d'huile essentielle que l'on retire des roses. Cela ne dépend pas seulement, en effet, de l'habileté du distillateur; cela dépend aussi de la qualité des roses, et de la saison plus ou moins favorable. En Europe même, où les chimistes ont si fort perfectionné leurs manipulations, quelques-uns, tels que Tachenius, n'obtenoient qu'une demi-once d'huile de cent livres de roses; Homberg en retiroit une once d'une quantité égale, et Hoffman environ deux onces. (Remarquez que, dans tous ces exemples, les roses étoient dépouillées de leurs calices, et que l'on n'employoit que les feuilles.) Il n'en est point ainsi dans ce pays; et pour obtenir quatre *mâcha* [environ un gros et demi] de quatre-vingts livres, ce qui, en déduisant les calices, revient à quelque chose de moins que trois gros par cent livres de feuilles de roses, il faut que la saison soit favorable, et l'opération faite avec la plus grande attention.

Dans l'année actuelle, 1787, je n'ai obtenu que seize *tòlah* d'*a'ther* de cinquante-quatre *mând* vingt-trois *syr* de roses, récolte d'un champ de trente-trois *beygah*, ou onze acres angloises; ce qui revient à environ deux drachmes par cent livres. La couleur de l'*a'ther* de roses n'est point un signe de sa bonté, de sa qualité, ou du pays d'où elle vient; elle ne sert pas non plus à faire reconnoître en quel canton l'essence a été fabriquée. J'ai eu cette année de l'*a'ther* d'un beau vert d'émeraude, d'un jaune brillant, et d'une couleur rougeâtre, quoique

provenant du même sol, et obtenu par les mêmes procédés, mais seulement de roses recueillies à différens jours.

Les calices ne diminuent point la qualité de l'*a'ther*, et ne lui communiquent point leur couleur verte, quoiqu'ils augmentent peut-être la quantité de cette substance. Au reste, la peine que donne l'action de séparer ces calices des fleurs auxquelles ils appartiennent, empêchera toujours que l'on ne fasse usage de cette méthode.

Laknau, mai 1787.

---

# SUR L'OR DE LIMONG,

## Par M. MACDONALD.

LE pays de Limong, dans l'île de Sumatra, contigu à la présidence du fort Marlbrough, et à soixante-dix ou quatre-vingts milles dans l'intérieur des terres, produit la plus belle poudre d'or et le plus bel or de toute l'île. Les marchands d'or de Limong viennent chaque année à Marlbrough, pour y acheter de l'opium et les autres articles dont ils peuvent avoir besoin; et ils donnent en échange un or si pur, qu'il ne contient que peu ou point d'alliage. On trouve quelquefois l'or en poudre, et plus souvent contenu dans une pierre très-dure. Sa couleur est blanchâtre ; il ressemble à celui qui court en veines dans les mines d'or de Tiltil au Chili. On extrait l'or en battant la pierre dont on veut le détacher ; cette gangue se brise en morceaux, et laisse le métal à nu. C'est ainsi que procèdent les ouvriers mal-adroits employés à cet ouvrage. Mais l'imperfection de cette méthode occasionne le déchet d'une partie de l'or, qui reste dans les fragmens des pierres que l'on a brisées. Ces ouvriers ignorent entièrement l'avantage que l'on trouve à broyer l'or en une poudre grossière, à le mêler avec du vif-argent, et à séparer les particules terreuses et pierreuses, au moyen de l'action d'un courant d'eau qui entraîne les premières, et laisse précipiter les autres au fond, à raison de leur plus grande pesanteur. Les naturels ne connoissent guère mieux les principes de l'essayage et de l'amalgame; mais ils sont fort adroits à séparer de la poudre d'or les particules de métaux étrangers. Ils y réussissent par une perspicacité supérieure de la vue, qui provient sans doute d'un fréquent exercice, et non d'une faculté particulière. Ils ont parmi eux des gens qui font leur état du triage de l'or. Ce métal se rencontre dans une espèce de terre composée d'une argile glaiseuse et rougeâtre. En creusant la

terre, on la trouve formée (sous l'argile de la surface, communément appelée *le sol*) de pierres d'une configuration irrégulière, facilement réductibles en poussière, mélangées d'une argile rouge, et de cailloux durs réunis à une terre glaise d'un rouge pâle, et d'une consistance plus ferme que celle de la première couche. Cette première couche s'étend à la profondeur de trois pieds et demi, et la seconde à quelque chose de moins. Sous ces couches on découvre un roc dur, ou un gravier qui approche de sa nature. On trouve l'or mêlé avec une pierre dure et susceptible de poli; on le rencontre près de la surface, et dans une terre absolument dégagée de tout rocher.

Cet or n'a point été trouvé et recueilli par les marchands qui l'apportent pour le vendre; mais ils le reçoivent, en échange de marchandises, des Malais qui habitent l'intérieur du pays. L'indolence naturelle de ce peuple l'empêche d'en ramasser plus qu'il n'en faut pour satisfaire les besoins simples et peu nombreux d'une race d'hommes non éclairée jusqu'ici par la civilisation et les sciences, et qui ignore toute l'étendue des avantages du pays qu'elle habite. Nous n'avons point encore visité une contrée qui, ainsi qu'on peut raisonnablement le supposer, produit plus ou au moins autant d'or que le Mexique ou le Pérou. Si l'on a tardé jusqu'à ce jour à parcourir ce riche canton, on peut l'attribuer en partie aux difficultés mêmes de l'entreprise, et en partie à un défaut de curiosité; curiosité dont le résultat eût cependant été très-profitable à la nation en général, et aux particuliers. Les chemins qui conduisent à cette contrée sont presque impraticables, n'offrant qu'un sentier étroit, où il ne peut passer qu'un homme seul; ajoutez à ces inconvéniens celui de passer toutes les nuits en plein air, exposé aux malignes influences d'un climat dangereux et infesté par les animaux sauvages les plus féroces. Telles sont les circonstances qui ont jusqu'ici réprimé la curiosité de nos compatriotes: mais avec de la persévérance et des précautions on surmonteroit les obstacles que présente cette entreprise; et les découvertes qui en seroient le fruit, pourroient amplement

compenser les difficultés dont la route est semée. Les marchands d'or qui viennent des pays voisins moins riches, nous donnent, sur la facilité de se procurer de l'or, des détails qui tiennent du merveilleux, et qui seroient même incroyables, si la grande quantité de métal qu'ils apportent ne démontroit pas presque entièrement la véracité de leurs récits. J'ai vu une carte imparfaite de l'intérieur du pays; elle avoit été levée par un indigène intelligent. L'échelle étoit mesurée sur l'estimation de l'étendue du pays qu'il avoit parcouru, et d'après les situations respectives du soleil relativement à sa propre position. Cette carte contient la chaîne de ce qu'il nomme les mines d'or, s'étendant en latitude dans l'espace de près de trois degrés. M. Miller, membre du conseil du fort Marlbrough, est propriétaire de cette carte, qu'il a eu la complaisance de m'expliquer. Tout en supposant que son auteur se soit livré à l'exagération ordinaire aux voyageurs, on peut cependant ajouter quelque foi à son ouvrage, d'autant mieux que nous savons quelle immense quantité d'or pur produit cette partie de Sumatra. Il résulte de tout ceci, qu'il seroit fort utile de visiter cette riche contrée, et d'en exploiter les mines, d'après la perspective avantageuse qu'offre cette entreprise. Les dépenses qu'occasionneroient les déblaiemens qu'il faudroit faire, les liaisons à établir avec les naturels, les routes à tracer, l'établissement des postes de communication, l'emploi d'hommes propres au travail des mines, tout cela monteroit sans doute d'abord à des sommes très-considérables; mais elles seroient couvertes par les bénéfices, et l'on concevroit alors avec peine que l'on eût retardé si long-temps l'exécution d'une mesure dont l'utilité seroit si évidente.

Il est plus que probable que Sumatra doit avoir été l'*Ophir* du temps de Salomon. Cette conjecture acquiert d'autant plus de vraisemblance, que le mot *ophir* est un substantif malais, dont le sens est composé, et signifie *montagne contenant de l'or*[*]. Les naturels

[*] Notre auteur se trompe; il n'existe dans la langue malaise aucun mot ressemblant à *ophir*, et qui ait la signification qu'on lui attribue ici. On peut s'en convaincre en parcourant les vocabulaires malais qui se trouvent dans les *Verhandelingen van het*

n'ont à ce sujet aucune tradition orale ou écrite, si ce n'est que l'île a fourni jadis de l'or pour l'exportation ; mais il reste incertain si c'est avec le Levant ou l'Occident que ce commerce avoit lieu. Quelques récits nous apprennent que les vaisseaux qui alloient chercher cette marchandise à Sumatra, étoient retenus long-temps dans leur traversée, et ne retournoient qu'au bout d'environ une année. Il est donc à croire qu'ils hivernoient, durant la violence de la mousson sud-ouest, soit à Ceylan, soit sur la côte nord-est, et qu'ils achevoient leur voyage avant que l'autre mousson fût dans toute sa force.

*Bataviaasch Genootschap &c.*, ou Mémoires de la Société de Batavia, &c. *t. I.er, p. 87 ;* dans le Voyage de M. Thunberg, *t. I.er, pag. 401 et suiv., édit. in-4.° de ma traduction*, et dans le *Dictionary of the Malay tongue &c. to which is prefixed a Grammar of that language, by* Howison. *London, 1801*, 2 vol. in-4.° J'ajouterai, à l'appui de mon assertion, le témoignage du respectable et savant historien de Sumatra. M. William Marsden observe qu'une montagne de Sumatra se nomme *Ophir*, ainsi qu'une autre montagne voisine de Malacca ; mais ces noms ont été donnés à ces montagnes par les Européens, et non par les naturels. Voyez *History of Sumatra*, pag. 2. — La situation d'Ophir étoit encore, au commencement du siècle dernier, un problème, malgré la belle et savante dissertation de Reland *de Ophir*, t. I.er, p. 165 et suiv. de ses *Dissertationes miscellaneæ*, et malgré les recherches de plusieurs autres savans cités par l'auteur des Recherches sur la géographie systématique et positive des anciens, *tome II, pag. 92-101.* Dans cet ouvrage aussi profond qu'ingénieux, le C.en Gossellin me paroît avoir démontré qu'Ophir existe en Yémen, à quinze lieues de la mer, sous le nom de *Doffir*, capitale du *Bélâd Hâdjé.* Nous ajouterons, d'après M. Niebuhr (Description de l'Arabie, *page 219, édit. de Copenhague*), que cette ville renferme le tombeau du célèbre imâm des Persans êl-Mahdy Mohhammed ben Yahhya. Il est fâcheux que le même voyageur n'ait pas pu donner le nom de cette ville en caractères arabes, comme il le fait souvent pour la plupart des noms propres. (L-s.)

# XVII.

# SUR LA LITTÉRATURE DES HINDOUS;

## MÉMOIRE traduit du sanskrit, communiqué par GOVERDHAN KÂL, avec un court Commentaire.

### TEXTE.

Il y a dix-huit *Vidyâ* (1), ou parties du *vrai savoir*, et quelques branches de savoir *ainsi appelé à tort*. On va donner une courte notice de l'un et de l'autre.

Les quatre premiers sont les immortels *Véda* (2), évidemment révélés par Dieu même. Leur titre forme le mot composé *Riguyadjohsâmâtharva*, ou, en mots séparés, *Ritch*, *Yadjoch*, *Sâman* et *Atharvan*. Le *Rigvêda* est composé de cinq sections; l'*Yadjorvêda*, de quatre-vingt-six; le *Sâmavêda*, de mille, et l'*Atharvavêda*, de neuf, avec onze cents *sâc'ha*, ou branches, en diverses divisions et subdivisions. Dans le fait, les *Véda* sont infinis; mais Vyâsa (3) les réduisit à ce nombre, et les disposa dans cet ordre. Leur partie principale est celle qui explique les devoirs de l'homme dans un arrangement méthodique; le quatrième renferme un système des préceptes divins.

De ces livres sont tirés les quatre *Oupavêda* (4); savoir, *Ayoch*, *Gândharva*, *Dhanoch* et *Sthâpatya*. Le premier, ou l'*Ayourvêda*, fut donné aux hommes par Brâhmah, Indra, Dhanouantari, et cinq autres divinités: il renferme la théorie des maladies et des médicamens, avec les méthodes pratiques de l'art de guérir. Le second, ou la musique, fut inventé et expliqué par Bhârata (5): il est principalement utile

utile, en ce qu'à l'aide de la dévotion, il élève l'ame à la félicité de la nature divine. Le troisième *Oupavêda* fut composé par Viśouamitra : il traite de la fabrication et de l'usage des armes et des machines dont la tribu des *Kchatriya* se sert à la guerre. Viśouacarman révéla le quatrième dans divers traités sur soixante-quatre arts mécaniques, pour l'instruction de ceux qui les exercent.

Six *Anga*, ou corps de science, sont aussi dérivés de la même source: on les nomme *Sikchà*, *Kalpa*, *Vyâkarana*, *Tch'handa*, *Djyôtich* et *Niroucti*. Le premier est l'ouvrage de Pânini, saint inspiré; il traite de la prononciation des sons vocaux. Le second renferme le détail des actions et cérémonies religieuses, depuis la première jusqu'à la dernière; Aśwalâyanâ et d'autres ont tiré de ces ouvrages une multitude de préceptes. Le troisième, ou la grammaire, intitulé *Pâñinîya*, composé de huit leçons ou chapitres (*Vriddhirâdaidje*, et ainsi de suite), est la production de trois *Richi*, ou saints personnages; il enseigne les distinctions des mots dans la construction : d'autres grammaires moins abstraites, composées simplement pour l'usage du vulgaire, ne sont point considérées comme des *Anga*. Le quatrième, ou la prosodie, fut enseigné par un Mouni (6) nommé *Pingala;* il traite des charmes et des enchantemens, en vers composés avec art et de différentes mesures, tels que le *Gâyatri* (7) et mille autres. L'astronomie est le cinquième des *Vêdânga;* il fut donné par Soûrya (8) et d'autres personnages divins ; il est nécessaire pour calculer le temps. Le sixième, ou *Niroucti*, fut composé par *Yâsca* (ce mot est dans le manuscrit; mais il faudroit peut-être lire *Vyâsa*) : il traite de la signification des mots et des phrases difficiles qui se rencontrent dans les *Vêda*.

Enfin, il y a quatre *Oupânga* appelés *Pourâna*, *Nyâya*, *Mîmânsà* et *Dherma-śâstra*. Dix-huit *Pourâna* (9), celui de Brâhmah et le reste, furent composés par Vyâsa pour l'instruction et l'amusement des hommes en général. Le mot *nyâya* (10) est dérivé de la racine *nî*, acquérir ou saisir; et, dans ce sens, les livres sur la conception, le raisonnement et le jugement, sont appelés *Nyâya*. Les

principaux de ces livres sont l'ouvrage de Gautama, en cinq chapitres; et celui de Kanâda (11), en dix : tous deux enseignent le sens des textes sacrés, la différence du juste et de l'injuste, du bien et du mal, et les principes du savoir, arrangés sous vingt-trois titres. Le *Mîmânsà* (12) est également double : ses deux parties indiquent quelles actions sont pures ou impures, quels objets il faut desirer ou éviter, et par quels moyens l'ame peut s'élever au Premier Principe. La première partie, ou *Karma Mîmânsà*, comprise en douze chapitres, fut composée par Djaimini ; elle roule sur des questions de jurisprudence et d'obligations morales. Vient ensuite l'*Oupâsanà-kânda* en quatre lectures (*Sancarchana*, et le reste), contenant un examen des devoirs religieux ; cette partie comprend les préceptes de Sândilya et autres, sur la dévotion et les devoirs envers Dieu : tel est le contenu du *Pôurva*, ou premier Mîmânsà. L'*Outtara*, ou dernier, qui abonde en questions sur la nature divine et sur d'autres spéculations sublimes, fut composé par Vyâsa, en quatre chapitres et seize sections : on peut le regarder comme la quintessence et la source de tous les *Anga;* il présente les opinions hétérodoxes de Râmânoudja, Mâdhoua, Vallabha et autres sophistes ; et, dans un style assorti à l'intelligence des adeptes, il traite de la véritable nature de Ganêśa, de Bhâskara ou du soleil, de Nîlakanta, de Lakchmî, et des autres formes de l'Être unique. Śrî-śankara a écrit un ouvrage semblable, où il démontre la suprême puissance, la bonté et l'éternité de Dieu.

Le corps de droit, appelé *Smrìti* (13), est composé de dix-huit livres, dont chacun est divisé en trois titres généraux, les devoirs de la religion, l'administration de la justice, et la punition ou l'expiation des crimes. Ils ont été donnés, pour l'instruction de l'espèce humaine, par Menou (14) et d'autres saints personnages.

Quant à la morale, les *Véda* renferment tout ce qui a rapport aux devoirs des rois; les *Pourâna*, ce qui concerne les rapports des maris et des femmes : les obligations de l'amitié et de la société (qui complètent la triple division) sont enseignées succinctement

dans les uns et dans les autres. La double division d'*Anga* et d'*Oupânga* peut être considérée comme indiquant le double avantage qui en résulte dans la *théorie* et dans la *pratique.*

Le *Bhârata* (15) et le *Râmâyana* (16), qui sont deux poëmes épiques, comprennent la partie la plus précieuse de l'histoire ancienne.

Pour l'instruction religieuse des classes inférieures, le *Pâsoûpata*, le *Pantcharâtra*, et autres ouvrages propres aux méditations nocturnes, furent composés par Sîva et autres, en cent quatre-vingt-douze parties qui roulent sur différens sujets.

Les ouvrages qui suivent ne sont pas réellement divins; mais ils présentent des contradictions infinies. *Sânkhya* (17) est double; la partie avec *Isouara*, et la partie sans *Isouara.* La première, intitulée *Pâtandjela* (18), n'a qu'un chapitre de quatre sections; il sert à dissiper les doutes, à l'aide des contemplations pieuses. La seconde, ou *Kâpila*, est en six chapitres qui traitent de la production de toutes choses par l'union de *Pracriti* ou la nature, et de *Pouroucha* ou le premier mâle. Il renferme aussi, en huit parties, des règles de dévotion, des pensées sur la puissance invisible et d'autres sujets. Ces deux ouvrages contiennent une énumération savante et exacte des corps naturels et de leurs principes, d'où cette philosophie prend le nom de *Sânkhya.* D'autres pensent qu'elle a été appelée ainsi, de ce qu'*elle compte trois sortes de douleur.*

Ainsi le *Mîmânsà* est en deux parties, le *Nyâya* en deux, et le *Sânkhya* en deux; et ces six écoles comprennent toute la doctrine des théistes.

Le dernier de tous est un ouvrage composé par Bouddha (19); et il existe encore six systèmes de philosophie athée, intitulés *Yôgâtchâra*, *Saudhânta*, *Vaibâchica*, *Mâdhyamica*, *Digambara* et *Tchârvâc :* tous remplis de phrases indéterminées, d'erreurs de sens, de confusion entre des qualités distinctes, de notions incompréhensibles, d'opinions qui ne sont pas dûment pesées, de maximes destructives de l'égalité naturelle; offrant un mélange d'athéisme et de morale; divisés,

comme nos livres orthodoxes, en un certain nombre de sections, où l'on omet ce qu'il falloit dire, et où l'on dit ce qu'il falloit omettre; abondant en propositions fausses, oiseuses, impertinentes. Des auteurs assurent que les écoles hétérodoxes n'ont point d'*Oupânga;* d'autres, qu'elles ont six *Anga,* et autant de *Sânga* ou corps, et autres appendices.

Telle est l'analyse de la science universelle, *pratique* et *spéculative.*

## COMMENTAIRE.

Ce premier chapitre d'un ouvrage sanskrit, extrêmement rare, intitulé *Vidyâdersa* ou *Aperçu de la science,* est écrit d'un style si serré et tellement concis, qu'il offre des passages très-obscurs, et que sa totalité a besoin d'explication. Le commencement nous apprend que les Hindous regardent les *Vêda* comme la source de toutes les connoissances humaines et divines: de là vient qu'il est dit dans le *Guîtâ,* que leurs vers sont les feuilles de cet arbre sacré auquel on compare le Tout-puissant lui-même.

*Oûrdhoua moûlam adhèh śâkham aśouattham prâhouravyayam.*
*Tch'handânsi yasya pernâni yastam véda sa vêdavit.*

« Les sages ont appelé l'Incorruptible, un *Aśouattha,* avec ses » racines en haut et ses branches en bas, dont les feuilles sont les » mesures sacrées. Celui qui connoît cet arbre, connoît les *Vêda.* »

Tous les Pandits soutiennent que *aśouattha* signifie le *pippala,* ou figuier religieux, à feuilles cordiformes, pointues et tremblantes. Mais il auroit été beaucoup plus juste et plus frappant de comparer le savoir céleste, descendant sur la terre et y prenant racine, avec le *vaṭa* (20), ou grand figuier des Indes, dont les racines sont en haut, ou au moins dont les branches sont susceptibles de prendre racine.

Les *Véda* sont composés de trois *kâṅḍa* ou titres généraux; savoir, *karma, djṅyâna, oupâsanà,* ou œuvres, foi et culte. L'auteur du *Vidyâdersa* donne sagement la préférence au premier; c'est ainsi

que Menou lui-même préfère la bienveillance universelle aux cérémonies de la religion (21).

*Djapiénaiva tou sansiddhyèdbrâhmanô nâtra sansayah*
*Kouryâdanyatravâ kouryânmaitrô brâhmana outchyatè.*

C'est-à-dire : « Sans doute un Brahmane parvient à la sainteté » au moyen de l'adoration silencieuse ; mais tout homme bienfai» sant, soit qu'il accomplisse cette cérémonie ou qu'il l'omette, est » justement appelé Brahmane. »

Cette triple division des *Vêda* semble d'abord jeter quelque lumière sur un vers très-obscur du *Guîtâ :*

*Traigounyavichayah vêdà nistraigounya bhavârdjouna.*

C'est-à-dire : « Les Vêdas sont accompagnés de trois qualités : » ne sois pas homme de trois qualités, ô *Ardjouna* (22) ! »

Mais plusieurs Pandits croient que cette phrase se rapporte aux trois *gouna*, ou qualités de l'esprit ; celle d'excellence, celle de passion, et celle d'obscurité, de la dernière desquelles un héros devroit être entièrement exempt, quoique les *Vêda* offrent des exemples où il est ordonné de *sacrifier* des animaux, et où sont insérés d'horribles enchantemens pour la *destruction* des ennemis.

Il est extrêmement singulier, ainsi que M. Wilkins l'a déjà observé, que, nonobstant la fable des *quatre* bouches de Brâhmah, dont chacune prononça un *Vêda*, de très-anciens auteurs ne fassent mention que de trois *Vêda*, dans l'ordre où les présente le mot composé *Riguyadjohsâma :* on en conclut que l'*Atharvan* fut composé ou recueilli postérieurement aux trois premiers ; et les deux raisonnemens suivans, qui sont entièrement neufs, viendront fortement à l'appui de cette induction. Dans le onzième livre de Menou (23), ouvrage attribué au premier âge du genre humain, et qui est certainement d'une grande antiquité, il est fait nominativement mention de l'*Atharvan*, qu'on y appelle le *Vêda des Vêda ;* cette phrase confirme l'idée de Dârâ-Chékoùh (24), qui assure, dans la préface de son *Oupanichat* (25), que « les trois premiers *Vêda* sont nommés séparément, parce que

» l'*Atharvan* est un corollaire de tous ces livres, et en renferme la » quintessence. » Mais ce vers de Menou, qui se rencontre dans une copie moderne de l'ouvrage, apportée de Bénârès, et qui étayeroit l'antiquité et l'excellence du quatrième *Vêda*, est entièrement omis dans les meilleures copies, et sur-tout dans une fort belle, écrite à Gayâ, où elle fut soigneusement collationnée par un docte Brahmane: en sorte que, Menou lui-même ne parlant ailleurs que de trois *Vêda*, il faut croire que ce vers est une interpolation de quelque admirateur de l'*Atharvan;* et un semblable artifice renverse la doctrine qu'il avoit pour but d'étayer.

Le second raisonnement est encore plus fort, puisqu'il a sa source dans l'évidence interne; et nous sommes maintenant en état d'en juger, grâce au noble zèle qu'a montré le colonel Polier en rassemblant des curiosités indiennes. Il l'a déployé avec tant de jugement et de succès, qu'il possède une copie complète des quatre *Vêda*, formant onze gros volumes.

En parcourant ces livres, on voit que même un commençant dans la langue sanskrite peut lire sans dictionnaire une grande partie de l'*Atharvavêda;* mais l'idiome des trois autres est tellement suranné, qu'on le prendroit presque pour un autre dialecte. Ainsi, lorsque nous apprenons que peu de Brahmanes de Bénârès comprennent les *Vêda*, il faut présumer qu'on ne parle que du *Ritch*, de l'*Yadjoch* et du *Sâman*, exception faite de l'*Atharvan*, dont le langage est comparativement moderne, comme les savans s'en convaincront, en lisant ce passage:

*Yatra brahmavidò yâṅti dîkchayà tapasà saha agnirmâṅtatra nayatouagnirmêdhâṅ dedhâtoumè, agnayê souâhà. Vâyourmâṅ tatra nayatou vâyouh prâṅân dedhâtou mè, vâyouwè souâhà. Soûryò mâṅ tatra nayatou tchakchouh souryò dedhâtou mè, soùryâya souâhà; tchaṅdrò mân tatra nayatou manastchaṅdrò dedhâtou mè, tchaṅdrâya souâhà. Sômò mâṅ tatra nayatou payah sômò dedhâtou mè, sômâya souâhà.* Indrò *mâṅ tatra nayatou balamindrò dedhâtou mè, indrâya souâhà. Apò mâṅ tatra nayatouâmrîtammòpatichtatou, adbhyah souâhà. Yatra*

*brahmavidò yânti dìkchayà tapasà saha, brahmà mâñ tatra nayatou brahmà brahmà dedhâtou mê, brahmanè souâhà.*

C'est-à-dire : « Puisse le *feu* m'élever où ceux qui connoissent le » GRAND, parviennent à l'aide des saintes cérémonies et de la piété ! » Puisse le feu recevoir mes sacrifices ! Louange mystérieuse au feu ! » Puisse l'*air* m'y transporter ! Puisse l'air augmenter mes esprits ! » Louange mystérieuse à l'air ! Puisse le *soleil* m'y attirer ! Puisse le » soleil éclairer ma vue ! Louange mystérieuse au soleil ! Puisse la *lune* » m'y porter ! Puisse la lune recevoir mon esprit ! Louange mystérieuse » à la lune ! Puisse la plante *sôma* m'y conduire ! Puisse *sôma* me dis- » penser son lait sacré ! Louange mystérieuse à *sôma !* Puisse *Indra* » [ ou le firmament ] m'y porter ! Puisse Indra me donner la force ! » Louange mystérieuse à Indra ! Puisse l'*eau* m'y porter ! Puisse l'eau » me conduire au fleuve d'immortalité ! Louange mystérieuse à l'eau ! » Puisse *Brâhmah* me conduire où ceux qui connoissent le GRAND, par- » viennent à l'aide des saintes cérémonies et de la piété ! Puisse Brâh- » mah me conduire au GRAND ! Louange mystérieuse à Brâhmah ! »

J'aurois pu citer plusieurs passages du premier livre de l'*Atharvan*, particulièrement une formule terrible d'enchantement avec l'herbe consacrée appelée *darbbha*, et un hymne sublime à *Câla* [le Temps]; mais un seul passage doit suffire pour montrer le style et le langage de cet ouvrage extraordinaire. Il ne seroit pas aussi aisé d'offrir un extrait authentique des autres *Véda*. A la vérité, on trouve dans un livre intitulé *Sivavêdânta*, composé en sanskrit, mais écrit en caractères kachmyryens, une stance de l'*Yadjourvêda*, que sa sublimité rend digne d'être rapportée ici, quoique la cadence régulière des vers et l'élégance polie du langage donnent tout lieu de soupçonner que c'est une paraphrase moderne de quelque texte des anciens livres sacrés :

*Natatra soûryò bhâti natcha tchañdra târakaou, nêmâ vìdyoutô, bhâñti kouta êva vahnih : tamêva bhâñtam anoubhâti servam, tasya bhâsâ servamidam vibhâti.*

C'est-à-dire : « Là, le soleil ne brille pas, non plus que la lune et

» les étoiles. Ces lumières ne voltigent pas *en ce lieu :* comment le » feu même *y* resplendiroit-il ? Dieu inonde de lumière toute cette » substance brillante ; et l'univers est éclairé de sa splendeur. »

Après tout, les livres sur la théologie appelés *Vêda,* ou ce qui est connu, et *Srouti*, ou ce qui a été entendu, passent encore pour être très-nombreux ; et l'on croit que les quatre dont il est fait mention ici, ont été choisis, comme renfermant toutes les instructions nécessaires à l'homme. Mohhsen âl-Fâny, auteur aussi franc qu'ingénieux du *Dâbistân* (26), décrit, dans son premier chapitre, une race d'anciens sages persans, qui, d'après l'ensemble de son récit, paroissent avoir été des Hindous ; et nous ne saurions douter que le livre de Mahâbâd (27) ou Menou, qui, dit-il, fut composé dans un *idiome céleste*, ne signifie le *Vêda;* en sorte que, Zerâtocht n'ayant été qu'un réformateur, nous trouvons dans l'Inde la vraie source de l'ancienne religion persane. Il faut ranger sous ce titre les nombreux *Sâstra Tantra*, *Mantra*, *Agama* et *Nigama* (28), qui sont composés de formules d'enchantemens et autres textes des *Vêda,* avec des remarques sur les occasions où l'on peut les employer avec succès. Je ne dois pas passer sous silence que les commentaires sur les livres sacrés des Hindous, parmi lesquels celui de Vasichtha semble être considéré comme le plus excellent, sont innombrables; mais, puisque nous avons accès aux sources, nous n'avons pas besoin de perdre notre temps à suivre les ruisseaux.

C'est des *Vêda* que sont immédiatement tirés les arts pratiques, tels que la chirurgie, la médecine, la musique et la danse; la science des archers, qui comprend tout l'art militaire ; et l'architecture, qui embrasse le système des arts mécaniques. Suivant les Pandits qui instruisirent Aboùl-fâzel (29), chacun des quatre *Vêda* donna naissance à un des *Oupavêda*, ou sous-écritures, dans l'ordre où il en a été fait mention ; mais cette exactitude d'analogie paroît tenir du raffinement.

Les Européens peuvent retirer des avantages infinis des divers ouvrages de médecine composés en sanskrit, où se trouvent les noms

et

et la description des plantes et des minéraux de l'Inde, avec leur usage pour la guérison des maladies, indiqué par l'expérience. Il en existe une collection nombreuse, depuis le *Tchéraca*, qui passe pour être l'ouvrage de Sîva, jusqu'au *Rôganiroûpana* et au *Nidâna*, qui sont comparativement modernes. Quantité d'ouvrages, en prose et en vers, ont été composés sur la musique, avec des airs hindous très-élégamment notés; mais on croit que le *Silpa śâstra*, ou Recueil de traités sur les arts mécaniques, est perdu.

Immédiatement à la suite de ces livres, viennent les six *Vêdânga*, dont trois appartiennent à la grammaire : un autre a rapport aux cérémonies religieuses; le cinquième, à l'ensemble des mathématiques, science où l'auteur du *Lîlâouatî* (30) passoit pour le plus habile de ses contemporains; et le sixième, à l'explication des mots et des phrases obscurs qui se rencontrent dans les *Vêda*. L'ouvrage de grammaire de Pânini, auteur qu'on suppose avoir été inspiré, a pour titre *Siddhânta Caumoudi ;* il est si abstrait, qu'il demande à être étudié pendant plusieurs années, avant d'être parfaitement compris. On demandoit un jour à Kâśînâtha Serman, qui accompagnoit M. Wilkins, ce qu'il pensoit du *Pâñinîya ;* il répondit d'une manière très-expressive, que c'étoit une forêt. Mais, la grammaire n'étant que l'instrument et non le but du véritable savoir, il est assez inutile de voyager dans un sentier aussi rude et aussi ténébreux. Il est cependant vraisemblable qu'on y trouve des spéculations raffinées sur la métaphysique. La prosodie sanskrite est facile et belle. Les savans y trouveront presque toutes les mesures des Grecs; et c'est une chose digne de remarque, que le langage des Brahmanes abonde naturellement en saphiques, en alcaïques et en ïambes. Les ouvrages d'astronomie sont excessivement nombreux dans cette langue : un catalogue seul en spécifie soixante-dix-neuf; et s'ils renferment les noms des principales étoiles visibles dans l'Inde, avec des observations sur leurs positions à diverses époques, quelles découvertes n'est-on pas à portée de faire dans cette science? à quelle certitude ne peut-on pas arriver dans la chronologie ancienne?

A la suite de ces *Anga*, sans qu'on voie bien la raison de cet arrangement, on classe la série des poëmes sacrés, le corps de jurisprudence, et les six *Sâstra* philosophiques, que notre auteur réduit à deux, composés de deux parties chacun. Il rejette le troisième, aussi en deux parties, comme n'étant pas parfaitement orthodoxe, c'est-à-dire, strictement conforme à ses propres principes.

Le premier poëte indien fut Vâlmiki, auteur du *Râmâyana*, poëme épique complet sur une action continue, intéressante et héroïque. Le poëme qui en approche le plus pour la célébrité, s'il ne lui est pas supérieur en réputation des ainteté, est le *Mahâbhârata* de Vyâsa. On attribue à Vyâsa les *Pourâna* sacrés, qu'on appelle LES DIX-HUIT à raison de leur excellence, et dont voici les titres : *Brahme* (31), ou le Grand; *Pedma* (32), ou le Lotus; *Brâhmândah* (33), ou l'Œuf du monde; et *Agni* (34), ou le Feu (ces quatre ont rapport à la création); *Vichnou* (35), ou le Pénétrant; *Garoûda* (36), ou son Aigle; les transformations de Brâhmah (37); *Siva* (38); *Linga* (39); *Nâreda* (40), fils de Brâhmah; *Skanda* (41), fils de Sîva; *Markandéya* (42), ou l'Homme immortel, et *Bhaouichya* (43), ou la Prédiction de l'avenir (ces neuf concernent les attributs et la puissance de la Divinité); et quatre autres, savoir, *Matsya* (44), *Varâha* (45), *Koûrma* (46), *Vâmena* (47), ou autant d'incarnations du grand Être en sa qualité de conservateur. Tous renferment d'anciennes traditions, ornées par la poésie ou déguisées sous des fables. Le dix-huitième est le *Bhâgaouata*, ou la vie de Crichna (48), par laquelle on croit que le même poëte a couronné toute la série; d'autres leur assignent néanmoins, avec plus de raison, différens auteurs.

Le système de la jurisprudence hindoue, outre le bel ouvrage intitulé *Menousmrîti* (49) ou ce qu'on se rappelle de Menou, celui d'Yâdjenyaoualkya (50), et ceux de seize autres Mounis, tous accompagnés de commentaires, est formé de plusieurs traités très-estimés, parmi lesquels ceux qui ont cours au Bengale sont un excellent traité sur les successions, par Djîmoûta Vâhana (51), et un Digeste complet, en vingt-sept volumes, recueilli, il y a quelques siècles, par

Raghounandan (52), le Tribonien de l'Inde, dont l'ouvrage est le grand dépôt de tout ce que l'on peut savoir sur un sujet si curieux en lui-même, et si intéressant pour le Gouvernement britannique.

Quant aux écoles philosophiques, il suffira d'observer que le premier *Nyâya* semble avoir de l'analogie avec le péripatétisme; le second, auquel on donne quelquefois le titre de *Vaiśêchica,* avec la secte ionienne; les deux *Mîmânsâ*, dont le second est souvent distingué par le nom de *Vêdânta* (53), avec l'école de Platon; le premier *Sânkhya*, avec la secte italique, et le second, ou *Pâtandjela*, avec le stoïcisme : en sorte que Gautama correspond à Aristote, Kanâda à Thalès, Djaimini à Socrate, Vyâsa à Platon, Kâpila à Pythagore, et Pâtandjeli à Zénon. Mais un parallèle exact entre les écoles de la Grèce et de l'Inde demanderoit un gros volume. Les ouvrages originaux de ces philosophes sont très-succincts; et, comme tous les autres *śâstra*, ils sont expliqués ou obscurcis par des *Oupadersana*, ou commentaires innombrables. L'une des plus belles productions sur la philosophie du Vêdânta est intitulée *Yôga Vâsîchtha,* et renferme les instructions données par le grand Vâsîchtha à son élève Râma, roi d'Ayôdhyâ.

Il résulte de cet aperçu de la littérature hindoue, que le *Vêda*, l'*Oupavêda*, le *Vêdânga*, le *Pourâna*, le *Dherma*, et le *Derśana*, sont les six grands *śâstra*, qu'on suppose renfermer toutes les connoissances divines et humaines. Ici, nous ne devons pas oublier que le mot *śâstra*, dérivé d'une racine qui signifie *ordonner*, veut dire généralement *ordonnance*, et spécialement *ordonnance rendue par inspiration :* aussi ce mot est-il convenablement restreint à la littérature sacrée, dont notre texte présente un précis exact.

Les *Sôudra*, ou quatrième classe des Hindous, n'ont pas la permission d'étudier les six *śâstra* proprement dits dont je viens de faire l'énumération; mais il leur reste un vaste champ dans l'étude de la littérature profane, comprise dans une multitude de livres populaires, qui répondent aux différens *śâstra,* et abondent en beautés de tout genre. Les *Vaidya* (54), ou ceux qui sont médecins nés,

doivent étudier tous les traités sur la médecine; et ils ont souvent plus de savoir, avec beaucoup moins d'orgueil, qu'aucun des Brahmanes. Ils sont pour l'ordinaire poëtes, grammairiens, rhétoriciens, moralistes; et l'on peut les regarder en général comme les plus vertueux et les plus aimables des Hindous. Au lieu des *Vêda*, ils étudient le *Râdjanîti* (55), ou instruction des princes; et au lieu du corps de jurisprudence, le *Nitiśâstra*, ou système universel de morale. Leur *Sahitia* (56), ou *Kâvya śâstra* (57), est formé de poëmes innombrables, principalement composés par la tribu des médecins, et qui tiennent la place des *Pourâna*, puisqu'ils renferment toutes les histoires du *Râmâyana*, du *Bhârata* et du *Bhâgaouata*. Ils ont accès à plusieurs traités d'*Alankâra* (58) ou de rhétorique, et à une quantité d'ouvrages en prose cadencée; à l'*Oupâkhyâna*, ou histoire civile, aussi appelée *Râdjataranguini;* au *Nâtaka* (59), qui répond au *Gândharvavêda*, composé de drames réguliers en sanskrit et en prakrit (60). De plus, ils apprennent ordinairement par cœur des grammaires et des dictionnaires entiers. L'illustre Amarasinha (61) est auteur du meilleur lexique ou vocabulaire, qu'il composa en vers pour aider la mémoire; mais il y en a soixante-dix autres en grande réputation. La meilleure grammaire est le *Mougdhabôdha* (62), ou la beauté de la science, ouvrage d'un Gôsouâmi (63) nommé *Vôpadêva;* elle comprend, en deux cents petites pages, tout ce qu'on a besoin de savoir lorsqu'on apprend la langue. Des *Tikâ*, ou commentaires étymologiques très-étendus, sont ordinairement joints aux *Kôcha*, ou dictionnaires.

Tout ce que nous avons à dire des ouvrages hétérodoxes, c'est que ceux qui traitent de la religion et de la philosophie de Bouddha paroissent liés à quelques-unes des parties les plus curieuses de l'histoire de l'Asie, et renferment peut-être tout ce que l'on trouveroit dans le *pâli* (64), ou langue sacrée de la presqu'île orientale de l'Inde. On assure dans le Bengale qu'Amarasinha lui-même étoit un Bauddha (65); mais il paroît avoir été théiste, avec des principes tolérans, et, comme Aboùl-fâzel, jaloux de réconcilier les différentes religions de l'Inde.

De quelque côté que nous envisagions la littérature hindoue, elle présente l'idée de l'infini; et la plus longue vie ne suffiroit pas pour lire près de cinq cent mille stances qui forment les *Pourâna*, et peut-être un million qui forme les autres ouvrages ci-dessus mentionnés. Nous pouvons néanmoins choisir ce qu'il y a de mieux dans chaque *śâstra*, et cueillir les fruits du savoir, sans nous charger de ses feuilles et de ses branches. Nous aurons en même temps la satisfaction de voir que les doctes Hindous, encouragés par la douceur de notre gouvernement et de nos mœurs, sont pour le moins aussi empressés de communiquer leur science, que nous le sommes d'y participer. Puisque les Européens sont redevables aux Hollandois de presque tout ce qu'ils savent d'arabe, et aux Français de tout ce qu'ils savent de chinois, tâchons qu'ils reçoivent de nous la première connoissance exacte du sanskrit, et des ouvrages importans composés dans cette langue; mais s'ils veulent se faire une idée juste de la religion et de la littérature indiennes, qu'ils commencent par oublier tout ce qui a été écrit sur ce sujet, soit par les anciens, soit par les modernes, avant la publication du *Guîtâ* (66).

---

# NOTES DU C.en LANGLÈS

## *Sur le Mémoire précédent.*

(1) L'AUTEUR de l'*Ayīn Akbery* ایین اکبری écrit *Athârch Beddyâ* اٹھارہ بدیا.

Voici comme il s'exprime à ce sujet :

« Ce sont dix-huit espèces de sciences. (Les Hindous) prétendent que » celui-là est parvenu à la perfection de la science, qui est versé dans ce » nombre de sciences, et qui a pénétré leurs mystères. »

Les 4 VÉDA. (Les quatre premiers *Beddyâ* sont,) « 1.° le *Rog-beyde*, 2.° le *Djedjor-» beyde*, 3.° le *Sam-beyde*, 4.° l'*Athraben-beyde* : les Hindous les regardent » tous quatre comme des livres divins. Nous en avons déjà dit quelque » chose.

Les 18 POURÂNA. » 5.° *Pourâna.* — Il y a dix-huit grands ouvrages auxquels on donne ce titre, » et qui renferment les explications des difficultés des quatre (Beydes) pré- » cédens, et traitent de chacun de ces cinq objets; savoir, 1.° la manifestation de » l'univers; 2.° sa dissolution; 3.° ses diverses révolutions et les différentes » généalogies; 4.° la nature des quatorze *Ménoùanter [Menou]* (ce sont » quatorze esprits saints qui, pendant le siècle de Brâhmah, paroîtront successi- » vement pour diriger les hommes et gouverneront le monde; la durée de la vie » de chacun d'eux sera de soixante-onze fois quatre *djoug;* la révolution com- » plète de quatre *djoug* égale quatre millions trois cent vingt mille ans : ils » auront pour compagnons quatorze Indra. On dit que, durant la vie de Brâhmah, » quatorze *dyoùtah* régneront successivement sur les régions supérieures); la » relation de leurs exploits, qui leur ont valu cette haute dignité; 5.° l'histoire » des monarques célèbres de la terre..............................

» Tous les *Pourâna* sont des étincelles de la sagesse du philosophe Byâs » [Vyâsa].

Les 18 OUPA-POURÂNA. » Les *Oupa-pourâna* sont dix-huit ouvrages qui expliquent les livres

» précédens surannés, et en ajoutent de nouveaux....................
» ........ Et en effet, les *Oupa-pourâna* renferment ce qui n'est pas dans les » *Pourâna;* c'est pourquoi chaque commentaire a un titre analogue au Pourâna » dont il dépend, &c.

» *6.e Beddyâ.* — *Dhermachâster* est la doctrine suivant laquelle on fait des » actions vertueuses. Cette doctrine est extraite des Beydes; on y a joint des » commentaires: on la nomme aussi *Simrit*, et elle est contenue dans le même » nombre de livres. Il y a trois principales matières en ces livres : le culte » religieux des quatre tribus; les règles de conduite; les réparations des » crimes..... Les Dherma-sâstra. Smriti.

*Nota.* Il y a dix-huit *Simrit [Smrĭti]* sur le Dherma-sâstra, et dix-huit *Oupa-simrit [Oupa-smrĭti]* que l'*Ayïn Akbery* compare aux dix-huit *Oupa-pourâna*. Les 18 Oupa-smriti.

» *7.e Beddyâ.* — Se nomme *Chikcha*, et traite de la prononciation des » lettres, &c. Chikcha.

» *8.e Beddyâ.* — *Kalpa* est un livre qui renferme les explications des dix céré- » monies qui doivent se pratiquer à commencer du mariage jusqu'au moment » où l'enfant met le cordon; (voici l'ordre de ces explications:) 1.° le moment » du mariage; 2.° la cohabitation avec la femme; 3.° l'espace qui s'écoule » depuis le troisième mois de la grossesse jusqu'au cinquième; 4.° depuis le » sixième mois jusqu'au huitième; 5.° la naissance; 6.° l'imposition du nom; » 7.° l'exposition de l'enfant au soleil; 8.° lui présenter des grains; 9.° lui » raser la tête; 10.° lui passer le cordon. Dans chacune de ces dix cir- » constances, ils pratiquent des superstitions, des prières et des cérémonies » particulières. Kalpa.

» *9.e Beddyâ.* — Le *Byakarna* comprend la grammaire et la syntaxe; il traite » aussi de l'étymologie et de la formation des mots, et apprend à réunir les » mots séparés pour en faire des phrases: on commence par diviser les lettres, » qui sont au nombre de cinquante-deux, en trois divisions. Vyakarana.

» *10.e Beddyâ.* — Le *Niroukta* est un commentaire sur les nombres et sur » ce qui en est dit dans les Beydes. Niroucti.

» *11.e Beddyâ.* — Le *Djoùtek* traite des astres et de leurs effets merveilleux. Djyôtik'h.

» *12.e Beddyâ.* — Le *Tch'hend* traite des différentes sortes de vers et de » leurs mesures. Les six derniers *Beddyâ* se nomment *ânga* [ou corps], parce » que, lorsque ces livres furent créés, ils facilitèrent l'intelligence des Beydes. Tchenda.

» *13.e Beddyâ.* — Le *Mymânsâ* traite des trois sectes dont nous avons parlé. Mymansa.

» *14.e Beddyâ.* — Le *Nyây*, dont nous avons parlé sommairement à l'article Nyâyâ.

» des sciences. Plusieurs pensent que la connoissance de ces quatorze *Beddyâ* » suffit pour être parvenu au plus haut degré de science, et ne comptent que » quatorze *Beddyâ* ; mais quelques-uns y ajoutent les quatre suivans.

» *15.e Beddyâ.* — Le *Ayoùrbeyd* est un traité des membres, de la conservation » de la santé, et de la connoissance des différentes maladies : il est tiré du pre- » mier Beyd.

» *16.e Beddyâ.* — Le *Dhanourbeyd*, l'art de manier la flèche et autres armes ; » il est tiré du deuxième Beyd.

» *17.e Beddyâ.* — Le *Gândharba*, l'art de la musique, renfermant le chant, » l'accompagnement (sur les instrumens), et la connoissance des modes : il » est tiré du troisième Beyd.

» *18.e Beddyâ.* — L'*Arthchâster* indique la manière d'acquérir des richesses » et de faire du gain : il est tiré du quatrième Beyd.

» Ces quatre derniers *Beddyâ* se nomment collectivement *Oupa-beyd.* »

أَتهارَه بِدّيا بفتح همزة و تاي فوقاني هندي و هاي خفي و الف و فتح را و سكون ها و كسر با و دال مشدد و ياي تحتاني و الف هژده كونه شناسايي........ كويند به پايهٔ والاي دانش انكس رسد كه بآن شمار دانش اندوزد و بژرفاي آن رسيد كام دل بر كيرد نخستين رُكْ بِيْد دوم جَجُرْ بِيْد سيوم سَام بِيْد چهارم أَتهرَبَن بِيْد اين چهار را آلهي كتاب بر شمرند چنانچه گذشتي كذارده آمد.................. پنجم پُرانَ بضم باي فارسي و را و الف و فتح نون هژده كتاب بزرك را بدين نام خوانند دشوار ياب آن چهار بيشين را بروشن روشي بر كذارد و در هر يكي از پنج چيز سخن رود ، بيدايئ عالم ، نيست شدن آن ، كذارش كونا كون و دودمانها ، بيان حال چهارده منوّنتر بفتح ميم

میم و سکون نون و فتح واو و نون خفي و فتح تاي فوقاني و را
آن چهارده قدسي نفس است که در همکي عمر برشما یــکي پس
از دیکري بــرهنموني بر خیزد و بار عالم بــر دوش همت بــر نهد
و زندکي هر کدام هفتاد و یکبار چهار جك است و هر چهار جك
چهل و سه لك وبیست هزار سال و همچنان حال چهارده اندر
بطفیل بر کذارند بکسر همزه و نون خفي و سکون دال و فتح را
کوبند در عمر برهما چهارده دیوته بر علــوي عالم یکي پس
از دیکري فرمانروائي کند ، و کار کردي که بدست آویز ان بدین
پایه رسند ، و داستانهاي فرمانروایان والا شکوه ..............
.............................همه از فروغ دانش حکیم بیاس ،
أپ پران بضم همزه و فتح باي فارسي هــژده کتاب دیکر که دیر
یاب بیشین نامها بر کشاید و برخي تازها بر کذارند ........
همانا در أپ پران کذارش چیزیست که در پران نبوده پس آنچه در
اپ پران مذکور شود اورا بنام نخستین خوانند............ ،
ششم ، دَهرَمَ شا سْتَر بفتح دال وهاي خفي و سکون را و فتح میم
و شین منقوط و الف و سکون سین و فــتح تاي فــوقاني و را
دانشي که در و کار کرد نیکوکاري باشد و آنرا نیز از بید بر کرفته
تفصیلها بر نهاده اند و اورا سِمرِت نیز کویند بکسر سین و سکون
میم و کسر را و تاي فوقاني آن نیز بدآن شمار باشند ســه چیز

عملۀ این کتابها کار کرد هر چهار کروه در ایزدی پرستش ، و روش داوری ، و چان کری کاهان ، ........................

هفتم ، شِکَشا بکسر شین منقوط و سکون کاف و شین منقوط و الف کذارش مخارج حروف ،

هشتم ، کَلپ بفتح کاف و سکون لام و فتح بای فارسی کتابیست در بیان ده کونه کارکردار آغاز زناشویی تا آنکه پور زنار بر بندد ، زمان کدخدایی ، بیوستن با زن ، ماه سیوم از بارور شدن تا پنجم ، ماه ششم تا هشتم ، زادن ، نام نهادن ، نمودن بآفتاب ، چشانیدن غله ، سر تراشیدن ، زنار دادن ، در هریکی ازین ده وقت افسونهای خاص بکار برند و کردارهای کزین بجا آرند ،

نهم ، بیاکَرن بسکر با و یای تحتانی و الف و فتح کاف وسکون را و فتح نون علمیاست از نحو و صرف و اشتقاق و لغت باز کوید و این ترکیب مفردات ازو بدست آید نخست حروف را پنجاه و دو بر کذارده بر سه قسم ........،

دهم ، نِرُکت بکسر نون و ضم را و سکون کاف و فتح تای فوقانی در شرح شمانۀ آنچه از آن بید بر کوید ،

یازدهم ، جُوتک بضم جیم و سکون واو و فتح تای فوقانی و کاف درو کفتار انجم و شکرفکاری آن ،

دوازدهم ، چهند بفتح جيم فارسي وهاي خفي و نون خفي و سكون دال بيان مراتب بحور و مدارج اشعار و هر شش بسين را أنكَ كويند بفتح همزه و نون خفي و فتح كاف فارسي يعني چون اين شش چيز پيدايي كهره بيدرا شناسا كردند ،

سيزدهم ، ميمانسا هر سه قسم آن كه كذارش يافت ،

چهاردهم ، نياي كنتي حال او در علوم كذارده آمد ، بسياري برانند همين چهارده چيز به پايهٔ والاي آكهي رساند و بديارا چهارده پندارند و برخي چهار ديكر افرايند ،

پانزدهم ، أيُربيد بهمزه الف و ضم يا تحتاني و سكون را شناسائي اعضا و نكاه داشت تندرستي و در يافت كونا كون رنجوري و چارهٔ آن از نخستين بيد كرفته اند ،

شانزدهم ، دَهْنُربيد بفتح دال و هاي خفي و ضم نون و سكون را دانايي تير اندازي و كونا كون سلاح از بيد دوم بر آورده اند ،

هفدهم ، كَانَدهربَ كاف فارسي و الف و نون خفي و فتح دال و هاي خفي و سكون را و فتح با موسقي دانش از كفتن و نواختن و اصول نمودن از سيوم بيد بر داشته ،

هژدهم ، أرتَه ساستَر بفتح همزه و سكون را و فتح تاي فوقاني و هاي خفي و سين و الف و سين و فتح تاي فوقاني و را بيان

روش مال فراهم آوردن و سود اندوختن از چهارم بید بر کرفته و این
چهاررا أپ بید کویند بضم همزه و فتح باي فارسي ،

Voyez l'*Ayïn Akbery*, page 312 de mon manuscrit autographe, et *tome III, pag. 162 et suiv.* de la traduction de M. Gladwin, édit. de Calcutta, laquelle diffère beaucoup de celle que je donne ici.

(2) « Chaque Veyde est lui-même une science; des quatre Veydes sont dé- » rivées toutes les autres sciences, lesquelles marchent après eux comme leur » étant inférieures. Je vais d'abord transcrire ici les noms des quatre Veydes :

» Le premier est le *Rig-veyde*, qui contient vingt-cinq mille chlògues » [stances].

» Le deuxième est l'*Yadjoùr-veyde*, qui contient vingt-cinq mille chlògues.

» Le troisième est le *Sâma-veyde*, qui contient vingt-cinq mille chlògues.

» Le quatrième est l'*Athervan-veyde*, qui contient vingt-cinq mille chlògues. »

هرهر وید ییك ببك ودیّا کنهتي هین اور جن چارونسـبن
سب ودیّا نکلي هین اور ونهي چارونکي پیچهي سب ودیّا
چلتي هین پهلي چار ویدونکي نام لکهتا هون
پهلا ریك وید هي پچیس هزار شلوك کنبتي هي
دوسرا یجور وید وه پچیس هزار شلوك هي
تیسرا سام ویدو سکي کنتي پچیس هزار شلوك هي
چوتها اتهرون وید هي وسکي کنتي پچیس هزار شلوك هي

*Oriental Collect.* tom. III, pag. 94-95.

La Bibliothèque nationale possède, depuis 1735, les quatre *Véda* en caractère talinga, sur des ôles (ou feuilles de palmier); ils sont indiqués sous les n.os 31, 40, 52, 80, 81, des *Codices Indici*, t. I, p. 435 et 437, du *Catalogus manuscriptorum Bibliothecæ regiæ*, publié en 1739 par le savant Fourmont. Une copie entière et magnifique des *Véda*, écrite en caractère dévanâgary, et

formant onze volumes *in-folio*, a été déposée au *British Museum* par mon intéressant et malheureux ami feu le colonel Polier. Ces faits me paroissent une réfutation suffisante de l'étrange assertion du P. Paulin, qui prétend que « les *Véda* ne sont pas un livre réel ni un texte sacré, comme se sont efforcés » de l'annoncer et de le prouver plusieurs voyageurs étrangers à la langue » sanskrite, &c. » Voyez *Examen historico-critic. codicum Indicorum bibliothecæ Congregat. de propagandâ fide*, p. 46 et 48.

Le nombre des chlogues, et non *ôchlòga*, qui composent les quatre *Véda*, se monte (comme on voit) à cent mille; et ce nombre est parfaitement conforme à celui qui est indiqué par l'auteur de l'*Ayïn Akbery*, qui ajoute que « un ôchlòga » comprend quatre *tcherna* [pieds], chacun desquels ne peut contenir moins de » huit ni plus de vingt-six *âtchehra*..., composés chacun d'une ou de deux » lettres : quand il y en a deux, la seconde est quiescente. On dit que l'un des » esprits célestes, nommé *Byâs*, divisa ce livre (le Vêda) en quatre sections, à » chacune desquelles il donna un nom particulier, *Rig*, *Djadjour*, *Sâma* et » *Atherban;* ils regardent ces quatre livres comme divins. » افزون از صد هزار أُشْلُوكَ درو بضم همزه و سكون شين منقوط و ضم مجهول لام و سكون واو و فتح كاف هركدام از چهار چَرْنَ فراهم آيد بفتح جيم فارسي و سكون را و فتح نون و چرن كم از هشت و بيش از بيست و شش أَچّهرَ نباشد..... بفتح همزه و جيم مشدد فارسي و هاي خفي و فتح را يك حرف است يا دو حرف ثاني ساكن ويكي از قدسي نفوس كه آنرا بياس نامند اين كتاب را چهار لخت بر ساخت و هر بخش را جداكانه نامي بر نهاد، رِگْ بكسر را و سكون كاف فارسي، جَجُرْ بفتح جيم اوّل و ضم جيم دوم و سكون را، سَامَ بسين و الف و فتح ميم، أَتهرَبَن بفتح همزه و تاي فوقاني و هاي خفي و سكون را و فتح با و نون الهي كتب اين چهار را بر

شمرند *Ayïn Akbery*, page 288 *verso* du manuscrit autographe, et *tome III, page 99*, de la traduction de M. Gladwin, édit. de Calcutta.

(3) *Crichna Douaïpayana*, c'est-à-dire, Crichna né dans une île, et surnommé *Vyâsa*, parce qu'il divisa les *Véda* en quatre livres, est, selon le P. Paulin de Saint-Barthélemi, « un auteur indien purement imaginaire, et qui » n'a jamais existé : les habitans du nord de l'Inde prononcent ce mot *Biâs*; ceux » du midi, *Viâsan*, et par corruption, *Biache*. Au reste, *Vyâsa* est lui-même la » corruption du mot sanskrit *abhyâsa* [personne diligente], *abhyâsana* [étude, » diligence, activité]. *Abhyâsa* est donc un personnage fictif, un être de raison » et allégorique, auquel les Hindous consacrent leurs premiers écrits, leurs poëmes » et leurs livres. Quiconque aura, en effet, une idée de l'innombrable quantité » d'ouvrages que les Indiens attribuent à leur pénitent et contemplateur Vyâsa, » comprendra aisément qu'il est de toute impossibilité qu'un seul homme les ait » composés, écrits, ou seulement dictés. Ajoutez que, suivant le *Véda Vyâsoul-* » *bhava* [ou Traité de la nativité et de l'origine de Vyâsa], ce personnage » est entièrement allégorique; et cet écrivain n'est autre que le dieu Vichnou » lui-même. N'oublions pas d'observer, relativement au titre de l'ouvrage cité » ci-dessus, que *véda vyâsa*, ou *vêdarichi*, signifie *écrivain de la loi, diligent, expé-* » *rimenté*, ou *auteur de la loi*. De même que *Vichouakarma* [l'ouvrier universel] » qui bâtit et sculpta en une seule nuit toutes les villes de l'Inde, ainsi que les » temples et les statues qui les décorent, est aussi un être controuvé; de même » l'existence de Vyâsa ou Abhyâsa, auteur d'ouvrages innombrables, n'est pas » plus réelle : les Indiens supposent sa naissance antérieure même au déluge; » et cette fiction leur est nécessaire pour motiver celle suivant laquelle les *Véda* » qu'on lui attribue furent enlevés, à l'époque du déluge universel, par le géant » Iranya, prince des démons, jetés dans la mer, recueillis ensuite et sauvés » par le dieu Vichnou incarné. » Tels sont les documens que nous donne le P. Paulin de Saint-Barthélemi, dans son *Examen historico-criticum codicum Indicorum bibliothecæ Congregationis de propagandâ fide*, p. 35 et 36, relativement au plus fameux auteur hindou, dont l'existence, comme on voit, est bien moins prouvée que celle des ouvrages qu'on lui attribue. Je ne me permettrai pas de décider jusqu'à quel point peuvent être fondés les doutes du P. Paulin, et je me contenterai d'observer que le nom du géant qui enleva les *Véda*, ayant une ressemblance frappante avec celui que porte la Perse [*Yrân* ایران] parmi les

Orientaux, cette circonstance me semble être une nouvelle preuve des communications intimes qui existèrent, à une époque très-reculée sans doute, entre les Hindous et les Persans.

(4) *Oupavêda*, Commentaire sur les Vêdes. Le mot sanskrit *oupa*, qui signifie *sur*, et qui a beaucoup de ressemblance avec l'*upon* des Anglois, désigne toujours le commentaire de l'ouvrage au titre duquel il se trouve joint; comme *Oupavêda*, Commentaire sur les Vèdes; *Oupapourâna*, Commentaire sur les Pourânas, &c. Il ne faut pas confondre l'*Oupavêda* avec l'*Oupanichâd*, extrait des *Vêda*, que le traducteur persan a changé en *Oupnek'hât* اوپنكهات *Voyez*, ci-après, les notes 24 et 25.

(5) Bhârata, auteur d'un traité sur la musique. Ce mot, selon M. Wilkins, dérive d'une racine qui signifie *soigner, chérir.* Ce personnage est, je crois, le même que le fils du roi Douchouanta et de Sakountala, lequel succéda à son père, sous le titre d'*Youva râdjah* [jeune monarque], plus de douze siècles avant l'ère vulgaire, et donna son nom à la contrée que les Européens appellent *Inde.* Voyez *the History of Dooshwanta and Sakoontala, extracted from the Mahabharata, a poem in the sanskreet language, translated by Charles Wilkins*, tome II, p. 452, de l'*Oriental Repertory* de M. Dalrymple, et mes notes, *pag. 286 et 311 de ce volume*, et *page 185 du tome II.*

(6) Les *Mouni*, qu'on nomme aussi *Richi*, sont, selon le P. Paulin de Saint-Barthélemi (*Systema Bramhanic.* pag. 71 et suiv.), des moines, des cénobites, des contemplateurs; et le livre indien intitulé *Sambhava* [ou Genèse] nous apprend qu'on désigne spécialement sous ce nom les philosophes, les auteurs des sectes indiennes, les religieux, les instituteurs terrestres des rois et des peuples, lesquels tirent leur dénomination des astres et des planètes; enfin, ces astres eux-mêmes, qui sur la terre deviennent des docteurs, des maîtres et des instituteurs. Voilà pourquoi le Bouddha indien, qui est absolument le même que Mercure, et qui correspond à cette planète dans le système astronomique des Hindous, se nomme *Mouni Indra* [le chef des contemplatifs], *ïadhabïgna* [éclaircissant les difficultés]. *ïaukra*, la planète Vénus, qui, en sanskrit, est du genre masculin, indique un autre Mouni, poëte, maître des dieux ou des mauvais génies, &c. En général, les Mounis passent pour être au nombre de sept, et correspondent aux sept planètes anciennement connues, &c.

(7) J'ignore quelle est cette mesure; mais je sais seulement qu'elle a servi à écrire le *Gâyatri*, le plus saint passage des *Véda*, qu'on nomme aussi la *mère du Véda*, sans doute dans le même sens que les Musulmans nomment la première surate du Qôran أم الكتاب *la mère du livre.* Voici la traduction du Gâyatri, faite d'après celle de M. Colebrooke : « Terre! ciel! firmament! » méditons sur *(ces objets et sur)* la plus excellente lumière et puissance » de ce généreux, réjouissant et resplendissant soleil, afin qu'il guide notre » intelligence. »

M. Jones a ainsi paraphrasé plutôt que traduit cette prière solennelle :

« Adorons la suprématie de ce soleil divin [a], la divinité [b] qui éclaire tout, » qui réjouit tout, de qui tout procède, à qui tout doit retourner, que nous » invoquons pour diriger nos entendemens dans notre marche vers son siége » sacré. »

Voici le développement de cette prière, tiré également des *Véda :*

« Ce que le soleil et la lumière sont à ce monde visible, le bien suprême et » la vérité le sont à l'univers intellectuel et invisible; et de même que nos yeux » corporels ont une perception distincte des objets éclairés par le soleil, ainsi » nos ames acquièrent des connoissances certaines, en méditant sur la lumière » de vérité qui émane de l'Être des êtres. Cette lumière est la seule qui puisse » guider nos esprits dans le sentier de la béatitude. Sans mains et sans pieds, » il court rapidement, et saisit avec force; il voit sans yeux, il entend tout » sans oreilles; il connoît tout ce qui peut être connu, mais personne ne le » connoît. Les sages l'appellent le grand esprit, l'esprit suprême et pénétrant. »

Voyez la *Dissertation on the religious ceremonies of the Hindus, and of the Brâhmens specially, by* Mr. Colebrooke, *n.° VIII, t. VII, p. 258,* de ces Mémoires, édition de Calcutta; *Preface to the Institutes of Hindu laws, by* Will. Jones, *t. III, p. 441,* de ces Mémoires, et *t. III, p. 62,* du recueil complet des Œuvres de M. Jones, immédiatement avant sa traduction des lois de Menou; et *the Gayatri, or the holiest verse of the Vedas,* tome VI, p. 417, du même recueil des Œuvres de ce même savant, édit. in-4.°

[a] Opposé au soleil visible.

[b] *Bhargas,* mot composé de trois consonnes, et dérivé de *bha,* briller; *ram,* faire plaisir, et *gam,* mouvoir. Suivant une autre traduction du même savant, on lit: « Adorons cette lumière divine, la plus grande » sans comparaison qui éclaire, &c. et qui » peut seule éclairer notre intelligence. »

(8)

(8) *Soûrya* est le nom ou plutôt un des noms du soleil en langue sanskrite; de manière qu'il seroit, je crois, fort difficile de décider si ce mot désigne ici un personnage allégorique ou un écrivain qui a réellement existé.

(9) Les dix-huit *Pourâna* sont, après les *Véda*, les livres les plus révérés des Hindous. Voici la définition que les Brahmanes donnent d'un Pourâna : « C'est » un poëme sur cinq différens sujets : 1.° la création première, ou la création » de la matière en abstrait; 2.° la création secondaire, ou la production des êtres » subordonnés, spirituels et matériels; 3.° l'histoire chronologique de ces grandes » périodes nommées *manaouantara;* 4.° la généalogie des familles, particulièrement de celles qui ont régné dans l'Inde ; 5.° l'histoire détaillée des familles » particulières. » Il y a tout lieu de croire que les *Pourâna* renferment des notions très-curieuses sur l'histoire et la géographie des anciens Hindous. Tous les *Pourâna* sont écrits en vers, et l'on y trouve des morceaux remplis de verve et d'imagination. Quoiqu'on les attribue généralement à Vyâsa, dont nous avons déjà parlé *(page 390)*, ils sont trop nombreux et trop considérables pour être l'ouvrage d'un seul homme. *Voyez* Wilkins's *Catalogue of Oriental manuscripts*, tome VI des *Works of sir Will. Jones*, p. 445, et le Catalogue manuscrit des manuscrits indiens de la Bibliothèque nationale, par M. Hamilton.

Outre les dix-huit *Pourâna*, il y a dix-huit *Oupapourâna* qui ressemblent aux premiers pour la formule, la versification ; car ils n'en sont qu'une imitation : je vais indiquer leurs noms et le nombre de leurs stances:

Le premier est le *Râmâyan*, qui contient vingt-quatre mille stances;

Le deuxième, le *Preyhet nârdya;*

Le troisième, le *Nendikaychour samhytâ;*

Le quatrième, le *Nârdya pantcharâtra oupah pourâna;*

Le cinquième, l'*Akhaytek oupah pourâna;*

Le sixième, le *Dayvy pourâna;*

Le septième, le *Kâly pourâna;*

Le huitième, le *Preyhet nâresimhoum oupah pourâna;*

Le neuvième, le *Preyhet Vichnou oupah pourâna;*

Le dixième, le *Prebhâsek oupah pourâna;*

Le onzième, le *Lylâvaty oupah pourâna;*

Le douzième, le *Preyhet nendyam oupah pourâna;*

Le treizième, l'*Aykâmerah oupah pourâna;*

Le quatorzième, l'*Aykapâdmah oupah pourâna;*

Le quinzième, le *Laghou bhâgavat oupah pourâna;*
Le seizième, le *Mirteyndjy oupah pourâna;*
Le dix-septième, l'*Anguyrosa oupah pourâna;*
Le dix-huitième, le *Châmba oupah pourâna.*

اتھار پوران سبن جدي اور اتھار اوپہ پوران ہین طرح اور شعر انکي و نھبکي جبسي ہبن و نھبکي تابع ہبن انکي نانو اور کنتي لھکتا ہون

تن مبن پہلا رامایں چوبیس ہراز شلوك ہي
دوسرا پرہمت ناردي ہي
تیسرا نند کبشور سمہبتا ہي
چوتھا ناردي پنچ راتر ہي اوپہ پوران ہي
پانچوان اکھیتك اوپہ پوران ہي
چھتوان دیوي پوران ہي
سات وان کالي پوران ہي
آت وان پرہمت نارسمہم اوپہ پوران ہي
نوان پرہمت ویشنو اوپہ پوران ہي
دسوان پرہماسکہ اوپہ پوران ہي
یکاروان لیلاوتي اوپہ پوران ہي
باروان پرہمت نندي یم اوپہ پوران هي
تیروان یبك آمره اوپہ پوران هي
چوده وان یبك پادمہ اوپہ پوران هي

پندروان لکهو بهاکوت اوپه پوران هي
سولوان مرت ينجي اوپه پوران هي
ستروان انکيرس اوپه پوران هي
اٹهاروان شامب اوپه پوران هي

*Oriental Collect.* tom. III, pag. 98-100.

(10) Voici ce que nous apprend l'auteur de l'*Ayïn Akbery* ايين اكبري touchant cette doctrine : « Le philosophe Gaùtama est le premier qui l'enseigna. Elle comprend la physique, la théologie, les mathématiques, la logique » et la dialectique. Suivant cette doctrine, il n'y a qu'un Dieu sans égal, qui n'a » pas été engendré et n'engendre point; exempt de toutes les infirmités corporelles et autres, créateur de l'univers, éternel, sans commencement ni fin, » créateur, conservateur, d'une simplicité parfaite. Ils disent cependant qu'il » créa une forme corporelle, et qu'il s'y unit *(ce corps est Brâhmah)* : de la même » manière qu'un corps humain uni avec l'ame devient l'instrument qui produit l'action, de même cette figure unie à la Divinité devient le moyen par » lequel son action se manifeste; et ils assurent que la poussière (mondaine) » n'altère en rien la sainteté de la Divinité. Cette opinion ressemble beaucoup à la croyance des Chrétiens. Ils reçoivent les livres divins, mais ils ne » les regardent pas comme éternels; ils croient que Dieu, par le moyen de » cette figure, envoya aux habitans de la terre un livre qu'ils nomment » *Beyda.* » — *Nota.* Ils croient que quelques parties de l'univers ont existé de toute éternité.

نِيايَ بكسر نون وياي تحتاني والف وفتح ياي تحتاني پديد آرندۀ
اين حكيم كوتم است علم زاريست از طبيعي وآلهي و رياضي
و منطق و مناظره ايزد بيهمال را ازتعدد و زادن و زاييدن
و جسمانيت و ديكر نقايص پاك دانند ازلي ابدي افرينندۀ
نكاهدارندۀ بسيط حقيقي بر شمارند ليكن بر كويند بيكري بر

افريند و بدان پيوند خاص كرد چنانچه تن به پيوند جان دستماية
كار كرد آيد همچنان بيكي با يزدي علاقه چهره كشاي كار
كردد و غباري بر قدسي دامنش ننشيند كفتار اينان بكذارش
نصاري نزديك با الهي نامها كرايند ليكن قديم نه انكارند
دادار جهان افرين بميانجي آن بيكر بجهانيان كتابي رسانيد آنرا بيدَ
كويند بكسر مجهول با و سكون ياي تحتاني و فتح دال ،

*Ayïn Akbery*, page 288 *verso* du manuscrit, et *tome III, page 99*, de la traduction de M. Gladwin, édit. de Calcutta. La Bibliothèque nationale ne possède qu'un traité de cette philosophie, intitulé *Nyâya Varticatica* [Commentaire sur la doctrine Nyâya], par Vâtchespati Miśra, n.[os] 158 nouveau et 172 ancien, en caractère bengali.

(11) « *Kanâda*, comme l'écrit l'auteur de l'*Ayïn Akbery*, qui lui donne le » titre de philosophe, est inventeur de cette méprisable doctrine, le *Beychy-* » *khek ;* elle s'accorde avec la précédente (le Nyâya) en beaucoup de points, » et en diffère sur d'autres &c. »

بيشيكهك اين مهين دانش را حكيم كَنَادَ بفتح كاف ونون
و الف و فتح دال بروي كار آورد با نخستين يكتاي دارد و در
جندي بخلاف كرايد .................. Kanâda enseigna le Beychykhek avant que Gaùtama introduisît le Nyâya; mais ce dernier eut un plan plus vaste et fut plus généralement suivi. *Ayïn Akbery,* page 294 *verso* de mon manuscrit, et *t. III, p. 121,* de la traduction de M. Gladwin, édit. de Calcutta.

(12) « La science du Méïmânsâ fut inventée par Djaïmin antérieurement au » Nyâya et au Beychykhek . . .

» On dit que ces sectaires ne croient pas en Dieu; que quelques-uns ad- » mettent son existence, mais ne le reconnoissent point pour créateur, et croient

» que tout est produit par *Dherem* et par *Adherem* [juste et injuste]: mais, » d'après des recherches plus approfondies faites avec plusieurs hommes savans » et amis de la justice et de l'impartialité, il est évident qu'ils ont tous sur la » Divinité la dernière opinion ; seulement pour éviter les erreurs de l'esprit sujet » à mille variations, ils gardent le silence sur cet être sans pareil, et bornent » leur doctrine aux actions sensibles. Mais les hommes, par un effet de leur » défaut d'intelligence et de leurs dispositions malveillantes, leur attribuent » cette doctrine et comptent Dieu pour rien.

» Ils ne reconnoissent point Brâhmah, Vichnou et Mahâdéo, pour des éma- » nations de la Divinité; mais ils disent que ce sont des créatures humaines » qui, par leurs bonnes actions, ont atteint ce degré de perfection.....

» Ils croient que l'univers n'a ni commencement ni fin........... Suivant » cette secte, les corps sont un composé d'atomes, et elle n'admet pas une seule » substance. »

مِيمانسا بكسر مجهول ميم وسكون ياي تحتاني و ميم والف و نون خفي و سين والف حكيم جَيمِن اين دانش را پديد آورد بفتح جيم وسكون ياي تحتاني وكسر ميم ونون از ان دو بيشين مقدم است ..........

شهرت چنان دارد كه اين كروه بايزد بيچون نكروند و جندي كرايند ليكن افرينندك ندانند و بيدايش اشيا از دهرم وادهرم انديشند چون بدانش پژوهان انصاف كزين انجمن حق جويي فراهم آمد هويدا شد كه همه را راي پسين است ليكن از چان كري نفس بوقلمون از آن ذات بيهمال خموشي ورزند و مدار كفت وكو بر كردار كوناكون نهند و مردم از ناشناسايي و دشمن نكوهي چنان بركدارند و ايزدرا مقداري نشمرند ......

.... وبرهما و بشن و مهاديورا ايزدي مظاهر نه پندارند
چنان بر كذارند نفوس بشري بدست اويز نيك كرداري بدآن
پايه برايند .............. عالم را آغاز و آنجام ندانند ........
....... نزد اين كروه اجسام از اجزاي صغار فراهم ايد و بجوهر
فرد نكرايند *Ayïn Akbery*, p. 295 de mon manuscrit, et *tome III, page 122*, de la traduction de M. Gladwin, édit. de Calcutta. Nous possédons à la Bibliothèque nationale plusieurs traités de la philosophie Mëïmânsà, entre autres le *Mëïmânsà Calpaca* [ Exposition du Mëïmânsà ] par Gôvinda Bhattacharia, n.$^{os}$ 135 nouveau et 181 ancien, et le *Mëïmânsâca Sancalpa* [Explication du Mëïmânsà] par Râma Crichna Bhattatcharia, n.$^{os}$ 137-61.

(13) Le mot sanskrit *smrïti* signifie *ce dont on se souvient.* (Voyez ci-dessus ma note, *page 383*.) Le corps de droit qui porte ce titre, et dont il est ici fait mention, seroit-il le même que le *Smrïti Tatoua* [Considérations sur la loi] dont nous parlons ci-après, *page 420*, sous le n.° 52? Il y a aussi un ouvrage particulier intitulé *Menou Smrïti sâstra* [Abrégé des lois de Menou]; c'est un recueil de devoirs religieux et moraux imposés aux douze tribus : on l'attribue à Menou Souayambhou, l'Adam des Indiens. M. Wilkins en a fait une traduction angloise, encore inédite. Dalrymple's *Oriental Repertory*, tom. II, pag. 437.

(14) *Menou*. J'ai donné déjà quelques détails sur cet ancien législateur des Indiens, qui a beaucoup de ressemblance avec le *Minos* des Grecs, dans une note sur les dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, ci-dessus, *page 240* : on en trouve encore de plus amples dans la préface de la traduction de ses Institutes, par M. Jones, *tome III, n.° XV*, de ces Recherches. Les Institutes de Menou, ou le *Menava Dherma sâstra*, se trouve écrit en caractère bengali, à la Bibliothèque nationale, sous les n.$^{os}$ 169 nouveau et 121 ancien du Catalogue des mss. indiens. Ces institutes ou lois de Menou, que les Hindous révèrent comme le premier législateur, ont été traduites en anglois; elles ont servi de texte à de nombreux commentaires : la préface de cette traduction rend compte des meilleurs; savoir, le commentaire de Mêdhâtithi, fils de Bîrasouâmi-Bhatta,

lequel, ayant été perdu en partie, a été complété par d'autres auteurs à la cour de Madana Pâla, prince de Dîgh; un autre, par Gôvinda râdjah; un troisième, par Dharanidhera; en outre la célèbre glose de Kolloûka Bhatta, intitulée *Menouartha Mouktâvalî;* et quelques autres commentaires, qui se trouvent de temps en temps cités dans le *Digest of Hindu laws, &c. translated from the original sanscrit by* Colebrooke, *pref.* pag. xiv et xv.

(15) Ou *Mahâbhârata*, célèbre poëme indien, sur lequel j'ai donné différens détails dans mes notes *pag. 90, 287* et *493* de ce volume, et *page 185* du second; je me contenterai donc d'ajouter celle-ci : « Il y a un fameux *ittihâsa* [ou » poëme] historique appartenant au *chaster* [ou science] des *Pourâna;* il est » intitulé *Mahâbhârata*, et contient cent vingt-cinq mille stances. J'ai aussi » entendu parler d'un autre ittihâsa, nommé *Sammoutchy ;* mais je ne l'ai pas » vu : de manière que j'ignore si l'*ittihâsa Sammoutchy* est un autre ouvrage, » ou un autre titre du *Mahâbhârata*. »

پران شاستر كي سات ييك مشهور ايتهاس هى حكانانو
مهابهارت وسيمن كنيتي ييك لاك پچيس هزار شلوك
هي ايتهاس سنچي كانانو سبني سناهي و سكو همون ني
ديكها نهين هي هم جانبتي نهين هين ايتهاس سنجي اوركوي كتاب
هي يا مهابهارت كا دوسرا نانو هي *Oriental Collections*, tom. III, pag. 101-102.

(16) *Râmâyana*, autre poëme indien, sur lequel on peut consulter ma note *page 80*. Nous possédons à la Bibliothèque nationale deux exemplaires du *Râmâyana*, sous les n.os 35, 105, 106 et 42 de l'ancien Catalogue, et sous les n.os 2, 20, 21 et 22 du Catalogue rédigé par M. Alex. Hamilton.

(17) « Le premier instituteur de cette doctrine fut le philosophe Kâpila. » Quelques-uns prétendent que cette secte ne croit pas en Dieu : mais le » fait est qu'ils ne croient point à un créateur, prétendant que la créa- » tion vient du *Prakriti* [la nature]; ils regardent le monde comme éternel; » et ce que le voile du néant enveloppe, ils ne le croient pas anéanti; les

» effets étant absorbés dans la cause, comme la tortue retire les pattes sous » sa coquille : ils croient au libre arbitre. Quant à l'enfer, au paradis, à la » rémunération et au *mokta* [béatitude], ils ont la même doctrine que les » *Mëimânsâ* » (ils n'y croient pas). سانك كذارنك اين آكهي

داستان حكيم كَپِلَ بفتح كاف وكسر باي فارسي وفتح لام برخي برانند كه اين كروه بايزد بيچون نكرايد وتحقيق آنست كه افرينندك نكويند و آفرينش از پركرت دانند وعالم را قديم برشمرند وآنچه نقاب نيستي پوشد آنرا معدوم نه پندارند وكويند معلول بعلت در شود بسان درهم كشيدن سنك پشت دست وپارا وبافعال اختياري كروند وبدوزخ وبهشت وپاداش نيز ومكت را بسان ميمانسا بركذارند ..........

*Ayïn Akbery*, page 298 de mon manuscrit, et *t. III, p. 133*, de la traduction de M. Gladwin, qui a omis la dernière phrase. Nous possédons à la Bibliothèque nationale, sous les n.os 152 (ancien Catalogue) et 190 (nouveau Catalogue) des manuscrits indiens, un exemplaire du *Sânkhya śâstra* [ou Doctrine du système Sânkhya] par Kâpila, fondateur de cette secte. La même enveloppe renferme un autre ouvrage sur la même matière, intitulé *Sânkhya tatoua kaumadi* [la Fleur des remarques sur la philosophie Sânkhya] par Vâtchespati Miśra,

(18) « La doctrine de Pâtandjeli fut introduite par ce philosophe, et » s'accorde, pour le Pédârtah, le Permân et autres points, avec le Sânkhah, » excepté pourtant que (suivant les sectaires de Pâtandjeli) l'existence et » la science constituent l'essence de Dieu. » پاتنجلِ اين شكوف دانش

حكيم پتنجل بروي كار آورد بفتح باي فارسي وتاي فوقاني ونون خفي وفتح جيم وكسر لام در پدارته وپرمان وجزآن

جزآن بروش سانكه كرآيد مكر ايزد بيهمال را كذارش نمايد هستي و دانش راعين ذات انكارد .... *Ayïn Akbery*, page 300 de mon manuscrit autographe, et *tome III, page 136*, de la traduction de M. Gladwin, édit. de Calcutta.

(19) Suivant un auteur hindou moderne, « on a tort de confondre Bouddha » avec Boudha, et de croire que les Bouddhas ou Boudhistes sont plus an- » ciens que les Brahmanes. C'est une méprise grossière; car *Bouddha* diffère » de *Boudha* pour la prononciation et pour l'orthographe : le premier désigne » l'*incarnation de Vichnou*, qui devint le dieu des hérétiques; et l'autre, *la planète* » *de Mercure.* » Voyez *an historical and chronological Journal of the life of Teroovercadoo Moothia*, tom. II, pag. 564 et 565, note *(q)*, de l'*Oriental Repertory* de M. Dalrymple. On verra, dans le cours de mes notes, que j'adopte l'opinion que Térouverkadou Mouthia et plusieurs savans de la Société asiatique regardent comme erronée. Ce n'est pas dans une note que je puis discuter ce point important de critique; mais je n'en persiste pas moins à croire, et j'espère démontrer un jour, comme je l'ai déjà souvent énoncé, que Bouddha, le même que le Thot des Égyptiens, l'Hermès des Grecs, le Mercure des Européens, le Woden des nations gothiques, &c. est un législateur antérieur à Brâhmah. *Voyez* les renseignemens que j'ai donnés sur ce législateur, dans mes notes, *pag. 112-114, 218, 267, 283*, et *tome II, page 425;* et dans l'extrait du Rituel des Tatârs Mantchoux, *tom. VII, I.re partie, page 243*, des Notices et Extraits des Mss. de la Bibliothèque nationale.

(20) *Vaia*, arbre nommé aussi *bhor* par les naturels, et *banyan* par les Européens. C'est une espèce de figuier qui porte un petit fruit rouge. On en trouve dans chaque village hindou; car c'est l'arbre favori des Hindous : ils bâtissent ordinairement de petites pagodes sous son ombrage; ces pagodes ne renferment que des fragmens d'idoles brisées par les fanatiques et intolérans Musulmans. Les paisibles Hindous se contentent de ramasser, en soupirant, ces débris, les replacent dans leurs chapelles, et adorent toujours leurs dieux, tout mutilés qu'ils sont, avec la même dévotion. On voit un de ces arbres à Gayâ: les Brahmanes persuadent au peuple que cet arbre est le rejeton d'un autre plus révéré encore qui se trouve dans le fort d'Allah-âbâd; et quoiqu'il n'y ait pas moins de deux cents milles anglois entre Allah-âbâd et Gayâ, le conte des

Brahmanes est un article de foi parmi les dévots ; ils payent même très-largement l'espèce de sacristain qui daigne les admettre à faire leurs dévotions sous l'ombre de cet arbre sacré. *Voyez* n.° XV *of Oriental Scenery &c. by* Daniell, et la planche correspondante au même numéro de l'explication que nous venons de traduire, laquelle offre une superbe vue enluminée de l'arbre sacré de Gayâ dans le Béhâr.

(21) *Voyez* la traduction du passage auquel M. Jones fait allusion, dans sa propre traduction des *Institutes of Menoo*, tome III, page 350, de ses Œuvres.

(22) Je n'ai pu retrouver ce passage dans la traduction angloise du *Guîtâ* par M. Wilkins.

(23) *Institutes of Menoo, translated from the original Sanskreet, &c.* tom. III, pag. 407, §. 33, des *Works of sir* William Jones. C'est la traduction du *Menava Dherma sâstra*, dont il est fait mention ci-dessus, *note (14)*.

(24) *Dârâ-Chékoùh* دارا شکوه [qui égale Darius en majesté]. Quoique la destinée de ce prince doive exciter l'intérêt de tous les amis de la vertu et des lettres, mon intention n'est pas de donner ici le précis historique de sa vie ; il me suffira d'apprendre au lecteur que Dârâ-Chékoùh étoit fils aîné de Châh-Djihân, et frère du sanguinaire et hypocrite Aureng-Zeb. Ce prince naquit en 1025 de l'hégire [1616-17 de l'ère vulgaire] : les excellentes qualités de son cœur et de son esprit lui avoient concilié la faveur de son père ; et ses droits au trône avoient excité la jalousie d'Aureng-Zeb, son frère. Celui-ci, après avoir détrôné leur père, que Dârâ-Chékoùh défendit à toute outrance, chercha tous les moyens de se défaire de ce dernier ; et il y parvint à force de ruses et de poursuites : un traître livra le malheureux prince, qui fut traîné ignominieusement à Dehly, et poignardé auprès de ses enfans, dans une prison de cette ville, par des satellites d'Aureng-Zeb. On porta à ce souverain la tête de son frère ; il la fit laver, afin de mieux la reconnoître. Dârâ périt en 1069 [1659-60], à peine âgé de quarante-quatre ans. Outre les vertus et les talens qui caractérisent à-la-fois un bon fils, un bon prince, un tendre père, un brave guerrier, ce prince avoit un goût décidé pour la littérature ; il avoit fait, à Bénârès même, une étude particulière de celle des Indiens ; il traduisit ou fit traduire de cette langue en persan

un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue l'*Oupnek'hât* (plus exactement *Oupanichâda ;* voyez la note suivante). *Voyez* Dow's *History of Hindostan from the death of Akbar, &c.* tom. III, pag. 115-315, troisième édition; Voyages de Bernier, *tome II*, renfermant l'histoire de la dernière révolution des États du Grand-Mogol, *pag. 12, 55, 31, 35 et 141 ;* Histoire générale de l'empire du Mogol, par le P. Catrou, d'après Manuzzi, *tome II, pag. 38-139 ; Oupnek'hat, id est, Secretum tegendum, &c. è Persico idiomate..... conversum, operâ et studio* Anquetil Duperron, pag. 425.

(25) *Oupanichâda* [Extrait des *Vêda*]. Cet ouvrage sanskrit renferme la portion des Vêdes la plus importante pour le dogme. Les difficultés que présente le texte original des Vêdes, et sur-tout son immense étendue, car il forme onze volumes *in-folio*, auront déterminé quelque savant Brahmane dont on ignore le nom, à faire l'abrégé dont il s'agit : cet abrégé a été traduit en persan par le prince Dârâ-Chékoùh, qui, pendant son séjour à Bénârès, consacra six mois à ce travail; mais, ne sachant pas le sanskrit, il ne fit que traduire en persan l'interprétation de ses Pandits, et mêla au texte des Vêdes diverses gloses, et même la conversation des commentateurs hindous, qui ne sont ni moins faconds ni moins ingénieux que les nôtres : de manière que la version persane est une espèce de glose perpétuelle, dans laquelle il n'est pas toujours aisé de reconnoître le texte original. Un autre reproche que nous ferons à cette version, c'est l'altération des noms propres, à commencer par le titre même de l'ouvrage, qui se trouve métamorphosé en *Oupnek'hât* اوپنكهات : ce mot n'offre aucun sens en sanskrit ni en persan; et il est fâcheux que ce soit là le titre sous lequel M. Anquetil a publié sa traduction latine. Nous savons très-bien, et il en convient lui-même, qu'il a travaillé d'après la version ou plutôt la glose persane, et non d'après le texte sanskrit; mais combien on regrette que ce savant n'ait pas profité de ses connoissances dans la langue sacrée des Brahmanes, pour rectifier les innombrables altérations et interpolations qu'on reproche soit à Dârâ-Chékoùh, soit à ses maîtres, soit aux *mounchy* [ou copistes]! Ceux-ci, par exemple, ont écrit *samandr* سمندر au lieu de *samoudra; alschyr* الشير au lieu d'*isouara ; djagrat* جكرات au lieu de *djagat*, &c. Au reste, mes observations n'ont point pour but d'atténuer le mérite d'une traduction aussi utile que curieuse, et qui justifie pleinement la haute réputation

dont son vénérable auteur (qui vient, hélas ! de terminer son honorable carrière) jouit dans toute l'Europe savante depuis plus d'un demi-siècle. M. le sénateur Lanjuinais vient de publier un excellent extrait de l'Oupnek'hât.

(26) *Voyez* une notice fort étendue de cet ouvrage et de son auteur, dans ma note [b], *tome II, pag. 22-25.*

(27) Mahâbâd est le fondateur d'une dynastie persane antérieure à celle des Pychdâdyens, c'est-à-dire, à la première connue jusqu'à présent parmi les historiens mêmes de la Perse. La dynastie des Mahâbâdyens subsista plusieurs millions d'années; et son fondateur non-seulement civilisa, cultiva la Perse, mais encore rangea toute la population sous différentes classes : il en fit sur-tout quatre grandes tribus parfaitement identiques avec les quatre tribus qui constituent, depuis un temps immémorial, la nation indienne. Cette circonstance, et beaucoup d'autres qu'il seroit trop long de détailler ici, sans oublier l'analogie des langues, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, prouvent que les anciens Persans et les Hindous ont une origine commune. Voyez *the Dabistan* دابستان, *or School of manners, translated (from the persian of Mohkhammed Mokhsyn) by* Gladwin, pag. 85-136 des *New Asiatick Miscellany*, Calcutta, 1789, *in-4.°*, et ma note [b] ci-après, *tome II, pag. 22-25.*

(28) Suivant le fameux dictionnaire sanskrit, intitulé *Amarasingha* ou *Amarakôcha*, le mot *śastra* a deux significations, selon ses différentes orthographes: « *śâstra* (avec le premier *a* long) signifie *instruction livre; śastra* (avec le pre- » mier *a* bref) signifie *flèche, fer.* » *Nidèśà granthayò śâstra, śastra mâyoudha lobayò.*

Le mot *śâstra* dont il s'agit ici, signifie donc *instruction, art, science, précepte, règle, livre.* « Tant que l'on ne tirera pas les vraies étymologies des mots » indiens du *Vyagarna* et de l'*Amarasingha*, les monumens, les fables et les » livres des Brahmanes, dit le P. Paulin de Saint-Barthélemi, resteront » impénétrables et enveloppés d'une obscurité désespérante ; nous serons » dans l'erreur, et l'on nous donnera des mensonges pour des vérités, » comme ont fait Halhed, Holwell, Dow, et beaucoup de missionnaires qui » n'avoient qu'une demi-connoissance des langues de l'Inde. » Voyez *Musei Borgiani Velitrici Codices manuscripti Avenses, Peguani, Siamici, Malabarici,*

*Indostani, &c. castigati et illustrati, &c. &c. auctore Paulino à Sancto-Bartholomæo*, pag. 156.

Le *Dherma-śâstra* [ou Code de législation sacrée] porte le nom de *Smriti* [ce qu'on s'est rappelé, ou, suivant Menou, *page 84*, ce qu'on a entendu d'en-haut, c'est-à-dire, les *Vêda*], en opposition à *Srouti* [chose qu'on a entendue, ou, suivant Menou, *p. 84*, qu'on se rappelle du commencement, c'est-à-dire, le corps de loi]. Ces noms signifient que *le Vêda a conservé les paroles de la révélation*, au lieu que le Code en rappelle le sens exprimé en d'autres termes. Il a été promulgué par d'anciens sages, au nombre de trente-six, qui sont nommés dans trois vers du *Pedma-pourâna*. Cependant Yâdjnyaouelkya ne fait mention que de vingt. D'un autre côté, on ne trouve ni dans l'une ni dans l'autre liste les noms des sages qui sont cités dans quelques ouvrages de jurisprudence. On met sur le compte de Vyâsa tous les traités encore existans, attribués à ces anciens philosophes; mais, quoiqu'il soit vraisemblable qu'ils n'en sont pas les auteurs, des indices tirés de ces livres mêmes prouvent qu'ils sont de plusieurs mains, ainsi que les *Pourâna*. En effet, la forme dramatique qu'on a donnée à plusieurs de ces traités, et l'usage qu'on y fait de la troisième personne quand l'auteur prétendu est nommé dans son code, obligent les commentateurs d'avouer que les Institutes doivent avoir été composées par des élèves, d'après le souvenir qu'ils avoient conservé des leçons de leur saint maître. Sans examiner si cet aveu établit suffisamment l'authenticité des codes qui subsistent aujourd'hui, les Hindous révèrent ces Institutes comme renfermant un système de jurisprudence sacrée, confirmé par le Vêda même dans un texte que sir W. Jones a traduit en ces termes, conformément à la glose de Sankara: « Dieu, ayant créé les quatre classes, n'avoit pas encore complété son ouvrage; mais en guise de supplément, de peur que la classe royale et militaire ne devînt insupportable par sa puissance et sa férocité, il produisit le corps suprême de la loi : car la loi est le premier souverain, beaucoup plus puissante et plus sévère que les rois; rien ne sauroit être plus puissant que la loi, dont le secours, comme celui du suprême monarque, peut donner au foible l'avantage sur le fort. » Colebrooke's *Preface to the Digest of Hindu laws*, p. XII-XIV.

Mais revenons au vaste recueil intitulé *Dherma śâstra*, c'est-à-dire, la science de la vertu, des bonnes œuvres, ou institution pour la vertu et les œuvres pies. Outre l'explication des fables morales et allégoriques, le *Dherma śâstra* renferme différens traités relatifs à la morale indienne, aux actes, aux cérémonies,

aux fonctions sacerdotales des Brahmanes : on y trouve des préceptes et des conseils pour mener une vie chaste et honnête; des réglemens pour chaque caste ; des préceptes pour consacrer son ame aux dieux par de bonnes œuvres, par les ablutions , les purifications ; pour expier et racheter ses péchés par les jeûnes, les sacrifices *yôga* et *hôma :* il recommande sur-tout de s'abstenir de tuer les vaches ; enseigne à choisir les beliers et autres animaux destinés aux sacrifices , la manière d'offrir des fruits, des fleurs et des victimes aux dieux , de répéter fréquemment les actes de dévotion qui leur sont le plus agréables , et qui ne diffèrent presque pas de ceux qu'on trouve recommandés dans l'Exode et dans le Lévitique. Ces nombreuses conformités prouvent, selon le P. Paulin (*Musei Borgiani Codices mss. &c.* pag. 158), que les Brahmanes datent d'une haute antiquité, et qu'ils ont beaucoup emprunté aux patriarches juifs. Les rapprochemens indiqués par M. Halhed et par le P. Paulin sont d'une justesse incontestable : quant à la conclusion qu'ils en tirent, je crois devoir leur rappeler que l'Exode, le Lévitique, en un mot le Pentateuque, a été composé, suivant S. Étienne, par un homme *versé dans la science des Égyptiens,* intimement lié avec les prêtres de Memphis, et qui conséquemment a dû connoître leurs livres sacrés. Il ne seroit donc pas étonnant que le Pentateuque renfermât des extraits de ces livres, qui paroissent avoir eu une origine commune avec ceux des Indiens ; car les monumens historiques des Indiens ne nous permettent plus de douter de leurs antiques liaisons avec les Égyptiens, tandis qu'ils paroissent avoir ignoré jusqu'à l'existence des Hébreux.... Mais je ne crois pas devoir insister ici plus long-temps sur la conjecture que j'ai déjà consignée dans mon Discours sur la religion et la littérature des Hindous , placé à la tête du petit volume de *Fables et contes indiens* que je publiai en 1790 : j'ai la satisfaction de voir que les résultats des savantes recherches de MM. Halhed , Jones, Wilkins et Wilford, dans les antiquités indiennes, viennent tous à l'appui des conjectures consignées dans cet ouvrage.

Nous ne possédons à la Bibliothèque nationale que des portions du *Dherma sâstra*, telles que le *Djaghya bandya* [Traité de la manière de faire le sacrifice nommé *Djaghya*], en caractère bengali , n.os 162 nouveau et 121 ancien des mss. indiens. — « Quant à la science nommée *Tch'hendha châster* (lisez » *Tch'henda sâstra*), il y a plusieurs traités en prose et en vers, lesquels en- » seignent le ton et les modulations de voix employés dans les quatre *Véda* » et autres *sâstra* [ou livres de science]; je vais donner ici les titres des plus » fameux livres de ce genre :

» 1.° Le *Tch'hendha moundjary*, qui contient deux mille stances;

» 2.° Le *Tch'hendha prekach*, renfermant deux mille stances;

» 3.° Le *Chourtey boudha*, qui est encore un traité de *Tchendha*, et qui ren-
» ferme cinquante stances;

» 4.° Le *Tch'hendha kousoumandjely*, composé de sept cents stances. » تشرا

اور نظم كي صورت چهند شاستر كي كتابين بهت هين جو
وير سر هين يا اور بدشاستر سر هين تنكي بيچ جتني
مشهور هين ونكي نانو هين الكتا هون

تن كي بيچ پهلا چهند منجري هي تسكي كنتي دو هزار
شلوك هين

دو سرا چهند پركاش هي تسكي كنتي دو هزار
شلوك هي

تبسر اشورتي بوده چهند كرنت هي تسكي كنتي پچاس
شلوك هي

چوتها چهند كوسومان جلي تسكي كنتي سات سي هي

Voyez *Oriental Collect.* tom. III, pag. 153 et 154.

. *Agămâ*, ou *Sĭddhântă ăgămâ*, est une des deux Bibles écrites des Indiens, et de la même autorité que le Vêda, qui est leur Bible orale. Le nom de ce livre, *Agămâ*, indique qu'il est sorti de la bouche de Sîva, comme les quatre *Vêda* sortirent des quatre bouches de Brâhmah. Il est divisé en vingt-huit systèmes, nommés *Kămskă*, *Mătăngă*, *Herana*, *&c.* dont il existe encore quelques portions; chaque système est subdivisé en quatre branches, savoir, *Gnâmâ*, *Krĕyă*, *Yàgà* et *Tchăryâ*: le premier traite de la nature de l'Être suprême, de l'ame et des principes originaux; le second, des devoirs religieux journaliers et périodiques, des sacremens nommés *dītcha*, des cérémonies, &c., et de la théurgie ou magie blanche, avec laquelle on sanctifie les temples, on consacre les

statues des divinités, on fait ses adorations dans le temple de Sîva sur toute l'étendue de la péninsule; le troisième contient l'art de la contemplation; et le quatrième, l'expiation, &c. &c. Ils sont lus et étudiés par les Brahmanes et les autres classes du peuple qui ont reçu les sacremens ordonnés par ces livres. Les Brahmanes exerçant et propageant ces systèmes, sont nommés *Gourou* [maîtres]. Ces systèmes sont inconnus aux Brahmanes du nord de l'Inde, aussi-bien qu'à ceux de la côte de Malabar, qui ne lisent que les Vèdes. Un Sanyâcy de Madhourah communiqua à M. Jones un exemplaire de ces livres mystérieux.

*Nota.* On ajoute le mot de *Sîddhântă* à celui d'*ăgămâ*, pour distinguer les vingt-huit systèmes sacrés des livres profanes des hérétiques, qu'on nomme aussi *ăgămâ.* Voyez *an historical and chronological Journal of the life of Teroovercadoo Moothia*, dans le tome II, pag. 566 et 567, de l'*Oriental Repertory* de M. Dalrymple; et ci-après, *tome III, n.° XIX*, la Dissertation sur une concession royale de terre dans le Karnâtik.

(29) A'lâmy cheykh Aboùl-fâzel, le plus élégant écrivain de l'Inde, suivant le témoignage de Férichtah, remplit à-la-fois, et avec un égal succès, les fonctions de premier vézyr et d'historiographe du grand-moghol Akbar, prince si justement célèbre dans tout l'Orient, et même en Europe, à cause de son amour pour les lettres. A la vérité, ce grand monarque fut fortement secondé et parfaitement dirigé par le ministre qu'il avoit eu le talent de choisir. Mon intention n'est pas de tracer la vie politique de ce vézyr, laquelle est naturellement liée avec celle de son souverain; je me bornerai donc à faire connoître les ouvrages composés par lui, ou dont il dirigea l'exécution. Le principal est une Histoire du grand-moghol Djellâl êd-dyn Mohhammed Akbar, composée par son ordre. Cette histoire commence avec son règne, et finit à la mort de l'auteur, laquelle précéda d'une année celle du monarque. Elle est intitulée *Akbar nâméh* اكبر نامه et forme trois volumes. Le premier contient un précis historique de la vie des ancêtres d'Akbar. Dans le second se trouvent racontés tous les événemens de son règne jusqu'à la quarante-septième année : ce volume est ordinairement divisé en deux parties, dont la première commence à l'avènement même d'Akbar, et contient les trente premières années; la seconde partie commence à la trente-unième, et finit à la quarante-septième, époque de la mort de l'auteur. Le troisième volume renferme les Institutes de l'empereur, intitulées *Ayïn Akbery* ايين اكبري

Le

Le premier volume et la première partie du second volume de ce grand ouvrage sont écrits en persan moderne; mais, dans la deuxième partie de ce second volume et dans le troisième volume en entier, l'auteur a affecté d'imiter le style des plus anciens écrivains persans immédiatement après Mohhammed: ce style est non-seulement dur et désagréable à l'oreille, mais il offre encore des difficultés capables de décourager beaucoup de lecteurs, même parmi les Persans. On peut se convaincre de la vérité de cette assertion par les nombreux extraits de cet ouvrage dont j'insère les textes dans le cours de mes notes.

L'article qui concerne la théologie et la littérature des Hindous, prouve qu'Aboùl-fâzel avoit eu connoissance de plusieurs de leurs ouvrages, soit qu'il eût lui-même appris le sanskrit, soit que son frère Féïzy, qu'il avoit envoyé à Bénârès pour étudier cette langue, y eût fait assez de progrès pour le seconder utilement dans ses doctes travaux. Est-ce avec le secours de ce frère, ou par ses propres connoissances, qu'il traduisit en persan le recueil de fables intitulé *Hitopadès*, dont M. Charles Wilkins publia en 1788 une traduction angloise faite immédiatement d'après l'original sanskrit! c'est ce que j'ignore.

Aboùl-fâzel profita aussi du séjour de trois missionnaires que le grand-moghol Akbar avoit fait venir de Goa, pour acquérir quelques notions positives de la religion chrétienne; car ce ministre réunissoit une multitude innombrable de connoissances variées. Sa grande réputation dans tout l'Orient avoit donné lieu à ce proverbe : « Les monarques de l'Asie sont encore plus effrayés de » la plume d'Aboùl-fâzel que de l'épée d'Akbar. »

Malgré son mérite, il n'étoit pas étranger aux intrigues de la cour; et ces intrigues lui attirèrent la haine de Djihânguyr, fils et successeur d'Akbar. Ce jeune prince, irrité des manœuvres employées par Aboùl-fâzel pour le brouiller avec son père, le fit périr, comme on va le voir par son propre récit; ce passage est tiré des *Tozoùk Djihânguyry* تزوك جهانكيري [ou Commentaires de Djihânguyr], écrits par lui-même:

« Râdjah Nersingh Dyoù, de la famille des *Râdjepoût Bandylch*, qui avoit » trouvé protection auprès de moi, et qui surpassoit ses égaux et ses pareils en » valeur, en bonté et en loyauté, fut élevé au grade (d'officier) de trois mille » hommes. Voici le motif de la faveur et de l'appui que je lui accordai. Vers » la fin du règne de mon illustre père, le cheykh Aboùl-fâzel, qui descen- » doit des cheykhs de l'Hindoustân, et qui possédoit beaucoup de mérite et

» d'érudition, en affectant les dehors d'un grand dévouement, s'étoit vendu à » mon père au prix d'un joyau inestimable : ce prince l'avoit rappelé du Dékan » à l'époque où il n'étoit pas favorablement disposé à mon égard ; et il s'ex- » primoit sur mon compte publiquement comme en particulier. A cette même » époque, les manœuvres des malveillans m'avoient totalement aliéné le cœur » de mon auguste père ; il étoit donc certain que s'il approchoit de sa Ma- » jesté, il contribueroit à épaissir le nuage qui s'étoit élevé entre nous, et que, » s'opposant à ma réconciliation avec sa Majesté, il porteroit les choses au point » de me contraindre à me priver à jamais de la présence du monarque. Comme » le pays de Nersingh Dyoù se trouvoit sur le chemin d'Aboùl-fâzel, et que » dans ce moment on le regardoit comme un rebelle, je lui donnai avis que » s'il vouloit couper le chemin à ce perfide, et l'exterminer, il recevroit de » ma part une ample récompense. La Providence le seconda : au moment où » le vézyr traversoit son territoire, il lui coupa le chemin ; et ayant exterminé » ses compagnons de voyage sans avoir éprouvé de leur part beaucoup de » résistance, il le tua lui-même et m'envoya sa tête à Allah-âbâd. Quoique cet » événement causât la plus vive douleur à sa Majesté, il en résulta que je pus » sans difficulté et sans embarras rendre mes devoirs à mon auguste père ; et » insensiblement sa défiance et ses inquiétudes firent place à la confiance, à » l'amitié. »

راجه نر سنكه ديو از راجپوتان بنديله كه رعايت يافته منست ودر شجاعت ونيكذاتي و ساده لوحي از امثال و اقران خود امتياز تمام دارد بمنصب سه هزاري سر افرازي يافت وباعث ترقي و رعايت او آن شد كه در اواخر عهد پدر بزركوارم شيخ ابو الفضل را كه از شيخ زاده هاي هندوستان است بمزيت فضل و داناي امتياز تمام داشت و ظاهر خودرا بزيور اخلاص آراسته بقيمت كران سنك بپدرم فروخته بود از صوبه دكن طلب داشتند چون خاطر او بمن صاف نبود وهميشه در ظاهر

وباطن سخنان مذكور ميساخت و درين ايام كه بنابر افساد فتنه انكيزان خاطر مبارك والد بزركوارم في الجمله ازمن ازردكي داشت يقين بود كه اكر دولت ملازمت در يابد باعث زيادتي آن غبار خواهد كشت و مانع دولت مواصلت كرديده كار بجائي خواهد رسانيد كه بضرورت از سعادت محروم بايد كرديد چون ولايت نر سنكه ديو برسر راهٔ او واقع بود و در آن ايام در جركه متمردان جا داشت باو پيغام فرستادم كه اكر سر راه بر آن مفسد فتنه انكيز كرفته اورا نيست و نابود سازد رعايتهاي كلي از من خواهد يافت توفيق رفيق او كشته در حيني كه از حوالي ولايت او ميكذشت راه برو بست و باندك تردد مردم اورا پريشان و متفرق ساخته اورا بقتل آورد و سر اورا در اله آباد نزد من فرستاد اكرچه اين معني باعث پريشاني خاطر حضرت عرش آستاني كرديد غايتا اين كار كرد كه من بي ملاحظه و دغدغه خاطر عزيمت آستان بوس دركاه پدر بزركوار خود نمودم و رفته رفته آن كدورت بصفا مبدل كرديد

Ce passage, dont l'authenticité ne peut être contestée, puisqu'il est tiré d'un ouvrage écrit de la main de Djihânguyr lui-même, ne laisse aucun doute sur la cause et l'auteur de l'assassinat d'Aboùl-fâzel. M. Dow, d'après Férichtah, attribuoit ce crime à des brigands qui vouloient piller, et

regardoit comme calomnieux les soupçons dirigés sur le prince Daniel, que Djihânguyr avoit sans doute employé aussi dans cette horrible négociation. Au reste, il est assez extraordinaire de voir un souverain oser écarter lui-même le voile qui pourroit couvrir un crime qui est son ouvrage, aux yeux de la postérité. Aboûl-fâzel fut assassiné en l'an 1013 de l'hégire [1604 de l'ère vulgaire]. Voyez *Ayeen Akberee, translator's preface*, tome I, pages v et vi, édit. de Calcutta; Robertson's *Disquisitions on India*, p. 250 et 431, édit. in-8.°; انتخاب از تزوك جهانكيري, or *Extracts from the Toozuke Jehangeery, or Memoirs of Jehangeer written by himself*, dans le second volume de *Asiatick Miscellany*, pag. 78 et 79 de l'édit. de Calcutta; et Dow's *History of Hindostan*, tome II, pag. 298 et 299, 2.ᵉ édit.

(30) *Lîlâouatî*, traité de mathématiques (ou de dialectique, suivant M. Hamilton), par Vyâcanta Bhattatcharia. Nous possédons à la Bibliothèque nationale un exemplaire complet de cet ouvrage, en trois volumes, sous les n.ᵒˢ 171, 173 de l'ancien Catalogue, et 40, 41, 42 du Catalogue rédigé par M. Alex. Hamilton; plus, un exemplaire de la dernière partie de cet ouvrage, qui traite des substances.

(31) « *Brâhmah-pourâna*. C'est le nom du premier des dix-huit *Pourâna*; il contient dix mille stances. » تن اتهارا ونمين سبين پهلا پوران كا نانو برهم پوران هي دس هزار شلوك هي Il présente une histoire des faits et gestes de Brâhmah, de la création des élémens des ames; l'origine du dieu Brâhmah lui-même, qui naquit de Bhavânî ou la Nature; l'histoire de Ganeśa, Crichna et Dourgâ, formant un dialogue entre Nârâyana et Nâréda. Voyez *Oriental Collect.* tome III, page 95; *Examen historico-criticum codic. Indic. bibliothecæ Congreg. de propag. fide*, page 80; et le Catalogue des manuscrits indiens de la Bibliothèque nationale, par M. Hamilton. Ce Pourâna se trouve à la Bibliothèque nationale, sous les n.ᵒˢ 8 nouveau et 108 ancien des manuscrits indiens, en caractère bengali.

(32) « Le *Pedma-pourâna* est le second Pourâna, qui contient cinquante-cinq mille stances. » دو سري كا نانو پدم پوران هي پنچين هزار

شلوك هي *Oriental Collect.* t. III, p. 95. C'est un traité ou plutôt un éloge de la plante sacrée du lotus, nommée *pedma* en langue sanskrite, et une histoire de la déesse Lakchmî, la Cérès des Hindous : on y trouve aussi une description de la terre. Deux portions de ce Pourâna existent à la Bibliothèque nationale, en caractère bengali, sous les n.[os] 16 et 128 nouveaux, 94 et 96 anciens des manuscrits indiens. La première portion ne comprend qu'un livre de ce Pourâna, intitulé *Bhoumi khanda*, ou Description de la terre : c'est une histoire de la guerre des Dieux et des Géans, suivie d'une histoire de râdjah Veni ou Prithou, dont la fille, nommée *Prithivi*, est la déesse de la terre. Cette histoire est entremêlée d'un grand nombre d'épisodes, parmi lesquels on distingue les aventures de râdjah Nahousa. La deuxième portion est un dialogue entre les deux philosophes Vyâsa et Djaïmini.

(33) « Le *Brâhmândah-pourâna* est le dix-huitième (suivant quelques-uns) : » il contient douze mille stances. » اٹھاروان برهمانڈ پوران هي وسیمن بان هزار شلوك هي *Oriental Collections*, tom. III, pag. 98. Ce Pourâna n'est pas, je crois, le même que le Brâhmah-pourâna qui se trouve indiqué ci-dessus sous le n.° 31. Nous ne possédons, à la Bibliothèque nationale, qu'un fragment du Brâhmândah-pourâna, en caractère bengali, sous le n.° 94 nouveau ; c'est un dialogue entre Sanatkoumâra et Poulastya, sur l'adoration de Vichnou.

(34) « L'*Agni-pourâna* est le neuvième, et contient quinze mille cinq cents » stances. » نوان اگنی پوران موبذره هزار چار سی شلوك هي *Oriental Collections*, tome III, page 96. C'est un des *Pourâna* les plus considérables : il est divisé en trois cent cinquante-trois petits chapitres, et l'on suppose qu'il a été donné par Agni, le dieu du feu : il traite d'un grand nombre de sujets, et forme, pour ainsi dire, un abrégé de toute la science des Hindous. On trouve, à l'ouverture de ce poëme, une courte notice des incarnations de Vichnou, particulièrement de celles sous la forme de Râma, dont les exploits ont servi de texte au Râmâyana, et sous la forme de Crichna, la progéniture matérielle de Vasoudêva. On trouve ensuite une ennuyeuse histoire de la création ; une dissertation, non moins ennuyeuse, sur le culte à rendre aux Dieux ; une description de leurs images, et des préceptes pour fabriquer ces images et les placer convenablement ; une courte description de

la terre et des lieux que l'on regarde comme sacrés, et des cérémonies qu'il y faut observer ; un traité d'astronomie, ou plutôt d'astrologie ; différentes manières d'opérer des charmes, des enchantemens, &c. suivant les circonstances; la composition des périodes nommées *manaouantara ;* la description des différentes vies religieuses nommées *aśrama*, et des devoirs auxquels elles obligent; les règles à observer dans la pénitence, les fêtes et les jeûnes de toute l'année; les préceptes de la charité ; une dissertation sur les avantages incalculables que l'on peut tirer du mot *ôm* , avec un hymne à Vasichta. La section suivante est relative aux fonctions et aux devoirs des princes : elle renferme des règles pour connoître les qualités des hommes et des femmes, pour choisir des armes et des ornemens convenables à la royauté ; un traité du choix des pierres précieuses, et un autre traité de l'art de la guerre. Une autre section est consacrée à toutes les affaires du monde, aux ventes, achats, et aux lois relatives à toutes les transactions : viennent ensuite certains réglemens conformes aux Védes, pour se préserver de l'infortune, pour adorer les Dieux, &c. ; les listes de deux races de rois nommées les *Sôurya-vansa* et les *Tchandra-vansa* [enfans du Soleil, enfans de la Lune], de la famille d'Yadou et de Crichna, avec un précis de la guerre de douze ans, décrite dans le Mahâbhârat ; un traité de l'art de guérir, applicable aux bêtes comme aux hommes, avec des règles pour l'éducation des éléphans, des chevaux et des vaches ; des charmes pour la cure de différentes maladies, et la manière d'adorer certaines divinités ; un traité des lettres de l'alphabet sanskrit ; un autre sur les ornemens du discours applicables à la prose, aux vers et au drame ; l'explication du sens mystique des lettres simples de l'alphabet sanskrit ; une grammaire, un petit vocabulaire de cette langue. *Voyez* Wilkins's *Catalogue of Oriental manuscripts*, tome VI, pag. 445 et 446, des *Works of sir* William Jones.

(35) *Vichnou-pourâna*, communément « nommé *Bichen-pourân*. C'est le troi- » sième Pourâna ; il contient vingt-trois mille stances. » تبسرا بشن پوران هي وه تيس هزار شلوك هي *Oriental Collect.* t. III, p. 96 ; *Examen historico-crit. codic. Indic. biblioth. Congreg. de propag. fide*, p. 80. Celui-ci est le second Pourâna, suivant le P. Paulin de Saint-Barthélemi, et renferme l'histoire de Vichnou, conservateur du monde et de tout ce qui est créé. Le même savant prétend que ce Pourâna se subdivise en dix autres relatifs aux dix incarnations de Vichnou, et dont on va voir successivement les titres. Nous

ne discuterons point ici jusqu'à quel point est fondée l'opinion du P. Paulin ; nous ne sommes pas encore assez familiarisés avec la littérature sanskrite pour aborder avec succès de pareilles questions : il nous suffit, dans ce moment, de connoître les titres des *Pourâna*, et d'avoir une idée générale de leur contenu. Ce Pourâna se trouve à la Bibliothèque nationale sous le n.° 13, en caractère bengali.

(36) Suivant le Catalogue des manuscrits indiens publié par M. Ouseley, « ce Pourâna est le sixième ; il contient dix-neuf mille stances. » چهتوان كروده پوران وه انيس هــزار شلـــوك هي Ouseley's *Oriental Collect.* tome III, page 96. *Voyez*, sur l'aigle Garoûda, ma note ci-dessus, *pag. 251-261.*

(37) Suivant le Catalogue de M. Ouseley, « c'est le douzième Pourâna : il » se nomme *Brâhmah-veyverta*, et contient dix-huit mille stances. » باروان برهمه وي ورت پوران هي مو اٹهارا هزار شلوك هي *Oriental Collect.* tome III, page 97. C'est l'histoire de l'origine des Dieux, avec une notice particulière de Ganesa, Crichna et Dourgâ, dans un dialogue entre Nârâyana et Nârêda. Il se trouve à la Bibliothèque nationale sous les n.°s 8 nouveau et 108 ancien.

(38) L'auteur du Catalogue publié par M. Ouseley le nomme « le *Chiva-* » *pourân* : il est le quatrième, et contient vingt-quatre mille stances. » چوتها شبو پوران هي وه چـوبيس هزار شلوك هي *Oriental Collections,* tome III, page 96; *Examen historico-criticum codic. Indic. biblioth. Congreg. de propag. fide*, page 80.

Ce livre porte aussi le nom de *Mahâdêva-pourâna* : on sait que *Mahâdêva* [grand Dieu] est un des titres de Sîva. Il contient l'histoire de ce dieu, et de la destruction des choses, qui doit s'opérer par lui.

Il se trouve, en caractère bengali, à la Bibliothèque nationale, sous les n.°s 14 nouveau et 91 ancien des manuscrits indiens.

(39) « Le *Lingah-pourâna* est le cinquième, et contient onze mille stances. »

پانچوان لنکه پوران وه یکاره هزار شلوك هي *Oriental Collect.* tome III, page 96.

C'est un traité de l'institution du culte du *lingam*, et des sacrifices qu'on doit offrir à cette étrange idole, emblème de Sîva ou Bacchus. L'exemplaire de ce Pourâna, en caractère bengali, qui se trouve à la Bibliothèque nationale sous les n.os 1 nouveau et 82 ancien, est incomplet et n'a ni commencement ni fin.

(40) « Le *Nârédah-pourâna* [le Pourâna de Nârédah, fils de Brâhmah] est » le septième, et contient vingt-cinq mille stances. » سات وان نارده پوران و سمین هزار شلوك هي چچیس *Oriental Collect.* tom. III, pag. 96. M. Wilkins (*Catalogue of Oriental manuscripts*, pag. 447, n.° 8) écrit *Nâradiya-pourâna.*

*Nârédah*, fils de Brâhmah, ne doit pas être confondu avec *Nersingha*, incarnation de Vichnou en homme-lion. Cette histoire fait partie du *Pedma-pourâna*, et se trouve, en caractère bengali, à la Bibliothèque nationale, sous les n.os 11 nouveau et 88 ancien des manuscrits indiens. *Voyez*, ci-après, *p. 419.*

(41) « Le *Skanda-pourâna* est le dixième; il contient quatre-vingt-un mille » huit cents stances. » دسوان سکند پوران هي مو یکاسي هزار سي شلوك هي پیك « On croit que ce Pourâna contient des notions géographiques. » *Oriental Collect.* tom. III, pag. 97. Ce Pourâna n'existe pas en entier à la Bibliothèque nationale : mais nous en avons deux portions fort intéressantes, toutes deux en caractère bengali. La première, sous les n.os 4 nouveau et 84 ancien des manuscrits indiens, est intitulée *Outcal khanda* [Histoire de la province d'Orissah]. C'est un dialogue entre Djaïmini et les prêtres qui firent le sacrifice de douze années dans la forêt de Naïmêsa. L'origine des cérémonies qui se pratiquent à Djagarnat'ha, sur la côte d'Orissah ou Oudra, s'y trouve racontée dans le plus grand détail et d'une manière très-conforme au récit de M. Anquetil du Perron (*Zend-avesta*, discours préliminaire, tome I, page 350). Indra-Dyoumna, râdjah d'Avanti ou Oudjéin, fut le fondateur de ces cérémonies, ainsi que du temple où Vichnou est adoré sous la forme d'un *inguen* en bois. Entre autres épisodes, on en trouve un fort curieux : c'est l'histoire de Coptesouari et de Billes, dont le premier fut ensuite métamorphosé en tourterelle. Cette anecdote paroît avoir quelque conformité

conformité avec l'histoire de Sémiramis et de Bélus. On trouvera un extrait du Skanda-pourâna, avec un commentaire extrêmement curieux, dans la Dissertation sur Sémiramis, l'origine de la Mekke, &c. par M. Wilford, *tome IV, n.° XXVI*, de ces Recherches.

L'autre portion du même Pourâna est intitulée *Kaśi khanda* [ Histoire de Bénârès ], et forme trois volumes écrits en caractère bengali, sous les n.os 5, 67 nouveaux, et 16, 142 anciens, des manuscrits indiens de la Bibliothèque nationale.

(42) « Le *Markandêya-pourâna* est le treizième, et contient neuf mille » stances. » تيروان ماركاندي پوران هي و سهن نو هزار شلوك هي *Oriental Collect.* tome III, page 97.

Ce Pourâna, comme tous les autres *Pourâna*, traite des anciens rois de l'Inde et de leurs guerres. Suivant M. Hamilton, c'est l'histoire du célèbre anachorète nommé Markandêya. *Voyez* le Catalogue manuscrit des manuscrits indiens de la Bibliothèque nationale, où cet ouvrage se trouve en caractère bengali, sous les n.os 17 nouveau et 97 ancien.

(43) Le *Bhaouichya-pourâna*, que M. Hamilton orthographie *Bhavisia-pourâna*, n'existe point à la Bibliothèque nationale en entier; mais nous en avons une portion, qui forme un traité sur la fête nommée *Djalasamranti*, n.os 70 nouveau et 49 ancien du Catalogue de nos manuscrits indiens. Dans le Catalogue des manuscrits indiens publié par M. Ouseley, le nom de ce livre est un peu altéré. « Le *Bhâvychet-pourâna* est le onzième, et contient quatorze mille cinq cents » stances. » يكاروان پهويشت پوران هي وه چوده هزار پانچ سي شلوك هي *Oriental Collect.* tome III, page 97.

(44) « Le seizième Pourâna est le *Matsya* (et le premier, suivant quel- » ques-uns); il contient quatorze mille stances. » سولوان مت سي پوران هي وه چوده هزار شلوك هي *Oriental Collect.* tome III, page 98.

C'est l'histoire de l'incarnation de Vichnou en poisson. J'en ai donné, d'après M. Alex. Hamilton, un extrait assez étendu dans mes Notes sur les Dieux de l'Inde, ci-dessus, *pag. 228-230.* Cet ouvrage, en caractère bengali,

se trouve à la Bibliothèque nationale, sous les n.os 18 nouveau et 87 ancien des manuscrits indiens.

(45) « Le *Varâha-pourâna* est le quinzième, et contient vingt-quatre mille » stances. » پندروان وراها پوران هی وه چوبیس هزار شلوک هي
*Oriental Collect.* tome III, page 97.

C'est l'histoire de l'incarnation de Vichnou en sanglier. *Voyez* mes Notes sur la comparaison des Dieux de l'Inde, &c. *page 235*.

(46) « Le dix-septième est le *Koûrma-pourâna*, contenant dix-sept mille » stances. » ستروان کورم پوران هي وه ستره هـــزار شلوك هي
*Oriental Collect.* tome III, page 97.

Il renferme l'histoire de l'incarnation de Vichnou en tortue. *Examen historico-criticum codic. Indic. biblioth. Congreg. de propag. fide*, pag. 80.

(47) « Le *Ouâmena-pourâna* est le quatorzième, et renferme dix mille » stances. » چودهوان وامن پوران هي وسمين دس هزار شلوك هي
*Oriental Collect.* tome III, page 97.

C'est l'histoire de l'incarnation de Vichnou en nain (*vamana* en langue sanskrite signifie *nain*).

(48) Suivant le Catalogue de manuscrits indiens publié par M. le major Ouseley, « le *Srî Bhâgavat-pourâna* est le huitième, et contient dix-huit mille » stances. » ات وان شري بهاگوت پوران وسمين اٹهاره هزار شلوك هي *Oriental Collect.* tome III, page 96.

On nomme encore ce livre *Balâga-pourâna*, *Balâ-pourâna* ou *Crichna-pourâna* : c'est une histoire de l'incarnation de Vichnou en Crichna, très-célèbre dans toute l'Inde. C'est le même que le livre nommé *Bhagavadam* sur la côte de Malabar, et dont nous possédons en français une traduction ou un extrait fait par un Malabar chrétien, nommé *Maridas Poule*, d'après une version tamoule, et publié par feu M. d'Obsonville, en un volume in-8.° *Voyez* mes différentes notes sur ce livre, *page 299*, et *tome II, pag. 171 et 442*.

Il y a encore plusieurs autres *Pourâna* dont M. Jones n'a pas fait mention, ou qui sont confondus dans les titres de ceux qu'il a cités, afin de ne pas

excéder le nombre de dix-huit auquel les *Pourâna* sont strictement limités, quelque division et quelque dénomination que l'on adopte. Nous indiquerons ici ceux qui sont parvenus à notre connoissance.

1.° *Bouddha-pourâna*, incarnation de Vichnou en Bouddha; car, suivant les Hindous, Bouddha seroit bien postérieur à Vichnou, et conséquemment à Siva et sur-tout à Brâhmah, et ne seroit même qu'une incarnation du premier. Ce n'est pas mon opinion; je la discuterai ailleurs. Au reste, M. Hamilton ne croit pas qu'il puisse exister un *Bouddha-pourâna*, parce que Bouddha, étant regardé comme le neuvième *âvatâra* ou incarnation, doit être bien postérieur à Vyâsa, l'auteur prétendu des *Pourâna*, qui étoit contemporain de Crichna, huitième incarnation.

2.° *Calki-pourâna*, histoire de l'incarnation du dieu Vichnou en cheval, pour punir les mauvais princes et détruire l'univers. Cette incarnation n'ayant pas encore eu lieu, ce Pourâna n'est qu'une prophétie perpétuelle.

3.° *Câlica-pourâna*, histoire de la déesse Câlî ou Câlica, l'Hécate des Hindous. *Voyez* mes Notes sur les Dieux de l'Inde, *page 293*. L'histoire et les aventures de cette déesse sous différens noms, sont racontées en vers et d'une manière fort amusante. On y trouve plusieurs épisodes agréables, entre autres un très-intéressant, fondé sur les phases de la lune. Il existe en caractère bengali à la Bibliothèque nationale, sous les n.os 2 nouveau et 100 ancien. Ces deux derniers *Pourâna* font partie du *Skanda-pourâna*.

4.° Le *Vayou-pourâna*, attribué à Vayou, le dieu du vent, contient, entre autres sujets curieux, un détail très-circonstancié de la création de toutes les choses célestes et terrestres, avec la généalogie des premiers habitans de la terre; une notice chronologique des grandes périodes nommées *manaouantara*, *calpa*, *&c.*; une description de la terre divisée en *douipa*, *varcha*, *&c.* et sa dimension mesurée en *yodjéna*, ainsi que celle des autres planètes, étoiles fixes, &c.; leurs distances relatives, leurs orbites, &c. &c. Ce Pourâna se trouve à la Bibliothèque nationale, en caractère bengali, sous les n.os 9 nouveau et 92 ancien des manuscrits indiens. *Voyez* aussi Wilkins's *Catalogue of Oriental manuscripts*, tome VI, pag. 446 et 447 des *Works of sir* William Jones.

5.° Le *Vrihat Nârâdêya-pourâna* est un poëme que l'on dit avoir été dicté à Sanatkoumâra par Nâréda, personnage inspiré; c'est le même ouvrage que le *Nârêdah-pourâna* mentionné ci-dessus, *note 40, page 416*. Comme tous les autres *Pourâna*, il commence par la description du chaos et de la création; mais ensuite il traite principalement de l'unité de Dieu, désigné sous le nom de

*Mahâ Vichnou.* L'auteur insinue que tous les autres dieux ne sont que des emblèmes de ses œuvres, et les déesses ceux de ses attributs. Adorer une des personnes de la Trinité, le créateur, le conservateur ou le destructeur, c'est lui rendre hommage à lui-même. L'ouvrage est terminé par des règles pour la conduite spirituelle et temporelle des différentes tribus. *Voyez* Wilkins's *Catalogue of Oriental manuscripts*, tome VI, page 447, des *Works of sir* William Jones.

6.° Le *Bhavichiôttara-pourâna*, c'est-à-dire, dernière partie du *Bhavisia-pourâna*, cité ci-dessus, *note 43, page 417.* Cette portion ne traite que des cérémonies religieuses.

7.° Le *Parasou Râma-pourâna* est l'histoire de l'incarnation de Vichnou en roi. Ce livre se nomme aussi *Râma-pourâna;* et je crois que c'est le même que le *Râmâyana*, dont j'ai eu souvent occasion de parler dans mes notes.

(49) *Menou-smrïti.* M. Jones donne, dans son texte même, la traduction exacte de ce titre. *Voyez*, sur l'ouvrage, ma note 13, *page 398.*

(50) Yâdjnyaouelkya, petit-fils de Viśouamitra, est représenté, dans l'introduction de ses propres Institutes, débitant ses préceptes à un auditoire d'anciens philosophes assemblés dans la province de Mithilâ. Ces Institutes ont été arrangées en trois chapitres, qui contiennent mille vingt-trois distiques. Un ermite appelé *Vidjnyaneśouara* a composé un excellent commentaire sur cet ouvrage: il cite d'autres législateurs dans le cours de ses remarques, et il explique leurs textes, aussi-bien que ceux de son auteur; en sorte que son traité peut tenir lieu d'un digeste en règle. On s'en sert, en cette qualité, dans la province de Bénârès, où on le préfère aux autres traités de jurisprudence; mais des écrivains modernes ont combattu avec succès quelques-unes des opinions de Vidjnyaneśouara. Il a divisé son ouvrage en trois parties: la première traite des devoirs; la seconde, des contestations entre particuliers et des lois administratives; la troisième, des purifications, des pratiques religieuses, des pénitences; et ainsi de suite. On cite quelquefois un autre commentaire sur Yâdjnyaouelkya par Dêvabôdha, et un troisième par Viśouaroupa. Le *Dîpacâlica*, ouvrage de Soûlapâni, qui est de même un commentaire sur Yâdjnyaouelkya, jouit d'une réputation méritée dans l'école Gaurîya. *Digest of Hindu laws, translated from the original Sanskrit by* Colebrooke, *preface*, page x.

(51) Djimoûta Vâhana, qui a donné son nom à un digeste intitulé *Dherma-retna*, passe pour avoir régné à Sâlivâhana. Il est probablement le même que le fils de Djîmoûta Kêtou, prince de la race de Silâra, qui régna à Tagara *. Le chapitre des successions existe avec un commentaire par Srî Crichna Tercalancâra, auteur moderne de peu de poids, qui appartient à l'école Gaurîya, et que l'on cite souvent. *Digest of Hindu laws, &c. translated from the original Sanskrit by* Colebrooke, *preface*, pag. XX et XXI.

(52) L'ouvrage traduit du sanskrit en persan par ordre de M. Hastings, et du persan en anglois par M. Halhed, sous le titre de *Code of Gentoo laws &c.*, est intitulé, en sanskrit, *Smrïti Tatoua*, et a été composé par cet auteur. Nous en possédons une copie à la Bibliothèque nationale, sous les n.os 97 de l'ancien Catalogue et 73 du Catalogue dressé par M. Alex. Hamilton. Nous possédons encore cinq autres ouvrages du même auteur; on peut en voir les titres dans le Catalogue manuscrit que je viens de citer.

Outre les législateurs ou compilateurs de lois cités par M. Jones, il en existe encore un assez grand nombre qui ont échappé à ses recherches, et que nous allons faire connoître d'après les notices que M. Colebrooke a consignées dans la longue et savante préface placée à la tête du Digeste de lois hindoues, traduit de l'original sanskrit par le même savant, et imprimé successivement à Calcutta et à Londres.

« Atri, qui n'est point nommé parmi les législateurs dans le *Pedma-pourâna*, » est le second dans la liste de Yâdjnyaouelkya. Il est l'un des dix seigneurs des » êtres créés (*Menou*, chap. 1, v. 35), et père de Dattatreya, Dourvâsas et » Sôma. Il existe un ouvrage en vers, remarquable par sa clarté, qu'on lui » attribue. Vichñou, non pas le dieu de ce nom, mais un ancien philosophe, » passe pour être l'auteur d'un excellent traité de jurisprudence en vers; et » l'on cite Hârita comme celui d'un traité en prose. On a aussi des abrégés » en vers de ces deux ouvrages.

» *Ousanas* est un surnom de Soukra, gouverneur de la planète de Vénus. » Il étoit le petit-fils de Bhrïgou; ses Institutes en vers, suivies d'un abrégé, » subsistent encore. Il en est de même d'un court traité d'environ soixante-» dix distiques, attribué à Anguiras, qui figure parmi les dix seigneurs des » êtres créés, et qui, suivant le *Bhâgavata*, fut père d'Outathya et de Vrïhaspati,

* *Voyez*, sur cette ville, le Mémoire de M. Wilford, *pag. 444 et suiv.* de ce volume.

» sous le règne du second Menou. On attribue un court traité, d'une centaine
» de distiques, à Yama, frère du septième Menou, et gouverneur du monde
» souterrain. Koulloukabhatta composa une glose sur ses Institutes. Apastamba
» a rédigé un ouvrage en prose, qui existe avec un abrégé en vers; mais,
» parmi les traités dont M. Colebrooke a fait usage, il n'y a que l'abrégé en
» vers des Institutes de Samverta. Kâtyâyana est auteur d'un traité de juris-
» prudence, où la clarté est unie à l'abondance des matières; il a aussi écrit
» sur la grammaire et sur d'autres sujets. Vrïhaspati, gouverneur de la planète
» de Jupiter, occupe une place parmi les législateurs : il étoit fils d'Anguiras
» suivant une légende, et de Dêvala suivant une autre. L'abrégé de ses Insti-
» tutes existe, si même on n'a pas le code entier. Parâsara, petit-fils de
» Vaśichtha, est regardé comme l'autorité la plus imposante du quatrième
» âge. Il existe un ouvrage qu'on lui attribue, avec son abrégé par Mâdhavâ-
» tchârya. Vyâsa, fils de Parâsara, passe pour être auteur des *Pourâna*, qui
» sont souvent cités avec son nom, ainsi que quelques ouvrages qui ont plus
» immédiatement rapport à la jurisprudence. Sankha et Likhita ont fait en
» commun un ouvrage en prose, qui a été abrégé en vers : on a aussi leurs
» traités séparés en vers. L'histoire des temps héroïques fait mention de deux
» personnages appelés *Dakcha;* l'un, fils de Brâhmah; l'autre, fils de Pratchêtas.
» On raconte de tous deux une légende semblable sur le mariage de leurs filles,
» laquelle est évidemment allégorique. On ne sait pas positivement lequel des
» deux est le législateur : quoi qu'il en soit, il existe sous ce nom un traité
» de jurisprudence en vers. Gautama, fils du célèbre fondateur d'un système
» rationnel de métaphysique et de logique, est nommé dans toutes les listes
» de législateurs, quoique des textes soient cités sous le nom de son père
» Gôtama, fils d'Outathya. On attribue à Gautama un excellent traité en prose.
» Sâtâtapa est auteur d'un traité sur la pénitence et l'expiation, dont il existe
» un abrégé en vers. Vaśichtha, le précepteur des dieux inférieurs, et l'un des
» seigneurs des êtres créés, est le dernier des vingt législateurs que nomme
» Yâdjnyaouelkya : on possède son élégant ouvrage en prose mêlée de vers.

» Les noms suivans complètent, dans le *Pedma-pourâna*, le nombre de trente-
» six législateurs : Marîtchi, père de Caśyapa; Poulastya, père d'Agastya;
» Pratchêtas, fils de Prâtchînaverhicha et d'une fille de l'Océan, et père de
» Dakcha; Bhrïgou, fils de Menou; Nâréda, engendré par Brâhmah, puis par
» Caśyapa, avec l'épouse de Dakcha; Caśyapa, fils de Marîtchi; Viśouamitra,
» sage au milieu de la caste militaire, et qui devint Brahmane par sa dévotion;

» Dêvala, son fils, et grand-père du célèbre grammairien Pâṅiṅi, mais, suivant une autre légende, arrière-petit-fils de Dakcha; Rĭchyaśrĭnga, né miraculeusement de Vibhândaka et d'une biche; Gârguya, l'astronome; Baudhâyana, qui est souvent cité par les gens de loi; Païthînasi... Djâbâli, Soumantou, Parâskara, Lôkâkchi et Kouthoumî, dont les noms se rencontrent rarement dans les compilations de jurisprudence.

» Outre ces législateurs, on cite Dhaumya, prêtre des Pândavas, et auteur d'un commentaire sur l'Yadjourvêda; Aśoualâyana, qui a écrit sur les détails des actes et des cérémonies de religion, et Datta, fils d'Atri. Bhâgouri est cité pour une glose sur les Institutes de Menou.

» On cite le *Râmâyana* de Vâlmiki, le plus ancien des poëmes épiques, comme ayant une autorité presque égale à celle des poëmes sur la mythologie et sur l'histoire des temps héroïques, qu'on attribue à Vyâsa... Il existe des préceptes métaphysiques et moraux.... On a les ouvrages sublimes d'Oudayanâtchârya, qui remit en vigueur le système rationnel de la philosophie, les drames et l'épopée de Kâlidâsa, et la poésie lyrique de Djayadêva....

» On a beaucoup de déférence pour le *Tch'handâga-pariśichia* de Kêsava Miśra, philosophe célèbre, et pour son commentaire intitulé, *Pariśichia-prakâsa.* Ils traitent des devoirs des prêtres, sur-tout de ceux qui se règlent sur le *Sâmavêda* dans leurs cérémonies religieuses. Le même auteur, natif de Mithilâ, a composé un traité plus général, intitulé *Douaita-pariśichia.* Le *Vivâda-retnâkara*, digeste très-estimé des jurisconsultes de Mithilâ ou Tîrabhoukti, fut composé sous la surveillance de Tchaṅdêśouara, ministre d'Harasinhadêva, roi de Mithilâ : Tchaṅdêśouara passe pour avoir fait d'autres ouvrages. Les jurisconsultes de Mithilâ ont aussi beaucoup d'estime pour le *Vivâda-tchintâmeni*, le *Vyavahâra-tchintâmeni* et autres ouvrages de Vâtchespati Miśra. Il ne s'est pas écoulé plus de dix générations depuis le temps où ce dernier florissoit à Semaoul en Tirhoût. On a de même un grand respect, dans l'école de Mithilâ, pour le *Vivâda-tchandra* et les autres ouvrages de Lakhimâdêvî. Cette femme savante publia, sous le nom de Misarou Miśra, son neveu, tous ses traités de jurisprudence et de philosophie, et tira le titre de son ouvrage, du dixième prince régnant, Tchaadrasinha, petit-fils d'Harasinhadêva. Le *Vivâda-tchandra* n'est jamais cité nommément dans le nouveau Digeste, quoiqu'on l'ait souvent copié dans le commentaire anonyme.

» L'école Gaurîya révère beaucoup le *Vyavahâra-tatoua*, le *Dâya-tatoua*

» et d'autres ouvrages de Raghounandana Bandyaghaṭiya. Ce grand législateur » est fréquemment cité sous le nom de *Smârta Bhaṭṭâtchârya*, de même que » Vâtchespati Miśra est désigné par son nom de famille *Miśra*. Le *Douaita-* » *nirnaya* de Vâtchespati Bhaṭṭâtchârya, traité sur des questions de droit, est » souvent cité par le compilateur du nouveau Digeste, qui ne l'a nommé qu'une » seule fois; par-tout ailleurs il le désigne par ces mots, *mon vénérable grand-* » *père*. Ce jurisconsulte, faisant allusion à la ressemblance de leurs noms, a » donné à son ouvrage le titre d'un traité composé sur le même sujet par » Vâtchespati Miśra. Le compilateur du nouveau Digeste cite également le » frère de son grand-père maternel, sous le nom de *Vâtchespati moderne*....

» Lakchmîdhara composa un traité sur la justice administrative, par ordre » de Gôvinda Tchandra, roi de Kâśî, issu de la race Vâstava de Kâyasthas. » Il est aussi auteur d'un digeste intitulé *Calpaterou*, que l'on cite souvent. » Par ordre du même prince, Narasinha, fils de Râmatchandra, grammairien » et philosophe, composa un traité de jurisprudence intitulé *Gôvindârnava*, et » plusieurs autres ouvrages.

» Srî Karâtchârya et son fils Srî Nâthâtchârya Tchourâmeñi sont deux » jurisconsultes célèbres de l'école de Mithilâ. Le premier a composé un traité » sur les successions; le second est auteur d'un traité sur les devoirs de la » quatrième caste, intitulé *Atchârya-tchandrikâ*. Je n'ai pas vu leurs autres » ouvrages.

» Le *Smrĭtisâra* ou *Smrĭtyarthasâra*, par Srî Dharâtchârya, prêtre de la » tribu Dravir, est un traité sur les devoirs religieux, où sont insérées des » questions sur les obligations civiles. L'auteur cite le *Kâmadhênou*, traité de » jurisprudence, qu'on dit être une glose sur les lois de Menou; ce que je ne » puis affirmer, n'ayant pas vu l'ouvrage. Le *Pradipa*, le *Calpadroumâ* et le » *Kalpalatâ*, ouvrages sur lesquels je ne puis donner de détails, sont pareille- » ment cités dans le *Smrĭtisâra*.

» Le *Madana-pâridjâta*, sur les obligations civiles, est l'ouvrage de Viśouê- » śouarabhaṭṭa, et a pris son nom de Madana Pâla, prince de la race *Djâṭ*, qui » régnoit à Kâchtanagar ou Dîgh. Cet ouvrage, qu'on indique quelquefois sous » le nom même de *Madana Pâla*, cite, entre autres autorités, le *Sâparârka* » et le *Smrĭti-tchandrikâ*, qui ne paroît pas être connu d'ailleurs, et l'*Hêmâdri*, » qui est cité de temps en temps dans le nouveau Digeste.

» Soûlapâni, natif de Mithilâ, qui demeuroit à Sahouria dans le Ben- » gale, a écrit un traité sur la pénitence et l'expiation, qui est en grande réputation

» réputation dans l'une et l'autre école. J'ai déjà parlé de son commentaire sur » Yâdjnyaouelkya, intitulé *Dîpacâlica*. Bhavadêva Bhaiîa, aussi appelé *Bala-* » *balabhi Boudjanga*, est auteur de plusieurs traités sur les devoirs religieux. » Ces ouvrages, ainsi que les rituels du même auteur, sont fréquemment » consultés au Bengale et dans les provinces méridionales de l'Inde. Djitên- » driya est souvent cité dans le *Mitâkcharâ*, et quelquefois dans le nouveau » Digeste. Gôyitchandra, Grahêśouara, Dhârêśouara, Balaroûpa, Harihara, » Mourâri Miśra, et plusieurs autres, ont été consultés au besoin.

» Parmi les digestes modernes, les plus remarquables sont le *Vivâdârnavas-* » *sêtou*, rassemblé par ordre de M. Hastings; le *Vivâda-sârârnava*, compilé à » la demande de sir W. Jones, par Servôrou Trivêdî, jurisconsulte de Mithilâ, » et le *Vivâda-bhangârnava*, de Djagannâtha, » traduit par M. Colebrooke.... Voyez *a Digest of Hindu laws*, pag. XIV-XVIII de la préface.

(53) « *Vêdanta* ou *Beydânta*, comme l'écrit l'auteur de l'*Ayïn Akbery*, sui- » vant lequel cette sublime doctrine fut d'abord enseignée par le philosophe » Byâs, un des neuf personnages que les Hindous regardent comme immor- » tels.....Les sectateurs de cette doctrine prétendent qu'excepté la Divinité » rien n'existe, l'univers entier n'étant qu'une apparence sans réalité. Comme » un homme qui rêve voit des objets imaginaires et éprouve mille jouissances » ou peines idéales, il en est de même de ce qu'on voit; il y a seulement une » lumière brillante qui prend différentes apparences et reçoit divers noms. »

بِيدانتَ بكسر مجهول با و سكون ياي تحتاني و دال
والف ونون خفي و فتح ياي فوقاني پديد آرندۀ اين
والا دانش حكيم بِياسَ بكسر با و ياي تحتاني والف و فتح
سين اورا اهل هند ارنه تن دير زندكي بر شمرند......
.....جز يزد بيچون هست ندانند و عالم را نمود بي بود انكارند
چنانچه آدمي زاد در غنودكي خيالي بيكرهارا تماشاي شود
وهزاران اغم وشادي اندوزد و اين بيداري را بدانسان شمارند

يك درخـــشنك نور بكوناكون اعتبار دكركون نامها بر كرفت ،
*Ayîn Akbery*, page 296 *recto* et *verso* de mon manuscrit, et tome III, pag. 127 et suiv. de la traduction de M. Gladwin, édit. de Calcutta. Nous possédons à la Bibliothèque nationale plusieurs traités sanskrits, en caractère bengali, de la philosophie Vêdanta; entre autres, deux exemplaires du *Vêdanta-śara* par Sadanandena, sous les n.[os] 159-160 nouveaux et 48 et 187 anciens du Catalogue des manuscrits indiens.

(54) *Vaidya*, ou *Viddiaser*, au pluriel tamoul; ce sont des espèces de bardes hindous, instruits dans tous les arts et dans toutes les sciences de ce peuple, et qui amusent leurs auditeurs avec des discours et des récits. *Voyez* Kindersley's *Specimens of Hindoo literature, &c.* page 32.

(55) *Râdjanîti*, traité de politique. On trouve dans l'*Ayîn Akbery* une notice de cet ouvrage; mais certains principes en sont tellement insignifians, et d'autres si grossièrement despotiques, que je n'ai pas jugé à propos de traduire cette notice.

(56) « Parmi les *Kâby* [écrits poétiques] sont les traités de la science nommée *Sâhet*. Toutes les histoires des dyoùtahs et des râdjahs sont contenues » dans les quatre premiers *Kâby*. Les ouvrages sur le *Sâhet* sont purement des » livres d'amusement. » كابويين كي بيچ ساهت كي كتابين هين ليكن
ديوتا اور راجبونكي جي تواير نجبن هين تفكي مطلب پهلي
كابون هين ساهت كتابون كي مضمون عيش كي باتين هين
*Oriental Collect.* t. III, p. 154, du *Catalogue of Oriental manuscripts*. Nous possédons à la Bibliothèque nationale, sous les n.[os] 92 nouveau et 235 ancien des manuscrits indiens, un ouvrage intitulé *Kâvya-tchandrica* [la Lune de la poésie], dont l'auteur est inconnu, et un autre, intitulé *Kâvya-pracâsa* [Art poétique], par Crichnadêva, sous les n.[os] 129 et 130 nouveaux, 241 et 243 anciens du Catalogue des manuscrits indiens; enfin un troisième, intitulé *Kâvya-darsa* [Miroir des vers], par Dandhi, n.[os] 144 nouveau et 236 ancien. Ce sont trois Arts poétiques sanskrits.

(57) « Tous les ouvrages en vers, outre ceux-ci (c'est-à-dire, les *Véda*, les » *Pourâna*, les *Oupah-pourâna* et les *Ittihâsa*), sont intitulés *Kâby* (plus cor- » rectement *Kâvyâ*). Voici les noms des plus fameux livres de ce genre :

» Le premier *Kâby* est intitulé *Kâby-rag'houvansa* ; il contient quinze » cents stances.

» Le second est le *Kâby-koumâra-sambahou* ; il contient mille stances.

» Le troisième est le *Kâby-mêghadout* ; il contient deux cents stances.

» Le quatrième est le *Kâby-cheychou-pâll-ouadhy*, autrement nommé *Mâg* ; » il renferme trois mille stances.

» Le cinquième est le *Kâby-bhârevy*, autrement nommé *Kerât-ardjouny*, com- » posé de trois mille stances.

» Le sixième est le *Kâby-bheyty*, en cinq mille stances.

» Le septième est le *Kâby-neyched*, composé de trois mille stances.

» Tous ces *Kâby* ont des *Tîkâ* ou commentaires.

ينهونكي سيواي جوجو كتاب بيت مين هي وس وسكو كاب بيا كهيتي هين كاب يونسين مشهور كتابونكي نانو هين لكهتاهون

كابونكي پيچ بهلا كابي ركهوونس هي تسكي كنيتي پندرن سي شلوك هي

دو سرا كابي كمار سمبهو هي وسكي ييك هزار شلوك هي

تيسرا كابي ميكه دوت هي تسكي كنيتي دو سي شلوك هي

چوتها كابي شي شوپال ودهي ماك بهي كهيتي هين وسكي كنيتي تين هزار شلوك هي

پانچوان كابي بهاروي وسكو كرات ارجني بهي نانو هي تسكي كنيتي تين هزار شلوك هي

چهتوان کابي بهبتي هي تسکي کنيتي پانچ هزار شلوك هي
سات وان کابي ني شد هي نسکي کنيتي تبن هزار شلوك هي
سب کابي تيکا سد هي *Oriental Collect.* tom. III, pag. 101 et 102. *Voyez* l'article des *Nâtaka*, note 59, page 429.

(58) « L'*Alankâr* [ ornement ], ou rhétorique, est écrit dans la forme » des *Kâby* : les poëtes ne peuvent écrire en vers sans avoir étudié l'*Alankâr*. » Voici les titres des plus célèbres traités d'*Alankâr* :

» Le premier *Alankâr* est *Veymarcheny ;*

» Le second est le *Sahitia Retnakar-alankâr ;*

» Le troisième, *Sahytyouder-alankâr ;*

» Le quatrième *Alankâr* est intitulé *Kausteb ;*

» Le cinquième est le *Kâbya-prekach*, qui contient cinq mille stances, et » sur lequel il y a trente-deux *Tikâ* ou commentaires. »

کابيون کي طرح جو النکار هين ونکي پتر نبکي سبوان شاعر
لوك شعر کهني نهين سکتي هين تنکي بيچ مشهور نانو هين
لهکا هون
تن هين بهلا النکار ويمار شني هي
دوسرا ساهي تيارت نا کر النکار هي
تيسرا ساهي تبودر النکار هي
چوتها النکار کوستب هي
پانچــوان کابيا پرکاس هي تسکي کنبتي پانچ هزار شلوك
هي يسکي تيکا بتيس هين

*Oriental Collect.* tom. III, pag. 152 et 153. Nous possédons à la Bibliothèque nationale, sous les n.os 101 nouveau et 237 ancien des manuscrits

indiens, un ouvrage intitulé *Kâvya-alankâra* [Beautés de la poésie]; c'est une rhétorique composée par Vâmena : cet ouvrage est écrit en caractère bengali.

(59) « Les *Nâtaka* ou *Nâtek* font partie des *Kâby;* voici les titres des » plus fameux :

» 1.° *Mourary-nâtek*, qui contient trois mille stances ;
» 2.° *Mâleyty-nâtek;*
» 3.° *Chakountala-nâtek;*
» 4.° *Moudra-nâtek ;*
» 5.° *Preboudha Tchandroudy-nâtek ;*
» 6.° *Henounmet-nâtek ;*
» 7.° *Hâsyarnaou-nâtek;*
» 8.° *Mahâ-nâtek.* »

کابیون بیچ ناٹك نانو کابیتن و نمین سین مشهور نانو مین لکنا هون
تن هین پهلا موراري ناٹك هي تسکي کنبتي تین هزار شلوك هي
دوسرا مالیتي ناٹك هي
تیسرا شکون تلا ناٹك هي
چوتها مدرا ناٹك هي
پانچوان پربوده چندرودي ناٹك هي
چهتوان هنون مت ناٹك هي
سات وان هاسیار نو ناٹك هي
اٹ وان مهانا ٹك هي

*Oriental Collect.* tom. III, pag. 151 et 152. Nous possédons à la Bibliothèque nationale un traité de l'art dramatique, en langue sanskrite et en

caractère bengali, intitulé *Nâtaka-tchandrikâ* [le Guide dramatique], n.os 171 nouveau et 238 ancien.

(60) *Prakrit:* c'étoit l'idiome vulgaire de l'Inde, à l'époque où le sanskrit étoit parlé par les Brahmanes. *Voyez* Colebrooke *on the Sanskrit and Prakrit languages,* tome VII, pag. 227 et 228, de ces Recherches, édition de Calcutta, 1801.

(61) Amarasinha est auteur d'un dictionnaire intitulé *Amarakośa* [Trésor d'Amara]. Cet ouvrage se trouve à la Bibliothèque nationale sous les n.os 148 de l'ancien Catalogue et 96 du Catalogue dressé par M. Alexandre Hamilton. Nous possédons aussi, sous le n.° 97, un commentaire sur ce dictionnaire, intitulé *Caumadi,* et composé par Nayan Anandadêva. Outre cet exemplaire, nous avons encore une copie du même dictionnaire, à la suite d'une grammaire sanskrite composée en latin par un modeste missionnaire qui n'a pas joint son nom à son utile ouvrage : il a pris la peine de traduire en latin tous les articles importans de ce dictionnaire, dont nous allons donner une courte analyse.

*Amara-kocha,* ou *Amer-koche* suivant l'orthographe de M. Anquetil du Perron, signifie *le Dictionnaire,* ou plutôt *le Trésor d'Amara,* savant Hindou, conseiller du célèbre râdjah Vikramaditiya, et dont le nom entier est *Amara-singha* [lion immortel]; car tous les noms sanskrits ont une signification. Cette opinion n'est pas à beaucoup près celle du P. Paulin de Saint-Barthélemi, qui ne se croit pas obligé de l'adopter, dit-il, parce qu'elle ne repose sur aucune preuve. Ce savant invoque le témoignage du P. Hanxleben, qui étoit très-versé dans la langue sanskrite, et qui, en citant le dictionnaire dont il s'agit, s'exprime ainsi : « *Amarasinham, hum livro, vocabulario do Grandam* [*Amarasinham,* un livre, vocabulaire du Grandam]. » — *Amara,* continue le P. Paulin, désigne la guerre, » un général d'armée et le pilote d'un vaisseau; *amaram,* la poupe d'un vaisseau; et *amaren,* un immortel, un génie, Dieu; *sinha* (ou *singha*), un lion : » de là le mot composé *Amara-sinham.* La plus convenable de ces significations est celle qui représente cet ouvrage comme un lion courageux en » général. . . . » D'après des renseignemens ultérieurs, et sur-tout d'après les observations d'un Hindou nommé *Tchandra Rachan,* très-versé dans la langue sanskrite, notre savant voyageur pense qu'au lieu d'*Amarasinha,* il faut écrire *Amaratchinha* [les signes célestes]; car *amara* signifie le ciel et les dieux célestes;

*tchinha*, signe ou indice qui sert à distinguer une chose d'une autre. Une autre raison qui détermine le P. Paulin à ne pas reconnoître pour auteur du dictionnaire dont il s'agit, Amarasingha, conseiller de Vikramaditiya, et qui florissoit conséquemment dans le premier siècle avant l'ère vulgaire, ce sont les caractères d'antiquité qu'il retrouve dans cet ouvrage. Il doit avoir été composé dès les commencemens de l'idolâtrie indienne, puisqu'on y reconnoît tous les principes de cette idolâtrie et de sa liturgie; on peut même conjecturer, avec beaucoup de probabilité, que c'est le premier livre de prières dont les Brahmanes aient fait usage au commencement de leur idolâtrie : en effet, on y retrouve les noms et les attributs des dieux que les Hindous ont toujours à la bouche. Je ne me permettrai pas de décider jusqu'à quel point est fondée l'opinion du P. Paulin de Saint-Barthélemi ; mais, malgré la haute estime que j'ai pour ses rares connoissances, je ne puis m'empêcher de pencher pour l'avis des savans de Calcutta, qui est aussi celui de M. Anquetil du Perron, sur-tout pour ce qui concerne le titre même du livre. Ce titre, comme on peut s'en convaincre en examinant les deux manuscrits de la Bibliothèque nationale, porte *Amara Koša*, mots qu'on peut traduire par *Dictionnaire*, *Trésor d'Amara*, ou *Dictionnaire divin*, *céleste ;* c'est ce que je ne puis décider : mais il est certain que le mot sanskrit *koša* ou *kocha* signifie *trésor*, *dictionnaire*, *vocabulaire*, et fait partie du titre de tous les dictionnaires sanskrits.

Celui-ci est le plus complet et sur-tout le plus exact que l'on connoisse en sanskrit ; et sous ce rapport le titre d'*amara* ou immortel lui convient bien. Il est divisé par sections ou chapitres qui renferment les noms des dieux, des astres, des élémens, des objets spirituels, des sciences, des couleurs, de la terre, du monde, des montagnes, des fleuves, des arbres, des plantes, des animaux, des hommes, des tribus indiennes, des sacrifices, de l'agriculture, des arts mécaniques, &c. &c. La section *Nanârtha-varga* renferme les mots et les expressions qui ont plusieurs significations. Les adverbes et les mots indéclinables se trouvent dans la section *Avya-varga.* L'original de ce dictionnaire est écrit en vers; mais il en existe des traductions ou explications en différentes langues indiennes, telles que le tamoul et le malabar. Cette explication, dans le midi de l'Inde, se nomme *Tamouškoutta.*

Le P. Paulin de Saint-Barthélemi a publié à Rome, en 1798, la première section de cet important dictionnaire en caractère tamoul, sous le titre d'*Amarasingha, sectio prima, de Cœlo, ex tribus ineditis codicibus manuscriptis. Romæ, apud Antonium Fulgonium.* Quoique ce volume ne soit pas très-considérable,

ce n'est pas le moins important de ceux qui composent la précieuse collection d'ouvrages composés par ce savant sur la littérature orientale. Il est bien à desirer que cet utile travail ne demeure pas imparfait, et que le P. Paulin le complète par la publication des autres sections du même dictionnaire.

(62) *Mougdhabôdha*, grammaire sanskrite particulière au Bengale, par Bôpadèva. Un nommé *Râmânana Atcharia* a fait un commentaire sur cette grammaire, intitulé *Mougdhabôdha-tikâ*. Ces deux ouvrages se trouvent à la Bibliothèque nationale, sous l'ancien n.° 216, et sous les numéros actuels 142 et 143 du Catalogue dressé par M. Alex. Hamilton.

(63) *Gôsouâmi* est le mot sanskrit original dont on a fait, par corruption, *gosséin*, et qui désigne une espèce particulière de moines hindous, habillés beaucoup plus noblement que les autres : ils profitent de leur ample robe et de la profonde vénération dont ils jouissent, pour faire par contrebande, entre l'Inde et le Tibet, un commerce considérable de perles, de pierres précieuses et autres objets d'une grande valeur et d'un très-petit volume. *Voyez* de plus amples détails sur ces moines, qui tiennent autant à l'islamisme qu'au brahmanisme, dans mes notes sur le Voyage pittoresque de l'Inde par M. Hodges, *tome V, pag. 210 et suivantes*, de ma Collection portative de Voyages traduits de différentes langues orientales et européennes.

(64) Le *Pâli* ou *Bâli* est la langue sacrée du royaume de Siam. *Voyez* ma note ci-dessus, *page 102*.

(65) Un *Bauddha*, c'est-à-dire, un sectateur de Bouddha, un Bouddhiste: tels sont les Tibétains, la plupart des Chinois et des Tatârs. Les sectateurs de Bouddha sont en très-petit nombre dans l'Inde, et passent pour être des transfuges de la religion de Brâhmah. Cependant plusieurs anciens temples et monumens religieux, tels que les cavernes d'Éléphanta, de Salsette, ont été élevés à Bouddha, qui, selon moi, est bien antérieur à Brâhmah.

(66) Le *Guîtâ*. Voyez, sur ces épisodes du Mahâbhârat, ma note ci-dessus, *pag. 287-288*.

---

XVIII.

# XVIII.

## AU PRÉSIDENT.

MONSIEUR,

JE vous envoie ci-jointes six anciennes planches de cuivre, assujetties ensemble par un anneau en deux parties, dont chacune en contient trois. On les a trouvées en creusant des fondations pour de nouveaux ouvrages au fort de Tanna, capitale de l'île de Salsette. Le gouverneur de Bombay m'a appris qu'aucun des Brahmanes du Gudjerat [a] ne pouvoit expliquer les inscriptions. Desirant les soumettre à l'examen de la Société asiatique, j'ai obtenu la permission de les apporter avec moi, en promettant de les rendre à leur propriétaire.

J'ai l'honneur d'être avec respect &c.

15 février 1787. J. CARNAC.

[a] Province nommée vulgairement par les Européens, *Guzarate*. (L.-s.)

# DON D'UN TERRITOIRE,

## EN L'AN DE J. C. 1018,

*Traduit littéralement du Sanskrit, d'après l'explication du Pandit Râmalôtchan;*

Communiqué par le Général CARNAC.

---

ÔM.[a] VICTOIRE ET ÉLÉVATION!

*STANCES.*

PUISSE celui qui, en toute affaire, demande la priorité d'adoration; puisse ce Gâñanâyaka, détournant le malheur, vous garantir de danger!

2. Puisse vous préserver constamment ce Siva sur la tête de qui brille (Gangâ) la fille de Djahnou, semblable-au-croissant-pur-qui-s'élève-du-sommet-de-Soumêrou[b] *(mot composé de seize syllabes)!*

3. Puisse ce Dieu, cause des succès, cause de la félicité, qui garde, placée sur son front, une section de la-lune-aux-rayons-frais, tracée-sous-la-forme-d'une-ligne-pareille-à-celle-de-la-pointe-infiniment-brillante-d'un-kêtaka-fraîchement-épanoui, (qui est) orné-d'un-bosquet-de-boucles-d'un-rouge-foncé-liées-avec-le-prince-des-serpens, vous être toujours présent et favorable!

4. Le fils de Djîmoûtakêtou, toujours affectionné, nommé *Djîmoûtavâhana*, qui, sûrement, garantit (le serpent) Sankhatchoûdâ

[a] *Voyez* l'explication de ce mot dans mes notes sur les Dieux de l'Inde, de la Grèce et de l'Italie, *pag. 245 et 246.* (L-s.)

[b] *Voyez* la description de cette montagne, dans mes notes sur les Dieux de l'Inde, &c. *pag. 236 et 261.* (L-s.)

१ ॥ यश्चास्तु टयथ ॥ लदनय द्विकायेषु प्रदया गणनाय कः विघ्नं निघ्नय वःपायाद भाया
द्रणनायकः॥ सवःपातु ॥ गवानिर्धयमाला सानिरा देवी॥ सुमतु यिरनाम्रुद दक्ष व ह्य क
लापमा॥ या॥ दवःस्तुयमवम्नि निर्दिताबा त्रिदिनासाःकलामयाम्नाशलवालकिनक। स
स्वानरन हि नविद्रुनी॥ शालावी १॥ पिनद्व पिगलजय शट टवीमथिताद्रुयाङ्गःसयदा प्रका
शितवर विमकः॥ कनः॥ नीमुनाकुतननयानियनदयानुज्ञीमूनवा दनुंङनिविजग
त्र यि द्वः॥ दिक्किनिरु टणमिवा कलयन्यामाक्षयानक्षानिस्मगतुदा खलुशख वुदं॥ नथा न्व य
ननपतिः प्रमद्रु कपद्मोगीलानवस तिलकानि पुदप मद्दी। नस्माय द्रुशनयःपुलसधि
नामा मा त्र ण्डमण्डलसमानसम्प्रुद्व॥ मा॥ रा नवानघलपुसक पद्म प्रनुनसयकालनति
वा जः॥ यद्गायनयलिलाशलितुद्वि द्वीय नस्मानिराना सुसायः नस्मा रुद्रुधननयाडव
निकवीनः श्री वप्रुवल्ल ति दगनन गतीनःश्री स्नाम्रु त्या वद ससुनःसुलीत्रशनाधया
सिद्वपनिः समद्रुसुमूति॥ नस्मास्विमयकानकानि वनिनपुस्थानकानिःसुनःश्रीमाव्ल
डायवव्रपनि नरुद्ध वक्रुवदामाणिः॥ वा द्वदकवलथयपथा यदसायगामनगागणरागी
श्रीःस्वयामय वदापिननि वावासुमाना। नव॥ नयनुङवद्व जानिःपुनानविरवसुषः
ननःश्रीमानप्रपुत्र यद्विनितपना तिनः॥ कतु श्री गिनयः स त्री सायायनवयुविष्ठनः॥
पुतापादापिमनङःकालयदश्वयाद्विषा॥ यचणागनयामनप्रिपराप्रनाञ सानसक्ति
नायमायनयानयधार्ठनामायराणागनवरुयरा सादताःसनवननकनकदानिर्रुग
विदमाश्रीदिनययायनानिन त्रिभुवनमाह्यायागरुग क्षपिनामारुना॥ यकि विरस
तकुवर्तिवनिन प्राप्रुतुपनाष्टपाःपयथयागयनाक्रुमानि सय नास्थपा नयस नियस्था
नरुष्ठ समासुनक्षिन रुजागाडयि नियक्ष जायायनायपिना मन्त्राविरुयना पामन्न
दीक्षायुतुः॥ मयिसायनस्वागनमागनयविदितगोम्नायनानाविवयानिवययाद
वनाम्निवलिननाता स्त्रनक्षानिना। रुन्न माम्नमणमुतदिनि रुजापत्र णयना रुयन
या श्री वि तुयक नामञ पानन्यशि मावणानन॥

de Garoûda *(l'aigle de Vichnou*[a]*)*, étoit fameux dans les trois mondes, ayant, pour l'amour d'autrui, négligé son propre corps, comme si c'eût été de l'herbe.

5. *(Deux couplets rimés.)* Il y avoit dans sa famille un monarque (nommé) *Capardin* [ou à chevelure épaisse, *c'est un des noms de Mahâdêva*], chef de la race de Silâra, réprimant l'insolence de ses ennemis; et de lui naquit un fils nommé *Poulaśakti*, égal en gloire croissante au cercle brillant du soleil.

6. Lorsque ce fils de Capardin étoit un enfant nouveau-né, par la crainte qu'il inspiroit, tous ses ennemis rassemblés lui rendirent hommage, à la satisfaction de son royaume, en tenant de l'eau élevée dans leurs mains.

7. De lui naquit un fils, l'unique guerrier sur la terre, nommé *Srî Vappouvanna*, héros sur le théâtre des batailles.

8. Son fils, appelé *Srî Djhandjha*, fut très-célèbre, et le conservateur *de son pays;* il devint, par la suite, souverain de Gôgni: il avoit un bel extérieur.

9. De lui *naquit* un fils dont-la-renommée-s'étendit-au-loin-*et qui*-confondoit-l'imagination-par-ses-actions-merveilleuses, le fortuné Badjdjada Dêva; il fut un monarque, une pierre précieuse dans le-diadème-de-la-circonférence-du-monde, qui n'employoit, sur la plaine du combat, que l'arme puissante de ses deux bras, et dans le sein de qui la fortune des rois folâtroit amoureusement, comme *dans le sein* de l'ennemi de Moura (ou Vichnou).

10. Comme Djayanta *fils* de l'ennemi de Vritta (ou Indra), comme Chanmoukha (ou Cârtiguêya) *fils* de Porâri (ou Mahâdêva), il naquit de lui un fils heureux, invincible, doué d'un cœur sincère;

11. Qui, en fait de libéralité, fut Karna devant nos yeux; en fait de loyauté, Youdhichthira lui-même; en fait de gloire, un soleil resplendissant; et la baguette de Càla (ou Yama, *juge des régions infernales*) pour ses ennemis;

[a] Qu'on nomme aussi improprement *Garoûra* ou *Guerhoûr*. Voyez mes notes sur les Dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, *pag. 251-261.* (L-s.)

12. Par qui sont conservés, dans ce monde, les grands conseillers qui étoient sous sa protection, *et* les autres placés près *de lui*. C'est un conquérant, nommé avec raison *Saranâgata Vadjrapandjaradêva;*

13. Qui, lorsqu'il ombrageoit ce monde de-continuels-présens-d'or, fut surnommé *Djagadarthi* [ou qui enrichit le monde], à cause de sa libéralité, au milieu des trois régions de l'univers.

14. Certainement ces rois, quels qu'ils soient, qui sont doués d'intelligences capables de gouverner leurs domaines respectifs, le louent pour la grandeur de sa véracité, de sa générosité et de sa vaillance; *et* il accorde un établissement solide à ces princes qui sont privés de leurs domaines et qui implorent sa protection. Puisse-t-il être victorieux, lui, le grand-père du Râya! *il est* le guide spirituel de *ses* conseillers, et *ils sont* ses pupilles. De plus.

15. Lui, qui a conféré le titre de *Gômmâya* à *une personne* qui a atteint l'objet de son desir; qui affermit le royaume ébranlé par un homme appelé *Êyapadêva*, et qui, étant prince de Mamalambouva [Mambéï ou Bombay, *à ce que je suppose*], me mit à l'abri de la crainte, lorsque j'étois brisé par l'affliction. Il fut le roi nommé *Srî Viroudanka*. Comment le peindre autrement! *(Ici, six syllabes sont effacées dans l'un des actes, et ce vers n'est pas dans l'autre.)*

16. Son fils fut nommé *Badjdjadadêva*, pierre précieuse sur le front des monarques, éminemment versé dans la morale; dont tous les hommes couverts d'armures effroyables louent encore aujourd'hui les profondes pensées.

17. Alors naquit son frère, le prince *Arikêsari* [un lion parmi ses ennemis], le meilleur des hommes vertueux, qui agit comme un foudre, en renversant la forte montagne de ses ennemis orgueilleux. Ayant, dès son enfance, conçu de grands desseins, et ayant vu le seigneur de la lune (Mahâdêva) *debout* en sa présence, il marcha par ordre de son père, accompagné de ses troupes, et par sa valeur il subjugua le monde.

De plus——.

18. Ayant élevé son adversaire mort sur son épée acérée, il affligea tellement les femmes dans les palais ennemis, que leurs cheveux tombèrent en désordre *sur leur front*, que leurs guirlandes de fleurs éclatantes descendirent de leurs cous sur les vases de leur sein, et que la noire splendeur de leurs yeux disparut.

19. *Guerrier*, de la renommée duquel la plante croît sur le temple de l'œuf de Brâhmah (l'univers), de ce qu'il-l'a-souvent-arrosé-avec-les-pleurs-qui-couloient-des-yeux-des-femmes-de-ses-ennemis-massacrés.

Ensuite, par la multitude de ses vertus innées *(ici vient un mot composé de cent cinquante-deux syllabes)*, l'heureux-Arikêsari-Dêvarâdja-seigneur-du-grand-cercle-orné-de-toute-la-compagnie-de-princes-avec-Vadjrapandjara-de-qui-les-hommes-recherchent-la-protection-une-trompe-d'éléphant-au-front-du-monde-charmé-des-progrès-du-vice-un-oiseau-flamingo-dans-le-marais-orné-de-fleurs-semblables-à-celles-du-paradis-et-avec-Aditya-Pandita-chef-des-districts-du-monde-par-la-libéralité-du-seigneur-de-la-mer-occidentale-possesseur-d'une-science-innée-qui-porte-un-aigle-d'or-sur-son-étendard-issu-de-la-souche-de-Djîmoûtavâhana-roi-de-la-race-de-Silâra-souverain-de-la-ville-de-Tagara[a]-régulateur-suprême-de-conseillers-éminens-assemblés-quand-une-renommée-étendue-eut-été-acquise, (ce monarque) gouverne-toute-la-région-de-Kônkana-composée-de-quatorze-cents-villages-de-villes-et-autres-lieux-compris-dans-plusieurs-districts-acquis-par-son-bras. Ainsi il supporte le fardeau de la pensée concernant ces possessions. Le premier ministre Srî Vâsapaiya, et le très-religieusement purifié Srî Vârdhiyapaiya, étant alors présens, lui, le fortuné Arikêsaridêvarâdja, souverain du grand cercle, s'adresse, en ces termes, à tous ceux qui habitent-la-ville-de-Srî-Sthânaka *(ou la demeure de Lakchmî)*, ses-parens-et-autres-qui-y-sont-assemblés,

[a] *Voyez*, sur cette ville, le Mémoire suivant, n.° XIX, *pag. 443-455*. (L-s.)

princes-conseillers-prêtres-ministres-supérieurs-inférieurs-sujets-à-ses-commandemens, aussi-les-seigneurs-de-districts-les-gouverneurs-de-villes-chefs-de-villages-les-maîtres-de-familles-serviteurs-employés-ou-non-employés-du-roi-et-*ses*-compatriotes. Ainsi il salue tous-les-saints-personnages-et-autres-qui-habitent-la-ville-de-Hanyamana. Respect soit à vous, ainsi qu'il est convenable, avec toutes les marques de respect, salut et louange !

*STANCE.*

La richesse est inconstante ; la jeunesse, détruite en un instant; *et* la vie, placée entre les dents de Kritanta ( ou Yama, *dont il a été fait mention ci-dessus* ).

Néanmoins *on montre de la* négligence pour la félicité des ancêtres décédés. Oh ! combien les efforts des hommes sont étonnans !

Et ainsi : — La Jeunesse est publiquement engloutie-par-la-géante Vieillesse-admise-dans-sa-demeure-la-plus-intime ; et la machine-corporelle-est-également-sujette-à-l'assaut-de-la-mort-de-vieillesse-et-à-la-misère-née-avec-l'homme-de-la-séparation-entre-deux-amis-unis-comme-tombant-du-ciel-dans-les-régions-inférieures. La richesse et la vie sont deux choses plus-mobiles-qu'une-goutte-d'eau-tremblante-sur-la-feuille-d'un-lotus-agité-par-le-vent ; et le monde ressemble-au-premier-et-tendre-feuillage-d'un-plantain. Considérant ceci en secret, avec un entendement ferme et sans passion, et aussi le fruit des donations libérales, mentionné *par le sage, je me rappelai ces*

*STANCES.*

1. Dans les âges satya, trétâ et douâper, une grande piété fut célébrée; mais, dans ce kali-youga, les Mounis n'ont rien à recommander que la libéralité.

2. Le savoir, la piété, disent les Mounis, rapportent moins de fruits que la libéralité, dans cet âge kali. Le divin Vyâsa a dit aussi :

3. L'or *fut* la première production du feu ; la terre *est* la fille de Vichnou, et les vaches sont les enfans du soleil. *Ainsi* les trois mondes sont certainement donnés par celui qui fait présent d'or, de terre et de bestiaux.

4. *Nos* pères décédés battent des mains ; *nos* grands-pères triomphent, *disant :* Un donneur de terre est né dans notre famille ; il nous rachetera.

5. Une donation de terre à des personnes vertueuses, pour de saints pélerinages, et dans les (cinq) jours solennels de la lune, est le moyen de traverser l'océan illimité du monde.

6. Des parasols blancs et des éléphans ivres d'orgueil *(signes de la royauté) sont* les fleurs du don d'un territoire ; le fruit *est* Indra dans le ciel.

Ainsi, confirmant les déclarations des-anciens-Mounis-savans-dans-la-distinction-entre-le-juste-et-l'injuste, pour l'avantage de ma mère, de mon père et de moi-même, le quinze de la lune brillante de Câriica, au milieu de l'année Pingala (peut-être du serpent), lorsque neuf cent quarante ans, moins un, sont comptés comme écoulés depuis le temps du roi Saka, ou, en chiffres, l'an 939, le 15 de la brillante lune de Câriica (1708—939=769, c'est-à-dire, 769 ans avant l'an de J. C. 1787) ; la lune étant alors pleine et éclipsée ; après m'être baigné dans la mer opposée, semblable-aux-ceintures-qui-entourent-les-flancs-de-la-terre-femelle, teinte-d'une-variété-de-rayons-pareils-à-plusieurs-rubis-excessivement-brillans, perles-*et-autres*-joyaux, avec-de-l'eau-dont-la-vase-étoit-devenue-du-musc-par-les-bains-fréquens-qu'y-avoit-pris-le-sein-parfumé-des-belles-déesses-qui-se-soulevoient-après-s'y-être-plongées, et ayant offert au soleil, luminaire divin, pierrerie-d'un-cercle-du-ciel, œil-des-trois-mondes, seigneur-du-lotus, un plat embelli-de-fleurs-diverses (ce plat est rempli de la plante darbha, de riz dans sa gousse, de différentes fleurs, et de sandal), j'ai donné à celui qui a vu le précepteur des Dieux et des Démons, qui a adoré le

souverain Dieu époux-d'Ambikâ (ou Dourgâ), a-sacrifié-et-a-fait-sacrifier-d'autres, a-lu-et-fait-lire-d'autres, et-accompli-le-reste-des-six-fonctions (sacerdotales); qui-est-éminemment-versé-dans-tout-ce-qui-concerne-les-sacrifices; qui-a-tenu-la-racine-et-la-tige-du-saint-lotus; qui-habite-la-ville-de-Srî-Sthânaka *(ou demeure de la Fortune)*, descendu de Djamadagni; qui-accomplit-les-rites-ordonnés-dans-le-fleuve-sacré; qui-connoît-distinctement-les-branches-mystérieuses (des *Vêda*), le prêtre domestique, le lecteur, Srî Tikkapaiya, fils de Srî Tchtch'hintapaiya l'astronome, à-l'effet-de-sacrifier-de-faire-que-d'autres-sacrifient-de-lire-de-faire-que-d'autres-lisent-et-de-remplir-le-reste-des-six-obligations-(sacerdotales), d'accomplir-le-(service journalier de) Vaiśouadêva, avec des offrandes de riz, de lait, et les objets qui servent aux sacrifices, et-de-compléter-avec-la-solennité-requise le-sacrifice-du feu-de-faire-les-actes-qui-doivent-être-faits-continuellement, et-ceux-qui-doivent-l'être-de-temps-en-temps, de rendre-les-honneurs-prescrits-envers-les-hôtes et les étrangers, et-de-soutenir-sa-propre-famille, le village de Tchâvinâra-situé-à-l'extrémité-du-territoire de Vatsarâdja, et dont les limites *sont*, à l'est, le village de Poûagambâ, et une chute d'eau qui tombe d'une montagne; au sud, les villages de Nâgâmbâ et Moûlaďôṅgarikà; à l'ouest, la rivière Sâmbarapallikà; au nord, les villages de Sâmbivè et Kâťiyâlaka; et, en outre, le (district) entier de Tôkabalà Pallikà, dont les limites *sont*, à l'est, Sîdâbali; au sud, la rivière Môthala; à l'ouest, Kâkaďêva, Hallapallikà et Baďaviraká; au nord, Talâvalì Pallikà, et aussi le village d'Aulakîyà, dont les limites (sont) à l'est, Taďâga; au sud, Gôvinî; à l'ouest, Tcharikà; au nord, Kalibalà-yatchôli: (cette terre) ainsi inspectée-aux-quatre-points-cardinaux-et limitée dans ses propres bornes, avec-son-herbage-ses-bois-et-ses-eaux, et-avec-puissance-de-châtiment-pour-les-dix-crimes, excepté celle donnée ci-devant comme la portion de Dêva ou de Brâhmah, est par moi cédée en vertu de cet acte, limité-à-la-durée-du-soleil, de-la-lune-et-des-montagnes, confirmé par la cérémonie de l'adoration,

par

par une effusion abondante d'eau, et par les plus grands actes de culte; *et la même terre* sera possédée par ses héritiers-directs-et-collatéraux, ou la possession leur en sera procurée, et ils n'y seront troublés par qui que ce soit, attendu que de grands Mounis ont déclaré ce qui suit :

*STANCES.*

1. La terre est possédée par plusieurs rois, par Sâgar et autres. A qui que ce soit que le sol appartienne, en un temps quelconque, ses fruits lui appartiennent alors.

2. Un don rapide n'est accompagné d'aucune fatigue; un secours continuel entraîne beaucoup d'embarras : c'est pourquoi les Richis même déclarent qu'un secours continué vaut mieux qu'un don isolé.

3. De puissans empereurs, doués de dispositions bienfaisantes, ont donné et redonné des terres, ainsi que Râmabhadra le conseille; c'est là le vrai pont de justice pour les souverains. (O rois,) vous devez réparer ce pont de temps en temps.

4. Ces possessions d'ici-bas, qui ont été jadis données par des souverains, pour-l'amour-de-la-religion-accroissement-de-richesse-ou-de-renommée, sont exactement pareilles aux fleurs qui ont été offertes à une Divinité. Quel homme vertueux voudroit reprendre *de tels dons!*

Ainsi, confirmant les préceptes des anciens Mounis, tous les rois à venir doivent cueillir le fruit-de-l'accomplissement-des-devoirs-religieux; et qu'aucun d'eux ne porte-la-tache-du-crime-qu'il-y-auroit à-révoquer-ce-*don*. En effet, tout *prince* qui étant supplié, ayant, par suite de l'avarice, son-esprit-entièrement-environné-des-ténèbres-de-l'ignorance, -renverra-avec-mépris-le-suppliant-maltraité, étant coupable de cinq grands crimes et de *cinq* petits, habitera long-temps dans l'obscurité Raurava, Mahâraurava, Añdha, Tâmiśra, et les autres lieux de châtiment. Et il est ainsi déclaré par le divin Vyâsa :

*STANCES.*

1. Qui s'empare de la terre donnée-par-lui-même, ou par-un-autre (souverain), pourrira parmi les vers, ver lui-même, au milieu de l'ordure.

2. Ceux qui s'emparent des terres-données, renaissent pour vivre avec de grandes frayeurs dans les cavités sèches des arbres, dans les forêts non arrosées des (monts) Vinddhia.

3. *Un roi* qui s'est emparé d'une vache, d'un vêtement, ou même de la largeur d'un ongle de terrain, demeure en enfer jusqu'à l'entière destruction du monde.

4. Le détenteur d'une terre (donnée) n'est pas absous de son crime par (le don de) mille jardins, par (celui de) cent étangs d'eau, par (celui de) cent laks [dix millions] de bœufs.

5. Un donateur de terre demeure dans le ciel l'espace de soixante mille ans; un ravisseur de terre, et celui qui refuse de rendre justice, passent autant (d'années) dans l'enfer.

Conformément à cela, dans ce qui est écrit de la main du secrétaire, (le roi) l'ayant ordonné, déclare son intention; comme il est écrit par le commandement de moi, souverain du grand cercle, l'heureux Arikêsari Dêvarâdja, fils du souverain du grand cercle, l'heureux, l'invincible Dêvarâdja.

Et ceci est écrit en vertu de l'ordre du roi fortuné, par moi Djôouba, neveu de Srî Nâgalaiya,-le grand-poëte,-demeurant-dans-le palais royal; gravé-sur-des-plaques-de-cuivre, par Mana Dhâra Paiya, fils de Vêdupaiya. Ainsi (finit l'acte).

Tout ce qui (sera) défectueux-d'une-syllabe, ou aura-une-syllabe-de-trop, est (néanmoins) preuve complète (du don). Ainsi (finit le tout).

---

# AU PRÉSIDENT.

MONSIEUR,

J'AI l'honneur de vous envoyer quelques observations sur Tagara, et je vous demande la permission de les soumettre à votre jugement. Les discussions de ce genre sont ordinairement fort arides; et, par malheur, je n'ai point le talent des amplifications. J'ai recueilli ce que j'ai pu trouver dans les anciens auteurs, et tâché, en réunissant le tout, d'éclaircir un sujet digne d'intéresser la Société asiatique. J'espère, à ce titre, obtenir son indulgence. J'ai été aussi sobre de citations grecques qu'il m'a été possible; je n'en suis point enthousiaste: cependant j'en ai hasardé quelques-unes, qui m'ont paru absolument nécessaires. A l'égard de la partie historique, vous vous apercevrez que je ne suis pas versé dans les antiquités hindoues. A parler franchement, je n'ai pas le loisir d'étudier des langues [a].

Je suis &c.

Roussapoglah, 10 juin 1787. F. WILFORD.

[a] M. Wilford a cependant trouvé le moyen de devenir très-habile dans la langue et dans la littérature sanskrites. Ses excellens Mémoires sur l'Égypte et sur le Nil, sur Sémiramis et sur la Mekke, et plusieurs autres, composés principalement d'après les auteurs indiens, et insérés dans les volumes suivans, annoncent à-la-fois une vaste érudition et une véritable philosophie. (L-s.)

# OBSERVATIONS
## SUR LA VILLE DE TAGARA,
### Par le Lieutenant FRANCIS WILFORD.

L'EXPÉDITION d'Alexandre ayant fait connoître aux Grecs les richesses de l'Inde, ils ne tardèrent pas à découvrir une route pour s'y rendre par mer, et, après avoir formé des relations de commerce avec les habitans, ils y trouvèrent tant d'avantages, qu'ils y entreprirent un négoce suivi.

Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte, pour la facilité des commerçans, envoya un nommé Denys [a] dans les parties méridionales de l'Inde, prendre des informations sur la nature du pays, ses productions et ses manufactures.

Ce fut alors que Tagara commença d'être connue des Grecs, il y a environ 2050 ans.

Arrien, dans son Périple de la mer Rouge, dit [b] que c'étoit une très-grande ville, et que les principales productions de la contrée, à cette ancienne époque, étoient des *dungaris* grossiers [ *othonium*

[a] Suivant Pline (*Hist. natur.* lib. VI, cap. 17), Denys fut envoyé par Ptolémée Philadelphe, et composa une description de l'Inde et de ses habitans. Mégasthène fut envoyé par Séleucus; il écrivoit sous Ptolémée Lagide : Arrien paroît l'avoir souvent consulté pour la rédaction de l'expédition d'Alexandre dans l'Inde. (*Voyez* Arrian. *de Expedit. Alexandri*, pag. 200, 201, 202 et 318, *ex edit. Gronovii*, in-fol.) Le docte Saxius, dans son *Onomasticon*, n'a pas fait mention de ces deux écrivains, dont, à la vérité, les ouvrages sont perdus : mais on peut consulter la notice donnée par le P. Hardouin, dans son *Index auctorum qui vel in indice libri primi, vel à Plinio in ipsâ Naturali Historiâ appellantur*, t. I, p. 2 et 16 de l'édit. *in-fol.*, et tom. X, pag. 298 et 326, de l'édit. *in-8.°* donnée par Franzius, et la VI.e section de l'*Examen critique des historiens d'Alexandre* par M. de Sainte-Croix, nouvelle édition. (L-s.)

[b] Ἀπὸ ταύτης ὡς ἡμερῶν δέκα πρὸς ἀνατολὴν, ἑτέρα πόλις Ταγάρα μεγίστη &c. *Arriani* (lisez plutôt *Pseudo-Arriani*, car ce Périple est l'ouvrage d'un marchand d'Alexandrie) *Periplus maris Erythræi*, pag. 171, *ex edit. Blancardi.* (L-s.)

*vulgare* [a] *]*, dont on exportoit des quantités considérables ; des mousselines de toute espèce *[ sindones omnis generis ] ;* et une sorte d'étoffe de coton, teinte d'un pourpre blanchâtre, et dont la couleur ressembloit beaucoup à celle des mauves, d'où on les appeloit *molochinæ.*

Toutes les espèces de marchandises qui circuloient dans l'étendue du Dekkan, étoient portées à Tagara, et conduites de là sur des chariots à Bharòtch *[ Barygaza* [b] *].*

[a] Ἀπὸ δὲ Ταγάρων ὀθόνιον πολὺ χυδαῖον, καὶ σινδόνων παντοῖα, καὶ μολόχινα, *&c. Id. ibid.* Ce passage a besoin de commentaire; et nous n'oserions nous flatter d'en faire un meilleur que celui de M. le docteur Will. Vincent, qui, à la suite de son savant ouvrage intitulé *Periplus of the Erythrean sea &c.*, a donné un *Catalogue alphabétique des articles de commerce mentionnés dans le Périple, avec la description de leur nature et de leurs propriétés.* Ce savant a principalement consulté les *Exercitationes Plinianæ* de Saumaise. Il me suffira donc d'indiquer ces deux ouvrages au lecteur, et de donner ici le résultat des observations de M. Vincent. Selon lui, ὀθόνιον désigne de la mousseline, qu'il distingue en deux espèces : les mots πολὺ χυδαῖον indiquent qu'il s'agit ici de la plus commune. Σινδόνες signifie une belle toile, de quelque espèce que ce soit. Cependant les σινδόνες αἱ διαφορώταται Γαγγητικαὶ ne pouvoient être que les belles mousselines du Bengale. Le mot μολόχινα désigne de la grosse étoffe de coton, couleur de mauve; quelques-uns lisent μοναχὴ *[ tissu avec un seul fil*, ou *d'une seule couleur ]*. M. Wilford pense, comme on le voit dans son Mémoire, que c'est une étoffe de la couleur de la mauve. S'il m'est permis d'ajouter mes observations à la suite de celles des savans recommandables que je viens de citer, je remarquerai que ὀθόνιον me paroît dériver de l'arabe قطن *qouthoun*, dont nous avons fait le mot *coton.* La suppression de la première lettre de ce mot en grec est d'autant moins surprenante, que les Égyptiens modernes n'expriment le *qâf* ق arabe que par une légère aspiration gutturale. Quant au mot σινδόνων, il a une ressemblance évidente avec *Sindhoù*, nom sanskrit, et conséquemment original, du fleuve que les Persans ont nommé *Sind* سند, les Grecs Ἰνδὸς, et les Latins *Indus.* C'est ce fleuve qui coule sur les limites d'une partie de la Perse. Les Persans et les Arabes, qui le connoissent depuis les temps les plus reculés, ont donné le nom de *Sind* سند ou *Hind* هند à tout le pays qui est situé au-delà de ce même fleuve, et que les naturels nomment *Bhârata.* ( Voyez mes notes, *p. 311, et t. II, p. 185.*) Mais pour revenir au mot σινδόνων, je crois que la deuxième partie de ce mot est la syncope de ὀθόνιον, *coton*, et qu'on pourroit très-bien le traduire par *indiennes.* Je ne me permettrai pas de décider si μολόχινα désigne une espèce de nankin fait avec les filamens d'une plante qui ressemble à la mauve nommée ملوخيه *meloùkhyah* (*voyez* G. Wahl's *Abdellatif*, pag. 38-40), ou s'il faut lire μοναχὴ, comme je l'ai observé au commencement de cette note. (L-s.)

[b] Κατάγεται δὲ ἐξ αὐτῶν πορείαις ἁμαξῶν καὶ ἀνοδίαις μεγίσταις εἰς τὴν Βαρύγαζαν... « De ces » comptoirs on transporte ces marchan- » dises à Barygaza par des chemins très- » montueux. » M. d'Anville me paroît avoir

Arrien nous apprend que Tagara étoit à environ dix journées Est d'un autre marché fameux, nommé *Plithana* ou *Pluthana ;*

Que Pluthana étoit à vingt journées sud de Bharòtch;

démontré, d'une manière incontestable, que l'ancienne *Barygaza* existe encore aujourd'hui; et ce savant géographe nomme la ville moderne *Barokia, Berug* et *Beruh*, altérations plus ou moins fortes du véritable nom original *Bharòtch* بهروج (ou *Bharòtcha*, en conservant la terminaison sanskrite), qui lui étoit inconnu, quoiqu'il ait déterminé, avec sa sagacité et sa précision ordinaires, le point essentiel, c'est-à-dire, la position même.

Bharòtch, ville du Guzarate, située sur le Nerbédah (nommé *Nărmĕdă* en sanskrit), à quinze lieues [ seize kòss ] de la mer, fut un des plus forts comptoirs de l'Inde, jusqu'à ce qu'on lui préféra Cambaye et Surate. Elle conserva son importance jusqu'à la fin du XVI.ᵉ siècle, comme on le voit par la courte notice qui se trouve dans l'*Ayin Akbery :* « Bharòtch a une belle forteresse. La rivière » de Nerbédah, après avoir traversé cet » endroit, se jette dans la mer. On le » regarde comme un port considérable, » dont dépendent ceux de Kâvy, de Kendhâr, de Bhâbhoùt et de Bhakoùâr. » بهروج کزین قلعه دارد و آب نربدا از کنار او شدن بشور دریا در شود ازمهین بنادر شمرند و بندر کاوی وکندهار و بهابهوت و بکوار از توابع او. Le voyageur Alex. Hamilton nous apprend que cette ville fut presque détruite pendant la guerre d'Aureng-Zeb et de ses frères, vers 1660. Ce prince, qui ne s'en empara qu'après un siége long et pénible, prononça une malédiction contre quiconque releveroit les murailles qu'il avoit abattues. Cependant il fut contraint de les faire lui-même reconstruire, pour s'opposer aux incursions du fameux Sévâdjy, premier chef de la nation mahratte. Ce fut sans doute le souvenir de l'anathème qu'il avoit lancé contre ceux qui essaieroient de rétablir cette ville, qui le détermina à en changer le nom en celui de *Soùkhâ - âbâd* سوکها آباد [ ville sèche ]; mais l'ancien nom a prévalu, comme on le voit par la relation du P. Tieffenthaler, qui visita cette ville en 1751, et en fit une description assez détaillée. Les Anglois y établirent une factorerie en 1631, d'après la permission que leur ambassadeur Thomas Roe avoit obtenue du grand-moghol Châh-Djihân. Les Hollandois y eurent aussi, pendant quelque temps, un établissement, qui n'a pas prospéré. Celui des Anglois subsiste encore, et expédie une prodigieuse quantité de toile de coton nommée *baftah* بافته, d'indigo ( نيل *nyl*, c'est-à-dire, bleu), et de coton écru. La rivière, qui a ici cinq cents pas de large, avec une profondeur proportionnée, contribue beaucoup à l'état florissant du commerce de cette ville. Le flux y est très-sensible, quoiqu'elle soit, comme nous l'avons déjà dit, à seize kòss ou huit milles allemands de la mer.

Sa latitude géographique, observée d'abord en 1744, et de nouveau en 1751, s'est trouvée de 21ᵈ 30'. J'ignore d'après quelle autorité M. le major Rennell, dans sa grande carte de l'Inde, a placé cette ville vers 21ᵈ 45'. *Voyez* Arriani *Periplus maris Erythræi*, pag. 171, *edit. Blancardi ;* d'Anville, Éclaircissemens sur la carte de l'Inde, *p. 73 ;* et Antiquités géogr. de l'Inde,

Qu'on traversoit, pour s'y rendre, les montagnes de Balâ-ghât [a].

Il faut remarquer ici que la traduction [b] latine du Périple, par Stuckius, est très-inexacte et souvent fautive; comme dans le passage suivant, où Arrien dit, en parlant de Tagara : Κατάγεται δὲ ἐξ αὐτῶν πορείαις ἁμαξῶν καὶ ἀνοδίαις μεγίσταις εἰς τὴν Βαρύγαζαν, que Stuckius traduit ainsi : *Ex his autem emporiis*, per loca invia et difficillima, *res Barygazam plaustris* convehuntur; tandis qu'il faudroit : *Ex his autem emporiis*, per maximos ascensus, *res Barygazam* deorsùm feruntur.

Κατάγω signifie *deorsùm ferre* [ porter en bas ], et non *convehere.*

Ἀνοδίαι μεγίσται doit se traduire *per maximos ascensus.* Ἀνοδία ou ἄνοδος, dans cet endroit, signifie une montée, un chemin sur les montagnes; et ce sens est clairement indiqué par les mots κατάγεται et μεγίσταις.

En un mot, ἀνοδίαι μεγίσται est la traduction fidèle du mot hindou

*pag. 85-87; Geograph. Nubiensis*, pag. 69 du texte arabe, où on lit بروح و نرعي بروص [*Beroùhh*, on dit aussi *Beroùss*], et pag. 62 et 64 de la traduction latine des Maronites; *Ayīn Akbery* ابين اكبري, ou Commentaire du grand-moghol Akbar, *fol. 206* de mon manuscrit, et *t. II, p. 80*, de la traduction angloise de M. Gladwin, édit. de Calcutta; *Journal of sir* Thomas Roe, &c. *tome I, pag. 547*, de la Collection de Purchass; Voyage de Thevenot, *tome V, page 36*, édit. in-12 (ce voyageur écrit *Baredica*); Alexander Hamilton's *Voyage to the East Indies*, t. I, pag. 144; Discours préliminaire du *Zend-Avesta*, p. 320; Description &c. de l'Inde, &c. par Tieffenthaler, &c. *tome I, pag. 189 et 391*; Pennant's *View of Hindoostan*, tome I, page 69; Wilkins's *Notes on Heetopades*, page 319. (L-s.)

[a] *Ghâtâ* घाट et *Ghât* گهات [passage, ou défilé]. On se sert de ce mot indien pour désigner cette chaîne de hautes montagnes qui s'étend du cap Comorin, vers le nord, le long de 13[d] de latitude, jusqu'à Surate, et qui sépare le Dekkan du reste de la presqu'île. Ces montagnes, qui servent d'asile et de rempart aux Mahrattes, se divisent en deux portions : la première, nommée *Balâ-ghât* بالا گهات, c'est proprement le pays situé au-dessus des ghâts; l'autre, *Pâdjyn-ghât* پاجين گهات, c'est le pays situé au pied des ghâts, du côté de la mer. *Voyez* le glossaire placé à la suite du *Narrative of the operations of captain Little's detachment and of the Mahratta army, &c.* par M. Moore, pag. 261, 502, 505. (L-s.)

[b] *Geographiæ veteris Scriptores Græci minores*, tom. I. (Note de M. Wilford.) *Nota.* La même faute se trouve dans l'édition de Blancard, *page 171.* Blancard n'a fait que réimprimer la version de Stuckius. (L-s.)

*Balâ-ghât* [a], nom des montagnes à travers lesquelles on avoit coutume de transporter les marchandises de Tagara à Bharòtch.

Ce passage est d'autant plus intéressant, qu'il fixe l'époque où l'on entendit parler pour la première fois en Europe des monts Balâ-ghât.

Arrien fait une mention expresse de la position de Tagara, relativement à Pluthana ( πρὸς ἀνατολὴν [b] ); mais Stuckius l'a omise.

Pluthana est un point qu'il importe de déterminer, attendu qu'il règle la situation de Tagara.

Cet endroit subsiste encore, et presque sous le même nom ; car il s'appelle aujourd'hui *Pultanah* [c]. Il est situé sur la rive méridionale du Godâvéry, à environ 217 milles anglois sud de Bharòtch.

Ces 217 milles, divisés par 20, nombre de jours que les voyageurs employoient à se rendre de Pultanah à Bharòtch, suivant Arrien, donnent à-peu-près 11 milles par jour, ou 5 kòss, taux ordinaire des journées, lorsqu'on voyage avec des chariots pesamment chargés.

On trouve encore, dans les environs de Pultanah, l'onyx et plusieurs autres pierres précieuses, conformément au récit d'Arrien. Elles sont chariées des montagnes par les torrens, dans la saison des pluies, suivant Pline.

Arrien nous apprend que la fameuse ville de Tagara étoit à environ dix journées de Pultanah.

[a] بالا گهات *hauts défilés, passage escarpé.* Voyez ma note [a], *p. 447.* (L-s.)

[b] C'est-à-dire, *à l'orient.* (L-s.)

[c] J'ai vainement consulté les doctes ouvrages de MM. d'Anville, Rennell, Anquetil, Tieffenthaler, Ormes, &c., et toutes leurs cartes de l'Inde, ainsi que la nombreuse collection de voyages dans l'Inde que je possède ; le seul auteur qui fasse mention de Pultanah, est M. Pennant. La trop courte notice qu'il a consacrée à cette ville, dans son *View of Hindoostan*, tom. I, pag. 71, est extraite du Mémoire de M. Wilford, auquel il a ajouté la position géographique de cette ville, sans indiquer aucune autorité.

« Pluthana étoit une autre ville com» merçante qui subsistoit en même temps » (que Barygaza) ; la route qui y conduisoit » traversoit les mêmes montagnes : mais la » distance étoit plus grande ; on comptoit » une marche de vingt jours, ou 217 milles. » Cette ville occupoit l'emplacement où » se trouve la moderne Pultanah, un peu » au nord de la rivière de Godâvéry, vers » le $76^d$ 2' de longitude occidentale ( de » Greenwich) et le $19^d$ 5' de latitude. » (L-s.)

D'après

D'après la proportion ci-dessus, ces dix journées (ou plutôt quelque chose de moins [a]) équivalent à environ cent milles anglois; par conséquent Tagara, vu sa position et sa distance de Pultanah, se trouve être Déoghir [b], lieu très-ancien, et renommé dans toute l'Inde à raison

[a] *Ὡς ἡμερῶν δέκα, quasi dies decem.* (Note de M. Wilford.)

[b] *Déoghir.* J'avois soupçonné cette leçon d'inexactitude, quoiqu'elle ait été adoptée par M. Rennell dans son *Memoir for a map of India*, p. 159, 2.ᵉ édit., et par M. Pennant, t. I, p. 119, de son *View of Hindoostan :* mes soupçons se trouvent pleinement justifiés par le savant traducteur de l'*History of the Deccan* de Férichtah. Dans son introduction à cet important ouvrage, M. Jonathan Scott écrit *Deoghor* (prononcez indifféremment *Déogar* ou *Déogor*, دیوکر), c'est-à-dire, ville divine, ou plutôt la ville de Mahâdéo, troisième personne de la Trinité indienne. *Gar* ou *gor* गढ, کر, en langues sanskrite et hindoustâne, est le synonyme de *poùr* पुर, پور, *nagar* ou *nagor* नगर, نکر, *patan* पत्तन, پتن, et signifie *ville.* La fondation de celle-ci remonte aux temps les plus reculés, comme son ancien nom indien semble l'indiquer. Ce nom fut changé en celui de *Daùlét-âbâd*, دولت آباد [ville de la souveraineté], par un prince musulman nommé *Aligh-khân*, suivant M. Jonathan Scott (mais je crois qu'il faut lire *A'ly-khân*, علی خان). Ce prince, qui, sous le règne de son père, avoit conquis Déogor sur le râdjah ou prince indien qui possédoit cette ville, y fixa son séjour lorsqu'il monta sur le trône, et lui donna le nom arabico-persan de *Daùlét-âbâd*, qu'elle a conservé jusqu'à présent. Il obligea même les habitans de Dehly, dès-lors capitale de l'empire musulman dans l'Inde, de venir s'établir à Daùlét-âbâd; mais bientôt après ils retournèrent dans leur ancienne ville. Cet événement remarquable arriva en 1324 de l'ère vulgaire.

*Dégor* est un ancien nom, commun à différens endroits de l'Inde, particulièrement à un village du Béhâr, fameux encore aujourd'hui par le concours des pélerins et par ses anciennes pagodes; il est situé vers le 24ᵈ 30' de latitude. Les pagodes qu'on y voit, sont de simples pyramides construites en plaçant seulement des pierres prodigieusement grosses les unes sur les autres. Au centre de chacun de ces édifices, se trouve une chambre de douze pieds en carré; une lampe est suspendue au-dessus de l'obscène *lingam*. M. Hodges, dans le tome I.ᵉʳ de ses Vues de l'Inde, *pl. XXII*, a donné une vue de ces pagodes. Cet habile dessinateur observe que ces édifices n'ont d'autre ouverture qu'une petite porte haute à peine de cinq pieds, laquelle conduit à l'unique salle dont nous venons de parler, et où les Brahmanes font leurs cérémonies religieuses. La ressemblance extérieure et intérieure que je crois remarquer entre ces monumens et les pyramides d'Égypte, l'usage auquel ils sont consacrés, me semblent de nouvelles preuves en faveur de mon opinion sur la destination des pyramides, et des rapprochemens que j'ai établis entre ces monumens sacrés des religions de l'Inde et de l'Égypte. *Voyez* mes notes et éclaircissemens sur le Voyage de Norden, *t. III, p. 349-351*, de l'édit. in-4.° de ce Voyage. (L-s.)

de la pagode d'Ellora [a]. On l'appelle aujourd'hui *Daùlét-âbâd* [b]; il est à environ quatre kòss nord-ouest d'Aureng-âbâd [c].

Ptolémée s'accorde parfaitement avec Arrien, quant aux distances et aux positions, si nous admettons qu'il a pris *Baithana*, ou *Paithana*, pour *Plithana* : et je suis presque certain qu'il en est ainsi; ce qu'il est

[a] Les pagodes souterraines d'Ellora sont à très-peu de distance de Daùlét-âbâd; elles ont beaucoup de ressemblance avec les caves d'Éléphanta, mais sont bien plus considérables. Thevenot le neveu, qui les visita en 1666, dit qu'elles forment une suite de pagodes, de temples, &c., qui s'étend sur une surface de plus de deux lieues. M. Mallet a donné, dans le *tome VI* de ces Recherches, sous le n.° X, une description aussi curieuse qu'étendue de ces monumens du génie, de l'industrie et du talent des anciens Hindous. A cette description est jointe le nombre de planches nécessaire pour en faciliter l'intelligence, et pour inspirer une idée extraordinaire de ces monumens. J'espère que nous aurons bientôt occasion de nous en occuper plus particulièrement. (L-s.)

[b] *Voyez*, sur Daùlét-âbâd, ma note [b] de la page précédente. (L-s.)

[c] *Aureng-âbâd*, اورنك اباد, n'étoit autrefois qu'un misérable village nommé *Kerkhi*, situé près de Déogor ou Daùlét-âbâd, et d'Ellora, deux lieux de dévotion très-révérés des Hindous. L'hypocrite et fanatique Aureng-Zeb, qui étudioit et saisissoit avec empressement tous les moyens de vexer et de tourmenter les paisibles sectateurs de Brâhmah, imagina de métamorphoser Kerkhi en une grande ville supérieurement bâtie, espérant que la magnificence et les avantages qu'elle offriroit, y attireroient les habitans de Déogor, et réduiroient ce dernier endroit à l'état de solitude et d'abandon où il est en effet plongé depuis cette époque. Tavernier *(t. II, p. 63, édit. in-4.°)*, qui passoit dans ces cantons en 1645, vit l'empereur Aureng-Zeb occupé à construire, dans sa ville, une mosquée magnifique, un tombeau, et un *tchoultry*, espèce de kâravânserâï, en l'honneur de sa première femme. Le marbre qu'on employa aux deux premiers édifices, étoit tiré de Lâhòr, c'est-à-dire, de la distance de quatre mois de chemin. Ce voyageur rencontra plus de trois cents chariots, traînés chacun par douze ou quinze buffles, et chargés d'énormes blocs de marbre. J'ignore pourquoi M. Rennell dit dans son *Memoir for a map of Hindoostan*, p. 136, 2.e édit., que la longitude et la latitude d'Aureng-âbâd n'ont pas été relevées, et qu'on n'a pas de distance *exactement* mesurée d'aucun point. Ce savant géographe ne pouvoit pas ignorer que, dans la Description historique et géographique de l'Inde par MM. Anquetil, Bernoulli et Tieffenthaler, dont le premier volume parut en 1786, le P. Tieffenthaler nous apprend, *page 478*, que, « selon une » observation faite le 26 mars 1750, cette » ville magnifique est située par 19d 50' » de latitude septentrionale. » M. Pennant (*View of Hindoostan*, tom. II, pag. 117), d'après la carte de M. Rennell, la place à 19d 45', à vingt-deux milles environ du Godâvéry, non loin de Daùlét-âbâd et sur les bords d'un lac. C'est encore aujourd'hui le chef-lieu d'un arrondissement assez considérable, auquel il donne son nom. (L-s.)

aisé d'expliquer, vu qu'il y a très-peu de différence entre ΠΛΙΘΑΝΑ et ΠΑΙΘΑΝΑ en caractères grecs.

Paithana, aujourd'hui Pattan [a] ou Potten [b], est à environ moitié chemin de Tagara et de Plithana.

Selon Ptolémée, Tagara et Pattan étoient situées au nord du *Baund Ganga* [ la rivière Binda ou Bynda ], communément appelée *Godâvéry* [c]; et, en cela, Ptolémée a parfaitement raison.

[a] *Patinæ*, Tab. Peutinger. *Patinna*, Anonym. Ravenn. *(Note de M. Wilford.)*

[b] Je ne connois pas la ville dont parle M. Wilford: mais j'ose assurer que ce ne doit point être *Pattan* پٹن, que M. Rennell écrit *Pattun* et *Puttan*, et qui répond, suivant le P. Tieffenthaler et ce géographe, à l'ancienne Nahroùâléh, dont j'ai parlé dans mes notes ci-dessus, *pag. 109-112;* M. d'Anville la place beaucoup plus près d'Ahhmedâbâd. Au reste, il ne m'appartient point de prétendre concilier des savans tels que ceux que je viens de citer : je me bornerai donc à observer que M. Rennell place Patan au 23[d] 45' de latitude. Cette position ne diffère pas beaucoup de celle que lui assigne l'auteur de l'*Ayîn Akbery :*

« *Pattan*, dit Aboùl-fazel, a deux forts, » l'un en pierres, et l'autre en briques; » elle est située vers le 117[d] 10' de longitude, et le 23[d] 30' de latitude. (Le pays) » produit des bœufs qui font cinquante kòss » en une demi-journée. Il y a des manufactures d'étoffes de coton, dont on transporte au loin les produits. » پٹن دو قلعه دارد سنگین وخشتین طول صد وهفده درجه وده دقیقه عرض بیست وسه درجه وسی دقیقه گزیك گاو اید نیمه روز پنجاه کروه در نو رود و قطني نیکو بافند و دور دستها بارمغاني برند[c] Le P. Tieffenthaler, qui traduit souvent l'*Ayîn Akbery*, donne pourtant, au sujet de la ville dont il s'agit, des détails qui ne se trouvent pas dans cet important ouvrage. Il regarde, avec raison, cette ville comme très-ancienne, antérieure à Guzarate, et égale en grandeur à Cambaye. Mais aujourd'hui elle est déserte, les habitans s'étant retirés ailleurs, pour se soustraire aux brigandages des voleurs et des habitans des forêts voisines. Elle est située à vingt milles de Râdhampour, à 40 N. O. de Guzarate. La route de Guzarate à Pattan passe par Cari, Catasson, Tchandsoma. — *Pattan*, पटन, پٹن, est un mot indien qui signifie *ville* (voyez *page 449*), et il est commun à plusieurs endroits : il se prononce quelquefois *Patnah ;* et je crois cette prononciation plus correcte, parce que tous les mots sanskrits sont terminés en *a*. On sait que c'est le nom de la capitale du Béhâr. *Voyez* Rennell's *Map of Hindoostan*, K—i; *Ayîn Akbery*, ابین اکبری, ou Commentaires du grand-moghol Akbar, article du ssoùbah du Guzarate صوبه گجرات *fol. 205 verso* de mon manuscrit, et *tom. II*, *p. 78 et 79*, de la traduction de M. Gladwin, édit. de Calcutta; Description historique et géographique de l'Inde, &c. *t. I.er*, *p. 385*, et ma note ci-dessus, *page 142*. (L-s.)

[c] La source et le cours de ce fleuve ne sont pas encore bien connus : d'après le témoignage même de M. le major Rennell, il paroît qu'il prend sa source à quatre-

Dans les Marches de M. de Bussy, Pattan est placé au sud du Godâvéry ; mais c'est une erreur.

Il résulte du Périple d'Arrien, qu'à l'arrivée des Grecs dans le Dekkan [a], il y a deux mille ans environ, Tagara étoit la capitale d'un vaste arrondissement appelé *Ariaca*, qui comprenoit la plus grande partie du ssoùbah d'Aureng-âbâd et la partie méridionale de Konkan [b]; car la partie septentrionale de ce district, comprenant Damân, Kallian, l'île de Salsette, Bombay, &c. appartenoit au râdjah de Larikéh ou Lâr, suivant Arrien et Ebn-Sa'ïd âl-Mahgréby [b].

Il est nécessaire d'observer ici que, quoique l'auteur du Périple passe pour avoir vécu vers l'an 160 de notre ère, les matériaux dont il a fait usage pour son itinéraire sont beaucoup plus anciens ; car, en parlant de Tagara, il dit qu'il étoit défendu aux Grecs d'aborder à Kallian et dans les autres ports de cette côte. Or on sait qu'après la conquête de l'Égypte, les Romains avoient accaparé tout le commerce de l'Inde, et ne permettoient à aucun étranger d'entrer dans la mer Rouge. Par conséquent, ce passage a trait à une autre période antérieure à la conquête de l'Égypte par les Romains.

Vers le milieu du premier siècle, Tagara avoit cessé d'être la capitale d'Ariaca ; le râdjah Salbahan avoit transféré le siége de l'empire à Pattan.

vingt-dix milles N. E. de Bombay, et qu'il se décharge dans la baie de Masulipatan, par plusieurs embouchures qui forment une espèce de *delta* semblable à celui du Gange et du Nil. Son cours peut avoir six cents milles d'étendue; les deux tiers sont navigables. Cette rivière paroît être le *Tyndis* de Ptolémée. (L-s.)

[a] Μετὰ δὲ Βαρύγαζα εὐθέως ἡ συναφὴς ἤπειρος ἐκ τοῦ βορέου εἰς τὸν νότον παρεκτείνει· διὸ καὶ Δαχιναβάδης καλεῖται ἡ χώρα. Δάχανος γὰρ καλεῖται ὁ νότος τῇ αὐτῶν γλώσσῃ. « Après Barygaza aussi, le pays voisin se dirige du » nord au midi : c'est pourquoi ce pays se » nomme *Dakhinabad*. Le midi, dans leur » langue, se nomme *Dakhan.* » *Peripl. maris Erythræi*, p. 170 et 171. Aujourd'hui encore, en langues indiennes, दखिन, دكهن, *Deykhan* et *Dekhan* signifient *le midi.* (L-s.)

[b] « Le pays de Cocan ou Cuncan est » situé sur la mer de l'Inde, et a un grand » nombre de ports ; les principaux sont » Tschaul, Daboul, Sifferdân, Vingorla. » *Voyez* la Description historique et géographique de l'Inde, &c. *t. I.er, p. 476.* (L-s.)

Ptolémée nous apprend que Paithana ou Pattan avoit été la résidence d'un prince de ce pays, dont les Grecs ont étrangement défiguré le nom. Nous le trouvons diversement écrit dans les différens manuscrits de Ptolémée, *Siripolemæus*, *Siropolemæus*, *Siroptolemæus*[a], &c.

Néanmoins, si nous considérons que les Hindous, toutes les fois qu'ils font mention de Pattan, ajoutent que cette ville étoit la résidence du râdjah Salbahan[b], qui, dans le dialecte du Dekkan, est appelé *Salivanam* ou *Salibanam*, je ne puis m'empêcher de croire que les Grecs ont changé ce dernier mot en celui de *Saripalam*, dont ils ont fait *Siripolemæus*, *Siropolemæus*, &c.

Bickermadjit[c] gouverna quelque temps les parties septentrionales du Dekkan; mais les râdjahs, ayant Salbahan à leur tête, se révoltèrent, lui livrèrent bataille, et le mirent à mort[d]. Tagara redevint la capitale d'Ariaca; au moins elle l'étoit vers la fin du onzième siècle, ainsi que le prouve une donation de terres dans le Konkan, faite par un râdjah de Tagara. Cet acte subsiste encore, et il a été communiqué à la Société asiatique par le général Carnac.[e]

Lorsque les Musulmans portèrent leurs armes dans le Dekkan

[a] Le beau manuscrit, *n.° 1401 Codic. Græc.*, de Ptolémée de la Bibliothèque nationale, *fol. 470*, *col. a*, porte Βαιθάνα βασίλειαν Πτολεμαίου, et dans sa carte de l'Inde, Βαιθάνα βασίλειον Πτολεμ. Le manuscrit grec 388 de Saint-Marc de Venise, actuellement à la Bibliothèque nationale, porte, *fol. 45*, *col. 2*, Βαιθάνα βασίλειον σίρος πολεμίου. Ces manuscrits et plusieurs autres que nous avons consultés portent le mot dont il s'agit écrit avec un Β et non un Π, de manière que Βαιθάνα me paroît être la leçon uniforme de Ptolémée; ce qui semble affoiblir les conjectures de M. Wilford. (L-s.)

[b] Ils emploient les propres termes de Ptolémée. *(Note de M. Wilford.)*

[c] Ce nom est la corruption du sanskrit *Vikramâdityia* [Puissant comme le soleil]. Ce prince, souvent cité par les Hindous, est célèbre chez eux à cause de son amour pour les lettres. Il mourut en l'an 56 avant l'ère vulgaire, et sa mort forme une époque encore suivie aujourd'hui par les Hindous. *Voyez* mes notes ci-dessus, *page 68*, et *tome II*, *page 6*. (L-s.)

[d] Ceci est une erreur: Vikramâdityia ne fut pas mis à mort par Salbahan; il y a eu un ou deux souverains entre eux deux. *Note écrite sur la marge de mon exemplaire des* Asiatick Researches, *par M. le colonel Polier.* (L-s.)

[e] C'est l'objet de l'article précédent, n.° XVIII. (L-s.)

vers l'an 1293[a], Tagara, ou Déoghir, étoit encore la résidence d'un puissant râdjah; elle continua de l'être jusqu'au temps de Châh-Djihân, où son arrondissement devint un ssoùbah de l'empire moghol. Cette ville fut alors abandonnée; et Kerkhi, située à quatre kòss S. E., devint la capitale. Ce lieu s'appelle aujourd'hui *Aureng-âbâd.*

Ainsi fut détruit l'ancien royaume ou râdjahiat de Tagara, après avoir subsisté, presque sans interruption, pendant environ deux mille ans, c'est-à-dire, autant que nous pouvons calculer son antiquité.

Il paroîtra surprenant que tout le commerce se fit par terre, quoique le râdjah de Tagara eût de vastes possessions sur la côte.

Il n'en étoit pas ainsi dans l'origine. Lors de l'arrivée des Grecs dans le Dekkan, les marchandises étoient transportées et embarquées à Kallian près de Bombay: mais un râdjah de Larikéh ou Lâr, nommé *Sandanes*, suivant Arrien, ne voulut pas permettre aux Grecs de commercer soit à Kallian, soit dans les ports qui lui appartenoient sur cette côte, excepté Bharòtch; et toutes les fois qu'on en trouvoit à Kallian ou dans le voisinage, ils étoient arrêtés et envoyés à Bharòtch sous une forte garde. Arrien, qui étoit Grec, n'a pas jugé à propos de nous apprendre ce qui engageoit ce prince à se comporter ainsi à l'égard de ses compatriotes : mais son silence prouve assez qu'ils s'étoient mal conduits; et il est fort vraisemblable qu'ils avoient essayé de former un établissement dans l'île de Salsette, pour se rendre indépendans, et pour faciliter leurs conquêtes dans le Dekkan.

Les craintes du râdjah n'étoient pas dénuées de fondement; car

[a] Suivant M. Jonathan Scott, dans son introduction à l'Histoire du Dekkan, ce fut seulement en 1306 que A'lâ êd-dyn, souverain musulman de Dehly, envoya une armée pour percevoir un tribut du râdjah de Déogor : ce prince hindou fut battu, fait prisonnier, et emmené à Dehly. On lui accorda, dans la suite, un petit territoire (*Djâh-guyr*, جاه گير), à titre de fief, dans le canton du Dekkan dont il avoit été souverain. Il est vrai qu'en 1295, mais non pas en 1293, le même A'lâ êd-dyn avoit fait en personne une tentative contre le Dekkan, et avoit déjà mis à contribution le même râdjah, nommé *Râm-déo*, que son général fit ensuite prisonnier. *Voyez* Ferishta's *History of Dekkan and Bengal, from the first Mohammedan conquests &c. by* Jonathan Scott, t. I, p. 12 de l'introduction. (L-s.)

les rois grecs de la Bactriane possédoient le Pendj-âb, Kâboul, &c. dans le nord de l'Inde[a].

Il y avoit, au sud de Kallian, d'autres ports qui appartenoient au râdjah de Tagara; mais ils n'étoient pas fréquentés, à raison des pirates, qui, selon Pline, Arrien et Ptolémée, infestoient ces régions, comme ils font encore de nos jours.

[a] Ce point de critique me paroît avoir été très-bien discuté et éclairci par le savant Sigefroi Bayer, dans son *Historia regni Græcorum Bactriani, &c.* publiée à Saint-Pétersbourg en 1738, 1 vol. in-4.° (L-s.)

# XIX.

## SUR LE PANGOLIN DE BÉHÂR,

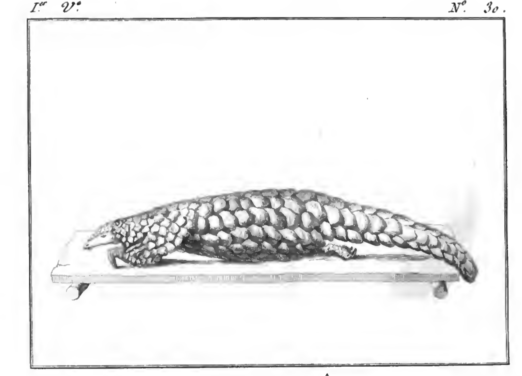
### Par MATHIEU LESLIE, Écuyer.

L'ANIMAL singulier que M. de Buffon a décrit sous le nom de *pangolin* [a], est fort connu en Europe depuis la publication de l'Histoire naturelle de ce savant illustre, et l'élégant abrégé que Goldsmith en a fait paroître. Mais si la figure donnée par Buffon a été exactement dessinée d'après les trois animaux dont il avoit examiné les dépouilles, nous devons regarder celui qui a dernièrement été apporté de Caracdiâh à Tchitra, et envoyé de là à la présidence de Calcutta, comme une variété remarquable, si ce n'est même comme une espèce différente de pangolin. Le cou est à peine visible dans le nôtre; et le petit nombre de filamens que l'on distingue entre les écailles, ne mérite guère le nom de soies. La principale différence qui existe entre les individus dont il s'agit ici, se remarque dans la queue : celle de l'animal de Buffon est longue, et se termine en une pointe aiguë, tandis que celle du nôtre, beaucoup plus courte, est obtuse à son extrémité, et ressemble, par sa forme et sa flexibilité, à la queue d'une écrevisse de mer. Du reste, autant que nous en pouvons juger d'après un sujet mort, cet animal, sous d'autres rapports, a tous les caractères du pangolin de Buffon. Ce nom de *pangolin* dérive de celui sous lequel on le désigne dans l'île de Java [b]; il est conséquemment préférable à la dénomination de *manis*, de *pholidote*, et à toute autre tirée de

[a] Il est très-possible que les différences alléguées par M. Leslie ne tiennent qu'à ce que la figure du pangolin de Buffon a été faite sur un animal desséché. (CUVIER.)

[b] *Panggoeling*, selon Seba, signifie, dans la langue de Java, *un animal qui se met en boule;* le pangolin possède en effet cette faculté. *Voyez* Buffon. *(Note du Traducteur.)*

quelque



Le VADJERACÎTA.

quelque langue d'Europe. Quant aux noms de *lézard écailleux*, de *tatou écailleux*, ou de *fourmilier à cinq ongles*, il est évident qu'aucun ne convient à cet animal, qui n'est ni un lézard, ni un tatou, dans l'acception ordinaire, et qui, quoiqu'il se nourrisse de fourmis, comme le fourmilier, diffère cependant, d'une manière très-marquée, du quadrupède velu que ce caractère sert à faire reconnoître. On nous dit que le nom malabar de cet animal est *alongou*. Les naturels de la province de Béhâr l'appellent *badjârkit*, ou, ainsi qu'ils expliquent ce mot, *ver de pierre*. On trouva, en effet, dans l'estomac de l'animal que nous avons eu sous les yeux, environ une pleine tasse à thé de petites pierres, qu'il avoit sans doute avalées afin de faciliter sa digestion. Mais ce nom fait allusion, je crois, à la dureté des écailles dont le pangolin est recouvert : car *vadjra-kîta* signifie en sanskrit *reptile de diamant* ou *de foudre;* et *vadjra* est une figure commune dans la poésie indienne, pour exprimer toute chose excessivement dure. Les Pandits croient que le *vadjra-kîta* est l'animal qui ronge leur pierre sacrée, nommée *sâlgrâmaśilâ :* mais le pangolin n'a point de dents apparentes; et les sâlgrâms, dont plusieurs paroissent avoir été rongées par les vers, ne doivent peut-être cet état qu'à l'action de l'air auquel elles sont exposées.

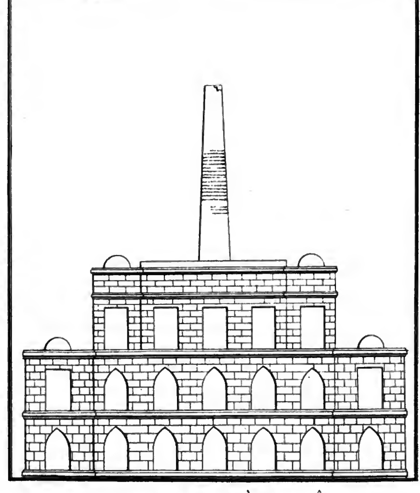
La langue du pangolin dont il est ici question, étoit longue, de la même forme que celle du caméléon; et si cet animal touchoit à l'âge adulte, ainsi que l'on peut l'inférer du fœtus trouvé dans sa matrice, ses dimensions étoient de beaucoup inférieures à celles que Buffon assigne généralement à son pangolin : il lui donne, en effet, six, sept ou huit pieds de long, en y comprenant la queue, qui est, dit-il, presque de la longueur du corps, lorsque l'animal est parvenu au terme de sa croissance; tandis que le nôtre n'a que trente-quatre pouces de long, de l'extrémité de la queue à la pointe du museau, et que la longueur de la queue n'est que de quatorze pouces. Mais, en ne comprenant point la tête, qui a cinq pouces de long, la queue et le corps sont réellement presque de la même longueur; et la petite différence qui existe entre ces deux

parties, peut indiquer, si toutefois Buffon a été exact à cet égard, que l'animal étoit jeune. La circonférence de son corps, dans la partie la plus épaisse, est de vingt pouces; et celle de la queue, seulement de douze.

Nous ne dirons rien de plus sur cet animal extraordinaire, qui semble former la nuance entre les quadrupèdes et les reptiles, jusqu'à ce que nous l'ayons examiné en vie, et que nous ayons pu observer attentivement ses mœurs. Mais comme nous savons que le pangolin est commun dans les environs de Khânpoùr et à Tchatigam [a], où les habitans musulmans le nomment *carpe de terre*, il nous sera peut-être possible d'en donner par la suite une description plus étendue. Nos provinces de l'Inde contiennent un grand nombre d'animaux et plusieurs centaines de plantes médicinales qui n'ont point encore été décrits, ou, ce qui est plus fâcheux, qui l'ont été d'une manière fautive par des naturalistes d'Europe. En donner des descriptions plus parfaites en les étudiant sur le lieu même, faire connoître leurs propriétés dans la médecine, la diététique ou les manufactures, paroît être un des objets principaux de l'institution de notre Société.

[a] Nommé aussi *Tchittagang*, corruption de *Tchatouarahgama* চ্বারঃ গাম [les quatre villages], par les Indiens; et *Islâm-âbâd* اسلام اباد [la ville de l'Islamisme], par les Musulmans. *Voyez*, sur cet endroit, ma note [b], *tome II, p. 424 et 425*. Khânpoùr est une ville assez importante, située sur la rive droite du Gange, dans la province d'Aoude, vers le $26^{d}$ 35' de latitude, suivant la carte du major Rennell, où cette place est indiquée sous le nom de *Cawnpoor*, aussi-bien que dans son Atlas du Bengale. (L-s.)

---



La Canne de FYROÙZ-CHÂH

# XX.

# INSCRIPTIONS

## GRAVÉES SUR LA CANNE DE FÉYROÙZ-CHÂH [a],

### Traduites du sanskrit, d'après l'explication de RADHACANTA SARMAN.

On voit, sur un monument très-singulier, qui existe près de Dehly, dont on joint ici le dessin, et que les habitans appellent *la canne de Féyroùz-châh*, plusieurs anciennes inscriptions, tracées en partie en anciennes lettres nâgary, en partie dans un caractère inconnu. Le lieutenant-colonel Polier, s'en étant procuré des empreintes exactes, offre à la Société une copie authentique de chacune d'elles. Cinq sont

[a] لت فیروزشاه On trouvera des détails plus étendus sur ce monument, et plus satisfaisans sur quelques-unes de ses inscriptions, dans le *tome VII, n.° V, p. 175 et suiv.* de ce Recueil, édit. de Calcutta, et ci-après, *tome II, appendice, page 58*, dans ma note [a]. Sans vouloir anticiper sur la jouissance de nos lecteurs, il n'est pas inutile, je crois, de faire ici quelques observations d'après la notice composée par M. Harington, postérieurement à celle-ci.

« Féyroùz-châh étoit un souverain musulman, qui régnoit à Dehly entre les années 1351-1388. Parmi les nombreux monumens qui transmettront à la postérité le nom chéri de ce prince ami des lettres et des arts, on distingue celui dont il s'agit, et qui est érigé près de Dehly, dans un endroit où il prenoit souvent le plaisir de la chasse; on le nomme, à cause de cela, *Chekâr-gâh* شکارگاه » Ce peu de mots, et une traduction plus exacte des inscriptions sanskrites en caractère nâgary du même monument, prouvent que M. Jones a eu tort de placer à l'an 123 de l'ère de Vikramâditya l'érection de ce monument, qui ne date que de l'an 1220 de la même ère. Quant aux inscriptions en caractères inconnus, il est bien évident maintenant que leur inintelligibilité n'est pas une preuve de leur antiquité. On trouvera des ectypes des unes et des autres, à la suite du Mémoire que nous venons de citer. Les inscriptions sanskrites ont été traduites par M. Colebrooke, savant très-familiarisé avec cette ancienne langue sacrée, comme le prouve son excellent ouvrage intitulé Digeste des lois hindoues *[Digest of Hindoo laws]*. On pourra comparer sa traduction avec celle du docte Hindou, qui ne possédoit pas, selon moi, la langue de ses pères aussi bien que l'Anglois dont nous venons de parler. (L-s.)

en sanskrit, et presque entièrement intelligibles ; mais il faudra beaucoup d'attention et de temps pour déchiffrer les autres. Si elles sont en langue sanskrite, on parviendra peut-être à découvrir la valeur des lettres inconnues, par la méthode ordinaire de déchiffrer; et cette méthode, employée avec soin dès le commencement du travail, peut conduire à la découverte de la langue. En attendant, on vous soumet une version littérale des inscriptions lisibles : elles sont généralement assez claires ; mais le sens d'un ou de deux passages est maintenant inexplicable.

I.

La première, placée sur le côté S. O. de la colonne, est absolument détachée du reste ; elle est à environ dix-sept pieds de la base, et plus élevée de deux pieds que les autres inscriptions.

ÔM. [a]

« En l'année 1230, le premier jour de la brillante moitié du mois vai-» sâkh [b], (monument) du fortuné-Vîsala-Dèva-fils-du-fortuné-Amilla-Dèva-roi-» de-Sâkambharî. »

II.

La seconde, dont la gravure est ci-jointe pour donner un échantillon des caractères, est composée de deux stances en quatre lignes : mais chaque hémistiche est incomplet ; il manque sept syllabes aux deux premiers, et cinq aux deux derniers. Le mot *Sâkambharî* de la première inscription nous met en état de compléter le troisième hémistiche.

ÔM.

« Aussi loin que le *Vindhya* [c], aussi loin que l'*Himâdri* [d] [la montagne de

[a] *Voyez* l'explication de ce mot mystique dans mes notes sur la Comparaison des Dieux de l'Inde, &c. *p. 245*. (L-s.)

[b] La leçon suivie par M. Colebrooke porte : « L'an 1220 [1164 de l'ère vulg.], » le 15 du brillant mois de vaisakh, &c. » et *Vélla Déva* (qu'on peut aussi lire *Avélla Déva*), au lieu de *Amilla Déva*. (L-s.)

[c] *Voyez*, sur ces montagnes, le texte de M. Jones, et ma note [a], *page 502*. (L-s.)

[d] Ou *Himala*, le même que l'Imaüs. *Voyez* mes notes sur la Comparaison des

१। स्वा विं शा दा द्विमाइ र्विस्र वि न वि द्रद।
श्रा र्या व नैय षा र्षिं र्जनव पिं कृ त वा।
व्रत सं प तिं वा द्र मान तितकः शा कं
ॐ श्रा द्विः कव दं घ्य भ पि द्विम व द्विश्या
सं व स्तुंच्छ्री विक्र मा दित्य १२ ४२ वर्षे शा कस्तु वि
वक्षमायमसामंवौ ब्रा ड प्र ब्रश्रीम त क

» neige ], il ne manquoit pas de célébrité...... Il faisoit d'*Aryâverta* [ la terre » de vertu *, ou l'Inde ] le double de ce que son nom signifie........... » Après son départ, Prativâhamâna Tilaka ( est ) roi de Sâkambharî (il ne » reste que *Sâkam* sur le monument). Nous avons rendu tributaire ( la région » située entre ) Himaouat et Vindhya.

» En l'an 123 depuis Srî Vikramâditya, dans la brillante moitié du mois » vaisâkh..... alors le râdjapoutra Srî Sallaka étoit premier ministre. »

La seconde stance, restituée en partie d'après la dernière inscription, en partie par conjecture, se lira ainsi :

*Vritté sa prativâhamâna tilakah śâkambharîbhoûpatih*
*Asmâbhih karadam vyadhâyi himaouadvindhyâtavimanḋalam.*

La date 123 est parfaitement reconnoissable. Au moins il est évident qu'il n'y a que trois chiffres, sans espace pour en tracer un à leur suite. Nous pouvons en conclure que le double cercle de la première inscription n'étoit qu'un ornement, ou la terminaison neutre *am*. Si cela est, la date de l'une et de l'autre est l'an de J. C. 67; mais si le double cercle est un zéro, le monument de Vîsala Dêva ne remonte pas plus haut que l'an 1174, ou dix-neuf ans avant la conquête de Dehly par Chéhâb êd-dyn.

## III et IV.

Les deux inscriptions suivantes étoient dans la même langue; mais les stances, qui sont extrêmement tronquées dans la quatrième, sont assez complètes dans la troisième, où il ne manque qu'un petit nombre de syllabes au commencement des hémistiches :

Yah *kchîvéchou prahartâ nripatichou vinamatkandaréchou prasannah*
— *Vah śambi pourîndrah djagati vidjayatè vîsala kchônipâlah*
...*da sâdjnya écha vidjayî santânadjânâtmadjah.*
...*poûnân kchemâstou brouvatamoudyôgaśoûnyanmanah.*

Dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, *page 261*. ( L-s. )

* Littéralement, *la terre habitée par les personnages respectables*. Voyez *Institutes of Menu, &c.* chap. II, vers. 22, tom. III, p. 86, des *Works of Sir* Will. Jones. ( L-s. )

« *Celui* qui fait éprouver son ressentiment aux rois enivrés d'orgueil, qui » est indulgent pour ceux dont les cous sont humiliés, un Indra dans la ville » de Kausâmbi (je soupçonne qu'il faut lire *Kausâmbi*, ville située prés d'Has- » tinâpour), qui est victorieux dans le monde, Vîsala, souverain de la terre : » il donne.... ses commandemens étant exécutés, il est un conquérant, le » fils de Santânadjâna, dont l'ame ne conserve plus de sentimens hostiles, » lorsque ses ennemis disent : Qu'il soit fait miséricorde !

» Cette inscription a été gravée, en présence de Srî Tilaka râdja, par » Srîpati, fils de Mâhava, kâyastha, d'une famille de Gouda, ou du Bengale. »

## V.

La cinquième paroît être une élégie sur la mort d'un roi nommé *Vigraha*, qui est représenté comme n'étant qu'endormi. Le dernier hémistiche est à peine lisible, et très-obscur ; mais voici quel paroît être le sens des deux stances :

ÔM.

« 1. Une offense pour les yeux de l'épouse de (ton) ennemi, (toi) par-qui- » la-fortune-étoit-donnée-à-chaque-suppliant, ta renommée, jointe à de vastes » possessions, brille devant nous, selon notre desir. Le cœur de (tes) ennemis » étoit vide, ainsi qu'un sentier du désert, où il est défendu aux hommes de » passer, ô fortuné Vigraha Râdjadêva, pendant le jubilé occasionné par ta » marche.

» 2. Puisse ton séjour, ô Vigraha, souverain du monde, être fixé comme » de raison dans le sein embelli des attraits de l'amour et plein de dignité, » des femmes aux beaux sourcils qui furent mariées à tes ennemis ! On ne » peut décider si tu es Indra, Vichnou, ou Sîva. Tes ennemis (sont) tom- » bés, comme l'eau qui descend. Oh ! pourquoi, par illusion, continues-tu de » dormir ! »

# XXI.

# CONVERSATION

## AVEC ABRAM, ABYSSIN,

*Concernant la ville de Gondar et les Sources du Nil,*

Par le Président.

AYANT su qu'il se trouvoit à Calcutta un Abyssin qui parloit arabe assez couramment, je l'ai fait venir, et l'ai examiné avec attention sur plusieurs sujets dont il paroissoit devoir être instruit. Ses réponses ont été si simples et si précises, et toute sa conduite si éloignée du moindre soupçon d'imposture, que j'ai pris note de cette espèce d'interrogatoire, dont le précis plaira sûrement à la Société.

Gondar, que Bernier [a] avoit rangé depuis long-temps parmi les villes capitales, quoique Ludolfe [b] assurât que c'étoit uniquement un poste militaire, et conjecturât qu'il disparoîtroit sous peu de temps sans laisser de traces, est certainement, suivant Abram, la capitale de l'Abyssinie. Il dit qu'elle est presque aussi grande et aussi peuplée que *Missr* ou *Qâherah* [c], qu'il a vue lors de son pélerinage de

[a] ጎንደር፡ « Gonder, ville capitale » d'Éthiopie. » Voyage de Bernier, *t. II, p. 344, édit. de 1723.* Cet excellent et véridique voyageur écrivoit d'après les conversations qu'il avoit avec un des deux ambassadeurs éthiopiens qui vinrent à Dehly pendant qu'il se trouvoit lui-même dans cette capitale de l'empire moghol. Thevenot le neveu écrit *Gonthar,* et cite aussi cette ville comme la capitale de l'Éthiopie. *Voyez* le *tome II* de ses Voyages au Levant, *page 756*, édit. in-12. (L-s.)

[b] *Guender præfectura Dembea non est regia urbs Æthiopiæ.* Historia Æthiop. lib. 1, cap. 13, n.° 12, *ex edit. 1681*, et ad Histor. Æthiop. Commentar. suppl. (L-s.)

[c] مصر ou القاهرة c'est le nom que les Orientaux donnent à la capitale de l'Égypte, que nous nommons *le Caire.* (L-s.)

Jérusalem ; qu'elle est située entre deux rivières larges et profondes, appelées *Caha* et *Ancrib* [a], qui se jettent toutes deux dans le Nil à la distance d'environ quinze journées ; que tous les murs des maisons sont d'une pierre rouge, et les toits de chaume ; que les rues ressemblent à celles de Calcutta, mais que les chemins par où passe le roi sont très-spacieux ; que le palais, qui a un toit couvert de plâtre, ressemble à une forteresse, et occupe le milieu de la ville [b] ; que les marchés sont abondamment fournis de légumes ; qu'on y trouve aussi du froment et de l'orge, mais point de riz ; que les moutons et les chèvres sont nombreux en Abyssinie, et que les habitans de Gondar aiment passionnément le lait, le fromage, et le petit lait ; mais que les gens de la campagne et les soldats ne se font aucun scrupule de boire le sang et de manger la chair d'un bœuf, dont ils coupent des tranches sans s'inquiéter s'il est mort ou vivant [c] ; que néanmoins ce régime barbare n'est pas à beaucoup près général. On ne trouve, dit-il, dans son pays

[a] M. Bruce écrit *Kahha* et *Angrab*. Ce voyageur dit que le Kahha est un petit ruisseau qui se jette dans le Nil auprès de Gondar. *Travels to discover the sources of the Nile*, tom. III, pag. 198. (L-s.)

[b] La description de Bruce offre quelque différence : Gondar, dit-il, est la capitale de l'Abyssinie, et est située sur le sommet assez uni d'une montagne très-élevée; cette ville peut renfermer dix mille familles en temps de paix. On y emploie principalement le mortier pour construire les maisons, qui ont des toits coniques : c'est la forme adoptée pour les édifices exposés aux pluies des tropiques. A l'extrémité occidentale se trouve le palais du roi, qui avoit autrefois une étendue considérable : c'étoit un édifice carré, flanqué de tours aussi carrées; il avoit quatre étages, et sur le sommet on jouissoit de la magnifique perspective de la contrée située au sud du lac de Tzana. Une grande partie de cet édifice ayant essuyé plusieurs incendies, est maintenant en ruines, &c. Le même voyageur a fixé, par des observations astronomiques, la position de Gondar vers le 12[d] 34' 30" de latitude, et le 37[d] 33' 0" de longitude est de Greenwich. *Travels to discover the sources of the Nile*, tom. III, pag. 380 et 382. (L-s.)

[c] Les mêmes détails sont confirmés par les missionnaires que Ludolfe a consultés. Ce savant ajoute même, d'après eux, que les Abyssins se font un grand régal des herbes à demi digérées qu'ils trouvent dans l'œsophage des bœufs nouvellement tués ; ils les accommodent avec du poivre et du sel. *Voyez* Ludolfe, *Historia Æthiop.* lib. IV, cap. 4. Bruce fait une description vraiment révoltante d'un festin où l'on servoit des tranches de viande coupées sur l'animal encore vivant, et dont les douloureux hurlemens retentissoient aux oreilles des convives. *Travels to discover the sources of the Nile*, tom. III, pag. 301 et suiv. (L-s.)

ni

ni amandes ni dattes ; mais les raisins et les pêches y mûrissent, et l'on fait beaucoup de vin dans quelques-unes des provinces éloignées, particulièrement à Kâroudâr : une sorte d'hydromel est la liqueur enivrante dont les Abyssins font communément usage. Le dernier roi étoit Tilka Mahoût [a] (*Tilka* signifie *racine* ou *origine*) ; et le roi actuel son frère est Tilka Djerdjis [b]. Abram représente les forces royales cantonnées à Gondar, comme considérables ; il assure, peut-être au hasard, qu'il y a dans cette place près de quarante mille hommes de cavalerie. Les troupes, dit-il, sont armées de mousquets, de lances, d'arcs et de flèches, de cimeterres et de coutelas [c]. Le conseil d'état est composé, suivant lui, d'environ quarante ministres, chargés de presque toute la partie exécutive du gouvernement. Il a été quelque temps au service d'un vezyr, et il alla visiter à sa suite les sources du Nil ou de l'Abey, vulgairement appelé *Alouey* [d], à environ huit journées de Gondar. Il vit trois sources, dont une jaillit de terre avec un grand bruit, qui s'entend à la distance de cinq ou six milles. Je lui ai montré la description du

[a] Lisez ተክለ : ሀይማኖት : *Tekla-haimanout*. Ce mot signifie *plante de la foi*, suivant Ludolfe, *Historia Æthiop.* lib. III, cap. 3, 15. En effet, le mot éthiopien ተክል : *tekl*, signifie une plante en général, et dérive de la racine ተከለ : *takala [plantavit]*. Vid. Castell. *Lexicon heptaglotton*, col. 389.

Le prince dont il s'agit ici monta sur le trône d'Éthiopie en 1769, et régnoit à l'époque où M. Bruce visitoit cette contrée. Ce voyageur le nomme *Tekla-Haimanout*, et le désigne comme le vingtième du nom. (L-s.)

[b] Le nom de ce prince manque au catalogue des souverains, donné par M. Bruce, qui avoit quitté ce pays quand il succéda à son frère. (L-s.)

[c] On ne voit pas de mousquets parmi les armes offensives et défensives dessinées par M. Bruce, sur la planche qui se trouve t. III, p. 264, de ses *Travels &c.* (L-s.)

[d] Ludolfe (*Hist. Æthiop.* lib. I, cap. 8, et *Comment. ad Histor. Æthiop.* pag. 118) et Bruce (*Travels &c.* t. III, pag. 655) ont rapporté soigneusement les divers noms donnés au Nil à différentes époques et par différens peuples. Nous sommes obligés de renvoyer nos lecteurs aux ouvrages mêmes de ces savans ; nous nous bornons à remarquer que *Abey* et *Alouey* sont deux mots inexacts et corrompus sans doute de አባዊ : *Abaoui*, véritable nom de ce fleuve en *amharik*, qui est l'idiome savant de l'Éthiopie. On conçoit aisément que ce n'est pas dans une note que je puis discuter les nombreux témoignages des voyageurs sur les sources du Nil : peut-être aurai-je un jour l'occasion de revenir sur cet objet. (L-s.)

Nil par Grégoire d'Amhara, que Ludolfe a imprimée en éthiopien [a]. Il l'a lue et expliquée avec beaucoup de facilité. Pendant ce temps-là je comparois son explication avec la traduction latine, et je l'ai trouvée parfaitement exacte. Il m'a assuré de lui-même que cette description étoit conforme à tout ce qu'il avoit vu et ouï dire en Éthiopie; c'est pourquoi je la joins ici. Quand je l'ai interrogé sur les langues et les sciences de son pays, il m'a répondu qu'on y parloit au moins six ou sept langues; que l'idiome le plus élégant, celui dont le roi faisoit usage, étoit l'*amharik* [b]; que la langue éthiopienne contenoit, comme on sait, plusieurs mots arabes; qu'indépendamment de leurs livres sacrés, tels que la prophétie d'Énoch [c] et autres, les Abyssins avoient des histoires d'Abyssinie, et divers ouvrages de littérature; que leur langue étoit enseignée dans des écoles et des colléges, dont il y avoit plusieurs dans la capitale. Il a ajouté que pas un Abyssin ne révoquoit en doute

[a] *Voyez* ma note [d], *page 468.* (L-s.)

[b] አምሓርኛ : *amhareña* [parler *amharik*]. Cette langue tire son nom d'*Amhara*, አምሓራ : province de l'Éthiopie, où le roi se réfugia à la suite d'une révolte arrivée à Axoùma, capitale de Tygrè et son ancienne résidence. Avant cette époque, les Éthiopiens se servoient de la langue et de l'alphabet *gheez*, ግዕዝ : apportés par leurs ancêtres les Kuchites, nomades émigrés de la Palestine, probablement à l'époque de l'invasion du peuple hébreu, conduit par Caleb et Josué. L'amharik, ou éthiopien moderne, a beaucoup de rapports avec l'arabe. J'ai remarqué une étonnante conformité entre le système alphabétique ou plutôt syllabique de l'éthiopien et celui du nâgary, le caractère sacré des Brahmanes: en outre, certaines inscriptions des cavernes d'Éléphanta ont beaucoup de ressemblance avec le caractère éthiopien. *Voy.* Ludolfe, *Histor. Æthiop.* lib. I, cap. 15; Bruce's *Travels to discover the sources of the Nile, &c.* tome I, pag. 400 et 401; *Zend-avesta*, tome I, page 394. (L-s.)

[c] Les Abyssins placent le livre d'Énoch au nombre de leurs livres sacrés, et immédiatement avant celui de Job; ce qui prouve l'idée qu'ils ont de sa haute antiquité. En effet, c'est le même que les premiers Pères de l'Église citent dans leurs écrits, et qui passoit pour avoir été révélé par les anges. On douta long-temps en Europe que cet ancien livre existât effectivement chez les Abyssins; mais tous les doutes cessèrent au retour de M. Bruce. Ce voyageur rapporta d'Éthiopie un exemplaire du livre d'Énoch, dont il fit hommage à Louis XV. Ce manuscrit n'est pas un des moins précieux que possède la Bibliothèque nationale. Un savant non moins recommandable par ses qualités personnelles que par sa vaste érudition orientale, et que je m'honore d'avoir pour maître, confrère et ami, M. Silvestre de Sacy, a donné une notice curieuse de ce livre, imprimée dans le Magasin encyclopédique, et tirée séparément *in-8.°* (L-s.)

l'existence de la prison royale appelée *Ouahinin*, située sur une très-haute montagne, où sont détenus les fils et les filles de leurs rois; mais que, par la nature même de la chose, il étoit impossible de s'en procurer une description détaillée. « Je suppose, a-t-il dit, que tous ces » objets sont développés dans les écrits d'Ya'qoùb, que j'ai vu à Gon- » dar il y a trente ans. C'étoit un médecin, et il avoit soigné dans sa » dernière maladie le frère du roi, qui étoit aussi un vezyr. Le prince » mourut; cependant le roi n'en aima pas moins Ya'qoùb, et il étoit » chéri de toute la cour et de tout le peuple. Le roi le recevoit dans » son palais comme un hôte, et lui fournissoit toutes les choses dont » il avoit besoin; et lorsqu'il alla visiter les sources du Nil et d'autres » curiosités (car il étoit extrêmement curieux), il reçut de la faveur » royale toute l'assistance et toutes les commodités possibles. Il enten- » doit la langue; il composa et rassembla plusieurs livres qu'il portoit » avec lui. » Il m'a été impossible de douter (sur-tout d'après la description que m'a faite Abram de la personne d'Ya'qoùb) qu'il ne voulût parler de Jacques Bruce, écuyer, qui voyageoit avec l'habit de médecin syrien, et qui eut probablement le bon esprit de prendre un nom vulgairement connu dans l'Abyssinie [a]. Il est encore révéré au mont Sinaï pour la sagacité avec laquelle il découvrit une source, dont le monastère avoit le plus grand besoin. Il fut connu à Djeddah par Myr Mohhammed Hhoçaïn, l'un des Musulmans les plus spirituels de l'Inde; et j'ai vu une lettre d'un marchand arabe de Mokhâ, où il étoit fait de lui une mention honorable. Il est probable qu'il entra dans l'Abyssinie par la route de Mousououa [b], ville qui appartient aux

[a] Il est presque inutile d'observer qu'en arabe, en hébreu, en éthiopien, &c. *Ya'-qoùb* est le même nom que *Jacobus* et que *Jacques*, *James* en anglois, &c. (L-s.)

[b] Que M. Bruce écrit *Masuah* (prononcez *Mossouah*); c'est à-la-fois une île et un havre, dont ce voyageur donne le plan: ce mot signifie, suivant lui, *le port* ou *le havre des Pasteurs*. On peut se rappeler que, dans une note précédente, j'ai insinué que les Éthiopiens étoient des nomades originaires de la Palestine, qui abandonnèrent leur pays natal au moment de l'arrivée des Israélites. L'île de Mossouah est très-petite; mais son havre est grand, et sa vaste dimension lui valut chez les anciens le nom de *Sebastiana*, &c. *Voyez* de plus amples détails dans les Voyages de Bruce, *tome III*,

Musulmans, et qu'il en sortit par le désert dont parle Grégoire dans sa description du Nil. Nous avons lieu d'espérer que M. Bruce publiera la relation de ses intéressans voyages, et la traduction du livre d'Énoch, travail dont nul autre que lui ne peut s'acquitter convenablement. Avec le secours des documens abyssins, on peut répandre un grand jour sur l'histoire de l'Yémèn avant Mohhammed, puisqu'on sait généralement que quatre rois éthiopiens ont régné successivement dans ce pays, dont les habitans les avoient priés de les défendre contre le tyran Dsoù Néoùâs [a], et qu'ils furent chassés à leur tour par les princes hhémyarites, aidés de Noùchyrvân, roi de Perse [b], qui ne manqua pas, suivant l'usage, d'assujettir le peuple dont il avoit consenti à briser le joug. Si l'on parvient à rétablir les annales de cette période [c], ce ne peut être qu'à la faveur des histoires d'Abyssinie, qui serviront également à rectifier plusieurs erreurs des meilleurs écrivains de l'Asie, relativement au Nil, et aux régions que ce fleuve fertilise.

## SUR LE COURS DU NIL[d].

35. LE NIL, *que les Abyssins connoissent sous les noms d'Abey et d'Alaouy ou le Géant*, coule de plusieurs sources dans un lieu appelé

*p. 1 et suiv*, et ci-après ma note [a], *tome II, pages 13 et 14.* Ce nom s'écrit en arabe مصوّع *Mossaww'a.* Voy. Notices et Extr. des manuscrits, *t. IV, p. 534.* (L-s.)

[a] *Voyez*, sur ce tyran, ma note [a], *page 6* du *tome II* de ces Recherches, et l'Histoire de l'Abyssinie, donnée par M. Bruce, dans les *tom. II et III* de ses Voyages. (L-s.)

[b] Surnommé *le Juste*, et célèbre dans les annales et les romans des Persans : il occupoit le trône de la Perse à l'époque de la naissance du prophète des Arabes. *Voyez* ma note [b], ci-après, *tom. II, pag. 82.* (L-s.)

[c] Cette lacune existe encore, malgré les recherches ultérieures de M. Bruce, qui a traduit une Histoire d'Abyssinie; mais cette histoire, qui paroît fort exacte, ne commence qu'à l'an 1268 de l'ère vulgaire. Je suis fâché d'ajouter que parmi les manuscrits éthiopiens de la Bibliothèque nationale, et ceux des principales bibliothèques de l'Europe, je n'en connois aucun qui soit relatif à l'histoire; ce sont ou des traductions de l'Écriture sainte, ou des ouvrages ascétiques. (L-s.)

[d] Ce précieux fragment, composé par un Abyssin nommé *Grégoire* pour le savant Ludolfe, se trouve en éthiopien et en latin dans le liv. 1.er, chap. 8, de son *Historia Æthiopica.* M. Jones a fait quelques changemens dans la rédaction primitive, pour y mettre plus d'ordre. J'ai remarqué aussi quelques additions faites par ce savant, ou peut-être par l'Abyssin qu'il a consulté; j'ai

*Sekout*, situé sur la partie la plus haute de Dengola, près de Goyyam, à l'ouest de Baguêmdra, et du lac de Dara ou de Bada. Il s'y jette
avec tant de force et de rapidité, qu'il ne se mêle point avec ses 36.
eaux, et flotte, pour ainsi dire, au-dessus d'elles.

*Toutes les pluies qui tombent en Abyssinie, et descendent des montagnes en forme* de torrens, tous les fleuves et rivières, grands et 48.
petits, de l'Éthiopie, excepté l'Hanazo, qui arrose les plaines d'Hengot, et l'Haouach, qui coule près de Daouar et de Feïgar, sont réunis par
ce roi *des ondes*, et, *comme des vassaux*, l'accompagnent dans sa 33.
marche. Ainsi renforcé, il se précipite à l'instar d'un héros, suivant l'ordre de son créateur, et il court fertiliser le sol de l'Égypte, où il
ne pleut jamais. Il faut aussi excepter les fleuves d'Éthiopie, qui ont 34.
leurs sources dans des pays limitrophes de l'Océan, tels que les 50.
royaumes de Cambât, de Gouraghê, d'Énarya, Zenderô, Wed,
Wacy, Gacy et autres, dont les eaux se jettent dans la mer. 51.

Quand l'*Alaouy* a traversé le lac de Dara et celui de Bada, il 37.
s'avance entre Goyyam et Baguêmdra, et, le laissant à droite et à gauche, poursuit directement son cours vers l'Amhara, dont il baigne
les frontières, et retourne à l'ouest. Parvenu aux confins de l'Amhara, 39.
il touche ceux d'Oualaka; de là il côtoye Mougar et Cheoua, passe entre Bizama et Gonga, et descend dans les terres basses de Chankela,
*le pays des Noirs;* il forme aussi une sorte de spirale autour de la pro- 38.
vince de Goyyam, qu'il a presque toujours à sa droite.

Là il se détourne un peu vers l'est, d'où il reçoit deux grandes 41.
rivières avant d'atteindre les districts de Sennar : l'une, appelée *Tacazzé*, qui vient de Tygrè; l'autre, nommée *Gouangué*, qui descend de Dembéa.

Après avoir parcouru le Sennar, il arrose le pays de Dengola, et se 42.

eu soin de les mettre en caractères italiques, pour indiquer au lecteur que ces passages ne se trouvent point dans le texte éthiopien imprimé. Les pages de cet ouvrage ne sont pas numérotées; mais le nombre des phrases de chaque chapitre est indiqué par des chiffres placés à la marge. Je répète ici ces chiffres pour désigner les transpositions faites par M. Jones, et faciliter les recherches du lecteur qui voudroit vérifier les passages sur le texte même, et ne pas s'en rapporter à ma révision. (L-s.)

rend dans la Nubie, d'où il se dirige de nouveau vers la droite pour
43. descendre à Alexandrie, et pénètre dans un pays nommé *Abrim*, que les
bâtimens ne peuvent dépasser, parce que ce pays est hérissé de rochers
et d'écueils; ensuite il entre en Égypte. Le Sennar et la Nubie sont
44. situés sur le bord du fleuve, de manière que les habitans peuvent boire
de son eau; il borne ces pays du côté de l'est, comme un rempart
45. inexpugnable. Nos compatriotes, et les voyageurs du Sennar qui vont
en Égypte, laissent le Nil sur leur droite, vers l'est, aussitôt qu'ils ont
passé la Nubie, et ils sont obligés de traverser, sur des chameaux, un
désert de sable et de gravier, où, pendant quinze jours, ils ne rencon-
46. trent ni bois ni eau. Ils retrouvent le fleuve dans le pays de Ryf, qui est
la haute Égypte, où ils le descendent en bateau, s'ils n'aiment mieux
aller à pied sur ses bords, en se désaltérant avec ses eaux *salutaires*.

Des voyageurs assurent que lorsque l'Alaouy a traversé le Sennar
69. et Dengola, et avant d'entrer en Nubie, il se partage en deux bras;
que la grande masse d'eau coule toute entière en Égypte, et que le
70. plus petit bras (le Niger) se dirige vers l'ouest, non pas assez pour
71. atteindre la Barbarie, mais vers le pays d'êl-Oùâhh [a], d'où il se
jette dans la grande mer (l'Océan). Je me suis assuré de la vérité
de ce fait, soit *par mes propres yeux* [b], soit en questionnant des per-
sonnes instruites, dont les réponses m'ont paru d'autant plus dignes
68. de foi, que si une masse d'eau aussi prodigieuse couloit en Égypte
*avec tout l'accroissement qu'elle reçoit* pendant l'hiver, *non seulement
le pays*, *mais encore les maisons et les villes*, seroient submergés.

[a] C'est-à-dire, *les Oasis*. Cette opinion est très-erronée, comme on peut s'en convaincre en consultant le Voyage de M. Hornemann, et le Mémoire sur les Oasis, que j'ai principalement composé d'après les auteurs arabes, et qui est placé à la suite de la traduction française de ce Voyage par M. Labaume, *pag. 341-474*. (L-s.)

[b] J'ignore d'après quelle autorité M. Jones a pu intercaler ici une assertion aussi positive, qui ne se trouve point dans le texte de Grégoire, publié par Ludolfe. (L-s.)

# XXII.

# DE L'ORDALIE [a]

## CHEZ LES HINDOUS,

### PAR A'LY IBRÂHYM KHÂN, PRINCIPAL MAGISTRAT DE BÉNÂRÈS;

### Mémoire communiqué par WARREN HASTINGS.

LES divers modes de juger les prévenus par un appel à la Divinité, dont il existe des descriptions détaillées dans le *Mitâkchérâ* [b], ou Commentaire sur le Dherma-śâstra, au chapitre *des Sermens*, et dans d'autres livres de jurisprudence des Hindous, sont suffisamment expliqués ici, d'après l'interprétation de plusieurs doctes Pandits, par l'ami du genre humain A'ly Ibrâhym Khân.

Le mot *divya*, en sanskrit, signifie la même chose que *parîkchâ* ou

[a] Le jugement par épreuve date de la plus haute antiquité, et me paroît indiquer l'enfance de la civilisation des peuples chez lesquels il est en usage. Moïse prescrit lui-même l'épreuve que l'on doit employer pour connoître l'innocence ou la culpabilité d'une femme soupçonnée d'adultère. Le cinquième chapitre des Nombres est consacré à ce point important du droit criminel des Juifs; ce qui me donneroit lieu de croire que le même usage étoit établi chez les Égyptiens. Plusieurs des jugemens par épreuve, usités dans l'Inde, se trouvent aussi au Pégou. *Voyez* Will. Hunter's *Historical Account of the....... Pegu*, pag. 34 et suiv. de la réimpression de Londres, et pages 30-34 de la traduction française que j'ai faite et publiée de cet ouvrage, sous le titre de *Description du Pégu et de l'île de Ceylan &c*, in-8.°, 1793. (L-s.)

[b] M. Colebrooke ( *Preface to Digest of Hindu laws*, pag. 15 ) écrit *Mitàcsharà* (prononcez *Mitâkchérâ*), et nous apprend que c'est un commentaire excellent, composé par l'hermite Vidjnyanéśouara, sur les Institutes de Yâdjnyaouelkya. *Voy.* ci-après, *pag. 478*, quelques détails sur cet ouvrage.

*parykhiâ*[2] dans la langue bhâchâ, *qaçem* en arabe, et *saùkend* en persan; c'est-à-dire, *serment*, ou la formule par laquelle on invoque l'Être suprême, afin d'attester la vérité d'une allégation : mais on entend généralement par ce mot la procédure par ordalie, ou la manière d'en appeler à l'intervention immédiate de la puissance divine.

Or, cette procédure peut avoir lieu de neuf manières : 1.° par la balance; 2.° par le feu; 3.° par l'eau; 4.° par le poison; 5.° par le *kôcha*, ou l'eau dans laquelle on a lavé une idole; 6.° par le riz; 7.° par l'huile bouillante; 8.° par le fer rouge; 9.° par les images.

I. Voici comment se fait l'ordalie par la balance. Après qu'on a ajusté le fléau, fixé la corde, et égalisé parfaitement les deux bassins, l'accusé et un Pandit jeûnent pendant un jour entier ; on baigne ensuite le prévenu dans une eau consacrée; on présente au feu le *hôma* ou oblation; on adore les dieux, et l'on pèse soigneusement l'accusé. Lorsqu'on l'ôte du bassin, les Pandits se prosternent devant la balance, prononcent un certain *mentra* ou formule d'enchantement, conformément aux Sastrâs, écrivent la substance de l'accusation sur un morceau de papier, et l'attachent sur la tête du prévenu. Six minutes après, ils le remettent dans la balance : s'il pèse plus que la première fois, il est déclaré coupable; s'il pèse moins, on le regarde comme innocent; si son poids est exactement le même, il faut le peser une troisième fois ; et alors, comme il est écrit dans le Mitâkchérâ, il y aura certainement une différence de pesanteur. Si la balance venoit à se rompre, quoique bien assujettie, cet accident seroit regardé comme la preuve du crime.

II. Pour l'ordalie du feu, on creuse dans la terre une fosse longue de neuf palmes, large de deux, et d'un palme de profondeur ; on la remplit d'un feu de bois de *pippal :* il faut que le prévenu y marche pieds nus. Si ses pieds ne reçoivent point d'atteinte, on le regarde comme innocent; s'ils sont brûlés, il est coupable.

[2] परीक्षा *parikhiâ* en bhâchâ et en bengali, قسم *qacem* en arabe, سوگند *saùkend* en persan. (L-s.)

III.

III. L'ordalie par l'eau s'effectue en faisant tenir l'accusé dans une eau courante ou stagnante, assez profonde pour atteindre son nombril; mais il faut prendre garde qu'il ne s'y trouve des animaux carnassiers, et qu'elle ne soit agitée par beaucoup d'air. On ordonne à un Brahmane d'entrer dans cette eau, une baguette à la main. Un soldat décoche, d'un arc de roseau, trois flèches sur la terre. On envoie ensuite un homme chercher la flèche qui est allée le plus loin; lorsqu'il l'a ramassée, un autre reçoit l'ordre de prendre sa course, en partant du bord de l'eau. On dit en même temps à l'accusé de saisir le pied ou la baguette du Brahmane qui est près de lui dans l'eau, et de s'y plonger sur-le-champ. Il doit demeurer sous l'eau jusqu'au retour des deux hommes qui sont allés querir les flèches; car, s'il lève la tête ou le corps au-dessus de la superficie avant que les flèches soient rapportées, on regarde son crime comme absolument prouvé. Dans les villages des environs de Bénârès, il est d'usage que la personne qui doit subir cette espèce d'ordalie, entre dans l'eau jusqu'au nombril, et y demeure plongée, en tenant le pied d'un Brahmane, le temps que met un homme à faire cinquante pas sans se hâter. Si elle sort de l'eau avant qu'il ait parcouru cet espace, elle est condamnée; sinon, elle est acquittée.

IV. Il y a deux sortes d'ordalie par le poison. Dans la première, après que les Pandits ont fait leur *hôma*, et l'accusé son ablution, on mêle deux *retti* et demi, ou sept grains, de *vichanâga*, racine vénéneuse, ou de *sankhyâ* (c'est-à-dire, d'arsenic blanc), dans huit *mâcha* ou soixante-quatre *retti* de beurre clarifié. L'accusé doit manger cette mixtion, en la prenant de la main d'un Brahmane. Il est absous, si le poison ne produit point d'effet visible; autrement il est condamné. Dans la seconde manière, on jette le serpent à chaperon appelé *nâga* dans un pot de terre profond, où on laisse tomber un anneau, un cachet, ou une pièce de monnoie, que l'accusé est tenu de prendre avec la main. Si le serpent le mord, il est déclaré coupable, et, dans le cas contraire, innocent.

V. L'épreuve par le *kôcha* se pratique ainsi : on fait boire à l'accusé trois gorgées d'une eau dans laquelle on a lavé, à cette intention, les images du Soleil, de Dêvi, et d'autres divinités; et si, dans l'espace de quatorze jours, il est atteint de quelque indisposition, son crime passe pour prouvé.

VI. Lorsque plusieurs individus sont soupçonnés de vol, on pèse du riz sec avec la pierre sacrée appelée *sâlgrâm*, ou bien on lit dessus certains *slôka*[a]; après quoi il est ordonné à chacun des prévenus d'en mâcher une certaine quantité. Dès qu'ils l'ont mâchée, ils doivent la jeter sur des feuilles de *pippal*, ou, s'il n'y en a point à leur portée, sur du *bhôurdja patra*, écorce d'un arbre du Népâl ou du Kachmyr. L'homme de la bouche duquel le riz sort sec ou teint de sang, est déclaré coupable; les autres sont acquittés.

VII. L'ordalie par l'huile bouillante est très-simple : quand l'huile est suffisamment échauffée, l'accusé y plonge la main; il est reconnu innocent, si sa main n'est pas brûlée.

VIII. On fait aussi rougir une boule de fer ou la pointe d'une lance, et on la place dans les mains de l'accusé, qui est regardé comme innocent si elle ne le brûle pas.

IX. Dans l'ordalie par *dhermârtch*, nom du *slôka* approprié à cette épreuve, on fait en argent une image appelée *dherma*, ou le génie de la justice, et une autre en glaise ou en fer, appelée *adherma*[b]; on les jette l'une et l'autre dans une grande jatte de terre; et l'accusé, après y avoir plongé la main, est acquitté s'il amène la statue d'argent, et condamné si c'est celle de fer: ou bien on peint sur de l'étoffe blanche l'image d'une divinité, et celle d'une autre sur de l'étoffe noire; la première de ces figures s'appelle *dherma*, et la seconde *adherma*; on les roule séparément dans du fumier de vache, et on les jette dans un grand vase, sans que

[a] Ou versets de quelques livres sacrés. *Voyez*, sur ce mot, ma note ci-dessus, *page 389*. (L-s.)

[b] C'est-à-dire, génie de l'injustice: car l'*a* privatif, comme nous l'avons déjà observé, est commun au sanskrit et au grec; et ce n'est pas l'unique point de ressemblance qui existe entre ces deux langues. (L-s.)

l'accusé les ait vues; il faut qu'il mette la main dans le vase; et il est absous ou convaincu, suivant qu'il tire l'étoffe blanche ou noire.

Il est écrit dans le commentaire sur le *Dherma śâstra*, que chacune des quatre principales castes a une espèce d'ordalie qui lui est appropriée : qu'un Brahmane doit subir l'épreuve de la balance; un Kchatriya, celle du feu; un Vaïsya, celle de l'eau; et un Soûdra, celle du poison. Mais des auteurs ont décidé qu'un Brahmane pouvoit subir toutes les épreuves, excepté celle du poison; et les hommes de toutes les castes, celle de la balance. Il a été déterminé qu'une femme pouvoit les subir toutes, hormis celles du poison et de l'eau.

Le Mitâkchérâ fixe aussi certains mois et certains jours pour les différentes espèces d'ordalie; par exemple, *agrahan*, *pauch*, *mâgh*, *p'hâlgoun*, *srâouan* et *bhâdr*, pour l'ordalie du feu; *âsouin*, *kârtik*, *djaicht* et *achaḍh*, pour celle de l'eau; *pauch*, *mâgh* et *p'hâlgoun*, pour celle du poison : et dans la règle, l'épreuve de l'eau ne doit point avoir lieu l'*achtémi* ou huitième jour, le *tchetourdasî* ou quatorzième jour de la lune pleine ou nouvelle, dans le mois intercalaire, dans le mois de *bhâdr;* le *sanaistcher* ou samedi, et le *mangal* ou mardi : mais, toutes les fois que le magistrat décide qu'il y aura une ordalie, on n'a pas besoin d'avoir égard à l'indication régulière des mois et des jours.

Le Mitâkchérâ renferme aussi les distinctions suivantes : l'épreuve par le poison est convenable dans le cas de vol ou de fraude, lorsque la somme s'élève à cent *mohour* [a] d'or; si le vol est de quatre-vingts *mohour*, le prévenu peut subir l'épreuve du feu; s'il est de quarante, celle de la balance; s'il est de trente à dix, celle de l'eau où l'on a plongé des images des dieux; s'il n'est que de deux *mohour*, celle du riz.

Un législateur inspiré, qui avoit nom *Kâtyâyana* [b], étoit d'avis

[a] La valeur du *mohour* مهر ou *âchréfy* اشرفي varie, suivant M. Gilchrist, de quatorze à dix-huit roupies; mais elle est communément de seize roupies : la roupie vaut de 2 francs 50 centimes à 3 francs. (L-s.)

[b] Ce législateur est cité souvent dans le *Digest of Hindu laws on contracts and successions, &c. translated from the original*

qu'on pouvoit faire subir l'ordalie à un accusé, bien que le vol ou la fraude fût de nature à être prouvé par témoins. Il dit aussi que l'épreuve du poison est celle qu'il convient d'employer lorsqu'il s'agit de mille *pana* [a] volés ou retenus par fraude; celle du feu, pour 750; celle de l'eau, pour 666 et une fraction; celle de la balance, pour 500; celle de l'huile bouillante, pour 400; celle du riz, pour 300; celle du *kôcha*, pour 150; et celle du *dhermârtch*, ou des statues d'argent et de fer, pour 100.

On trouve, dans le commentaire sur *Yâguyaouelkya* [b], la description suivante de l'ordalie par des boules ou des fers de lance rougis au feu.

Dès le point du jour, on lave et on nettoie, de la manière accoutumée, le lieu où la cérémonie doit s'accomplir. Au lever du soleil, les Pandits, après avoir rendu leurs hommages à Ganesa, le dieu de la sagesse, tracent neuf cercles sur la terre, avec du fumier de vache, à seize doigts d'intervalle les uns des autres: chaque cercle doit renfermer seize doigts de terre; mais le neuvième doit être ou plus petit ou plus grand que les autres. Les Pandits adorent ensuite les dieux dans la forme prescrite par le *sâstra*, présentent des oblations au feu, et, ayant de nouveau adoré les dieux, lisent les *mentra* indiqués. L'accusé fait alors une ablution, prend des vêtemens humides, et, tournant le visage du côté de l'est, se tient debout dans le premier cercle, les mains dans sa ceinture. Le magistrat qui préside, et les Pandits, lui ordonnent de frotter du riz non mondé entre ses mains, qu'ils examinent soigneusement: s'il y paroît la cicatrice d'une ancienne blessure, une tache ou autre marque, ils la peignent d'une certaine couleur, afin qu'après l'épreuve

*sanskrit by* Colebrooke. Mais ce savant anglois n'en parle pas dans la longue et curieuse préface qu'il a placée à la tête de sa traduction. (L-s.)

[a] Ou *pan*, petite monnoie de l'Inde, qui équivaut à quatre-vingts *caoury* (nommés *kăpărdăkă* en sanskrit), ou à quatre ou cinq de nos centimes; car il faut de cinquante à soixante *pan* pour une roupie. *Voyez* Rousseau's *Dictionary of Mahomedan law and Bengal revenues, terms, &c.* pag. 62 et 188. (L-s.)

[b] C'est, je crois, le même que M. Colebrooke nomme *Yâdjnyaouelkya*. Voyez ma note *page 471*, et ci-après, *page 483*. (L-s.)

on puisse la distinguer de toute autre marque. On lui ordonne ensuite de tenir ses deux mains ouvertes et serrées l'une contre l'autre; on y met sept feuilles de l'arbre tremblant ou *pippal*, sept de *sami* ou *djend*, sept épis de l'herbe *darbha*, un peu d'orge humectée avec du lait caillé, et quelques fleurs; on les y assujettit avec sept brins de coton écru. Les Pandits lisent les *slôka* indiqués pour la circonstance, écrivent le sujet de la procédure sur une feuille de palmier, avec le *mentra* prescrit par le *Vêda*, et attachent cette feuille sur la tête de l'accusé. Tout étant préparé, ils font chauffer, et jettent dans l'eau, une boule de fer ou un fer de lance pesant deux *syr* et demi, ou cinq livres (angloises); ils le chauffent et le font refroidir de même une seconde fois; la troisième, ils le tiennent dans le feu jusqu'à ce qu'il soit rouge; après quoi ils font tenir l'accusé dans le premier cercle, retirent le fer du feu, lisent sur lui la formule ordinaire, et placent ce fer, avec des tenailles, dans les mains du prévenu. Il doit aller progressivement de cercle en cercle, ayant toujours les pieds dans l'un d'eux; et lorsqu'il est parvenu au huitième, jeter le fer dans le neuvième, de manière à brûler de l'herbe qu'on y laisse à cet effet. Ces conditions étant remplies, le magistrat et les Pandits lui commandent de nouveau de frotter du riz non mondé entre ses mains, qu'ils examinent ensuite. S'il y paroît des marques de brûlure, il est convaincu; sinon, son innocence passe pour prouvée. Sa véracité n'en seroit pas moins reconnue, quand même ses mains trembleroient de frayeur, et que quelque autre partie de son corps seroit brûlée par suite de ce tremblement; mais s'il laisse tomber le fer rouge avant d'atteindre le huitième cercle, et que les spectateurs doutent s'il n'a pas été brûlé, il faut qu'il recommence toute l'épreuve.

En l'an de J. C. 1783, un homme subit l'épreuve du fer rouge, à Bénârès, en présence de moi, A'ly Ibrâhym khân, pour la raison suivante : Un particulier avoit accusé de larcin un *sankar*[*], qui

[*] Je ne crains point d'affirmer qu'il y a ici une erreur typographique : au lieu de *sankar*, il faut lire *sarkâr*, qu'on prononce *serkâr* سرکار ; c'est l'intendant, ou agent de confiance, d'un grand ou d'un négociant. (L-s.)

soutenoit qu'il n'étoit pas coupable; et comme le vol ne pouvoit être prouvé par l'évidence légale, on offrit à l'accusateur l'épreuve du feu, et il l'accepta. Cet ami du genre humain recommanda aux savans magistrats et aux Pandits d'empêcher que le procès ne fût décidé par un mode qui n'étoit point conforme à l'usage du gouvernement de la Compagnie : il proposa de faire prêter serment à l'accusé par les eaux du Gange et les feuilles du *toulasi* dans un petit vase de cuivre, ou par le livre intitulé *Herivansa*, ou par la pierre *sâlgrâm*, ou par les étangs ou bassins sacrés; sermens qui sont tous en usage à Bénârès. Les parties ayant refusé avec obstination tous les modes proposés, et insisté pour l'épreuve du fer rouge, il fut ordonné aux magistrats et aux Pandits du tribunal de se rendre à leur desir, et d'accomplir la cérémonie de l'ordalie, conformément au *Dherma sâstra*, en mettant de côté ces formes de jugement où il ne pouvoit y avoir qu'une crainte éloignée de mort, ou de perte de propriété, comme la juste punition du parjure par le jugement du ciel, inévitable quoique lent. Mais l'ordre d'une épreuve par le fer rouge ne fut donné qu'au bout de quatre mois de mûre délibération ; et quatre raisons décidèrent enfin à l'accorder : la première, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de condamner ou d'absoudre le prévenu ; la seconde, que les deux parties étoient hindoues, et que les anciens législateurs avoient spécialement indiqué ce mode de jugement dans le *Dherma sâstra ;* la troisième, que cette ordalie est usitée dans les états des râdjahs hindous ; la quatrième, qu'il pouvoit être utile d'examiner comment il étoit possible de résister à la chaleur du feu, et d'éviter que la main qui le tenoit ne fût brûlée. Un ordre de la teneur suivante fut en conséquence adressé aux Pandits du tribunal et de Bénârès :
« Puisque l'accusateur et l'accusé sont Hindous, et ne veulent con-
» sentir à d'autre épreuve qu'à celle du fer rouge, que l'ordalie
» demandée ait lieu de la manière prescrite par le *Mitâkchérâ*, ou
» commentaire sur *Yâguyaouelkya*. »

Les préparatifs étant faits, cet ami du genre humain, accompagné de tous les savans professeurs, des officiers du tribunal, des *sipâhy*,

du bataillon du capitaine Hogan, et de plusieurs habitans de Bénârès, se rendit à l'endroit qu'on avoit préparé, et tâcha de dissuader l'accusateur d'exiger que l'accusé subît l'épreuve du feu, ajoutant : « Si » sa main ne brûle pas, vous serez certainement mis en prison. » L'accusateur ne fut point effrayé de cette menace, et persista dans sa demande. En conséquence l'épreuve eut lieu, comme il suit, en présence de moi A'ly Ibrâhym khân.

Les Pandits du tribunal et de la ville, après avoir adoré le dieu du savoir, et présenté au feu leur offrande de beurre clarifié, formèrent sur le sol neuf cercles de fumier de vache, et, ayant baigné le prévenu dans le Gange, l'amenèrent avec ses vêtemens humides. Ensuite, pour écarter tout soupçon de fraude, ils lui lavèrent les mains avec de l'eau pure. Puis ils écrivirent le sujet du procès et les paroles du *mentra* sur une feuille de palmier, qu'ils attachèrent sur sa tête ; lui mirent dans les mains, qu'ils ouvrirent et joignirent ensemble, sept feuilles de *pippal* et sept de *djend*, sept épis de l'herbe *darbha*, quelques fleurs, et de l'orge humectée avec du lait caillé, qu'ils assujettirent avec sept brins de coton blanc écru. Enfin ils firent rougir la boule de fer, et la placèrent dans ses mains avec des pincettes. Il marcha ainsi, pas à pas, l'espace de trois *guez* et demi, à travers chacun des cercles intermédiaires, et jeta la boule dans le neuvième, où elle brûla l'herbe qu'on y avoit laissée. Après quoi, pour prouver sa véracité, il frotta entre ses mains du riz non mondé. On examina pour lors ses mains; et loin d'être brûlées, elles n'offrirent pas seulement une enflure. La nature du feu étant de brûler, les officiers du tribunal, et les habitans de Bénârès qui assistoient à la cérémonie au nombre de près de cinq cents, furent étonnés de ce résultat; et l'ami du genre humain fut tout-à-fait plongé dans la stupeur. Sa foible intelligence lui suggéra que les feuilles fraîches et autres ingrédiens placés, comme il a été dit, sur les mains de l'accusé, les avoient probablement empêchées d'être brûlées, sans parler du peu de temps écoulé entre le moment où il avoit pris la boule et celui où il l'avoit jetée. Cependant il est positivement déclaré dans le

*Dherma śâstra*, et dans les opinions écrites des plus respectables Pandits, que la main d'un homme qui dit vrai ne peut pas brûler; A'ly Ibrâhym khân vit certainement de ses propres yeux, ainsi que beaucoup d'autres personnes, que le feu ne blessa point les mains du prévenu dont il s'agit. Il fut acquitté en conséquence; mais l'accusateur passa une semaine en prison, pour que d'autres ne fussent pas tentés de demander l'ordalie du feu. Après tout, si plusieurs personnes intelligentes, versées dans la philosophie naturelle, voyoient une ou deux fois cette épreuve, elles pourroient indiquer la véritable raison pour laquelle la main d'un homme brûle en de certains cas, et non dans d'autres.

Voici comment se fait l'ordalie par le vase d'huile bouillante, suivant le commentaire du *Dherma śâstra*. On nettoie et on frotte avec du fumier de vache le terrain assigné pour l'épreuve. Le lendemain, au lever du soleil, le Pandit adore Ganeśa, lui présente ses offrandes, et rend ses hommages à d'autres divinités, conformément au *śâstra;* puis, ayant lu la formule prescrite, il place une poêle ronde, d'or, d'argent, de cuivre, de fer ou de terre, ayant seize doigts de diamètre et quatre de profondeur, et il y jette un *syr* ou quatre-vingts roupies *sikkah* [a] pesant de beurre clarifié ou d'huile de sésame. On lave ensuite avec de l'eau un anneau d'or, d'argent ou de fer, et on le jette dans l'huile, en même temps qu'on échauffe celle-ci. Lorsqu'elle est très-chaude, on y met une feuille fraîche de *pippala*, ou de *biloua;* quand cette feuille est brûlée, on connoît que l'huile est assez chaude. Alors, après avoir proféré un *mentra* sur l'huile, on ordonne à l'accusé de tirer l'anneau de la poêle: s'il le prend sans se brûler ou sans avoir d'enflure à la main, son innocence passe pour prouvée; sinon, il est reconnu coupable.

[a] روپیه سکه Roupies frappées dans l'année courante, et qui conséquemment ont toute leur valeur: elles valent environ deux *shillings* six *pence*, c'est-à-dire, de 2 fr. 50 cent. à 3 fr. Le *syr* سیر, ou *ser* সের en bengali, est un poids qui équivaut à celui de quatre-vingts roupies, ou à une livre angloise, ou quatre cent cinquante-trois grammes. (L-s.)

Un Brahmane appelé *Richîsouara Bhatta* accusa un certain Râmdayâl, peintre sur toile, de lui avoir volé ses marchandises. Râmdayâl soutenoit qu'il n'étoit pas coupable; et après une longue altercation, il consentit à subir l'épreuve de l'huile bouillante, qui lui étoit proposée. L'ami du genre humain invita les Pandits à empêcher, s'il étoit possible, ce mode de jugement; mais, les parties ayant insisté pour l'obtenir, l'ordalie par l'huile bouillante fut accordée conformément au *sâstra*, pour les mêmes raisons que lors de l'épreuve du feu. Les Pandits qui assistèrent à la cérémonie, furent Bhîchma Bhatta, Nânâpâthak, Mani-râma Pâthaka, Mani-râma Bhatta, Sîva, Ananta-râma Bhatta, Kripâ-râma, Vichnou-héri, Crichna-tchandra, Râmêndra, Gôvinda-râma, Heri-crichna Bhatta, Câlidâsa; les trois derniers étoient Pandits du tribunal. Lorsqu'on eut adoré Ganesa et présenté le *hôma*, conformément au *sâstra*, les Pandits envoyèrent chercher l'ami du genre humain : il se rendit au lieu de l'épreuve, accompagné des deux *déròghah*[a] des tribunaux *Dyvâny* et *Faùdjdâry*[b], des *kotoùâl*[c] de la ville, des autres officiers du tribunal, et de la plupart des habitans de Bénârès. Là, il s'efforça de détourner Râmdayâl et son père de se soumettre à l'ordalie, et les prévint que si la main de l'accusé brûloit, il seroit tenu de payer la valeur des effets volés, et perdu de réputation. Râmdayâl ne voulut pas se désister de sa demande; il enfonça la main dans le vase, et sa main fut brûlée. On prit alors l'avis des Pandits : ils déclarèrent à l'unanimité que sa brûlure prouvoit son crime, et qu'il devoit payer à Richîsouara Bhatta le prix de ce qu'il avoit volé; que si pourtant la somme excédoit cinq cents *âchréfy*[d], une loi expresse, contenue dans le *sâstra*, ordonnoit qu'il eût la main coupée, et qu'il payât une amende proportionnée à ses moyens.

En conséquence, le principal magistrat fit payer par Râmdayâl à Richîsouara, la somme de sept cents roupies, pour les marchandises

[a] دروغه Intendant, inspecteur général. (L-s.)

[b] Les tribunaux des finances et de l'administration civile. (L-s.)

[c] كتوال Magistrat de sûreté, chargé de la police des villes et des marchés. (L-s.)

[d] Environ vingt mille francs. *Voyez*, ci-dessus, *page 475*, ma note sur cette pièce de monnoie. (L-s.)

qu'il lui avoit volées; mais les amendes n'étant pas d'usage en pareil cas dans la cour de justice de Bénârès, on en fit grâce au prisonnier, et il fut mis en liberté.

Le procès-verbal de cette condamnation fut transmis à Calcutta, en l'an du Messie 1783; et au mois d'avril 1784, le gouverneur général, *E'mâd éddaülah Djelâdét Djeng Béhâder* [*], ayant vu la notice précédente des jugemens par ordalie, adressa, concernant la signification des mots sanskrits et les causes ci-dessus mentionnées, plusieurs questions, auxquelles il fut respectueusement répondu. Il demanda en premier lieu le sens précis du mot *hôma :* on lui répondit qu'il signifioit les offrandes faites pour plaire aux dieux, et comprenoit une infinité de choses; par exemple, dans l'*agni hôma*, on jette dans le feu diverses sortes de bois et d'herbes, comme du bois de *palâs*, du bois de *khadira*, du *rakta tchandan* ou sandal rouge, du bois de *pippal sami*, et de l'herbe *kôcha*, avec quelques espèces de grains, de fruits et d'autres ingrédiens, tels que du sésame noir, de l'orge, du riz, de la canne à sucre, du beurre clarifié, des amandes, des dattes, et du *goûgal* ou *bdellium*. Par sa seconde question, il demandoit combien il y avoit de sortes de *hôma :* on lui répondit que des *hôma* différens étoient adaptés aux différentes occasions; mais que les offrandes étoient les mêmes dans les ordalies par le fer rouge et par l'huile bouillante. Il desira connoître la signification du mot *mentra :* on lui dit respectueusement qu'il y avoit trois mots analogues dans la langue des Pandits, *mentra*, *yantra* et *tantra ;* que le premier signifioit un passage de l'un des *Véda*, où se rencontroient les noms de certaines divinités; le second, une suite de chiffres que les Pandits écrivent dans la persuasion que, par ce moyen, leurs souhaits seront accomplis; et le troisième, une préparation médicinale, dont l'usage met à l'abri de toutes les blessures; car on dit qu'ils la frottent dans leurs mains, et qu'ils touchent ensuite le fer rouge sans

[*] عماد الدولة جلادت جنك بهادر, l'appui de l'empire, fort à la guerre, le brave; c'étoient les titres que les princes indiens avoient donnés à M. Hastings, alors gouverneur général du Bengale. (L-s.)

se brûler. Il demandoit aussi combien d'orge humectée avec du lait caillé on avoit mis dans les mains du prévenu ; et l'on répondit neuf grains.

On fit les réponses suivantes à ses autres questions : Les feuilles de *pippala* ont été développées dans les mains de l'accusé, et non entassées les unes sur les autres. L'homme qui subissoit l'ordalie n'étoit pas fort agité, mais paroissoit jouir de toutes ses facultés. Celui qui subit l'épreuve de l'huile bouillante, fut d'abord effrayé ; mais, après sa brûlure, il persista à nier le crime : néanmoins, comme il s'étoit auparavant engagé par écrit à payer la valeur des marchandises, si sa main étoit brûlée, le magistrat se crut autorisé à le condamner au paiement. Lorsqu'on jeta dans le feu les ingrédiens du *hôma*, les Pandits, assis autour de l'âtre, chantèrent les *ślóka* prescrits par le *śâstra*. La forme de l'âtre est déterminée dans le *Véda* et dans le *Dherma śâstra ;* et ce foyer s'appelle aussi *védi*. Dans les petites oblations, on forme une petite éminence pour le foyer, et l'on y allume le feu : dans les oblations plus considérables, on creuse la terre pour recevoir le feu où s'opère le *hôma ;* et cet âtre sacré s'appelle *konda*. Le gouverneur demanda encore pourquoi l'on n'appeloit pas ordalies par le feu les épreuves du feu, du fer rouge et de l'huile bouillante, si elles n'offroient point de différence essentielle : il lui fut humblement répondu que, suivant quelques Pandits, toutes trois différoient les unes des autres ; mais que, suivant d'autres, l'épreuve du feu étoit distincte de celle de l'huile bouillante, quoique celle de la boule rouge et du fer de lance fût la même ; qu'au surplus, au jugement de son respectueux serviteur, toutes étoient des ordalies par le feu.

# LOI INDIENNE

## CONCERNANT LES ORDALIES,

*Littéralement traduite d'*YÂGUYAOUELKYA.

1. LA balance, le feu, l'eau, le poison, l'idole; telles sont les ordalies usitées ci-après pour la preuve de l'innocence, lorsque les accusations sont graves, et que l'accusateur offre de courir le risque d'une amende (au cas que son accusation soit reconnue fausse).

2. L'une des parties doit, si elle y consent, subir l'ordalie, et l'autre s'exposer à une amende. Mais l'épreuve peut avoir lieu sans aucune clause, si le crime est attentatoire au prince.

3. Le souverain, après avoir mandé l'accusé, lorsque ses vêtemens seront encore humides du bain, au lever du soleil, avant qu'il ait rompu son jeûne, aura soin que tous les jugemens par ordalie aient lieu en présence des Brahmanes.

4. La balance est pour les femmes, les enfans, les vieillards, les aveugles, les estropiés, les Brahmanes et les malades; le feu ou l'eau, ou sept grains de poison, pour les *Soûdra.*

5. A moins que la perte de l'accusateur ne s'élève à mille pièces d'argent, l'accusé ne doit subir ni l'épreuve de la boule de fer rouge, ni celle du poison, ni celle de la balance; mais, si le délit est contre le roi, ou si le crime est atroce, il doit, dans tous les cas, subir une de ces épreuves.

6. Celui qui choisit la balance, doit être accompagné de peseurs expérimentés, et se placer dans l'un des bassins, avec un poids égal dans l'autre, et une rainure (pleine d'eau) tracée sur le fléau.

7. « O balance, tu es la demeure de la vérité; tu fus ancien-
» nement inventée par les dieux. Déclare donc la vérité, ô dis-
» pensatrice du succès, et acquitte-moi de tout soupçon.

8. » Si je suis criminel, ô toi qui es vénérable comme ma mère, » fais-moi descendre; mais enlève-moi, si je suis innocent. » Il adressera cette invocation à la balance.

9. S'il descend, il est convaincu ; il l'est également, si la balance se brise : mais, si la corde ne se rompt pas, et qu'il monte, il doit être acquitté.

10. Dans l'épreuve du feu, que les deux mains de l'accusé soient frottées avec du riz non mondé, et examinées avec soin ; puis, que l'on y place sept feuilles de l'*asouatha* [le figuier sacré] liées de sept brins.

11. « O feu, tu pénètres tous les êtres. O source de pureté, qui » mets en évidence la vertu et le péché, déclare la vérité dans » ma main. »

12. Lorsque l'accusé aura proféré cette invocation, le prêtre placera dans ses deux mains une boule de fer rouge, et du poids de cinquante *pala*[a].

13. Après l'avoir prise, il entrera successivement dans sept cercles, chacun de seize doigts de diamètre, et séparé du suivant par le même intervalle.

14. Si, après avoir jeté la boule de fer rouge, il a les mains frottées de nouveau avec du riz non mondé, et qu'il les fasse voir sans brûlure, son innocence sera prouvée. Si le fer venoit à tomber durant l'épreuve, ou s'il s'élevoit un doute (sur la régularité des opérations), il faudroit qu'il subît l'épreuve une seconde fois.

15. « Préserve-moi, ô Varouna, en déclarant la vérité. » Ayant ainsi invoqué le dieu des eaux, l'accusé plongera la tête dans la rivière ou l'étang, et tiendra les deux cuisses d'un homme qui y sera entré jusqu'au nombril.

16. Un coureur agile ira pour lors chercher une flèche qui aura été lancée au moment de l'immersion de l'accusé ; et si, pendant la

[a] Un *pala* renferme quatre *karcha*, et un *karcha* quatre-vingts *raktikâ* ou grains du *gondjâ* rampant, pesant chacun plus d'un grain et un quart, ou, pour parler correctement, 1 $\frac{1}{12}$ grain. *(Note de l'Éditeur anglois.)*

course, le prêtre voit la tête de cet accusé toujours sous l'eau, il doit être acquitté comme innocent.

17. « O poison, tu es l'enfant de Brâhmah, ferme dans la jus-
» tice et dans la vérité : acquitte-moi donc de cette grave accu-
» sation ; et, si j'ai dit vrai, deviens pour moi du nectar. »

18. En disant ces mots, il avalera le poison *sârnga*, pris sur l'arbre qui croît sur le mont Himâlaya [a]; et s'il le digère sans inflammation, le prince le déclarera innocent.

19. Ou bien le prêtre accomplira des rites devant l'image de quelque divinité redoutable, et, après avoir baigné l'idole, fera boire à l'accusé trois pleines mains de l'eau qui en aura coulé.

20. Si, dans la quinzaine suivante, il ne lui arrive point de calamité terrible du fait de la divinité ou du roi, il doit incontestablement être acquitté.

[a] *Voyez*, sur cette montagne, ma note, *page 261*. (L-s.)

---

# XXIII.

## II.e DISCOURS ANNIVERSAIRE,

### Prononcé, le 24 Février 1785, par le Président.

MESSIEURS,

SI la divinité des Hindous, qui, suivant eux, est propice à toutes leurs demandes équitables, avoit eu dessein, l'année dernière, de combler mes vœux les plus ardens, le mien auroit été le succès de votre institution, rien n'étant à mes yeux préférable au bien général, vers lequel votre plan semble dirigé, puisqu'il a pour but de mettre au jour plusieurs mémoires intéressans et utiles, qui, trop courts pour être publiés séparément, courroient risque de demeurer long-temps ignorés, peut-être même de périr sans retour. Mes desirs sont accomplis, sans que j'aie invoqué *Kâmadhênou* [a]; et votre Société, déjà hors de l'enfance, approche de son âge mûr avec tous les signes d'une complexion saine et robuste. A dire vrai, lorsque je réfléchis à la multitude des sujets qui ont été discutés devant vous, concernant l'histoire, les lois, les mœurs, les arts et les antiquités de l'Asie, je ne puis décider ce qui l'emporte de ma satisfaction ou de ma surprise. Je ne dissimulerai pas, en effet, que vos progrès ont beaucoup surpassé mon attente; et

[a] *Kâmdhénou* est une vache sainte, ornée d'ailes, et dont le lait, qui ne tarit jamais, fournit une nourriture abondante aux habitans du ciel. Elle fut produite par la mer de lait battue avec la montagne Mérou, ou Mandar. Kindersley's *Specimens of Hindoo literature*, pag. 243, note. *Voyez* aussi ci-dessus, *pages 235-238*. (L-s.)

quoique l'absence des hommes supérieurs qui ont abandonné depuis peu cette capitale, mérite tous nos regrets, il reste encore une perspective de contributions abondantes à votre masse d'érudition asiatique; et je suis persuadé qu'elle ne cessera de s'accroître. Le voyage que j'ai fait en dernier lieu à Bénârès, m'a mis en état de vous assurer que plusieurs de vos collègues qui résident loin de vous, emploient une partie de leurs loisirs à préparer des additions à vos archives; et, à moins que je ne me laisse trop aller à l'enthousiasme, ils vous transmettront dans peu des lumières sur différens sujets entièrement neufs dans la république des lettres.

C'est sur-tout en vue d'ouvrir une source de renseignemens semblables, que j'avois long-temps médité de remonter le Gange pendant l'intervalle de mes fonctions publiques. J'ai eu, il est vrai, la satisfaction de visiter deux antiques chefs-lieux de la superstition et de la littérature des Hindous : mais, retenu long-temps en chemin par la maladie, il n'a pas été en mon pouvoir d'y continuer mes recherches; et j'en suis sorti, comme on feint qu'Énée sortit des enfers quand son guide lui rappela la fuite agile du Temps irrévocable, avec la curiosité la plus vive et des regrets qu'il n'est pas facile d'exprimer.

Quiconque voyage en Asie est naturellement forcé de reconnoître la supériorité des talens des Européens, sur-tout s'il est versé dans la littérature des pays qu'il parcourt. A la vérité, cette observation date au moins du temps d'Alexandre; et quoique nous ne puissions convenir, avec le sage précepteur de ce prince ambitieux, que les Asiatiques sont nés pour être esclaves, le poëte athénien semble avoir parfaitement raison, lorsqu'il représente l'Europe comme une princesse souveraine; et l'Asie comme sa suivante : mais si la maîtresse eut en partage la majesté la plus imposante, on ne sauroit nier que la suivante n'ait bien des charmes, et quelques avantages qui lui sont particuliers. Les anciens étoient dans l'usage de louer leurs compatriotes aux dépens de toutes les autres nations; c'étoit peut-être dans l'intention politique de les stimuler par la louange, et de les exciter

exciter à de plus grands efforts. Mais ici cette ruse n'est pas nécessaire ; et certes elle ne conviendroit pas à une Société qui ne cherche que le vrai, dépouillé des ornemens de la rhétorique. Nous devons sans doute nous enorgueillir de la supériorité de nos progrès dans toutes les connoissances utiles; mais nous ne devons pas pour cela mépriser les Asiatiques, dont les recherches naturelles, les productions dans les arts, et les inventions ingénieuses, peuvent fournir des indications précieuses pour notre perfectionnement et notre avantage. Dans le fait, si ce n'étoit pas là le principal objet de votre institution, elle n'auroit alors d'autres résultats que de satisfaire simplement la curiosité; et je ne serois pas aussi flatté de l'humble part que vous m'avez permis de prendre à sa formation.

Un parallèle exact entre les livres et les événemens de l'Occident et de l'Orient demanderoit un ouvrage d'une certaine étendue; mais on peut prononcer, en général, que la raison et le goût sont les grandes prérogatives des esprits européens, tandis que les Asiatiques se sont élevés plus haut dans la sphère de l'imagination. L'histoire civile des vastes empires de l'Asie, et de l'Inde en particulier, doit intéresser vivement notre commune patrie; mais nous sommes encore plus intéressés à connoître tous les anciens modes de gouvernement de ces provinces inestimables, de la prospérité desquelles semble dépendre une si grande partie de notre bonheur national et de nos bénéfices individuels. Une connoissance détaillée de la géographie, non-seulement du Bengale et du Béhâr, mais encore, et cela pour des raisons qui sautent aux yeux, de tous les royaumes limitrophes, est étroitement liée avec l'histoire de leurs nombreuses révolutions; mais les productions naturelles de ces territoires, sur-tout dans les règnes végétal et minéral, sont d'importans objets de recherche pour une nation souveraine, ou, ce qui est un titre également auguste, pour une nation commerçante.

Si l'on peut définir la botanique par des métaphores tirées de cette science même, il sera juste de dire que la connoissance approfondie des plantes, de leurs classes, de leurs ordres et de

leurs espèces, en est la fleur, et qu'elle ne sauroit rapporter des fruits que par son application aux besoins de la vie, principalement au régime diététique, qui peut prévenir les maladies, et à la médecine, qui peut y remédier. Il faut aussi connoître exactement les vertus des minéraux, pour l'avancement de cette dernière science, à coup sûr la plus utile de toutes pour le genre humain. Les anciens Indiens ont fait un si grand cas de l'habileté médicinale, qu'un savant médecin est l'un des quatorze *retna* ou choses précieuses qu'ils croient que leurs dieux ont produites en frappant l'Océan avec la montagne Mandara [a]. Nous devons certainement découvrir, et cela sans perdre de temps, ce que leurs anciens livres renferment sur ce sujet, de peur que la langue vénérable, mais obscure, dans laquelle ils sont composés, ne cesse d'être parfaitement intelligible, même pour les Indiens les mieux élevés, faute d'un attrait puissant qui engage à l'étudier. Bernier, qui lui-même étoit médecin, parle de livres de médecine estimés, en langue sanskrite, et rapporte des aphorismes qui paroissent judicieux et raisonnables [b]. Mais ce que les ouvrages des médecins hindous ou musulmans nous apprendront de plus important, c'est la connoissance des remèdes simples, qu'ils doivent avoir acquise par l'expérience. J'ai vu une ordonnance indienne qui comprenoit cinquante-quatre ingrédiens, et une autre de soixante-six : mais ces sortes de mixtions sont toujours suspectes, attendu que l'effet d'un ingrédient empêche celui d'un autre ; et il vaudroit mieux trouver des descriptions certaines d'une seule feuille ou d'une seule baie, que de connoître les compositions les plus travaillées, à moins que leur efficacité n'ait aussi été prouvée par une multitude d'expériences couronnées du succès. Les Asiatiques font usage depuis long-temps de l'huile désobstruante extraite de la noix *eranda*, de toute la famille des baumes, de l'incomparable racine stomachique de Columbo, de l'excellent astringent ridiculement

[a] *Voyez* ma note 41 sur les Dieux de la Grèce, de l'Italie et de l'Inde, ci-dessus, *page 235*. (L-s.)

[b] *Tome II, page 152*, de son Voyage aux Indes, édit. de 1723. (L-s.)

appelé *terre du Japon*, mais qui est réellement produit par la décoction d'une plante de l'Inde. Et comment prédire quelles seront les autres huiles, racines et jus salutaires que votre Société peut avoir la gloire de découvrir ! S'il est douteux que le quinquina soit toujours efficace dans ce pays, il est peut-être possible d'y suppléer au moyen de quelque végétal indigène également antiseptique, et plus analogue au climat. Je ne sais pas encore si des habitans expérimentés de ces provinces ont composé des ouvrages sur l'agriculture; mais puisque la cour d'Espagne se flatte de trouver, dans un ouvrage arabe que l'on conserve à l'Escurial, des observations utiles sur la culture des terres de ce royaume, nous devrions chercher des productions du même genre, et examiner le contenu de celles que nous parviendrons à nous procurer[a].

La chimie, cette science sublime, que j'étois sur le point d'appeler divine, doit être ajoutée comme une clef qui ouvre les plus riches trésors de la nature : il est impossible de prévoir jusqu'à quel point elle perfectionnera nos manufactures, sur-tout si elle réussit à fixer ces teintes brillantes à la parfaite beauté desquelles il ne manque qu'un éclat plus durable, ou jusqu'à quel point elle peut conduire à de nouvelles méthodes de couler et d'amalgamer les métaux; art que les Indiens, aussi-bien que les Chinois, passent pour avoir pratiqué avec plus de succès que nous-mêmes.

Quant à ces arts à qui leur élégance a fait donner le nom de libéraux, quoiqu'ils soient d'une utilité moins générale que les travaux de l'artisan, il est véritablement singulier combien une seule nation y a surpassé toutes les autres. Je veux parler des anciens Grecs, qui nous ont laissé des chefs-d'œuvre de sculpture, soit sur pierreries, soit en marbre, que le ciseau des modernes ne sauroit égaler; des Grecs, dont nous ne pouvons imiter que de loin l'architecture, hors d'état d'y faire la moindre addition, sans en détruire la simplicité

[a] Je crois que M. Jones veut ici parler du Traité d'agriculture intitulé كتاب الفلاحة par Aboû Zakaryâ Yahhyâ ben êl-A'wâm, publié par don Banqueri à Madrid, en arabe et en espagnol, deux volumes in-fol., 1802. (L-s.)

gracieuse; dont la poésie est encore l'amusement de notre jeunesse et le charme de notre âge mûr, et sur la peinture et la musique desquels nous avons l'accord des témoignages de tant d'auteurs graves, qu'il faudroit être étrangement incrédule pour douter de leur supériorité. La peinture, dans ses rapports avec les facultés de l'imagination, ou ce qu'on nomme le génie, semble être encore dans l'enfance chez les Orientaux : mais le système musical des Hindous a, je crois, été formé sur des principes plus vrais que le nôtre; et toute l'habileté de leurs compositeurs est dirigée vers le grand objet de leur art, l'expression naturelle des passions fortes. A la vérité, ils lui sacrifient souvent la mélodie; mais quelques-uns de leurs airs sont agréables, même pour une oreille européenne. On peut assurer à-peu-près la même chose du système arabe ou persan; et peut-être recouvreroit-on une bonne partie de l'ancienne théorie des Grecs, au moyen d'une explication correcte des meilleurs ouvrages indiens composés sur ce sujet.

On connoît assez généralement ici les ouvrages poétiques des Arabes et des Persans, qui diffèrent étonnamment dans leur style et dans leur forme; et quoique les goûts, sur lesquels il ne faut pas disputer, soient partagés à l'égard de leur mérite, nous pouvons dire d'eux, en toute sûreté, ce qu'Aboùl-fâzel dit du *Mahâbhârat* [a]; savoir, qu'ils sont instructifs et amusans au plus haut degré, quoiqu'ils fourmillent d'images et de descriptions extravagantes. Des poëtes d'un génie supérieur, tels que Pindare, Eschyle, Dante, Pétrarque, Shakespear, Spenser, ont abondé en images qui touchoient à l'absurdité; mais si l'on mutiloit leur riche imagination, ou celle d'Aboùl-o'lâ, de Ferdoùcy, de Nizâmy, sans égard pour sa vigueur et sa majesté, ce retranchement nous priveroit de beaucoup de plaisirs. Si nous pouvons nous faire une juste idée de la poésie sanskrite d'après les morceaux qui en ont été publiés, quoique nous ne puissions en juger parfaitement que sur les originaux, nous devons desirer impatiemment

[a] *Voyez*, sur cet écrivain et sur l'ouvrage indien dont il s'agit, mes notes ci-dessus, *pag. 399 et 408.* (L-s.)

l'ouvrage de Vyâsa, que traduit un de nos collègues [a], dont la présence ne me permet pas de m'étendre davantage sur son compte. La poésie de Mathourâ [b], qui est la terre poétique des Hindous, a un essor plus doux et moins élevé ; mais, puisque les habitans des cantons voisins d'Agrah, et principalement du Doù-âb [c], passent pour l'emporter sur le reste des Indiens en fait d'éloquence, et pour avoir composé des chansons d'amour et des contes remplis d'agrément qui subsistent encore, il ne faudroit pas négliger le bhâchâ, ou langue vulgaire de Vradja [d], dans laquelle ces ouvrages sont écrits. On ne sauroit attendre des morceaux de véritable éloquence, de nations chez qui la forme du gouvernement exclut la seule idée d'éloquence populaire : mais l'art d'écrire en périodes élégantes et sonores a été cultivé en Asie depuis les temps les plus reculés; les *Véda*, ainsi que le *Qorân*, sont écrits en prose mesurée; et les compositions d'Isocrate ne sont pas plus châtiées que celles des excellens auteurs arabes et persans.

Il existe de nobles restes de l'architecture des Hindous et des Musulmans dans le Béhâr et aux environs de Maldah [e]; et je ne suis pas éloigné de croire que ces mêmes ruines, dont j'espère qu'il vous sera présenté des dessins corrects, fourniront à nos architectes de nouvelles idées de beauté et de sublimité.

Permettez-moi d'ajouter quelques mots relativement aux sciences proprement dites. Il faut avouer qu'à cet égard les Asiatiques sont encore dans l'enfance, si on les compare à nos nations de l'Occident. Un des hommes les plus judicieux de ce siècle, et qui, j'espère, continue

[a] M. Jones veut ici parler du *Mahâbhârat*, dont M. Charles Wilkins prépare depuis long-temps une traduction, et dont il a déjà publié deux extraits. L'un est le *Bhâgouat-Guîtâ*, imprimé séparément in-4.° et in-12; l'autre, l'*Histoire de Douchouanta et de Sakountala*, imprimé dans l'*Oriental Repertory* de M. Dalrymple. J'ai souvent occasion de citer ces deux ouvrages dans mes notes. (L-s.)

[b] Nommé maintenant *Madouré*, ancienne ville de l'Inde. *Voyez* mes notes sur les Dieux de l'Inde, *page 232*. (L-s.)

[c] Canton formé par la réunion du Djemnah et du Gange, et dont la capitale est Dehly. (L-s.)

[d] *Voyez*, sur le bhâchâ, le Traité de l'orthographe des mots orientaux, au commencement de ce volume, *p. LXXI*. (L-s.)

[e] Ville ancienne du Bengale. (L-s.)

de l'instruire et d'en faire l'ornement, Samuel Johnson, observoit en ma présence que, si Newton avoit vécu dans l'ancienne Grèce, on lui auroit rendu les honneurs divins. Avec quel zèle ne seroit-il donc pas adoré dans l'Hindoustân, si ses écrits incomparables pouvoient être lus et compris par les Pandits du Kachmyr ou de Bénârès! J'ai vu un livre de mathématiques en sanskrit, de la plus haute antiquité; mais j'ai bientôt reconnu, aux figures, qu'il ne renfermoit que les élémens de cette science. Il peut néanmoins s'être trouvé, sous le beau climat de l'Asie, de zélés observateurs des corps célestes; et il seroit indispensable de publier les observations astronomiques qui ont été conservées : mais ne nous attendons point à de nouvelles formules, ou à l'analyse de courbes nouvelles, de la part des géomètres de l'Irân, du Turkestân, ou de l'Inde. Si l'on pouvoit, à l'aide des traductions arabes, rétablir dans leur ancienne pureté les ouvrages d'Archimède, le Newton de la Sicile, nous aurions sujet de nous applaudir du succès de nos recherches scientifiques; ou, si les ouvrages des Arabes, auxquels Cardan se vanta d'avoir accès, nous aidoient à suivre les perfectionnemens successifs et les diverses règles de l'algèbre, il en résulteroit un grand jour dans l'histoire moderne des mathématiques.

La jurisprudence des Hindous et des Musulmans a produit beaucoup d'avantages immédiats; et si l'on traduisoit du sanskrit et de l'arabe quelques traités de jurisprudence d'une grande autorité, nous pourrions espérer de posséder, avec le temps, un digeste si complet des lois indiennes [a], qu'on seroit en état de décider tous les procès des naturels, sans être exposé à cette incertitude qui est réellement l'opprobre des jurisconsultes, bien qu'on dise, en langage satirique, qu'elle en est la gloire.

[a] Les vœux de M. Jones ont été remplis : M. Charles Hamilton a traduit de l'arabe un corps de droit complet, intitulé *Hedâyah* هدايه [Guide &c.], en 4 volumes in-4.°, Londres, 1790; et M. Colebrooke a traduit du sanskrit un Digeste complet de lois hindoues, imprimé d'abord à Calcutta, et ensuite à Londres, en 1802, 3 vol. in-8.° La savante préface de cet ouvrage est souvent citée dans mes notes. (L-s.)

Tous ces objets de nos recherches, Messieurs, vous paroîtront si frappans, qu'il suffira de vous les désigner. Il n'est pas nécessaire non plus de faire usage de l'émulation pour vous exciter à les suivre avec ardeur. Néanmoins je ne puis m'empêcher d'émettre un vœu; c'est que l'activité des Français ne surpasse point la nôtre dans ce genre de travaux, et que les recherches de M. Sonnerat [a], que la cour de Versailles a employé pendant sept ans dans ces contrées, seulement pour rassembler des matériaux pareils à ceux que nous cherchons, excitent notre curiosité et notre zèle, au lieu de nous décourager. Si, comme je l'espère, vous adhérez à ces opinions, vous concourrez aussi à en atteindre le but; et quelques idées s'étant offertes à mon esprit, j'ose vous les exposer avec une parfaite soumission à votre jugement.

La Société n'aura besoin, pour se maintenir, d'aucune autre espèce de contributions que de contributions littéraires; mais si chacun de nous fournissoit de temps en temps une notice succincte des manuscrits qu'il auroit lus ou examinés, avec leur date et le nom de leurs propriétaires, et proposoit les questions qui se seroient présentées à lui, concernant les arts, les sciences, l'histoire civile et naturelle de l'Asie, nous posséderions sans travail, et, pour ainsi dire, par une gradation imperceptible, un catalogue de livres orientaux, plus ample qu'aucun de ceux qui ont été donnés jusqu'à ce jour, et nos correspondans seroient instruits des objets vers lesquels nous dirigeons principalement nos recherches. On peut, j'en suis sûr, attendre beaucoup des communications des savans indiens, légistes, médecins ou littérateurs, qui, à notre première invitation, nous enverroient avec empressement leurs *méqâmât* et leurs *riçâléh* [b] sur une infinité de sujets; les uns pour accroître la masse des connoissances générales,

[a] *Voyez*, sur cet estimable voyageur, ma note ci-dessus, *page 298*. (L-s.)

[b] مقامات رسالة Le premier de ces deux mots désigne seulement une idée, une pensée, un simple aperçu, &c.; l'autre, un ouvrage peu considérable, une simple brochure, quoique le mot *riçâléh* dérive de رَسَلَ *raçala* [envoyer], et signifie proprement une *missive*; mais, en général, c'est le titre que les Arabes donnent à toutes les productions peu volumineuses. (L-s.)

les autres par le desir commun et raisonnable d'attirer l'attention et de se recommander à la protection de la Compagnie. A l'effet de profiter de cette disposition, et de nous mettre en possession de leur science cachée, il seroit à propos de faire imprimer et de répandre un court mémoire, en persan et en hindi, où l'on exposeroit, dans un style adapté à leurs préjugés et à leurs habitudes, l'objet de notre institution; et il ne seroit pas impossible, par la suite, de décerner tous les ans, en forme de prix, une médaille, avec des inscriptions persane d'un côté et sanskrite de l'autre, à l'auteur du meilleur essai ou de la meilleure dissertation. Instruire leurs semblables, est un devoir prescrit aux savans Brahmanes : s'ils ont de la fortune, ils sont tenus de le faire sans rétribution; mais tous seroient flattés d'une distinction honorable; et il n'est pas seulement permis, mais il est positivement enjoint aux Mahométans par leur législateur, de chercher le savoir dans les parties même du globe les plus éloignées *. Il seroit superflu d'observer avec combien d'exactitude et de facilité leurs productions seroient traduites pour notre usage, puisque leurs langues nous sont maintenant plus généralement et plus parfaitement connues qu'elles ne l'ont jamais été d'aucune nation de l'Europe.

Je crains de vous avoir occupés trop long-temps de ce discours, quoique j'aie tâché d'y renfermer beaucoup de choses en peu de mots. En approfondissant les objets que j'ai simplement esquissés, on les trouveroit inépuisables; et puisque vos recherches n'ont d'autres limites que celles de l'Asie elle-même, ce sera finir d'une manière convenable, que de souhaiter à notre Société ce que le commentateur des lois angloises souhaite à la constitution de l'Angleterre : PUISSE-T-ELLE ÊTRE ÉTERNELLE !

* اطلبوا العلم ولوكان بالصين *Recherchez la science, fût-elle à la Chine.* Qorân. (L-s.)

XXIV.

# XXIV.

## III.e DISCOURS ANNIVERSAIRE,

### Prononcé, le 2 Février 1786, par le Président.

MESSIEURS,

DANS les premiers discours que j'ai eu l'honneur de vous adresser sur l'institution et l'objet de notre Société, je me suis borné exprès à des sujets généraux. J'ai donné, dans le premier, une perspective éloignée de la vaste carrière où nous faisions les premiers pas; dans le second, j'ai tracé une esquisse plus étendue, mais encore superficielle, des diverses découvertes dans l'histoire, les sciences et les arts, que nous avons lieu d'attendre de nos recherches sur la littérature de l'Asie. Je me propose maintenant de remplir ce canevas de manière à ne rien omettre d'essentiel, cependant avec la concision nécessaire pour éviter l'ennui; et si l'état de ma santé me permet de faire un assez long séjour dans ce climat, j'ai dessein, sous votre bon plaisir, de préparer, pour nos séances anniversaires, une suite de dissertations de peu d'étendue, sans liaison dans leurs titres comme dans leur sujet, mais qui tendront toutes à un point commun, très-important pour découvrir des vérités précieuses.

De tous les ouvrages qui ont été publiés de nos jours, ou peut-être dans aucun siècle, sur l'histoire de l'ancien monde et la *manière dont ce globe habitable s'est peuplé*, celui de M. Jacques Bryant [a], que je

[a] Il s'en faut beaucoup qu'un autre savant orientaliste, compatriote de sir William Jones, et digne comme lui de faire autorité dans tout ce qui concerne la littérature asiatique, partage l'opinion avantageuse de notre auteur sur l'*Analysis of the ancient*

nomme avec autant d'affection que de respect, a les droits les mieux fondés à l'éloge d'une érudition profonde ingénieusement appliquée; il offre de nouvelles théories, éclaircies avec succès par un assemblage de rayons sans nombre, qui, d'une circonférence très-vaste, se dirigent tous vers le même centre. Cependant, comme tout ce qui sort de la main des hommes, il n'atteint pas la perfection; et sa partie la moins satisfaisante paroît être celle qui a rapport aux mots dérivés des langues de l'Asie. L'étymologie est, sans doute, utile dans les recherches historiques; mais cette preuve est si trompeuse, qu'en éclaircissant un fait elle en obscurcit mille, et touche plus souvent au ridicule qu'elle ne conduit à un résultat solide. Elle porte rarement avec elle une force *intrinsèque* de conviction, tirée de la ressemblance des sons, ou de la similitude des lettres; néanmoins, lorsqu'elle est tout-à-fait dépourvue de ces avantages, elle peut être démontrée par des moyens externes. Nous savons *à posteriori* que *fitz* et *hijo*, par la nature de deux dialectes différens, sont dérivés de *filius*; que *oncle* vient d'*avus*, et *étranger* d'*extrà*; qu'à l'aide de l'italien, *jour* se tire de *dies*, et *rossignol* de *luscinia*, ou le chantre des bocages[a]; que *sciurus*, *écureuil* et *squirrel*, sont composés de deux mots grecs qui

*mythology*, qu'il appelle *the romance &c.*, le roman de l'ancienne mythologie. M. Richardson, dans sa *Dissertation on the..... Eastern nations*, convient que l'auteur a eu pour but de débarrasser l'ancienne mythologie de l'obscurité dont les Grecs l'ont enveloppée, sur-tout en se permettant de corrompre les noms originaux. « L'auteur, » dit-il, s'efforce de remonter à la source » primitive du langage, dont le grec ne lui » paroît être qu'un ruisseau bien écarté. Ses » idées là-dessus sont très-judicieuses; et il » ne lui manquoit que la connoissance des » langues orientales, pour faire des décou- » vertes curieuses et intéressantes. » Ce dernier membre de phrase décèle l'opinion de M. Richardson sur M. Bryant, et c'est au lecteur à apprécier les éloges qui le précèdent. L'amour-propre du mythologue en fut vivement piqué; il écrivit une *Apology* très-violente, qui lui attira des critiques bien plus dures et non moins justes de la part de M. Richardson. Elles se trouvent dans la seconde édition de sa *Dissertation on the languages, literature and manners of the Eastern nations.* Cette seconde édition, de format in-8.°, et publiée en 1778, est augmentée d'une seconde partie toute entière. (L-s.)

[a] *Lucui canit* [il chante au bocage]. On donne d'autres étymologies à ce mot : les uns le font dériver aussi de *lugens canit* [qui gémit en chantant]; d'autres, de *sub lucem canens* [qui chante au jour]. (L-s.)

offrent la description de cet animal [a]. Ces étymologies, malgré l'impossibilité de les démontrer *à priori*, serviroient, s'il en étoit besoin, à établir les preuves de la liaison qui a dû exister entre les parties d'un grand empire : mais, lorsque nous faisons dériver du persan notre *hanger*, ou coutelas, parce que d'ignorans voyageurs ont ainsi prononcé le mot *khandjar* [b], qui signifie une arme différente, ou quand nous faisons dériver du grec le nom du bois de sandal, parce que nous supposons qu'on en faisoit quelquefois des *sandales* [c], nous ne prouvons rien quant à la parenté des nations, et nous ne faisons qu'affoiblir des raisonnemens qui sans cela pourroient être soutenus d'une manière solide. Nous sommes donc très-fondés à croire que *koùs*, qui s'écrit certainement *koùt* dans un dialecte, et probablement *kâs* dans d'autres, entre dans la composition de plusieurs noms propres [d]; il n'est pas douteux non plus qu'*Algeziras* ne tire son nom du mot arabe qui signifie *île* [e]: mais lorsqu'on nous dit en Europe que des villes et des provinces de l'Inde portent des noms dérivés de ces mots, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer, en premier lieu, que le nom de la ville où nous nous assemblons, s'écrit et se prononce *Câlicâtà;* que *câtà* et *côt* désignent incontestablement des lieux fortifiés, ou en général des clôtures quelconques [f]; et que

[a] *Scojattolo* en italien, et *σκίουρος* en grec : ce dernier mot, d'où les autres sont dérivés, est formé de *σκιὰ*, *ombre*, et de *οὐρὰ*, *queue*, parce que l'écureuil s'abrite avec sa queue. (L-s.)

[b] خنجر Espèce de poignard droit ou recourbé indifféremment, que les Orientaux passent dans leur ceinture. Il ne faut pas confondre cette arme avec le *chemchyr* شمشير, épée ou sabre qui est attaché à un cordon, et qui pend sur la cuisse. (L-s.)

[c] Quelques Orientaux ont en effet une espèce de chaussure qu'ils nomment *sandale* صندل; mais l'objet et le nom n'ont rien de commun avec le bois de *ssandal* صندل : ce dernier mot, comme on voit, est écrit par un *ssâd* ص; ce qui suffit pour établir une différence bien prononcée entre les deux mots dont il s'agit. (L-s.)

[d] *Voyez*, sur ce mot, la préface de l'*Analysis of the mythology*, pag. VII et XV; et la *Dissertation* de M. Richardson, pag. 108 et suiv. édit. in-8.° (L-s.)

[e] *Djézyrét* جزيرة Ce mot désigne à-la-fois une île et une presqu'île. (L-s.)

[f] *Câlicâtà* কলিকাতা, dont les Européens ont fait *Calcutta*, signifie l'enceinte, le fort de Câlî, déesse du temps et de la mort. *Voyez* mes notes ci-dessus, *pag. 293-294*. (L-s.)

*Gudjarat* s'éloigne au moins autant de *Djézyrah* pour le son que par sa situation.

Une autre objection à faire (et un critique de bonne foi en trouveroit difficilement une troisième) contre l'*Analyse de l'ancienne mythologie*, c'est que la méthode de raisonnement et l'arrangement des matières, adoptés dans ce savant ouvrage, ne sont pas tout-à-fait conformes au titre, mais presque entièrement synthétiques; et bien que la synthèse soit le meilleur mode à suivre dans la science pure, où les principes sont incontestables, elle paroît moins propre à donner un résultat satisfaisant dans les discussions historiques, où il peut arriver qu'on nie toutes les prémisses, et qu'on dispute toutes les définitions. On regardera ceci comme une objection de peu d'importance; mais le sujet est si intéressant en lui-même, et il est si fort à desirer de convaincre tous les hommes raisonnables, que ce n'est pas perdre sa peine de discuter cette théorie, ou une théorie analogue, à l'aide d'une méthode purement analytique, et de commencer par des faits d'une notoriété générale ou d'une évidence irréfragable, pour chercher ensuite des vérités qu'on ne connoissoit pas d'abord, ou qu'on ne discernoit qu'imparfaitement.

Les cinq nations principales qui, en différens siècles, se sont partagé le vaste continent de l'Asie et les îles nombreuses qui en dépendent, sont les Indiens, les Chinois, les Tartares [a], les Arabes et les Persans. J'espère montrer dans cinq mémoires distincts [b], qui étoient ces différens peuples, d'où ils vinrent et à quelle époque, où ils sont maintenant établis, et de quel avantage il peut être à l'Europe de les mieux connoître : le dernier fera voir leur relation ou leur diversité, et résoudra le grand problème de la communauté de leur origine, et de son identité avec celle que nous leur attribuons communément.

Je commence par l'Inde; non que j'aie des raisons de croire qu'elle

[a] Lisez *Tatârs*. Mais je conserve ici l'orthographe de M. Jones, pour des raisons que l'on trouvera énoncées ci-après, *t. II, page 35*, dans ma note. (L-s.)

[b] M. Jones a rempli son engagement; et ses cinq mémoires ou discours se trouvent, dans ce premier volume, sous les n.os XXIII et XXIV, et dans le second, sous les n.os I, II et III. (L-s.)

ait été le centre de la population ou des connoissances, mais parce que c'est la contrée que nous habitons, et d'où nous pouvons le mieux examiner les régions qui nous environnent : ainsi, dans le langage populaire, nous parlons du soleil levant, et de sa marche dans le zodiaque, quoiqu'on ait imaginé depuis long-temps et qu'il soit démontré aujourd'hui qu'il est le centre de notre système planétaire. Je préviens que, dans toutes les discussions et les recherches qui vont suivre, concernant l'histoire de l'Inde, je ne descendrai pas plus bas que l'époque des conquêtes des Musulmans au commencement du onzième siècle, et que je remonterai aussi haut qu'il sera possible vers les plus anciens documens de l'espèce humaine.

L'Inde, dans sa plus grande étendue, telle que les anciens paroissent l'avoir désignée, comprend une aire de près de quarante degrés de chaque côté, qui renferme un espace presque aussi vaste que l'Europe entière. Elle est séparée de la Perse, à l'ouest, par les monts Arachosiens, bornée à l'est par la portion la plus éloignée de la presqu'île qui appartient à la Chine, limitée au nord par les déserts de la Tartarie, et s'étend, au sud, jusqu'aux îles de Java. Ainsi ce trapèze embrasse les montagnes prodigieuses de Potyid [a] ou du Tibet, la belle vallée de Kachmyr et toutes les possessions des anciens Indoscythes, les pays de Népâl [b] et de Boutan, Kâmroùp ou Âchâm [c], avec Siam, Ava, Rakhend [d], et les royaumes limitrophes jusqu'à la Chine des Hindous, ou le Ssyn [e] des géographes arabes; sans parler de toute la presqu'île occidentale, avec l'île célèbre de Sinhala [f], ou des hommes semblables à des lions, à son extrémité méridionale.

[a] བོད་ཡིད་ ou *Vot-Iid.* C'est le nom que les habitans du royaume appelé *Tibet* par les Européens donnent à leur patrie. La signification de ce nom n'est pas très-certaine, malgré les innombrables recherches et citations du P. Georgi. Voyez son *Alphabetum Tibetanum*, p. 14 et suiv. Mais on y reconnoît aisément le nom de *Bouddha*, ou *Wodin* et *Odin*, &c. (L-s.)

[b] Ou *Neypâl* نيپال *Voyez* tom. II, p. 348-362. (L-s.)

[c] بهتانت، كامروپ et آشام *Voy.* tom. II, pag. 217-239. (L-s.)

[d] رخند vulgairement *Arakan.* (L-s.)

[e] صين (L-s.)

[f] *Singhala douypa* [l'île des lions]; c'est l'île de Ceylan. (L-s.)

En un mot, j'entends par l'Inde toutes les contrées où la religion primitive et l'ancienne langue des Hindous règnent encore aujourd'hui avec plus ou moins de pureté, où l'on fait encore usage des lettres *nâgary*[a] plus ou moins altérées.

Les Hindous croient que leur pays, auquel ils donnent les épithètes emphatiques de *Medhyama* [ou central] et de *Ponyabhôumi* [ou terre des vertus], fut le partage de Bharat[b], fils d'un père qui avoit huit autres enfans, et qui régnoit sur toute la terre. Ils représentent les montagnes d'Himâlaya comme situées au nord, et placent à l'ouest celles de Vindhya, que les Grecs appeloient aussi Vindiennes[c], au-delà desquelles le Sindhou se rend à la mer par plusieurs branches, et la rencontre presque vis-à-vis la pointe de Douârakà, résidence fameuse de leur dieu berger[d]. Ils placent au sud-ouest le grand fleuve de Saravatya, par où ils entendent probablement celui d'Ava, qui prend aussi le nom d'*Aïrâvati*[e] dans une partie de son cours, et auquel le golfe de Sabara doit peut-être son ancien nom. Ils regardent ces domaines de Bharat comme le milieu du Djamboudouîpa[f], que

[a] Cette ancienne langue est le sanskrit, qui passe poor un chef-d'œuvre de système grammatical. Quant au caractère *nâgary*, M. Jones, comme on verra ci-dessous, *p. 509*, prétend qu'il tire sa dénomination du mot indien *nâgar* नागर, qui signifie *ville*, et iodique le caractère usité dans les villes. Ajoutons ici, d'après M. Wilkins (*note 246 on the Heetopades*), que l'on donne le nom de *Srî-nâgar* [ville du bonheur] à Patnah, capitale do Béhâr, contrée renommée par sa sainteté et par la science des Brahmanes. (L-s.)

[b] *Voyez* mes notes, *pag. 286, 311 et 391* de ce volume, et *185* du tome II. (L-s.)

[c] C'est la chaîne de montagnes qu'on voit aux environs de Tchénârgor (*note 94 on the Heetopades*). Quant aux monts *Himâlaya* ou neigeux, *voyez* ma note, *page 261*. (L-s.)

[d] Crichna. *Voyez* mes ootes sur les Dieux de la Grèce &c, ci-dessus, *page 288*. (L-s.)

[e] Oo *Aïraouaddy*, nommé aussi *grande rivière d'Ava*. Voyez le cours de cette rivière, depuis Oummerapoura, capitale du royaume d'Ava ou empire des Birmans, jusqu'à son embouchore auprès de Ramgoon, capitale du Pegou, dans la Relation de l'ambassade du major Symes. (L-s.)

[f] *Voyez* ci-dessus, *pag. 68-72*, ma note tirée principalement de l'*Ayin Akbery* آيين اكبرى J'ajouterai ici l'observation de M. Wilkins, qui coïncide avec l'opinion de M. Jones. *Djămbŏudouîpa*, dit ce savant, désigne, suivant les anciens géographes hindous, la portion habitable de la terre. La plupart des auteurs qui m'ont précédé, ont assuré que ce nom dérivoit de deux mots, dont l'un signifie *jackal*, et l'autre, *île* ou *continent*. La cause de leur erreur provient

les Tibétains nomment aussi *la terre de Djambou;* et cette dénomination est très-digne de remarque; car *djambou* est le nom sanskrit d'un fruit délicat, appelé *djâmen* par les Musulmans, et par nous *pomme de rose* [a]*:* mais l'espèce la plus grosse et la plus savoureuse s'appelle *amrita* [b] ou immortelle; et les mythologues du Tibet appliquent le même mot à un arbre céleste qui porte un fruit à saveur d'ambroisie, et qui touche à quatre grands rochers, d'où un pareil nombre de fleuves sacrés tirent leurs eaux respectives.

M. Lord [c] décrit les habitans de ce vaste territoire avec beaucoup d'exactitude, et avec une élégance pittoresque, particulière à notre ancienne langue. « Un peuple, dit-il, s'est offert à mes yeux, vêtu d'ha» billemens de toile qui descendent assez bas, ayant une contenance

de la ressemblance qui existe entre les mots *djambou* [île et continent] et *djambouka* [jackal]. Mais, d'après l'autorité des dictionnaires sanskrits, et suivant la définition qui se trouve dans un ouvrage original sur l'Inde, *djambou* est le nom d'un fruit nommé communément *zamen* ou *djamen* dans l'Hindoustân. Les poëtes hindous ont imaginé que dans le centre de ce *douipa* [île ou continent] il y avoit un arbre de cette espèce, prodigieusement grand, d'où est dérivé le nom de *Djamboudouipa*. Wilkins's *Notes on the Heetopades*, pag. 318 et 319. (L-s.)

[a] *Rose-apple.* Je ne me hasarderai pas à donner le mot original d'après les caractères grossiers et inexacts qui se trouvent sur les planches XVII et XVIII de l'*Hortus Malabaricus*, pars 1.[a]: il me suffira d'observer ici que l'auteur de cet important ouvrage (van Rheede), aussi-bien que celui de l'*Herbarium Amboinense* (Rumphius), tome I.[er], pag. 121-132, et plusieurs autres cités par ce dernier, comptent différentes espèces de *djambou*, dont ils donnent des descriptions fort détaillées. (L-s.)

[b] C'est aussi le nom que porte le breuvage des dieux hindous. *Voyez* ma note ci-dessus, *p. 237*. Ceci nous rappelle la pomme mangée par nos premiers pères, l'arbre qui portoit ce fruit, et les quatre fleuves qui avoient leur source dans le paradis terrestre. (L-s.)

[c] L'ouvrage de Henri Lord, publié à Londres en 1630, 1 vol. in-8.°, contient deux traités, et porte ce titre : *A display of two foreign sects in the East Indies, viz, the sect of the Banians, the ancient natives of India, and the sect of the Persees, the ancient inhabitants of Persia, &c.* Chacun de ces deux traités porte un titre imprimé, et une série de chiffres particulière, au haut des pages, de manière à former deux ouvrages séparés, qui sont pourtant inséparables. Ils ont été traduits en français en 1667 : mais le traducteur s'est permis de supprimer les deux introductions, fort curieuses, qui se trouvent à la tête de chacun des traités; et c'est positivement d'une de ces introductions supprimées que M. Jones a tiré la citation qu'on vient de lire. Au reste, le texte original et la traduction française sont extrêmement rares; et j'ai été assez heureux pour les réunir à la nombreuse collection d'ouvrages sur l'Inde que je possède. (L-s.)

» timide et presque efféminée, d'un maintien réservé et peu naturel, » et montrant avec cela une familiarité circonspecte. » M. Orme, l'historien de l'Inde, qui joint un goût exquis pour les beaux-arts à une connoissance exacte des mœurs de l'Asie, observe, dans son élégante dissertation préliminaire [a], que « cette région a été habitée » depuis les temps les plus reculés par un peuple qui ne ressemble, » ni par sa figure, ni par ses manières, à aucune des nations limi- » trophes. Des conquérans, ajoute-t-il, ont eu beau s'établir à diffé- » rentes époques en diverses parties de l'Inde; les indigènes n'en ont » pas moins conservé presque tous les traits de leur caractère pri- » mitif. » Dans le fait, les anciens en font une description que nos premiers voyageurs ont confirmée, et que vérifie à-peu-près la connoissance personnelle que nous en avons acquise, ainsi que vous le verrez en lisant le passage suivant du poëme géographique de Denys, traduit en anglois avec beaucoup de talent et de goût par M. Bryant [b]:

Après où le soleil se rallume nouveau,
Le royaume indien, plantureusement beau,
Borne loin estendu ses dernieres contrées,
Des bords de l'Océan aux ondes envitrées;
Tout premier esclairé de la lampe du jour,
Lorsque Phœbus se leve, et redonne à son tour
Aux Dieux et aux humains la clarté desirée,
Remontant lumineux sur la voute ætherée.

[a] *History of the military transactions of the British nation in Indostan &c.*, tom. I, page 2 de la *Dissertation on the establishments made by Mahomedan conquerors in Indostan,* seconde édition : c'est la meilleure et la plus rare. On a publié en français un bien mauvais extrait de cet excellent ouvrage, sous le titre d'*Histoire de la guerre de l'Inde*, 2 vol. in-12. (L-s.)

[b] Au lieu de donner la contre-épreuve de l'élégante version de M. Bryant, ou de traduire le texte même de Denys, nous avons cru devoir employer une traduction fort ancienne, très-curieuse et assez peu connue. Elle est de Benigne Saumaise, digne lui-même, par son érudition, d'être le père du savant qui a ensuite illustré à jamais ce nom dans la république des lettres. Cette traduction, dont il n'existe qu'une édition publiée en 1597, un volume *in-12*, devenue très-rare, est un monument de l'ancienne langue française, au moment où elle commençoit à sortir de la barbarie. L'ouvrage est dédié à Henri le Grand. (L-s.)

Aussi

Aussi, à son lever, eslançant de trop près
Sur le mol Indien la clarté de ses rays,
Le fait devenir more, et embrunit sa face
D'un tein noir-bazané qui jamais ne s'efface;
Non maigre pour cela, ne l'imagine point :
Au contraire il reluit de graisse et d'embonpoint;
Ses cheveux gras-espais, et d'une couleur telle
Que l'hyacinthe peint sa belle fleur nouvelle.
Des Indiens, les uns, avares, vont cherchant
Au centre de la terre, et, d'un courbe tranchant,
Refouillent, curieux, les brillantes areines,
Pour trouver l'or, autheur de noz cuisantes peines;
Ouvriers ingénieux, les autres vont tissant
Des toiles de fin lin; les autres, polissant
Les dents d'un elephant, taillent en beaux ouvrages
L'ivoire au teint neigeux; autres, sur les rivages
Des torrens escumeux, questent incessamment
Le beryl vert-de-mer, le riche diamant,
Le jaspe au front luisant de couleur verdoyante,
Du topaze peu dur la pierre transparente,
Et l'amethyste encor' allumant peu à peu
D'un pourprissant vermeil la beauté de son feu;
Et bref, s'il y a rien de beau, de riche au monde,
Ceste province en tout heureusement abonde.
De maint fleuve ondoyant ses champs sont arrousez,
Et ses prez en tout temps de verdure frisez :
Icy croît le milet; là flottent, verdissantes,
Du calame erythré les forests odorantes, &c.

Ils ont encore d'abondantes sources de richesses, même après tant de révolutions et de conquêtes; ils surpassent encore tous les peuples du monde dans leurs manufactures de coton; et il est fort probable que leurs traits n'ont point subi d'altération depuis le temps de Denys [a]. Nous ne pouvons pas non plus douter raisonnablement,

[a] Ce géographe, suivant Saxius, *Onomasticon*, tome II, page 202, florissoit sous Auguste, dans le premier siècle de l'ère vulgaire. (L-s.)

quelque dégénérés, quelqu'avilis que paroissent maintenant les Hindous, que, dans un siècle très-reculé, ils n'aient brillé dans les arts et dans les armes, ils n'aient été heureux sous leur gouvernement, sages dans leur législation, et supérieurs dans diverses connoissances; mais comme leur histoire civile, passé le milieu du XIX.e siècle, à remonter de l'époque actuelle, est enveloppée de fables, il semble que nous n'ayons que quatre moyens généraux de satisfaire notre curiosité à cet égard : 1.° leurs langues et leur littérature; 2.° leur philosophie et leur religion; 3.° les restes de leur sculpture et de leur architecture anciennes; 4.° les mémoires écrits concernant leurs sciences et leurs arts.

I. Il est très à regretter que ni les Grecs qui accompagnèrent Alexandre dans l'Inde, ni ceux qui eurent long-temps des relations avec cette contrée sous les rois de la Bactriane, ne nous aient laissé des moyens de savoir avec exactitude quelles langues nationales ils trouvèrent en usage à leur arrivée dans cet empire. Nous savons que les Musulmans entendirent le peuple de l'Hindoustân proprement dit, ou de l'Inde, parler une langue bhâchâ, ou vivante, dont la syntaxe étoit fort singulière, et dont le dialecte le plus pur étoit usité dans les environs d'Agrah, et principalement sur le poétique sol de Madhourah [a]; on l'appelle communément *l'idiome de Vradja*. Peut-être, sur six mots de cet idiome, cinq sont dérivés du sanskrit [b], langue dans laquelle furent composés les livres de

[a] *Voyez*, sur cette ville antique de l'Hindoustân, ma note ci-dessus, *p. 232*. (L-s.)

[b] Plus correctement *sanskrita*, mot composé de *san*, dont la finale se change en *m* devant la dentale *s*, et qui signifie *complément*, et de *skrita* (au lieu de *krita*), fait, fini, terminé. Wilkins's *Notes on the Heetopades*, p. 294. (L-s.)

« Le sanskrit, langue de la plus mémorable et de la plus haute antiquité, dit » M. Halhed, est la grande source de la » littérature indienne, et le père de tous les » dialectes qui se parlent depuis le golfe Persique jusqu'aux mers de la Chine. La connoissance en est maintenant réservée aux » Brahmanes, et ne se retrouve que dans » leurs livres religieux : il paroît avoir eu » cours dans tout l'Orient, et l'on en reconnoît les traces dans presque tous les cantons de l'Asie. J'ai été étonné de trouver » des mots sanskrits qui avoient la plus » grande ressemblance avec d'autres des

religion et de sciences, et qui, comme l'indique son nom même, paroît avoir été formée par un excellent arrangement grammatical, d'après un jargon grossier.; mais la base de l'hindoustâny [a], particulièrement

» langues persane, arabe, grecque et la» tine. Ces mots n'étoient pas purement » techniques, ni conséquemment du nom» bre de ceux que la communication des » arts peut avoir transportés d'un peuple » chez un autre; mais ils forment quelque» fois la base du langage: ce sont des mono» syllabes ou des noms de nombres, ou bien » ils désignent des objets dont on a dû s'oc» cuper dès l'origine de la civilisation. La » ressemblance qu'on remarque sur les mé» dailles et inscriptions de différens districts » de l'Asie, la lumière qu'elles se prêtent » mutuellement, et leur grande analogie » avec le grand prototype; tout cela est un » ample sujet pour exercer la curiosité des » antiquaires. Les monnoies de Kachmyr, » d'Âchâm, de Népâl, et de plusieurs autres » royaumes, portent toutes des inscriptions » sanskrites, et offrent des allusions avec la » mythologie sanskrite. On trouve la même » conformité sur les sceaux du Boutan et du » Tibet. L'arrangement des lettres qui com» posent l'alphabet sanskrit [dêvanâgary], » est une preuve d'autant plus forte en fa» veur de notre opinion, qu'il ne ressemble » en rien à celui des alphabets connus dans » les autres parties du monde. La même » combinaison extraordinaire se retrouve » dans les autres alphabets usités depuis » l'Inde jusqu'au Pégou, pour des lettres et » des langues qui paroissent absolument » isolées; mais cet ordre identique de lettres » démontre leur origine commune. » *Voyez* de plus amples détails sur la même langue, dans la préface de la Grammaire bengale de M. Halhed, d'où nous avons tiré l'extrait qu'on vient de lire, et dans celle du *Code of the Gentoo laws*, du même savant. (L-s.)

[a] L'*hindoustâny*, ou langue indienne, paroît avoir été généralement parlé dans tout l'Hindoustân pendant plusieurs siècles; il dérive probablement du sanskrit, avec lequel il a autant d'analogie qu'on en remarque dans les langues modernes de l'Italie et de la France avec le latin. Les mêmes sons se trouvent constamment employés pour représenter, dans les deux langues, les mêmes idées; mais les déclinaisons et les conjugaisons ne se ressemblent pas. Le sanskrit a un duel pour les verbes comme pour les noms; l'hindoustâny n'en a pas. Les verbes sanskrits ont la même forme pour les deux genres; dans les verbes hindoustânys, comme dans ceux des Arabes, on distingue ces deux genres par les terminaisons.

Les caractères particuliers à l'hindoustâny sont exactement les mêmes que ceux du sanskrit [le dêvanâgary], mais d'une forme plus grossière; ils ont pourtant plus de ressemblance avec ces caractères, qu'on n'en trouve entre ceux des inscriptions grecques de différens âges.

Il s'en faut beaucoup que l'hindoustâny ait conservé sa pureté primitive et son universalité; les habitans modernes de l'Inde varient entre eux autant pour la langue que pour la religion. On sait en outre qu'une obscurité impénétrable enveloppe leurs livres et leur croyance aux yeux des étrangers; et nous pouvons supposer que, lorsque les conquérans musulmans s'établirent pour la première fois dans l'Inde, la nécessité d'avoir un moyen de communication avec les vaincus les obligea de se livrer à l'étude de l'hindoustâny: mais

les inflexions et le régime des verbes, différoient autant de ces deux langues, que l'arabe diffère du persan, ou l'allemand du grec. Or l'effet général des conquêtes est de ne rien changer à la langue du peuple conquis, ou de ne faire que très-peu d'altération dans ses bases, mais d'y amalgamer une quantité de noms étrangers, soit pour les choses, soit pour les actions. C'est ce qui est arrivé dans tous les pays que je me rappelle, où les conquérans n'ont pas conservé leur propre langue sans la mêler avec celle des vaincus, comme les Turks dans la Grèce, et les Saxons dans la Grande-Bretagne : et cette analogie feroit croire que le pur hindy, originaire de la Tartarie ou de la Chaldée, fut la langue primitive de l'Inde supérieure, où les conquérans apportèrent de quelques autres royaumes le sanskrit à une époque très-reculée ; car nous ne pouvons douter que la langue des *Véda* n'ait été en usage dans la grande étendue de pays que j'ai tracée ci-dessus, aussi long-temps que la religion de Brâhmah y fut dominante.

La langue sanskrite, quelle que soit son antiquité, est d'une structure admirable, plus parfaite que le grec, plus riche que le latin, et plus raffinée que l'un et l'autre; on lui reconnoît pourtant plus d'affinité avec ces deux langues, dans les racines des verbes et dans les formes grammaticales, qu'on ne pourroit l'attendre du hasard. Cette affinité est telle en effet, qu'un philologue ne pourroit examiner ces trois langues sans croire qu'elles sont sorties d'une source commune,

l'imperturbable réserve de ceux-ci, touchant le sens des mots sanskrits de métaphysique et de religion, obligea leurs conquérans à recourir à leur propre langue; de là le mélange de mots exotiques (persans et arabes) qu'on rencontre dans l'hindoustâny moderne : mais les conjugaisons, les déclinaisons et toutes les règles qui constituent la base d'une langue, restèrent intactes. C'est ce langage, ainsi mélangé, et pour lequel on a ensuite employé les caractères persans, que l'on nomme maintenant *maure*. Il a acquis aujourd'hui un tel degré de perfection et d'abondance, que plusieurs écrivains indiens (soit moghols, soit hindous) s'en sont servis pour écrire des ouvrages en vers et en prose, très-estimés. *Voyez* Halhed's *Bengal Grammar*, pag. IX et X de la préface. L'hindoustâny corrompu est devenu un jargon répandu dans le Bengale et à Bombay, sous le nom de *maure*. Voyez la Grammaire de cette langue, publiée par M. Hadley, et dont il a déjà paru cinq éditions in-8.° (L-s.)

qui peut-être n'existe plus. Il y a une raison semblable, mais qui n'est pas tout-à-fait aussi victorieuse, pour supposer que le gothique et le celtique, bien qu'amalgamés avec un idiome très-différent, ont eu la même origine que le sanskrit ; et l'on pourroit ajouter le persan à cette famille, si c'étoit ici le lieu de discuter des questions relatives aux antiquités de la Perse [a].

Les caractères dont on se servit originairement pour écrire les langues de l'Inde, s'appellent *nâgary* [b], de *nâgara* [c] [ville]. Quelquefois on fait précéder ce mot de *dêva*, parce qu'on croit que ces lettres ont été enseignées par la Divinité même, dont la voix en prescrivit l'ordre artificiel du haut des cieux. Ces lettres, sans plus de variations dans leur forme par le changement des lignes droites en lignes courbes, ou *vice versâ*, que l'alphabet koufique n'en a subi en passant dans l'Inde, sont encore usitées dans plus de vingt États, depuis les frontières du Kachgar et du Khoten, jusqu'au pont de Râma [d], et depuis le Sindhou jusqu'au fleuve de Siam ; et quoique l'élégant dêvanâgary ne soit peut-être pas aussi ancien que les caractères mémoratifs des cavernes de Djarasandha, je ne puis m'empêcher de croire que les lettres chaldéennes carrées, dont on s'est servi pour transcrire la plupart des livres hébreux, étoient originairement les mêmes ou dérivées du même prototype que les caractères indiens et arabes. Il n'est presque pas douteux que le phénicien, dont les alphabets grec et romain furent formés par différens changemens et inversions, n'ait eu une origine semblable ; et les inscriptions de Canârah, dont vous possédez une copie très-fidèle, semblent composées de lettres nâgary et de lettres éthiopiennes, qui ont beaucoup de rapports les unes avec les autres, tant dans la

[a] On trouvera, dans mes différentes notes, beaucoup d'observations sur l'affinité du sanskrit avec le persan. (L-s.)

[b] *Voyez*, sur ces caractères, mes notes *page 502*, et *tome II*, *page 15*. (L-s.)

[c] Ce mot signifie *ville*, dans les langues indiennes; mais précédé de *śri* [heureux], et quelquefois même tout seul, il désigne la ville de Patnah, capitale du Béhâr, dont nous avons eu occasion de parler dans plusieurs notes, particulièrement *p. 502*. (L-s.)

[d] Que nous nommons vulgairement *pont d'Adam* : c'est le détroit qui sépare l'île de Ceylan du continent. (L-s.)

manière de les écrire en commençant par la gauche, que dans la manière singulière de lier les voyelles avec les consonnes [a]. Ces observations viennent à l'appui d'une opinion assez répandue; savoir, que tous les symboles du son, qui, suivant toute apparence, ne furent d'abord que des ébauches grossières des différens organes de la parole, eurent une origine commune. Les symboles d'idées qui sont maintenant employés à la Chine et au Japon, et qui peut-être le furent anciennement en Égypte et au Mexique, sont d'une tout autre nature. Mais une chose très-remarquable, c'est que l'arrangement des sons que présentent les grammaires chinoises, correspond, à peu de chose près, à celui qu'on observe dans le Tibet, et diffère à peine de celui que les Hindous regardent comme l'invention de leurs dieux [b].

[a] Quant à moi, je ne connois ces inscriptions que par les fragmens transcrits par le vénérable traducteur du *Zend-Avesta*, et insérés dans le discours préliminaire de cet important ouvrage. Comme M. Jones, j'ai été frappé de la conformité que ces antiques caractères indiens ont avec les éthiopiens; j'ai invoqué cette similitude à l'appui de mon système sur l'origine abyssine de la civilisation et des sciences de l'Inde. Je n'ai pu qu'énoncer très-sommairement, à la vérité, ce système dans mes Éclaircissemens sur le Voyage de Norden, édition in-4.°, *tome III;* mais comme toutes mes observations et mes recherches ultérieures semblent en confirmer la justesse, j'espère pouvoir un jour lui donner tout le développement dont il est susceptible. (L-s.)

[b] J'ose attester ici, d'après mes propres recherches, la rigoureuse justesse des assertions de M. Jones; mais comme l'exposition seule du résultat de ces recherches excéderoit de beaucoup les limites convenables d'une note, je ne puis qu'indiquer au lecteur curieux de plus amples éclaircissemens, les principaux ouvrages à consulter, tels que l'*Ars grammatica Japonicæ linguæ* du P. Collado, le *Museum Sinicum* de Bayer, la *Grammatica Sinica* et les *Meditationes Sinicæ* de M. Fourmont, les Mémoires concernant l'histoire &c. des Chinois, l'ouvrage du P. du Halde; les Clefs de la langue chinoise, publiées par Deshauterayes dans la grande Encyclopédie, et dans l'Encyclopédie élémentaire de l'abbé Petity; l'*Alphabetum Tibetanum*, qui fait partie des alphabets de format in-8.° publiés par la congrégation de la Propagande, et l'*Alphabetum Tibetanum* du P. Georgi, in-4.°; la *China illustrata* du P. Kircher, et sur-tout les tomes VII et VIII des anciens *Commentaria academiæ Petropolitanæ*, où l'on trouve gravé un syllabaire sanskrit (ou dêvanâgary), tibétain et moghol: qu'il me soit permis d'indiquer aussi ma Dissertation sur l'alphabet tatâr-mantchou, placée au commencement du Dictionnaire de cette langue, que j'ai publié en 3 vol. in-4.° (L-s.)

II. Je ne m'étendrai pas beaucoup ici sur la religion et la philosophie indiennes, parce qu'il faudroit un volume séparé pour rendre compte de chacune d'elles. Il suffira, dans cette Dissertation, d'admettre ce qu'il seroit possible de prouver sans réplique; savoir, que nous habitons parmi les adorateurs des mêmes divinités qui furent adorées sous d'autres noms dans l'ancienne Grèce et dans l'Italie [a], et chez un peuple qui professe ces dogmes philosophiques que les écrivains de l'Attique et de l'Ionie ornèrent de toutes les beautés de leur langue mélodieuse. Nous voyons, d'un côté, le trident de Neptune, l'aigle de Jupiter, les Satyres de Bacchus, l'arc de Cupidon et le char du Soleil; de l'autre, nous entendons les cymbales de Rhée, les chants des Muses, et les contes pastoraux d'Apollon Nomius. Dans des sites plus retirés, dans les bocages et dans les asiles du savoir, nous entendrons les Brahmanes et les Sarmanes, dont Clément d'Alexandrie [b] fait mention, disputer en employant les formules de la logique, ou discourir sur la vanité des jouissances humaines, sur l'immortalité de l'ame, sur son émanation de l'intelligence éternelle, sa dégradation, ses migrations, et sa réunion définitive avec sa source. Les six écoles philosophiques, dont les principes sont expliqués dans le *Dersana sâstra*, comprennent toute la métaphysique de l'ancienne Académie, du Portique et du Lycée; et il est impossible de lire le *Vêdânta* [c], ou ses beaux et nombreux commentaires, sans être persuadé que Pythagore et Platon puisèrent leurs sublimes théories à la même source que les sages de l'Inde. Les doctrines et la mythologie scythiques et hyperboréennes se retrouvent également dans toutes les provinces de cette région orientale; et l'on ne sauroit douter que *Wod* ou *Odin*, dont la religion, au

[a] *Voyez* ci-dessus le Mémoire sur les Dieux de l'Inde, de la Grèce et de Rome. (L-s.)

[b] *Voyez* le passage de Saint Clément d'Alexandrie, cité dans ma Notice du Rituel des Mantchoux, *tome VII, pag. 249*, des Notices et Extraits des manuscrits; et le développement de toutes les propositions énoncées ici par M. Jones, dans mes différentes notes placées à la suite du Mémoire sur les Dieux de l'Inde. (L-s.)

[c] *Voyez*, sur le *Vêdânta*, ma note ci-dessus, *page 425*. (L-s.)

rapport des historiens du Nord, fut introduite dans la Scandinavie par une race étrangère, n'ait été le même que *Bouddh*, dont les rites furent probablement portés dans l'Inde à-peu-près à la même époque, bien qu'ils aient été reçus beaucoup plus tard par les Chinois, qui l'appellent *Fo* pour adoucir la prononciation de son nom [a].

Il convient peut-être de déterminer ici un point important de la chronologie des Hindous : car les prêtres de Bouddha laissèrent au Tibet et dans la Chine l'époque précise de son apparition réelle ou chimérique dans cet empire; et les missionnaires, les savans chrétiens, ont comparé avec notre ère leurs renseignemens qui ont été conservés par écrit. Le P. Couplet, M. de Guignes, le P. Georgi et M. Bailly, diffèrent un peu dans leurs calculs relatifs à cette époque; mais celui du Jésuite Couplet semble être le plus exact. Quoi qu'il en soit, en prenant le moyen terme des quatre différentes dates, nous pouvons fixer l'époque de Bouddha, ou de la neuvième grande incarnation de Vichnou, à l'an 1014 avant la naissance de J. C. [b], ou à 2799 ans

[a] J'ai indiqué les principales nations chez lesquelles se trouve ce dieu législateur, et les différens noms qu'il porte parmi elles, dans les Détails littéraires et typographiques sur l'édition du dictionnaire, des grammaires et dialogues mantchoux; dans ma Notice du Rituel des Mantchoux, *t. VII, p. 249,* des Notices et Extraits des manuscrits; enfin, dans mes Éclaircissemens sur le Voyage de Norden, et plusieurs de mes notes insérées dans ces Recherches; et malgré les observations de différens savans dont je respecte autant les opinions que j'estime la personne, je n'en persiste pas moins à regarder Bouddha comme antérieur à Brâhmah, qui ne fit qu'altérer les dogmes promulgués par le premier. Brâhmah, en un mot, n'est à mes yeux qu'un Bouddhiste hérétique. Ajoutons seulement que son origine éthiopienne est démontrée par les traits sous lesquels tous les Indiens s'accordent à représenter Bouddha; les Chinois, Fo; et les Japonois, Chaca. On a vu, ci-dessus, mon opinion touchant la même origine éthiopienne de la population, de la civilisation et des sciences de l'Inde. ( L-s. )

[b] Les Japonois, comme l'a très-savamment prouvé le P. Georgi (*Alphab. Tibet.* pag. 46), placent la mort de leur Xaca (prononcez *Chaca,* le même que Bouddha), vers l'an 950 avant J. C., ou 2735 ans avant l'époque où écrivoit M. Jones (1785). Ce calcul ne s'éloigne pas beaucoup de celui d'Aboûl-fâzel, ou de ses savans collaborateurs pour la composition de l'*Ayîn Akbery* آيين اكبري. Suivant un passage de cet ouvrage, que j'ai cité en entier, le texte accompagné de la traduction, dans ma Notice du Rituel des Tatârs-Mantchoux, *t. VII, p. 244-246*, des Notices des manuscrits, et dont j'ai cru devoir répéter un très-petit fragment à l'appui d'une assertion de

de

de l'époque actuelle. Or, les Kachmyriens, qui se vantent qu'il est descendu dans leur contrée, assurent qu'il parut sur la terre environ deux siècles après Crichna, l'Apollon de l'Inde, qui prit une part si marquée à la guerre du Mahâbhârat; et s'il arrivoit à un étymologiste de supposer que les Athéniens avoient embelli leur roman poétique de l'expulsion de Pandion et du rétablissement d'Égée, avec la fable asiatique de Pândou et d'Youdhichtir [a], deux mots que ces mêmes Athéniens n'auroient pu articuler, je ne me hâterois pas de nier sa conjecture. Il est certain que les Grecs nomment le Pândoumandel *le pays de Pandion.* Nous avons ainsi déterminé une autre époque importante, en fixant le siècle de Crichna à près de trois mille ans avant nous : et comme les trois premiers *âvatâr* [b], ou descentes de Vichnou, ne se rapportent pas moins clairement à un déluge universel, où il n'y eut que huit personnes de sauvées ; comme le quatrième et le cinquième se rapportent à la punition de l'impiété et à l'humiliation des orgueilleux, nous pouvons admettre, quant à présent, que le deuxième âge ou l'âge d'argent des Hindous fut postérieur à la dispersion de Babel ; en sorte que nous n'avons qu'un intervalle obscur d'environ mille ans, qui furent employés à des établissemens de nations, à des fondations d'états ou d'empires, et à la formation de la société civile. Les grands dieux incarnés dans cet âge intermédiaire s'appellent tous deux *Râma* [c], mais avec des épithètes différentes; une de ces épithètes offre une singulière ressemblance avec le Bacchus indien, et ses guerres sont le sujet de

M. Jones, dans ma note [a], *page 179 du t. II* de ces Recherches, « depuis la descente (la naissance) de Bouddha jusqu'à la quarantième année du règne d'Akbar, deux mille neuf cent soixante-deux ans s'étoient écoulés. » La quarantième année du règne d'Akbar correspond à l'an 1597 de l'ère vulgaire. Ajoutez aux 2962 ans de l'*Ayin Akbery*, 188 ans pour parvenir jusqu'en 1785 de J. C., vous aurez 3150 ans, au lieu des 2799 fixés par M. Jones. Cette différence de 351 ans n'est pas énorme, eu égard au nombre d'années dont il s'agit et sur-tout à l'obscurité de cette chronologie. (L-s.)

[a] *Voyez*, sur Pandou, ma note 138, *page 287*, et sur Youdhichtir, le Mémoire sur la Chronologie indienne, *pag. 164 et suiv. du tome II.* (L-s.)

[b] *Voyez*, sur les *âvatâr* ou incarnations de la Divinité, ma note 38, *page 234.* (L-s.)

[c] *Voyez*, sur les deux Râma, ma note 118, *pag. 278-282.* (L-s.)

plusieurs poëmes héroïques. Il est représenté comme un descendant de Sôurya ou du Soleil, comme l'époux de Sîtà, et le fils d'une princesse nommée *Kaoûselyà*. Une chose très-remarquable, c'est que les Péruviens, dont les Incas se glorifioient d'avoir une semblable origine, donnoient à leur grande fête le nom de *Ramasitoa;* d'où il est permis de supposer que l'Amérique méridionale fut peuplée par la même race qui porta dans les cantons les plus reculés de l'Asie les rites et l'histoire fabuleuse de Râma. Cette histoire et ces rites sont extrêmement curieux. Je ne puis croire, avec Newton, que l'ancienne mythologie ne soit que la vérité historique, ornée des atours de la poésie; ni, avec Bacon, qu'elle n'est composée que d'allégories morales et métaphysiques; ni, avec Bryant, que toutes les divinités païennes ne sont que différens attributs, différens types du soleil, ou des ancêtres morts: je pense, au contraire, que le système des fables religieuses sortit, comme le Nil, de plusieurs sources distinctes. Cependant je ne puis m'empêcher de convenir qu'une des grandes sources de l'idolâtrie, dans les quatre parties du globe, fut la vénération des hommes pour cette grande masse de feu qui, « de l'espace où elle règne seule, paroît » être le dieu de l'univers »; et une autre, leur respect sans bornes pour la mémoire de leurs ancêtres puissans ou vertueux, sur-tout des fondateurs de royaumes, des législateurs et des guerriers, auxquels on supposoit follement que le soleil ou la lune avoit donné le jour.

III. Les restes de l'architecture et de la sculpture de l'Inde, que je rappelle ici comme de simples monumens de l'antiquité, et non comme des échantillons de l'art des anciens, semblent prouver qu'à une époque très-reculée il exista des relations entre ce pays et l'Afrique. Les pyramides d'Égypte, les statues colossales que décrivent Pausanias et d'autres auteurs, le sphinx, et le chien d'Hermès (qui ressemble beaucoup au *varâhâvatâr*, ou à l'incarnation de Vichnou sous la forme d'un ours [*]), indiquent le style et la mythologie des mêmes ouvriers infatigables qui creusèrent et sculptèrent les vastes excavations de

[*] Ou d'un sanglier. *Voyez* ma note 40, *page 235*. (L-s.)

Canârah, les temples et les images de Bouddha, et les idoles qu'on déterre sans cesse à Gayâ ou dans ses environs. Ainsi que je l'ai déjà observé, les caractères gravés sur plusieurs de ces monumens semblent être en partie d'origine indienne, en partie d'origine abyssine ou éthiopienne; et tous ces faits incontestables autorisent à penser que l'Éthiopie et l'Hindoustân furent peuplés par la même race extraordinaire[1]. On peut ajouter, à l'appui de cette idée, qu'il est difficile de distinguer les montagnards du Bengale et du Béhâr, dans quelques-uns de leurs traits, et sur-tout dans les lèvres et le nez, des Abyssins modernes, que les Arabes appellent *les enfans de Koûch;* et que, suivant Strabon, les anciens Hindous ne différoient des Africains qu'en ce qu'ils avoient la chevelure droite et unie, tandis que celle des Africains étoit laineuse ou crépue; différence qui provenoit principalement, pour ne pas dire entièrement, de l'humidité ou de la sécheresse respective de leurs atmosphères. De là vient que les peuples qui recevoient les premiers rayons du soleil levant, d'après les connoissances bornées des anciens, étoient, suivant Apulée, les Ariens et les Éthiopiens; par ces noms il désignoit clairement certaines nations de l'Inde, où nous voyons souvent des figures de Bouddha avec les cheveux crépus, faites visiblement à dessein de le représenter dans son état naturel.

IV. Il est malheureux que le *Silpi-śastra*, ou collection de traités sur les arts et les manufactures, qui devoit renfermer un trésor d'utiles renseignemens sur la teinture, la peinture et la métallurgie, ait été si longtemps négligé, qu'on en trouve peu de vestiges, si tant est qu'on en trouve: mais on a célébré universellement les travaux des Indiens sur le métier et avec l'aiguille; et il est assez probable que les belles toiles ont été appelées *Sindon*, du nom du fleuve près duquel on les ourdissoit avec la plus grande perfection. Les habitans de la Colchide

[1] *Voyez* le développement d'un système à-peu-près semblable, dans mes Notes et Éclaircissemens sur le Voyage de Norden, *tome II, pag. 166, 167, et tome III, pag. 338, 339, 348, 350.* (L-s.)

étoient également fameux sous ce rapport, et les Égyptiens encore plus, comme nous l'apprenons de divers passages de l'Écriture, et en particulier d'un beau chapitre d'Ézéchiel, qui présente le tableau le plus authentique de l'ancien commerce dont Tyr avoit été le principal entrepôt [a]. Les Indiens fabriquèrent la soie depuis un temps immémorial, quoiqu'on attribue communément cette fabrication au peuple de la Sérique ou de Tangoùt, chez qui il est à présumer que le mot *ser*, dont les Grecs se servoient pour désigner le ver à soie, signifioit *or;* acception qu'il a maintenant au Tibet [b]. Nous avons plusieurs raisons de croire que, dans les temps reculés, les Hindous furent une nation commerçante; et le premier de leurs livres sacrés de jurisprudence, qu'ils supposent avoir été révélé par Menou il y a plusieurs millions d'années, renferme un passage curieux sur l'intérêt légal de l'argent et son taux limité dans différentes circonstances, avec une exception relative aux expéditions maritimes [c], exception que la raison approuve et que le commerce exige impérieusement, quoique

[a] M. Jones veut désigner ici les chapitres 26 et 27 du prophète Ézéchiel. L'article du commerce des Phéniciens, qui se trouve dans le *tome II, pag. 505-644, première édition,* de l'excellent ouvrage de M. Heeren, intitulé Ideen über die Politik, den Verkehr und den Handel der vornehmsten Völker der alten Welt [Idées sur la politique, le trafic et le commerce des principales nations de l'ancien monde], forme un commentaire aussi curieux qu'utile sur le 27.e chapitre particulièrement. (L-s.)

[b] Les Tibétains emploient aussi ce mot pour désigner la Chine, d'où l'on peut conclure, dit le P. Georgi (*Alphabetum Tibetanum*, pag. 654), que les *Seres* des anciens géographes grecs et latins sont les mêmes peuples que les Indiens, les Persans et les Arabes nomment *Kyny* كيني, et *Ssyny* صيني: car le *ser* des Tibétains est le synonyme du *kin* des Chinois; et ces deux mots signifient *or.* Ainsi le nom latin sous lequel on désigne vulgairement la Chine, et ce dernier mot-là même, sembleroient dériver du nom du plus précieux des métaux, tant en tibétain et en persan qu'en chinois. Cet usage d'adapter les noms de métaux, surtout celui de l'or, aux peuples, est assez fréquent dans l'Orient : les Mantchoux actuels descendent d'une horde qui, entre autres noms, portoit celui de *Kin* [or]. On connoît aussi l'ancienne et fameuse horde d'*Altoun :* ce mot désigne le même métal dans les principaux idiomes tatârs. *Voyez* aussi un article fort curieux sur les différens noms de la Chine, *pag. 132 et suiv.* de la Numismatique chinoise de M. Hager, imprimée dernièrement avec magnificence à l'Imprimerie impériale. (L-s.)

[c] M. Jones parle ici du *Menava sâstra*, dont il donna ensuite une traduction angloise d'après le texte sanskrit, sous le

notre propre jurisprudence ne l'ait pas admise sans réserve à l'égard des contrats maritimes avant le règne de Charles I.er

Nous lisons dans les auteurs grecs, que les Indiens formoient la plus sage des nations; et ils étoient certainement supérieurs dans la philosophie morale. On conserve encore leur *Nîti-śâstra*, ou système de morale; et les fables de Vichnouserman, que nous appelons ridiculement *Pilpay*[a], forment la plus belle, sinon la plus ancienne collection d'apologues qui existe. Elles furent traduites, pour la première fois, du sanskrit, dans le sixième siècle, par ordre de *Buzurdjemhir* [ou Brillant comme le soleil], principal médecin et ensuite vézyr du grand Anoûchyrvân[b]; et elles existent sous différens noms dans plus de vingt idiomes : mais leur titre original est *Hitôpadêsa*, ou Instruction amicale[c]; et comme il y a des doutes sur l'existence même d'Ésope, que les Arabes croient avoir été Abyssin, je ne suis pas éloigné de croire que les premières fables morales qui parurent en Europe, furent d'origine indienne ou éthiopienne.

On dit que les Hindous se sont glorifiés de trois inventions, qui, toutes trois, sont réellement admirables : la méthode d'instruire au moyen de l'apologue; l'échelle décimale, adoptée aujourd'hui par toutes les nations civilisées; et le jeu des échecs[d], sur lequel ils ont des ouvrages curieux : mais si leurs nombreux traités de grammaire, de logique, de rhétorique, de musique, qui sont tous existans et

titre de *Institutes of Hindoo laws, or the ordinances of Menu &c.*, ouvrage inséré dans le *tome III* du recueil de ses Œuvres. Le passage dont il s'agit se trouve *p. 297* de ce troisième volume, et se retrouve cité, avec de nombreux commentaires des Pandits, dans le *Digest of Hindoo laws &c. translated from the original sanskrit, by* Colebrooke, *tome I, page 48*, édit. in-8.° de Londres. (L-s.)

[a] Je ne répéterai pas ici les longs détails que j'ai donnés sur ces antiques fables, dans le Discours sur la religion, les mœurs &c. des Hindous, placé au commencement de mes Contes indiens, publiés en 1790, un vol. in-8.° J'ajouterai seulement qu'il en existe deux traductions en anglois, l'une de M. Wilkins, et l'autre de M. Jones. (L-s.)

[b] Ce prince est célèbre dans les histoires byzantines, sous le nom de *Cosroès*. Voyez mon Discours sur la religion, les mœurs &c. des Hindous. (L-s.)

[c] C'est en effet le titre et la signification du titre du prototype indien des fables attribuées à Pidpay. *Voyez* ci-après, *p. 519*, ma note [a]. (L-s.)

[d] *Voyez*, sur ce jeu, le Mémoire n.° IX du *tome II*, *pag. 207-214*. (L-s.)

qu'on peut se procurer, étoient expliqués dans une langue généralement connue, on verroit qu'ils ont encore plus de titres à la gloire d'un génie fécond et inventif. Leurs poésies légères sont remplies de feu et d'élégance; leurs épopées, magnifiques et sublimes au plus haut degré. Leurs *Pourâna* comprennent une suite d'histoires mythologiques, en vers blancs, depuis la création jusqu'à la prétendue incarnation de Bouddha; et leurs *Véda*, autant que nous en pouvons juger par leur abrégé, intitulé *Oupanichât*[*], abondent en nobles spéculations métaphysiques, et en beaux discours sur l'existence et les attributs de Dieu. Leur plus ancien livre de médecine, intitulé *Tchereka*, passe pour être l'ouvrage de Siva; car chacune des divinités de leur Trinité a au moins une production sacrée qu'on lui attribue. Mais quant à leurs ouvrages purement humains sur l'histoire et la géographie, il n'a pas encore été en mon pouvoir de me les procurer, quoiqu'on dise qu'ils subsistent encore dans la province de Kachmyr. J'espère que le contenu de leurs ouvrages d'astronomie et de mathématiques ne sera pas long-temps un secret; on se les procure aisément, et leur importance ne sauroit être révoquée en doute. Le philosophe dont les écrits passent pour renfermer un système de l'univers, fondé sur le principe de l'attraction et sur la position centrale du soleil, se nomme *Yavan Atchârya*, parce que, dit-on, il avoit voyagé dans l'Ionie. Si cela est vrai, il peut avoir été un de ceux qui conversèrent avec Pythagore; au moins ne peut-on nier qu'il existe en sanskrit un livre d'astronomie intitulé *Yavana-djâtika*, ce qui peut signifier la *secte ionique*. Il n'est pas non plus invraisemblable que les noms des planètes et des étoiles zodiacales, que les Arabes empruntèrent des Grecs, mais que nous trouvons dans les plus anciens documens de l'Inde, furent imaginés, dans le principe, par cette race ingénieuse et entreprenante qui peupla la Grèce et l'Inde, et qui la première, suivant Denys le Périégète, tenta de franchir l'Océan, porta des marchandises sur des côtes inconnues, arrangea le

[*] *Voyez*, sur ce livre, ma note 25, *page 403*. (L-s.)

chœur des astres, indiqua leurs mouvemens, et leur imposa des noms.

Il résulte de ces considérations rapides, dont le développement exigeroit des volumes, que les Hindous ont eu, depuis un temps immémorial, de l'affinité avec les anciens Persans, les Éthiopiens et les Égyptiens, les Phéniciens, les Grecs et les Étrusques, les Scythes ou Goths et les Celtes, les Chinois, les Japonois et les Péruviens : d'où nous sommes fondés à conclure, puisque rien ne prouve qu'ils aient été une colonie de quelqu'une de ces nations, ou que quelqu'une de ces nations ait été une de leurs colonies, à conclure, dis-je, que ces nations et eux sont sortis d'une région centrale. La recherche de cette religion sera le sujet de mes autres discours. Je me flatte, d'ailleurs, que, dans le cours de cette année, vos recueils mettront au jour plusieurs découvertes utiles, malgré le tort que nous fait le départ d'un de nos collègues, qui ouvrit le premier l'inappréciable mine de la littérature sanskrite, en nous privant d'instructions exactes et solides concernant les langues et les antiquités de l'Inde *.

* M. Jones veut ici parler du savant et ingénieux M. Charles Wilkins, le premier Européen connu qui ait possédé la langue sanskrite. Nous lui devons la traduction de trois ouvrages également curieux, et écrits dans cette langue sacrée des Brahmanes; savoir, le *Bhâguat Guîtâ*, ou Dialogues d'Ardjoun et de Crichna; l'*Hitopadésa* de Vichnou Sarma, qui est, comme nous l'avons déjà dit, le prototype des fables attribuées à Pidpay; et l'épisode de Douchouanta et Sakountala, tiré du *Mahâbhârat*, dont il prépare une traduction complète, attendue avec impatience de toute l'Europe savante. Outre les importans services littéraires dont nous venons de parler, le même savant, comme nous l'avons observé ci-dessus, *page XLVI, note*², a gravé tout seul et fondu à Calcutta des types bengalis et persans de la plus grande beauté. ( L-s. )

# XXV.

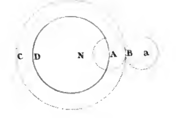
# CORRECTIONS
## DE LA
## MÉTHODE LUNAIRE
## DE TROUVER LA LONGITUDE,

Par M. Reuben Burrow.

Le but des remarques suivantes est d'indiquer une erreur dans la méthode usuelle de faire les observations lunaires, et une autre dans la méthode de calcul.

On sait qu'un peu avant et après la conjonction, l'hémisphère entier de la lune est visible, et que le croissant éclairé semble s'étendre à quelque distance au-delà de la partie obscure. Or, ayant déterminé la longitude d'un lieu par les éclipses des satellites de Jupiter, j'ai pris plusieurs distances du bord de la lune à une étoile, vers le temps de la conjonction tant des parties éclairées que des parties obscures de la circonférence. J'ai ensuite calculé les résultats, et j'ai trouvé que celles qui étoient prises de la partie obscure approchoient beaucoup plus de la vérité que les autres. La nature de l'erreur montroit évidemment que l'étoile avoit été réellement à quelque distance du bord, lorsqu'elle avoit paru être en contact avec lui; et l'erreur étant une partie considérable du degré, j'ai vu qu'il seroit important d'en découvrir la cause. Au surplus, cette cause étoit assez frappante, d'après les principes de Newton; et l'on peut l'expliquer comme il suit.

Soit


C
D
N
A
B
a

Soit AD le diamètre de la lune, et A le centre d'une étoile en contact avec le bord de la lune : la partie éclairée de la lune paroissant évidemment s'étendre au-delà de la partie obscure, soit le cercle BC le bord de la lune ainsi agrandi en apparence, et supposons l'étoile également agrandie; du centre A et du rayon DC décrivez un cercle qui touchera conséquemment en-dedans la circonférence apparente de la lune. Or, ce dernier effet résultant de la supposition que le centre de l'étoile touche la circonférence de la lune, abstraction faite de l'illusion, il s'ensuit de là que la bonne méthode de prendre la distance est de faire en sorte que l'étoile paroisse toucher la lune en-dedans.

Mais tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, ont spécialement recommandé de faire toucher l'étoile par dehors. Soit donc B le point de contact, et a le centre; alors l'erreur est A a, ou le total de l'accroissement apparent du rayon de la lune et du rayon apparent de l'étoile. Il est évident que cette quantité formera une erreur considérable dans le résultat; et l'on doit faire d'autant plus d'attention aux erreurs qui proviennent de cette source, qu'elles ne sont pas de nature à être diminuées par la multitude des observations. Le même raisonnement s'applique, avec fort peu de changement, au soleil et à la lune.

On donne, dans le *Nautical Almanack*, la distance de la lune au soleil ou à une étoile, de trois heures en trois heures; et la méthode d'en conclure le temps, pour une distance intermédiaire quelconque, est d'employer les simples parties proportionnelles. Cette marche seroit bonne si le mouvement de la lune étoit uniforme : mais, comme il ne l'est pas, il faudroit avoir égard à la vîtesse, aussibien qu'à l'espace, en déterminant le temps que la lune emploie à parcourir une distance donnée; et la mesure propre de la vîtesse est une quantité qui est à l'espace décrit, comme trois heures sont au temps employé à parcourir la distance donnée. L'interpolation seroit nécessaire pour trouver correctement cette quantité; mais il suffira, dans la pratique, de trouver d'abord le temps par la méthode

ordinaire, et ensuite de corriger pour trois heures l'intervalle par rapport à ce temps, en prenant une partie proportionnelle de la seconde différence de la distance de la lune au commencement de chaque série de trois heures, en supposant que les premières différences répondent au milieu de chaque intervalle.

La dernière correction, quoique moins considérable que la première, amenera souvent le résultat plus près de la vérité, de trois, quatre, cinq ou six milles, et quelquefois davantage; ce qui est important dans les fixations géographiques; et si l'on fait attention à ces causes d'erreur, et à quelques autres qui seront indiquées par la suite, les résultats en général approcheront beaucoup plus de la vérité qu'on ne l'imagine ordinairement. On est dans l'usage de jeter le blâme sur les imperfections des tables de la lune; mais on feroit beaucoup mieux de s'en prendre aux mauvais instrumens et aux mauvais observateurs.

---

# CORRECTIONS ET ADDITIONS

## *Pour les Notes de M. Langlès.*

Des difficultés relatives à l'exécution typographique de cet ouvrage nous ont obligés de mettre sous presse le second volume avant le premier. Il est résulté de cette manière de procéder, que quelques-unes de mes *Notes* ne se trouvent pas toujours à la place que j'aurois dû naturellement leur assigner. En outre, quelque soin que j'aye donné à la rédaction de ces notes, et quoique j'aye été parfaitement secondé par le Directeur général de l'Imprimerie impériale, et par MM. les Employés littéraires et typographes de ce magnifique établissement, spécialement chargés de l'impression de cet ouvrage, je n'ai pu éviter certaines erreurs qui me sont absolument *personnelles*. Des amis dont la complaisance égale l'érudition, ont bien voulu m'en indiquer plusieurs; les recherches auxquelles je me suis livré pendant l'impression de ces deux volumes (c'est-à-dire, depuis trois ans), m'en ont fait découvrir d'autres. Je vais donc tâcher de corriger ici ces erreurs, d'établir la concordance entre le petit nombre de notes qui se trouvent transposées ou divisées; j'ajouterai même le résultat des recherches que j'ai faites depuis qu'elles sont composées.

### TOME I.er

*Pages.*

liij. suite de la not. [a] } *Ajoutez:* Voyez aussi, sur les *Mo'allaqah*, les notes des *pages 18 et 148* du *tome II;* et sur le mot *dêïvân*, qu'on prononce vulgairement *dyvân*, la note [b] de la *page 28*, même volume.

lxxj note [d] et 493. — [d] } Bhâchâ, *ajoutez:* Prononcez *vâchâ*, et ce mot aura assez de conformité avec le latin *vox*. Ce n'est pas, à beaucoup près, le seul mot sanskrit qui ait de la ressemblance avec les mots latins. *Voyez* en outre, sur le sanskrit et l'hindy, des détails fort étendus dans ma note [b], *pag. 506-508* du même volume.

68. lig. der. On voit, *lisez* On croit.

72. note [a] 57 ans, *lisez* 56 ans.

*Pages.*

76. note [f] *Voyez, sur le* Bhagouat-Guitâ, *dont il est fait mention dans cette note, la page 287 de ce volume, et note* [b], *page 170 du II.e volume.*

80. — [e] *Ajoutez à cette longue note sur les* Râmayâna, *les renseignemens contenus dans mes autres notes, page 359, et tome II, page 409.*

82. — [d] *Voyez, sur l'aigle* Garour *ou* Guèrour, *dont il est parlé dans cette note, les pages 251-261 et 435 de ce volume.*

89. — [b] *Dans cette note, et dans la note* [b] *page 171 du tome II, j'ai eu tort d'attribuer à un défaut d'organe chez les Malabars, la terminaison nasale* am *qu'ils donnent à la plupart des mots sanskrits: M. Alex. Hamilton attribue cette terminaison aux principes de la langue malabare, qui emprunte l'accusatif des noms sanskrits, à-peu-près comme l'italien emprunte l'ablatif des mots latins.*

90. — [b] *Ajoutez au renvoi de cette note touchant le* Mahâbhârat, *ceux-ci:* Tome I.er, pages 286, 399, note 15, et tome II, pages 184, 185, 410.

96. — [a] Divanagary, *lisez* dèvanâgary, *et ajoutez aux renvois contenus dans cette note, ceux-ci :* Tome I.er, page lxvj, note [b], pages 502, 509, et tome II, page 15, note [b]. — *Nota.* Je dois observer, relativement à l'opinion du Brahmane Tèrouvercadou Moutiah touchant ce caractère, laquelle se trouve consignée dans ma note [a], *page 414 du tome II*, que de plus amples recherches m'en ont démontré la fausseté; je n'ai donc pas cru devoir, comme je l'avois promis, développer cette opinion dans les notes que j'ai ajoutées au Traité de l'orthographe des mots orientaux.

100. — [a] *Ajoutez au renvoi de cette note :* Page 232 du I.er volume, note 37.

105. — [a] *Voyez encore, sur la mère de Bouddha, ma note page 218.*

112. — [b] *Ajoutez aux détails que cette note contient sur Bouddha, les notes pages 114, 218, 267, 283, 401, 512, et tome II, pages 177, 179, 425.*

*ibid.* lig. 32. عبادنه *lisez* عبادته

— der. النسوجه *lisez* المنسوجه

142. note [a] *Consultez encore sur la ville de Patnah les notes, pages 69, 451, 509.*

165. lig. 29. Giraldi, *lisez* Gyraldi.

170. — 4. *Supprimez le renvoi* (22), *et portez-le à la seconde ligne, après ces mots,* la côte d'Italie.

184. — 7. Le rendant, *lisez* se rendant.

191. — 31. *Supprimez le renvoi* (103), *et reportez-le à la ligne 29, après les mots,* le Sâresouata.

225. not. 19. *Ajoutez:* On trouvera de beaucoup plus amples détails sur Menou, dont il est fait ici mention, dans mes notes 54, *p. 240*, et 14, *p. 398*.

*Pages.*

228. lig. 6. Elah اله
271. —15. Élat الة
*Lisez* Âllât اللات, mot dérivé de لات *Lât*, nom d'une des trois grandes divinités des anciens Arabes : les deux autres se nommoient *O'zzay* عزي et *Ménât* منات Voyez *âl-Qorân*, chapit. 53, vers. 19; Sales's *Preliminary Discourse to the Koran*, pag. 23, édit. in-8.°; Notices et Extraits des manuscrits, *t. II, p. 135*, et ci-après, mes notes, *tome II, pag. 55 et 104.*

228. not. 28. *Voyez*, pages 78 et 79, *un petit extrait du* Matsia pourâna, *dont nous donnons ici la notice.*

229. lig. 26. Césava : *ici et par tout où ce nom se trouve, prononcez* Kéçava.

237. not. 42. *Voyez aussi, sur l'*amrita, *la note* [b], *page 503.*

247. lig. 26.
401. not. 20.
Bananier. *Nota.* Je crois qu'il s'agit ici de l'arbre des Banians, *ficus Indica seu religiosa*, Linn., et non de l'arbuste que nous nommons *bananier.*

261. not. 84. *Ajoutez aux détails que je donne ici sur le* Brahmâpoutre, *ceux qui se trouvent dans ma note* [d], *page 217 du tome II.*

268. lig. 28. بركه منزاله *Je crois qu'il faut substituer le mot* بحيره bahhyreh [ petite mer, lac ] *à* بركه birkeh, *qui ne désigne réellement qu'un étang, une pièce d'eau moins considérable qu'un lac.*

298. n. 167. *J'ai affirmé avec raison, dans cette note, que parmi les dissertations de M. Schmidt couronnées par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il n'en existoit aucune qui traitât du sujet mentionné par M. Sonnerat ; mais je dois ajouter ici que M. Schmidt a composé spontanément, sur ce même sujet, une dissertation* imprimée à Berne, sans indication d'année (vers 1759) : *elle est extrêmement rare ; et j'en dois la connoissance et la communication à un jeune orientaliste, recommandable par son amour pour l'étude et par les rares connoissances qu'il a déjà acquises*, M. Quatremère, *neveu du savant du même nom que l'Institut se félicite de compter parmi ses membres.*

307. lig. der. *Ajoutez à la fin de la note :* M. Anquetil-Duperron a donné, dans l'appendice du *Zend avesta, page xxv*, une description du *tchampa* et des fruits de cet arbuste: on tire de ses fleurs une essence fort estimée.

319. note [a] *Ajoutez à la fin de cette note ces mots :* Le mémoire sur les modes musicaux des Hindous, qui se trouve dans le III.e volume, n.° VII, contient des renseignemens plus amples encore sur la gamme du *vina.*

393. note 9. *Aux notions générales sur les* Pourâna, *qui se trouvent dans cette note, ajoutez les notes 33-48, pages 413-425.*

401. —20. Banian, *plus correctement* arbre des Banians, *dont j'ai parlé ci-dessus à la page 247, ligne 26, et à la* correction *de cette même page.*

445. note[a] *Après ἐβένιον, ajoutez :* diminutif d'ἐβένη.

*Pages.*

445. note [a] } 2.e col. l. 6. } *Après* ενδ'νων, *ajoutez :* génitif pluriel de ενδ'ῶν, mot dérivé de l'égyptien ϢΕΝΤΟΥΙ.

*ibid.* *ibid.* } 2.e col. l. 25. } *Après* meloùkhyah ملوخيه, *ajoutez :* corchorus, *Forskal.*

459. note [a] *Ajoutez à la fin de cette note :* Voyez, sur le même monument, ma note [a], *tome II, page 58 de l'*Appendice.

## TOME II.

6. note [b] *Au lieu de* l'an 57 *que porte cette note, lisez* l'an 56; *et voyez, sur le prince dont il est ici question, ma note page 72 du tome I.er*

14. — [b] } 1.re col. l. 32. } Le culte à rendre aux esprits qui président aux mansions de la lune, *lisez :* La manière de s'assujettir les esprits qui président &c.

15. note [b] } 2.e col. l. 10. } Soixante lettres, *lisez* cinquante; *et consultez, relativement au* caractère dêvanâgary, *le Traité de l'orthographe des mots orientaux, et ma* correction *pour la page 96.*

19. note [c] *Au lieu de* 65 de l'hégire &c., *lisez :* 41 de l'hégire [661 de l'ère vulgaire]; *et ajoutez :* M. Jones se trompe en plaçant le khalyfe à Baghdâd. Cette ville, qui fut bâtie en 145 de l'hégire [762 de l'ère vulgaire], n'existoit pas à l'époque dont il parle, et les khalyfes ômmyades habitoient Koûfah et Damas.

20. — [b] *Ajoutez à cette note :* Voici une autre étymologie du nom de la ville de Samarqand, qui m'a été proposée par M. Hamilton : *Amara Kanda* [séjour des Immortels], parce que cette ville est située auprès du mont Meroù, l'Olympe des Indiens, dont nous avons donné la description dans le tome I.er, *pages 235 et 236, note 41.*

36. — [c] } fig. 2. } ماور النهر *lisez* ماورا النهر, *quod est extra fluvium (Oxum scilicet).* C'est la traduction du *Transoxana* des anciens.

40. note [a] *Voyez, sur* le dieu Indra, *dont il est parlé dans cette note, le premier volume, pages 232-234, note 37.*

47. — [a] *Ajoutez à cette note :* Voyez aussi le Traité de l'orthographe des mots orientaux, *page xlvj, note* [a], *et pag. 502 et 509 du premier volume.*

*ibid.* — [b] *Ajoutez :* Voyez, sur les noms de la Chine, ma note [b], *page 516 du tome I.er*

53. — [b] *Ajoutez à la fin de cette note :* L'étymologie que Férichtah propose pour le nom du Béhâr (voyez le *tome I.er, page 106, ligne 4*), est plus satisfaisante et me paroît plus juste que celle que j'indique ici.

56. — [b] *Ajoutez :* J'ai encore donné d'autres détails sur Gayâ dans la note 59, *page 242, t. I.er*

*Pages.*

57. note [a] *Ajoutez :* Voyez, sur Zoroastre et ses ouvrages, *le tome I.er, page lx.*

65. — [a] *Depuis l'impression du second volume, qui est antérieure à celle du premier, j'ai appris que l'empereur Kien-long étoit mort le 8 mars 1799, à l'âge de quatre-vingt-dix ans : au mois de février 1796 il avoit abdiqué l'empire en faveur de son quinzième fils, qui se nomme Kia-king.*

75. — *Ajoutez en note :* Dans un ouvrage postérieur à celui-ci, M. Jones désavoue la chronologie qu'il établit ici pour les rois de Perse.

88. lig. 11. حرحرقي *lisez* مرحرقي

100. note [b] *Ajoutez :* J'ai donné aussi quelques détails sur le mot *Agny* dans mes notes du *tome I.er, page 290, note 145, et page 413, note 34.*

102. — [b] *Ajoutez :* Voyez, sur Mahâ-Dev ou Siva, mes notes du *tome I.er, pag. 264 et 265, notes 91 et 94.*

105. — 2.e col. l. 20. } Venue par mer, *lisez* sortie de la mer; *et voyez de plus amples détails sur cette idole dans le tome I.er, pag. 228 et 271 : consultez aussi les* corrections *du même volume pour les mêmes pages.*

108. note [b] *Ajoutez :* Voyez, sur les *Vêdanti*, ma note 53, *page 425 du tome I.er*

119. — [a] *Ajoutez à cette note :* J'ai parlé encore de Kanoùdje ou Qinoùdje dans ce même volume, *page 209.*

148. — [a] *Ajoutez :* Voyez ci-dessus, sur les *Mo'allaqah*, t. I.er, p. lij, note [d].

171. — [a] Richi. *Ajoutez :* Voyez l'explication de ce mot dans ma note 6, *page 391 du tome I.er*

*ibid.* — [b] *Voyez ci-dessus, page 524, la rectification de ma note* [b], *page 89 du tome I.er; ajoutez à la fin de celle-ci :* Voyez, sur le *Bhagavadam*, mes notes, *tome I.er, pag. 299 et 418, et tome II, page 442.*

173. — [a] *Ajoutez :* J'ai donné de plus amples détails sur les *avâtar*, dans ma note 38, *page 234 du tome I.er*

177. — [b] *Ajoutez : Sacya* signifie *force ;* et *sacya sinha* veut dire *force de lion.*

181. — [b] *Ajoutez :* Voyez l'énumération et une notice des *Pourâna* dans mes notes du *tome I.er, page 393, note 9, et pag. 412-420, notes 31-48.*

184. — [a] *Ajoutez :* Voyez, sur Calidas et sur l'art dramatique des Indiens, ma note ci-après, *page 409, et tome I.er, p. 270, note 106, et p. 310, note* [d].

197. table chron. *Nota.* Toute cette chronologie a besoin d'être refaite, depuis qu'on a reconnu que le *Sandrocottus* de Mégasthène et d'Arrien est le *Tchandragupta* antérieur à *Nanda.*

209. note [a] *Même addition qu'à la note* [a], *page 119.*

215. — [b] *Ajoutez :* Voyez ma longue note relative à *Kâmadêva* dans le *tome I.er, page 272, notes 113 et 114.*

*Pages.*

217. note [d] *Ajoutez : J'ai tracé le cours du Brahmâpoutre dans ma note 64, p. 261-263 du tome I.er*

218 — [b] } Tribu de Nânek. *Nota.* Quoique les Seykes puissent être, avec juste
et 221. — [c] } raison, désignés sous le nom de *tribu de Nânek*, puisque leur législateur se nommoit ainsi, je crains de m'être trompé en affirmant qu'il s'agit ici de cette nation, qui, depuis sa naissance, habite le nord de l'Inde et paroît ne s'en être pas écartée. J'ajouterai que *Deken-gòl* et *Âütter-gòl*, qui se trouvent fréquemment dans cet article, sont des mots indiens qui signifient, le premier, *côte méridionale*, et l'autre, *côte septentrionale*.

234. n.° XII. *Ajoutez :* NOTA. Vous trouverez un autre mémoire sur les *Kùcys*, dans le *tome VII* de ce recueil, n.° VI. Ces Kùcys ou Koucys n'ont-ils rien de commun avec les Éleuths, dont le souverain se nommoit *Kousi-hân!* Voyez, *pag. 402 et 403, note* [a].

242. note [b] *Ajoutez :* Voyez encore, sur ce monarque, ma note ci-dessus, *p. 65*.

371. — [a] *Ajoutez à cette note les détails que j'ai donnés sur* Bhavâni, *t. I.er, page 271, note 109.*

374. — [b] *Ajoutez :* Le mot *singha* se trouve plus amplement expliqué, *t. I.er, page lviij.*

404. — [a] Les habitans de l'Inde ont des caleçons, *lisez :* ont deux pagnes, فوطتين

406. — [a] *Ajoutez :* J'ai eu souvent occasion de citer le code de Menou dans le *tome I.er, page 240, note 54 ; page 398, note 14 ; et page 420, note 49.*

*ibid.* — [c] *Nota.* Cette note sur le nom de la Chine auroit dû être fondue avec celle que j'ai insérée ensuite dans le *tome I.er, page 516.* Voyez encore *page 412, note* [a].

414. — [a] *Au lieu de* caractères divanagari ou divanagara, *lisez* caractères dêvanâgary, *et supprimez le reste de ma note, dont j'ai reconnu la fausseté, quoique je l'aye composée d'après l'ouvrage d'un Brahmane que je cite avec exactitude. Voyez en outre ma* correction *pour la page 89 du tome I.er*

424. — [b] *Cette note sur* Tchittagong *auroit dû être fondue avec celle qui se trouve dans le tome I.er, page 458, note* [a]; *et lisez dans celle-ci, page 425, ligne 2 de la 1.re colonne,* les quatre villages, *au lieu des* sept villages : *en effet,* tchitta *est la corruption du mot sanskrit* tchatoura *[quatre].*

APPENDICE.
56. — [a] lig. 3. La seconde personne, *lisez* la troisième personne.

(L-s.)

*APPENDICE.*

# *APPENDICE.*

---

# JOURNAL
## MÉTÉOROLOGIQUE,

TENU

PAR LE COLONEL T. D. PEARSE,

Depuis le 1.er Mars 1785 jusqu'au 28 Février 1786.

| Mars 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| | 22.49. | ☽ D. Q. | | | | | | | | | |
| 3. | | | | | | | | | | | (a). |
| 6. | 7. 15.M. | 29.963. | | 77. | | Minces. | 3. | S. S. O. | 1. | | (b). |
| 7. | 3. S. | 29.915. | | 79. | | *Ditto.* | 5. | S. S. O. | 3. | | (c). |
| | 6. 30. S. | | | | | Épaisses, tonn. | 10. | S. S. O. | 3. | | |
| 8. | 7. 30.M. | 30.00. | | 76. | | *Ditto.* | 9. | S. S. O. | 2. | | (d). |
| | 7. S. | | | | | Épaisses. | 10. | | | | |
| | 8. S. | | | | | | | N. O. | | | |
| 9. | 7. M. | 30.032. | | 75.5. | | Épaisses, tonn. | 8. | N. O. | 1. | | (e). |
| | 1. 55. S. | 29.97. | | 79.5. | | Point. | | | | | |
| | 16. 27. | ☽ N. L. | | | | | | | | | |
| 10. | 4. 50. S. | | | | | Épaisses, tonn. | 9. | N. O. | 6. | | |
| | 5. 39. S. | | | | | *Ditto.* | 8. | S. | 3. | | |
| 11. | 6. 15. S. | 29.95. | | 76.5. | | *Ditto.* | 8. | S. | 4. | .142. | (f). |
| | 7. M. | 30.00. | | 70. | | | | S. par O. | 1. | | |
| 12. | 6. 35.M. | 29.95. | | 79. | | | | S. | 1. | | (g). |
| 13. | 6. M. | 29.85. | | 79. | | Minces. | 2. | S. par E. | 1. | | (h). |
| | 2. S. | | | | | Épaisses. | 4. | S. | 3. | | |
| | 4. S. | | | | | Épaisses, tonn. | 8. | S. par E. | 3. | | |
| | 5. 2. S. | 29.77. | | 80.5. | | *Ditto.* | 9. | S. | 5. | .259. | |
| | 5. 30. S. | | | | | | | | | | |
| 14. | 7. M. | | | | | Épaisses. | 6. | S. S. E. | 2. | | |
| | 2. 20. S. | 29.816. | | 83. | | *Ditto.* | 9. | S. S. E. | 2. | | |
| 15. | 6. 45.M. | 29.854. | | 79.5. | | | | | 1. | | (i). |
| | 8. 25. S. | | | | | Épaisses, tonn. | 9. | S. par E. | 5. | | |
| 16. | 7. 40.M. | 29.873. | | 78. | | *Ditto.* | 10. | N. | | .022. | (k). |
| | 2. 20. S. | 29.813. | | 82. | | Épaisses, détach. | 8. | S. S. O. | 4. | | |
| | 12. 52. | ☽ P. Q. | | | | | | | | | |
| 17. | 7. 15.M. | 29.887. | | 80. | | Épaisses. | 5. | S. E. | 1. | .039. | (l). |
| | 2. 30. S. | 29.828. | | 84. | | *Ditto.* | 4. | S. S. E. | 2. | | |
| | | | | | | | | Porté ci-contre... | | 0.462. | |

*(a)* Vendredi dernier, le brouillard fut excessif, et ne commença pas à s'éclaircir avant 9 heures. Même chose samedi. Dimanche, il commença à s'éclaircir vers 7 heures.

*(b)* Le brouillard a déjà cessé aujourd'hui ; il étoit peu considérable.

*(c)* Beaucoup d'éclairs au N. O., et du tonnerre dans l'éloignement.

*(d)* Beaucoup d'éclairs au N. O. ; une bouffée de vent du N. O., mais ni pluie ni tonnerre.

*(e)* Il vient d'y avoir une petite ondée.

*(f)* Nous avons eu le matin un épais brouillard, qui s'est formé en nuages, et a passé au N. O. ; et à 2 heures, des masses s'y étoient formées ; elles nous ont donné, à 4h 50′, un orage qui n'a duré qu'une demi-heure. A Demdem, éloigné d'environ 10 milles, il y a eu une forte grêle.

*(g)* Brouillard si épais, qu'on ne distingue pas les objets à 100 verges.

*(h)* 6 M. Brouillard. Il y aura un orage dans la soirée. 4 S. Tonnerre éloigné. 5.2 S. Nous avons eu un orage terrible de grêle, avec du tonnerre et des éclairs, et S. O. à S. S. E. 6. 5.30 S. Le tonnerre continue de gronder avec force à l'E. N. E., où la masse est actuellement.

*(i)* 6.45 M. Tout est caché dans le brouillard, qui produira un orage dans la soirée. 8.25 S. Beaucoup d'éclairs ; l'orage attendu s'approche.

*(k)* 7.40 M. Le tonnerre a roulé toute la nuit. Éclairs excessifs.

*(l)* 7.15 M. Un orage a commencé à se rassembler vers 5 S., et nous avons eu beaucoup d'éclairs vers 10h. Il a commencé entre 12 et 1h, et le vent a été très-violent, le tonnerre serré et si fort, qu'il ébranloit toute la maison comme un tremblement de terre. 2.30 S. Pendant toute la journée, le temps a été très-sombre par intervalles.

| Mars 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE | | NUÉES. | | VENT. | | PLUIE. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | à couvert. | en plein air. | Espèce. | Quant. | Point. | Force. | Pouces. | |
| Jours. | h ′ | | | | | | | Ci-contre . . | . . . . . | 0.462. | |
| 18. | 6. M. | 29.915. | | 80. | | Minces. | 3. | S. | 1. | | |
| | 2. S. | 29.85. | | 86. | | Détachées. | 3. | S. | 4. | | |
| 19. | 2. 20. S. | 29.813. | | 84. | | | | O par S. | 2. | | |
| 20. | 1. 30. S. | 29.833. | | 85. | | Minces. | 9. | S. S. O. | 3. | | |
| 21. | 6. 15.M. | 29.813. | | 81. | | *Ditto.* | 2. | S. O. par S. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.80. | | 86. | | Ép. et minces. | 5. | S. par O. | 4. | | |
| 22. | 6. 30.M. | 29.825. | | 82. | | Épaisses, detach. | 10. | S. O. par S. | 3. | | (m). |
| | 2. S. | 29.837. | | 86. | | Épaisses. | 3. | S. O. par S. | 5. | | |
| 23. | 2. S. | 29.784. | | 85.5. | | Minces. | 7. | S. O. par S. | 3. | | (n). |
| | 7. 45. | | | | | Épaisses, tonn. | 10. | S. S. O. | 5. | .084. | |
| 24. | 8 M. | 29.87. | | 81.5. | | | 7. | | | | (o). |
| | 2 S. | 29.825. | | 85. | | | 10. | O. par S. | 2. | | |
| | 9. S. | | | | | | | | | .001. | |
| | 16. 02. | ☽ P.L. | | | | | | | | | |
| 25. | 6. 15.M. | 29.859. | | 82. | | Épaisses. | 4. | S. S. E. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.866. | | 86. | | Point. | | S. | 3. | | |
| 26. | 5. 45.M. | 29.915. | | 82. | | Épaisses, détach. | 10. | S. | 1. | | (p). |
| | 2. 15. S. | 29.87. | | 86.2. | | | | S. | 4. | | |
| 27. | 7. 15.M. | 29.865. | | 82. | | Épaisses. | 10. | | | | |
| | 2. 15. S. | 29.785. | | 87. | | | | S. | 2. | | |
| 28. | 6. 45.M. | 29.795. | | 81. | | | | S. | 1. | | (q). |
| | 2. 10. S. | 29.798. | | 87.5. | | | | S. S. O. | 4. | | |
| 29. | 6. 45.M. | 29.862. | | 81.5. | | Minces. | 2. | S. ¼ O. | 1. | | (r). |
| | 2. 15. S. | 29.830. | | 87.0. | | | | S. S. O. ¼ O. | 3. | | |
| 30. | 6. 45.M. | 29.822. | | 81.5. | | *Ditto.* | 5. | S. ¼ E. | 1. | | (s). |
| | 1. 30. S. | 29.848. | | 83.5. | | Épaisses. | 10. | N. E. | 1. | | |
| 31. | 7. 15.M. | 29.862. | | 79.0. | | *Ditto.* | 10. | N. N. E. | 1. | .007. | (t). |
| | 2. S. | 29.797. | | 83.0. | | *Ditto.* | 9. | N. N. O. | 1. | | |
| | | | | | | | | TOTAL en Mars . . . | | 0.554. | |

*(m)* Grande apparence de pluie et d'orages prochains.

*(n)* 8 M. Le matin a été fort nébuleux, et le vent violent; tout présageoit un orage, et je l'attends encore avant minuit. Il a menacé au coucher du soleil, et à 7 S. les éclairs ont commencé à se montrer dans l'O. N. O. Il a plu pendant environ 10 minutes. Le tonnerre étoit très-proche.

*(o)* 8 M. Le vent a commencé vers 11 S.; il a duré jusqu'après une heure, avec une violence extraordinaire. 2 S. Excessivement sombre. 9 S. A 7 heures nous avons eu du tonnerre, qui n'a pas duré long-temps, et seulement une ondée.

*(p)* 5.45 M. Les nuages ont commencé à se rassembler à 8 heures du soir, et sont très-epais. 2.15. S. Les nuages ont continué d'être très-epais jusqu'après 10 heures, et ne se sont dissipés qu'après une heure.

*(q)* 6.45 M. Brouillard excessivement epais. 2.10 S. Le véritable vent de bord, qui dérange toute la machine.

*(r)* 6.45 M. Brouillard. La nuit dernière, les nuages ont été épais de 10 à 11 heures.

*(s)* 6.45 M. Brouillard. Il a fait extrêmement sombre depuis 7 heures, et vers midi nous avons eu quelques gouttes de pluie.

*(t)* 7.15 M. Nous avons eu une petite pluie vers le lever du soleil, et l'impression de l'air a fait juger qu'il en tomboit davantage à quelque distance.

| Avril 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE | | NUÉES. | | VENT. | | PLUIE. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | à couvert. | en plein air. | Espece. | Quant. | Point. | Force. | Pouces. | |
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 1. | 6. 45.M. | 29.866. | | 79.5. | | Épaisses, tonn. | 10. | O. N. O. | 2. | | *(a).* |
| | 2. 10. S. | 29.816. | | 82. | | Lpaisses. | 10. | S. E. | 1. | | |
| | 10. 16. | ☽ D.Q. | | | | | | | | | |
| 2. | 6. 45.M. | 29.828. | | 77. | | | | E. ½ S. | 1. | | |
| | 2. S. | 29.777. | | 83.7. | | Épaisses, dissém. | 3. | O. N. O. | 3. | | |
| 3. | 6. 45.M. | 29.765. | | 79. | | | | S. par O. | 1. | | |
| | 2. S. | 29.711. | | 85.5. | | Point. | | O. N. O. | 2. | | |
| 4. | 7. M. | 29.785. | | 80. | | | | S. E. par S. | 1. | | |
| | 2. S. | 29.750. | | 86. | | | | O. N. O. | 1. | | |
| 5. | 6. M. | 29.763. | | 78. | | Épaisses. | 2. | S. E. | 2. | | *(b).* |
| | 1. 45. S. | 29.760. | | 86.7 | | Ép., s'accumul. | 3. | S. par E. | 2. | | |
| 6. | 6. 30.M. | 29.76. | | 80.5. | | Épaisses. | 5. | E. | 3. | | *(c).* |
| | 2. S. | 29.748. | | 88. | | *Dino.* | 1. | S. O. ½ S. | 4. | | |
| 7. | 7. M. | 29.82. | | 80. | | | | | | | *(d).* |
| | 2. S. | 29.79. | | 87.5. | | | | S. S. O. | 5. | | |
| 8. | 7. M. | 29.846. | | 81.5. | | Détachées. | 4. | S. par E. | 2. | | *(e).* |
| | 2. S. | 29.761. | | 87.5. | 94. | | | S. O. ½ S. | 4. | | |
| | 1. 39. | ☽ N. L. | | | | | | | | | |
| 9. | 6. 30. | | | | 81. | Épaisses, détach. | 10. | S. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.75. | | 88.5. | 96.5. | | | S. par O. | 4. | | |
| 10. | 7. 45.M. | 29.76. | | 84. | | Épaisses. | 9. | S. S. O. | 5. | | |
| | 2. S. | 29.718. | | 88. | 91.2. | | | S. S. O. | 5. | | *(f).* |
| | 5. 30. S. | 29.708. | | 87. | 88. | *Ditto.* | 10. | S. S. O. | 5. | | |
| 11. | 6. 40.M. | 29.788. | | 85. | 81.5. | Minces. | 7. | S. S. O. | 2. | | *(g).* |
| | 2. S. | 29.766. | | 89.5. | 96.05. | *Dino.* | 8. | S. O. par S. | 3. | | |
| | 6. 15. S. | 29.779. | | 88. | 83.15. | Épaisses, tonn. | 8. | S. S. O. | 3. | | *(h).* |
| | 8. S. | | | | | | | | | .016. | |
| 12. | 7. 15.M. | 29.740. | | | 83. | | | | | | |
| | 2. 30. S. | 29.765. | | 90.5. | 100.5. | | | N. E. | 2. | | |
| 13. | 6. 30.M. | 29.783. | | 82. | 81. | Ép. et minces. | 10. | S. O. par S. | 2. | | |
| | 10. S. | 29.818. | | 84. | 83.5. | Épaisses. | 10. | N. | 1. | .002. | *(i).* |
| 14. | 7. M. | 29.820. | | 83. | 85. | *Ditto.* | 9. | S. par O. | 3. | | |
| | 2. 30. S. | 29.848. | | 86. | 88. | *Ditto.* | 10. | S. | 2. | | *(k).* |
| 15. | 7. M. | 29.915. | 28. | 82. | 81. | *Ditto.* | 10. | S. ½ O. | 1. | | |
| | 1. 45. S. | 29.90. | 22.5. | 85. | 92. | *Ditto.* | 10. | N. E. | 1. | | *(l).* |
| | | | | | | | | Porté ci-contre.... | | 0.018. | |

*(a)* Nous avons eu aujourd'hui une ondée qui a duré une demi-heure.

*(b)* Brume extrêmement epaisse.

*(c)* La nuit derniere, les nuages étoient si épais, qu'ils sembloient menacer d'un orage.

*(d)* Il y a eu des nuages depuis 8 heures jusqu'à 11 ; mais ils sont tous dissipés.

*(e)* Hier au soir il y avoit une masse de nuees sur Calcutta, et beaucoup d'éclairs avec du tonnerre. Ce matin nous avons eu du brouillard.

*(f)* Il y aura aujourd'hui un orage. 5.30 S. Tonnerre éloigné. Le banc n'est pas encore formé.

*(g)* Le vent a ete impétueux durant la plus grande partie de la nuit, mais nous n'avons pas eu de pluie. Il y a maintenant du brouillard et des apparences d'orage.

*(h)* Hier on avoit tout sujet de s'attendre à un orage violent, mais il s'est éloigné de nous. Aujourd'hui il y en a peu d'apparence. Il tombe une pluie fine, et il y a eu beaucoup de tonnerre, le tout sans que le vent ait changé.

*(i)* Nous avons eu une petite pluie à une heure, et une autre il n'y a qu'un moment. Le vent a été N. E. 2 pendant tout l'après-midi.

*(k)* Le vent est retourne tout-à-coup au sud, immediatement après la derniere observation, et nous avons eu une nuit tres-venteuse. 2. 30 S. Le ciel a eté tres-sombre pendant toute la journee.

*(l)* Ondee en gouttes fort distantes les unes des autres. Le vent de la nuit étoit tel, qu'il ôtoit la possibilité de dormir. La pluie du matin et une ondee semblable depuis n'ont pu être mesurees.

| Avril 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | Ci-contre. . | . . . . . | 0.018. | |
| 16. | 7. M. | 29.95. | 15. | 80. | 82.5. | Épaisses. | 10. | N. | 4. | | (m). |
| | 8. 15.M. | 29.99. | 17.5. | 80. | 74. | *Ditto.* | 10. | N. E. par E. | 3. | .087. | |
| | 2. 15. S. | 29.893. | 29. | 80. | 80. | *Ditto.* | 10. | N. E. | 4. | | |
| | 3. 44. S. | ☽ P. Q. | | | | | | | | | |
| 17. | 7. 15.M. | 29.804. | 32. | 70.5. | 86. | Épaisses. | 10. | E. par N. | 4. | 1.314. | (n). |
| | 2. 15. S. | 29.79. | 43. | 78. | 75. | *Ditto.* | 10. | S. par E. | 3. | .763. | |
| | 8. 20. S. | 29.828. | 44. | 78. | 74. | Épaisses, détach. | 10. | S. E. ¼ E. | 3. | .732. | |
| 18. | 6. 15.M. | 29.80. | 46. | 79.5. | 76. | Épaisses. | 9. | S. S. O. ¼ S. | 1. | .284. | (o). |
| | 2. 15. S. | 29.839. | 48.3. | 80.5. | 86. | Ép. blanch. diss. | 4. | N. O. | 1. | | |
| 19. | 7. M. | 29.913. | 50. | 80. | | Épaisses, détach. | 7. | | | | (p). |
| | 2. 15. S. | 29.813. | 43.5. | 83.5. | 90. | Ép. blanches. | 7. | S. O. ¼ S. | 2. | | |
| 20. | 5. 40.M. | 29.8. | 43.5. | 79.5. | 76. | Minces. | 4. | S. par O. | 2. | | |
| | 2. 25. S. | 29.792. | 42. | 86. | 90. | Épaisses, détach. | 4. | S. | 4. | | |
| | 10. S. | 29.881. | 36.5. | 76.5. | 80.9. | Épaisses. | 10. | N. N. E. | 3. | | (q). |
| 21. | 6. M. | 29.812. | 40. | 76.9. | 73.5. | *Ditto.* | 3. | S. S. E. | 3. | | |
| 22. | 8. M. | 29.876. | 41. | 77. | 74. | *Ditto.* | 10. | S. O. par S. | 3. | .410. | (r). |
| | 2. S. | 29.785. | 36.5. | 82. | 89. | Disseminées. | 2. | S. S. O. | 3. | .007. | |
| 23. | 5. M. | 29.750. | 50. | 79. | 77. | | | S. O. | 2. | | |
| | 2. 15. S. | 29.760. | 46. | 86. | 93. | | | S. par O. | 2. | | |
| 24. | 7. M. | 29.748. | 54. | 82.5. | 84. | | | S. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.722. | 45. | 87.5. | 94. | *Ditto.* | 2. | S par O. | 3. | | |
| | 8. 8 S. | ☽ P. L. | | | | | | | | | |
| 25. | 6. 30.M. | 29.71. | 53.5. | 83. | 83. | | | S. S. E. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.71. | 42. | 90.5. | 96.5. | *Ditto.* | 3. | S. ¼ E. | 4. | | (s). |
| 26. | 7. 15.M. | 29.740. | 47. | 84. | 85. | *Ditto.* | 3. | S. | 2. | | (t). |
| | 2. S. | 29.735. | 39. | 89. | 94. | Épaisses. | 9. | S. par E. | 4. | | |
| 27. | 7. M. | 29.705. | 47.5. | 84. | | | | | | .220. | (v). |
| | 2 S. | 29.697. | 43. | 87.5. | 91. | *Ditto.* | 9. | S. par E. | 4. | | |
| | 7. S. | 29.711. | 43. | 83. | 86. | Épaisses, tonn. | 10. | N. N. E. | 7. | | |
| | 8. S. | | | | | | | N. N. O. | | .170. | |
| | 9. 45. S. | | | | | | | O. N. O. | 9. | .270. | |
| 28. | 6. 45.M. | 29.713. | 40. | 81.5. | 78. | Point. | | S. O. par S. | 2. | .013. | (x). |
| | 2. S. | 29.723. | 44. | 87.5. | 93. | | | S. O. par S. | 2. | | |
| 29. | 6. M. | 29.713. | 49. | 83.5. | 80.5. | *Ditto.* | | S. O. par S. | 2. | | (y). |
| | 2. S. | 29.753. | 37. | 87.5. | 93. | | | O. par S. | 2. | | |
| 30. | 7. M. | 29.79. | 50. | 83.5. | 84. | *Ditto.* | | S. O. par S. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.79. | 37.5. | 91. | 97.5. | Épaisses, p. dis. | 2. | S. S. O. | 4. | | |
| | | | | | | | | TOTAL en Avril. . | | 4.308. | |

*(m)* La nuit a été venteuse et froide. Le vent est au nord, et il tombe une petite pluie. 8.15 M. Il vient de tomber une forte ondée, et il continue de pleuvoir. 2.15 S. Il a continué de tomber une pluie fine.

*(n)* Hier, aux environs de 6 heures, il a commencé de pleuvoir par gouttes; avant 9 heures, c'étoit une pluie fine. Elle a duré toute la nuit, et dure encore. 2.15 S. Il a plu sans cesse toute la journée; il pleut encore beaucoup, et les nuages commencent à se dissiper un peu. 8.20 S. Il pleut encore.

*(o)* Vers 8 heures, il a commencé de tonner à une grande distance; vers midi, le tonnerre étoit près de nous. La pluie a cessé avant 3 M.

*(p)* Brouillard le matin.

*(q)* Petite pluie. Le vent a passé du sud au nord-nord-est.

*(r)* A 12 S. une masse s'est avancée du nord-ouest, et bientôt nous avons eu un orage sans tonnerre. Il tombe aujourd'hui une pluie fine. 2 S. Produit de la pluie.

*(s)* Beaucoup de brume; air mal-sain.

*(t)* Des éclairs la nuit dernière; très-mauvais air aujourd'hui.

*(v)* Vent régulier de nord-ouest la nuit dernière à 8 S. 7 S. Il a commencé de tomber une pluie fine. 8 S. Produit de l'orage, qui est calmé. Tonnerre éloigné. 9.45 S. Orage très-violent, qui a commencé vers 8.10. Il tonne encore.

*(x)* Produit d'une petite pluie vers 10.30 S.

*(y)* La nuit très-chaude, l'air chargé de vapeurs, la matinée fraîche et agréable.

| Mai 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HIGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 1. | 7. 40.M. | 29.813. | 47.5. | 84. | 86. | | | S. O. | 3. | | |
| | 2. 10. S. | 29.762. | 32.5. | 90. | 98.5. | | | O. | 3. | | |
| | 6. 22.M. | ☽ D. Q. | | | | | | | | | |
| 2. | 7. 45.M. | 29.750. | 47.5. | 84. | 86. | Disséminées. | 3. | S. O. | 4. | | |
| | 2. S. | 29.710. | 38. | 89. | 98. | *Ditto.* | 1. | S. S. O. | 3. | | |
| 3. | 6. M. | 29.712. | 45. | 83.9. | 82. | | | S. S. O. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.720. | 38. | 89. | 95. | Point. | | S. S. O. | 4. | | |
| 4. | 6. M. | 29.735. | 39. | 83.3. | 82. | | | S. par O. | 2. | | |
| | 2. 20. S. | 29.780. | 36. | 88.5. | 93. | | | S. S. O. | 4. | | |
| 5. | 5. 30.M. | 29.745. | 43. | 83.5. | 81.5. | Détachées. | 9. | S. par O. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.746. | 37. | 89. | 94. | *Ditto.* | 3. | S. par O. | 5. | | |
| 6. | 5. 30.M. | 29.808. | 37. | 82. | 79.5. | | | S. par O. | 2. | | (a). |
| | 2. S. | 29.800. | 32. | 88. | 94.5. | Minces. | 2. | S. par O. | 5. | | |
| | 8. 45. S. | 29.997. | 28.5. | 82.5. | 78.5. | Epaisses, tonn. | 10. | N. O. par O. | 7. | | |
| | 9. S. | 30.000. | 32.5. | 82. | 72. | *Ditto.* | 10. | N. O. par O. | 3. | .328. | |
| 7. | 5. 30.M. | 29.840. | 31.5. | 81.5. | 76.5. | Minces. | 8. | N. N. O. | 1. | | |
| 8. | 6. M. | 29.897. | 40. | 81. | 81. | Epaisses. | 5. | S. par O. | 1. | | |
| | 2. 30.M. | 29.90. | 32.5. | 88. | 94. | *Ditto.* | 3. | S. S. O. | 4. | | |
| | 10. 25. S. | ☽ N.L. | | | | | | | | | |
| 9. | 5. 30.M. | 29.875. | 44. | 81.5. | 80. | Minces. | 7. | S. | 1. | | |
| | 2. S. | 29.882. | 34. | 88. | 95.5. | Epaisses. | 6. | S. O. par S. | 4. | | |
| 10. | 7. M. | 29.867. | 41. | 82.7. | 84.6. | Minces. | 3. | S. O. par S. | 3. | | |
| | 2. S. | 29.843. | 32.5. | 88. | 95.5. | Epaisses. | 5. | S. par O. | 4. | | |
| 11. | 7. M. | 29.810. | 40. | 83.3. | | Ep. et minces. | 10. | | | | |
| | 2. S. | 29.783. | 31.5. | 89. | 97.5. | Epaisses, dissem. | 2. | S. S. O. | 4. | | |
| | 7. 30. S. | 29.744. | 35.5. | 87.5. | 86.7. | Tonnerre. | 4. | S. S. O. | 3. | | (b). |
| | 7. 47. S. | 29.814. | | 87. | | *Ditto.* | 9. | N. O. | 5. | | |
| | 7. 55. S. | 29.814. | 31. | 87. | 82. | *Ditto.* | 9. | N. O. | 7. | | |
| | 8. 25. S. | 29.808. | 35. | 83. | 73. | *Ditto.* | 10. | N. O. par O. | 2. | .325. | |
| | 9. S. | 29.754. | 36. | 79.5. | 74. | *Ditto.* | 10. | E. N. E. | 2. | | |
| 12. | 5. 40.M. | 29.718. | 41. | 82.5. | 81. | Epaisses. | 10. | S. par O. | 2. | | |
| | 2. 20. S. | 29.752. | 32. | 89. | 96. | | | S.S.O. | 4. | | |
| 13. | 7. 30.M. | 29.753. | 42. | 85. | 85. | Minces. | 7. | S. | 4. | | |
| | 2. 20. S. | 29.754. | 35.5. | 91.5. | 98.5. | Detachées. | 8. | S. par E. | 3. | | (c). |
| 14. | 5. M. | 29.785. | 35. | 82. | 78. | Epaisses. | 3. | N. par O. | 1. | | (d). |
| 15. | 5. M. | 29.797. | 37. | 81.9. | 81.3. | Minces. | | E. par S. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.765. | 26. | 90.5. | 96. | | 2. | N.E. | 3. | | |
| | 7. 10. S. | 29.752. | 24. | 88.7. | 88.3. | Épaisses, tonn. | 9. | O. par S. | 3. | | (e). |
| 16. | 6. 15.M. | 29.777. | 34. | 83. | 82.2. | Minces. | 2. | N. E. | 1. | | |
| | 8. 54.M. | ☽ P. Q. | | | | | | | | | |
| | 2. S. | 29.740. | 17.5. | 89. | 95.5. | Épaisses, tonn. | 4. | O. N. O. | 2. | | |
| | | | | | | | | Porté ci-contre.... | | 0.653. | |

*(a)* Beaucoup d'eclairs la nuit dernière ; au nord et nord-ouest, une masse qui nous a procuré une bouffée de vent à 10 S. 8.45 S. Il a commencé à pleuvoir. 9 S. Tonnerre très-fort ; petite pluie qui vient de cesser.

*(b)* Masse considérable de tonnerre dans le nord-ouest; beaucoup d'eclairs avec un tonnerre éloigné. 7.47 S. Le vent vient de changer, et la masse a atteint le zénith. 7.55 S. Petite pluie. 8.25 S. Forte pluie qui vient de cesser. La petite pluie continue.

*(c)* Chaleur tres-accablante aujourd'hui. L'air ne dissipe pas la transpiration, et rend le corps moite et abattu.

*(d)* La chaleur a produit du tonnerre pendant tout l'apres-midi, jusqu'à pres de 10 heures, avec des bouffees de vent de tous les rumbs tour-à-tour, mais sans pluie.

*(e)* Le vent a changé il y a environ un quart-d'heure.

| Mai 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | Ci-contre... | ..... | 0,653. | |
| 17. | 6. 15.M. | 29.810. | 32.5. | 80.5. | 80.7. | Épaisses. | 7. | E. N. E. | 2. | | (f). |
| | 2. 15. S. | 29.785. | 25. | 89.5. | 98.5. | | | S. O. par O. | 4. | | |
| 18. | 7. 30.M. | 29.868. | 37.5. | 82. | 84.5. | Détachées. | 3. | E. par S. | 3. | .057. | (g). |
| | 10. 30.M. | 29.895. | 36. | 85.8. | 87.7. | Tonnerre. | 10. | S. S. O. | 4. | | |
| | 11. 5. M. | 29.886. | 36. | 81.7. | 78. | *Dito.* | 10. | E. N. E. | 3. | .558. | |
| | 2. 20. S. | 29.813. | 38. | 85. | 90. | Épaisses, minces. | 4. | S. E. | 3. | | |
| 19. | 7. 10.M. | 29.850. | 37.0. | 80. | 78.5. | *Dito.* | 5. | N. O. par O. | 3. | .003. | (h). |
| | 2. 15. S. | 29.763. | 30. | 85.7. | 94.5. | Très-dissémin. | 2. | O. S. O. | 3. | | |
| 22. | 7. 5.M. | 29.713. | 36. | 83.5. | 85.3. | | | N. E. | 2. | | (i). |
| | 2. 10. S. | 29.677. | 28. | 90. | 95.5. | Épaisses. | 7. | E. | 3. | | |
| 23. | 7. 30.M. | 29.655. | 38. | 84. | 87. | Minces. | 3. | N. E. par E. | 2. | | (k). |
| | 2. 10. S. | 29.613. | 27.5. | 89.3. | 95. | Épaisses. | 6. | N. O. | 3. | | |
| 24. | 7. 55.M. | 29.563. | 37. | 88. | 92. | | | S. O. par S. | 4. | | |
| | 9. 22.M. | ☽ P.L. | | | | | | | | | |
| | 2. S. | 29.515. | 22. | 92.3. | 101.0. | Disséminées. | 4. | O. N. O. | 3. | | |
| | 6. 40. S. | 29.502. | 21. | 91.5. | 91.5. | Tonnerre. | 8. | N. | 3. | | (l). |
| | 6. 55. S. | | | | | *Dito.* | 8. | S. S. E. | 5. | .240. | |
| 25. | 7. 40.M. | 29.563. | 21. | 81.7. | 80.7. | Minces, épaisses. | 10. | S. par O. | 3. | .303. | (m). |
| | 2. S. | 29.573. | 37. | 90. | 96. | *Dito.* | 10. | S. S. O. | 4. | | |
| | 8. 50. S. | 29.592. | 33. | 80.5. | 74.8. | Tonn. restes. | 10. | S. par E. | 3. | .562. | |
| 26. | 7. 50.M. | 29.640. | 37.5. | 81. | 80. | Minces, uniform. | 10. | E. par S. | 3. | .026. | (n). |
| | 2. 40. S. | 29.616. | 35. | 86.5. | 93. | Minces. | 10. | S. S. O. | 3. | | |
| 27. | 7. M. | 29.650. | 45. | 84. | 84. | *Dito.* | 10. | S. S. O. | 3. | | |
| 28. | 7. 30. S. | | | | | | | | | .336. | (o). |
| | 11. S. | 29.765. | 40. | 82. | 76. | Tonnerre. | 10. | O. par N. | 4. | | |
| 29. | 8. 30.M. | 29.742. | 38. | 84. | 86.5. | Disséminées. | 2. | S. S. O. | 3. | .082. | |
| | 2. 23. S. | 29.696. | 39. | 88.3. | 92.5. | Épaisses. | 7. | S. S. O. | 5. | | |
| | 8. 10. S. | 29.703. | 43.5. | 86. | 86. | Tonnerre. | 10. | S. | 0. | | |
| | 8. 25. S. | 29.757. | 43.5. | 86. | 86. | *Dito.* | 10. | N. par E. | 1. | | |
| 30. | 6. 40.M. | 29.710. | 47. | 84. | 83.5. | Minces, épaisses. | 5. | S. O. par O. | 2. | .173. | (p). |
| | 10. 40. S. | 29.663. | 44. | 86.5. | 85.5. | Tonnerre. | 10. | S. S. O. | 3. | | |
| 31. | 7. 40.M. | 29.641. | 46. | 86.3. | 80. | *Dito.* | 10. | E. S. E. | 2. | .697. | (q). |
| | 11. 57.M. | ☽ D.Q. | | | | | | | | | |
| | 2. 20. S. | 29.590. | 44. | 87. | 93. | Épaisses. | 7. | S. O. | 3. | | |
| | | | | | | | | TOTAL en Mai.. | | 3.690. | |

(f) Il y a eu des nuages depuis 6 heures jusqu'à environ 10 heures, mais ils sont tous dissipés.

(g) Petite pluie, accompagnée de tonnerre, à 7 S., elle venoit d'est-nord-est. 10.30 M. Il vient de tomber une pluie accompagnée de tonnerre, qui a duré environ 10 minutes. 11.5 M. Nous venons d'avoir un orage très-violent, accompagné de tonnerre. Il a commencé immédiatement après la dernière observation.

(h) Nous avons eu dans la nuit un autre orage avec de la pluie.

(i) Nous avons eu, la nuit dernière, une masse de nuages chargés de tonnerre, venant du nord-nord-ouest, sans pluie. 2.10 S. Chaleur très accablante.

(k) Nous avons été presque suffoqués la nuit dernière; je n'ai pu fermer l'œil jusque passé 4 heures.

(l) Il pleut, et il y a eu du tonnerre dans l'éloignement. 6.55 S. Tonnerre serré et bruyant; forte pluie.

(m) Entre 11 et 12, l'orage a repris avec plus de violence qu'auparavant. 2 S. L'air ne dissipe point la transpiration, et laisse le corps moite. 6.50 S. A 7 heures, nous avons eu un orage furieux du nord. 8. Torrent de pluie, mais de courte durée. Le calme a régné pendant 7 heures.

(n) Après la dernière observation, il a commencé de tomber une petite pluie qui a duré quelque temps.

(o) Nous avons eu dans la ville un vent de nord-ouest très violent; il a atteint les jardins, où il a produit cette pluie. 1.11 S. La journée a été chaude, et le ciel couvert de nuages minces. Depuis 8 heures, ils se sont rassemblés, et nous avons eu beaucoup d'éclairs dans l'ouest-nord-ouest. Maintenant l'orage est arrivé jusqu'à nous.

(p) Beaucoup d'éclairs dans le nord-nord-est, tonnerre éloigné.

(q) Il a tombé de la pluie peu de temps après la dernière observation; mais à 5 M. nous avons eu un orage terrible, accompagné de tonnerre.

| Juin 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE |  | NUÉES. |  | VENT. |  | PLUIE. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
|  |  |  |  | à couvert | en plein air | Espèce. | Quant. | Point. | Force. | Pouces. |  |
| Jours. | h ′ |  |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 1. | 7. 10.M. | 29.570. | 47. | 84. | 86.5. | Tonnerre. | 5. | S. S. O. | 3. |  | (a). |
|  | 2. 30. S. | 29.525. | 37. | 89. | 103.0. |  |  | S. S. O. | 3. |  |  |
|  | 8. 40. S. | 29.612. | 41. | 88.5. | 88. | *Ditto.* | 10. | O. N. O. | 5. |  |  |
|  | 9. 15. S. | 29.637. | 38. | 85.2. | 77. | *Ditto.* | 10. | S. O. ¼ O. | 4. |  |  |
| 2. | 7. M. | 29.585. | 45. | 84. | 85. | Épaisses. | 8. | S. par E. | 3. | .665. | (b). |
|  | 2. 20. S. | 29.590. | 42. | 84. | 88. | *Ditto.* | 10. | S. par E. | 3. |  |  |
| 3. | 6. 40.M. | 29.565. | 46. | 82. | 83. | Minces. | 3. | S. E. | 3. |  |  |
| 4. |  |  |  |  |  |  |  |  |  | .168. | (c). |
| 5. |  |  |  |  |  |  |  |  |  | .154. | (d). |
| 6. | 8. M. | 29.592. | 48. | 84. | 87. | Épaisses. | 6. | E. S. E. | 2. |  | (e). |
|  | 7. 38.M. | ☽ N. L. |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 7. | 8. 20.M. | 29.616. | 51. | 83. | 84.5. | Tonnerre. | 10. | S. S. E. | 3. | .100. | (f). |
| 8. | 8. 20.M. | 29.621. | 52. | 83. |  | Épaisses. | 10. | S. E. par S. | 4. |  |  |
|  | 2. 20. S. | 29.580. | 48. | 83.5. | 88. | *Ditto.* | 10. | S. par E. | 3. | .503. | (g). |
| 9. | 8. 40.M. | 29.657. | 47.5. | 80. | 77. | Ép. dét. tonn. | 10. | S. S. O. | 3. | .700. | (h). |
|  | 1. 50. S. | 29.625. | 50. | 81. | 79.5. | *Ditto.* | 10. | S. S. E. | 4. | .469. |  |
| 10. | 8. 15.M. | 29.655. | 55. | 83. | 87. | Ép. diss. détach. | 5. | S. par E. | 4. |  |  |
|  | 2. 15. S. | 29.617. | 52.5. | 83.5. | 86. | *Ditto.* | 10. | S. par O. | 4. | .036. | (i). |
| 11. | 7. 30.M. | 29.655. | 57.5. | 83. | 88.5. | Disseminées. | 4. | S. par E. | 3. | .056. | (k). |
|  | 2. 20. S. | 29.633. | 48.5. | 88. | 95. | *Ditto.* | 6. | S. par E. | 4. |  |  |
| 12. | 7. 30.M. | 29.653. | 53.0. | 84. | 87.5. | Détachées. | 7. | S. par E. | 4. |  |  |
|  | 2. 23. S. | 29.580. | 45.0. | 86. | 96. | *Ditto.* | 5. | S. | 4. |  |  |
| 13. | 5. 35.M. | 29.593. | 54. | 83. | 82. | Minces. | 5. | S. | 2. |  |  |
| 14. | 5. 25.M. | 29.500. | 50. | 83. | 81.5. | *Ditto.* | 5. | S. | 2. | .478. | (l). |
|  | 2. 28.M. | ☽ P.Q. |  |  |  |  |  |  |  |  |  |
| 15. | 7. 25.M. | 29.420. | 51. | 83.5. | 82.5. | Épaisses, minces. | 9. | N. O. | 3. | .006. | (m). |
|  | 2. 20. S. | 29.367. | 53. | 82.5. | 80.5. | Épaisses. | 10. | N. O. | 4. | 1.317. |  |
| 16. | 7. 40.M. | 29.472. | 52.5. | 80.5. | 78. | Épaisses, détach. | 10. | O. S. O. | 3. | 1.700. | (n). |
|  | 2. 15. S. | 29.450. | 53. | 83. | 87. | Épaisses. | 10. | S. O. par S. | 3. | .188. |  |
| 17. | 6. 15.M. | 29.504. | 55. | 80. | 78. | *Ditto.* | 10. | S. O. par S. | 3. | .477. | (o). |
| 18. | 6. 35.M. |  |  |  |  |  |  |  |  | 1.736. | (p). |
|  | 8. 15.M. | 29.630. | 55. | 79. | 75.8. | Épaisses, détach. | 10. | S. par E. | 3. | .200. |  |
|  | 2. 15. S. | 29.581. | 55. | 82.5. | 85. | Épaisses. | 10. | S. par E. | 3. | .150. |  |
|  |  |  |  |  |  |  |  | Porté ci-contre.... |  | 10.104. |  |

(a) Il y a eu beaucoup de tonnerre la nuit dernière. Vers deux heures, la chaleur étoit accablante; il régnoit un calme plat. 8.40 S. Après une quantité excessive d'éclairs dans le nord-ouest, la masse nous a atteints, et l'orage a commencé. 9.15 S. Il continue de tomber une pluie fine. Le tonnerre avance; mais il est fort éloigné. Ceci ressemble plus aux pluies que tout ce que nous avons eu jusqu'à présent; et nous pouvons nous y attendre, si le vent tourne au sud.

(b) Produit de l'orage de la nuit dernière.

(c) Produit d'un orage accompagné de tonnerre, qui a eu lieu à midi.

(d) *Ditto*, et à midi aussi.

(e) Il y a eu un orage à midi et à l'heure du dîner. La soirée a été belle.

(f) Il y a eu ce matin de la pluie et du tonnerre. La quantité de pluie est le résultat d'hier et d'aujourd'hui.

(g) Nous avons eu de la pluie hier, et deux fois aujourd'hui. Ceci est le produit total.

(h) Il a commencé à venter, à tonner et à éclairer à 12.30. Avant 1 M. nous avons eu une forte pluie. Depuis ce moment, il n'a pas cessé de pleuvoir plus ou moins, avec beaucoup de tonnerre. 1.50 S. Il a plu sans cesse, plus ou moins, depuis le matin.

(i) Nous avons eu une pluie accompagnée de tonnerre, venant du sud-ouest.

(k) Pluie au point du jour.

(l) A 6 S. hier, forte pluie du nord-ouest, dont ceci est le produit. Il n'y a eu qu'une ondée dans la ville.

(m) Petite pluie vers 3h; autre vers 9 S. 2.20 S. De fortes pluies ont commencé vers 9h, et continuent avec de courts intervalles.

(n) Il a continué de pleuvoir depuis la dernière observation, tantôt des ondées, tantôt une pluie fine. La pluie est maintenant peu considérable. 2.15 S. La pluie a diminué par degrés; elle a cessé avant midi.

(o) A 9 S. orage accompagné de tonnerre, venant de l'ouest. Il a ramené la pluie, qui a duré jusqu'au matin.

(p) La pluie se précipitoit par le soupirail. Je ne puis dire combien de temps cela avoit duré, mais il a plu hier pendant toute la journée. Bruine à peine perceptible de temps en temps; forte pluie vers 6 S.; bruine jusqu'aux approches du jour; forte pluie ensuite. Maintenant, pluie fine comme lorsque l'eau fut mesurée. 2.15 S. La pluie a cessé vers 10 heures. Le soleil a brillé à midi.

| Juin 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE | | NUÉES. | | VENT. | | PLUIE. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | à couvert. | en plein air. | Espèce. | Quant. | Point. | Force. | Pouces. | |
| Jours. | h ′ | | | | | | | Ci-contre... | ..... | 10.104. | |
| 19. | 8. M. | 29.558. | 58. | 81.5. | 84.3. | Disséminées. | 6. | S. S. O. | 2. | .375. | (q). |
| | 2. 20. S. | 29.528. | 52. | 83. | 82.8. | Épaisses. | 10. | O. ¼ N. | 2. | .156. | |
| 20. | 8. M. | 29.567. | 50. | 81.5. | 84.5. | Minces, épaisses. | 7. | S. S. O. | 3. | .004. | (r). |
| | 2. 10. S. | 29.520. | 50. | 81.3. | 84.5. | *Ditto.* | 6. | S. ¼ E. | 4. | .332. | |
| 21. | 7. 35.M. | 29.549. | 53. | 80. | 78.5. | Dét. basses, ép. | 10. | S. ¼ O. | 2. | .132. | (s). |
| | 2. 15. S. | 29.522. | 48. | 83. | 89.7. | Disséminées. | 5. | S. O. par S. | 4. | .001. | |
| 22. | 7. 25.M. | 29.552. | 53. | 81.5. | 81.5. | Épaisses. | 10. | O. | 2. | .007. | (t). |
| | 8. 11.M. | ☽ P.L. | | | | | | | | | |
| | 2. 25. S. | 29.525. | 51.5. | 83. | 90.5. | Épaisses, dissém. | 7. | S. par O. | 2. | | |
| 23. | 8. 50.M. | 29.539. | 55. | 82. | 79.5. | Détachées. | 10. | N. O. | 1. | 3.250. | (v). |
| | 2. 20. S. | 29.521. | 56.5. | 82. | 82.8. | *Ditto.* | 10. | S. | 3. | .076. | |
| | 6. 20. S. | 29.498. | 56. | | | Épaisses. | 10. | S. par E. | | | |
| | 6. 55. S. | 29.516. | 56. | 83. | | Ép. dét. basses. | 10. | S. par E. | | | |
| 24. | 6. 20.M. | 29.510. | 58.5. | 81.5. | 81.5. | Minces. | 10. | S. E. | 3. | 1.778. | (x). |
| | 11. 45. S. | 29.524. | 58. | 82. | 81. | Épaisses, dissém. | 8. | S. E. | 3. | .068. | |
| 25. | 7. 20.M. | 29.512. | 59. | 83. | 84.5. | Épaisses. | 8. | E. S. E. | 4. | | |
| | 2. 40. S. | 29.472. | 53. | 83. | 92.5. | Épaisses, dissém. | 5. | S. S. O. | 2. | | |
| 26. | 7. 35.M. | 29.508. | 56.5. | 83.5. | 83.5. | Épaisses. | 7. | O. N. O. | 2. | .073. | (y). |
| | 2. S. | 29.482. | 52.5. | 84. | 87. | *Ditto.* | 9. | S. O. | 2. | | |
| | 6. 20. S. | 29.471. | 56. | 83. | 83.5. | *Ditto.* | 5. | S. O. par S. | 3. | .507. | |
| 27. | 7. 15.M. | 29.490. | 59.5. | 84. | 84.5. | Épaisses, basses. | 10. | S. S. O. ¼ O. | 3. | | (z). |
| 28. | 9. M. | 29.472. | 57. | 81.5. | 79.5. | Ép. basses, dét. | 10. | S. E. | 3. | 1.000. | (aa). |
| | 2. 15. S. | 29.428. | 58.5. | 83.5. | 87.5. | Épaisses, basses. | 10. | S. O. par O. | 3. | .367. | |
| 29. | 7. 20.M. | 29.446. | 56.5. | 83. | 86. | Ép. dét. se réun. | | S. par O. | | | (bb). |
| | 2. 25. S. | 29.406. | 51.5. | 85. | 91. | Épaisses. | 6. | S. par O. ¼ O. | 3. | | |
| | 4. 21. S. | ☽ D.Q. | | | | | 9. | | 3. | | |
| 30. | 7. M. | 29.224. | 50.5. | 83. | 82. | *Ditto.* | 8. | S. ¼ O. | 3. | .169. | (cc). |
| | | | | | | | | | | .213. | |
| | | | | | | | | | | 18.611. | |
| | | | | | | | | | | 7.450. | (dd). |
| | | | | | | | | TOTAL en Juin.. | | 26.061. | |

*(q)* Entre 10 et 11 S. il est tombé une forte pluie qui a produit 2 de cette quantité; le reste est tombé ce matin. 2.20 S. Pluie qui vient de cesser.

*(r)* Ici a fini la dernière pluie. 2.10 S. Forte pluie vers 11 heures du matin.

*(s)* Pluie avec du brouillard. 2.15 S. Le ciel s'est éclairci peu après la dernière observation.

*(t)* Pluie vers 4 heures ce matin.

*(v)* Vers une heure, il a commencé à pleuvoir par torrens; à 3 heures et demie passées, on a mesuré deux pouces; à 6 heures et demie du matin, un tiers : le reste est tombé depuis, et il tombe encore une pluie fine. Il a tonné très-fort, avec des éclairs très-vifs, à 3 heures, quoiqu'il n'y eût que peu de vent. 2.20 S. Bruine toute la journée. 6.55 S. Pluie fine vers 6.35. Tonnerre éloigné.

*(x)* Peu après la dernière observation, il a commencé à tomber de la bruine. Le mercure a monté; mais il est retombé bientôt après. La pluie a continué jusqu'à une heure du matin; elle a été très-forte pendant environ 2 heures. 11.45 S. Cette quantité est tombée dans le cours de la journée, vers 9 et 2 S.

*(y)* Petite pluie à 7 S. hier; autre il n'y a qu'un moment. 2 S. Pluie dans la matinée. 6.20 S. Pluie vers 5 heures S. La pluie ci-dessus a produit cette quantité.

*(z)* La nuit a été claire, et les étoiles brillantes.

*(aa)* Le temps étoit très-sombre à 9 heures; beaucoup d'éclairs. Vers minuit, il a commencé à pleuvoir. Vers le matin, il a plu davantage; à 6 M. la pluie étoit très-forte. Depuis il n'a cessé de tomber une pluie fine, et il pleut encore. 2.15 S. Il a plu jusque vers midi, et tout annonce qu'il pleuvra davantage.

*(bb)* La matinée a été brillante.

*(cc)* Il a plu vers 8 S. La nuit dernière, pluie fine par un vent de S. O. 5. .213. Cette pluie est tombée vers 6 S. Elle a été forte pour le temps qu'elle a duré.

*(dd)* Ajoutez cette quantité pour ce qui a débordé les 10, 18, 23 et 24, lorsque le jardin a été entièrement submergé.

| Juillet 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 1. | 2. 50. S. | 29.436. | 53. | 85. | 92. | Épaisses. | 4. | E. ¼ N. | 3. | | |
| 2. | 7. M. | 29.483. | 55.5. | 83. | 85. | *Ditto.* | 6. | E. ¼ N. | 4. | .148. | *(a).* |
| | 0. 10. S. | 29.510. | 47.5. | 83. | 84. | Ep. dét. basses. | 10. | E. S. E. | 5. | | |
| 3. | 9. 20.M. | 29.512. | 55.5. | 83. | 84. | Épaisses, detach. | 6. | E. ¼ N. | 6. | .300. | *(b).* |
| | 2. 20. S. | 29.480. | 55.5. | 83.3. | 85. | *Ditto.* | 7. | Sud par E. | 4. | .450. | |
| 4. | 8. 12. S. | 29.556. | 54.5. | 82. | 84. | Épaisses. | 10. | S. O. | 4. | .069. | *(c).* |
| 5. | 9. 30.M. | 29.586. | 56.5. | 83. | 81.5. | Épaisses, détach. | 10. | O. N. O. | 3. | .900. | *(d).* |
| | 2. 30. S. | 29.528. | 56. | 82. | 83. | Très-epaisses. | 10. | S. O. par S. | 2. | .017. | |
| 6. | 6. 22.M. | ☽ N. L. | | | | | | | | | |
| | 7. 10. | 29.486. | 57. | 81. | 78.5. | Épaisses, détach. | 10. | N. O. | 2. | .923. | *(e).* |
| | 2. 45. S. | 29.415. | 58. | 82. | 80.5. | Detachées. | 10. | S. O. par S. | 3. | .150. | |
| | 7. S. | | | | | *Ditto.* | 10. | S. O. | 7. | .500. | |
| 7. | 6. 40.M. | 29.40. | 58. | 81. | 78.7. | | 9. | S. O. ¼ S. | 3. | .359. | *(f).* |
| 9. | | | | | | | | | | .300. | *(g).* |
| | | | | | | | | | | .186. | |
| | 8. M. | 29.60. | 61. | 82. | 84. | Minces. | 6. | S. E. | 2. | | |
| 10. | 7. M. | 29.654. | 62. | 82. | 83.5. | Épaisses, tonn. | 5. | S. | 4. | | |
| | 0. 15. S. | | | | 94. | *Ditto.* | 7. | S. | 4. | | |
| | 2. S. | 29.610. | 62. | 83.5. | 88.7. | *Ditto.* | 8. | S. S. E. | 4. | | *(h).* |
| 11. | 7. 30.M. | 29.662. | 59. | 83. | 88. | Épaisses, dissém. | 8. | S. ¼ E. | 2. | | *(i).* |
| 12. | 2. 30. S. | 29.556. | 56. | 83.5. | 90.7. | Épaisses. | 10. | S. O. par S. | 3. | .036. | *(k).* |
| 13. | 7. 30.M. | 29.516. | 58. | 83. | 82. | Detachées. | 10. | S. O. par S. | 2. | 1.500. | *(l).* |
| | 2. 30. S. | 29.460. | 58. | 83. | 86. | Épaisses. | 10. | S. S. O. | 3. | 1.223. | |
| 14. | 6. 40.M. | 29.944. | 55. | 81.3. | 80.7. | *Ditto.* | 10. | S. par O. | 3. | .016. | *(m).* |
| | 7. 28.M. | ☽ P.Q. | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | Porté ci-contre.... | | 7.077. | |

*(a)* La nuit serrée et suffocante. Après 3 heures du matin, du tonnerre et des éclairs; un petit vent, accompagné de pluie, a facilité le sommeil. 0.10 S. Un violent orage est survenu : le vent a été N. E. pendant la plus grande partie de la matinée, il vient de changer.

*(b)* Il a plu pendant tout l'apres-midi, jusqu'à pres de 8 S., et il menace de pleuvoir encore. 2.20 S. Pluies passageres, cinq ou six depuis la dernière observation.

*(c)* Produit de plusieurs bruines passagères, postérieures à la dernière observation.

*(d)* Vers 6 heures, il a commencé à pleuvoir, et il y avoit 400 à 9 heures. Il a plu pendant presque toute la nuit, et il n'y a qu'un moment qu'on a mesuré 500. Il tombe encore de la bruine. Le tonnerre est tombé tout près du Bazar, qui est à un tiers de mille de la maison; mais il n'a fait de mal à personne.

*(e)* Pluie accompagnee d'éclairs pendant la nuit. Forte pluie vers le point du jour. La pluie ne fait que de cesser. 2.45 S. Pluie pendant tout l'aprés-midi. Elle vient de s'arrêter. 7 S. L'aprés-midi a été trés-pluvieux et trés-venteux, et le temps continue d'être le même.

*(f)* Temps orageux par intervalles. Toute la nuit il est tombé des pluies passagères.

*(g)* Le 7, dans la soirée, .186. Le 8, à 2 S., quand la pluie a cessé.

*(h)* Il a tonné dans l'eloignement.

*(i)* Il y a eu des eclairs vers 10 S., mais point de pluie.

*(k)* Cette pluie tomba hier vers 4 S. Il n'a pas plu depuis.

*(l)* Forte pluie la nuit dernière, vers 11 heures. Il recommence à pleuvoir doucement. 2.30 S. La pluie a duré jusque passé une heure.

*(m)* Il a plu dans [illegible]ée, vers 6 heures.

| Juillet 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HIGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | Ci-contre... | ..... | 7.077. | |
| 15. | 8. 40. S. | 29.660. | 58.5. | 83. | 87. | Épaisses. | 9. | S. O. | 4. | .072. | (n). |
| 16. | 2. 40. S. | 29.586. | 54. | 85. | 91. | *Ditto.* | 10. | S. O. par O. | 3. | | |
| 17. | 0. 45. S. | 29.553. | 55. | 85. | 92. | *Ditto.* | 7. | S.O. par O. | 3. | .184. | (o). |
| 18. | 2. 20. S. | 29.442. | 54. | 83.3. | 85. | *Ditto.* | 10. | O. S. O. | 5. | .340. | (p). |
| 19. | 7. 20.M. | 29.468. | 57. | 81. | 78. | Épaisses, détach. | 10. | S. O. par O. | 4. | .291. | (q). |
| 21. | 10. 20. S. | 29.596. | 60. | 83. | 82.5. | Minces. | 5. | S. ; E. | 3. | .430. | (r). |
| 22. | 5. 20.M. | ☽ P. L. | | | | Épaisses. | | | | | |
| | 6. 15.M. | 29.586. | 64. | 82. | 81. | Ep. dét., brouill. | 9. | S. | 2. | | |
| 24. | 7. M. | 29.682. | 61. | 80.9. | 81. | Épaisses. | 9. | E. par N. | 3. | .110. | (s). |
| | 2. 20. S. | 29.630. | 55. | 84. | 90. | *Ditto.* | 3. | E. N. E. | 2. | .014. | |
| 25. | 5. 45.M. | 29.675. | 58.5. | 81. | 80. | *Ditto.* | 3. | S. S. E. | 2. | | |
| 26. | 8. 50.M. | 29.686. | 54. | 84. | 87.5. | Épaisses, minces. | 8. | S. S. O. | 2. | | |
| | 2. 30. S. | 29.627. | 51. | 85.6. | 91.5. | Épaisses. | 9. | S. E. par E. | 3. | | (t). |
| | 8. 25. S. | 29.636. | 54. | 84. | 80. | *Ditto.* | 8. | N. O. par N. | 2. | 1.700. | |
| 27. | 7. 20.M. | 29.641. | 56.5. | 83. | 87. | *Ditto.* | 5. | S. | 1. | 0.007. | (v). |
| | 2. 20. S. | 29.613. | 52.5. | 84. | 89.5. | Tonnerre. | 10. | S. E. | 4. | .025. | |
| 28. | 6. 30.M. | 29.612. | 58.5. | 82. | 84.5. | Detachées. | 3. | S. par E. | 2. | | |
| | 9. 11.M. | ☽ D. Q. | | | | | | | | | |
| 29. | 1. 20.M. | 29.562. | 52.5. | 86. | 91.5. | Épaisses. | 8. | E. N. E. | 3. | | |
| 30. | 8. 10.M. | 29.580. | 56.5. | 83.9. | 87. | *Ditto.* | 9. | S. S. E. | 2. | | |
| | 2. 40. S. | 29.512. | 51.5. | 86.5. | 93. | *Ditto.* | 8. | S. par O. | 3. | | |
| 31. | 7. 15.M. | 29.528. | 56. | 82.3. | 80.7. | *Ditto.* | 9. | N. E. ; E. | 3. | | |
| | 2. S. | 29.370. | 58.5. | 80. | 79. | *Ditto.* | 10. | S. | 4. | .226. | (x). |
| | | | | | | | | | | .016. | (y). |
| | | | | | | | | | | 10.392. | |
| | | | | | | | | | | 1.700. | (z). |
| | | | | | | | | | | 12.092. | |
| | | | | | | | | TOTAL en Juillet. | | 12.192. | |

*(n)* Cette pluie est tombée dans la nuit du 14 ; il n'y en a pas eu depuis.
*(o)* Pluie hier au soir et dans la nuit avant 3 heures.
*(p)* Nuit très-orageuse. Pluie au jour.
*(q)* Petite pluie.
*(r)* 0.4 sont tombés le 19, le reste hier. Point de pluie aujourd'hui ; la matinée a été brumeuse et nébuleuse, très-serrée et très-chaude.
*(s)* Cette pluie est tombée avant-hier. 2.20 S. Pluie accompagnée de tonnerre à 11 heures. Marée excessivement haute aujourd'hui.
*(t)* Il commence de pleuvoir. 8.25 S. Deux pluies très-fortes depuis 7 S. Vers ce temps, il a commencé de tonner très-fort du S. E., et le tonnerre a passé au N. O.
*(v)* Reste de l'orage de la nuit dernière, qui étoit passé lorsque j'ai inscrit la dernière observation. 2.20 S. Tonnerre accompagné de pluie vers 12. Il tonne maintenant, et nous aurons encore plus de tonnerre.
*(x)* Il pleut très-fort ; le vent a parcouru tous les points de la boussole au moins deux fois depuis le matin, avec de petites pluies passagères et un tonnerre éloigné dont le bruit est sourd et pesant.
*(y)* Le vent s'est augmenté à 8h ; il a soufflé ainsi pendant plus d'une heure : il étoit accompagné de pluie, dont ceci est la quantité.
*(z)* Ajoutez ceci pour ce qui a débordé le 26. La quantité ne pouvoit être moindre.

| Août 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 1. | 6. M. | 29.490. | 60. | 81. | 79.3. | Épaisses. | 3. | S. par E. | 3. | | |
| 2. | 6. 10.M. | 29.515. | 62. | 81.7. | 81.3. | Minces, épaisses. | 4. | S. S. O. | 2. | 0.005. | (a). |
| | 2. S. | 29.515. | 57. | 83.2. | 88.7. | Épaisses, tonn. | 9. | S. E. par S. | 3. | | |
| 3. | 5. 40.M. | 29.561. | 65. | 81.5. | 81.5. | Minces. | 2. | S. par E. | 2. | .715. | (b). |
| | 11. M. | | | | | | | | | | |
| 4. | 8. S. | 29.544. | 57. | 83. | 83. | Épaisses. | 5. | S. E. par E. | 2. | | (c). |
| 5. | 7. 26.M. | ☽ N. L. | | | | | | | | | |
| | 11. S. | 29.578. | 60. | 82.2. | 80.9. | Minces. | 6. | S. E. | 2. | .719. | (d). |
| 6. | 6. 30.M. | 29.528. | 64.5. | 80.9. | 80.9. | Épaisses. | 9. | E. par N. | 2. | | |
| | 11. S. | 29.588. | 62. | 82.3. | 80.3. | Minces. | 5. | S. O. par S. | 2. | .271. | (e). |
| 7. | 8. 30.M. | 29.580. | 63. | 82.3. | 83. | Épaisses. | 10. | O. par N. | 2. | | |
| | 2. 15. S. | 29.520. | 61.5. | 83.7. | 90.2. | *Ditto.* | 9. | S. S. E. ÷ E. | 3. | .066. | (f). |
| | 11. S. | 29.600. | 64. | 83.5. | 81. | *Ditto.* | 10. | S. par O. | 2. | 1.000. | |
| 8. | 6. M. | 29.592. | 62. | 80.5. | 78.5. | *Ditto.* | 10. | S. ÷ O. | 2. | .546. | (g). |
| 9. | 7. 50.M. | 29.750. | 63.5. | 80. | 79. | *Ditto.* | 10. | S. O. | 2. | | (h). |
| | 0. 50. S. | 29.735. | 64. | 80. | 86. | Très-épaisses. | 8. | S. | 2. | .293. | |
| 10. | 6. 20.M. | 29.700. | 64.5. | 80.5. | 81. | Épaisses. | 3. | S. par E. | 2. | | |
| | 1. 15. S. | 29.66. | 58.5. | 84.3. | 90.3. | Épaisses, tonn. | 6. | S. S. O. | 3. | | |
| 11. | 9. M. | 29.638. | 67.5. | 83. | 86.3. | Épaisses. | 5. | S. S. O. | 3. | | |
| | 2. 15. S. | 29.574. | 61.5. | 86. | 92.5. | Tonnerre. | 7. | S. par O. | 3. | | |
| 12. | 7. 50.M. | 29.608. | 66.5. | 83.6. | 87.3. | Épaisses. | 8. | S. ÷ E. | 2. | | (i). |
| | 2. 15. S. | 29.564. | 56. | 86.5. | 91.5. | Tonnerre. | 10. | S. ÷ O. | 2. | .070. | (k). |
| 13. | 7. M. | 29.606. | 65. | 81.5. | 82.2. | Épaisses. | 9. | O. N. O. | 3. | .014. | |
| | 11. 24.M. | ☽ P. Q. | | | | | | | | | |
| | 2. 15. S. | 29.550. | 63.5. | 82.8. | 86.5. | Épaisses, tonn. | 10. | S. par E. | 2. | .400. | (l). |
| 14. | 7. 45.M. | 29.544. | 64. | 81.5. | 82. | Épaisses. | 10. | N. O. | 2. | .196. | |
| | 2. 20. S. | 29.466. | 67. | 84.5. | 89.5. | *Ditto.* | 8. | E. ÷ N. | 1. | | (m). |
| 15. | 7. 45.M. | 29.498. | 65. | 82.7. | 84. | *Ditto.* | 6. | S. S. E. | 3. | | |
| | 2. S. | 29.468. | 61.5. | 83.5. | 86. | Épaisses, tonn. | 10. | E. par N. | 2. | .143. | |
| 16. | 7. 45.M. | 29.528. | 65. | 82.8. | 83.2. | Épaisses. | 5. | N. E. ÷ E. | 3. | | (n). |
| | 2. 15. S. | 29.460. | 57.5. | 85. | 87.3. | Tonnerre. | 10. | N. N. E. | 4. | | (o). |
| 17. | 7. M. | 29.472. | 64. | 81. | 80.2. | Épaisses, détach. | 10. | N. E. | 2. | .475. | |
| | 2. 10.S. | 29.493. | 61.5. | 84.5. | 88.2. | Épaisses. | 8. | S. O. par S. | 5. | .025. | (p). |
| 18. | 6. 15.M. | 29.580. | 63. | 80.5. | 78.5. | Détachées. | 10. | S. | 3. | .583. | |
| | | | | | | | | Porté ci-contre... | | 5.521. | |

(a) Vers 1 S. il est tombé une très-forte pluie dans la ville; il y en a eu fort peu ici : la quantité est notée. 2 S. Tonnerre dans l'éloignement.

(b) Cette pluie est tombée dans un temps fort court. Il n'y a eu qu'une petite pluie en ville.

(c) Le temps a été fort sombre en ville toute la matinée; nous avons eu deux petites pluies, mais point dans les jardins.

(d) 5 de cette quantité sont tombés la nuit dernière. le reste dans la matinée d'aujourd'hui.

(e) Il est tombé une petite pluie pendant presque toute la journée.

(f) Pluie dans la matinée. 11 S. Il pleut encore très-fort.

(g) Il a plu presque continuellement pendant toute la nuit; il pleut encore : cependant la pluie diminue.

(h) Il pleut très-fort; le mercure baisse, en sorte qu'il a été plus élevé.

(i) Cette quantité est tombée dans la nuit vers 15 S. Nous avons eu en outre, ce matin, une pluie fine vers 11.

(k) Cette quantité est tombée vers 2 heures du matin avec une bouffée de vent et des éclairs. 2.15 S. Deux ou trois pluies accompagnées de tonnerre depuis 9 heures. Il tonne maintenant.

(l) Il a plu hier après-midi et dans la nuit.

(m) 2 S. Plusieurs petites pluies avec du tonnerre.

(n) 2.35 S. Tonnerre dans l'éloignement.

(o) Pluies accompagnées de tonnerre hier dans l'après-midi et dans la nuit; pluie ce matin. 2.10 S. Très-petite pluie à divers intervalles, pendant toute la matinée, et de courte durée.

(p) La nuit a été très-orageuse, avec des pluies fréquentes. Il pleut encore, et le vent a été en général 6 et 7 dans la nuit.

| Août 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ' | | | | | | | Ci-contre... | ..... | 5.521. | |
| 19. | 6. 50.M. | 29.578. | 67. | 83. | 84. | Disséminées. | 5. | S. S. O. | 4. | .142. | (q). |
| | 2. 30. S. | 29.564. | 49. | 88. | 90.5. | Épaisses. | 5. | S. O. par O. | 2. | | |
| 20. | 7. M. | 29.580. | 63. | 83. | 85. | Minces. | 9. | S. O. par S. | 3. | | |
| | 1. 41. S. | ☽ P.L. | | | | | | | | | |
| | 2. 20. S. | 29.566. | 40. | 90. | 93. | Épaisses. | 4. | S. O. par O. | 4. | | |
| 21. | 06. 1.M. | 29.576. | 54. | 83. | 80. | *Ditto.* | 5. | N. | 1. | | (r). |
| | 1. S. | 29.625. | 52.5. | 85. | 85. | Tonnerre. | 10. | N. E. par E. | 3. | | |
| | 2. 15. S. | 29.578. | 54. | 84. | 83. | *Ditto.* | 10. | E. S. E. | 2. | .015. | |
| 22. | 6. M. | 29.588. | 58. | 83. | 81. | Épaisses. | 9. | O. par N. | 1. | | |
| | 2. 15. S. | 29.556. | 54. | 85. | 90. | *Ditto.* | 8. | N. E. par N. | 4. | .052. | (s). |
| 23. | 6. 30.M. | 29.570. | 61. | 83. | 81. | Épaisses, tonn. | 9. | N. | 1. | .248. | (t). |
| | 2. 15. S. | 29.576. | 59. | 83.5. | 86.8. | Épaisses. | 8. | S. ÷ E. | 5. | .053. | |
| 24. | 7. M. | 29.596. | 60. | 82. | 82. | *Ditto.* | 7. | E. par S. | 3. | .030. | |
| | 2. 15. S. | 29.598. | 59.5. | 84. | 86. | Tonnerre. | 9. | S. par E. | 3. | .084. | (v). |
| 25. | 6. 30.M. | 29.646. | 62. | 82.5. | 81.5. | Épaisses, minces. | 9. | S. par E. | 2. | | |
| | 2. 15. S. | 29.640. | 55. | 85. | 86.5. | Épaisses. | 9. | S. S. O. | 2. | | |
| 26. | 7. M. | 29.690. | 61. | 82.8. | 83. | Minces. | 9. | E. S. E. | 2. | | |
| | 2. 15. S. | 29.642. | 58. | 84. | 81.9. | Tonnerre. | 9. | S : E. | 2. | .186. | |
| 27. | 4. 03.M. | ☽ D.Q. | | | | | | | | | |
| | 6. 15.M. | 29.700. | 61. | 82.5. | 80. | Épaisses, minces. | 7. | S. S. E. | 3. | .017. | (x). |
| | 2. 25. S. | 29.688. | 57.5. | 84.5. | 88.9. | Épaisses. | 9. | S. par E. | 3. | .004. | |
| 28. | 7. M. | 29.758. | 61. | 82.0. | 80.9. | Détachées. | 10. | S. E. par E. | 2. | .200. | (y). |
| 29. | 7. M. | 29.696. | 61. | 81.8. | 81.8. | Épaisses. | 6. | S. par E. | 2. | .214. | (z). |
| 30. | 7. 10.M. | 29.704. | 63. | 83. | 83.2. | Minces. | 10. | S. O. par S. | 2. | .055. | (aa). |
| | 2. 35. S. | 29.628. | 58. | 85.4. | 88.5. | Tonnerre. | 9. | S. par O. | 2. | | |
| 31. | 5. 30.M. | 29.610. | 61. | 82. | 80.7. | Épaisses, détach. | 10. | O. N. O. | 1. | | |
| | 2. 25. S. | 29.600. | 63. | 82.5. | 81. | Tonnerre, dét. | 10. | O. S. O. | 2. | 1.707. | (bb). |
| | | | | | | | | | | 1.700. | (cc). |
| | 7. S. | | | | | | | | | .338. | (dd). |
| | | | | | | | | TOTAL en Août.. | | 10.661. | |

(q) Pluie hier vers midi et après midi. Fin de la pluie hier matin.

(r) 1 S. Tonnerre dans l'éloignement. Il a commencé à tomber une pluie fine. 2.15 S. Le tonnerre a cessé.

(s) 2.15 S. Pluie vers 8 M.

(t) Pluies accompagnées de tonnerre, depuis la dernière observation. 2.15 S. Pluie de courte durée depuis la dernière observation; marées hautes.

(v) 2.15 S. Petites pluies, accompagnées de tonnerre.

(x) Pluie accompagnée de tonnerre, hier dans l'après-midi. 2.25 S. Petite pluie, qui vient de cesser.

(y) Il pleut maintenant, et il est tombé un peu de pluie hier dans l'après-midi.

(z) Pluie avant le coucher du soleil.

(aa) Pluie dans la nuit. 2.35 S. Il a tonné ce matin; et comme il faisoit un calme plat, la chaleur étoit presque insupportable. 2.25 S. Le reservoir ne contient que cette quantité. J'ignore combien il en est tombé, mais je crois que c'est beaucoup plus.

(bb) La pluie mesurée aujourd'hui est tombée dans l'espace d'environ une heure. Aujourd'hui j'ai mesuré le réservoir; il ne contient que 1.707. Il s'en écoule un dixième en 40 secondes, par le trou qui donne de l'air. Il est donc impossible de déterminer ce qui est tombé aujourd'hui; mais il étoit évident que l'eau s'étoit écoulée, et diverses circonstances me font juger que la quantité n'a pas été au-dessous de ce qui a été mesuré.

(cc) Ajoutez 1.700. La quantité n'a pu être moindre, attendu qu'il y avoit beaucoup d'eau dans le jardin; de plus, je sais par un canal, que son eau s'est élevée de 3.4. Hier elle étoit à 1.5 au-dessous de la rigole; et après midi, l'eau a coulé par la rigole avec deux pouces d'épaisseur: cependant il n'est tombé dans l'après-midi que [illegible] de pouce.

(dd) Cette quantité est tombée dans l'après-midi.

| Sept. 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espece. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 1. | 5. 30.M. | 29.60. | 68. | 81.5. | 80. | Épaisses. | 5. | S. par O. | 2. | | |
| 2. | 7. 40.M. | 29.70. | 66.5. | 82. | 82.5. | *Ditto.* | 5. | S. | 3. | .052. | (a). |
| | 2. 30. S. | 29.67. | 68. | 83.5. | 85. | *Ditto.* | 10. | S. S. E. | 3. | .156. | |
| 3. | 5. 30.M. | 29.712. | 71. | 81.5. | 79.9. | *Ditto.* | 3. | S. S. E. | 1. | | |
| | 2. 20. S. | 29.700. | 65. | 83. | 86. | *Ditto.* | 6. | S. par O. ÷ O. | 3. | | |
| | 10. 51. S. | ☽ N. L. | | | | | | | | | |
| 4. | 6. M. | 29.748. | 69. | 82. | 79.9. | Minces. | 5. | S. par O. | 1. | | |
| | 2. 20. S. | 29.730. | 50.5. | 85. | 92. | Épaisses. | 6. | S. par O. | 2. | | |
| 6. | 6. 15.M. | 29.772. | 55.5. | 83.5. | 82. | Épaisses, dissém. | 6. | S. S. O. | 2. | | |
| | 2. 25. S. | 29.734. | 46.5. | 88. | 91. | Tonnerre. | 7. | S. O. par O. | 4. | | (b). |
| 7. | 5. 40.M. | 29.720. | 55. | 84. | 82.2. | Minces, épaisses. | 6. | S. S. O. | 3. | | |
| | 2. 30. S. | 29.714. | 45. | 87.5. | 89. | Tonnerre. | 9. | S. S. O. | 3. | | (c). |
| 8. | 5. 40.M. | 29.716. | 55. | 84. | 81. | Minces. | 3. | S. par O. | 2. | | (d). |
| 9. | 5. 40.M. | 29.740. | 55. | 83. | 82. | *Ditto.* | 3. | S. ÷ O. | 1. | | |
| | 2. 10. S. | 29.730. | 45. | 87.5. | 92. | Tonnerre. | 5. | S. O. par O. | 2. | | (e). |
| 10. | 7. 30.M. | 29.820. | 54. | 84.8. | 85. | Minces, épaisses. | 6. | S. par E. | 2. | | (f). |
| | 2. 25. S. | 29.784. | 48. | 88. | 92. | Tonnerre. | 9. | S. S. O. | 3. | | |
| 11. | 7. M. | 29.782. | 55.5. | 83. | 81.5. | Épaisses. | 9. | N. par E. ÷ N. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.754. | 50.5. | 86. | 88.5. | Tonnerre. | 10. | S. O. par S. | 3. | | (g). |
| 12. | 1. 55.M. | ☽ P. Q. | | | | | | | | | |
| | 6. 10.M. | 29.720. | 55. | 83.5. | 80.2. | *Ditto.* | 6. | S. O. ÷ S. | 2. | .582. | (h). |
| | 2. 10. S. | 29.668. | 53.5. | 86. | 92. | Épaisses. | 9. | S. | 2. | .185. | |
| 13. | 5. 55.M. | 29.650. | 57. | 84. | 82. | *Ditto.* | 7. | S. par O. | 2. | | (i). |
| | 1. 20. S. | 29.592. | 55. | 87. | 93. | Très-épaisses. | 9. | S. S. E. | 2. | | |
| 14. | 7. 10.M. | 29.655. | 56.5. | 83.3. | 81.9. | Brumeuses. | 10. | E. S. E. | 2. | .010. | (k). |
| | 2. 10. S. | 29.608. | 52. | 86. | 89.5. | Tonnerre. | 8. | S. E. par S. | 4. | .002. | |
| 15. | 5. 50.M. | 29.600. | 56.5. | 82. | 80. | Détachées. | 7. | E. pas N. | 3. | .001. | (l). |
| 16. | 7. 15.M. | 29.648. | 56.5. | 82. | 81. | Minces. | 4. | E. par S. ÷ S. | 3. | .128. | (m). |
| | 2. S. | 29.616. | 54. | 84. | 86. | Tonnerre. | 5. | E. ÷ S. | 2. | .590. | |
| | 8. 40. S. | 29.659. | | 83. | 82. | Minces. | 5. | S. E. par E. | 3. | .110. | |
| 17. | 6. M. | 29.630. | 59. | 82. | 80. | *Ditto.* | 9. | S. E. par E. | 2. | .003. | (n). |
| | 2. 25. S. | 29.628. | 54. | 85. | 82.5. | Épaisses. | 10. | E. par N. ÷ N. | 1. | .001. | |
| | | | | | | | | Porté ci-contre.... | | 1.820. | |

(a) Pluie vess une heure du matin, avec uo vent violent. 2.30 S. Pluie vers 10 heures.

(b) Tonnerre éloigné.

(c) 2.30 S. Nous avons eu une pluie fine à 11 heures, et du tonnerre depuis.

(d) Hier il a beaucoup plu à Demdem, et aujourd'hui il y a eu une pluie très-perçante à Calcutta. Nous n'avons eu ici qu'une pluie fine.

(e) Tonnerre éloigné, 2.10 S, mais qui approche dans la direction du S. O. au S. S. E.

(f) Vers le coucher du soleil, et jusqu'à ce moment, nous avons eu un double arc-en-ciel; mais la pluie ne tomboit que par gouttes disséminées.

(g) 2 S. Tonnerre bruyant ao N. E.

(h) A 4 heures et demie passées, nous avons eu une forte pluie venant du S. O., avec des éclairs. 2.10 S. Pluie vers 9 heures.

(i) Pluie fine, qui vient de cesser.

(k) Nous avons eo beaucoup de tonnerre la nuit dernière, une pluie fine et un calme plat jusqu'au point du jous. 2.10 S. Nous avons eu deux ou tsois pluies fines et du tonoerre.

(l) Pluie fine dans l'après-midi, vers 3 S.

(m) Cette quantité est tombée hier, et il n'a pas plu dans la ville. 2 S. A minuit et demi passé, une pluie très-forte a produit cette quantité en moins de 20, du S. E. 5. 8.40 S. Cette quantité est tombée vers le couches du soleil. Depuis ce moment, le ciel a commencé à s'éclaircir.

(n) Cette quantité est tombée dans la nuit. 2.25 S. Pluie fine dans la matinée.

| Sept. 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | Ci-contre... | ..... | 1.820. | |
| 18. | 6. M. | 29.645. | 58. | 81. | 80.5. | Détachées. | 8. | E par N. ¼ N. | 2. | | *(o).* |
| | 7. M. | 29.664. | 58. | 81. | 80. | *Ditto.* | 10. | *Ditto.* | 2. | | |
| | 2. 20. S. | 29.613. | 56. | 84. | 85. | *Ditto.* | 10. | S. par E. | 3. | .056. | |
| | 9. 57. S. | ☽ P. L. | | | | | | | | | |
| 19. | 6. M. | 29.590. | 59. | 81. | 80. | Épaisses, détach. | 10. | E. par S. | 2. | .003. | *(p).* |
| | 2. 15. S. | 29.588. | 61. | 83. | 87.2. | Très-épaisses. | 10. | S. par O. | 2. | .002. | |
| 20. | 6. M. | 29.580. | 62. | 81. | 80. | Épaisses, détach. | 10. | S. E. | 2. | .281. | *(q).* |
| | 2. S. | 29.576. | 59. | 84.5. | 89. | Épaisses. | 8. | S. par E. | 3. | .163. | |
| 21. | 7. 50.M. | 29.687. | 61. | 81. | 81.5. | *Ditto.* | 9. | E. par S. | 4. | .387. | *(r).* |
| | 2. 25. S. | 29.666. | 60.5. | 84.3. | 87. | *Ditto.* | 10. | S. E. par S. | 4. | .084. | |
| 22. | 6. M. | 29.754. | 62. | 81. | 79.8. | *Ditto.* | 3. | E. par N. | 4. | .016. | *(s).* |
| 23. | 7. M. | 29.756. | 62. | 80. | 80.8. | Minces. | 4. | N. E. | 1. | .270. | |
| | 1. 30. S. | 29.718. | 58. | 84.7. | 88.8. | Épaisses. | 6. | N. O. | 1. | | *(t).* |
| 24. | 8. 15.M. | 29.723. | 62. | 83. | 84. | *Ditto.* | 9. | N. O. | 3. | | |
| | 2. 15. S. | 29.636. | 55. | 86. | 89.5. | *Ditto.* | 8. | N. N. O. | 3. | | |
| 25. | 8. 50.M. | 29.668. | 58. | 83. | 84. | *Ditto.* | 5. | E. par S. | 4. | | *(v).* |
| | 2. 15. S. | 29.583. | 53. | 84.3. | 86. | *Ditto.* | 7. | E. S. E. | 4. | .154. | |
| | 2. 21. S. | ☽ D. Q. | | | | | | | | | |
| 26. | 8. M. | 29.666. | 58. | 80.8. | 81.2. | Épaisses, détach. | 5. | E. N. E. | 3. | .395. | *(x).* |
| | 2. S. | 29.608. | 58. | 82. | 84. | Épaisses. | 9. | S. S. E. allant au S. par O. | 5. | .291. | |
| 27. | 7. 45.M. | 29.641. | 61. | 81. | 81.8. | Minces. | 5. | S. E. | 3. | .018. | *(y).* |
| | 2. 25. S. | 29.573. | 59. | 82. | 81. | Épaisses. | 10. | S. O. | 3. | .130. | |
| 28. | 7. 20.M. | 29.600. | 60. | 81. | 81. | *Ditto.* | 9. | S. E. par S. | 5. | .130. | *(z).* |
| | 2. 15. S. | 29.556. | 62. | 83. | 85.5. | *Ditto.* | 10. | S. S. E. | 5. | .009. | |
| 29. | 6. 30.M. | 29.638. | 63. | 81. | 79.5. | *Ditto.* | 10. | S. par E. | 2. | 2.640. | *(aa).* |
| 30. | 6. 30.M. | 29.680. | 61. | 78.2. | 79.9. | Très-épaisses. | 4. | S. O. ¼ O. | 3. | .182. | *(bb).* |
| | 12. S. | | | | | | | | | .001. | |
| | | | | | | | | TOTAL en Sept.. | | 7.032. | |

*(o)* 7 M. Petite pluie. 2.20 S. Pluie dans la matinée; plusieurs petites pluies.

*(p)* Cette quantité est tombée hier avant le coucher du soleil. 2.15 S. Pluie fine de peu de durée cet après-midi.

*(q)* Pluie hier au soir et dans la nuit. Il tombe encore de grosses gouttes disteminees. 2 S. Pluie dans la matinée.

*(r)* Pluie et tonnerre à 5 S.; encore deux fois dans la nuit, et aussi depuis le jour. 2.25 S. Il a plu deux ou trois fois depuis la dernière observation.

*(s)* Pluie hier dans l'après-midi. Il a plu deux fois aujourd'hui.

*(t)* 1.30 S. Le vent a varié, mais presque imperceptiblement.

*(v)* Calme plat durant la nuit, jusqu'à environ une heure avant le point du jour; nous avons eu alors un orage accompagné d'éclairs, venant du N. E. 2.15 S. Plnie qui vient de cesser.

*(x)* Pluie à 4 M., et encore au lever du soleil. 2 S. Pluies passagères pendant toute la matinée.

*(y)* Pluie hier après midi. 2.25 S. Plusieurs pluies fines depuis la dernière observation.

*(z)* Nuit très-orageuse, avec des pluies fréquentes. 2.15 S. Deux ou trois pluies depuis ce matin, mais passagères et peu considérables.

*(aa)* Avant 11 heures S., nous avons eu 15 de pluie. Entre 12 et une heure, il est survenu une pluie violente, accompagnée de tonnerre, d'éclairs, et de vent qui varioit de rumb en rumb. Elle a produit 1.25; avant 3 heures, 1.20, et le reste depuis. Le ciel se couvre encore, et nous tommes menacés d'un nouvel orage.

*(bb)* Différentes pluies hier, et une dans la nuit. 12 S. Pluie fine aujourd'hui.

| Oct. 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 1. | 8. M. | 29.826. | 58.5. | 81.2. | 81.5. | Minces. | 4. | O. N. O. | 2. | | |
| | 2. 10. S. | 29.770. | 50. | 84. | 87.5. | *Ditto.* | 2. | O. par S. | 3. | | |
| 2. | 7. 45.M. | 29.840. | 56.5. | 80.5. | 80.5. | | | S. O. ÷ S. | 2. | | |
| | 2. 20. S. | 29.797. | 37. | 83. | 86. | | | O. N. O. | 3. | | |
| 3. | 6. 15.M. | 29.790. | 53. | 80.5. | 82. | Minces. | 7. | S. O. par S. | 2. | | |
| | 3. 54. S. | ☽ N. L. | | | | | | | | | |
| | 5. 30. S. | 29.764. | 46. | 84. | 84.5. | Tonnerre. | 5. | O. N. O. | 3. | | (a). |
| 4. | 7. 15.M. | 29.845. | 54. | 81. | 80. | Épaisses, dissém. | 4. | N. O. | 2. | | |
| | 2. 20. S. | 29.824. | 49. | 84.3. | 87.3. | Épaisses. | 6. | O. N. O. | 2. | | (b). |
| 5. | 7. 30.M. | 29.875. | 54. | 82. | 81.5. | Minces. | 2. | S. E. par S. | | | |
| | 2. 15. S. | 29.833. | 43. | 86. | 90.5. | Épaisses. | 6. | S. S. O. | 2. | | |
| 6. | 6. 50.M. | 29.910. | 52. | 82. | 79. | Minces. | 1. | S. | 1. | | |
| 7. | 6. M. | | | | 78.5. | | | | | | |
| | 7. 40.M. | 29.872. | 51. | 82. | 81.5. | | | S. O: | | | |
| | 2. 30. S. | 29.790. | 45. | 86. | 89.5. | Épaisses. | 6. | O. N. O. | 2. | | |
| 8. | 7. 15.M. | 29.858. | 50. | 81. | 78. | Tonnerre. | 8. | E. ÷ N. | 1. | .331. | (c). |
| | 2. 30. S. | 29.773. | 45. | 85. | 88.5. | Épaisses, tonn. | 8. | N. E. | 2. | | |
| 9. | 6. M. | 29.86. | 52. | 80.5. | 78. | Épaisses. | 3. | N. E. | 2. | .335. | (d). |
| | 2. 25. S. | 29.799. | 50. | 81.7. | 87.5. | Tonnerre. | 9. | S. par E. | 3. | .268. | |
| | 10. 30. S. | | | | | | | | | .455. | |
| 10. | 5. 35.M. | 29.873. | 55. | 78.2. | 75.5. | Épaisses. | 4. | E. N. E. | 2. | .002. | (e). |
| 11. | 6. 15.M. | 29.907. | 56. | 80.5. | 78.6. | Épaisses, dissém. | 7. | E. | 2. | | |
| | 2. 20. S. | 28.863. | 52. | 84. | 88.5. | Épaisses. | 6. | N. N. E. | 3. | | |
| | 2. 46. S. | ☽ P. Q. | | | | | | | | | |
| 12. | 7. 15.M. | 29.902. | 55. | 81.2. | 81. | Minces. | 2. | O. ÷ N. | 1. | | (f). |
| | 2. 25. S. | 29.868. | 47. | 84.3. | 87.5. | Épaisses. | 6. | N. O. | 1. | | |
| 13. | 6. 30.M. | 29.900. | 53. | 81.5. | 79. | Minces. | 2. | N. O. ÷ O. | 2. | | |
| 14. | 7. M. | 29.894. | 53. | 81.5. | 80. | ′ | | O. par S. | 2. | | |
| | 2. 20. S. | 29.848. | 46. | 84. | 88.9. | Épaisses. | 8. | O. N. O. | 2. | | |
| 15. | 7. M. | 29.892. | 53. | 82. | 79.9. | Tonnerre. | 3. | N. O. par O. | 2. | | (g). |
| | 2. 15. S. | 29.878. | 45. | 86. | 89. | Épaisses, tonn. | 6. | N. O. ÷ N. | 3. | | |
| 16. | 6. 45.M. | 29.848. | 52. | 81.5. | 80. | Minces. | 4. | N. | 2. | | |
| | 2. 25. S. | 29.897. | 46. | 86. | 88.5. | Épaisses. | 6. | N. | 3. | | |
| | | | | | | | | Porté ci-contre.... | | 1.391. | |

*(a)* 5.30 S. Pluie dans le oord.
*(b)* 2.20 S. Très-chaud.
*(c)* Il y a eu beaucoup d'éclairs dans le nord, avec du tonnerre dans l'éloignement. A 4 heures, nous avons eu une pluie accompagnée de tonnerre.
*(d)* Pluie accompagnée de tonnerre, vers le coucher du soleil. 2.25 S. La pluie a commencé à 3 heures, et a duré jusqu'à près de 9 heures. Elle est venue du N. E. avec un changement très-subit.
*(e)* J'ignore si cette quantité étoit de la pluie ou de la rosée.
*(f)* A 6.30 M. le thermomètre en dehors, 78.7.
*(g)* Il a tonné deux fois ce matin dans l'éloignement.

| Oct. 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | ° | | | | | | Ci-contre... | ..... | 1.391. | |
| 17. | 6. 20.M. | 29.928. | 50. | 80.7. | 78.2. | | | N. par E. ¼ E. | 2. | | |
| | 2. 5. S. | 29.885. | 42.5. | 85. | 86.5. | | | N. | 4. | | (h). |
| 18. | 6. 46.M. | ☽ P. L. | | | | | | | | | |
| | 6. 50.M. | 29.914. | | 79. | | | | N. | 1. | | (i). |
| | 2. 30. S. | 29.878. | | 86. | | | | N. | 3. | | |
| 19. | 6. 30.M. | 29.872. | | 79. | | | | N. N. E. | 2. | | |
| | 2. 30. S. | 29.856. | | 86. | | | | N. | 1. | | |
| 20. | 7. 30.M. | 29.900. | | 80. | | Épaisses, | 10. | N. | 2. | | (k). |
| | 2. S. | 29.832. | | 86. | | Minces. | 5. | N. | 2. | | |
| 21. | 8. M. | 29.92. | | 81.7. | | *Ditto.* | 3. | N. | 3. | | |
| | 2. 30. S. | 29.864. | | 87.5. | | Épaisses, dissém. | 5. | N. | 4. | | |
| 22. | 6. 20.M. | 29.884. | | 78. | | | | N. | 3. | | |
| | 2. 40. S. | 29.828. | | 87. | | | | N. N. E. | 4. | | |
| 23. | 6. 20.M. | 29.892. | | 77.5. | | Minces. | 4. | N. | 3. | | |
| | 2. S. | 29.864. | | 87. | | *Ditto.* | 3. | N. E. | 3. | | |
| 24. | 7. 10.M. | 29.936. | | 79.5. | | *Ditto.* | 6. | N. N. E. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.903. | | 85.5. | | *Ditto.* | 4. | N. N. E. | 2. | | |
| 25. | 4. 45.M. | ☽ D. Q. | | | | | | | | | |
| | 6. 30. | 29.913. | | 78.5. | | Minces. | 4. | N. E. | 9. | | |
| | 2. 10. S. | 29.900. | | 88. | | Épaisses, dissém. | 3. | N. | 2. | | |
| 26. | 6. 40.M. | 29.874. | | 80.5. | | Épaisses, minces. | 4. | N. E. | 2. | | (l). |
| | 1. S. | 29.860. | | 88. | | Tonnerre. | 8. | S. E. | 1. | | |
| | 1. 25. S. | 29.866. | | 86. | | *Ditto.* | 9. | S. E. | 4. | | |
| | 1. 40. S. | | | | | *Ditto.* | 10. | S. E. | 6. | | |
| 27. | 7. M. | 29.840. | | 78.5. | | Épaisses, détach. | 10. | N. N. E. | 1. | .920. | (m). |
| | 2. S. | 29.780. | | 83. | | Épaisses. | 10. | N. E. | 2. | .456. | |
| 28. | 7. M. | 29.724. | | 77. | | Détach. brum. | 9. | N. N. E. | 3. | | |
| 30. | | | | | | | | | | .084. | (n). |
| 31. | | | | | | | | | | .012. | (o). |
| | | | | | | | | TOTAL en Octobre. | | 2.863. | |

*(h)* 2.5 S. Quitté les jardins ce soir.
*(i)* Première observation à Calcutta.
*(k)* Les nuages ont commencé à se rassembler hier vers 9 M.
*(l)* Brouillard. 1 S. Tonnerre éloigné. 1.25 S. *Ditto;* menace de pluie. 1.40 S. La pluie a commencé par grosses gouttes.
*(m)* La pluie est tombée très-fort ; elle a duré jusque vers 3 heures, et a produit la quantité ci-dessus dans les jardins. Il est tombé de la pluie dans la nuit, et je l'ai entendue au point du jour. Maintenant, bruine. 2 S. Pluie fine. Cette quantité a été mesurée le matin.
*(n)* Pluie au point du jour.
*(o)* Pluie à midi.

| Nov. 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | en plein air. | NUÉES. Espèce. | Quant. | VENT. Point. | Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 2. | 7. 15.M. | 29.947. | | 80. | | Épaisses. | 4. | N. | 1. | | |
| | 9. 33.M. | ☽ N. L. | | | | | | | | | |
| | 2. 30. S. | 29.912. | | 85.5. | | *Ditto.* | 8. | E. S. E. | 3. | | |
| 3. | 8. 30.M. | 29.964. | | 80. | | | | N. | 2. | .003. | *(a).* |
| 4. | 8. 15.M. | 29.936. | | 79.3. | | *Ditto.* | 6. | N. E. | 3. | | |
| | 2. 30. S. | 29.840. | | 81.7. | | *Ditto.* | 8. | E. | 3. | | |
| 5. | 9. M. | 29.924. | | 78.3. | | *Ditto.* | 10. | N. | 3. | .001. | *(b).* |
| | 2. 20. S. | 29.802. | | 82.3. | | *Ditto.* | 9. | N. | 2. | | |
| 6. | 6. 40.M. | 29.850. | | 78. | | *Ditto.* | 8. | E. | 1. | .019. | *(c).* |
| | 2. 20. S. | 29.820. | | 81.8. | | *Ditto.* | 10. | N. E. | 1. | | |
| 7. | 7. 40.M. | 29.914. | | 78.3. | | Frangées. | 6. | N. | 2. | | |
| | 2. 15. S. | 29.900. | | 83. | | Épaisses. | 8. | N. N. E. | 2. | | |
| 8. | 7. M. | 29.932. | | 78.8. | | *Ditto.* | 10. | N. E. | 1. | | *(d).* |
| | 2. 10. S. | 29.881. | | 79.5. | | *Ditto.* | 10. | N. E. | 3. | | |
| 9. | 7. M. | 29.940. | | 74.3. | | *Ditto.* | 9. | N. | 2. | 1.000. | |
| | 2. 10. S. | 29.896. | | 77. | | *Ditto.* | 8. | N. N. E. | 3. | | *(e).* |
| 10. | 1. 43.M. | ☽ P. Q. | | | | | | | | | |
| | 7. 40.M. | 29.936. | | 73. | | Point. | | N. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.936. | | 77.8. | | Blanches, dissém. | 3. | N. O. | 2. | | *(f).* |
| 11. | 7. M. | 30.022. | | 74. | | | | N. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.988. | | 80. | | Épaisses, bl. dis. | 6. | N. O. | 2. | | |
| 12. | 8. M. | 30.118. | | 75. | | Épaisses. | 3. | N. N. E. | 2. | | |
| | 2. 30. S. | 30.036. | | 79.3. | | *Ditto.* | 4. | N. N. E. | 2. | | |
| 13. | 8. M. | 30.118. | | 74.3. | | *Ditto.* | 3. | N. | 3. | | |
| | 2. S. | 20.062. | | 79. | | Disséminées. | 3. | N. | 4. | | |
| 14. | 7. M. | 30.082. | | 71. | | | | N. | 3. | | |
| | 2. 25. S. | 30.024. | | 78. | | | | N. N. O. | 3. | | |
| 15. | 7. 35.M. | 30.005. | | 70.5. | | | | N. O. | 3. | | |
| | | | | | | | | Porté ci-contre.... | | 1.023. | |

*(a)* Petite pluie dans les jardins.

*(b)* Petite pluie; produit dans les jardins.

*(c)* Il a plu la nuit dernière, et l'eau a été mesurée ce matin dans les jardins. 2.20 S. Il y a eu une pluie fine à midi.

*(d)* Temps très-sombre; il menace de pleuvoir. 2.10 S. Il a commencé à pleuvoir vers 8 heures, et la pluie a duré jusqu'à près de 2. Le ciel commence un peu à s'éclaircir.

*(e)* Hier, à 3 S., il a commencé à pleuvoir. Le vent a commencé vers 4 S., et il a acquis une grande violence; il venoit du N. et du N. E. Vers 7 S., une bouffée de vent a rompu le tuyau du réservoir, où il y avoit alors 0.5; et la quantité qui est tombée ensuite, a été évaluée à 0.5. La pluie étoit considérable par intervalles, et elle a duré jusqu'à une heure du matin suivant.

*(f)* Brouillard épais qui se dissipe.

| Nov. 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espece. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | Ci-contre . . . . . . . | | 1.023. | |
| 16. | 6. 40.M. | 29.944. | | 69.7. | | | | | | | |
| | 4. 44. S. | ☽ P. L. | | | | | | N. O. | 2. | | |
| 17. | 7. 30.M. | 29.960. | | 71.3. | 72.3. | | | N. O. | 2. | | (g). |
| | 2. 20. S. | 29.96. | | 78.3. | | | | N. | 2. | | |
| 18. | 7. 45.M. | 30.036. | | 72.5. | | Minces. | 3. | E. | 2. | | (h). |
| | 2. 15. S. | 30.013. | | 78. | | Disséminées. | 4. | O. N. O. | 2. | | |
| 19. | 7. 20.M. | 30.073. | | 72. | | Epaisses, minces. | 7. | O. | 2. | | |
| | 2. 10. S. | 30.023. | | 78.5. | | Minces. | 4. | O. N. O. | 3. | | |
| 20. | 2. 15. S. | 30.040. | | 77.7. | | *Ditto.* | 3. | N. O. | 3. | | (i). |
| 21. | 7. 20.M. | 30.072. | | 71.3. | | Epaisses. | 9. | N. | 2. | | (k). |
| | 2. 10. S. | 30.020. | | 78. | | *Ditto.* | 6. | E. | 2. | | |
| 22. | 6. 40.M. | 30.038. | | 71.5. | | *Ditto.* | 2. | E. N. E. | 4. | | (l). |
| | 1. 50. S. | 30.020. | | 78. | | Disséminées. | 7. | E. N. E. | 3. | | |
| 23. | 7. M. | 29.986. | | 72. | 67. | Minces. | 3. | N. | 2. | | |
| | 11. 06. S. | ☽ D. Q. | | | | | | | | | |
| 24. | 8. M. | 29.976. | | 73. | | Épaisses. | 10. | N. E. | 3. | | |
| | 2. S. | 29.920. | | 79.5. | | Minces. | 6. | N. | 2. | | |
| 25. | 7. 30.M. | 29.942. | | 72. | | *Ditto.* | 4. | N. | 3. | | |
| 28. | 6. 20.M. | | | | 59.7. | | | N. | 4. | | (m). |
| | 7. 10.M. | 30.050. | | 66.2. | 59.3. | Minces, bande dans l'Est. | | N. | 4. | | |
| | 2. S. | 30.000. | | 73. | | Point. | | N. | 3. | | |
| 29. | 7. 25.M. | 30.022. | | 66.5. | 58. | Point. | | N. | 3. | | |
| — | 2. 10. S. | 29.963. | | 75.5. | | | | N. | 3. | | (n). |
| 30. | 6. 40.M. | 29.977. | | 66. | 59. | | | N. | 3. | | |
| | 2. 30. S. | 29.940. | | 77.3. | | | | N. N. O. | 3. | | |
| | | | | | | | | TOTAL en Novemb. | | 1.023. | |

(g) Le thermomètre en dehors étoit au soleil.
(h) Brouillard mince.
(i) Cette matinée a été très-froide ; mais je n'ai pas observé.
(k) Il a plu vers 3 heures du matin.
(l) Vent très-âpre au dehors.
(m) Un très-petit nuage. 7.10 M. Ciel très-chargé à l'ouest. 2 S. On n'aperçoit pas un seul nuage ; la petite bande s'est dissipée avant 8 heures, et toute la journée a été délicieuse.
(n) La fin de la journée d'hier a été aussi agréable que le milieu ; le temps promet aujourd'hui d'être également beau.

| Déc. 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE à couvert. | THERMOMÈTRE en plein air. | NUÉES. Espèce. | NUÉES. Quant. | VENT. Point. | VENT. Force. | PLUIE. Pouces. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 1. | 6. 45.M. | 29.988. | | 66.5. | 61. | Minces. | 2. | O. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.976. | | 78.2. | | Disséminées. | 3. | N. O. | 2. | | |
| 2. | 2. 42.M. | ☽ N.L. | | | | | | | | | |
| | 7. 15.M. | 29.956. | | 67. | 62. | Ép. minces, diss. | 5. | O. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.944. | | 77.5. | | | | O. N. O. | 4. | | |
| 3. | 7. M. | 30.00. | | 69. | 64. | Minces. | 4. | O. N. O. | 2. | | |
| | 2. 20. S. | 29.86. | | 77. | | *Ditto.* | 4. | N. | 2. | | |
| 4. | 7. M. | 30.032. | | 66.4. | 59. | | | N. | 2. | | |
| 5. | 7. | | | 65. | | | | N. | 2. | | (a). |
| | 2. S. | | | | 74. | | | O. N. O. | 2. | | |
| 6. | 7. 10.M. | 29.070. | | 68. | | | | O. S. O. | 2. | | (b). |
| 7. | 7. M. | | | | 67.5. | | | O. S. O. | 3. | | (c). |
| 8. | 6. 40.M. | | | | 68. | | | O.N.O. | 2. | | |
| 9. | 6. 30.M. | | | | 52. | | | | | | (d). |
| | 10. 46.M. | ☽ P.Q. | | | | | | | | | |
| | 2. 20. S. | 30.041. | | 79.5. | 77.5. | | | O.N.O. | 3. | | |
| 10. | 6. 30.M. | 29.966. | | 57. | 51. | | | | | | (e). |
| 15. | 11. S. | 30.060. | | 58. | | | | | | | |
| 16. | 4. 30.M. | ☽ P.L. | | | | | | | | | |
| | 6. M. | 30.050. | | 53. | 48.5. | | | N.N.O. | 3. | | |
| | 2. S. | 30.040. | | 76.3. | 74.8. | | | O. | 1. | | |

(a) A Perri-bigh.
(b) Brouillard.
(c) Brouillard.
(d) A Demdem, dans les tentes; le thermomètre humide de rosée.
(e) Brouillard très-épais.

| Déc. 1785. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE | | NUÉES. | | VENT. | | PLUIE. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | à couvert. | en plein air. | Espèce. | Quant. | Point. | Force | Pouces. | |
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 17. | 6. M. | 29.977. | | 62. | 53. | Épaisses. | 8. | | | | |
| | 2. S. | | | 67. | 73. | *Ditto.* | 5. | N. O. | 2. | | (f). |
| 18. | 6. M. | | | 62. | | Minces. | 5 | N. O. | 2. | | |
| 19. | 6. M. | 29.963. | | 67. | 52. | *Ditto.* | 5. | N. | 2. | | |
| | 2. S. | 29.944. | | 78. | 78. | *Ditto.* | 6. | N. | 3. | | |
| 20. | 2. 20. S. | 29.976. | | 77. | 78. | Minces, épaisses. | 6. | E. N. E. | 3. | | (g). |
| 21. | 7. M. | 30.00. | | 58. | 53. | Épaisses. | 4. | E. | 3. | | (h). |
| | 2. S. | 29.944. | | 78.5. | 77.5. | *Ditto.* | 8. | N. E. | 2. | | |
| 22. | 6. 30. M. | 30.012. | | 57.8. | 53. | | | N. | 2. | | |
| | 1. S. | 30.025. | | 79.5. | 76. | Épaisses. | 9. | N. | 3. | | |
| 23. | 7. 20. M. | 30.003. | 45. | 64.5. | 61. | Point. | | N. N. E. | 2. | | |
| | 2. 35. S. | 29.965. | | 72. | 73. | | | N. N. O. | 2. | | (i). |
| | 8. 01. S. | ☽ D. Q. | | | | | | | | | |
| 24. | 7. M. | 30.024. | 43. | 67. | 60. | | | N. O. par N. | 3. | | |
| 25. | 6. 40. M. | | | | 59.5. | | | N. N. E. | 3. | | |
| 26. | 6. 30. M. | | | | 55. | | | N. O. | 2. | | |
| 27. | 6. 30. S. | | | | 55. | | | O. N. O. | 2. | | |
| | 2. 30. M. | 29.934. | | | 73. | | | O. N. O. | 3. | | |
| 29. | 8. S. | 30.088. | | 69. | 59. | | | N. O. par O. | 2. | | |
| | 2. 40. S. | 30.002. | | 71.2. | 74.7. | | | O. N. O. | 3. | | |
| 31. | 6. 31. | ☽ N. L. | | | | | | | | | |

(f) La nuit dernière, le vent étoit S. venant de l'O. dans les jardins.
(g) Dans la matinée, il a été E. à 4 heures.
(h) Brouillard excessif, mais qui se dissipe.
(i) Dans les jardins.

| Janv. 1786. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE | | NUÉES. | | VENT. | | PLUIE. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | à couvert. | en plein air | Espèce. | Quant. | Point. | Force. | Pouces. | |
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 1. | 7. M. | 30.128. | | 72.5. | 60. | | | O. N. O. | 2. | | |
| 3. | 8. M. | 30.116. | | 70. | 63.5. | | | O. ¼ S. | 2. | | (a). |
| 4. | 8. M. | 30.114. | | 69.7. | 62.5. | Minces. | 5. | O. par N. | 2. | | |
| | 1. 10. S. | 30.064. | | 71.5. | 74. | Ditto. | 6. | O. N. O. | 2. | | |
| 5. | 8. 48. M. | 30.114. | | 69.5. | 66.5. | Ditto. | 2. | N. O. | 3. | | |
| 6. | 8. M. | 30.212. | | 69. | 61. | | | N. | 3. | | |
| | 2. 30. S. | 30.172. | | 75.5. | 75. | | | N. ¼ O. | 4. | | |
| 7. | 8. 10. M. | 30.248. | | 68.5. | 59. | | | N. N. O. | 3. | | |
| | 6. 37. S. | ☽ P. Q. | | | | | | | | | |
| 11. | 2. S. | 30.042. | | 69.5. | 73.5. | | | N. | 3. | | (b). |
| 12. | 9. M. | 30.107. | | 64. | 61. | Minces. | 2. | N. O. | 3. | | |
| | 3. S. | 30.004. | | 72. | 73. | Epaisses. | 3. | N. O. par N. | 2. | | |
| 13. | 8. 30. M. | 30.078. | | 59.5. | 66.5. | Point. | | N. O. | 3. | | |
| | 2. 15. S. | 29.998. | | 69. | 73. | | | O. N. O. | 2. | | |
| 14. | 8. M. | 30.124. | | 67.6. | 57. | | | N. O. | 3. | | |
| | 2. 15. S. | 30.074. | | 70. | 72.5. | | | O. N. O. | 3. | | |
| | 6. 30. S. | ☽ P. L. | | | | | | | | | |
| 15. | 7. 30. M. | 30.124. | | 66. | 56.5. | | | N. O. ¼ N. | 3. | | |
| | 2. 30. S. | 30.050. | | 70.5. | 72.3. | | | N. O. par N. | 3. | | |
| 16. | 6. M. | | | | 52. | | | N. O. | 3. | | (c). |
| | 2. 20. S. | | | | 78. | | | N. O. | 3. | | |

(a) Brouillard si épais, qu'on distingue à peine les objets.
(b) Aujourd'hui, au point du jour, le thermometre à 52d à Demdem.
(c) Brouillard; froid perçant.

| Janv. 1786. | TEMPS. | | | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE | | NUÉES. | | VENT. | | PLUIE. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | | | à couvert. | en plein air. | Espèce. | Quant. | Point. | Force. | Pouces. | |
| Jours. | h | ′ | | | | | | | | | | | |
| 17. | 6. | | M. | | | | 50. | | | N. N. O. | 3. | | |
| | 2. | | S. | | | | 79. | | | N. O. | 3. | | |
| 18. | 6. | | M. | | | | 42. | | | N. O. | o. | | (d). |
| 19. | 7. | | M. | 30.040. | | 66.5. | 56.5. | | | N. O. | 2. | | (e). |
| | 2. | 20. | S. | | | | 82. | | | O. N. O. | 4. | | |
| 20. | 6. | 30. | M. | | | | 50. | | | O. | 4. | | |
| | 2. | | S. | | | | 80. | | | O. | 4. | | |
| 22. | 5. | 42. | S. | ☽ D.Q. | | | | | | | | | |
| 23. | 6. | | M. | | | | 47. | | | N. | 3. | | (f). |
| 24. | 6. | | M. | | | | 50. | | | E. N. E. | 2. | | |
| 25. | 6. | | M. | | | | 60. | | | S. | 2. | | |
| 26. | 7. | | M. | | | | 68. | | | N. O. | 2. | | |
| | 2. | | S. | | | | 84. | | | | | | |
| 27. | 8. | | M. | | | | 64. | | | | | | |
| | 2. | | S. | | | | 87. | | | O. | 1. | | |
| 29. | 7. | 45. | M. | | | | 65. | | | N. E. | 3. | | (g). |
| | 2. | 50. | S. | | | | 85. | | | N. N. E. | 3. | | |
| 30. | 8. | 00. | M. | ☽ N.L. | | | | | | | | | |
| | 8. | 32. | M. | | | | 64. | Épaisses, dissém. | 4. | O. S. O. | 1. | | (h). |
| | 2. | 35. | S. | | | | 83. | | | N. N. E. | 4. | | |

(d) Brouillard et thermomètre humide, l'air très-doux.
(e) Brouillard.
(f) Le thermomètre humide de rosée.
(g) Le thermomètre humide de rosée.
(h) Le soleil éclipsé ; les nuages se dissipent.

| Févr. 1786. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE | | NUÉES. | | VENT. | | PLUIE. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | à couvert. | en plein air. | Espèce. | Quant. | Point. | Force. | Pouces. | |
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 1. | 7. 15.M. | 29.994. | | 72.3. | 67. | | | S. O. | 2. | | (a). |
| 2. | 6. 50.M. | 29.927. | | 69.5. | 66. | Épaisses. | 3. | S. S. O. | 3. | | (b). |
| 3. | 7. 45.M. | 30.036. | | 67.5. | 63.5. | | | N. par O. | 3. | | |
| | 2. 30. S. | 30.009. | | 76. | 75. | | | N. O. | 4. | | |
| 4. | 6. 30.M. | 30.047. | | 67. | 55. | | | O. N. O. | 3. | | |
| | 2. 30. S. | 30.060. | | 77. | 75. | | | N. O. par O. | 4. | | |
| 6. | 2. 22.M. | ☽ P.Q. | | | | | | | | | |
| | 6. 40.M. | 30.100. | | 67. | 58.5. | | | O. | 3. | | |
| | 2. 50. S. | 30.078. | | 78. | 77. | | | N. O. | 4 | | |
| 7. | 7. 00.M. | 30.078. | | 66. | 57.5. | | | N. O. ¼ N. | 3. | | |
| | 3. 30. S. | 30.020. | | 73. | 77.5. | | | *Ditto.* | 3. | | |
| 8. | 7. 15.M. | 30.068. | | 66. | 59. | | | *Ditto.* | 3. | | |
| 10. | 6. 50.M. | 30.084. | | 68. | 59. | | | O. N. O. | 3. | | |
| | 2. 40. S. | 30.087. | | 79. | 79.3. | | | O. par N. | 3. | | |
| 11. | 6. 50.M. | 30.094. | | 69. | 59. | | | O. par N. | 3. | | (c). |
| | 2. 30. S. | 30.026. | | 71. | 80.7. | | | E. ¼ S. | 3. | | |
| 12. | 7. 50.M. | 30.00. | | 69.3. | 65.5. | | | N. | 2. | | |
| 13. | 7. 30.M. | 30.00. | | 73.2. | 68.3. | | | S. O. par S. | 2. | | (d). |
| | 10. 35.M. | ☽ P.L. | | | | | | | | | |
| | 2. S. | 29.956. | | 80.5. | 81.3. | | | S. O. | 2. | | |
| 14. | 5. 50.M. | 29.970. | | 71.5. | 66. | | | S. ¼ E. | 2. | | (e). |

(a) Brouillard excessif.
(b) Brouillard épais qui se forme en ouages.
(c) Brouillard.
(d) Brouillard excessif.
(e) Brouillard excessif.

| Févr. 1786. | TEMPS. | BAROMÈTRE. | HYGROM. | THERMOMÈTRE | | NUÉES. | | VENT. | | PLUIE. | Observations. |
|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | à couvert. | en plein air. | Espèce. | Quant. | Point. | Force. | Pouces. | |
| Jours. | h ′ | | | | | | | | | | |
| 15. | 1. 40. S. | | | | 86. | Épaisses. | 6. | S. | 4. | | (f). |
| 16. | 7. M. | | | | 64. | Ditto. | 3. | E. S. E. | 2. | | (g). |
| | 2. 10. S. | 29.914. | | 76. | 79.5. | Tonnerre. | 10. | S. S. O. | 2. | | |
| | 6. S. | | | | | | | | | .1600. | |
| 17. | 7. 50. M. | 29.952. | | 70.3. | 64.3. | Épaisses. | 10. | S. E. | 5. | .4200. | (h). |
| 18. | 7. 40. M. | 29.992. | | 65.5. | 61.3. | Épaisses, dissém. | 5. | N. N. E. | 3. | .1750. | (i). |
| 19. | 8. 10. M. | 30.02. | | 65. | 65. | | | O. N. O. | 4. | | |
| 21. | 7. 40. M. | 29.892. | | 69. | 65.4. | | | S. O. ¼ S. | 3. | | |
| | 2. 11. S. | ☽ D. Q. | | | | | | | | | |
| 22. | 6. S. | 29.882. | | 77. | 77. | Épaisses, tonn. | 7. | S. | 3. | | (k). |
| 23. | 8. M. | 29.970. | | 74. | 75. | Épaisses. | 10. | S. S. O. | 3. | | (l). |
| 24. | 2. 30. S. | 29.982. | | 76. | 80.8. | Ditto. | 6. | N. O. | 3. | .1810. | (m). |
| 25. | 8. M. | 30.062. | | 74. | 73.5. | | 4. | S. par E. | 2. | | |
| | 2. 30. S. | 30.000. | | 78. | 82. | Épaisses. | 10. | E. N. E. ¼ N. | 2. | | |
| 26. | 7. 15. M. | 30.076. | | 73. | 69.3. | Ditto. | 10. | N. N. O. | 2. | | (n). |
| | 2. 30. S. | 30.066. | | 78.5. | 80.5. | Ditto. | 10. | O. par E. | 3. | | |
| 27. | 7. 10. M. | 30.075. | | 72.5. | 70.3. | Ditto. | 6. | N. O. | 2. | | |
| 28. | 2. 20. S. | 30.068. | | 77. | 85. | Tonnerre. | | O. | 2. | | (o). |
| | 8. 20. S. | ☽ N. L. | | | | | | | | | |
| | | | | | | | | TOTAL en février.... | | .9360. | |

(f) Les nuées ont été épaisses à 9 heures, et sembloient annoncer de la pluie.
(g) Brouillard (à Demdem). 2.10 S. (Dans les jardins), tonnerre qui approche de plus en plus. 6. S. La pluie avoit commencé par gouttes lors de la dernière observation. Il a tonné, mais sans bouffée.
(h) La nuit a été très-orageuse, avec un tonnerre excessivement fort et très-prolongé. Le tonnerre a ébranlé plusieurs fois la maison.
(i) Cette quantité est tombée dans la nuit dernière.
(k) Le vent a été S. 6 pendant la plus grande partie du jour.
(l) Il a fait beaucoup d'éclairs jusqu'à 8 S. Le temps s'est alors éclairci subitement.
(m) Cette quantité est tombée la nuit dernière, pendant une pluie accompagnée de tonnerre venant de l'O. et du N. O. Il y avoit beaucoup d'éclairs, mais peu de vent.
(n) Beaucoup d'éclairs dans la première partie de la nuit, et vers 11 heures une bouffée de vent venant du N.
(o) Brouillard très-épais ce matin, et une masse qui se forme.

# MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE,

Du 15 Janvier 1784 au 15 Janvier 1789 *(a)*.

## PROTECTEURS.

Le très-honorable Charles comte CORNWALLIS, chevalier de l'ordre de la Jarretière, Gouverneur général, &c. &c. &c.

Sir John MACPHERSON, baronet........ }
L'honorable Charles STUART......... } membres du Conseil suprême.
John SHORE, écuyer................. }

Sir William JONES, chevalier, *Président*.
John Herbert HARINGTON, écuyer, *Secrétaire*.

### A.

* David ANDERSON, écuyer.
* Le lieutenant James ANDERSON.

### B.

* Francis BALFOUR, D. M.
* George-Hil. BARLOW, écuyer.
Robert BLAKE, éc.
Sir Charles BLUNT, baronet.
Rawson-Hart BODDAM, éc.
Charles BODDAM, éc.
* John BRISTOW, éc.
* Ralph BROOME, éc.
* Reuben BURROW, éc.

### C.

* Le général John CARNAC.
* Sir Robert CHAMBERS, chev.
* William CHAMBERS, éc.
Joseph CHAMPION, éc.
* Charles CHAPMAN, écuyer.
Le major Charles CHATFIELD.
Le lieutenant Robert COLEBROOKE.
William COWPER, éc.
* Burrish CRISP, éc.
John CRISP, éc.
* Charles CROFTES, éc. +

### D.

Thomas DANIELL, éc.
Samuel DAVIS, éc.
* Le major William DAVY. +
* Jonathan DUNCAN, éc.

### F.

John FARQUAR, éc.
John FLEMING, éc.
Le capitaine Thomas FORREST.
* Francis FOWKE, éc.
Le lieutenant Charles FRASER.
Le lieutenant-col. James FULLARTON.

*(a)* Les croix désignent ceux qui sont morts.

G.

John GILCHRIST, écuyer.
* Francis GLADWIN, éc.
* Thomas GRAHAM, éc.
Charles GRANT, éc.
James GRANT, éc.

H.

* Le lieutenant Charles HAMILTON.
Le lieutenant Alexandre HAMILTON.
James HARE, D. M.
Warren HASTINGS, éc.
Edward HAY, éc.
William-Nathaniel HEWITT, éc.
Le lieutenant Isaac HUMPHRIES.
Osias HUMPHRYS, éc.
William HUNTER, éc.
M. le juge HYDE.

J.

Richard JOHNSON, éc.

K.

Richard KENNEWAY, éc.
Le capitaine John KENNEWAY.
Le capitaine William KIRKPATRICK.
Le docteur KŒNIG. +

L.

* Thomas LAW, éc.
Le capitaine Herbert LLOYD.

M.

Colin MACAULAY, éc.
L'enseigne Alexandre MACDONALD.
Le colonel Allen MACPHERSON.
Charles Ware MALET, éc.
William MARSDEN, éc.
Bartholomew MARSH, éc.
Charles-George MEYER, éc.
* Nathaniel MIDDLETON, écuyer.
Le lieutenant Percy MONCK. +
Edmund MORRIS, éc.
Le colonel John MURRAY.

P.

* John-David PATERSON, éc.
Le colonel Thomas-Deane PEARSE.
George PERRY, éc. +
Le lieutenant-colonel Antoine POLIER.

R.

Henry RICHARDSON, éc. +
John ROYDS, éc.

S.

Robert SAUNDERS, éc.
* Le capitaine Jonathan SCOTT.
Le capitaine William SCOTT.
Le capitaine Richard SCOTT.
Peter SPEKE, éc.
John STABLES, éc.

T.

John TAYLOR, éc.
Le gouverneur Isaac TITSINGH.
Henry Saint-John TUCKER, éc.
Le lieutenant Samuel TURNER, éc.

V.

* Henry VANSITTART, éc. +

W.

Le lieutenant-col. Henry WATSON. +
Edward WHELER, éc. +
Le lieutenant Francis WILFORD.
* Charles WILKINS, éc.

Z.

John ZOFFANI, éc.

*FIN DU TOME PREMIER.*

# TABLE

## Des Articles contenus dans ce Volume.

## APPENDICE.



FIN de la Table du Tome I.er

---

IMPRIMÉ

Par les soins de J. J. MARCEL, Directeur général de l'Imprimerie impériale, Membre de la Légion d'honneur.

